



**HAL**  
open science

# Acapulco et le Galion de Manille, la réalité quotidienne au XVIIe siècle

Béatriz Palazuelos Mazars

► **To cite this version:**

Béatriz Palazuelos Mazars. Acapulco et le Galion de Manille, la réalité quotidienne au XVIIe siècle. Histoire. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2012. Français. NNT : 2012PA030049 . tel-00846697

**HAL Id: tel-00846697**

**<https://theses.hal.science/tel-00846697>**

Submitted on 19 Jul 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS III**

**ÉCOLE DOCTORALE 122**

**Thèse de doctorat**

Discipline : Études hispaniques et latino-américaines

**AUTEUR**

**Béatriz Palazuelos Mazars**

**Titre :**

**Acapulco et le galion de Manille,  
la réalité quotidienne  
au XVII<sup>ème</sup> siècle.**

***Thèse dirigée par Monsieur le Professeur Émérite Bernard LAVALLÉ  
Professeur à l'Université Paris III-Sorbonne Nouvelle***

Soutenue le 12 juin 2012

**Jury :**

Monsieur Bernard Lavallé, Professeur Émérite à l'Université de Paris III.  
Monsieur Michel Bertrand, Professeur à l'Université de Toulouse II- Le Mirail.  
Monsieur Miguel Rodríguez, Professeur à l'Université de Paris IV.

A mi General *de Mar y Guerra*.

Tous mes remerciements vont à Monsieur le Professeur Bernard Lavallé qui a été un maître pour moi durant la réalisation de ce travail, me donnant marche à suivre et encouragements et me tirant si souvent d'embarras.

J'arrive à bon port grâce à son attitude à la fois exigeante et compréhensive.



# TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.	3
TABLE DES MATIÈRES.	4
INTRODUCTION.	10
PREMIÈRE PARTIE : ACAPULCO SE DOTE D'UNE NOUVELLE ORGANISATION.	19
CHAPITRE I : LES CONSÉQUENCES DE LA DÉCISION DE PHILIPPE II.	20
1.1. La sphère administrative.	30
1.1.1. La Caisse Royale, les Trésoreries Royales, la Douane et les entrepôts Royaux.	32
1.1.2. L'urbanisation d'Acapulco se dessine autour de l'espace de la foire.	34
1.1.3. Acapulco, coffre-fort du soutien aux Philippines.	35
1.1.4. Les Officiers Royaux.	37
1.1.5. La <i>Permission</i> de 1593.	40
1.1.6. Les impôts s'adaptent à la situation durant le XVIIème siècle.	44
1.2. Le pouvoir militaire.	47
1.2.1. La peur à Acapulco.	47
1.2.2. Le changement de mentalité des <i>Novohispanos</i> face à la guerre	48
1.2.3. Les débuts d'un point d'appui d'intérêt militaire à Acapulco.	51
1.2.4. L'adversité confirme les premières décisions de mise en place de stratégies militaires efficaces.	54
1.2.5. La domination de la mer et de ses côtes.	59
1.2.6. Le fort de San Diego : son <i>Castellano</i> et sa garnison.	62
1.2.7. Le <i>Castellano</i> , <i>Capitán de Guerra</i> du Fort de San Diego.	64

1.2.8. La troupe du fort de San Diego. ....	65
1.3. Le scénario politico religieux. ....	68
1.3.1. Les idées changent. ....	70
1.3.2. Un début identique à celui d'un quelconque port de la Nouvelle Espagne. L'église d'Acapulco. ....	72
1.3.3. Les curés <i>beneficiados</i> , levier du pouvoir et origine de difficultés. ....	74
1.3.4. La préparation à « bien morir » à Acapulco. ....	79
1.3.5. Acapulco et le Galion de Manille, moyens de la Sainte Inquisition. ....	88
1.3.6. Les franciscains déchaussés à Acapulco. ....	94
1.3.7. Les divers ordres religieux en attente de partance pour Manille. ....	96

## CHAPITRE II : SANTÉ, VOIES DE COMMUNICATIONS ET ACTIVITÉS

PORTUAIRES. ....	103
2.1. La santé. ....	104
2.1.1. L'assistance sanitaire au service d'Acapulco et du galion de Manille. ...	104
2.1.2. Le voyage risqué du Galion de Manille. L'arrivée à Acapulco : voyageurs ou moribonds ? ....	107
2.1.3. Un voyage en trois phases de différentes difficultés. ....	108
2.1.4. L'insalubrité à Acapulco aggrave les difficultés des passagers du galion de Manille et occasionne les mouvements de flux et de reflux de ses habitants. ...	113
2.1.5. La chance de l'Hôpital Royal de Nuestra Señora de la Consolación et de ses pieux <i>hipólitos</i> . ....	117
2.1.6. Les médicaments, instruments et techniques médicales utilisées à l'hôpital de Nuestra Señora de la Consolación comme à bord du galion de Manille. ....	121
2.2. Les voies de communications. ....	125
2.2.1. Acapulco, port de transbordement entre les Philippines et l'Espagne via Veracruz. ....	128
2.2.2. Le chemin vers Mexico, cordon ombilical d'Acapulco et de Manille. ...	129
2.2.3. Risques et péripéties pour aller de Mexico à Acapulco. ....	131
2.2.4. Le transport et les dispositions sur le chemin de Acapulco à Mexico : la Douane, les péages, la maintenance, la surveillance et les aires de repos....	134
2.2.5. La <i>arriería</i> , un travail compliqué mais important pour le galion de Manille. ....	137

2.3. Le développement technique du port d’Acapulco. ....	139
2.3.1. Un arsenal débute l’activité coloniale à Acapulco. ....	139
2.3.2. Une dynamique partagée entre Manille et Acapulco : la construction des galions. ....	145
2.3.3. Le galion de Manille, la <i>nao de China</i> , ou le galion d’Acapulco. ....	154
2.3.4. Le Galion de Manille, éléphant de mer. ....	155
2.3.5. L’activité de la route maritime au XVIIème siècle. ....	157
2.3.6. La réparation navale à l’arsenal d’Acapulco. ....	159
2.3.7. D’autres soutiens de l’arsenal: embarcations d’urgence, expéditions, moyens du Real Servicio. ....	164
2.3.8. Les évolutions de la capacité de fonderie à Acapulco. ....	166
2.3.9. Les services associés à l’arsenal. ....	170

CHAPITRE III : LA TRANSFORMATION SOCIALE AU XVIIème SIÈCLE  
À TRAVERS L’ORGANISATION DES ACTIVITÉS COMMERCIALES. .... 175

3.1. Le problème de la main d’œuvre : l’évolution de nouvelles populations à Acapulco. ....	176
3.1.1. L’influence de la Couronne sur le nouveau panorama d’Acapulco. ....	177
3.1.2. <i>L’encomendero</i> et le commerce du galion de Manille ....	179
3.2. La dynamique société <i>porteña</i> bénéficie du soutien au galion de Manille. ....	180
3.2.1. Les <i>estancias de ganado</i> et les <i>pesquerias</i> . ....	180
3.2.2. La combinaison du pouvoir royal, de l’administration et de l’argent: l’importance des <i>obligados</i> du ravitaillement à Acapulco. ....	182
3.2.3. La concurrence entre les <i>obligados de abasto</i> . ....	183
3.2.4. Les vergers et les palmeraies. ....	185
3.2.5. Le biscuit et la location de maisons, commerces des femmes. ....	186
3.3. L’esclavage. ....	187
3.3.1. L’Acapulco du XVIIème siècle majoritairement noir. ....	187
3.3.2. Les esclaves noirs et <i>chinos</i> du <i>Real Servicio</i> . ....	191
3.3.3 La location d’esclaves. ....	194
3.3.4 Les <i>cimarrones</i> , la liberté. ....	197
3.4. Acapulco, vie et paradoxes. ....	200

## DEUXIÈME PARTIE : RELATIONS ET INTERDÉPENDANCES ENTRE

MANILLE ET ACAPULCO. ....	209
---------------------------	-----

### CHAPITRE I : L'ORGANISATION DES RESPONSABILITÉS :

NÉCESSITÉS ET FAIBLESSES. ....	210
--------------------------------	-----

1.1. Les marins, navigants et commerçants sur la route transpacifique. ....	215
---	-----

1.1.1. Les préparatifs au départ de Manille. ....	216
---	-----

1.1.2. La navigation entre les îles et les détroits de l'archipel. ....	218
---	-----

1.1.3. La progression sur la route. ....	219
--	-----

1.1.4. Une navigation transpacifique à l'aveuglette : la position vraie et la position estimée. ....	222
---	-----

1.1.5. La côte de Nouvelle Espagne, enfin ! ....	224
--	-----

1.2. L'équipage et ses deux emplois. ....	228
---	-----

1.2.1. <i>La gente de Mar y Guerra</i> . ....	230
---	-----

1.2.2. Le commandement et le contrôle du bateau. ....	231
---	-----

1.2.3. La conduite du navire. ....	235
------------------------------------	-----

1.2.4. L'équipage. ....	238
-------------------------	-----

1.2.5. La défense du galion. ....	240
-----------------------------------	-----

1.2.6. Les marins et l'exécution des ordres. ....	242
---	-----

1.2.7. La religion à bord du galion. ....	244
---	-----

1.2.8. Moments de détente. ....	245
---------------------------------	-----

1.2.9. L'équipage et le commerce. ....	247
--	-----

1.3. D'Acapulco à Manille. ....	248
---------------------------------	-----

1.3.1. Un voyage tranquille jusqu'aux Mariannes. ....	249
---	-----

1.3.2. La sérénité revient à Manille. ....	251
--	-----

### CHAPITRE II : LES RAISONS DU SUCCÈS DU GALION DE MANILLE. ....

253

2.1. Le galion de la Soie. ....	254
---------------------------------	-----

2.2. La décoration des intérieurs. ....	258
---	-----

2.3. Les épices. Manille. ....	265
--------------------------------	-----

### CHAPITRE III : QUI ORDONNE ? QUI RÉALISE ? MANILLE OU ACAPULCO ? ...267

3.1. La boîte de Pandore s'ouvre.	268
3.2. Manille : La réalité contre la légalité.	269
3.2.1. Les Chinois, maîtres du commerce et de son art.	271
3.2.2. La théorie.	273
3.2.3. La pratique.	275
3.2.4. La vie chaotique de Manille.	277
3.3. Acapulco.	281
3.3.1. Les formalités à l'arrivée du galion : la visite et le débarquement du chargement.	281
3.3.2. Confusions, extorsions, pots de vin. Le chargement.	284
3.3.3. Les Novohispanos, les <i>Peruleros</i> , et la contrebande.	287
3.4. <i>El visitador</i> , don Pedro de Quiroga y Moya.	292
3.5. Les ambiguïtés du pouvoir.	294

### TROISIÈME PARTIE : ACAPULCO PORT COSMOPOLITE DE PASSAGE

ET D'ÉCHANGE CULTUREL AU XVIIÈME SIÈCLE.	302
--	-----

### CHAPITRE I : ACAPULCO, LIEU DE MÉLANGES INTERCOMMUNAUTAIRES.

CHAPITRE I : ACAPULCO, LIEU DE MÉLANGES INTERCOMMUNAUTAIRES.	303
1.1. La foire d'Acapulco, un temps d'échanges.	304
1.2. En attente de l'embarquement vers Manille.	309
1.2.1. La troupe mexicaine en Extrême-Orient.	310
1.2.2. Les femmes : leur présence dans un monde d'hommes.	315
1.3. L'élite à Acapulco racontée dans les <i>Diarios</i> de Gregorio de Guijo et Antonio de Robles	318
1.4. L'ambiance de foire à Acapulco.	322
1.5. L'Ambassade du Japon.	330
1.5.1. Rica de Oro et Rica de Plata, dans l'objectif de l'ambassade du Japon.	333
1.5.2. Les allers et retours des Japonais.	340

CHAPITRE II : L'INFLUENCE ORIENTALE DANS LA VIE JOURNALIÈRE. ....	348
2.1. Trois costumes régionaux. ....	348
2.1.1. La <i>china poblana</i> . ....	349
2.1.2. La <i>tehuana</i> et la <i>acateca</i> : deux vêtements à influence orientale. ....	352
2.2. Les laques. ....	357
2.3. De la porcelaine chinoise à la céramique mexicaine. ....	363
2.4. Epices, plantes, et arbres. ....	366
2.5. Les chats. ....	369
CONCLUSION. ....	373
ANNEXES. ....	381
BIBLIOGRAPHIE. ....	386
INDEX DES ILLUSTRATIONS. ....	416
INDEX DES NOMS PROPRES. ....	423

INTRODUCTION

VERS LA DÉCOUVERTE  
DES PHILIPPINES.

Il est tentant de penser que l'enchaînement des événements réservait un destin conjoint au Mexique et aux Philippines. Fait du hasard ? La communauté de leurs histoires commença à se profiler en 1519 : presque au début de l'année, Hernán Cortés appareillait secrètement de l'île de Cuba pour un voyage qui se terminerait par la conquête du Mexique, et en août de la même année, Fernando de Magallanes entamait la traversée de l'Atlantique en mettant le cap à l'Ouest, pour descendre ensuite au Sud trouver le détroit qui le mènerait dans le Pacifique, et de là naviguer vers les Moluques, les îles des épices. Une fois encore en 1521, le sort combinait les circonstances : en mars, Magallanes appelait *San Lázaro* l'archipel découvert, et en août, une fois la conquête terminée, par l'intermédiaire des émissaires du seigneur principal de Michoacán, le *Calzonci*, Cortés apprenait la possibilité d'arriver à la *Mar del Sur*<sup>1</sup>.

Le vieux mythe de Marco Polo se ravivait avec cette nouvelle découverte : le passage qui unissait les deux océans et rapprochait de Catay<sup>2</sup>. Hernán Cortés avait compris que le projet majeur de Charles V se trouvait dans l'expansion vers l'Extrême-Orient, et décida de chercher cette entrée sur les côtes Sud et Nord du nouveau territoire conquis, espérant se retrouver avec la Nouvelle Espagne au premier plan de la politique internationale du moment.

La mort emporta Fernando de Magallanes, et Charles V mit peu à peu de côté Hernán Cortés, malgré la construction sur ses propres deniers d'arsenaux et de bateaux sur les côtes du Pacifique *novohispano*. Néanmoins, le 26 juillet 1526, avec l'arrivée à Tehuantepec du *patache* Santiago, un navire supposé appartenir à la flotte de fray García Jofre de Loaysa, le sort décidait à nouveau de faire entrer de plein pied la Nouvelle Espagne dans les expéditions en Extrême-Orient. Il ne servit à rien à Hernán Cortés d'offrir de partir avec ses bateaux de la *Mar del Sur* qui étaient *muy a punto de hacer su camino*<sup>3</sup> pour aller à la conquête des Moluques, de Malacca et de la Chine. Son ambition personnelle et sa vision planétaire furent délaissées quand arriva l'ordre de la Couronne de partir à la recherche de la *Especiería* et de nouvelles îles, des survivants de la Trinidad, et de la flotte de Loaysa et de Sebastián Caboto.

Le 31 octobre 1527, appareillait de Zacatula -Zihuatanejo- son cousin Álvaro de Saavedra Cerón, au commandement de la Florida, du Santiago, de l'Espíritu Santo et de cent quinze hommes. Seule la Florida arriva en mars 1528 à l'île de Tidore aux Moluques, où se trouvait

---

<sup>1</sup> Troisième Lettre-Rapport de Hernán Cortés à l'Empereur Charles V Coyoacán, 15 mai 1522. Dans: CORTÉS, Hernán, *Cartas de Relación*, México, Porrúa, 1993, p.163. (Sepan Cuantos; n°7).

<sup>2</sup> Bien que personne n'ait une idée de la taille de l'océan Pacifique ni de la distance qu'il y avait entre les deux continents.

<sup>3</sup> Cinquième Lettre-Rapport de septembre 1526.



la forteresse des survivants de Loaysa, sous le commandement de Hernando de la Torre qui se défendait des indigènes comme des Portugais qui alléguaient, outre avoir été les premiers à les découvrir, que ces îles se trouvaient à l'intérieur de leur zone. Les conditions rencontrées montrèrent l'impossibilité de mener à bien la conquête des Moluques, il fallait des renforts, et en juillet 1528, Saavedra entama le retour vers la Nouvelle Espagne pour y chercher de l'aide.

Durant sa navigation de retour, il découvrit une île qu'il nomma *Isla de Oro*<sup>4</sup>, arriva aux îles de *Los Ladrones* et, en raison de vents contraires et de manque de vivres, revint à Tidore. En 1529, Álvaro de Saavedra recommença la tentative en cherchant les vents plus au Nord : il découvrit des îles qu'il appela Carolines en l'honneur de Charles V, et avant que la mort l'attrape en chemin, il recommanda au pilote de chercher les vents propices pour la navigation jusqu'à la Nouvelle Espagne. Une fois de plus, le manque de vivres les fit revenir à Tidore. En 1536, le Traité de Zaragoza ayant ramené la paix entre les deux royaumes, les Espagnols qui restaient de ces expéditions catastrophiques furent ramenés en Espagne par les Portugais eux-mêmes : Andrés de Urdaneta, un personnage décisif comme nous le verrons plus tard, était parmi eux.

L'expédition de Saavedra ouvrit la route à l'Espagne pour que par l'intermédiaire de la Nouvelle Espagne elle puisse ancrer une possession espagnole en Extrême-Orient : la navigation jusqu'à la *Especiería* pouvait se faire sans problème et l'archipel de *San Lázaro*, plus grand que les Moluques, ne devait pas être à l'intérieur des limites des Portugais qui ne le disputaient pas non plus.

Infatigable, toujours à la recherche du passage qui communiquait avec la Chine, et même si par l'intermédiaire du vice-roi don Antonio de Mendoza la Couronne bloquait les expéditions qu'il organisait au Nord Est<sup>5</sup> des côtes du Pacifique, Hernán Cortés chercha le détroit d'Anián dans cette direction. Même s'il ne rencontrait que des portes fermées, il profitait des opportunités pour tenter d'unir l'Amérique et l'Asie, et l'occasion arriva lorsque Francisco de Pizarro qui était au Pérou lui demanda de l'aide.

Hernán Cortés envoya deux bateaux sous le commandement d'Hernando de Grijalva, et il lui donna des instructions secrètes pour que, une fois le renfort apporté, il mette le cap à l'Ouest

---

<sup>4</sup> KELSEY, Harry. «Finding the way Home/ Spanish Exploration of the Round-Trip Route across the Pacific Ocean», *The Western Historical Quarterly*, Apr. 1986, vol. 17, n°2, p. 15.

<sup>5</sup> BORAH, Woodrow. «Hernán Cortés y sus intereses marítimos en el Pacifico. En el Perú y la Baja California», *Estudios de Historia novohispana*, n°4, México, 1971, p. 14.

à la recherche d'îles riches en or<sup>6</sup>. Partant de Paita, il arriva aux Moluques, mais son équipage se mutina parce qu'il voulait entrer dans la zone portugaise interdite et Grijalva fut assassiné<sup>7</sup>. Le galion s'échoua sur les côtes de Nouvelle Guinée : par la suite, certains survivants furent sauvés par Antonio Galvão, un capitaine portugais.

Les tentatives de se lancer à la conquête de l'Orient ne furent pas l'exclusivité d'Hernán Cortés : d'autres conquistadors, comme *l'adelantado* Pedro de Alvarado en considérèrent aussi la possibilité.

Ancien compagnon et ami d'Hernán Cortés dans la conquête du Mexique, le Gouverneur du Guatemala Pedro de Alvarado construisit une flotte de douze navires et quelques autres plus petits<sup>8</sup> pour se lancer dans cette nouvelle entreprise. Mais, à la nouvelle que Pizarro se trouvait en pleine conquête du Pérou et rencontrait des difficultés, il décida de changer de cap et d'aller à son aide. Le péril éloigné, il vendit finalement à Pizarro son armée pour cent mille pesos or, et revint au Guatemala<sup>9</sup>. Plus tard, Pedro de Alvarado obtint de Charles V un accord par lequel le vice-roi Antonio de Mendoza serait son associé pour préparer une force et partir chercher de nouvelles îles aux épices sans toucher à celles qui appartenaient aux Portugais. Selon les accords, l'envoi de deux flottes avait été décidé: une partirait avec Pedro de Alvarado vers l'Ouest, en quête de nouvelles îles aux épices, et une autre irait au Nord-Ouest pour explorer les côtes de Nouvelle Espagne, puisque de ce temps-là, on croyait que la Chine et la Nouvelle Espagne se rejoignaient quelque part dans le Pacifique<sup>10</sup>. En navigant par le détroit d'Anián, cette flotte devait rencontrer celle du cosmographe et marin Ruy López de Villalobos que Mendoza avait nommé comme son représentant.

Don Pedro de Alvarado ne partit jamais, il mourut quelques jours avant à Guadalajara<sup>11</sup>. Le 1<sup>er</sup> novembre 1542, Ruy López de Villalobos quitta le port de Navidad cap à l'Ouest au commandement des navires Santiago, San Jorge, San Antonio, San Juan de Letrán, San Cristóbal et San Martín. L'objectif de la mission était la découverte, la conquête, et la

---

<sup>6</sup> Woodrow Borah, *op. cit.*, p. 10. Dans: Hernán Cortés y sus intereses marítimos en el Pacífico.

<sup>7</sup> Woodrow Borah, *op. cit.*, p.11. Dans: Hernán Cortés y sus intereses marítimos en el Pacífico.

<sup>8</sup> CLAVIJERO Francisco Xavier. *Historia de la Antigua o Baja California*, México, Editorial Porrúa, S.A., 1990, p.74. (Colección Sepan Cuantos; n°143).

<sup>9</sup> BERNAL, Rafael. *México en Filipinas. Estudio de una transculturación*, México, UNAM, Instituto de Investigaciones Históricas, 1965, p. 37. (Serie histórica; n° 11).

<sup>10</sup> Harry Kelsey, *op. cit.*, p.155.

<sup>11</sup> En se dirigeant vers la côte, il apprit le soulèvement des indiens du Mixtión et prêta son aide aux Espagnols. A Nochistlán, il fut renversé par le cheval d'un des Espagnols et mourut quelques jours plus tard à Guadalajara.

colonisation des *Islas del Poniente* ou de *San Lázaro*, dont López de Villalobos soutenait qu'elles se trouvaient en dehors de la zone portugaise.

Mendoza lui avait ordonné verbalement de chercher l'île de San Bartolomé découverte durant l'expédition de Loaysa, parce que ce pouvait être une des îles *Rica de Oro* ou *Rica de Plata*. Ils ne la rencontrèrent pas mais s'échouèrent sur des hauts fonds par 14 degrés de latitude Nord<sup>12</sup>. A Noël 1572, ils s'arrêtèrent dans une île que Saavedra avait appelée *Isla de los Reyes* : Villalobos renomma cette terre ainsi que les autres îles à l'entour *Islas del Coral*<sup>13</sup>. Durant son séjour de plusieurs semaines, ils découvrirent le cocotier. En février 1543, ils arrivèrent à Mindanao ; Ruy López de Villalobos, en l'honneur du prince des Asturies, Philippe II, rebaptisa l'archipel de *San Lázaro*, ou *Islas du Poniente*, en Îles Philippines. En août, le galion San Juan de Letrán entama son voyage de retour. Villalobos sortit par le détroit entre Leyte et Samar, arriva aux Mariannes et monta jusqu'à trente degrés de latitude Nord, mais les vents contraires les obligèrent à revenir. En mai 1545, ils repartirent, cette fois cap au Sud ; ils redécouvrirent une grande île qu'ils appelèrent Nouvelle Guinée, mais se virent obligés de rebrousser chemin en juin de la même année. Villalobos s'établit aux Moluques ; il commença à avoir des problèmes avec les Portugais qui lui demandèrent de s'en aller ou de se rendre : dans l'attente des renforts de la Nouvelle Espagne qui n'arrivèrent jamais, Villalobos se rendit en 1546. Selon Harry Kelsey, les prisonniers partirent dans l'île de Amboina aux Moluques où Villalobos, probablement empoisonné par les Portugais<sup>14</sup>, mourut en 1546 dans les bras du missionnaire jésuite Francisco Javier<sup>15</sup>.

Francisco Javier écrivit à Charles V en lui disant...*que no manden mas armadas por la vía de la Nueva España a descubrir islas porque tantas cuantas fueren todas se han de perder*<sup>16</sup>.

Et tout s'arrêta.

---

<sup>12</sup> Harry Kelsey, *op. cit.*, p. 156. Ils s'appelèrent les hauts fonds de San Bartolomé.

<sup>13</sup> Harry Kelsey, *op. cit.*, p. 154. Aujourd'hui les îles Marshall.

<sup>14</sup> Harry Kelsey, *op. cit.*, p. 158.

<sup>15</sup> SCHURTZ LYTLE, William. *El galeón de Manila*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1992, p. 61.

<sup>16</sup> GONZÁLEZ, Luís. «Expansión de Nueva España en el Lejano Oriente», *Historia Mexicana*, 1964, Oct.- Dic., vol. XIV, n° 54, p. 212.

1519 est la date de départ à laquelle les deux principaux acteurs, un à partir d'Europe, Fernando de Magallanes, et l'autre à partir d'Amérique, Hernán Cortés, commencèrent chacun leur progression pour écrire l'histoire qui relia le Mexique aux Philippines. L'engagement d'Hernán Cortés dans cette difficile entreprise n'est pas fortuit. Installé au Nouveau Monde, cet européen comprit, comme la couronne espagnole, que la force de l'Espagne serait encore plus grande si se réalisait le projet principal de Charles V d'implantation d'un bastion en Extrême-Orient mais, en avance sur son temps, il comprenait le théâtre comme mondial et pensait que la nouvelle connexion avec l'Asie devait débiter à la Nouvelle Espagne.

Ouverture pourrait-il être le mot-clé qui poussa ces hommes à aller plus loin, à chercher ailleurs ce qui leur était nécessaire, à se confronter avec de nouveaux ennemis ou avec leurs rivaux traditionnels sur d'autres théâtres que les plaines européennes ?

En raison de ses idées et de ses délicates relations personnelles avec le Roi, Hernán Cortés fut exclu de ce grand projet mais sa vision mondiale fut son héritage à l'Amérique. La découverte de la route la plus courte et la plus facile à partir des côtes du Pacifique de la Nouvelle Espagne, au lieu du transit par le détroit de Magellan, décida Charles V à continuer sa recherche à partir de la Nouvelle Espagne, mais avec cette décision, le Roi comptait sur l'enthousiasme, l'audace et l'argent de ses maintenant riches *adelantados* qui partageaient l'idée de la Couronne et pariaient sur la faisabilité de la conquête non seulement des îles de la *Especiería*, mais aussi de la Chine et du Japon.

Nous nous sommes arrêtés à l'avertissement de Francisco Javier, parce que si ces éléments nous permettent de décrire le panorama historique à partir duquel l'Amérique et ainsi la Nouvelle Espagne entrèrent dans ce projet, le vide entre 1546 et le début de la période de cette étude est important car nécessaire pour montrer la complexité de l'entreprise, l'éloignement des Philippines et la lenteur des communications d'alors.

Difficulté, distance, et temps sont les sources de la genèse d'Acapulco, du galion de Manille, s'associant toutes trois pour modifier la vie quotidienne de cette ville durant le XVII<sup>ème</sup> siècle.

Dans la formulation du thème de l'étude, les Philippines n'apparaissent que par le nom du galion, mais c'est justement dans l'appartenance de Manille à la Nouvelle Espagne que se

trouve l'argument principal sur lequel nous nous sommes appuyés pour alléguer de l'importance qu'Acapulco obtint au XVII<sup>ème</sup> siècle.

Ce port renait avec l'implantation de la colonie espagnole dans l'Archipel, c'est-à-dire au XVI<sup>ème</sup> siècle. En raison des allers et venues du galion de Manille, les évènements qui se déroulèrent à Acapulco se trouvèrent bien plus liés aux Philippines qu'à la Nouvelle Espagne. Ces raisons nous obligèrent à revenir au XVI<sup>ème</sup> siècle et à l'histoire des Philippines pour donner un sens à l'Acapulco du XVII<sup>ème</sup> siècle.

Le commerce fut le nerf qui imprima l'impulsion majeure de changement à Acapulco et à Manille, mais ce marché international étant le plus important de son temps, d'autres acteurs furent aussi impliqués. En raison de la superposition des histoires d'Acapulco, de Manille, des Philippines, de Chine, d'Espagne, de la Nouvelle Espagne et du Pérou, l'explication des évènements a dû tenir compte de ces imbrications et on a dû utiliser, mélanger, et combiner un peu de chacune de ces voies de recherche pour approcher la globalité des situations. Ainsi, travaillant sur toutes ces lignes de raisonnement et gardant toujours en mémoire le poids particulier de Manille, on a conçu la présentation du travail.

Commençant avec Acapulco, pièce centrale du contexte dans lequel se déroule la scène, nous avons cherché à montrer comment, à partir du soutien que la Couronne décida de donner à Manille, Acapulco, port initialement délaissé, vit s'établir toute l'organisation des institutions gouvernementales et ecclésiastiques qui définirent son activité et sa capacité de soutien. Nous avons essayé de présenter son évolution depuis le début du XVII<sup>ème</sup> siècle jusqu'à la fin de l'implantation des diverses instances officielles, en expliquant les raisons qui amenèrent la Couronne à les établir et les conséquences qu'elles produisirent à Acapulco. Une tâche fantastique aurait été de reconstituer chronologiquement le XVII<sup>ème</sup> siècle. Mais nous avons balayé le temps pour apprécier les évolutions de points particuliers dans les différents domaines de la sphère administrative, des questions militaire et religieuse, de la santé publique, des voies de communications, ou des activités de ses habitants, et nous sommes arrivés à dégager une sorte de généralité analogue à celle qui exista durant la Colonie dans toute la Nouvelle Espagne et donc à Acapulco. Ainsi, en s'appuyant sur une vision plutôt statique, on a cependant pu agréger les faits les uns aux autres selon leur développement et leur importance de l'époque, nous procurant une utile description du paysage d'Acapulco.

Nous avons orienté la deuxième partie sur le galion de Manille, autre point important de cette étude, mais aussi très complexe parce que s'y côtoient intimement les sujets du commerce et du soutien que la Couronne envoyait aux Philippines.

Par ses allées et venues, ce vecteur fut la force qui déclencha le mouvement d'animation du théâtre, et comme le pendule de Newton, Acapulco et Manille, villes inséparables, générèrent ou reçurent les impacts créés par cette politique de gouvernance à deux facettes que la Couronne avait imposée entre la Nouvelle Espagne et les Philippines, par les lois et les fortes taxes qui recherchaient le bénéfice de la Couronne et protégeaient la péninsule et qui ne prenaient en compte ni les Novohispanos, ni les *Manileños*, et encore moins les Péruviens.

A l'intérieur du mécanisme établi par la Couronne, on trouve les raisons fondamentales qui favorisèrent et utilisèrent ouvertement les méthodes de contrebande, illicites mais très efficaces. Dans ce contexte, nous avons essayé de comprendre si, dans les interactions créées par la dépendance réciproque qui exista entre Acapulco et Manille, l'une de ces villes avait eu le leadership pour l'ensemble du projet. De même, nous avons examiné les relations qui se développèrent avec les Institutions d'Espagne, de Nouvelle Espagne ou des Philippines.

Ayant en tête toutes ces données, nous nous sommes centrés sur la navigation, sur le fonctionnement interne du galion et les opérations portuaires exécutées tant au départ qu'à l'arrivée du navire, avec l'objectif de démontrer que les raisons de cette politique confuse généraient des malentendus et favorisaient franchement le trafic clandestin.

Il fallait aussi identifier quels avaient été les facteurs internes à l'origine du succès du commerce pratiqué à la foire d'Acapulco, nous apercevant que le désir d'affirmer son identité face à l'Espagne entraînait que la Nouvelle Espagne et le reste de l'Amérique espagnole s'attachaient à ces marchandises orientales qui satisfaisaient leur envie de *lujo indiano* et permettaient de gommer les inégalités. Ainsi le but de tout le chargement du galion de Manille était d'habiller et d'orner les somptueuses maisons novohispanas, et de donner à la cuisine mexicaine son toucher d'orientalisme.

Nous avons laissé pour la fin de cette deuxième partie l'analyse du commerce au niveau international, avec l'intention de distinguer les facteurs externes qui affectèrent les deux pôles. Les uns furent originaires d'Espagne, d'autres de la complexité due à la distance ou la terrible indifférence autiste des autorités, que ces dernières soient d'Acapulco, de Manille ou de la capitale de Nouvelle Espagne. Nous avons perçu deux postures complètement

opposées : celle de la Couronne, vétuste, fermée dans ses principes, et celle des Novohispanos, Philippins, et Péruviens, dynamique, audacieuse et moderne pour l'époque. La première résolut les problèmes avec une main de fer, les seconds se tournèrent vers le trafic illicite qui apporta finalement durant ce XVII<sup>ème</sup> siècle une contribution centrale et probablement décisive au soutien de la position espagnole aux Philippines.

En dernier lieu, nous avons présenté la vie quotidienne d'Acapulco, toile de fond sur laquelle se tisse cette étude. Avec la foire, le passage des soldats et des fonctionnaires vers les Philippines, les vice-rois du Pérou et finalement avec l'Ambassade du Japon, nous avons essayé, à la différence de la première partie qui présente plus l'ensemble des infrastructures matérielles ou immatérielles d'Acapulco, ou de la seconde qui analyse les actions autour du commerce de tous ceux qui y étaient impliqués, d'y injecter le plus de vie possible, de recréer les moments importants d'Acapulco, d'animer les relations entre individus. Nous nous sommes servis des récits des voyageurs et des historiens mexicains qui vécurent les événements importants, mais aussi des anecdotes et histoires issues des Archives de Séville, de Mexico, du *Fondo Franciscano*, de l'Etat de Guerrero, d'Espagne, ou des récits de Melchisedec Thevernot ou des manuscrits de la Hakluyt Society trouvés tous deux à la Bibliothèque de Londres, à la *Biblioteca Real de Madrid*, dans les bibliothèques nationales d'Espagne, du Mexique, de France, à la Bibliothèque Municipale d'Acapulco, ou dans les bibliothèques comme celle de *l'Escuela de Estudios Hispanoamericanos en Sevilla*, de *l'Archivo De Indias* ou du Mexique, celle du *Colegio de Mexico*, de l'Institut des recherches historiques de l'UNAM, du *Centro de Estudios de Historia de México Carso*, du Musée d'Anthropologie et d'Histoire de Mexico, du Musée Franz Mayer, de la Bibliothèque de la coordination nationale de l'INAH de Tlalpan, de celle de la *Casa de México* ou du *Colegio de España* de Paris, tout comme des bibliothèques de Paris 3, de la Sorbonne, de Sainte Geneviève, de l'IHEAL et du fabuleux site informatique de VIRTUOSE.

Pour conclure, nous verrons que si l'apport espagnol a modifié le tissu social, en particulier par l'intermédiaire d'une vraie codification de tous les instants et dans tous les domaines, par l'échange créé avec le galion de Manille, généralement répété chaque année, les importantes modifications de la société d'Acapulco et de la Nouvelle Espagne furent réalisées par le mélange des ethnies, le vêtement, l'introduction de nouvelles plantes et d'épices et dans l'art de la Nouvelle Espagne. De cette manière, Acapulco et le Mexique purent se transformer et enrichir leurs habitudes quotidiennes grâce au galion de Manille depuis le début du XVII<sup>ème</sup> siècle.

## PREMIÈRE PARTIE

### ACAPULCO SE DOTE D'UNE NOUVELLE ORGANISATION.



# CHAPITRE I

## LES CONSÉQUENCES DE LA DÉCISION DE PHILIPPE II.

Pendant dix-sept ans, la couronne espagnole interdit toute nouvelle tentative d'expédition vers les Îles Philippines; mais en 1559, répondant à une requête de la Nouvelle Espagne, Philippe II décida<sup>17</sup>:

*envíes dos naves... las cuales envíes al descubrimiento de las islas del Poniente y les ordenéis.. que procuren de traer alguna especiería...y daréis por instrucción a la gente que así enviáredes que en ninguna manera entren en las islas de los Molucos porque no se contravenga el asiento que tenemos tomado con el serenísimo rey de Portugal sino en otras islas que están comarcanas a ellas, así como son las Philipinas y otras que están fuera de dicho asiento... que tienen también especiería...y lo principal que les habéis de dar por instrucciones que luego den la vuelta a esa Nueva España, porque lo principal que en esta jornada se pretende es saber la vuelta.*

Cet ordre, ou cette autorisation, envoyé au vice-roi don Luis de Velasco, entraîna les préparatifs d'une nouvelle entreprise. Quels furent les motifs de cette décision?

Nous chercherons à répondre à de nombreuses questions au cours de cette première partie. L'objectif est de présenter l'évolution progressive de ce projet depuis ses débuts, à partir de la décision de Philippe II, de son choix de la Nouvelle Espagne et de la désignation du frère Andrés de Urdaneta qui se trouvait à ce moment-là au couvent de San Agustín à México, pour que, grâce à son expérience de cosmographie et de pilotage, il cherche la route de retour des Philippines vers la Nouvelle Espagne. Mais nous parlerons aussi des appréciations que le frère Urdaneta porta sur le port d'Acapulco et de la proposition qu'il fit. Quels furent les motifs pour lui donner la préférence? Et pourquoi la Couronne soutint-elle la proposition du frère?

La puissante raison qui aboutit à la décision de Philippe II fut la situation géographique des îles Philippines: s'établir dans l'Archipel, centre du Sud-Est asiatique, faciliterait les relations

---

<sup>17</sup> Luís González, *op. cit.*, p. 213.

avec la Chine, le Japon, les Îles Moluques comme avec toutes les autres régions de la zone, permettrait d'accéder à cet attirant marché asiatique, si significatif pour l'empire espagnol comme pour les autres puissances européennes d'alors. Mais outre l'augmentation de pouvoir que la Couronne pourrait obtenir de sa présence en Orient, celle-ci lui permettrait d'ouvrir de nouvelles voies d'évangélisation.

Le Roi choisit la Nouvelle Espagne comme point de départ de cette nouvelle exploration parce que, devant respecter la ligne de séparation voulue par le Pape Alexandre VI qui divisait le monde entre les Portugais et les Espagnols, la route maritime à partir de la vice-royauté, déjà découverte, était plus courte et moins dangereuse que celle qui venait d'Espagne par le détroit de Magellan.

Le frère augustin Andrés de Urdaneta, un des survivants de l'expédition Loaysa - Elcano, avait connu le désastre d'Álvaro de Saavedra et avait été renvoyé en Espagne par les Portugais via Lisbonne. A son arrivée à la cour espagnole, il avait exposé sa théorie sur la route de retour vers la Nouvelle Espagne.

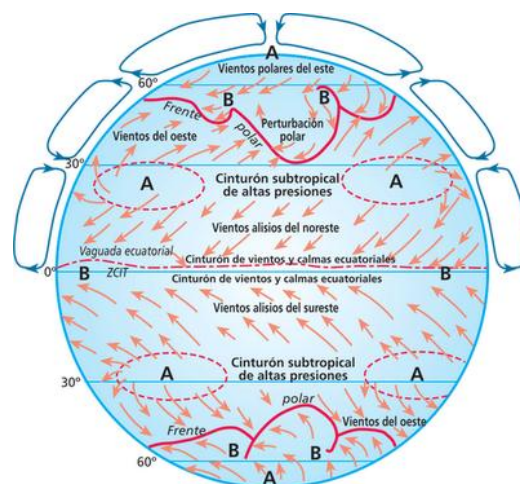


Fig. 1 : Circulation générale des alizés.

Urdaneta estimait que si les flux de vents près de la ligne de l'équateur allaient d'Est en Ouest, ceux qui soufflaient plus au Nord ou plus au Sud devaient aller en sens contraire, d'Ouest en Est<sup>18</sup>. Si l'expédition d'Álvaro de Saavedra n'avait pas rencontré cette situation météorologique par trente-cinq degrés de latitude Nord, il pensait qu'une navigation allant jusqu'à 40° de latitude Nord ouvrirait la possibilité de rencontrer des vents favorables pour le retour.

<sup>18</sup> Rafael Bernal, *op. cit.*, p. 47. Dans: México en Filipinas. Estudio de una transculturación.

Averti de cette théorie, Philippe II demanda à Urdaneta qu'il participât à l'expédition des Philippines afin de confirmer ses hypothèses.

Andrés de Urdaneta propose Acapulco comme base du galion de Manille.

Ainsi, le 21 novembre 1564, une flotte constituée du San Pedro, portant la marque du capitaine de pavillon, du San Pablo, navire amiral, et du San Juan et San Lucas, quitta le port de Navidad. Construits à Navidad, ces bâtiments étaient armés de trois à trois cent cinquante personnes<sup>19</sup>, constituant l'équipage et les troupes embarquées, ces dernières sous le commandement du *maestro de campo Mateo Delsar et de Martín de Goiti*, emmenant un Trésorier Royal, Guido de Lavezares, et cinq pères augustins, parmi eux Andrés de Urdaneta, tous sous les ordres de Miguel López de Legaspi.

Une fois en haute mer, Legaspi réunit à bord du San Pedro les capitaines et les responsables importants de la flotte, et ouvrit le pli qui contenait les instructions générales de *l'Audiencia*. Les dispositions prévoyaient de faire route directement vers les Philippines, d'explorer et de conquérir l'Archipel, sans toucher aux Îles Moluques; par ailleurs, ils devraient rapporter des échantillons des épices des Philippines et chercher une route de retour.

Le 9 janvier 1565, la flotte découvrit des îles basses, par neuf degrés de latitude Nord, qui faisaient probablement partie de l'archipel des îles Marshall actuelles; ils les appelèrent Barbudos<sup>20</sup>, à cause de la barbe que les naturels se laissaient pousser; Felipe Salcedo, le neveu de Legaspi, et Andrés de Urdaneta en prirent possession au nom du Roi. Le 24 janvier, ils arrivèrent aux îles des *Los Ladrones*, les Mariannes, et répétèrent le même acte solennel. Le 20 février, Miguel López de Legaspi prit possession de l'île de Samar et de tout l'archipel



Fig. 2 : Le détroit de San Bernardino.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> Harry Kelsey, *op. cit.*, p. 161.

des Philippines au nom du Roi Philippe II, pour arriver le 27 avril sur l'île de Cebú qui était déjà un centre prospère d'échanges entre les natifs et les Chinois<sup>21</sup>.

Six mois après son départ du port de Navidad, le 1<sup>er</sup> juin 1565, le San Pedro<sup>22</sup> prit la mer à la recherche de la route vers la Nouvelle Espagne, la *tornavuelta*; Felipe de Salcedo avait pris le commandement du San Pedro et le frère Andrés de Urdaneta était le chef des deux autres pilotes embarqués.

Le navire entra dans le Pacifique par le détroit de San Bernardino, et de là navigua vers le Nord jusqu'à la latitude de quarante degrés. La traversée connut plusieurs malheurs: très rapidement, dix-sept personnes moururent, et parmi elles un des pilotes et le *Maestre* du navire; l'autre pilote, bien qu'il restât vivant, fut si faible et malade qu'il ne fut pas de grande utilité pour Urdaneta. Nuit et jour, celui-ci surveilla le cap avec grande attention, les hauts fonds, les vents....

Cent vingt jours plus tard, il se trouvait au large des côtes de la *Alta California*. Naviguant vers le Sud, quatre mois après avoir quitté les Philippines et un peu plus de dix mois après leur départ de la Nouvelle Espagne, ils arrivèrent le 1<sup>er</sup> octobre au port de Navidad avec un équipage si défaillant et si malade que frère Andrés de Urdaneta, connaissant le climat et sachant au départ vers les Philippines que la région s'était dépeuplée, choisit de continuer sa route vers Acapulco, *por ser de los mejores del orbe y más cercano a Méjico*, comme le rapporta le frère Gaspar de San Agustín O.S.A.<sup>23</sup>.

Le 8 octobre de la même année, il n'y eut personne de valide pour disposer l'ancre, et une fois le câble coupé, ils entrèrent dans la baie d'Acapulco. Le San Pedro ne ramenait que de la cannelle.

Avant son départ aux Philippines, le frère Andrés de Urdaneta avait déjà annoncé sa préférence pour ce port. Dans son mémoire de 1559 pour le Roi, il n'énonçait que les inconvénients du port de Navidad<sup>24</sup> et faisait les louanges d'Acapulco:

---

<sup>21</sup> YUSTE LÓPEZ, Carmen. *Un océano de intercambios. El galeón de Manila*/ ed. par Hospital de los Venerables, Museo Franz Mayer, Museo Histórico de Acapulco Fuerte de San Diego. Sevilla: Aldeasa, 2000, p. 139.

<sup>22</sup> Selon Carmen Yuste, Rafael Bernal, et Donald Brand, Andrés de Urdaneta arriva à Acapulco sur le galion San Pedro. Néanmoins, William L. Shurtz et Marcelino Foronda disent qu'il revint de Manille à bord du San Pablo. Rafael Bernal explique que :...a su llegada a Acapulco, puerto que Urdaneta prefirió al de Navidad, se enteran con gran sorpresa que el patache perdido había anclado en el puerto de la Navidad, el 9 de agosto después de haber navegado, según su capitán Alfonso de Arellano, y su piloto Martín de Allamontes, hasta las Filipinas. Dans: Rafael Bernal, *op. cit.*, p. 47. Dans: México en Filipinas. Miguel López de Legaspi dans sa lettre au Roi dit avoir envoyé la Capitana, c'est-à-dire le San Pedro, pour trouver la *vuelta*. Dans AGI. Filipinas, 6, R.1, N.2. Carta de Legaspi sobre envío de nao a descubrir la vuelta.

<sup>23</sup> SAN AGUSTIN, Gaspar de, fray. *Conquistas de las Islas Filipinas*. Madrid: C.S.I.C., 1975, p. 204-205.

<sup>24</sup> Mariano Cuevas comme Fermín de Uncilla affirment qu'Andrés de Urdaneta connaissait le port de Navidad parce qu'il y avait été visitador de oficio et qu'il connaissait les inconvénients de l'endroit. Dans: YUSTE LÓPEZ,

*El puerto de Acapulco parece que tiene buenas partes, para que en él se arme el astillero para hacer navíos, é para que en él sea la carga y descarga dellos, por ser uno de los buenos Puertos que hay en lo descubierto de las Indias, grande, y seguro, y muy sano y de buenas aguas, y mucha pesquería, de mucha madera para la ligazón de los navíos, y tener a cinco, a seis leguas, y pocas mas mucha madera para tablazón, y pinos para másteles y entenas; aunque la tablazón se trájese allí de otras partes por mar, importa mucho que el Puerto para hacer los Navíos y para la carga y descarga sea en Acapulco, porque demás que es bueno y tener las partes que tiene, bien cerca del Puerto es la tierra razonablemente poblada, y de esta ciudad á el no hay de sesenta y tantas leguas arriba, y camino que andan por el arrias, y desde la Vera-cruz al dicho Puerto hay hasta ciento é diez leguas poco mas, ó menos,...*<sup>25</sup>.

Par *grande y seguro*, il faisait savoir que les galions entraient sans danger de manoeuvre et que le mouillage de la baie pouvait accueillir plusieurs bateaux.

La baie naturelle du port le protégeait des vents: le galion disposait d'un mouillage sûr; une fois l'ancre jetée, elle restait bien crochée, évitant tout risque de dérive du navire.

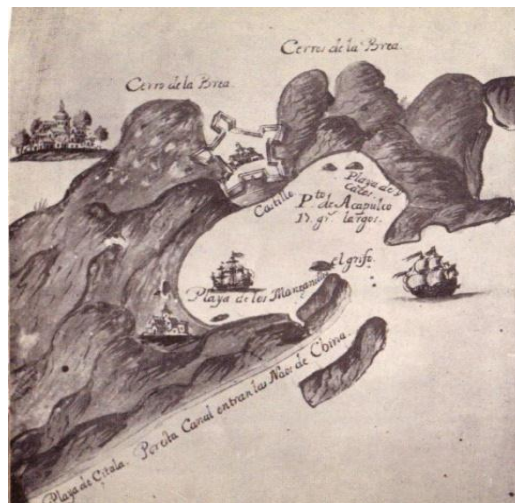


Fig. 3 : Partie d'une gravure d'Acapulco au XVIIème siècle. BNE. MSS 2957.

Le calme de la mer facilitait les mouvements au niveau du bordé des bateaux; comme l'annonce bien Urdaneta, le chargement et le déchargement des galions étaient facilités par le calme des eaux: durant les XVIème et XVIIème siècles, Acapulco souffrit du manque de quai, et les mouvements devaient se faire par embarcation à rames qui arrivaient jusqu'au rivage où débarquaient passagers et marchandises.

Le frère Andrés de Urdaneta qualifiait le port de *muy sano*: la profondeur de la baie était importante, il n'y avait pas de dangers de hauts fonds ou d'écueils, ni de risque d'échouement.

---

Carmen. *Emporios Transpacíficos. Comerciantes Mexicanos en Manila. 1710-1815*, México, Instituto de Investigaciones Históricas, UNAM, 2007, p. 31. (Serie Historia Novohispana, n° 78).

<sup>25</sup> *Colección de Documentos Inéditos Relativos Descubrimiento, conquista y organización de las antiguas posesiones de Ultramar: de las Islas Filipinas, Tomo II. Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1886, p. 120.*

En utilisant les mots *partes que tiene*, on peut comprendre qu'Urdaneta décrivait non seulement la baie mais aussi les anses naturelles qui la constituaient. Dans la crique -*cala*<sup>26</sup>- où on pouvait installer l'arsenal auquel Urdaneta donnait tant d'importance, l'absence de vagues sur la plage permettait le stationnement adéquat des embarcations et en facilitait l'utilisation, que ce fût pour s'approcher de la terre ou pour hâler facilement le bateau et le calfater.



Fig. 4 : Baie d'Acapulco, partie d'une gravure de l'ingénieur Adrian Boot. AGI. MP-IMPRESOS, 34.

Le *buen puerto* signifiait que la formation naturelle de la baie obligerait les pirates à y entrer pour savoir si des bâtiments étaient à l'ancre; par ailleurs la baie étant protégée par la *isla de Chinos*<sup>27</sup>, un galion ne pouvait être vu de l'ennemi depuis le canal.

<sup>26</sup> RAE. *Cala*: petite baie.

<sup>27</sup> *Isla de Chinos*: Ile des Chinois, de nos jours la Roqueta.





Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Fig. 5 : Port d'Acapulco du royaume de Nouvelle Espagne dans les mers du Sud. Adrian Boot. BNF.

Il indiquait par ailleurs qu'il y avait *mucha pesqueria*: effectivement, l'écosystème était favorisé par le calme des eaux, et l'abondance de plancton attirait une grande quantité de poissons. Ainsi, le port pouvait alimenter sa population et les équipages, le poisson salé étant une base de l'alimentation à bord.

Urdaneta rappelait que le bois, moyen primordial à l'époque, était abondant à cinq ou six lieues du port; les pins pouvaient servir pour le bordé *-la ligazón<sup>28</sup>*-, les mâts ou les vergues *-entenas<sup>29</sup>*- des bâtiments. Il précisait que le bois pouvait aussi être apporté d'ailleurs par voie de mer, comme bien souvent on le fit à partir de Puerto Marqués. Ainsi, en utilisant les mots de bordé, de mâts et de vergues, Urdaneta démontrait que le calfatage des bateaux, leur construction ou leur modification, étaient assurés dans ce port.

Il informait aussi le Roi que *bien cerca del puerto es la tierra razonablemente poblada*, autre point important qu'il fallait prendre en compte car le développement du port ne manquerait pas de demander une main d'œuvre abondante.

Il signalait enfin la proximité d'Acapulco avec les villes de Mexico, Puebla, Tehuantepec et avec le port de Veracruz : cette proximité favoriserait l'acheminement de ce qui serait nécessaire pour le galion, et économiserait temps et argent.

Ainsi, le frère Andrés de Urdaneta examina minutieusement la situation et les avantages qu'offrait la localisation d'Acapulco; il exposa ses idées, les présentant avec des arguments performants, afin de convaincre le Roi pour que celui-ci donne à Acapulco la fonction de terminal de la Nouvelle Espagne pour recevoir le galion de Manille. La couronne espagnole accepta la proposition.

<sup>28</sup> *Ligazón* : Chaque pièce de bois qui s'entrecroise pour former la coque d'un bateau.

<sup>29</sup> *Entenas*: Espar ou mât courbé et très large auquel est assujettie la voile latine sur les embarcations.

Philippe II réalisa finalement son objectif d'établir une possession espagnole en Extrême-Orient. En faisant découvrir *la tornavuelta*, il définit la route que le galion de Manille emprunterait, liant les Philippines et la Nouvelle Espagne.

La faiblesse des Philippines exige le soutien d'Acapulco.

La désignation d'Acapulco comme port base pour recevoir le galion de Manille et assurer le soutien de la Couronne aux Philippines entraîna en elle-même des conséquences pour la ville. Jusqu'où la couronne espagnole alla-t-elle après cette décision? Quelles en furent les effets sur le port?

L'origine de la relation entre les Philippines et la Nouvelle Espagne provient indiscutablement du souhait impérial espagnol d'établir un point de présence en Extrême-Orient. Mais l'évolution de cette conquête si particulière, l'implantation de la colonie, comme son essor économique, sont dûs à la sensibilité et à la prudence de *l'adelantado* Miguel López de Legaspi qui sut appliquer des stratégies et des tactiques hors du commun et hors du temps d'alors, menant au succès de son entreprise.

L'histoire des îles Philippines et surtout de Manille est fortement liée à celle d'Acapulco. Le lien entre ces deux villes sera présent dans tout cet exposé, en particulier pour montrer comment un événement de l'Archipel se répercutait sur le port d'Acapulco.

Mais revenons au départ du galion San Pedro. Miguel López de Legaspi et ses forces, établis sur l'île de Cebú, décidèrent de procéder à la conquête des Philippines.

Commença alors une prise de possession particulière, différente de celles qui avaient prévalu pour les deux autres vice-royaumes américains. Miguel López de Legaspi se vit obligé de penser différemment de la simple tactique militaire en raison de la grande distance entre les Philippines et la Nouvelle Espagne, du manque de troupes, et de la situation locale. La stratégie ainsi choisie fut de trouver des solutions aux conflits par la mise en place d'accords et de pactes, au lieu d'utiliser la violence.

Sur l'île de Cebú, les Espagnols affrontaient l'hostilité des Portugais: établis à Malacca depuis 1511, ceux-ci disputaient la possession des Philippines à la couronne espagnole. Par ailleurs, les indigènes s'aperçurent que les Espagnols manquaient de point de ravitaillement: ils tirèrent profit de cette faiblesse en vainquant les conquistadors par la faim, en leur interdisant de disposer des provisions nécessaires à leur subsistance et à celle du galion, unique moyen de liaison avec la Nouvelle Espagne.



Les contretemps et la détermination pour acquérir les Philippines décidèrent Legaspi à rechercher une île dont certains marchands chinois lui avaient parlé<sup>30</sup>. Il envoya son *maestro de campo* don Martín de Goiti avec les forces nécessaires pour que *la procurasen pacificar y trejera a la obediencia de Su Majestad*<sup>31</sup>. A son retour, Goiti lui rendit compte de l'affrontement qu'il avait mené avec les naturels qui y étaient installés, et lui décrivit l'île et la rivière qui débouchait dans une baie naturelle.

Legaspi décida de reconnaître par lui-même cette île. A son arrivée, il vit que les natifs étaient irrités et qu'ils avaient brûlé leurs paillottes. Sachant qu'avant l'arrivée des Espagnols, l'archipel des Philippines était soumis aux sultans de Bornéo, de Jolo et à d'autres chefs musulmans qui obligeaient les autochtones à leur payer un tribut, les enlevant comme esclaves pour la pêche des perles ou le travail de la terre dans les villages musulmans de la côte des Célèbes<sup>32</sup>, Legaspi se montra pacifique, bien éloigné d'un affrontement. Grâce à un interprète, il leur passa le message que *no quemaran nada porque no venían a hacerles daño*<sup>33</sup>. Les Rajas<sup>34</sup> malais Rajamora et Lacandula vinrent lui rendre visite à bord de son navire, accomplirent le cérémonial coutumier et ils se mirent d'accord sur des arrangements. Legaspi reçut la fidélité des rajas et s'installa le 19 mai 1571 sur un triangle de terre de l'embouchure du fleuve Pasig, face à la baie de Kawit, où se trouvait un petit village chinois<sup>35</sup>, et créa Maynila<sup>36</sup> ou Manila.

Les Philippines une fois conquises, la capitale Manille créée, Philippe II décida par *Cédula Real* du 1<sup>er</sup> juin 1574<sup>37</sup> que les îles Philippines étaient subordonnées à la Nouvelle Espagne. Au début, on ne savait pas si on pourrait exploiter quelque mine aux Philippines. Comme épices, il n'y avait que la cannelle. On ne pouvait pas s'y enrichir rapidement, il fallait faire un long et difficile voyage pour vivre loin: il n'y avait aucune raison attractive pour aller s'y établir.

Connaissant ces inconvénients, Miguel López de Legaspi avait attiré l'attention sur la pratique du commerce des fruits et de marchandises entre les natifs et les commerçants

---

<sup>30</sup> Les Chinois commerçaient avec les îles de l'Archipel des Philippines depuis plus de cinq siècles.

<sup>31</sup> MORGA, Antonio de. *Sucesos de las Islas Filipinas*, México, FCE, 2007, p. 19.

<sup>32</sup> CONCAS y PALAU, Víctor María. *La sultanía de Joló*. Boletín de la Sociedad Gráfica, Tomo XVI, Madrid 1864. p.153.

<sup>33</sup> ORTÍZ ARMENGOL, Pedro. *Intramuros de Manila, de 1571 hasta su destrucción en 1945*, Madrid, Cultura Hispánica, 1958, p.21.

<sup>34</sup> *Rajá ou datu*: conseil d'anciens, le plus âgé, ou *barangay*, dirigeant le groupe.

<sup>35</sup> Pedro Ortiz Armengol, *op. cit.*, p.24.

<sup>36</sup> En langue de *tierra de nilas*, un arbuste sauvage.

<sup>37</sup> DÍAZ-TRECHUELO, María de Lourdes. *Filipinas, la gran desconocida*, España, EUNSA, 2001, p.105. (Astrolabio; n° 295).

chinois. Avant que la ville ne fût tracée, trois jonques de marchands chinois étaient arrivées et Legaspi en avait profité pour faire apporter des cadeaux aux mandarins. En mai 1572, ces jonques revinrent à Manille, chargées de soies de multiples couleurs, de damas, de satins, de cires et de porcelaines. Tout ceci partit avec 280 quintaux de cannelle<sup>38</sup> vers la Nouvelle Espagne par le galion qui allait chercher les soldats, les religieux, les premiers colons, et l'argent qui permettait de soutenir les îles. Le galion arriva à Acapulco en 1573. L'habileté de Legaspi fut de montrer à la Couronne qu'elle disposait d'une autre méthode pour assurer sa présence sur le continent asiatique et pour conserver les Îles: au lieu de renvoyer un galion lège de Manille, celui-ci serait chargé de soies et de marchandises orientales pour être vendues à Acapulco.

On a cru nécessaire d'insister sur les premières réflexions qui furent menées aux débuts de cette Capitainerie Générale<sup>39</sup> dépendant du vice-royaume de la Nouvelle Espagne afin de rappeler son éloignement et la fragilité qui en découlait. Ceci explique que par son souhait de maintenir cette possession, certes stratégique mais ô combien loin de tout, la couronne espagnole décida d'accorder à Manille un soutien très important, ce qui entraîna de lourds changements dans l'organisation du port d'Acapulco qui, de simple localité villageoise côtière, vit s'installer un appareil complet, avec tous les instruments du pouvoir d'alors, - l'administration étatique, la force militaire, le pouvoir religieux- , avec des services collectifs -l'assistance sanitaire, l'augmentation des voies de communication terrestres- , et développant de nouveaux moyens de subsistance, créant un bassin d'activités, de nouvelles industries. Par la suite, tout tourna autour du galion, vecteur des relations entre Manille et Acapulco.

---

<sup>38</sup> GARCÍA-ABASÓLO, Antonio Francisco, «La expansión Mexicana hacia el Pacífico, La primera Colonización de Filipinas (1570-1580)», *Historia Mexicana*, Julio-Sept. 1982, vol. XXXII, n° 125, p. 65.

<sup>39</sup> Les possessions espagnoles de moins grande envergure géographique dépendant d'un vice-royaume étaient appelées Capitaineries Générales.

## 1.1. La sphère administrative.

Avant que le commerce avec Manille s'établisse, la demande et la consommation de soies espagnoles, de tissus de laine et de lin, étaient fortes à la Nouvelle Espagne. Lorsque les voyages du galion de Manille se firent plus réguliers, la laine et le lin continuèrent d'être prisés, mais la soie espagnole ne rencontra plus le même succès parce que la cargaison principale des galions se composait des soies chinoises et d'autres objets de luxe. Outre la Nouvelle Espagne et le Pérou, toute l'Amérique espagnole appréciait ces marchandises d'Orient. Le goût de la population et la demande qui s'en suivit entraînèrent l'augmentation de son commerce et les conséquences ne se firent pas attendre, déclenchant une vague de problèmes.

Du côté de la Nouvelle Espagne, les commerçants se déplaçaient à Manille et payaient en argent les soieries chinoises; comme le rappelle Emma Blair: *tan insaciables como los chinos por su plata, eran los mexicanos por su seda*<sup>40</sup>.

Du côté du Pérou, le commerce direct entre Manille et Callao<sup>41</sup> avait été autorisé; un fort développement économique en résulta en 1581 et 1582, mais la ligne entre Manille et le Pérou fut rapidement interdite, du fait qu'elle portait préjudice à la liaison Séville – Portobelo. Mais de toutes façons, les commerçants péruviens, ou *peruleros* comme on les appelait alors, arrivaient lourdement chargés de pesos frappés au Pérou, grâce auxquels ils obtenaient la préférence des marchands de Manille à la foire d'Acapulco.

Du côté de Manille, une fois la route commerciale entre Manille, Acapulco et les rivages de Fujian établie<sup>42</sup>, les jonques arrivèrent plus nombreuses afin de répondre à la demande d'articles de luxe. Ces embarcations et leurs équipages devaient repartir là d'où ils venaient, laissant derrière elles à Manille les marchands et officiels qui avaient reçu une autorisation de séjour écrite. Mais cette disposition n'était pas respectée, et les Chinois devinrent bien vite plus nombreux que les Espagnols. Ceux-ci craignaient pour leur propre sécurité et n'avaient pas confiance dans la population chinoise; ils l'estimaient *ruin y inquieta*, vile et turbulente, cruelle, capable de trahisures, sujette à de nombreux vices et à de mauvaises habitudes. La majorité était *infieles*. De plus, pour le paiement de leurs marchandises, ils n'acceptaient qu'argent et *reales* qu'ils découpaient pour les utiliser dans le commerce de détail<sup>43</sup>.

---

<sup>40</sup> BAUZON, Leslie. *Deficit Government. Mexico and the Philippines Situado. 1606-1804*. Tokyo: East Asian Cultural Studies, 1981, p. 12 (East Asian Cultural Studies, serie n°21).

<sup>41</sup> TARDIFF, Guillermo. *Historia General del Comercio Exterior Mexicano. (Antecedentes, Documentos, Glosas y Comentarios) 1503-1847*, Tomo I. México, 1968, p. 77.

<sup>42</sup> Ils venaient des provinces de Canton, Chincheo, et Ucheo.

<sup>43</sup> Antonio de Morga, *op. cit.*, p. 314.

Du côté de l'Espagne, la concurrence novohispana avec les soieries espagnoles affecta grandement le commerce; les plaintes des commerçants de Séville et de Cadix, comme celles des grossistes et manufacturiers de soie, furent portées à la connaissance du Roi en 1591. La couronne espagnole estimait que les intérêts de la métropole étaient supérieurs à ceux des colonies, que le commerce réalisé entre Acapulco et Manille était intérieur, sous une même juridiction provinciale, et n'était pas un commerce entre colonies du fait que Manille dépendait de la Nouvelle Espagne.

Par ailleurs, il n'y avait pas que la question de la concurrence sur la soie et sur les produits venant d'Espagne pour les marchés américains: les commerçants de Nouvelle Espagne et péruviens payaient les marchandises du galion de Manille avec des pesos en argent. Cet argent partait ensuite en Extrême-Orient, particulièrement en Chine via la province de Fukien<sup>44</sup>, où repartaient les *sangleyes* à leur retour de Manille; mais l'argent, une fois introduit en Chine, ne revenait plus.

Le résultat de tous ces conflits d'intérêts ne se fit pas attendre et se répercuta sur Acapulco.

A l'arrivée du galion de Manille, deux grandes vagues porteuses de richesse se rencontraient dans le port: celle que les marchands de biens apportaient à la foire et celle qui arrivait au port sous la forme de l'argent que la ville de Mexico envoyait pour soutenir les Philippines, *el situado*.

Cette marée de capitaux conduisit à la mise en œuvre d'un plan pragmatique: en 1590, la couronne espagnole créa la *Caja Real* d'Acapulco pour contrôler et administrer les entrées et sorties de l'*Hacienda Real*, puis construisit la Douane et ses entrepôts.

Sur le plan juridique ou légal, des *Ordenanzas* ne tardèrent pas à interdire le commerce entre les Philippines et le Pérou; en 1593, l'interdiction concerna aussi le Guatemala et Tierra Firme. Cette année-là, Philippe III mit en place la *permission general*<sup>45</sup> qui durant le XVII<sup>e</sup> siècle fut connue sous le nom de *Leyes de Navegación y Comercio de Filipinas* dans la *Recopilación de Indias*. Ainsi, la Couronne donnait les règles du jeu.

---

<sup>44</sup> *Fukien*: Transcription ancienne. Fujian province de la République Populaire de Chine. Sa capitale est Fuzhou, située au Nord de Guangdong et au Sud de Zhejiang, sur les côtes de la Mer de Chine, en face de Taiwan.

<sup>45</sup> En espagnol original. *Recopilación de Indias*. Libro IX. Título 45. Ley 10.

### 1.1.1. La Caisse Royale, les Trésoreries Royales, la Douane et les entrepôts Royaux.

Le succès des Finances Royales était fondamental pour l'organisation administrative qui soutenait l'action du Roi et de l'Espagne; ceci a de nombreux liens avec notre thème d'étude : Manille, le galion et Acapulco sont trois points d'application distincts des mêmes dispositions d'ordre financier.

La *Hacienda* est le nerf de toute l'organisation royale. La nécessaire présentation des éléments définissant ci-dessous à grands traits les Finances Royales à Acapulco peut paraître un peu aride. Elle n'est cependant pas suffisante pour expliquer les liaisons, les conséquences et les résultats de la relation que les Philippines, le galion et la Nouvelle Espagne entretenirent et il faudra revenir sur ces sujets de façon régulière pour bien expliquer les relations qui furent établies ainsi que leurs modifications tout au long du XVII<sup>ème</sup> siècle. Mais comment ce service royal s'installa-t-il à Acapulco?

L'administration royale résidait à Acapulco dans les maisons royales -*Casas Reales*-; bien que leur localisation n'ait pas été fixe à leur début, elles abritaient la caisse royale -*Caja Real*-, le domicile des Officiers Royaux et leurs bureaux. En 1597, le Roi ordonna d'ajouter deux bureaux publics, les Entrepôts Royaux et la Douane, déclarant que: *todas las mercaderías que derechamente no se llevaren a las dichas casas y aduana por encubrir y dejar de pagar los derechos a mi pertenecientes se tomen por perdidas*<sup>46</sup>. Mais ce ne fut réellement qu'au début de 1602 que, sous la pression exercée par les Officiers Royaux sur le Roi, le vice-roi comte de Monterrey acheta le terrain et construisit la Douane et ses entrepôts, pour la somme totale de deux mille pesos<sup>47</sup>.

Durant tout le XVII<sup>ème</sup> siècle, la situation de ces édifices fut précaire. En 1615, les entrepôts brûlèrent et eurent ensuite le traitement habituel des immeubles administratifs: on louait généralement des maisons dans le port et on ne réparait que dans les cas les plus nécessaires. L'incendie de 1648, qui détruisit la plus grande partie de la ville, ne fit pas changer les choses. En 1653, les Officiers Royaux payèrent encore à Isabel de Pineda la location de quelques maisons pour en faire des entrepôts<sup>48</sup>; à partir de 1654, on loua quelques maisons au Licenciado Bernardo Ruiz de Valderrama, curé de la paroisse d'Acapulco, pour y loger la

---

<sup>46</sup> OROPEZA KERESSEY, Deborah. *Los "indios chinos" en la Nueva España, la inmigración de la nao de China, 1565-1700*. p. 54. Thèse: Histoire: Mexico: 2007.

<sup>47</sup> AGI. México, 25, N.37/ Cartas del Virrey Conde de Monterrey.

<sup>48</sup> AGI. Contaduría, 905B, 1653/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

Caisse Royale et les entrepôts<sup>49</sup>. A sa mort, le Licenciado de Valderrama laissa ces maisons à la *Cofradia del Santissimo Sacramento*<sup>50</sup>. Ce ne fut qu'en 1675, à l'occasion d'une plainte avec cette *Cofradia*, que le *Castellano* don Juan de Zelaeta, voyant l'état lamentable dans lequel se trouvaient ces maisons et entrepôts, décida de les reconstruire sur le terrain initialement choisi et qui appartenait à Sa Majesté<sup>51</sup>; ainsi, ces immeubles seraient situés près de la maison du *Castellano* et donneraient sur la *Plaza Mayor*<sup>52</sup> de la ville.

Sur la carte de 1712, on peut voir que la *Contaduría* s'y trouvait aussi.

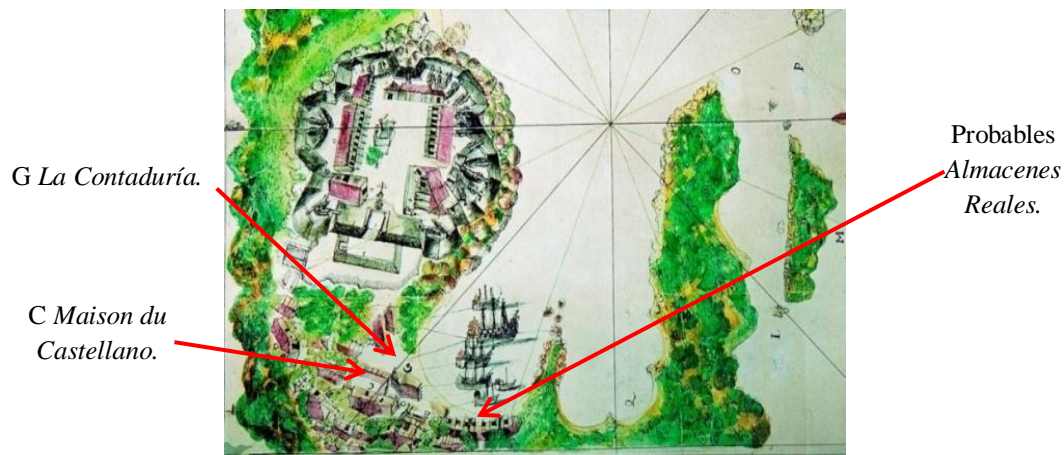


Fig. 6: Détail de la carte du Château et du port d'Acapulco. AGI. MP- MEXICO, 106. 1712-11-07.

Vers 1675, comme le montre la gravure, les entrepôts royaux se trouvaient sur la rue Royale, ou principale, perpendiculaire à la plage.

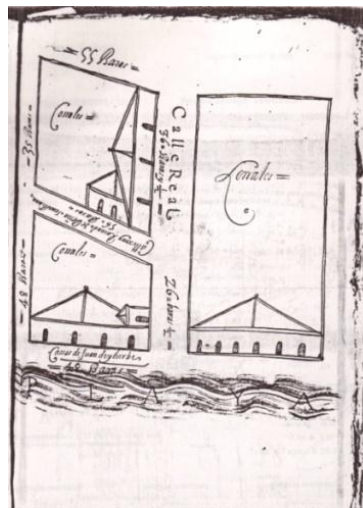


Fig. 7 : Entrepôts Royaux et Douane d'Acapulco.

<sup>49</sup> AGI. Contaduría, 905B, 1654/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>50</sup> AGN. Indiferente Virreinal. Cofradías y Archicofradías. Caja 5383. Expediente 76. Año 1674-75, Foja 7.

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> BNM. Fondo Franciscano. Expediente No. 1441.1 Registro de Papeles varios.

La carte de 1712 qui place la *Contaduría* et la maison du *Castellano* près de la plage, et la gravure des Archives Générales de la Nation, qui montre la Douane d’Acapulco bien en face de la plage et sur la rue Royale, nous permettent de supposer que la *Contaduría* n’avait pas changé de place, et que les maisons qui se trouvent sur ce même plan face à la mer seraient la Douane et les entrepôts royaux.

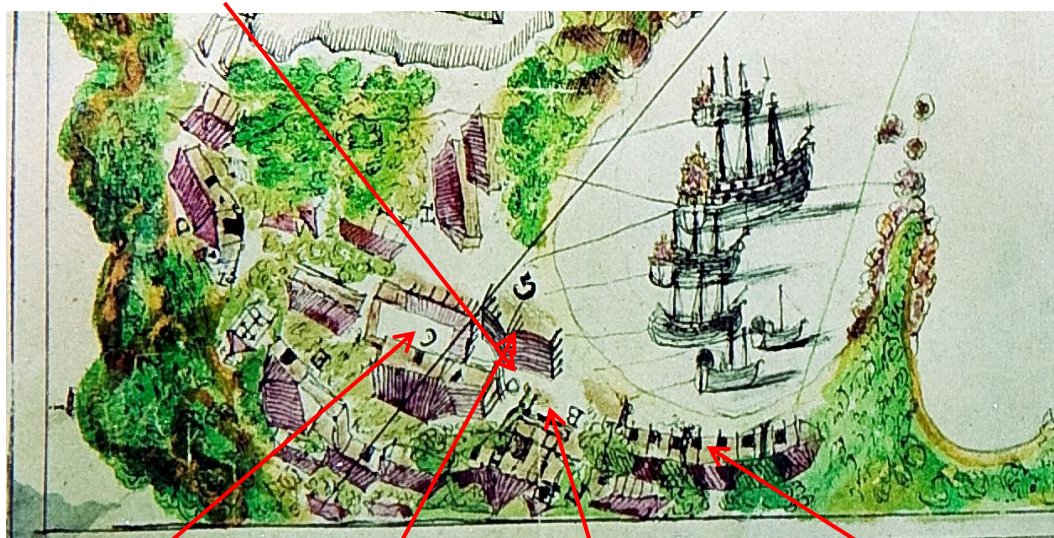
### 1.1.2. L’urbanisation d’Acapulco se dessine autour de l’espace de la foire.

Ces particularités dans l’évolution des immeubles abritant la *Real Hacienda* montrent comment, au cours du XVIIème siècle, l’administration royale s’organisa pour combattre la contrebande, imposer le paiement des impôts, et adapter le tracé urbain aux nécessités de contrôle des mouvements de marchandises.

La construction de la nouvelle ville avait essayé de suivre le plan espagnol imposé durant la colonie; le centre de l’organisation urbaine était la rue principale, la *Calle Real*, qui courrait en ligne droite du Nord au Sud, traversée par des rues latérales d’Est en Ouest; entre ces rues latérales, se répartissaient les parcelles qui formaient les pâtés de maisons.

Elle avait été tracée en face de la grande plage de la baie, limitée par un monticule, où l’on construisit par la suite le fort de San Diego, et par une langue de terre se projetant dans la baie, accueillant dans les parcelles des premiers plans, face à la plage, les édifices représentatifs du pouvoir royal : la maison du *Castellano*, les *Casas Reales*, la Douane et ses entrepôts, et l’église.

Probable *Plaza Mayor*.



C Maison du *Castellano*. G *Contaduría*. B Eglise. Probable *Aduana y almacenes*.

Fig. 8 : Détail de la carte du château et du port d’Acapulco. AGI. MP- MEXICO, 106. 1712-11-07. “Mapa del Castillo y Puerto de Acapulco”.



Cette configuration, choisie au début du siècle mais par la suite abandonnée pour les raisons et dans les circonstances déjà abordées, était dictée par les besoins de débarquement et d'embarquement du galion, délimitant l'espace où se passait la foire d'Acapulco, et cherchant à contrôler les détournements. Une fois mouillé, le galion débarquait ses marchandises: on les vérifiait à la Douane et on les envoyait dans les entrepôts, avec interdiction de les transporter ailleurs. On payait les impôts à la paierie et lorsque l'ouverture de la foire était autorisée, on sortait les marchandises des entrepôts, on les exposait sur la *Plaza Mayor*, point névralgique situé non loin de là et lieu de forte concurrence. On négociait alors, réglant les transactions des marchandises alors que les *pregoneros*<sup>53</sup>, au son des tambours et à haute voix, annonçaient l'ouverture de la foire en lisant les arrêtés royaux. Sur la rue principale et dans les ruelles adjacentes sinueuses et courbes, les files de mules et d'ânes attendaient d'être chargées. En séparant physiquement les entrepôts des lieux de chargement des bêtes, on disposait d'un autre système de régulation qui assurait que les marchandises en partance pour l'intérieur de la Nouvelle Espagne disposaient de leur sauf-conduit *-guías-*, et que les droits en avaient été payés. Dans cette même rue pavée, étaient regroupées les maisons avec boutiques où on achetait tout le nécessaire de subsistance et d'alimentation.

### 1.1.3. Acapulco, coffre-fort du soutien aux Philippines.

Afin de protéger les valeurs reçues en paiement des différents impôts recouvrés à Acapulco, la couronne espagnole avait mis en place un coffre muni d'un dispositif d'armoire forte; protégée par trois serrures, cette caisse conservait les fonds et les registres des entrées et des sorties.



Fig. 9 : Caisse à trois serrures. Musée Historique Militaire. Séville.

---

<sup>53</sup> *Pregoneros*: crieurs publics.



Cette caisse royale se trouvait dans une des pièces de la maison du Trésorier Royal, sur une grande table, couverte d'un tissu bleu *azul de la tierra*<sup>54</sup>.

Chacun des Officiers Royaux avaient une clé pour une des trois serrures, ce qui interdisait à l'un d'entre eux de placer ou de retirer des fonds sans que les autres le sachent, disposition qui se proposait d'éviter les fraudes au fisc. Le Trésorier Royal avait la responsabilité de cette caisse de fonds, en tant que gardien des biens du Roi, responsable des fonds qu'il recevait, et chef des Officiers Royaux.

Les pièces de monnaie conservées dans cette caisse royale et utilisées pour le commerce de la Nouvelle Espagne avec les Philippines, étaient les pesos mexicains de huit *reales*, marqués de l'abréviation 8R; coutume venue d'Espagne, les habitants de la Nouvelle Espagne appelèrent toujours ces pièces de huit *reales* « peso ». Don Miguel Muñoz en explique la raison:

*Por muchos siglos las monedas se elaboraron grabando el diseño deseado, a base de cuño y martillo sobre un pedazo o trozo de metal. Estos trozos de metal eran pesados antes y si no llegaban al peso requerido se regresaban a la fundición, cuando por el contrario excedían de peso, se recortaban, limaban hasta que dieran el peso estipulado. Entonces ya eran un peso y se procedía a acuñarlos y así se convertía en moneda*<sup>55</sup>.

Cette pièce, connue sous le nom de *macuquina*, mot d'origine arabe qui se *acepta como sinónimo de irregular* selon don Miguel Muñoz, a circulé sous différents règnes, de Philippe II jusqu'à Philippe V. Par la Loi 9. Titre 23. de la *Recopilación de Indias*, toutes devaient avoir la même devise, valeur et poids que celles d'Espagne, sans qu'il y ait de différences sur les empreintes, les poinçons, et les armes.

L'avvers portait les armes de la maison d'Autriche surmontées d'une couronne; sur la droite était frappée l'initiale de l'essayeur, et à gauche un M pour Mexico ainsi que la légende PHILIPVS II DEI GRATIA<sup>56</sup>. Le revers présentait une croix grecque dans les espaces de laquelle deux châteaux et deux lions accolés s'opposaient, symboles des royaumes de Castille et de León, ainsi que la légende HISPANIARVM ET INDIARVM REX<sup>57</sup>.

---

<sup>54</sup> AGI. Contaduría, 904/ 1627/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>55</sup> MUÑOZ, Miguel L. *El peso mexicano de plata en Asia*. El galeón de Acapulco/ ed. por Marita Martínez del Río de Redo, México: Museo Nacional de Historia, INAH, 1988, p. 99.

<sup>56</sup> OROZCO Y BERRA, Manuel. *Moneda en México*. México: Tipografía de Rafael/Librería de Andrade, 1854. p.19.

<sup>57</sup> BATIZ, José Antonio. *El Real de a ocho primera moneda universal*. México: Fomento Cultural Banamex A.C. Editorial Jus S.A. 1976. p. 14.



Fig. 10 : Huit Reales. Argent. Type *Macuquina*. Mexico, 1652.

A leurs débuts, ces pièces n'étaient d'habitude pas datées; néanmoins, il est possible de dire que les *macuquinas* les plus anciennes remontent à 1600. Leur frappe grossière, d'une épaisseur variable, rarement circulaire, sans cordonnet sur la tranche ce qui permettait de les mutiler facilement, se faisait au marteau, si bien que les légendes ou les écus étaient parfois repoussés vers l'extérieur; les pièces étaient ainsi très différentes les unes des autres.

Ces pesos mexicains *de a ocho* furent une monnaie universelle; au retour d'Acapulco, le galion de Manille était chargé de lingots et de pesos mexicains d'argent. Très appréciés car toujours de bon titre, ils furent utilisés comme monnaie courante, comme moyen de change, ou pour payer les marchandises dans les transactions commerciales espagnoles aux Philippines, d'où ils partaient vers les autres pays d'Extrême-Orient, spécialement en Chine. On les envoyait aussi en Espagne d'où ils étaient transférés vers d'autres pays européens qui les fondaient et les transformaient en monnaie locale<sup>58</sup>.

#### 1.1.4. Les Officiers Royaux.

Les Officiers Royaux procédaient au recouvrement des revenus royaux. Pièces maîtresses de l'engrenage royal, ces fonctionnaires étaient chargés d'administrer, de garder, de protéger le Trésor espagnol, et de s'assurer que toutes les restrictions et contrôles stricts que la couronne espagnole avait imposés par ses Lois pour soumettre ses colonies étaient suivis. Leurs comptes détaillés étaient vérifiés par le *Tribunal de Cuentas* de Mexico, qui envoyait lui-même un état de compte à la Trésorerie Générale du Conseil des Indes -*Contaduría Mayor del Consejo de Indias*- pour rendre compte de l'état de l'économie de la place.

A sa création, la *Caja Real*, ou *Contaduría*, d'Acapulco, disposait seulement d'un comptable et d'un *factor veedor*. A partir de 1606, y exercèrent un trésorier, un comptable et un *factor*-

<sup>58</sup> Miguel L. Muñoz, *op. cit.*, p. 98.

*veedor*. Les postes étant de confiance, on demandait aux personnes en charge rigueur et honorabilité. Le Roi ou le vice-roi sélectionnait ces fonctionnaires sur présentation de trois propositions pour chaque poste, après un examen de qualification. Pour l'exercice de la charge, dont il pouvait être propriétaire permanent ou temporaire comme cela avait été décidé en 1608 par le *Consejo de Cámara*<sup>59</sup>, la personne nommée devait déposer une caution dont le lieu de recouvrement dépendait de l'endroit où elle habitait: si elle était en Espagne, elle en payait la moitié à la *Casa de Contratación* de Séville, et la deuxième moitié en Nouvelle Espagne, et si elle se trouvait en Nouvelle Espagne, elle y payait la totalité de sa caution. Comme le montre l'exemple du comptable don Francisco de Meca y Falces en 1681, les Officiers Royaux gagnaient en plus de leur solde habituelle trois cents maravédis d'argent et quatre cents pesos d'aide au logement<sup>60</sup>. Ils bénéficiaient de droits honorifiques attachés à leur poste. Ils devaient accomplir fidèlement leurs obligations et résider à l'endroit où ils s'acquittaient de leur tâche; s'ils demandaient l'autorisation de s'absenter, ils devaient proposer deux suppléants au vice-roi auquel ils étaient assujettis, et étaient supervisés par le *Tribunal de Cuentas* de Mexico qui, mis en place en 1605 par Philippe III, systématisa les contrôles du recouvrement des impôts et de la comptabilité royale afin d'empêcher le détournement des deniers publics<sup>61</sup>, *el peculado*<sup>62</sup>.

A Acapulco, les Officiers Royaux étaient assistés dans leurs travaux par des auxiliaires ou des lieutenants qui accomplissaient des tâches similaires aux leurs. A l'arrivée du ou des galions de Manille, le Vice-Roi envoyait un garde principal et des adjoints; à Acapulco, tant le *Castellano*, représentant de l'autorité royale, que les Officiers Royaux qui l'aidaient dans sa tâche, leur nommaient des aides. Le nombre de ces gardes variait selon le nombre de bateaux qui arrivaient et l'importance de leur cargaison. Ainsi en 1684 le vice-roi comte de Paredes nomma deux gardes principaux et huit adjoints pour le déchargement et le chargement des vaisseaux Santa Rosa et Santo Niño; à Acapulco, le *Castellano* et les Officiers Royaux nommèrent sept autres adjoints. L'année suivante, le même Vice-Roi ne désigna qu'un seul garde principal et quatre adjoints pour le déchargement et le chargement

---

<sup>59</sup> Libro 8. Título IV. Ley 2. De los Oficiales Reales y Contadores. Recopilación de Leyes de las Indias.

<sup>60</sup> AGI. México, 454/ Nombramientos de Oficiales Reales.

<sup>61</sup> TE PASKE, John J. *La Real Hacienda de Nueva España, la Real Caja de México (1576-1816)*, México, INAH, 1976, p. 8. (Colección Científica Fuentes, Historia de México, No. 41).

<sup>62</sup> *El peculado* : RAE : En droit ancien, et de nos jours encore dans certains pays hispano-américains, le *peculado* est un délit qui consiste en un vol de richesses du Trésor, commis par quelqu'un à qui est confiée leur administration.

du Santo Niño et de la Nuestra Señora de Guia, tandis qu'Acapulco n'en appointa que cinq supplémentaires<sup>63</sup>.

En matière de salaire, le garde principal gagnait autant qu'un Officier Royal et payait une caution pour obtenir son poste. La situation des gardes adjoints était différente: ils gagnaient quatre pesos par jour<sup>64</sup>, soit plus que les autres officiers qui travaillaient au port. Ces salaires étaient-ils suffisants devant la richesse étalée durant la foire d'Acapulco?

Tous les fonctionnaires des Caisses Royales devaient administrer, imputer et payer, mais en raison des activités portuaires et de la présence du galion de Manille qui venait chercher le soutien pour les Philippines, leurs fonctions à Acapulco étaient particulières<sup>65</sup>.

Avec le *Castellano*, les Officiers Royaux devaient recevoir et dépêcher le galion de Manille, ou un quelconque autre navire qui touchait le port. Ils surveillaient le débarquement et l'embarquement des passagers, de l'équipage et des soldats -*la gente de Mar y Guerra*-, comme des marchandises. Ils informaient le Conseil de l'arrivée des embarcations et de ce qu'ils avaient confisqué. Ils réglementaient la foire. Ils organisaient le soutien financier que l'on envoyait aux Philippines, le *situado*. Ils s'occupaient de la location des maisons nécessaires au logement de religieux, disposaient des soldats et des forçats envoyés par le galion pour le soutien de Manille, *el socorro*, et payaient les salaires des équipages, de la troupe embarquée à bord du galion et de la garnison du fort de San Diego.

L'arrivée d'un galion de Manille au port d'Acapulco demandait aux Officiers Royaux d'être au courant des problèmes de fortune de mer, d'échouement ou de perte des galions, les *arribadas*, de connaître les lois qui régissaient ce trafic, les droits et impôts qu'ils devaient appliquer de manière à sauvegarder les intérêts royaux, à procurer et mettre en œuvre les moyens pour éviter la contrebande et les sorties dissimulées de *reales de plata*.

Comme fonctions spécifiques, le comptable royal enregistrait et recouvrait les droits sur les marchandises qui entraient ou sortaient du port par voie de mer ou de terre; il certifiait les reçus et paiements, gardait à jour les livres d'entrées et de sorties et surveillait la comptabilité. Devant tout connaître de ce que l'on envoyait aux Philippines, il communiquait avec ses homologues Officiers Royaux de México.

Le *factor-veedor* était l'agent chargé des achats dans le port pour approvisionner les bâtiments en armes, en vivres, et en tout ce qui était nécessaire pour leur voyage<sup>66</sup>.

---

<sup>63</sup> AGI. México, 455, 1654-1757/ Provisiones de empleos subalternos.

<sup>64</sup> *Ibid.*

<sup>65</sup> SALINAS ARANEDA, Carlos. *Los oficiales reales de Indias en el siglo XVI. Apuntes para su estudio. Poder y Presión Fiscal en la América Española (siglos XVI, XVII y XVIII)*/ ed. par Casa-Museo de Colón, Seminario Americanista de la Universidad de Valladolid. Valladolid: 1986, p. 373.

Il surveillait l'emmagasinage des vivres, des armes, des munitions; il était responsable de la contrebande saisie qui arrivait aux entrepôts royaux et pouvait vendre les marchandises confisquées. Il livrait les fournitures, la poudre et les munitions aux maîtres d'équipage des galions, supervisant la chambre à poudre du galion. Il s'assurait que les arquebuses et autres armes du galion étaient conservées propres et que les embarcations du *Servicio Real* étaient en bon état.

Par une série de visites dont il assumait la pertinence, il surveillait le galion pour empêcher que des actes illégaux ne soient commis durant sa présence dans le port d'Acapulco. Il devait connaître les listes de l'équipage et de la troupe embarquée à bord du galion qui partaient pour le voyage de retour à Manille, suppléant aux défections. Il tenait un livre de comptes d'entrées et de sorties et il était supervisé par le comptable. Il était en contact avec ses homologues des Caisses Royales de la Nouvelle Espagne.

Acapulco disposait ainsi de tout un système administratif, avec ses immeubles répartis dans la ville, ses moyens pour protéger le Trésor Royal, s'appuyant sur des personnages clés, les Officiers Royaux. Ces fonctionnaires, exécuteurs des décisions du Roi, du vice-roi, du gouvernement de Manille, du *Castellano* d'Acapulco, étaient, comme nous le verrons par la suite, fortement impliqués dans tout ce qui concernait le galion de Manille et d'Acapulco.

Ils agissaient en conformité avec la *permission* qui avait été établie en 1593. Quelles furent ces lois qui essayèrent de réguler les flux et de résoudre les problèmes créés par le galion de Manille?

#### 1.1.5. La *Permission* de 1593.

En raison des conflits avec les intérêts espagnols au sujet des soies et des marchandises de luxe qui arrivaient par le galion de Manille, certaines lois tentèrent de protéger la Péninsule et de réguler cet échange, tout en autorisant que le commerce entre les Philippines et la Nouvelle Espagne continuât: la possession d'une colonie espagnole sur le continent asiatique et l'expansion de la religion catholique étaient primordiales pour l'Empire espagnol, et la Nouvelle Espagne, par le galion, faisait parvenir son soutien aux Philippines. En autorisant le commerce seulement entre la Nouvelle Espagne et les Philippines, la Couronne essayait de résoudre le problème posé par les autres régions qui continuaient à vouloir y participer; elle donnait l'exclusivité aux Philippines pour commercer avec la Chine, et à la Nouvelle Espagne

---

<sup>66</sup> Ley VII. Libro 9. T. XVI. Veedor y Contador de la Armada y Flotas. Recopilación de Indias.

le monopole de ces marchandises orientales, conservant Acapulco comme l'unique port des côtes de la *Mar del Sur* autorisé à recevoir le galion de Manille et ses produits orientaux.

Un des objectifs du galion de Manille était de stimuler l'émigration aux Philippines par le commerce; sans cela, le soutien de l'Archipel aurait été difficile et coûteux pour la couronne espagnole. Au début, le transfert était gratuit, il n'y avait pas de limitation de volume ou de quantité de cargaison, et on pouvait voyager avec de l'argent et des marchandises sans payer d'impôt. Néanmoins, cette autorisation de commercer avec la Nouvelle Espagne ne toucha que les *vecinos* et habitants des Philippines, à la condition qu'ils fassent le voyage et qu'ils vendent leurs produits à Acapulco, ou qu'ils les envoient en les confiant à des marchands philippins qui embarquaient. La finalité était de faire bénéficier la communauté des Philippines et d'éviter que les Novohispanos puissent acheter directement les marchandises à Manille, ne pouvant le faire qu'à la foire d'Acapulco. Par la suite, on leur permit de se rendre aux Philippines, moyennant une caution et à condition d'y résider au moins huit ans: ils devaient être mariés, faire le voyage avec leur famille, mais ils ne pouvaient faire commerce des produits asiatiques vendus à Manille<sup>67</sup>.

Pour le voyage de Manille à Acapulco<sup>68</sup>, la cargaison fut limitée à une quantité correspondant à 250 000 pesos<sup>69</sup>: on restreignit la quantité de soies chinoises qui entraient à la Nouvelle Espagne et on protégea ainsi les manufactures espagnoles face à l'importation massive qui était à l'origine de l'appellation de « galion de la soie » donnée au galion venant de Manille.

Afin d'empêcher les sorties de grandes quantités d'argent vers l'Extrême-Orient, on n'autorisa seulement qu'un maximum de 500 000 pesos de *ocho reales* passe de Acapulco vers Manille par voyage, ce qui donna alors au galion de Manille, et pour ce sens-là, l'appellation de « galion de la plata ». Cherchant à restreindre le transfert vers la Chine d'argent mexicain qui ensuite était perdu, cette autorisation fut modifiée en 1606: les transferts d'argent, les legs, les œuvres pieuses, l'argent travaillé furent comptés dans le somme de 500.000 pesos, en exceptant seulement les salaires des équipages. Ainsi, on ne pouvait envoyer ni argent ni *reales de plata* à quelqu'un pour traiter une affaire directement à Manille, ni par l'intermédiaire d'autres personnes comme *la gente de Mar y Guerra* qui recevait une gratification pour le service, ni alléguer que l'on envoyait de l'argent pour faire la charité.

---

<sup>67</sup> Ley 28 del Libro IX Titulo 45. De la navegación y comercio de Filipinas. Recopilación de Indias.

<sup>68</sup> Ley 6 del Libro IX Titulo 45. De la navegación y comercio de Filipinas. Recopilación de Indias.

<sup>69</sup> Il faut considérer que ce permis était autorisé pour un seul voyage, même s'il y avait plusieurs bateaux qui appareillaient de Manille.

Durant les premières années, la Capitainerie Générale des Philippines requit divers bateaux, de trois à quatre<sup>70</sup>, afin d'envoyer les fonctionnaires, soldats, religieux et les colons, les munitions, l'argent et tout le nécessaire pour implanter la vie à l'espagnole à Manille. Des lois promulguèrent une série de dispositions de régulation et de limitation du trafic entre la Nouvelle Espagne et les Philippines, affectant les bâtiments. Le rythme des voyages était déterminé par les variations climatologiques. Selon la loi, les galions devaient quitter Manille au mois de juin, pour éviter les risques de naufrage et profiter des vents de la mousson d'été, repartir d'Acapulco<sup>71</sup> au mois de mars et utiliser les vents de la mousson de printemps<sup>72</sup>. Leur nombre fut fixé à deux galions de trois cents tonneaux, un troisième restant à Acapulco. Ces bâtiments devaient embarquer les provisions nécessaires pour le voyage, plus une réserve dans le cas où celui-ci s'allonge<sup>73</sup>. La Couronne essayait de faire moins charger les bâtiments, prévoyant les cas de naufrage ou d'*arribada*<sup>74</sup>. Le coût et le risque financier de la perte de bâtiments et des marchandises pouvaient être répartis. Néanmoins, la limitation de ce tonnage ne fut pas acceptée, les bâtiments étant considérés comme trop petits.

Au fur et à mesure, le gouvernement des Philippines et les commerçants trouvèrent avantage à n'envoyer qu'un seul galion de plus gros tonnage. Les arguments qu'ils présentèrent étaient qu'avec un galion de mille quatre cents ou mille cinq cents tonneaux, la traversée de Manille à Acapulco, qui pouvait durer huit mois, se faisait en plus grande sécurité grâce à la hauteur et au poids du bateau, car celui-ci permettait de mieux affronter les conditions de mer rencontrées. En revanche, un navire plus petit courrait plus de risque dans les mêmes conditions<sup>75</sup>.

Le coût de l'équipage, du carénage, des munitions, de l'avitaillement pour deux bâtiments était très élevé. A bord, il était nécessaire d'emporter six jeux de voiles de rechange; les cordages de chanvre des Philippines, à la différence de ceux d'Europe, étaient plus gros, plus longs et de faible durée de conservation, et occupaient plus de la moitié de la cale. L'eau de

---

<sup>70</sup> Pedro Texeira, un passager portugais, relate qu'en 1600, *...embarque en una nave nueva, de cuatro que estaban para partir...*. Les galions Santa Margarita et le San Gerónimo se perdirent sur l'île de *Los Ladrones*, la Contadora arriva sept mois après à Acapulco et on ne connaît pas le nom du navire sur lequel Pedro Texeira voyagea. Dans: ROMERO de TERREROS, Manuel. *Siluetas de Antaño*, México, Ediciones Botas, 1937, p. 39.

Don Antonio de Morga en 1603 relate que les navires Espíritu Santo et Jesús María appareillèrent... *tras de otras dos naves menores que quince días antes se habían despachado con las mercancías de las Filipinas para hacer viaje a la Nueva España...* Dans: Antonio de Morga, *op. cit.*, p.185.

<sup>71</sup> Ley 32 del Libro IX Título 45. De la navegación y comercio de Filipinas. Recopilación de Indias.

<sup>72</sup> Ley 31 del Libro IX Título 45. De la navegación y comercio de Filipinas. Recopilación de Indias.

<sup>73</sup> Ley 17 del Libro IX Título 45. De la navegación y comercio de Filipinas. Recopilación de Indias.

<sup>74</sup> Ley 15 del Libro IX Título 45. De la navegación y comercio de Filipinas. Recopilación de Indias.

<sup>75</sup> AGI. Filipinas, 211, N.1/Memorial de La ciudad de Manila. Punto cuarto. Sobre el número de naos y nuevas medidas que han de tener en la navegación de Filipinas.

boisson posait aussi un problème d'espace et de poids: on ne pouvait plus la conserver en tonneaux comme cela avait été fait au début, parce que ceux-ci pourrissaient, mais on devait l'emporter en jarres. En supposant que trois cents personnes durant huit mois nécessitent un peu plus d'une jarre par mois, un bâtiment de quatre cents tonneaux devait embarquer deux mille quatre cents jarres; si on ajoutait les vivres, la poudre, les voiles et les cordages, cela faisait sept mille deux cents pièces, qu'il était impossible d'entreposer sur un galion de quatre cents tonneaux sur lequel devaient aussi prendre passage les familles et leurs bagages qui revenaient des Philippines, ou les marchandises embarquées.

Le coût de la construction de deux galions était plus important que celui d'un seul. En cas d'attaque ennemie, ces grands galions étaient peu vulnérables: leur hauteur de franc bord empêchait qu'on les aborde, les navires ennemis se trouvaient sous le feu de l'artillerie, et, grâce à la qualité des bois utilisés, ils étaient protégés des coups d'artillerie qui ne pouvaient que se ficher dans le bordé.

Les Péruviens se plaignaient du retard dans l'approvisionnement des marchandises qui leur arrivaient via Tierra Firme. Ils estimaient qu'il était plus facile et qu'il y avait plus grand avantage à acheter directement avec Manille la soie, le fer ou le cuivre<sup>76</sup>. Mais avec les lois de 1593, qui visèrent surtout le Pérou, on supprima la possibilité d'une ligne régulière entre Callao et Manille<sup>77</sup>, on interdit que des bâtiments privés viennent acheter à Acapulco les marchandises d'Orient pour les réexpédier au Pérou, à Tierra Firme, au Guatemala ou ailleurs aux Indes<sup>78</sup>. Quant aux bateaux qui avaient l'autorisation de voyager entre Callao et Acapulco, ils ne pouvaient pas non plus acheter les marchandises en provenance du galion de Manille<sup>79</sup>: la vente en était réservée à la Nouvelle Espagne.

Il avait été autorisé, enfin, que les fonctionnaires royaux des Philippines puissent revenir avec leurs esclaves par le galion de Manille en fin d'affectation. Néanmoins, le Procureur Général de Manille don Hernando de los Rios Coronel considérait que les navires quittaient Manille surchargés d'esclaves, que ceux-ci non seulement mangeaient les vivres mais volaient ce qui se trouvait à leur portée. Il avait peur pour la sécurité des passagers et pour le risque de transmission à bord de la peste à cause de l'excès d'esclaves<sup>80</sup>. La Loi statua sur le transport des esclaves, en donnant l'autorisation au Gouverneur d'en ramener six, aux auditeurs quatre,

---

<sup>76</sup> YUSTE LÓPEZ, Carmen. *Emporios Transpacíficos. Comerciantes Mexicanos en Manila. 1710-1815*, México, Instituto de Investigaciones Históricas, UNAM, 2007, p. 145. (Serie Historia Novohispana, n° 78).

<sup>77</sup> Ley 68 del Libro IX Título 45. Ratificada en 1635. De la navegación y comercio de Filipinas. Recopilación de Indias.

<sup>78</sup> Ley 71 del Libro IX Título 45. De la navegación y comercio de Filipinas. Recopilación de Indias.

<sup>79</sup> Ley 69 del Libro IX Título 45. Ratificada en 1595 y en 1604. De la navegación y comercio de Filipinas.

<sup>80</sup> AGI. Filipinas, 27, N. 108. 09-1619/ Petición de Ríos Coronel sobre necesidades de Filipinas. Fol. 4.



aux personnes importantes, marchands de biens et Officiers Royaux, deux chacun<sup>81</sup>. Néanmoins, un grand nombre de marins emmenaient des femmes esclaves, pour un aller et retour, en concubinage; le cas extrême fut le scandale que provoqua un officier qui ramena quinze femmes esclaves qui revinrent à Manille, *ya paridas y otras preñadas*<sup>82</sup>, certaines accouchées et d'autres enceintes, ce qui entraîna l'interdiction complète d'emmener des femmes esclaves par le galion.

Ces lois restèrent en place durant tout le XVII<sup>e</sup> siècle. Dans les prochains chapitres, on pourra observer l'attitude des Officiers Royaux d'Acapulco qui prirent des décisions différentes en fonction de l'individu concerné et des circonstances: les commerçants novohispanos et philippins considérèrent ces lois justes quand ils purent éviter de les appliquer, mais les qualifièrent d'injustes quand le fonctionnaire royal appliquait effectivement la réglementation régissant le commerce entre les deux colonies: la contrebande, la fraude, l'excès de cargaison, l'absence d'inscription des marchandises au manifeste, les abus, furent ainsi une constante au XVII<sup>e</sup> siècle.

#### 1.1.6. Les impôts s'adaptent à la situation durant le XVII<sup>e</sup> siècle.

Avec la *permission* de 1593, arrivèrent les impôts sur les marchandises. La majeure partie des impôts sur le commerce asiatique, *almojarifazgo*, *avería*, *alcabala* et *media anata*, était perçue à la Nouvelle Espagne.

L'impôt de l'*almojarifazgo*<sup>83</sup> cherchait à réduire la tolérance sur les soies et les marchandises qui arrivaient via les Philippines; le commerce espagnol en était ainsi protégé. Les recettes de l'*almojarifazgo* étaient reversées à Manille, sous la forme d'une partie de l'aide que la Nouvelle Espagne y envoyait, le *situado*, complétant les fonds provenant de Mexico.

Ce droit se payait « au prorata »: le total à payer était réparti entre les différents propriétaires des marchandises selon la quantité que chacun avait embarquée<sup>84</sup>.

Le calcul de l'impôt fut modifié au cours du XVII<sup>e</sup> siècle: au départ, il était de douze pesos par tonneau, puis passa à quarante-cinq pesos le tonneau en 1586, et en 1591, était de dix pourcents de la valeur de la marchandise<sup>85</sup>. Le vice-roi Montesclaros proposa que l'on augmentât le taux de l'*almojarifazgo* pour les marchandises qui partaient d'Acapulco vers les

---

<sup>81</sup> En 1597. Ley 54 Título 45 Libro IX. De la navegación y comercio de Filipinas. Recopilación de Indias.

<sup>82</sup> AGI. Filipinas, 27, N. 108/ Petición de Ríos Coronel sobre necesidades de Filipinas. Fol. 6.

<sup>83</sup> *Almojarife*: terme d'origine arabe équivalent à "inspecteur", et de là, sa dérivation vers *almojarifazgo*.

<sup>84</sup> Carmen Yuste, *op. cit.*, p. 512. Dans: *Emporios Transpacíficos*.

<sup>85</sup> Guillermo Tardiff, *op. cit.*, p. 82.

Philippines; mais le Roi répondit dans sa lettre du 17 février 1606: *mientras el trato no se engrosase tante que le parecia sin convenienete no se hiciera novedad*<sup>86</sup>.

Juste après l'exemption que le vice-roi comte de Paredes<sup>87</sup> donna durant son règne, celui-ci informa le Roi que durant vingt-cinq ans, de 1637 à 1662, la *regulación de fletes había pasado sin problemas*<sup>88</sup>. La grâce que le comte de Paredes concéda en 1684 fut de 74 000 pesos, dans lesquels on comptait *almojarifazgo, alcabalas y fletes de mar*, soixante-dix mille devant être payés au comptant et quatre mille à placer en dépôt. Dans le cas où un des deux bâtiments qui feraient le voyage se perde, le montant serait réduit à 60 000 pesos.

Le comte de Galve<sup>89</sup> annula l'exemption<sup>90</sup> de 74 000 pesos. En 1697, en raison de la fraude vis-à-vis de la *Real Hacienda*, le vice-roi comte de Moctezuma<sup>91</sup> demanda que le montant de l'*almojarifazgo* fût de treize pour-cent comme elle était avant que l'on ne prononce l'exemption. En sus de l'*almojarifazgo* que l'on payait à Acapulco, il y avait d'autres impôts; l'*avería*, qui servait à payer la défense des galions à Acapulco, était d'un pourcent sur la valeur des marchandises qui entraient ou sortaient du port<sup>92</sup>. Le comte de Moctezuma ordonna ensuite qu'on taxât quarante-quatre ducats par tonneau comme impôt d'*avería*<sup>93</sup>, en précisant que le montant total ne serait pas inférieur à 100 000 pesos par bateau<sup>94</sup>.

Le droit royal de l'*alcabala* s'appliquait à toutes les marchandises que l'on amenait des Philippines pour leur vente à Acapulco, à payer à la douane qui se trouvait à l'entrée de Mexico.

Dans le cas du voyage d'Acapulco à Manille, les excédents embarqués de fruits et objets de la Nouvelle Espagne devaient payer une taxe additionnelle de trois pour-cent et demi.

D'habitude, si on embarquait plus d'argent qu'autorisé par le permis des 500 000 pesos, on ajoutait cinq pour-cent de droit<sup>95</sup>. Les Novohispanos qui avaient l'autorisation d'aller résider aux Philippines payaient le même pourcentage sur la valeur de leurs biens.

---

<sup>86</sup> TORRES de MENDOZA, Luis, *Colección de Documentos Inéditos de América y Oceanía*. Tomo VI. Madrid: Kraus Reprint LTD., 1964, p.298-313. Carta de gobierno del Marqués de Montesclaros, virrey del Perú, dirigida a S.M., informando sobre mudar a España la contratación de México a Filipinas.

<sup>87</sup> 1680-1686.

<sup>88</sup> AGI. Filipinas, 203, N.1. Fol.1-46/ El Conde de Paredes, virrey de la Nueva España escribe al rey sobre evaluación de las mercaderías y géneros de Filipinas. 30-11-1685.

<sup>89</sup> 1688-1696.

<sup>90</sup> AGI. Filipinas, 211, N.1/Carta de Fausto Cruzat 12-06-1699.

<sup>91</sup> 1696-1701.

<sup>92</sup> Guillermo Tardiff, *op. cit.*, p. 82.

<sup>93</sup> AGI. Filipinas, 203, N.1 Fol. 187. 30-03-1698.

<sup>94</sup> AGI. Filipinas, 211, N.1/ Memorial de La ciudad de Manila.28-06-1699.

<sup>95</sup> Carmen Yuste, *op. cit.*, p. 512. Dans: *Emporios Transpacíficos*.

L'impôt de *media anata*, administré par la Caisse Royale, était perçu sur les emplois honorifiques, comme celui de garde principal<sup>96</sup>, ou sur les gains des officiers du galion de Manille<sup>97</sup> par exemple.

En essayant de poursuivre le peuplement et de favoriser les habitants des Îles Philippines, la couronne espagnole ouvrit la possibilité de profiter du commerce chinois qui arrivait dans l'Archipel pour le transporter par le galion de Manille vers la Nouvelle Espagne. Cette nouvelle façon de faire amenait des subsides aux habitants, et par ailleurs allégeait le coût des Philippines, tant pour la couronne espagnole que pour la Nouvelle Espagne.

Ce marché, autorisé au début sans règles ni redevance, donna accès pour les sujets des Indes au marché du luxe et de la mode, des soies et des marchandises orientales qui, meilleur marché que leurs équivalentes espagnoles, procurèrent des gains très importants et entraînèrent la faillite de cette activité commerciale en Espagne. De ce choc, naquirent le protectionnisme du commerce des habitants de la Péninsule et sa cohorte de lois et d'impôts. De ces interdictions résulta, durant le XVII<sup>e</sup> siècle, un jeu du chat et de la souris dans lequel le désordre, l'anarchie, la contrebande et l'évasion fiscale furent coutume, anomalies que l'on abordera souvent par la suite. Néanmoins, l'analyse prendra en compte, comme les deux faces d'une même pièce de monnaie, les faits qui les déclenchèrent et les causes des décisions qui créèrent un véritable tourbillon à Acapulco.

---

<sup>96</sup> AGI. Contaduría 905B, 1652/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>97</sup> AGI. Contaduría 905B, 1655/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

## 1.2. Le pouvoir militaire.

Alors que la disposition naturelle de la baie d'Acapulco apportait une grande sécurité et une forte protection au galion de Manille, le contexte politique avec les différentes puissances européennes dans lequel vivait l'Espagne et les conflits causés par les provinces des Pays Bas qui cherchaient leur indépendance déplacèrent la guerre jusqu'aux côtes de l'océan Pacifique de la Nouvelle Espagne, et Acapulco, base logistique et opérationnelle des Îles Philippines pour le galion de Manille, en souffrit les conséquences. Les autorités de l'Empire, du vice-royaume et d'Acapulco, durent ainsi créer un point d'appui militaire, afin, dans un premier temps, de protéger le port et le galion. Puis, avec l'expérience obtenue lors des différentes incursions de l'ennemi tout au long du siècle, les stratégies et tactiques militaires furent définies et affinées jusqu'à faire bénéficier le galion d'une protection tout le long de la route qu'il empruntait après avoir atteint les côtes de la Nouvelle Espagne.

### 1.2.1. La peur à Acapulco.

L'incursion du corsaire anglais Francis Drake, le *Draque* qui se saisit de Huatulco en 1579, et la capture en 1587 du galion Santa Ana par le pirate anglais Cavendish près de Cabo San Lucas<sup>98</sup>, créèrent une psychose de panique: les habitants d'Acapulco vivaient quotidiennement dans l'inquiétude parce qu'ils savaient que le galion comme le port étaient recherchés par les pirates.

La population était terrorisée par la mise à sac des villages, les morts, les viols, les tortures, les mutilations. On prenait des otages, on brûlait et pillait les villes. On demandait des rançons pour les séquestrés ou les populations capturées, et si le paiement n'était pas obtenu, les hommes étaient assassinés, et la ruine et la désolation s'abattaient sur les lieux<sup>99</sup>. Leurs craintes étaient accentuées par le caractère temporaire des défenses d'Acapulco<sup>100</sup>.

Diverses demandes d'amélioration de la protection du port et de sa population furent présentées: en 1582, cherchant un remède à ces difficultés, le vice-roi comte de la Coruña avait proposé au Roi le plan du fort qu'il convenait de construire à Acapulco; en 1593, don Luis de Velasco avait insisté sur la nécessité d'une forteresse, et en 1600, le comte de Monterrey revint solliciter sa construction auprès de Philippe III. Mais la participation de l'Espagne aux principales guerres européennes durant les vingt dernières années du XVIème

---

<sup>98</sup> ALESSIO ROBLES, Vito. *Acapulco en la historia y en la leyenda*, México, Ediciones Botas, 1948, p. 103.

<sup>99</sup> GUTIERREZ SANTOS, Daniel. *Historia Militar de México 1325-1810*. México: Ediciones Ateneo S.A., 1961, p. 382.

<sup>100</sup> GORBEA TRUEBA, José. *Fuerte de San Diego en Acapulco Guerrero*, México, INAH, 1981, p. 9.

siècle avaient affaibli ses possibilités financières; le déficit budgétaire avait conduit le règne de Philippe III<sup>101</sup> à suivre une nouvelle politique extérieure de paix et à entrer dans une période d'austérité budgétaire. Ainsi, en 1609, à la signature de la Trêve des Douze Ans qui mettait un terme temporaire à la guerre contre les Provinces Unies des Pays-Bas, l'Espagne concentra ses moyens sur la défense de ses possessions en Méditerranée et de ses routes atlantiques<sup>102</sup>.

Bien que parfaitement justifiées, les demandes pour protéger le port d'Acapulco restèrent donc sans suite.

A Acapulco, la simple annonce de navires ennemis entraînait la frénésie de sa population, tant les civils que les représentants du gouvernement. On le constate à la lecture des comptes des Officiers Royaux de 1607: cette année-là, le majordome d'une propriété de Colotepec répandit la nouvelle qu'en compagnie d'un autre Espagnol il avait vu plusieurs bateaux à Puerto Escondido. Sitôt le message reçu à Acapulco, les courriers partirent: l'un rapidement vers Mexico pour prévenir le vice-roi marquis de Salinas et un autre pour prévenir les *Justicias* de Tecpan et Zacatula pour qu'ils préparent le régiment prévu accourir au secours de la défense du port<sup>103</sup>. Le Vice-Roi ordonna de déplacer les marchandises conservées dans les entrepôts royaux ainsi que les jeux de voiles du San Francisco vers Corralejo de Sabanilla, demandant le concours de soixante mules. Finalement, rien ne se passa cette fois-là, mais on ordonna que les galions soient désormais renforcés et équipés d'artillerie<sup>104</sup>.

La peur était justifiée, le manque de défenses l'exacerbait; manquant de protection, on ne pouvait affronter le problème qu'avec des solutions palliatives, sans trouver une parade au cœur du problème.

### 1.2.2. Le changement de mentalité des *Novohispanos* face à la guerre.

Quand la guerre entra réellement dans la baie d'Acapulco, elle ne prit pas le port par surprise: huit mois auparavant, d'Espagne, on avait prévenu le vice-roi marquis de Guadalcazar de l'imminence du péril ennemi.

Le Vice-Roi ordonna à Gregorio de Porras, *alcalde mayor* d'Acapulco, qu'il s'occupât de la protection du port. *L'alcalde* délégua la tâche à Nicolás de Cardona qui préparait alors une

---

<sup>101</sup> 1598-1621.

<sup>102</sup> GARCIA GARCIA, Bernardo. *La Pax Hispanica: Política exterior del Duque de Lerma*. Leuven. Leuven University Press, 1996. p. XIII, 432.BF 1,150.

<sup>103</sup> AGI. Contaduría, 902,1607/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>104</sup> AGI. Contaduría, 902,1607/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

expédition vers *las Californias*<sup>105</sup>. Cardona, en compagnie de trente arquebusiers, renforça pendant deux mois et demi les murailles existantes, en prépara quelques nouvelles à des points stratégiques de part et d'autre de la Bocana, installa des pièces d'artillerie, fit creuser des tranchées; on nettoya les arquebuses et les mousquets<sup>106</sup>. Arrivé par la suite, le général Melchor Fernández de Córdoba releva avec ses moyens militaires Nicolás de Cardona qui, avec sa flottille, appareilla le 21 mars 1615 vers *las Californias*<sup>107</sup>.

Dans l'après-midi du 11 octobre 1615, une flotte de six navires, disposant d'un total de cent trente canons pour le moins, et de six cent cinquante hommes d'équipage, entra dans la baie d'Acapulco<sup>108</sup>. Les Hollandais, engagés dans leur indépendance, avaient poursuivi les hostilités et, changeant de stratégie, avait fait évoluer la conduite de la guerre en lançant les flottes de pirates jusqu'aux côtes des colonies espagnoles, les attaquant tant en Atlantique que dans le Pacifique.

Il n'y eut pas d'affrontement. Si le port d'Acapulco était effectivement désavantagé, la situation de l'escadre hollandaise était aussi délicate: ils avaient dû affronter un ouragan au large du Guatemala, le scorbut avait diminué l'équipage, ils manquaient d'eau et de provisions, et bien que son but soit le galion de Manille la flotte hollandaise répondit aux tirs depuis les parapets en saluant avec le drapeau de paix.

Le problème fut résolu par la diplomatie et la dissuasion, bien que la méfiance régnât chez les deux partis. En échange de vingt prisonniers que les Hollandais avaient faits dans leurs incursions à Tehuantepec, Acapulco donna des vivres, de l'eau et du bois et les Novohispanos brandirent la menace d'une force imaginaire sur le point d'arriver, de puissance comparable à la *Real Armada* de don Rodrigo<sup>109</sup>. Il ne fait aucun doute que cette astuce fut prise en compte par les Hollandais, car Le Maire, impressionné raconte que soixante-dix canons défendaient Acapulco

---

<sup>105</sup> CARDONA, Nicolás. *Descripciones Geographicas e Hidrographicas de muchas tierras y mares del Norte y Sur, en las Indias, en especial del descubrimiento del Reyno de la California echo contrabajo e industria por el capitán y cabo Nicolás de Cardona con orden del rey y Nuestro Señor don Felipe III, de las Españas*. Dirigidas: Al excelentísimo Señor don Gaspar de Guzmán, conde de Olivares, duque de San Lucar la Mayor, y sumiller de Corps de su Majestad Gran Canciller de las Indias.

<sup>106</sup> CALDERÓN QUIJANO, José Antonio. *Fortificaciones en Nueva España*, Madrid, Gobierno del estado de Veracruz, EEHA, 1984, p. 324.

<sup>107</sup> PASTA TAGLIABUE, José. 77 Historiadores y un puerto... *Acapulco*, Acapulco, Ayuntamiento Constitucional de Acapulco, 1984, p. 153.

<sup>108</sup> Cet épisode de l'escadre de Joris van Speilbergen s'appuie sur le récit de Le Maire et une gravure décrivant tout ce qu'il raconte.

<sup>109</sup> KERR, Robert, F.R.S. & F.A.S. EDIN. *A General History and Collection of Voyages and Travels, arranged in systematic order: forming a complete history of the origin and progress of navigation, discovery, and commerce, by sea and land, from the earliest ages to the present time*. Edinburgh. William Blackwood, 1824. Vol. X. Voyage of George Spilbergen round the world, in 1614-1617. Chapter 5. SectionII.



Fig. 11 : Visite d'Acapulco de Joris van Speilbergen, le 12 octobre 1615.

L'ennemi quitta le port: naviguant jusqu'à Zacatula, il rencontra la frégate de Nicolás de Cardona qui, après six mois de navigation à *las Californias* et ayant laissé deux de ses bateaux à Mazatlán, revenait vers Acapulco pour rendre compte de son expédition. Devant l'impossibilité d'affronter les pirates, Cardona quitta son navire, se jeta à la mer, nagea jusqu'à la côte. Les pirates trouvèrent les perles ramenées de la péninsule. Cardona, sain et sauf, arriva à Mexico pour faire part au Vice-Roi de ce qui s'était passé<sup>110</sup>.

L'escadre de Joris van Speilbergen resta dans les eaux de la Nouvelle Espagne, attendant le galion de Manille. Le vice-roi marquis de Guadalcázar, alarmé du péril permanent qu'il encourrait, envoya Sebastián de Vizcaíno<sup>111</sup> à sa recherche, décida de faire sortir l'un des bateaux que Cardona avait laissés à Mazatlán pour chercher les galions et les prévenir<sup>112</sup>. Sebastián de Vizcaíno attaqua les Hollandais à Salahua<sup>113</sup>, leur causant diverses pertes<sup>114</sup> et faisant quelques prisonniers qui avouèrent l'arrivée de cinq autres navires hollandais par le détroit de Magellan<sup>115</sup>.

Après cet incident, et toujours dans l'attente du galion, la flotte de Speilbergen poursuivit vers le port de Santiago, puis vers Navidad, sans rencontrer de résistance; ils y firent de l'eau

<sup>110</sup> José Pasta Tagliabue, *op. cit.*, p. 155.

<sup>111</sup> En 1611, il avait été en charge de la première ambassade japonaise.

<sup>112</sup> OTEIZA IRIARTE, Tomás. *La ciudad de las naos de Oriente y de las sirenas modernas*. [s.l.: s.n.], 1965, p. 109.

<sup>113</sup> Baie de Manzanillo, Colima.

<sup>114</sup> Sebastián Vizcaíno, dans le rapport de son affrontement avec les Hollandais dit au marquis de Guadalcázar qu'il lui envoie: *estas orejas de uno de los olandeses muertos otras quitaron mis soldados que a su tiempo presentaran a Vuestras Excelencia*. Dans: AGI. Mexico, 28, N, 31.

<sup>115</sup> José Antonio Calderón Quijano, *op. cit.*, p. 328. Dans: Fortificaciones en Nueva España.

et se reposèrent durant cinq jours. Le 2 décembre, en conseil, Speilbergen décida de partir vers les Moluques, sans attendre le galion<sup>116</sup>.

Les galions de Manille purent arriver tranquillement à Acapulco.

Cet évènement démontra que la situation était réellement lourde de conséquences: non seulement on mettait en péril la population d'Acapulco, mais on courrait aussi le risque de perdre le galion de Manille et d'aggraver les difficultés des Philippines faute d'envoyer des renforts; en effet, à ce moment-là, les Philippines souffraient aussi du harcèlement des Hollandais, et avaient des ennuis avec les « moros » de Mindanao, qui séquestraient ou tuaient les indigènes philippins nécessaires à la construction des galions<sup>117</sup>.

Avec l'arrivée de Joris van Speilbergen, et même si la flotte hollandaise était en difficulté, les Novohispanos comprirent qu'ils pouvaient s'opposer avec succès à une force maritime moderne et puissante, ce qui montre un changement important pour l'avenir du port et de sa population.

### 1.2.3. Les débuts d'un point d'appui d'intérêt militaire à Acapulco.

La fragilité des moyens de défense des côtes de la Nouvelle Espagne sur l'océan Pacifique et la crainte que les Hollandais s'établissent sur le territoire firent décider au Roi Philippe III l'approbation d'une défense, et le vice-roi marquis de Guadalcázar entama la construction d'une forteresse dans le port d'Acapulco, nouveau pas vers la dissuasion grâce à une infrastructure puissante.

Le vice-roi don Diego Fernández de Cordoba confia l'ouvrage à l'ingénieur hollandais Adrian Boot qui, mandaté par Philippe III pour résoudre les problèmes d'inondations à Mexico, travaillait alors sur l'assèchement de la lagune de Mexico.

Boot insista sur le fait que la forteresse fût construite sur le promontoire qui s'avancait en mer: son élévation lui faisait dominer l'entrée de la baie et protégeait la ville. Mais le projet était coûteux, parce que, pour construire le fort, il fallait araser le monticule et niveler le terrain<sup>118</sup>.

Sur ordre du Vice-Roi, les travaux commencèrent le 5 novembre 1615. Don Gregorio de Porras, *alcalde mayor* d'Acapulco, ordonna que ce soit les indigènes des provinces d'Igualapa, Chilapa, et Tixtla qui fournissent la main d'œuvre nécessaire aux travaux de

---

<sup>116</sup> BERNABÉU ALBERT, Salvador. *El Pacífico Ilustrado, del lago español a las grandes expediciones*, Madrid, MAPFRE, 1992, p. 85. (Colección Mar y América; n° 4).

<sup>117</sup> Leslie Bauzon, *op. cit.*, p. 182.

<sup>118</sup> José Gorbea, *op. cit.*, p.14.



fortification. Le 6 décembre, cinquante-huit indigènes provenant de Tixtla défrichaient le terrain où on devait construire le fort. De même, il ordonna d'aller couper du bois sur les montagnes. Quinze autres indiens de Chilapas arrivèrent pour travailler comme ouvriers, les charpentiers s'activèrent et les ferronniers fondirent les canons<sup>119</sup> et les cent vingt indiens au total qui s'occupèrent de cette tâche, tombèrent malades<sup>120</sup>.

Le 19 mai 1616, le Comptable Royal don Gaspar Vello de Acuña rendit compte de ce qui avait été réalisé en six mois: pour la partie terrestre, les *caballeros*<sup>121</sup> du Roi, du Prince et du Duc étaient terminés, les terrepleins et les parapets n'étaient pas encore construits, les *caballeros* Guadalcàzar et du Marquis et les courtines attenantes en étaient à la moitié de leur édification.

Acuña écrivit: *el puerto quedaba tan defendido que ningún enemigo, por mucha fuerza que traiga, le pueda entrar y ofender, y solo tiene esta prevención de defensa*<sup>122</sup>.

En janvier 1617, Acapulco s'habilla de fête. Les autorités et la population sortirent dans les environs de la ville pour recevoir l'archevêque de Mexico, don Juan Pérez de la Serna<sup>123</sup>. Les rues par lesquelles passèrent le défilé jusqu'à l'église paroissiale étaient décorées.

Récemment terminé, ce bastion abritait quarante hommes et officiers, un *condestable* et deux artilleurs. Pour sa défense, furent installés dans chacun des *caballeros del Rey* et *del Principe* deux *sacres* de vingt et vingt-sept quintaux qui tiraient des boulets de sept et huit livres. Sur le *caballero del Duque*, on trouvait deux canons de soixante-quinze quintaux avec leurs affûts appelés le San Nicolas et le San Diego. Baptisées des noms des évangélistes, deux *culebrinas*, la San Juan et le San Marcos, protégeaient le *caballero del Marqués*, pendant que la San Mateo et la San Lucas étaient sur le *cabellero* appelé de Guadalcàzar. Quatre *sacres* et deux *medio sacres* protégeaient les courtines entre *el Duque* et *el Marqués*; de cette dernière, vers la courtine de Guadalcàzar, avaient été mises en place quatre *sacres* de vingt-six et vingt-sept quintaux. De chaque côté de la porte, deux canons de fer avaient été placés avec leurs affûts pour garder le chemin depuis le port vers le fort et son entrée. De plus, le fort comptait onze petites pièces de bronze de taille intermédiaire entre *sacre* et *medio sacre*<sup>124</sup>.

---

<sup>119</sup> AGI. Contaduría, 903, 1615-1616/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>120</sup> AGI. México, 28, N, 46. Cartas del virrey Marqués de Guadalcàzar.

<sup>121</sup> *Caballeros o baluartes*: constructions qui forment un angle saillant dans un tracé de fortifications.

<sup>122</sup> José Antonio Calderón Quijano, *op. cit.*, p. 329. Dans: Fortificaciones en Nueva España.

<sup>123</sup> Tomas Oteiza, *op. cit.*, p. 111.

<sup>124</sup> AGI. México, 28, N, 46. Cartas del virrey Marqués de Guadalcàzar.



Fig. 12 : Port d'Acapulco dans le vice-royaume de Nouvelle Espagne, dans les mers du Sud.  
Gravure d'Adrian Boot. Litog. Ruffoni, 1628. M 972.71. Courtoisie de la Bibliothèque de l'Université du Texas, Université d'Austin Texas.

L'archevêque don Juan Pérez de la Serna, était présent au moment où furent exécutés les essais d'artillerie qui montrèrent que la baie était bien gardée: les coups arrivèrent jusqu'à la pointe du Grifo. Ainsi, l'entrée restait fermée.

L'archevêque, rendant compte de l'achèvement du château, écrivit au marquis de Guadalcazar que: *parecía imposible que fuerzas humanas hubieran podido hacer una cosa tan grande y tan bien acabada, de mucho ahorro para la Hacienda, no había rastro de encarecimiento y aun parecía cosa de milagro lo hecho en tan poco tiempo*<sup>125</sup>.

Le coût total de la construction fut de 113 400 ducats et de 26 900 ducats pour la fonte des *culebrinas* et des canons<sup>126</sup>; elle prit le nom de San Diego, en l'honneur du saint patron du vice-roi don Diego Fernández de Córdoba.

Toute cette attitude est cohérente. La Couronne, le Vice-Roi et Acapulco virent la réalité des faits: la défense d'Acapulco était vitale, la rupture du lien avec Manille pouvait causer de sérieuses difficultés pour le soutien du point stratégique que la couronne espagnole était décidée à préserver en Extrême-Orient. Alors que pendant plus de dix ans la réponse à la demande de construction d'un fort avait été négative, en un peu plus d'un an, la couronne espagnole se dota d'un moyen de protection adéquat. Son édification correspond à une activité de grande envergure, qui mobilisa toutes les énergies, espagnoles, novohispana et locales: la détermination pour la construction du fort de San Diego doit s'observer en parallèle de la détermination morale pour se défendre.

<sup>125</sup> SÁNCHEZ LAMEGO, Miguel, *El castillo de San Diego Acapulco*, México, D.A.P. P., 1937, p. 7.

<sup>126</sup> AGI. México, 28, N, 51. Cartas del virrey Marqués de Guadalcazar.

1.2.4. L'adversité confirme les premières décisions de mise en place de stratégies militaires efficaces.

Les fêtes, les éloges, les rêves de la population d'Acapulco ne correspondirent qu'à des chimères lorsqu'en août 1624 les navires San Agustín et Nuestra Señora de la Concepción en provenance du Pérou prévinrent les autorités du vice-royaume de l'arrivée d'une nouvelle flotte hollandaise connue pour sa cruauté.

Une fois de plus, la couronne espagnole était impliquée dans une guerre<sup>127</sup> avec quasiment l'ensemble des grandes puissances européennes: la Trêve de Douze Ans avec les Provinces des Pays-Bas était arrivée à sa fin et les Hollandais avaient mis sur pied une alliance défensive<sup>128</sup> par laquelle les Anglais acceptaient de participer activement à la défense du commerce contre les Espagnols et les Portugais. Le Prince Maurice d'Orange s'était proposé pour saper le pouvoir du Roi d'Espagne, mettant à sac les côtes de *la Mar del Sur*, en capturant les bâtiments espagnols et en détruisant les forteresses qui défendaient les ports des colonies espagnoles.

La date était cruciale, le galion était sur le point d'arriver aux côtes de la Nouvelle Espagne. La nouvelle modifia les activités ordinaires du vice-royaume et des habitants du port. Mais l'expérience maintenant était là: les Officiers Royaux reçurent l'ordre d'acheter le San Agustín, arrivé du Pérou, et de le reconditionner en aviso pour que, depuis le port, il parte à la recherche du galion de Manille<sup>129</sup>. On mit en place un poste d'observation depuis la montagne de la Mira, à partir duquel un vigile observait la côte; un code de signaux de fumée serait envoyé dès que les premières voiles de l'ennemi apparaîtraient; maintenant plus habiles, lorsqu'ils verraient la fumée, ils feraient sonner le tocsin des églises pour prévenir la population.

Néanmoins, malgré tous ces préparatifs pour détecter l'arrivée de la puissante escadre hollandaise constituée de onze bâtiments, armée de 294 canons et disposant de 1637 hommes dont 600 soldats, la panique s'empara de tous les habitants qui, avec la garnison, partirent dans les monts autour d'Acapulco.

Le 28 octobre 1624, l'escadre hollandaise sous le commandement de Hugo Shapenham entra dans la baie d'Acapulco, canonnant les points qu'ils croyaient défendus, et vint mouiller en face du fort de San Diego. Se rendant compte qu'il n'y avait pas de mouvement, ils

---

<sup>127</sup> Guerre de Trente Ans.

<sup>128</sup> Un traité de 20 ans. Dans: SALES COLIN, Ostwald. Un descalabro en las comunicaciones náuticas. Mexicano-Filipinas 1646-1648. *El galeón de Manila. Un mar de historias/* ed. par JHG Editores. México: 1997, p. 91-119.

<sup>129</sup> AGI. Contaduría, 904, 1623/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

descendirent tranquillement et firent main basse pendant une semaine sur tous les vivres, la poudre, le linge. Ils s'approvisionnèrent en eau et en bois, puis quittèrent le port.

Cette expérience montra les faiblesses du système; le fort de San Diego n'était pas au niveau des forteresses des pays les plus avancés d'alors: depuis 1495, de nouveaux boulets de canon en métal causaient des effets destructeurs importants<sup>130</sup>. Mais des conclusions en furent tirées. Pour son manque de discipline militaire, le *Castellano* don Pedro de Legorreta<sup>131</sup>, qui avait l'obligation de défendre le fort de San Diego jusqu'à la dernière extrémité, fut puni par le vice-roi marquis del Gelvez<sup>132</sup> qui le releva de ses fonctions et nomma comme nouveau *Castellano* don Alonso de Funes, Trésorier Royal d'Acapulco. Lors de sa prise de fonction, le vice-roi marquis de Cerralvo<sup>133</sup> confirma la décision de son prédécesseur en insistant: *Acapulco es atacado por la escuadra holandesa del príncipe de Nassau que toma el fuerte de San Diego, sin que la guarnición hubiera puesto la menor resistencia.*<sup>134</sup>

Cet abandon du fort aux pirates sans aucune résistance inquiéta aussi le vice-roi don Rodrigo Pacheco y Osorio, marquis de Cerralvo, qui mit en place une nouvelle stratégie qui avait pour but de faire front à l'ennemi sur place; il décida de faire construire quatre nouveaux bastions dans le château et que l'on muraille Acapulco afin de résister à un siège de plusieurs jours, ce qui permettrait d'attendre les renforts<sup>135</sup>.

Les comptes des Officiers Royaux montrent le changement de tactique par lequel le port s'arme et se défend: on envoya cinquante fantassins sous le commandement de *l'alferez* Francisco Leal Palomino, on créa une compagnie d'infanterie des voisinages d'Acapulco; et pour les armer, on demanda à la *Real Audiencia* l'envoi d'armes et l'autorisation de les prélever sur le stock du château<sup>136</sup>.

En janvier 1625, au retour de l'escadre de Hugo Shapenham dans le port d'Acapulco, les choses avaient bien changé: le nouveau *Castellano* refusa l'échange de prisonniers pour des vivres et offrit de payer la rançon en argent; contraint, Hugo Shapenham abandonna le port. Démoralisée, attaquée par le scorbut qui faisait des ravages, la flotte hollandaise se divisa

---

<sup>130</sup> Miguel Sánchez Lamego, *op. cit.*, p. 8.

<sup>131</sup> AGI. Contaduría, 904, 1624/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>132</sup> Deuxième période 31 10 1624.

<sup>133</sup> Du 3 11 1624 au 16 09 1635.

<sup>134</sup> AGI. Contaduría, 904, 1624/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>135</sup> Miguel Sánchez Lamego, *op. cit.*, p. 8.

<sup>136</sup> AGI. Contaduría. Contaduría, 904, 1624/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

pour un temps; certains navires allèrent mouiller à Puerto Marqués pour y faire de l'eau, mais les Espagnols les attaquèrent et leur infligèrent quatre pertes<sup>137</sup>.

Par la mise en place d'une nouvelle stratégie, la vice-royauté transforma la mentalité de ses habitants; entraînés dans l'art de faire la guerre, armés et disciplinés, ils ne fuyaient plus, ils combattaient l'ennemi.

La reconstruction du port commença en 1628, et durant six ans, le port fut à nouveau en ébullition; de nouveau on amena mille cinq cent soixante-trois indigènes de Tlapa, Tixtla, Igualapa, Chilapa et Xixacayan; travaillèrent à la modernisation du fort de San Diego les noirs, les mulâtres, les Chinois, esclaves ou libres<sup>138</sup>.

L'architecte et ingénieur Juan de la Torre, chargé des modifications de la forteresse, décrivit les anomalies qu'il avait rencontrées :

*La primera y más considerable razón que hace indefensa esta Real Fuerza, es no defender su Artillería y Mosquetería en los frentes de sus tres baluartes, en quiénes el enemigo puede arrimarse cubierto con sus ángulos y con una arremetida ganar el tiempo, costo y trabajo que había de gastar en trincheras y otras defensas, que sin ellas fuera imposible a estar la fábrica de esta fuerza, dispuesta a buena defensa, picar las murallas y en hacerlo se ha de ocupar dilatado tiempo, el cual dará lugar a mandarla socorrer Vuestra Excelencia, castigando al corsario su osadía si se reparan, fortificando de nuevo los frentes de tres baluartes, en quienes conocidamente puede el enemigo sin ser ofendido de este Castillo, picar sus murallas y hacer cortaduras y hornillos y volarlas, de que Dios nos guarde, cuya verdad es manifiesta por la demostración de estas plantas<sup>139</sup>.*

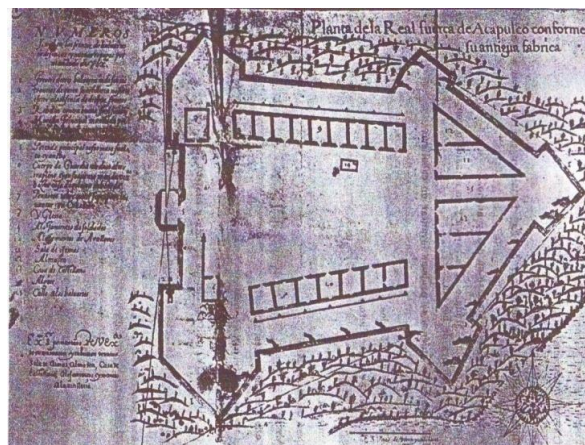


Fig. 13: Plan de la Force Royale d'Acapulco, conformément à ses anciennes dispositions, par Juan de la Torre.

<sup>137</sup> KERR, Robert, F.R.S. & F.A.S. EDIN. A General History and Collection of Voyages and Travels, arranged in systematic order: forming a complete history of the origin and progress of navigation, discovery, and commerce, by sea and land, from the earliest ages to the present time. Edinburgh. William Blackwood, 1824. Vol. X. Voyage round the World, in 1615-1617, by William Cornelison Schouten and Jacques Le Maire, going round Cape Horn. Chapter VI.

<sup>138</sup> AGI. Contaduría, 904, 1628/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>139</sup> Miguel Sánchez Lamego, *op. cit.*, p. 8.

Les innovations consistèrent en transformer en véritables bastions les tours Nord et Ouest qui flanquaient l'entrée, améliorant les possibilités d'action sur le terrain extérieur. Pour faciliter la manœuvre des pièces d'artillerie, on donna de plus grandes dimensions au bastion Sud Est. On agrandit la porte d'accès que l'on franchissait par un pont levis et on y ajouta un fossé d'un niveau plus bas que celui de la mer pour le remplir d'eau de mer. En remplaçant la rampe qu'il y avait vers les tours et qui débouchait sur la terrasse de chaque bastion, on donna à la troupe une plus grande amplitude dans ses mouvements lorsqu'elle devait utiliser l'artillerie. Sur le chemin qui faisait le tour de la place, sur la partie supérieure de la muraille, l'architecte organisa de chaque côté et en face de chaque bastion, sauf au Sud, des places d'armes qui autorisaient la mise en formation de la troupe et la défense extérieure du fort.

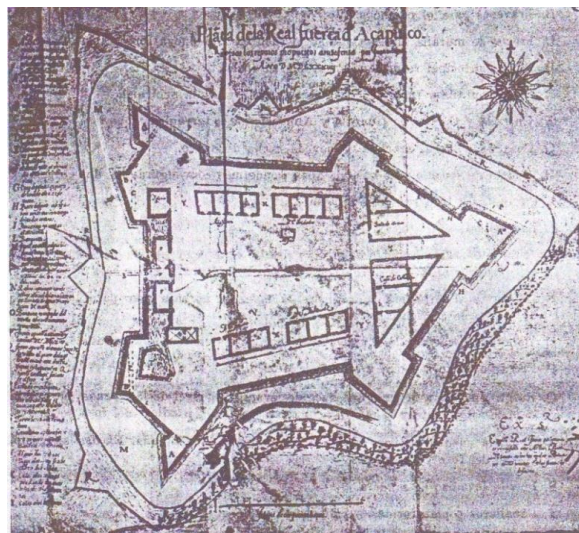


Fig. 14 : Plan de la Force Royale d'Acapulco, avec les aménagements proposés pour sa défense par Juan de la Torre.

Les modifications furent terminées en 1634; le principe que mit au point Juan de la Torre *-trazado bastionado-*, selon lequel tous les bastions se donnaient un appui mutuel, fut utilisé des années plus tard pour la forteresse de San Carlos de Perote et pour la reconstruction du château de San Juan de Ulúa à Veracruz<sup>140</sup>.

En envoyant le *patache* en conserve d'avis<sup>141</sup>, on prévoyait un moyen maritime qui ouvrait le chemin et accompagnait le galion de Manille directement à Acapulco; cet outil, léger et rapide, surveillait à son passage la côte, refuge des pirates.

A partir de la dernière entrée de Hugo Shapenham dans la baie d'Acapulco et après toutes les nouvelles stratégies imprimées par la vice-royauté, Acapulco, d'une mentalité et d'une

<sup>140</sup> Miguel Sánchez Lamego, *op. cit.*, p. 12.

<sup>141</sup> AGI. Contaduría, 904, 1623/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

capacité de port côtier, se transforma en une force maritime complète: elle possédait alors un fort puissant, un système d'alerte de l'arrivée de l'ennemi<sup>142</sup>, une force de miliciens, quelques moyens maritimes pour empêcher et protéger le retour du galion vers les eaux de la Nouvelle Espagne. Ces nouvelles précautions apportèrent soixante années de tranquillité au port d'Acapulco et aux eaux de la Nouvelle Espagne.

#### 1.2.5. La domination de la mer et de ses côtes.

Arriva un nouvel ennemi, le flibustier ou le boucanier qui, à des fins personnelles et sans appui de son pays, va s'adonner au pillage en attaquant au large des côtes du Panama les bâtiments de la mer du Sud comme ceux des Antilles. Cette menace modifia une fois de plus la manière de protéger le système commercial du galion de Manille.

Le 20 juin 1685, devant les côtes du Panama, un groupe de flibustiers unirent leurs forces sous les ordres des capitaines Swan<sup>143</sup> et Townley: totalisant huit bâtiments et six cent quarante hommes, ils naviguèrent vers *El Realejo*. En septembre de la même année, en faisant des vivres à Puerto Ángel, ils apprirent par un mulâtre qu'ils avaient fait prisonnier qu'un galion venant du Pérou se trouvait à Acapulco.

Le journal, *Diario de Sucesos*, de don Antonio de Robles mentionne qu'à partir de novembre 1685 les flibustiers évoluaient près d'Acapulco. Dans la nuit du 19 au 20 novembre, Townley décida d'entrer dans la baie d'Acapulco avec cent quarante hommes à bord de douze canoës à la recherche d'un nouveau bateau; son objectif était le navire péruvien qui avait mouillé très près du château. Incapable de monter à bord, il fut finalement contraint de ressortir de la baie sous la forte réponse du château.

Les flibustiers patrouillèrent entre novembre 1685 et janvier 1686 les côtes de Colima, Cabo Corrientes, Chiametla, Bahia de Banderas dans l'attente du galion de Manille. La situation n'était plus la même: au courant de la présence des flibustiers, le vice-roi marquis de la Laguna<sup>144</sup> put envoyer l'amiral Isidro Atondo y Antillón à la rencontre du galion qui était sur le point d'arriver des Philippines; avec ses deux navires d'escorte, la Santa Rosa entra à Acapulco le 20 décembre 1685 sans aucun problème.

---

<sup>142</sup> Il est probable qu'on ait aussi construit durant cette période un fortin sur la colline de la Mira qui aurait pu comporter une *casamata*, de manière à conserver la poudre et les munitions nécessaires au fort. La construction en un lieu élevé et loin de l'espace réservé à la ville évitait les dangers vis-à-vis de la population et, comme dans le cas d'Hugo Shapenham, la mise à sac du matériel de guerre.

<sup>143</sup> A bord du bâtiment du Capitaine Swan se trouvait William Dampier qui, des années plus tard, publiera son livre "Viaje alrededor del mundo".

<sup>144</sup> Comte de Paredes.



Ce coup porté par le marquis de la Laguna poussa les chefs des flibustiers, Townley et Swan, à se séparer. Townley revint à Panama; en février 1686, les navires de Swan étaient localisés au Rio Grande de Santiago, où ils se renseignèrent sur le village de Sentipac qui se trouvait à cinquante milles. En allant chercher des vivres, ils tombèrent dans une embuscade montée par les Novohispanos et cinquante boucaniers moururent. Swan et sa bande se réfugièrent dans les îles Marías, carénèrent leurs bâtiments, et revinrent à Cabo Corrientes pour filer finalement sur Guam en mars 1686.

A la fin de 1686, un nouveau flibustier, le français Grognet, arriva avec de nouvelles tactiques: il ne prévoyait pas d'attaquer le galion à Acapulco, mais espérait l'attraper à son passage à Cabo Corrientes à soixante milles des îles Marías utilisées comme refuge.

En août 1687, apparut le bande de Le Picard; comme Grognet, il ne s'approcha pas d'Acapulco, attaqua Tehuantepec mais n'obtint pas la rançon qu'il demandait et s'en alla; il établit sa base opérationnelle à Huatulco, mais n'obtenant pas de prises, retourna sur les côtes du Honduras.

En 1687, Grognet attaqua par surprise Mazatlán; le vice-roi comte de la Monclova décida de renforcer les places fortes, ordonna que tout le bétail qui se trouvait près des côtes soit retiré vers l'intérieur, et que se préparent deux bateaux qui se trouvaient à Acapulco pour qu'ils cherchent le ou les galions de Manille attendus et les protègent des pirates; mais en 1687, le voyage du galion de Manille avait été ajourné.

Le 15 janvier 1688, les navires sortirent à nouveau du port d'Acapulco à la recherche du galion et revinrent le 17 février, sans nouvelle ni du galion ni des pirates. En décembre 1688, sur ordre d'Antonio de Mendoza, les avisos reprirent la mer. Le 23 janvier, près de Matanchel, ils rencontrèrent le galion Nuestra Señora del Pilar et les pirates aux ordres de Grognet; ils les combattirent et les poursuivirent durant deux jours, les obligeant à se retirer, et optèrent pour escorter le second galion Santo Cristo de Burgos proche du port de Navidad. Le 15 février 1689, les galions de Manille entrèrent dans le port d'Acapulco<sup>145</sup>.

La suite est un jeu de cache-cache; à partir de ce mois de février, les côtes de la Nouvelle Espagne furent patrouillées à la recherche de Grognet et de sa bande, mais on ne les trouva pas; la même année, en mai, les boucaniers attaquèrent El Rosario, dévastèrent Acaponeta et Sentipac.

On envoya d'Acapulco une flottille composée de trois navires et de 327 soldats pour inspecter la côte à la recherche des boucaniers; les bateaux patrouillèrent devant Salahua,

---

<sup>145</sup> DENEGRÉ VAUGHT, Jorge. *Piratas del Pacífico*. El galeón del Pacífico Acapulco-Manila 1565-1815/ ed. par. Javier, WIMER. México: Espejo de Obsidiana Ediciones, 1992, p. 200.



Navidad, Bahia de Banderas, les Îles Marías, arrivant à Yaqui en septembre 1689 sans rien trouver. Le 19 décembre, le galion de Manille gagna Acapulco sans problèmes<sup>146</sup>.

Les échecs des flibustiers sur les côtes de la Nouvelle Espagne, toujours à l'attente du galion de Manille, montrent que les temps avaient changé et que les Novohispanos avaient acquis de l'expérience pour se défendre.

On se confrontait à l'ennemi à la fois sur terre et en mer. La route du galion était surveillée au large des côtes de la Nouvelle Espagne et jusqu'à son entrée dans le port d'Acapulco. Des vigies sur l'île de Cedros communiquaient au galion la présence d'ennemis par signaux de fumée. En cas de danger, le navire envoyait vers la sentinelle de l'île une embarcation à rames pour connaître la localisation de l'ennemi, préparer la tactique de défense, l'artillerie, les armes, et pour éviter Cabo San Lucas et Cabo Corrientes où l'ennemi pouvait être à l'affût. De façon générale, on demandait aux capitaines de galion de faire montre de valeur, d'adresse, d'astuce, et surtout, de ne pas livrer le bateau; l'équipage, comme les soldats embarqués et les passagers, devaient être armés<sup>147</sup>.

Depuis la terre, les tours de guet envoyaient leurs signaux de fumée en cas d'alerte; à leur réception, on prévenait du danger en sonnant les cloches des églises. On augmenta les garnisons permanentes, on mit en place des milices, on arma les paysans de mousquets, et on vérifia qu'on disposait dans les ports principaux de la poudre et des munitions nécessaires.

A la mer, les avisos qui avaient été construits à Acapulco sur ordre des vice-rois patrouillaient les côtes. La Couronne réglementa cette pratique par Ordonnance Royale du 17 septembre 1692, envoyée au comte de Galve pour qu'il fasse construire au Guatemala deux galiotes pour servir de protection sur les côtes du Sud.

On pourrait dire que les bateaux préparés à Acapulco constituèrent la première marine militaire de la Nouvelle Espagne. Les avisos, comme leurs équipages de deux cents hommes, étaient armés, prêts à retrouver et à affronter les navires ennemis. Le matériel de guerre, à charge du connétable, comportait entre autres de l'artillerie, des grenades, des bombes à feu. Ils arboraient deux drapeaux, un de garde et un autre plus petit, tous deux peints aux armes royales<sup>148</sup>, ce qui les identifiait comme Espagnols et leur servait aussi à saluer.

---

<sup>146</sup> GERHARD, Peter. The Tres Marias Pirates. *Pacific Historical Review*, Aug. 1958, vol. 27, n°3, p. 243.

<sup>147</sup> AGI. Filipinas, 68, N.1. 1688-1701/Autos sobre la arribada del galeón Santo Niño y Nuestra Señora de Burgos. Instrucciones: dadas por el almirante don Gabriel de Curucelaegui caballero de la orden de Santiago, gobernador capitán de Las Filipinas para el almirante y general del galeón Santo Niño y Nuestra Señora de Guía Lucas Mateo de Urquiza.

<sup>148</sup> AGN. Reales Cédulas. D. 34 F.562. 19-09-1687

Ainsi, les différentes tâches de ces bâtiments d'escorte légers et rapides consistaient à avertir, protéger les galions de Manille, comme à dissuader tous ceux qui s'adonnaient au pillage dans les eaux de la Nouvelle Espagne.

On s'aperçoit que la défense était particulièrement bien coordonnée malgré toutes les incertitudes; il fallait prévoir longtemps à l'avance, en raison de la lenteur des forces, des risques maritimes, de l'impossibilité de communiquer rapidement entre Manille et Acapulco, ce qui justement ne pouvait se faire que par l'intermédiaire du galion de Manille. Ce fut un long siècle d'apprentissage, mais finalement la Nouvelle Espagne arrivait à dominer la mer et ses côtes grâce à la base maritime d'Acapulco.

#### 1.2.6. Le fort de San Diego : son *Castellano* et sa garnison.

Les opérations maritimes étaient organisées à partir d'Acapulco, base militaire chargée de la surveillance de la côte pacifique de la Nouvelle Espagne. C'est pour cette raison que le *Castellano*, figure principale du port d'Acapulco, recevait les titres de *Capitán de Guerra*, et de Lieutenant Général des Mers du Sud. Comme dans le cas des Officiers Royaux, comme représentant de l'autorité royale, son implication était primordiale pour les affaires du galion de Manille et de la vie d'Acapulco. Le *Castellano* était aussi l'autorité suprême de la Juridiction qui comprenait Acapulco, San Miguel Coyuca, San Agustín Tixtlanzingo, Tecaxtepec, Xaltianguis, Cacahuatepec, San Juan Tequanapa.

Donnée par le Roi, ou en cas de décès par le Vice-Roi, à des personnes connues pour leur sens de l'honneur, leur autorité et leur distinction, cette charge n'était attribuée qu'à des Espagnols, nobles, de sang pur, catholiques, *de profesión y disciplina*, et expérimentés dans la défense des places fortes. Nombre d'entre eux arboraient l'Ordre de Calatrava<sup>149</sup> ou de Santiago<sup>150</sup>. Parmi les attributions honorifiques de la charge, ils avaient droit de s'asseoir sur une chaise avec tapis et coussin, et à ce qu'on leur « donne la paix » dans les églises de leur Juridiction<sup>151</sup>. L'importance du poste permettait aux Vice-Rois de nommer le *Castellano*

---

<sup>149</sup> L'Ordre de Calatrava naquit en 1147 en arrachant la ville de Calatrava des mains des maures. Elle est caractérisée par une croix grecque de couleur rouge avec des fleurs de lys à ses pointes. La règle de cet ordre militaro-religieux était très stricte, et demandait le vœu de chasteté.

<sup>150</sup> L'Ordre de Santiago naquit à Cacerés en 1170. Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'appartenance à cet ordre était très convoitée. Pour y entrer, cet ordre élitiste demandait que l'on prouve, entre autres choses, être hidalgo pour ses quatre noms, pur de sang. L'aspirant devait servir trois mois dans les galères et résider un mois au monastère de la Règle. Dans cet ordre, on pouvait contracter mariage.

<sup>151</sup> Fondo Franciscano. Ex n°1465, 1669-1675. Despacho del virrey Arzobispo fray Payo de Rivera, 12-11-1674.

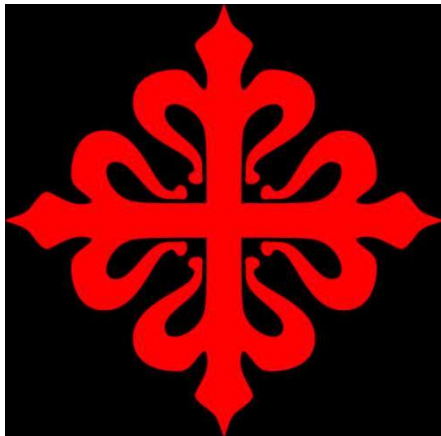


Fig. 15 : Emblème de l'Ordre de Calatrava.



Fig. 16 : Emblème de l'Ordre de Santiago.

d'Acapulco comme Gouverneur intérimaire de Manille; ce fut le cas pour don Fernando de Silva, chevalier de l'Ordre de Santiago, qui fut nommé Gouverneur intérimaire en 1626 par le vice-roi marquis de Cerralvo en raison de la mort de don Alonso Fajardo<sup>152</sup>.

La durée d'affectation était variable, de un à quatre ans. Sa résidence officielle donnait sur la *Plaza Mayor*, très proche du fort, et était flanquée d'un corps de garde. Pour s'absenter de la place, il devait recevoir l'autorisation du Vice-Roi, mais on comprend très souvent dans les récits d'époque que le *Castellano*<sup>153</sup> et les Officiers Royaux, comme tous les *vecinos*, quittaient sans autorisation le port en raison du climat.

L'inventaire des biens du *Castellano* d'Acapulco don Juan de Zelaeta<sup>154</sup>, qui comprenait *dos capas de paño negro, una ropilla de paño negro con mangas y dos pares de calzones de paño negro así como una venera de la orden de Santiago con unas piedras ordinarias que llaman bermelletes*<sup>155</sup>, montre la simplicité de l'habit réglementaire d'un officier espagnol selon la mode du XVII<sup>e</sup> siècle qui se caractérisait par des habits noirs et austères.

La solennité du *Castellano* manifeste l'importance de la fonction: il était reconnu autant par l'autorité royale que par ses sujets.

---

<sup>152</sup> Carrera y Prado, Esteban de la. *Conversación familiar e interesante, dividida en quatro tiempos sobre el nuevo plan y método que se manda observar en el arrivo y despacho de los navíos de Filipinas conforme a las leyes de Indias, reglamentos y últimas disposiciones del superior gobierno de México / tomadas con acuerdo del Tribunal de la Visita General de Nueva España entre Dn. Estevan de la Carrera y Prado, del Orden de Calatrava, tesorero propietario y Dn. Manuel Alonso Portugués, contador interino, ambos oficiales reales de la ciudad y puerto de los reyes de Acapulco*. Ex libris real de la época de Carlos IV-Fernando VII. Ex libris ms. de Manuel José de Ayala. 1726, p. 15.

<sup>153</sup> Dans les *Conversaciones de los Oficiales Reales del siglo XVIII*, on mentionne que le *Castellano* vivait à la ville de Mexico durant huit mois par an.

<sup>154</sup> 1668-1674.

<sup>155</sup> AGI. Escribanía, Comisiones de la Audiencia de México, 260A, Legajo 13.

Ses fonctions au port d'Acapulco furent définies en 1646, et ratifiées par *Cédula Real* du 28 février 1680<sup>156</sup>. Il intervenait de façon précise, avec les autres Officiers Royaux, dans les recouvrements, les paiements, l'évaluation des marchandises et des *situados* que l'on envoyait aux Philippines et, à partir de 1668, aux Mariannes, des confiscations, des prises de contrebande, des comptes et liquidations de paiements; en somme, il surveillait tout ce qui concernait l'administration de la *Real Hacienda* et tous les actes que pouvaient faire les Officiers Royaux<sup>157</sup>. De même, il surveillait les impôts sur les ventes *-alcabala-*, sur les biens des défunts. Il était sujet à un contrôle en poste appelé *visita de residencia*<sup>158</sup>.

A l'arrivée du galion, il devait être présent pour la visite, l'enregistrement et le déchargement. Il organisait la foire, disposait de la copie des listes des hommes recrutés et des forçats envoyés aux Philippines<sup>159</sup>; il assistait au paiement des soldes des marins et à l'embarquement des religieux, des soldats, des équipages et des passagers.

Comme *alcalde mayor*, il s'occupait de la bonne gouvernance de la ville pendant et après la foire: il avait le commandement des équipages des galions quand ils descendaient à terre, et devait s'assurer qu'il n'y ait pas de « *disgusto ni cuchillada* » avec les *vecinos* et les habitants du port, et que la paix règne entre les uns et les autres<sup>160</sup>.

Il décidait des constructions ou des réparations des immeubles royaux, des *Casas Reales*, de la Douane, de la *Caja Real*: Juan de Zelaeta ordonna de construire une maison pour protéger les embarcations du *Servicio Real* et d'empierre la route qui allait de la Place d'Armes au fort.

Comme Lieutenant Général des côtes de la Mer du Sud, en cas d'alerte, il envoyait des courriers pour avertir le Roi et les *alcaldes* des autres ports de la côte de Nouvelle Espagne. Il demandait à la ville de Mexico des troupes en renfort, et envoyait les avisos pour prévenir les galions, vérifiant que ces *pataches* sortent avec leurs armes, la troupe et les vivres nécessaires.

---

<sup>156</sup> *Ibid.*

<sup>157</sup> Sans être entravé par les Officiers Royaux, le Vice-Roi, la *Audiencia de Mexico*, ni par un autre tribunal ou toute autre personne. Il avait une clé de la caisse des valeurs, et assistait à la rentrée et à la sortie des fonds, signant les registres sans être aucunement responsable.

<sup>158</sup> AGN. Reales Cédulas. D 25 Ex 626. Institution qui surveillait et contrôlait les fonctionnaires de *las Indias*. Ces procédés furent empruntés à l'organisation de la péninsule et furent adaptés aux nécessités du Nouveau Monde.

<sup>159</sup> Carmen Yuste, *op. cit.*, p. 149. Dans: Un Océano de Intercambios.

<sup>160</sup> AGI. Filipinas, 68, N.1. 1688-1701/Autos sobre la arribada del galeón Santo Niño y Nuestra Señora de Burgos.

### 1.2.7. Le *Castellano*, *Capitán de Guerra* du fort de San Diego.

Il devait surveiller que le fort soit bien approvisionné en eau, vivres et munitions qu'il demandait à l'occasion d'un rapport.



Fig. 17 : La réserve d'eau du fort de San Diego. Collection personnelle.

Le fort de San Diego devait conserver des munitions et des armes: il fallait s'affranchir de l'humidité pour stocker correctement la poudre en barils dans la *casamata* et protéger l'artillerie et les affûts de canon du soleil et de l'eau. Dans la salle d'armes, les arquebuses et mousquets, les munitions, la mèche, les poires à poudre, petites et grandes, le plomb, devaient être en bon état, rester propres, entretenus et prêts.

Depuis l'époque du vice-roi marquis de Mancera<sup>161</sup>, le fort de San Diego disposait d'une troupe de soixante fantassins, quatorze artilleurs, et de divers officiers, connétable, sous-lieutenant, lieutenant, sergent. Le *Castellano* devait maintenir l'effectif au complet, surtout celui des artilleurs: les emplois vacants, pour cause de décès ou d'autre problème, étaient inscrits sur une liste envoyée en Espagne, pour procéder aux remplacements depuis Séville, ou pour qu'un fantassin devienne artilleur.

Le *Castellano* assistait au paiement des soldes des officiers, soldats, artilleurs et des exécuteurs testamentaires des défunts ; on payait en mains propres et devant l'écrivain public. Il prononçait l'avancement des soldats valeureux. Dans un rapport, il informait le Vice-Roi sur l'état du château, devait rendre compte des incidents d'importance dans le port et signaler les soldats qui s'étaient distingués.

---

<sup>161</sup> 1664-1673.

### 1.2.8. La troupe du fort de San Diego.

Le recrutement des troupes pour le fort de San Diego suivait un processus plutôt simple : en cas de levée de troupes, les fantassins devaient s'engager volontairement. Les qualifications demandées étaient minimales, consistant à mesurer cinq pieds et deux pouces, ne pas être myope ni manchot, être sans déficience physique importante, être en bonne santé, avoir entre dix-sept et quarante ans, et surtout être catholique. On s'engageait pour au moins dix ans<sup>162</sup>.

Le concubinage était interdit. Le soldat marié devait avoir sa femme logée près du fort; si sa femme habitait loin, on le mettait à pied. Depuis 1632, les soldats avaient commencé à construire leurs maisons dans la partie basse du fort, faisant ainsi naître le quartier du *Tecomate*<sup>163</sup>.

Ils devaient être aptes à faire la guerre, habiles et entraînés au maniement des armes. On attendait surtout des artilleurs qu'ils vivent en bons chrétiens, reçoivent fréquemment les Saints Sacrements quand le demandait l'Eglise, ne disent pas de blasphèmes, ne pêchent pas et n'offensent pas le Seigneur. Ceux qui *tenían la obligación*, qui étaient de service, résidaient dans la forteresse, ne pouvant aller chez eux ou ailleurs. Ils ne pouvaient pas s'éloigner du fort sans une autorisation qui s'obtenait en cas de *causa muy legítima*.

Ainsi, à Acapulco, on comptait quatre compagnies de miliciens: une de *chinos*, une de *vecinos*, et deux à cheval de noirs et mulâtres. Ces compagnies étaient composées d'un capitaine, d'un porte-drapeau, d'un tambour et de deux cents quarante hommes<sup>164</sup>. Quand les vigies de la tour de guet du mont de la Mira voyaient quelque chose de suspect, ils prévenaient depuis le fortin par trois coups de canon et les miliciens étaient obligés d'accourir rapidement pour prêter leurs services. Cependant, seules les compagnies de mulâtres et de noirs vivaient dans le port; les autres se trouvaient dans des localités extérieures et éloignées d'Acapulco, les unes pour leur travail, les autres à cause du climat, mais leur réponse à l'ordre de rappel était impérative.

Pour que la troupe fût habile et prête à agir, on passait en revue et en inspection les personnels de la forteresse tous les trois mois. Il était nécessaire de disposer d'un terrain où l'on puisse faire faire l'exercice aux soldats et aux artilleurs en suivant un entraînement obligatoire selon lequel il fallait non seulement résister à l'ennemi mais aussi le punir, en étant habiles dans les escarmouches, embuscades et autres techniques de guerre, à pied

---

<sup>162</sup> FUENTE SALIDO, María Guadalupe de Lourdes. *La educación militar auspiciada por la corona española*. La evolución de la educación militar en México/ ed. par. Secretaria de la Defensa Nacional México: 1997, p. 31.

<sup>163</sup> MARTÍNEZ CARBAJAL, Alejandro. *Historia de Acapulco*, Acapulco, DPA Impresores, 2005, p. 206.

<sup>164</sup> Fondo Franciscano. Expediente No. 1465, 1669-1675. Carta de Juan de Zelaeta de 09-01-1674.

comme à cheval<sup>165</sup>. Ils étaient responsables de leur mousquet, de leur lance, de leur épée et de leurs munitions qu'ils recevaient et qu'ils payaient; ces armes devaient être toujours prêtes. Un rapport sur les exercices était envoyé au Vice-Roi.

Un soldat espagnol du XVIIème siècle portait un pantalon bouffant, ou *greguescos*, un chapeau à bord ample; sous leur corselet, les chefs et officiers portaient une écharpe rouge en travers de leur poitrine, ce qui était obligatoire pour ne pas être considéré comme un ennemi. Au moment de la revue, des travaux militaires et des gardes, les soldats devaient porter le corselet et les armes, sous peine de se voir priver de solde.

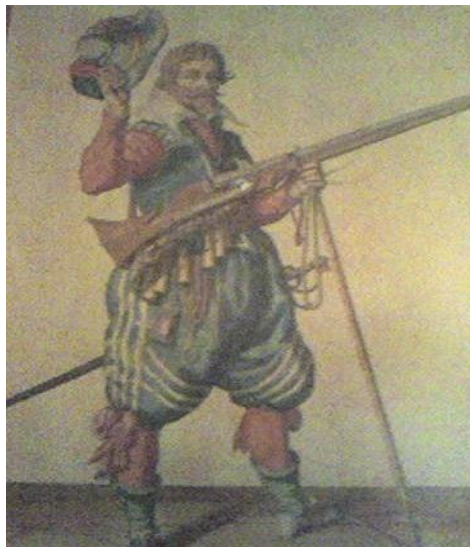


Fig. 18 : Soldat espagnol du XVIIème siècle, avec mousquet, épée, petites poires à poudre et munition.

Les capitaines d'infanterie nommaient les tambours, les fifres, les porte-drapeaux, ces derniers ne pouvant être esclaves. Un capitaine d'artillerie pouvait nommer un artilleur et tout capitaine espagnol avait le droit à un page *de rodela*.

Les jeux de cartes étaient autorisés dans le fort. Les sergents de la milice pouvaient profiter de tables de jeux<sup>166</sup> dans le bâtiment du corps de garde.

La troupe n'était pas payée régulièrement parce que les équipages avaient la priorité: parfois, les équipages des galions recevaient double solde, et la troupe comme les officiers devait attendre une fois le galion parti que l'on demande à nouveau les sommes nécessaires au

<sup>165</sup> María Guadalupe de Lourdes, Fuente, *op. cit.*, p. 34.

<sup>166</sup> Le jeu de cartes avait été introduit à la Nouvelle Espagne par les conquistadors. De très sévères lois interdisaient les jeux appelés "*primeras*", "*pintas*", "*carteta*", "*albuces*", mais on pouvait jouer aux jeux autorisés sans dépasser la limite donnée par la loi. Dans: LÓPEZ CANTOS, Ángel, *Juegos Fiestas y Diversiones en la América Española*. Madrid: Editorial MAPFRE, 1992, p. 281.

paiement de leurs soldes<sup>167</sup>. Des retards de paiements des salaires de six mois étaient courants, et allaient jusqu'à un an et demi<sup>168</sup>.

Selon les livres de comptes des *Cajas Reales*, un soldat gagnait cent quatre-vingts pesos or *commun* par an, alors que la solde d'un artilleur était de quatre cents pesos or par an. Quant au *condestable*, il recevait cinq cent soixante-seize pesos annuellement. S'ils prenaient les armes, les miliciens étaient payés deux réales par jour et étaient exempts du paiement de l'impôt.

Le XVII<sup>e</sup> siècle est un siècle de tentatives, d'échecs et de succès qui vont permettre de cimenter les bases du chemin du grand projet de la couronne espagnole: les Philippines, et le galion de Manille. C'est une période de hauts et de bas, qui montrera au XVIII<sup>e</sup> siècle la manière pour se défendre, pour réagir, et qui perdurera jusqu'à l'Indépendance de Mexico.

Ce succès est dû à tous ces Espagnols, Novohispanos, créoles, noirs, mulâtres, Chinois, hommes libres ou esclaves, qui au début, loin d'affronter le danger, s'échappaient au lieu de faire front devant des forces vraiment supérieures, sans disposer de moyens équivalents. Par la suite, ils mirent en pratique les moyens qui requerraient de l'intelligence, comme la diplomatie ou l'astuce, pour affronter l'ennemi alors qu'ils manquaient encore du moindre outil militaire de défense. La construction du fort de San Diego soulagea la population d'Acapulco et le gouvernement du vice-royaume, mais bien vite se révélèrent les évidences, les faiblesses face à un ennemi qui continuait à avoir l'avantage. De nouvelles stratégies comme la modernisation du château, la création d'une nouvelle milice et son entraînement conjoint avec la troupe du fort de San Diego, les systèmes d'alerte et de veille en mer et sur terre, se mirent en place: au moyen d'un Acapulco de plus en plus puissant, on protégea la population, le galion de Manille et les Îles Philippines.

---

<sup>167</sup> AGN. Indiferente Virreinal. Real Caja. Caja 6530. Expediente 101. 1684. Folio 2.

<sup>168</sup> AGI. Contaduría, 905B, 1652/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.



### 1.3. Le scénario politico religieux.

Cherchant à favoriser la conversion et la christianisation du Nouveau Monde avec l'aide et la protection du Roi, l'Eglise Catholique, par les Bulles papales d'Alexandre VI<sup>169</sup> et Jules II<sup>170</sup>, accorda aux Rois de Castille le pouvoir de décider des questions religieuses aux Indes, ce dont les monarques espagnols suivants héritèrent.

Avant de présenter ce point particulier, il paraît souhaitable de rappeler la puissance dont disposaient les monarques espagnols en matière de religion, mais aussi de prendre en compte un fait nouveau: depuis la Conquête, à cause du vandalisme, de l'exploitation et de la mortalité des indigènes des Indes et surtout de la Nouvelle Espagne, les consciences se réveillaient avec l'entrée en lice de défenseurs comme Bartolomé de las Casas qui prit parti pour les naturels, ou Francisco de Vitoria qui mit en doute le droit des Rois de Castille sur les Indes<sup>171</sup>. Enfin, le Pape Paul III en 1537 contribua à cette évolution avec la Bulle *Sublimis Deus*, dans laquelle il considérait les Indiens comme des humains, leur octroyait le droit à la liberté, à disposer de leurs biens, et assurait qu'ils étaient capables d'embrasser la foi catholique.

La colonisation des Îles Philippines débutée, le monarque espagnol fit entreprendre une réflexion sur les dispositions générales ecclésiastiques. Ses décisions touchèrent à la fois la Nouvelle Espagne et les Philippines. Acapulco, liée aux deux, fut fortement impliquée par les changements et les modifications que la couronne espagnole mena à bien dans l'organisation de l'Eglise, mais sans intervenir en rien dans les décisions.

L'année 1574 fut un moment clé tant pour l'Archipel que pour la Nouvelle Espagne: pendant que la couronne espagnole menait cette réforme, les Philippines émirent une nouvelle proposition et annoncèrent leur idée de la conquête de la Chine. Cette spéculation entraîna l'Espagne dans une évolution rapide, influençant le Roi: ses décisions prirent une tournure à la fois religieuse et politique affectant principalement les Philippines.

Cette même année, alors que les Philippines se transformaient en *Capitania General de la Nueva España* et que la colonie espagnole faisait ses premiers pas à Manille, surgit chez les missionnaires et les conquistadors l'idée de réaliser le désir d'expansion territoriale et de propagation de la foi catholique en raison de la proximité de la Chine, du Japon, de Java, de Bornéo, des Îles Moluques et de la Nouvelle Guinée: à partir des Philippines, utilisées comme

---

<sup>169</sup> Bulle *Piis Fidelium*.

<sup>170</sup> Bulle *Universalis Ecclesiae*: elle autorisait le droit de *Patronato* sur toute église des Indes, de quelque statut et qualité qu'elle fût, qui ne pouvait être construite sans autorisation expresse de Sa Majesté.

<sup>171</sup> *Ibid.*

plateforme de départ, le christianisme et le pouvoir espagnol pourraient s'étendre sur l'ensemble de la mythique Chine, vers le Japon, et vers les autres régions de l'Asie Orientale dans lesquelles l'Islam s'était établi à l'occasion de l'antique contrôle commercial musulman. Les réflexions commencèrent avec Guido de Lavezaris<sup>172</sup>, successeur de Miguel López de Legaspi, qui déclara possible la conquête militaire et spirituelle de la Chine, ce royaume si grand, riche, attrayant et admiré; depuis lors, une infinité de plans et de propositions virent le jour.

Pour la couronne espagnole, cette nouvelle croisade prenait des airs de Reconquête et de Réforme: grâce à ces expéditions militaires et religieuses, elle pourrait prendre le contrôle des royaumes imposant leur pouvoir sur les infidèles, et grâce à sa politique de maîtrise, implanter la foi catholique ; ainsi, on pouvait regagner les serviteurs que l'Eglise avait perdus dans le mouvement protestant européen.

La même année, mais de l'autre côté du Pacifique, à la Nouvelle Espagne, l'Eglise et la hiérarchie diocésaine débutaient la modification de leur appréciation par les lois de l'*Ordenanza de Patronazgo* promulguées par Philippe II. Par ces lois, le Roi, devenu le *patrón*<sup>173</sup> de l'Eglise de Nouvelle Espagne, tentait de limiter le pouvoir du clergé régulier et de promouvoir le clergé séculier. Par cette stratégie, le Roi prenait le contrôle de la hiérarchie diocésaine alors qu'il n'avait aucune autorité sur les ordres mendiants; ceux-ci étaient sous la tutelle directe de Rome: preuve de cette dépendance vis-à-vis du Vatican était l'envoi d'un rapport annuel dans lequel étaient décrits les résultats les plus importants des pays dans lesquels les Ordres travaillaient, y joignant une liste de demandes de renforts de missionnaires<sup>174</sup>. Mais par les lois de l'*Ordenanza de Patronazgo*, comme l'explique John Fredekick Schwaller :

*Al exigir ciertos edictos del Concilio de Trento, que mandaban que las órdenes regulares reconocieran la jurisdicción local del obispo y estuvieran sujetas a su autoridad el monarca indirectamente controlaría a los mendicantes. En el Nuevo Mundo, los obispos recibían su nombramiento del monarca, y así a través de los obispos el Rey tenía un método de control del clero regular*<sup>175</sup>.

Cette stratégie permit au Roi d'augmenter son pouvoir sur tout le système ecclésiastique, puisque, par le *Real Patronato Indiano*, il nommait les membres des chapitres de l'Eglise, comme les ecclésiastiques de rang subalterne si cela était son souhait -à Acapulco, la

---

<sup>172</sup> 1572-1575.

<sup>173</sup> Depuis le 28 juin 1508, Jules II avait accordé aux Rois de Castille le droit de *Patronato de las Indias*.

<sup>174</sup> SCHWALLER, John Frederick. «The Ordenanza del Patronazgo in New Spain 1574-1600», *The Americas*, vol. 42, n° 3, 1986, p. 254.

<sup>175</sup> *Ibid.*

nomination au poste de chapelain du fort de San Diego était l'exclusive du Roi<sup>176</sup>-; il donnait leur viatique aux missionnaires, il autorisait l'implantation des ordres religieux et la création de nouveaux monastères, hôpitaux ou écoles. Sous son autorité, le Vice-Roi de Nouvelle Espagne restait chargé de l'administration ecclésiastique<sup>177</sup>, pendant que le Conseil des Indes examinait les Bulles et les Brèves papales destinées aux Indes, pouvant en retenir l'application si les conseillers les jugeaient contraires aux intérêts du Roi ou de l'Etat.

### 1.3.1. Les idées changent.

La nouvelle posture de l'Eglise à la Nouvelle Espagne aurait-elle pu être influencée en partie par les informations reçues des missionnaires et en partie par les conquistadors d'Extrême-Orient? Le monarque espagnol pensait-il à la possibilité de conquête de la Chine, de l'établissement de l'hégémonie espagnole en Extrême-Orient, en utilisant Manille comme plateforme et en menant à bien cette expansion selon de nouveaux principes philosophiques? De toute manière, une profonde crise économique dans les années quatre-vingts du seizième siècle obscurcit le panorama aux Philippines. A cause des abus des *encomenderos* sur les populations locales, surgirent de graves divergences avec les religieux: les augustins et les franciscains déchaussés protestèrent auprès du Roi, et les augustins pensèrent à revenir à la Nouvelle Espagne. Ces affaires mirent la Couronne en situation difficile, elle qui justifiait sa présence dans l'Archipel par l'évangélisation réalisée par les missionnaires; sans eux, elle manquait de légitimité et de justification économique.

Ces difficultés débouchèrent sur un processus de discussion: le Synode de Manille dura de 1581 à 1586, traita du caractère illicite de l'esclavage, discuta d'une réforme des *encomiendas*, et proposa les titres légitimes que pourrait utiliser le Roi d'Espagne lors de la conquête de Chine<sup>178</sup>.

A la même époque, pendant qu'à Manille on traitait du futur des Philippines, devant la dramatique réalité de la réduction de la population indigène auparavant immense, on tenait à Mexico en 1585 le troisième Conseil Provincial<sup>179</sup>: le contexte social du moment condamna

---

<sup>176</sup> John Frederick Schwaller, *op. cit.*, p. 271.

<sup>177</sup> Le 16 novembre 1501, par la Bulle *Eximiae Devotionis*, le Pape Alexandre VI autorisa le recouvrement et l'emploi de la dime, avec l'obligation de donner et d'affecter des ressources suffisantes aux églises et évêchés dans les nouvelles possessions, ce qui entraîna la dépendance économique du clergé des Indes à la couronne espagnole.

<sup>178</sup> OLLÉ, Manel. *La empresa de China. De la Armada Invencible al Galeón de Manila*, Barcelona, Acontilado, 2002, p. 30.

<sup>179</sup> LAVRIN Asunción. «Estructuras, personalidades y mentalidades populares, la nueva historiografía de la iglesia en México», *Review Essays*, vol. 4, n° 2 (Summer) 1988, p. 321.

le système de travail du *Repartimiento*, et parmi les autres décisions qui y furent prises, on décida de poursuivre sur la voie du remplacement du clergé régulier dans les *doctrinas*<sup>180</sup> et de l'amélioration de la préparation du clergé séculier.

La politique espagnole en matière de religion fut définie à partir des conclusions du Troisième Conseil et s'appliqua durant toute la période coloniale en Nouvelle Espagne. Appartenant au vice-royaume, Acapulco, bien que de population fluctuante, fut le reflet des caractéristiques propres à l'église de Nouvelle Espagne.

Quant aux Philippines, la question des relations problématiques entre les *encomenderos* et les religieux furent résolues en 1593 quand s'établit formellement la ligne commerciale entre Acapulco et Manille: grâce au galion, les *encomenderos* se consacrèrent au commerce et obtinrent les bénéfices faciles et immédiats qu'ils recherchaient.

Le temps passant, une meilleure connaissance de la puissance chinoise amena la couronne espagnole à la conclusion que le projet d'invasion manquait de bases solides et n'était pas viable. En 1588, toutes les prétentions de conquête de la Chine furent abandonnées, et l'initiative d'expansion et d'évangélisation fut réorientée vers le Cambodge et le Siam.

Au Japon, l'installation des franciscains déchaussés fut autorisée en 1587, même si Hideyoshi Toyotomo avait interdit la prédication du christianisme. Pendant dix ans, les relations entre le Japon et les Philippines furent fluides, mais en 1597, ce même personnage fit crucifier trente-six chrétiens, japonais, franciscains déchaussés et jésuites; un an après sa mort, la pression du Japon sur les Philippines diminua.

Depuis lors, les difficultés suscitérent de manière récurrente l'examen de l'abandon des Îles Philippines: leur maintien était très coûteux pour le Trésor Royal, occasionnait des conflits avec le Portugal, s'opposait aux intérêts des commerçants de Séville; mais la raison qui milita toujours pour le maintien de cette colonie fut le fervent désir de la couronne espagnole de promouvoir la foi catholique aux Philippines<sup>181</sup>; selon le jésuite Francisco Colín, Philippe II lui-même soutint que : *por una sola ermita que en Filipinas conservase el santo nombre de Dios gastaríá la renta de todos mis reinos*<sup>182</sup>.

Lorsque l'idée de la conquête de la Chine occupait les esprits, les décisions se prenaient loin d'Acapulco: le cœur des délibérations était constitué par l'Espagne, Manille, et Mexico.

---

<sup>180</sup> RAE. *Doctrina* : en Amérique, ville d'indiens récemment convertis, tant qu'une paroisse ou un curé ne s'était pas encore établi.

<sup>181</sup> Manel Ollé, *op. cit.*, p. 33. Dans: La empresa de China.

<sup>182</sup> Luís González, *op. cit.*, p. 217.

Néanmoins, devant la situation chaotique aux îles Philippines, et au nom du soutien au christianisme, la couronne espagnole prit une décision qui s'appliqua en trois lieux distincts. D'un côté, elle affecta à la fois la Nouvelle Espagne et les Philippines, en régulant le problème des clergés régulier et séculier : la Couronne utilisa une stratégie de vases communicants entre la Nouvelle Espagne, où elle donnait la préférence au clergé séculier largement représenté par les créoles de Nouvelle Espagne, et les Philippines où elle favorisait le passage des ordres religieux.

D'un autre côté, alors qu'elle était maintenue en dehors du jeu, Acapulco vit les deux faces d'une même politique en matière d'organisation ecclésiastique s'installer dans la ville. D'abord, l'autorité ecclésiastique fut représentée à Acapulco par un curé *beneficiado*: celui-ci, installé dans le pragmatisme local, entretenait un ensemble de routines qui avaient comme objectif d'organiser la vie religieuse de la ville autour de sa mission de soutien au galion de Manille et aux Philippines. Il représentait l'Inquisition, rôle important à cause du galion de Manille. Par ailleurs, la grande affluence de religieux qui arrivaient au port en attente du galion de Manille modifia la définition de l'infrastructure religieuse du port qui, sur approbation du Roi, vit s'installer un couvent de franciscains durant les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle.

### 1.3.2. Un début identique à celui d'un quelconque port de la Nouvelle Espagne. L'église d'Acapulco.

Pour disposer d'une vision plus précise du changement spatial qui affecta Acapulco avec son élection en 1565 comme pôle de correspondance avec Manille, il paraît opportun de rappeler les débuts de la ville.

Le premier titre de la cité, concédé par Philippe II<sup>183</sup>, fut perdu dans les incendies du XVII<sup>e</sup> siècle et l'humidité du climat, ce qui signifie qu'Acapulco ne connaît pas sa date réelle de fondation.

Il est probable qu'un début d'activité eut lieu en 1528, avec la construction d'un arsenal à Puerto Marqués. On sait aussi que vers 1530, la région de Coyuca, qui faisait partie de sa juridiction, se consacrait à la production de cacao<sup>184</sup>.

Lors de sa présence à la Nouvelle Espagne, Hernán Cortés déclencha l'évolution maritime d'Acapulco: selon ses instructions, le 30 juin 1532<sup>185</sup>, partit l'expédition emmenée par Diego

---

<sup>183</sup> 1556 – 1598.

<sup>184</sup> Deborah Oropeza, *op. cit.*, p. 83.

Hurtado de Mendoza qui découvrit le port de Manzanillo, les îles Marías et une partie du golfe de Californie. En 1535, le même Hernán Cortés quitta Acapulco et arriva en Californie qu'il baptisa de ce nom. En 1537, il envoya du secours à Francisco Pizarro au Pérou et en 1539, lança une autre exploration aux Californies sous le commandement de Francisco de Ulloa. En raison de cette activité, on peut dire que vers 1550, quand Fernando de Santa Ana arriva avec vingt-neuf familles pour s'installer à Acapulco, une franche activité portuaire avait déjà existé. Néanmoins, d'autres ports du Pacifique étaient beaucoup plus importants qu'Acapulco, puisque d'autres expéditions aux Philippines partirent du port de Zihuatanejo en 1527, sous le commandement d'Álvaro de Saavedra, de Navidad sous celui de Ruy Lopez de Villalobos en 1542; et en 1564, du port de Navidad appareilla la flotte de López de Legaspi à laquelle appartenait Urdaneta.

De 1539 à 1565, on note un certain calme dans l'activité portuaire de la ville, et il est probable que si le galion San Pedro n'avait pas mouillé dans sa baie le 8 octobre 1565, son évolution aurait suivi celle des autres ports novohispanos de moindre envergure sur les côtes du Pacifique. De fait, l'unique édifice important de cette époque était l'église paroissiale de Nuestra Señora de los Reyes, que l'on avait commencé à construire en 1551 selon les critères que la Couronne avait établis: située au premier plan de la cité sur la *Plaza Mayor*, Nuestra Señora de los Reyes pouvait être vue depuis la mer comme les églises de tous les ports.



Fig. 19: Coupe de la carte de Nicolás de Cardona. "Descripciones Geográficas e Hidrográficas" 1623.  
C: Le village. BNE. MSS 2468.

---

<sup>185</sup> En novembre 1799, Charles IV délivra un nouveau titre de cité et imposa à Acapulco le 30 juin 1532 comme sa date de fondation.

Vers 1555, Nuestra Señora de los Reyes se transforma en paroisse séculière de l'archevêché de Mexico, doté de la juridiction ecclésiastique d'Acapulco<sup>186</sup>. Cette paroisse avait en même temps sous sa coupe les villages de San Miguel Coyuca, San Agustin Tixtlancingo, Tecaxtepec, Acamalutla et Citlaltomagua.

La vie à Acapulco, comme dans toute petite ville de la Colonie, était ponctuée par les cloches de l'église qui sonnaient en cas de fête ou de danger. L'aube était annoncée par la sonnerie de l'Angélus ou de l'Ave Maria. A midi, on sonnait pour le second Angélus : c'était l'heure d'arrêter les travaux, du repas principal et de la sieste. A trois heures, elles annonçaient solennellement la passion du Christ et indiquaient la fin du repos<sup>187</sup>. L'après-midi, au coucher du soleil, la troisième sonnerie marquait l'heure de l'Ave Maria<sup>188</sup>: c'était l'heure d'aller à l'église, de faire ses visites, d'aller se promener, ou simplement de prendre le frais devant la maison. A l'appel de huit heures, les *cofrades* allaient inviter les habitants du port à formuler une prière pour le repos éternel des morts ou des mourants.

Mais on ne peut considérer le niveau d'implication de l'Eglise dans la société locale comme important par l'unique présence manifestée en marquant l'heure pour la population. Ce qui fut réellement important fut l'implication du curé *beneficiado* dans la vie des *porteños*.

### 1.3.3. Les curés *beneficiados*, leviers du pouvoir et origines de difficultés.

La religion catholique et ses pratiques au XVIIème siècle étaient la raison profonde de l'existence de tous ceux qui détenaient la Foi. A Acapulco, comme dans toute ville de Nouvelle Espagne, petite ou grande, le curé *beneficiado* incarnait l'ensemble de ces croyances religieuses, les convertissant en un soutien spirituel; le système du curé *beneficiado* permettait à la religion de pénétrer au plus profond de la vie de la cité.

Le 1er juin 1574, la promulgation de l'*Ordenanza del Patronazgo* avait créé la charge de curé *beneficiado*. Ces lois cherchaient à améliorer la qualité des nouveaux postulants assignés au clergé séculier: au moyen d'examen de compétences -*oposiciones*-, le candidat, mieux préparé, recevait sa paroisse en *beneficio*, disposant d'un bon salaire et d'une position permanente. Ce nouveau système, qui avait l'aval de la Couronne, fournit une classe

---

<sup>186</sup> GERHARD, Peter, *Geografía Histórica de la Nueva España 1519-1821*, México, UNAM, 1986, p. 40.

<sup>187</sup> LEÓN CAZARES, María del Carmen. *A cielo abierto. La convivencia en plazas y calles*. Historia de la vida cotidiana en México. La Ciudad Barroca/ ed. par. Antonio, RUBIAL GARCÍA. México: FCE, 2005, p. 19-46.

<sup>188</sup> La coutume de la récitation de l'Ave Maria trois fois par jour date du Roi français Louis XI le Prudent, en 1472.

sacerdotale majoritairement créole mieux formée, et permit peu à peu de passer le pouvoir des réguliers aux séculiers<sup>189</sup>.

Une reconstitution à grands traits de la liste des curés *beneficiados* qui eurent la charge de l'église paroissiale d'Acapulco au XVIIème siècle montre que, dès le début du siècle jusqu'à 1679, à part de possibles périodes d'intérim, les cinq curés qui se passèrent la suite furent nommés par le Roi et occupèrent à la fois les postes de curé *beneficiado*, de chapelain du fort de San Diego et de commissaire du Saint Office. A partir de 1680 et jusqu'à la fin du siècle, les deux derniers bénéficiaires reçurent leur nomination du Vice-Roi. Le curé, représentant du clergé séculier à Acapulco, disposait d'une grande autorité pour la surveillance, l'instruction et l'apprentissage de la doctrine spirituelle par les paroissiens de la ville ; mais comme curé *beneficiado* du port, son activité touchait aussi au galion de Manille.

Comment était désigné un curé *beneficiado* à la Nouvelle Espagne?

Les prérequis que les lois de *l'Ordenanza de Patronazgo* exigeaient pour obtenir la charge et les droits et bénéfices attachés à la fonction<sup>190</sup> sont donnés dans la lettre de nomination que le vice-roi comte de Moctezuma remit à José de Villafuerte y Zapata en 1697<sup>191</sup>.

Les candidats devaient prouver leur *limpieza de sangre*: José de Villafuerte y Zapata était fils légitime et aîné de Guillermo Zapata Orejo et de Teresa de Morales, noble descendant de ses grands-parents maternels, vieux chrétiens.

On leur demandait de présenter un rapport de *relación de parte y de oficio*, ou information de *moribus et vita*: ainsi Villafuerte y Zapata, en plus de son diplôme en arts, avait une licence en droit canon, et, en 1692, il concourut pour le canonicat doctoral de l'église de Mexico. Il prêchait en mexicain et en espagnol. Pour ces aptitudes et pour avoir réussi à son examen d'*oposición* et d'administration des sacrements où il avait montré ses capacités et la qualité de sa préparation, il eut la préférence sur les autres candidats pour obtenir le *beneficio* d'Acapulco. Villafuerte y Zapata obtint le droit de servir et de profiter du *beneficio* à perpétuité.

Il devait célébrer la messe, administrer les Saints Sacrements du baptême, de pénitence, de l'eucharistie, d'extrême-onction, prêcher la Sainte parole de l'Évangile, confesser et absoudre

---

<sup>189</sup> John Frederick Swaller, *op. cit.*, p. 258.

<sup>190</sup> John Frederick Swaller, *op. cit.*, p. 256.

<sup>191</sup> AGI. Indiferente, 213, N.76. Abogado de la Audiencia de México y Cura beneficiado de Acapulco. José de Villafuerte y Zapata.



tous les péchés communs et les excès, sauf ceux d'hérésie, d'apostasie, de rétention de la dîme, et de *los demás reservados a Su Majestad*<sup>192</sup>.

Son salaire était de deux cents pesos<sup>193</sup> par an bien que, selon Gemelli Careri, le Roi n'accordât que cent quatre-vingts pesos<sup>194</sup>. Il ne pouvait s'absenter de son ministère sans autorisation de son évêque, sous peine de perdre le *beneficio*.

La liste des obligations de José de Villafuerte, comme l'interdiction de s'éloigner de sa paroisse, représente le produit d'un long siècle d'expériences de la part de l'Archevêché de Mexico qui cherchait à éviter les difficultés que d'autres *beneficiados* avaient occasionnées au XVII<sup>e</sup> siècle. Quelques-uns eurent un comportement anormal dans le traitement d'affaires en liaison avec le galion de Manille, ce qui fit vaciller le système des curés *beneficiados* et explique l'évolution du processus de sélection.

Le récit à suivre de la conduite du Licenciado don Melchor Añejo est représentatif à la fois de la complexité des participations liées au galion de Manille, de l'importance de l'implication du curé *beneficiado* dans la société d'alors et des dérives de comportement durant le mandat de tels notables, qui bien que non autorisées n'étaient pas interdites....

Ce prêtre natif d'Osorno passa vingt-huit ans, de 1626 à 1654, comme curé, vicaire, *beneficiado* et propriétaire de la plus grande église du port d'Acapulco, et chapelain du fort de San Diego.

Tant les Archives de Séville que celles de Mexico et que les écrits du frère dominicain Domingo Fernández de Navarrete regorgent de références sur ce curé *beneficiado*, en raison de la longue durée de la période de sa charge; on peut ainsi entrer dans la vie quotidienne d'Acapulco, du galion de Manille et de la période de la foire.

Pendant l'attente de l'embarquement à bord du galion de Manille, les religieux des différents ordres célébraient leurs messes dans l'église paroissiale d'Acapulco. Le curé *beneficiado*, don Melchor Añejo, recevait des Officiers Royaux treize pesos pour chaque *arroba*<sup>195</sup> de vin utilisée à cet effet<sup>196</sup>.

A l'arrivée du galion de Manille à Acapulco, et une fois faites les visites du *Castellano*, des Officiers Royaux et de l'Inquisition, se déroulait une cérémonie de *Te Deum Laudamus*.

---

<sup>192</sup> *Ibid.*

<sup>193</sup> AGI. Contaduría, 904, 1627/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>194</sup> GEMELLI CARERI, Giovanni Francesco. *Viaje a la Nueva España*, México, UNAM, 2002, p. 8. (Nueva Biblioteca Mexicana, n° 29).

<sup>195</sup> *Arroba* : mesure de liquide équivalente à 25 livres soit 11,506 kilos.

<sup>196</sup> AGI. Contaduría, 904, 1629/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda

Gemelli Careri la décrit: ...*cuando se fueron, la imagen de Nuestra Señora fue llevada a la orilla y yo fui con ella hasta la iglesia parroquial, mientras tanto en el galeón se disparaban todos los cañones*<sup>197</sup>.

Les passagers comme les équipages participaient à cette procession, du moins les valides, parce que ce voyage, le plus long de l'époque, prenait parfois jusqu'à huit mois pour arriver à Acapulco: la mauvaise alimentation et les conditions d'hygiène et de climat occasionnaient de fortes pertes humaines durant le trajet et à l'arrivée au port. Le *beneficiado* don Melchor Añejo se rendit célèbre par les factures qu'il présentait pour les enterrements: le Procureur Général des Philippines, don Iván Grau y Monfalcón, se plaignit au Roi parce que le curé faisait payer comme droits d'enterrement quatre-vingts pesos pour un Espagnol qui mourrait sur le galion de Manille durant son voyage vers Acapulco, quarante pour un *indio chino*, et dix pour un esclave; et si les honoraires n'étaient pas réglés, les exécuteurs testamentaires, les propriétaires des esclaves décédés, et même les défunts, étaient excommuniés par don Melchor Añejo<sup>198</sup>!

Ces plaintes lui compliquèrent la vie : il fut accusé à l'archevêché de Mexico qui ouvrit une enquête en 1636 et envoya un *alguacil mayor* fiscal, pas tant pour le montant des enterrements que pour ses absences sans autorisation. En effet, don Melchor, dès qu'il avait terminé de dire la messe du Saint Sacrement<sup>199</sup>, fête qui se déroulait soixante jours après le dimanche de la Résurrection et qui par ailleurs coïncidait avec le début des pluies à Acapulco, partait changer d'air comme tous les notables du port, fuyait le climat malsain, recherchant les villages de plus haute altitude de la montagne comme Tixtla et Chilapa, ou se rendant à Mexico. Il revenait en novembre pour célébrer la fête de Sainte Catherine, un peu avant l'arrivée du galion de Manille, et quand les conditions climatiques avaient changé.

Grace à l'enquête de l'officier fiscal, on sut qu'il ne prenait en considération que les *lustrados*<sup>200</sup>, qu'il faisait du commerce avec les galions qui arrivaient de Manille ou du Pérou, ce qui causa un grand scandale dans la ville. Par ailleurs, un grand nombre d'indigènes et d'Espagnols avaient été enterrés dans la campagne, mais don Melchor Añejo, le curé *beneficiado* d'Acapulco, n'avait pas ordonné de les déterrer pour leur donner une sépulture chrétienne, comme il devait le faire, attitude doublement aggravante à l'époque car mourir

---

<sup>197</sup> GEMELLI CARERI, Giovanni Francesco. *A voyage to the Philippines*, Manila: Filipiniana Book Guild II, 1963, p. 172.

<sup>198</sup> AGI. Filipinas, 27, N. 239./Petición de la ciudad de Manila sobre muertos en naos de Filipinas.

<sup>199</sup> Ou messe du Corps du Christ.

<sup>200</sup> *Lustrados*: les riches.

sans avoir reçu les sacrements était un péché et être enterré en dehors de l'église signifiait que, dans l'au-delà, l'âme n'arriverait pas au ciel et irait directement en enfer<sup>201</sup>.

Les débats de ce procès sont instructifs: ils montrent le détachement de Melchor Añejo, et mettent en relief certains aspects significatifs des coutumes et de la vie quotidienne d'Acapulco. En approchant la façon de vivre des habitants d'Acapulco, on se rend compte que leur vie était divisée en grandes périodes, avant, pendant et après le galion ; comme à Manille, la vie tournait entièrement autour du bateau.

Le majordome de la *Cofradía del Santísimo Sacramento*, un Espagnol *vecino* d'Acapulco, et le sacristain de l'église paroissiale, Juan Talany, un *chino ladino*<sup>202</sup>, intercédèrent pour don Melchor Añejo. La mauvaise santé du prêtre fut la justification de ses absences; quant à la question des enterrements, ils déclarèrent qu'il faisait payer entre huit et dix pesos pour les enfants, mais qu'il enterrait gratuitement et par aumône tous les pauvres. Il facturait soixante-douze pesos pour les personnes *de caudal*, mais ce prix comprenait une messe de corps présent avec trois officiants, un double encensement pour chaque tombe, l'offrande, le paiement du majordome pour préparer la sépulture dans l'église, et la croix: néanmoins, les coûts des bougies des autels et de la tombe n'étaient pas compris, car leur achat revenait aux exécuteurs testamentaires des défunts<sup>203</sup>.

Mais l'exécuteur testamentaire d'un commandant de galion du Pérou décédé à Acapulco rapporta que pour l'enterrement du commandant, le curé d'Acapulco, don Melchor Añejo, avait demandé cent pesos, qu'il avait fait en plus payer sept pesos pour la messe, ainsi que les droits du *mayordomo* de l'église pour enterrer le corps.

Pedro de Roa rendit compte qu'au cours de sa conduite de forçats transférés par *cuerda*<sup>204</sup>, l'un d'entre eux mourut dans les environs d'El Ejido près d'Acapulco et qu'on l'avait enterré avec ses fers. A l'arrivée à Acapulco, à l'appel de chacun d'entre eux lors de la remise publique des condamnés, don Melchor Añejo, présent, sut où le coupable était enterré, mais ne fit rien pour lui donner une sépulture chrétienne.

L'officier fiscal de l'archevêché de Mexico requit la prison et la confiscation des biens du curé *beneficiado* d'Acapulco, don Melchor Añejo.

---

<sup>201</sup> MALVIDO, Elsa. *El mexicano y el concepto de la muerte*. Las caras de la muerte en el mundo/ ed. par. Sonia, BUTZE. Querétaro: INAH, 1996, p. 95.

<sup>202</sup> *Ladino*: qui parle espagnol.

<sup>203</sup> AGN. Tierras (110). Contenedor 1154. Volumen 2774. Expediente. 8. Año 1636.

<sup>204</sup> *Cuerda* : ensemble de forçats attachés ensemble lors d'une de leur sorties de prison.

En 1647, onze années après cette querelle, quand le frère Domingo Fernández de Navarrete arriva dans la ville, il rencontra don Melchor qui : *pasaba los sesenta y algo pobre*. Ce frère raconte que durant son séjour à Acapulco, le *Castellano* mourut; pour l'enterrement, le curé *beneficiado*, le même don Melchor Añejo, demanda cinq cents pesos, mais finalement tout s'arrangea à cent cinquante pesos. Selon ce religieux dominicain, don Melchor Añejo lui avait confessé un jour qu'il avait *habido año, en que le valió el curato catorce mil pesos de a ocho*<sup>205</sup>.

Cette affaire, qui se déroula à Acapulco et affecta le galion de Manille, n'a pas eu de répercussion à la Nouvelle Espagne mais aux Philippines. Manille envoya ses plaintes en Espagne, directement au Roi, ce qui montre par ailleurs la relation particulière des Philippines avec la Couronne qui doublait en certains cas l'administration du vice-royaume de Nouvelle Espagne.

Effectivement, le cas de Melchor Añejo démontre le désordre et l'anarchie ; ce curé *beneficiado* est le reflet d'une pratique usuelle des deux clergés de la Nouvelle Espagne. Pourtant, des années plus tard, la Reine régente Mariana de Austria<sup>206</sup> renforça sur ses territoires de Nouvelle Espagne, du Pérou, de Tierra Firme et *del Mar Oceano*, -les îles de l'Atlantique-, l'interdiction du Pape Clément IX selon laquelle :

*...ningún miembro del clero regular o secular, incluyendo a los jesuitas, ya fuera por ellos mismos o a través de una persona interpuesta, podían ejercer tratos, ni mercancías en los territorios de la corona española, ni siquiera argumentando que era necesario para sus misiones, o para su sustento propio*<sup>207</sup>.

Une autre décision royale, prise en 1654 et 1655 par le Roi Charles et sa mère tutrice Mariana de Austria, interdit aux curés et aux *beneficiados* de faire payer des droits doubles pour les enterrements<sup>208</sup>.

#### 1.3.4. La préparation du « *bien morir* » à Acapulco.

La grande influence du galion de Manille à Acapulco se sent dans le développement de la ville, dans l'installation du pouvoir gouvernemental, dans la protection du site, dans les activités, mais surtout dans l'âme de ses habitants.

En effet, le galion de Manille pouvait créer des occasions, comme celle du curé Melchor Añejo qui aujourd'hui serait considérée comme dommageable. Mais la valeur de ce terme au

---

<sup>205</sup> FERNÁNDEZ DE NAVARRETE, Domingo. *The travels and controversies of Friar Domingo Navarrete, 1618-1686 / edited from manuscript and printed sources by J.S.Cummins*. Hakluyt Society, 1962, p .299.

<sup>206</sup> 1665-1675.

<sup>207</sup> BNM. Fondo Franciscano. 1794. La reina Gobernadora.

<sup>208</sup> BNM. Fondo Franciscano. 133/1678. Real Provisión.

XVII<sup>ème</sup> siècle aurait été plus faible que celle de l'acception actuelle. La présence du galion de Manille à Acapulco constituait une vraie mine d'or pour les pieux habitants d'Acapulco; ils pouvaient renforcer leur sentiment de ferveur et leurs pratiques religieuses du siècle du Baroque. Malgré le côté sporadique de sa richesse, cette petite cité put fonder des *capellanías de misas* et des *cofradías* à l'imitation des grandes villes de Nouvelle Espagne qui disposaient d'un capital permanent.

Au XVII<sup>ème</sup> siècle, la religion régula l'existence de tous, depuis le Roi jusqu'à son dernier vassal. Etaient établies une foi profonde et la certitude que la vie n'était qu'un transit vers l'au-delà et rien d'autre. Le salut éternel de l'âme était la condition inséparable de l'existence de tout bon chrétien; durant la vie, on se préparait à « *bien morir* »<sup>209</sup>.

Grâce au galion de Manille, Acapulco disposait d'une source de travail et de richesses qui permettaient à ses *vecinos* de s'installer dans des postes importants, d'être fournisseurs de provisions pour les galions ou les services du pouvoir royal, de louer des maisons, de commercer à la foire. Enrichis par leur relation avec le galion de Manille, ces Novohispanos, qui mêlaient questions matérielles et spirituelles, trouvèrent la méthode pour sauver leurs âmes en fondant des *capellanías de misas* qui aidaient, comme le dit Gisela von Wobeser, *a encaminar el alma hacia su salvación, o en términos de la época, la ponía en "carrera de salvación"*<sup>210</sup>.

Selon l'Eglise, tout possesseur de biens avait le droit de fonder une *capellanía de misas*: en plus de donner du prestige aux familles fondatrices qui généralement avaient un statut économique et social élevé, l'appartenance à une *capellanía de misas* diminuait le temps nécessaire au passage de l'âme vers le Purgatoire. On avait peur de rester longtemps au Purgatoire, mais par la bienveillance obtenue par l'assistance aux messes des défunts et des âmes, qui possédaient à l'époque des pouvoirs exceptionnels, on arrivait à vaincre cette peur et finalement on réussissait à arriver au Ciel.

Le couple formé de Juan de Arroyo et Inés Valdez créa une *capellanía de misas* en 1629 à Acapulco. La majorité de ces *capellanías de misas* étaient créées à l'article de la mort de leur fondateur. Mais celle-ci fut fondée de leur vivant, établie par un contrat, sur autorisation de l'évêque, et à perpétuité. On pouvait déterminer les clauses qui devaient être respectées dans

---

<sup>209</sup> WOBESER, Gisela von. *Las Capellanías de Misas, su Función Religiosa, Social y Económica en la Nueva España. Cofradías, Capellanías y Obras Pías en la América Colonial*/ ed. par María del Pilar, MARTÍNEZ LÓPEZ-CANO. México: UNAM, 1998, p.122. (Instituto de Investigaciones Históricas. Serie Historia Novohispana, No. 61).

<sup>210</sup> *Ibid.*

toute *capellanía*: don Juan et doña Inés décidèrent que l'on dirait trente messes de prière par an, selon les jours et les festivités, à l'église, paroisse ou couvent que les chapelains préféreraient. Les *capellanías* disposaient d'un patronat: le patron veillait à ce que les termes conclus soient respectés et nommait les chapelains. Juan de Arroyo et Inés Valdez nommèrent premiers patrons Juan Esteban et Gregorio Sánchez, et stipulèrent qu'en cas d'empêchement, pouvaient devenir patron et chapelain les enfants du médecin et pharmacien d'Acapulco, Alfonso de Valderrama, ses petits-enfants ou descendants légitimes. La désignation du patron met en lumière la règle de l'époque: on préférait les descendants directs et les hommes majeurs. Puis, le ménage décida qu'en l'absence de tous, le patronat resterait dans les mains de l'archevêque qui pourrait nommer le chapelain qu'il désirerait, pour autant que ce fût un descendant légitime des fondateurs.

La manière d'opérer de ces *capellanías de misas* était la suivante: avec les biens matériels du défunt, on assurait à perpétuité le nombre de messes décidées qui devaient être dites par un chapelain, qui était donc soutenu grâce aux rentes du patrimoine. Ainsi, au moyen des *capellanías*, on améliorait le soutien du clergé séculier, ce qui avait été un des objectifs du Concile de Trente : pour pouvoir être ordonné, l'aspirant au sacerdoce devait compter sur des biens suffisants pour assurer son soutien. Pour cette raison, à la Nouvelle Espagne, l'Eglise favorisa la création de *capellanías* parmi les Novohispanos, parce que, même si elle ne disposait pas librement des rentes, elle recevait un appui matériel considérable. Les biens de ces fondations étaient considérés comme des biens spiritualisés: cela signifiait qu'à la mort du prêtre titulaire d'une *capellanía*, la rente perpétuelle qu'il recevait était transférée au clergé. Les entrées financières de ces fondations furent si importantes que l'Eglise créa un tribunal des *Capellanías, Testamentos y Obras Pias* dans chaque évêché pour surveiller le respect des dernières volontés des défunts et la bonne administration des biens.

La *capellanía* du couple formé de Juan de Arroyo et Inés Valdez fit partie de ces pratiques pieuses qui appartenaient au quotidien des Novohispanos du XVIIème siècle. On observe dans ses statuts les lignes de parenté généralement utilisées et le patronage exercé au profit de l'un des héritiers pour qu'il rejoigne le sacerdoce, une voie réservée pour les créoles. L'utilisation et la transmission des biens du Licenciado Bernardo Ruiz Valderrama montrent comment l'Eglise trouvait son intérêt dans ces manières de faire.

En 1654, le successeur du *beneficiado* Melchor Añejo fut le Licenciado Bernardo Ruiz de Valderrama. Les comptes des Officiers Royaux, à partir de 1654, mentionnent le paiement au curé, vicaire, et Commissaire du Saint Office Bernardo Ruiz de Valderrama, de la location de quelques maisons de tuiles où se trouvaient la *Caja Real* et les entrepôts du port, de

l'approvisionnement de brai pour les bateaux du *Servicio Real* et les galions qui arrivaient de Manille; et comme exécuteur testamentaire du défunt Juan Fernández Tomé, on le payait pour la fourniture de viande fraîche et salée pour les repas des équipages et des travailleurs du port.

A sa mort, le Licenciado Bernardo Ruiz de Valderrama donna en héritage à la *Cofradía del Santísimo Sacramento* et à l'église paroissiale la location de ses maisons pour lesquelles le payaient les Officiers Royaux, ce qui correspondait à une somme élevée. En 1674, le nouveau *Castellano* d'Acapulco, don Juan de Zelaeta, prit *posesión de dichas casas quieta y pacíficamente*; les Officiers Royaux arrêtaient de payer la location, mais le majordome de la *Cofradía del Santísimo Sacramento* porta plainte auprès de l'archevêque de Mexico: don Juan de Zelaeta perdit le jugement et eut à payer la location<sup>211</sup>.

A travers les affaires de Bernardo Ruiz de Valderrama, descendant de l'un des patrons nommés pour la *capellanía de misas* de Juan de Arroyo et Inés Valdez, s'ouvre l'éventail de l'influence du galion de Manille dans l'environnement religieux et économique d'Acapulco. Par les transformations sociales qu'il induisit, les *vecinos* riches d'Acapulco purent renforcer leur ferveur religieuse et leurs qualités morales, et atteindre leur souhait de bonne mort. L'attitude du majordome de la *Cofradía del Santísimo Sacramento* montre que la société de Nouvelle Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle, comme l'expliquent Andrés Lira et Luis Muro, *tenía una noción muy clara de lo profano y de lo sagrado: para ellos lo sagrado era aquello que lo profano no podía tocar impunemente*<sup>212</sup>.

Mais si les *capellanías de misas* étaient réservées aux *vecinos* qui disposaient de fortunes acquises par l'intermédiaire du galion de Manille, les Novohispanos moins aisés purent aussi se préparer au « *bien morir* » grâce aux *Cofradías*.

La ferveur et les pratiques religieuses comme celles des *capellanías* et des *cofradías* nous permettent de reconstituer petit à petit la vie journalière des habitants d'Acapulco du XVII<sup>e</sup> siècle.

Comme les *capellanías de misas*, les *cofradías* d'Acapulco constituèrent une des transformations sociales et religieuses qui marquèrent le plus ses habitants. Les avantages qu'offrait le galion de Manille à toute la population d'Acapulco rehaussèrent et réaffirmèrent les croyances de l'époque, même si la population d'Acapulco se trouvait exposée à une influence internationale quasi identique à celle qui existait à Manille et qui dépassait ses murs

---

<sup>211</sup> AGN. Virreinal. Cofradías y Archicofradías. Caja 5383. Expediente 76. 1674-75, Foja 7.

<sup>212</sup> LIRA, Andrés. Luis, MURO. *El siglo de la Integración*. Historia general de México. Tomo I/ ed. par Daniel, COSÍO VILLEGAS. México: COLMEX, 1986, p. 465.

pour arriver à Acapulco; mais comme on le constate, les échanges avec de multiples groupes d'origines diverses, et parfois de croyances distinctes, ne modifièrent ni la religiosité, ni les croyances des *acapulqueños*.

La naissance des *cofradías* chercha à développer le culte et à promouvoir la charité envers son prochain. Créées dès l'arrivée du christianisme au Nouveau Monde<sup>213</sup>, elles furent placées sous la tutelle de l'Eglise. Leur grande popularité à la Nouvelle Espagne vint des bénéfices spirituels et matériels que ces congrégations offraient, mais aussi des sentiments d'appartenance et d'exception qu'elles généraient chez les *cofrades* qui constituaient à l'intérieur de l'Eglise des groupes spéciaux dans lesquels on partageait des devoirs et des privilèges, ce qui les distinguait des autres fidèles<sup>214</sup>.

Dirigées par l'évêque du diocèse, les *cofradías*, surtout les séculières, avaient des règles bien précises. En accord avec la piété chrétienne, ses adeptes atteignaient les objectifs d'une bonne mort et de la vie éternelle par le culte et la charité envers leur prochain. Le siècle du Baroque est caractérisé par l'indissociabilité de la vie, de la religion et de la mort. Pour les Novohispanos, riches ou pauvres, la principale préoccupation était de se préparer, en menant une vie chrétienne, à ce pas transcendantal qui les conduirait au Ciel après leur mort.

Une des règles des *cofradías* était d'être résidentes dans une église ou un oratoire public. Il y en eut trois à Acapulco au XVIIème siècle: celle du *Santísimo Sacramento* qui se trouvait dans l'église paroissiale et celles des ermitages de San José et de San Nicolas Tolentino, ces deux dernières étant considérées comme *frías*<sup>215</sup> parce qu'elles promettaient le droit d'asile. Les *cofradías* se mettaient sous la protection d'un saint protecteur ; en honorant ainsi un saint particulier, on en facilitait le culte et on participait aux fêtes du saint patron à l'occasion desquelles on procédait à de grandes célébrations religieuses, comme des messes et des processions, ou plus profanes: à Acapulco, étaient organisées des courses de chevaux, très admirées par Gemelli Careri, et des feux d'artifice comme les *castillos* qui sont toujours dans la tradition actuelle de l'état de Guerrero.

---

<sup>213</sup> BAZARTE MARTINEZ, Alicia. *Las Limosnas de las Cofradías, su Administración y Destino. Cofradías, Capellanías y Obras Pías en la América Colonial/* ed. par María del Pilar, MARTÍNEZ LÓPEZ-CANO. México: UNAM, 1998, p. 66. (Instituto de Investigaciones Históricas. Serie Historia Novohispana, No. 61).

<sup>214</sup> LAVRIN Asunción. «La Cofradía de San Pedro, una cofradía urbana del México colonial -1604-1730», *Historia Mexicana*, vol. 29, n° 4, Apr-Jun., 1980, p. 565.

<sup>215</sup> *Relaciones geográficas del arzobispado de México. 1743*, tomo I-II. Madrid, Artes Graficas Claviño S.A., 1988, p. 22. (Colección Tierra Nueva e Cielo Nuevo; n° 28).





Fig. 20 : Castillo. Collection personnelle.

La *cofradía* de San Nicolás Tolentino, protecteur des âmes du Purgatoire, fut fondée comme *cofradía* de noirs. En 1691, elle ouvrit ses portes aux Espagnols « *chinos* » et mulâtres. Selon ses statuts, quiconque voulait y appartenir payait un peso de droit d'entrée et chaque mois, on exigeait de ses *cofrades* un réal comme aide aux dépenses religieuses et profanes de la communauté; ce montant mensuel était appelé *jornalillo* -partie du salaire journalier-<sup>216</sup>, ou *cornadillo* -petite monnaie-. La *cofradía* n'était pas tenue à ses engagements si les *cofrades* n'étaient pas à jour de leurs cotisations.

Elle était représentée par un recteur, quatre députés et un majordome, élus chaque 12 septembre, le lendemain de la fête du saint patron. Le majordome était chargé des fonctions administratives, d'organiser les fêtes de la *cofradía* aux dates décidées, d'acheter les vêtements et les bijoux des statues que l'on ne pouvait ni prêter ni vendre sans approbation de leurs dirigeants. Quinze jours avant l'assemblée, le recteur et le majordome devaient présenter leurs comptes<sup>217</sup>.

La *cofradía* de San Nicolás Tolentino offrait plusieurs bénéfices spirituels. Une messe était chantée à la mort de chacun de ses *cofrades*. Tous les deux dimanches, on célébrait une messe chantée pour les vivants et pour les morts. Le jour de San Nicolás, il y avait vêpres et messe chantée pour laquelle le curé *beneficiado* recevait douze pesos, et dans le cas où un sermon était prononcé, on l'augmentait de dix pesos. Pour la fête des morts, on disait une messe pour les *cofrades* et le curé *beneficiado* recevait dix pesos pour sa participation.

Devant l'ermitage de San Nicolás Tolentino, il y avait une petite place sur laquelle parfois le crieur public annonçait les nouvelles pour la dernière fois. En 1648, y débuta le feu qui mit

---

<sup>216</sup> Asunción Lavrín, *op. cit.*, p. 563.

<sup>217</sup> AGN. Bienes Nacionales (014). Volumen 1028. Expediente 26. 1691.

quasiment l'ensemble de la ville en cendres, embrasa et fit disparaître les archives de la ville et celles de cette *cofradía*<sup>218</sup>.

La garnison du fort de San Diego se rassemblait dans la *cofradía* de San José<sup>219</sup>; son ermitage, construit en 1634 par le sergent de milice don Francisco Gallardo, se trouvait sur le chemin vers la ville de Mexico. Les avantages matériels et spirituels que cette *cofradía* offrait étaient la messe chantée, et l'enterrement avec linceul et habit du Señor San Francisco, et tous les mardis de l'année on y célébrait une messe des défunts<sup>220</sup>. Durant l'époque coloniale, la dévotion à San Francisco fut très intense; les personnes choisissaient d'être enterrées avec la robe de franciscain ou dans un couvent franciscain. Antonio García Abasolo explique que:

*La preferencia por San Francisco era el modo específico de entender la vida que esta orden representaba. Actitud ante el mundo y los demás que se caracteriza por la resistencia a los esquemas, sociales como infibules, sistemas preconcebidos a los métodos rigurosos. Un sistema que fomenta las personalidades intuitivas, voluntaristas, originales, que repugna centralismo y autoritarismos de toda clase que sofoquen la propia iniciativa*<sup>221</sup>.

On acceptait dans la *Cofradía del Santísimo Sacramento* tout genre de personnes, et diverses *capellanías de misas* lui furent léguées; parmi elles, celle de Marta de la Cerna, créée à partir des rentes des maisons dont elle disposait: une jouxtait la *cordonería*, une autre était près de la plage et la troisième sur la petite place de San Nicolás<sup>222</sup>.

Le cas de Marta de la Cerna condense les habitudes religieuses du port, rendues possibles par l'apport économique du galion de Manille au profit de ses *vecinos*. En plus d'être un vecteur de bénéfices économiques, le galion l'était aussi de façon spirituelle; durant la vie, on accumulait les biens matériels et grâce à eux on gagnait la vie éternelle. De même, les principaux protagonistes du clergé séculier suivirent cette dynamique: Villafuerte, Añejo, Valderrama, sont curés et commerçants, curés et fournisseurs; ils unissent le matériel et le spirituel, ils ne font pas de différences entre les deux, ils se servent de l'un et de l'autre, et passent de l'un à l'autre, avec toutes les conséquences positives, mais aussi négatives auxquelles l'Archevêché tenta de remédier à la fin du XVIIème siècle.

Le galion permettait la création de ces congrégations ; au-delà du renforcement des pratiques religieuses, ces confréries rassemblaient la population de la ville, et favorisaient l'assimilation des différents groupes. Les évènements publics, comme les processions, les

---

<sup>218</sup> *Ibid.*

<sup>219</sup> *Ibid.*

<sup>220</sup> *Relaciones geográficas del arzobispado de México, op. cit.*, p. 22.

<sup>221</sup> GARCÍA ABASOLO, Antonio. *La vida y la muerte en Indias. Cordobeses en América (siglos XVI-XVIII)*, Córdoba, Publicaciones del monte de Piedad y Caja de Ahorros de Córdoba, p. 139.

<sup>222</sup> AGN. Capellanías. 239. Vol. 41. 1696. F. 1-3.

messes et toutes ces activités solennelles, faisaient briller et donnaient du prestige non seulement aux *beneficiados*, mais aussi à chacun des notables du port.

Ainsi, le galion appuie cette religion catholique qui, exportée d'Espagne à la Nouvelle Espagne et de là aux Philippines, uniformise la pensée. Les critères du bien et du mal sont identiques en Occident comme en Orient; les pratiques religieuses comme les indulgences que concédait la Bulle de la *Santa Cruzada* seront suivies en Espagne, à la Nouvelle Espagne, et on mettra beaucoup d'attention à leur envoi vers les Philippines.

Une des causes du début du Protestantisme fut précisément la dénonciation par Martin Luter de la vente des Indulgences. Malgré les guerres qui éclatèrent en Europe en raison de ce mouvement et les pirates protestants qui entrèrent dans les baies d'Acapulco et de Manille, l'impressionnant système que monta l'Eglise Catholique ne fut pas interrompu, appuyé par la couronne espagnole. Tous les types d'indulgences furent envoyés de façon massive par le galion de Manille.

Que sont les indulgences?

Les indulgences, un avantage autorisé par l'Eglise Catholique avec lequel on pardonnait les fautes et on accordait les grâces qui permettaient de réduire son temps de Purgatoire et d'acquérir d'une manière libre la vie éternelle, étaient, avec les messes et les pratiques religieuses, des grâces spéciales auxquelles l'Eglise invitait par l'intermédiaire de ses *cofradías*. Elles avaient une valeur spirituelle partielle ou totale, on les comptabilisait en jours et on se constituait une réserve spirituelle que l'on pouvait accumuler. On pouvait investir dans ce capital sous deux formes: d'une façon partielle, comme en assistant à l'enterrement d'un *cofrade*, ce qui valait une année d'indulgences, et à la fin de la vie, toutes les actions partielles étant additionnées, on s'assurait la sortie du Purgatoire, ou d'une façon plénière par l'achat de la bulle de la *Santa Cruzada*, qui pouvait apporter par deux fois une absolution totale, à son achat et quand la personne allait mourir.

Cette Bulle, dont l'origine remonte à la période pendant laquelle on cherchait à récupérer les Lieux Saints, reçut son nom des lettres apostoliques qui accordaient le pardon à tous ceux qui allaient à la Croisade et avaient un sceau papal -bula-<sup>223</sup>. En 1573, l'application de la bulle de

---

<sup>223</sup> CUMMINGS H. Victoria. «The Church and Business Practices in Late Sixteenth Century Mexico», *The Americas*, vol. 44, Apr.1988, p. 438.

la *Santa Cruzada* fut étendue aux Indes, et en 1578, Grégoire XIII attribua aux rois espagnols le produit de tout ce qui se réclamait des bulles de la *Santa Cruzada* aux Indes<sup>224</sup>.

Durant la Colonie, elles devinrent très importantes; on les distribuait dans les paroisses et vicariats de la Nouvelle Espagne comme aux Philippines. La bulle de la *Santa Cruzada* était large en grâces, pardons et remises, mais elle devait être la première à être acquise, sinon tous les autres privilèges octroyés étaient annulés. Une variante de cette bulle était celle des défunts qui donnait une indulgence générale, mais elle ne s'appliquait que pour les âmes des défunts. Les grâces et facilités des bulles de la *Santa Cruzada* et des Défunts avaient un an de validité: ainsi on devait faire une nouvelle prédication pour en acquérir une autre. En raison de la grande distance et pour ne pas perdre les privilèges, tant à la Nouvelle Espagne qu'aux Philippines, on accorda que la durée entre deux prédications fût de deux ans; dans le cas où ils n'auraient pas pu le faire en deux ans, les fidèles pouvaient utiliser les prédications antérieures.

Aux Philippines, et en accord avec les *Ordenanzas de Intendentes*, tout ce qui était récolté par la vente de la bulle de la *Santa Cruzada* servait pour les dépenses des garnisons et des fortifications, et pour soutenir les missions religieuses<sup>225</sup>.

A Acapulco, les Officiers Royaux recevaient ces bulles; par la loi 24. Livre I. Titre XX. de la *Recopilación de Indias*, les Officiers Royaux devaient en vérifier la quantité et le montant. Ce procédé fut effectivement mené à bien : les comptes royaux de 1612 à 1616 mentionnent en particulier les nombres de *fardos* qui étaient envoyés, de quel type de bulles il s'agissait, et leurs montants<sup>226</sup>. Celles des défunts allaient de quatre, deux et un réal jusqu'à quatre *tomines*, celles de *composición*<sup>227</sup> avaient un montant de douze *tomines* et celles des bonnes œuvres et des vivants de deux *tomines*. Emballées en *fardos* encaustiqués, on les remettait avec grande méticulosité dans les mains du *General de la armada* ou du *capitán y maestro de la nao capitana*, de la même manière qu'on le faisait pour s'occuper du *situado* envoyé aux Philippines. Selon la loi, elles devaient être acheminées en toute sécurité pour être récupérées à Manille avec solennité et vénération<sup>228</sup>.

En 1634, ces bulles posèrent problème : la capacité de transport du galion était diminuée. La raison provenait du fait que le trésorier de la *Santa Cruzada* de Manille utilisait l'argent

---

<sup>224</sup> RODRIGUEZ ÁLVAREZ María de los Ángeles. *Usos y costumbres funerarias en la Nueva España*. México, 2001. El Colegio de Michoacán. Colección Tradiciones. p. 102.

<sup>225</sup> PLEHN C. Carl. Taxation in the Philippines. *Political Science Quarterly*, 1901, Dec., vol. 16, n°4, p. 140.

<sup>226</sup> AGI. Contaduría, 903,1615-1616/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>227</sup> RAE: *bula de composición* : bulle que donnait le commissaire général de Cruzada à ceux qui possédaient des biens d'autrui quand ils n'étaient pas revendiqués par leur propriétaire.

<sup>228</sup> Loi 25. Livre I. Titre XX. de la *Recopilación de Indias*.

récupéré par la vente des bulles ainsi que celui qui provenait d'autres capitaux, pour envoyer à la Nouvelle Espagne quatre tonnes de marchandises qui appartenaient soit aux Novohispanos soit aux *peruleros*<sup>229</sup>.

### 1.3.5. Acapulco et le Galion de Manille, moyens de la Sainte Inquisition.

Malgré sa taille réduite, Acapulco répondait aux désirs et ordres de la Couronne: civils, militaires et clergé séculier respectaient finalement et facilitaient le fonctionnement de la machinerie qui permettait l'implantation de la colonie espagnole aux Philippines. Du côté religieux, les bulles et les missionnaires partaient d'Acapulco: à l'arrivée même du galion de Manille et selon toujours les consignes de la Couronne, le commissaire de la Sainte Inquisition entretenait une barrière contre les idées subversives à la Nouvelle Espagne; ce frein intellectuel permettait d'assurer le contrôle sur tous les vassaux du Roi d'Espagne. En raison de sa qualité de porte d'accès vers les Philippines, Acapulco fut un pivot de l'Inquisition: le galion de Manille amenait des Philippines les prisonniers du Saint Office qui étaient envoyés pour être jugés à Mexico, et à son départ d'Acapulco, on y envoyait les forçats condamnés par le Tribunal de la Sainte Inquisition à purger une peine de galère aux Philippines.



Fig. 21 : Ecu de la Sainte Inquisition du XVIIème siècle, brodé de soies et fils de métal. Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.

Le Tribunal de la Sainte Inquisition de la Nouvelle Espagne, établi à Mexico depuis le 4 novembre 1571, avait sous sa juridiction l'ensemble du vice-royaume de Nouvelle Espagne, le Guatemala, l'évêché de Nicaragua et les Îles Philippines.

A Acapulco il était représenté par un Commissaire, généralement le curé *beneficiado*, vieux chrétien et sans antécédents de famille d'une quelconque peine infligée par le Saint Office. Dans des cas déterminés, le Commissaire pouvait agir comme inquisiteur, sans adopter

---

<sup>229</sup> AGI. Filipinas,3,N.234.

aucune résolution qui aurait affecté la situation physique des personnes. Ses activités étaient limitées à la lecture des édits de foi, à la visite de son district, à recevoir les dénonciations et témoignages<sup>230</sup>. Au moins une fois par mois, il envoyait son rapport au Tribunal le prévenant de ce qui se passait dans le port et du résultat de la visite du galion.

Le Commissaire du Saint Office, accompagné d'un aide qui portait le bâton d'autorité de l'Inquisition, montait à bord du galion après que la visite du *Castellano* et des Officiers Royaux fût terminée. Durant sa visite, il ne pouvait ni manger ni recevoir de cadeaux ou de dons. Ses instructions précises lui ordonnaient de poser une série de questions à l'occasion d'une réunion tenue dans le château arrière, devant le *maestre*, le pilote et un ou deux passagers. Si les réponses n'étaient pas empreintes de vérité, les personnes courraient le risque d'être excommuniées.

Pedro Monroy, commissaire du Saint Office à Acapulco de 1608 à 1616, écrivait en janvier et février 1613 au Tribunal de l'Inquisition à Mexico :

*Surgió la nao almiranta San Andrés con 200 quintales de azogue y la demás ropa de China, es nao de buen viaje, visítela no hallé en ella causa de que dar cuenta a V.S. Remite un pliego para la Santa Inquisición de la Nueva España más un cajoncillo.*

*Surgió ayer la capitana de Filipinas Ángel de la Guarda y viene muy próspera con algunas personas muertas. Visítela solo halle un cajoncillo y un pliego<sup>231</sup>.*

L'interrogatoire portait sur le port de départ, la date du début du voyage du galion, et s'il s'était arrêté ailleurs. On se renseignait sur les passagers, de quelles nations ils arrivaient, s'ils étaient catholiques ou si, parmi eux, il y en avait d'une autre confession. Dans le cas où arrivait un étranger, un hérétique, on demandait si on l'avait vu ou entendu prier, ou fait des cérémonies, maltraité des images, critiqué la religion catholique pendant le voyage. L'interrogatoire s'appliquait aussi à la conduite des catholiques; entre autres questions, on demandait s'ils avaient blasphémé le nom de Dieu, la Vierge, les Saints ou la Sainte Inquisition. Au questionnaire sur les personnes, suivait celui sur les marchandises: on demandait s'il y avait des biens appartenant à des hérétiques ou à des infidèles embarqués, s'ils savaient si des livres ou images prohibés par la Sainte Inquisition arrivaient, et on vérifiait qui en étaient les propriétaires et les destinataires.

L'interrogatoire terminé, le Commissaire du Saint Office et son adjoint procédaient à l'inspection des chambres et des marchandises, comme cela leur semblait bon. Il était recommandé que la fouille se fît *con suma templanza y moderación y sin violencia alguna*<sup>232</sup>.

---

<sup>230</sup> ALBERRO, Solange. *Inquisición y Sociedad en México 1571-1700*. México: FCE, 1993, p. 50.

<sup>231</sup> AGN. Inquisición (61). Volumen 293. Expediente 14. 1613. F-53.

Les paquets et *fardos* suspectés de contenir des livres ou des objets d'autres religions, et les *cajones* scellés<sup>233</sup> du sceau de l'Inquisition étaient envoyés au tribunal à Mexico. Ainsi, la surveillance et le contrôle des livres importés évitaient l'entrée de la « *mala doctrina* »<sup>234</sup>.

Au cours de cette visite, en cas de découverte d'hérétiques ou de blasphémateurs, sur dénonciation ou par confession spontanée comme le firent en 1604 Martín Becerra qui se dénonça lui-même parce qu'il avait dit : *no hay Virgen María*, ou Francisco Fernandez qui s'accusa d'avoir dit : *no es posible que haya Dios*<sup>235</sup>, le commissaire devait les accepter en confession, transmettre au tribunal ce qu'ils avaient confessé, et le tribunal prenait ensuite sa décision. La confession délivrait de la prison et de la caution.

Quand un prisonnier du Saint Office arrivait par le galion de Manille pour être jugé à Mexico, le Commissaire procédait à sa mise en détention et lui confisquait ses biens pour les envoyer au Tribunal de la Sainte Inquisition.

L'histoire de Benito Xuarez décrit le processus du représentant de l'Inquisition à Acapulco: en 1662, Benito Xuarez, *vecino* de Manille, était transféré par le galion comme prisonnier de l'Inquisition pour être jugé, mais il mourut durant le trajet de Manille à Acapulco. Ses biens, qui consistaient en une caisse avec ses habits personnels et un esclave *chino*, nommé Manuel et âgé de seize à dix-sept ans, restèrent sous la garde du curé *beneficiado* et Commissaire du Saint Office d'Acapulco, don Diego Marín.

Le curé *beneficiado* d'Acapulco envoya au receveur du Saint Office à Mexico la caisse et l'esclave *chino* avec les *recaudos de su esclavitud* et *su ropa de vestir* à l'occasion du convoi de mules de Cristóbal Pérez, et paya vingt-trois pesos de droits et de nourriture pour l'ensemble<sup>236</sup>. Les dépenses de voyage de tous les coupables de l'Inquisition qui arrivaient par le galion de Manille étaient payées par la vente de quelques-uns de leurs biens et les gros colis restants étaient mis en dépôt à Acapulco.

Solange Alberro explique comment les Inquisiteurs du Saint Office de la ville de Mexico répartissaient les *fardos de almizcle llegados de Filipinas, joyas y piedras preciosas, encajes, sedas de China, objetos valiosos, cajas ricamente labradas y ropa fina perteneciente a los*

---

<sup>232</sup> INSTRUCCIÓN para la visita de los navíos en los puertos de la Nueva España, y distrito de la Inquisición de México, México, 16., 272.72 INQ, p.3-6.

<sup>233</sup> BORAH, Woodrow. *An Instruction of the Inquisition to its Commissioner in Acapulco, 1582*, Cordoba, Universidad Nacional de Cordoba, 1973, p. 24.

<sup>234</sup> GARCÍA-MOLINA RIQUELME, Antonio. *El Régimen de Penas y Penitencias en el Tribunal de la Inquisición de México*, México, UNAM, 1999, p. 27. (Doctrina Jurídica, No. 17).

<sup>235</sup> AGN. Indiferente Virreinal. Filipinas. Caja 2660. Ex. 16. 1605.

<sup>236</sup> AGN. Inquisición (61). Volumen 447. Expediente 5. Año 1662. Fojas 217-237.

*reos*<sup>237</sup>, ce qui montre le volume des marchandises de luxe qui arrivaient par le galion de Manille.

Port frontalier entre l'Extrême-Orient et l'Amérique, Acapulco agissait comme un filtre pour empêcher l'arrivée d'autres croyances qui, sous l'apparence du catholicisme, pouvaient entrer à la Nouvelle Espagne et se lancer dans un prosélytisme qui ne plaisait pas du tout à la Couronne. Les questions de l'interrogatoire à l'arrivée du galion de Manille montrent clairement la méfiance de la Couronne pour les autres religions.

Pour maintenir son pouvoir, la couronne espagnole avait imposé la religion catholique comme règle pour former les mentalités; par ses normes, elle poussait la communauté à posséder les mêmes valeurs, à uniformiser son comportement, jugulant les différences philosophiques. On décourageait ainsi les projets de rébellion, on procédait à une certaine assimilation afin de créer une masse homogène. En maintenant cette politique de bonne gouvernance, on obtenait la stabilité sociale. La méthode des auto dénonciations et des accusations met en relief les freins exercés sur la société de ces deux colonies, puisque de Manille on envoyait les prisonniers se faire juger par le tribunal de l'Inquisition de Mexico.

Comme dans les autres ports d'entrée à *Las Indias*, le système répressif de l'Inquisition était présent dans la ville, à l'arrivée du galion et à son retour.

Les condamnés par le Saint Office de la Nouvelle Espagne envoyés purger les peines de galère aux Philippines étaient spécialement surveillés depuis leur départ de la ville de Mexico jusqu'à leur embarquement sur le galion, de manière à ce que la condamnation soit bien appliquée.

Seulement destinée aux hommes, la peine de galère ne pouvait pas être appliquée aux malades, aux anciens, ni aux jeunes. Par respect et pour éviter la promiscuité, les femmes étaient bannies. Selon la Sainte Inquisition, méritaient cette condamnation les coupables de bigamie, de blasphème, de célébration de sacrements sans être ordonné, de vols et violations d'images et d'objets sacrés.

Durant l'acte de Foi, le condamné aux galères, vêtu d'une chemise longue nommée de San Benito, écoutait sa sentence; on lui notifiait le nombre d'années qu'il devait passer comme galérien sans droit à solde. Une fois jugés à Mexico, les condamnés faisaient le chemin vers Acapulco. Au port, les prisonniers étaient présentés à l'autorité locale, avec le texte de leur jugement sur lequel on inscrivait leurs signes particuliers. Le Tribunal veillait et était informé

---

<sup>237</sup> Solange Alberro, *op. cit.*, p.62.



des suites données jusqu'à ce qu'ils soient embarqués sur le galion de Manille. La durée habituelle de cette dure peine était de cinq ans: durant les deux premières années, les condamnés faisaient leur apprentissage de rameur, et par la suite on en profitait au maximum. L'un de ceux qui passèrent par Acapulco fut Martín de Villavicencio, alias le fameux Martín Garatuza, *En qué pararán estas misas, Garatuza*<sup>238</sup>?

L'histoire est symptomatique de tout ce qui pouvait se passer à Acapulco en raison de l'ignorance de ses habitants, de la crédulité envers les hommes d'église, et de la présence d'escrocs, excellents indicateurs de la richesse qui accompagnait la foire. Il faut noter que cet habile personnage arriva à un moment de chaos pour la population d'Acapulco; et si son apparition ne désorienta pas l'ordre de cette société, la raison en fut qu'elle était accoutumée à l'arrivée de nombreux religieux.

Martín de Villavicencio Salazar, personnage de légende<sup>239</sup>, gagnait sa vie en se faisant passer pour prêtre sans avoir été ordonné. Il disait la messe, entendait en confession, autorisait le baisemain. Il voyagea ainsi par toute la Nouvelle Espagne.

Selon José Manuel López Victoria, ce faux prêtre arriva à Acapulco sous le faux nom de José Rivera à la fin 1624, lorsqu'Hugo Schapenham s'empara du port et alors que les habitants s'étaient réfugiés dans les montagnes. Après l'abandon de la place aux pirates, ce curé supposé se rapprocha des commerçants et leur dit de reprendre leurs activités parce qu'il avait convaincu les pirates de quitter Acapulco. En l'absence de vicaire, on demanda au curé supposé de dire la messe. Non seulement Villavicencio Salazar dit la messe en latin, mais il demanda une aide financière pour les missions d'Extrême-Orient. Quand il quitta Acapulco, il s'en alla avec l'aumône et les dons qu'il avait reçus<sup>240</sup>.

Accusé par la Sainte Inquisition depuis 1640, il échappa à la prison et continua ses méfaits. Dans son journal, don Antonio de Guijo parle d'un auto de fe particulier en mars 1648: parmi les vingt-huit personnes auxquelles furent lues leurs peines, il y avait Martín de Villavicencio

---

<sup>238</sup> *En que pararan estas misas, Garatuza* : selon le dictionnaire Universel d'Histoire et de Géographie de Lucas Alaman, phrase qui aujourd'hui s'utilise dans la conversation familière pour parler d'une position difficile dans laquelle on se place, dans un commerce de trafic duquel on ne sait pas se sortir facilement.

<sup>239</sup> Selon Julie Greer Johnson, l'histoire de Martín Garatuza, un condamné aux galères du XVIIème siècle, servit de support à Sœur Juan Inés de la Cruz dans son œuvre *Los Empeños de una Casa*. Par ailleurs, au XIXème siècle, Vicente Riva Palacio se servit de ce personnage pour écrire son roman *Monja y Casada, Virgen y Mártir*, publié pour la première fois en 1868. Au XXème siècle, Fernando Moret produisit pour Televisa le feuilleton historique Martín Garatuza. Cet alias se transforma dans le verbe *engatusar* qui selon le dictionnaire de la Real Academia Española veut dire : Se gagner la volonté de quelqu'un par des flatteries pour obtenir quelque chose.

<sup>240</sup> LÓPEZ VICTORIA, José Manuel. *Leyendas de Acapulco*, México, Ediciones Botas, 1944, p. 56-58.

Salazar, qui était appelé Martín Droga, ou Martín Lutero, alias Garatuza. Il fut condamné à deux cents coups de fouet et à la peine de forçat galérien aux Philippines.

Les changements imposés par la couronne espagnole dans l'organisation de l'Eglise de la Nouvelle Espagne, par lesquels on renforça le clergé séculier par rapport au clergé régulier, sont clairement manifestes à Acapulco durant le XVII<sup>ème</sup> siècle.

La Couronne établit un mécanisme de pouvoir qui reposait sur le curé *beneficiado*, autorité ecclésiastique d'Acapulco et acteur principal de cette organisation religieuse; on lui délégua des responsabilités locales pour qu'il norme la pensée de l'intérieur de la communauté d'Acapulco grâce à la religion et que la population se maintienne unie et homogène.

En retour de l'exécution de sa mission d'organisation de la société, le clergé séculier local reçut des droits et des privilèges qui lui permirent de participer et d'utiliser le dispositif qui se mettait en place avec le galion de Manille. Ainsi, une fois la ville mise en mouvement, l'influence du galion de Manille renforçait les pratiques religieuses de la population d'Acapulco, riche ou pauvre, qui pouvait aspirer à la création de *capellanías de misas*, de *cofradías* ainsi qu'à l'acquisition des différentes indulgences plénières. Par l'économie, on atteignait les buts religieux et on aidait le pouvoir politique.

A côté de sa mission sacerdotale et parfois à l'encontre des buts recherchés par cette dernière, le curé *beneficiado* est un des acteurs majeurs de la vie publique. Il dirige, il s'assure comme représentant de l'Inquisition que la religion ne se modifie pas, qu'elle est toujours bien respectée des nouveaux arrivants par le galion de Manille comme de toute cette population d'Acapulco dans laquelle les Espagnols, les noirs, les mulâtres, les indigènes et les *indios chinos* vivent ensemble. Quand l'Archevêché enquête sur le curé *beneficiado* Melchor Añejo, on l'accuse principalement pour ses absences, car sans lui la société d'Acapulco serait abandonnée à son sort, non encadrée.

Malgré les changements créés par *l'Ordenanza de Patronazgo* dans l'Eglise et la hiérarchie diocésaine, le clergé régulier était lui aussi bien établi à Acapulco en raison du passage de nombreux missionnaires en direction de Manille. Si à la Nouvelle Espagne les ordres religieux n'étaient pas acteurs de la décision, le rôle qu'ils tinrent aux Philippines fut précisément comme nous le verrons plus tard de se positionner dans la vie publique et d'être les artisans d'arbitrage et de décision; ainsi, on arriva à l'équilibre souhaité par les deux communautés religieuses, entre ce que demandait le clergé séculier à la Nouvelle Espagne, et par conséquent à Acapulco, et ce que voulait le clergé régulier, aux Philippines.

### 1.3.6. Les franciscains déchaussés à Acapulco.

La présence espagnole aux Philippines était justifiée par l'évangélisation menée par les différents ordres religieux: la majeure partie de leurs missionnaires envoyés vers les îles arrivaient à Acapulco après un long voyage depuis l'Europe.

Le premier ordre religieux qui entra aux Philippines fut celui des augustins, en la personne du frère Andrés de Urdaneta. Suivirent les franciscains déchaussés provenant de la Province de San José, de Vieille Castille, qui envoyèrent vingt frères lors de leur première mission qui partit du port d'Acapulco en 1577<sup>241</sup>. Mais, malgré le nombre important de religieux de différents ordres autorisés à partir aux îles, Acapulco ne disposa pas d'installation pour les recevoir durant le reste du XVIème siècle.

Pour faciliter le séjour des franciscains déchaussés à Acapulco en attente du galion vers les Philippines, bien avant 1604, la Province de San Diego de Mexico<sup>242</sup> avait installé une *hospederia*<sup>243</sup> dans laquelle elle logeait ses missionnaires<sup>244</sup>. En 1607, dans une lettre au vice-roi marquis de Montesclaros, Philippe III notifia son autorisation pour que cette Province de franciscains déchaussés fonde un couvent à Acapulco. Le couvent fut construit sur le terrain où se trouvait une infrastructure de défense temporaire du port, et on l'appela *Nuestra Señora de Guía*. Le 7 mai 1608, à l'arrivée du Saint Sacrement dans l'église, apparut l'eau du puits que l'on utilisa pour approvisionner les bateaux qui revenaient de Manille. On y vénérât une statue d'ivoire de la Vierge, identique à celle de l'église de *Nuestra Señora de Guía* qui se trouvait entre Cavite et Manille.

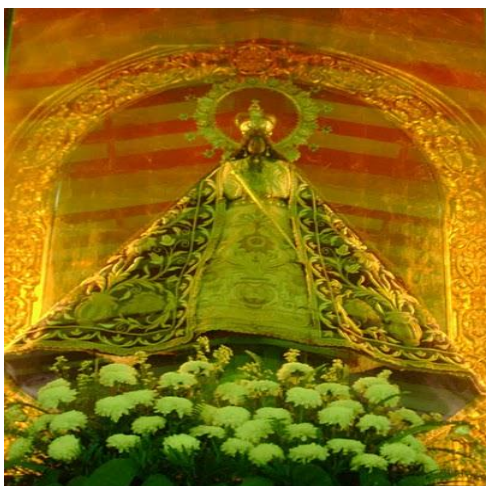


Fig. 22 : Nuestra Señora de Guía dans la cathédrale des Philippines. Collection de Mr de Anda.

<sup>241</sup> RODRÍGUEZ, Vicente. *Cosas de Frailes*, Celaya, Imprenta Franciscana, 1992, p. 65.

<sup>242</sup> MEDINA, Balthasar de. *Chronica de la Santa Provincia de San Diego*, México, Editorial Academia Literaria, 1977, p. 49. (Colección de Grandes Crónicas Mexicanas; 4).

<sup>243</sup> *Hospederia*: hotellerie d'une abbaye.

<sup>244</sup> AGN. Inquisición. (61). Volumen 368. Expediente 116. 1604.

En 1609, *Nuestra Señora de Guía* fut élevée au rang de *Guardiana*<sup>245</sup>; en 1614, lors de la modification de subordination de ce couvent avec la Province de San Pedro et San Pablo de Michoacán, les religieux remplacèrent leur habit brun de la Province de San Diego de Mexico<sup>246</sup> par un habit bleu indigo<sup>247</sup>.

Le couvent, situé sur ce qui est aujourd'hui le *Palacio Federal* d'Acapulco, disposait d'une église avec une cour dans laquelle se trouvaient une grande croix et un tamarinier. Les trois corps de la tour de l'église avaient quatre cloches, dont la plus grande pesait douze quintaux. On gardait dans la sacristie des ornements provenant de Chine, des draps de chaire de satin, devants d'autel de différentes couleurs, soit en cuir de vachette verni à la laque du Japon, soit en satin ou *cantón*<sup>248</sup> de Chine. On y trouvait aussi les représentations de San Antonio et San Francisco utilisées lors des processions, et celle de Jésus de Nazareth pour le Chemin de la Croix.

Le couvent se composait d'un cloître avec six cellules, d'un bureau, d'une cave, d'une cuisine, d'une librairie, et d'un verger où poussaient des oranges douces et amères, des citrons, des anones, des sapotilliers, des goyaviers, de corossoliers et plusieurs palmiers, et où l'on trouvait le puits<sup>249</sup>. Ce couvent avait la préférence de l'élite d'Acapulco pour s'y faire enterrer<sup>250</sup>.



Fig. 23 : Le *Palacio Municipal* en 1910, à l'emplacement de l'ancien couvent de San Francisco.

<sup>245</sup> Vicente Rodríguez, *op. cit.*, p. 65.

<sup>246</sup> Province : district défini par les ordres religieux divisant un territoire et qui contient un nombre déterminé de maisons ou de couvents.

<sup>247</sup> Vicente Rodríguez, *op. cit.*, p. 66.

<sup>248</sup> RAE. Méx. Toile de coton qui imite le cachemire et a le même emploi.

<sup>249</sup> Vicente Rodríguez, *op. cit.*, p.70.

<sup>250</sup> AGN. Tierras (110). Contenedor 0066. Volumen 122. Expediente 3. 1677.

### 1.3.7. Les divers ordres religieux en attente de partance pour Manille.

Si l'Eglise aux Philippines se trouvait sous la protection du Roi d'Espagne, l'archevêché de Manille et les évêques des autres diocèses philippins s'entendaient pour les questions administratives avec le vice-roi de la Nouvelle Espagne qui pourvoyait par ailleurs aux besoins des dignitaires, paroissiens et religieux des Philippines<sup>251</sup>. Toute directive royale était envoyée de la Nouvelle Espagne aux Philippines, et les relations sociales, commerciales ou diplomatiques des Philippines avec la Chine, le Japon et les pays d'Orient, étaient réglées par le Vice-Roi<sup>252</sup>.

La Couronne payait le voyage et le transport des affaires des religieux depuis l'Espagne jusqu'à Manille; au retour, les coûts de passage et d'alimentation vers la Nouvelle Espagne étaient payés par le Vice-Roi.

Selon Luis Romero Solano, *las Filipinas tenían una mayor dependencia para efectos económicos, administrativos y religiosos que las provincias internas de México*<sup>253</sup>.

Les ordres religieux autorisés à se rendre aux Philippines furent ceux des augustins, des franciscains, des dominicains, des jésuites, et à partir de 1607, des augustins récollets qui à leur passage à la Nouvelle Espagne étaient appelés « *filipinos ou chinos* »<sup>254</sup>. En 1621, partirent cinq religieuses: sous l'autorité de Jerónima de Asunción, elles fondèrent le premier couvent de clarisses à Manille.



Fig. 24 : La vénérable Mère Jerónima de la Fuente. Musée du Prado. Madrid.

<sup>251</sup> ARTEAGA, Beatriz. María del Carmen, VELAZQUEZ, «Historia de América y Filipinas» *Historia Mexicana*, Abr.-Jun. 1966, vol. XV, n°24, p. 645.

<sup>252</sup> ROMERO SOLANO, Luis, «La Nueva España y Las Filipinas», *Historia Mexicana*, Ene-Mar.1954, vol. III, n°3, p. 420.

<sup>253</sup> *Ibid.*

<sup>254</sup> GUEVARA SÁNCHEZ, Arturo. *Los agustinos descalzos. Breves noticias de su vida y logros en México y Filipinas*, México, INAH, 2006, p. 19.

L'affluence des religieux aux Philippines fut constante pendant tout le XVII<sup>ème</sup> siècle; durant les trente premières années, on envoya un grand nombre de missionnaires. La majorité des frères envoyés étaient Espagnols, mais dès la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle et durant le XVII<sup>ème</sup> siècle, y partirent divers religieux, franciscains, augustins, dominicains et jésuites d'origine mexicaine<sup>255</sup>.

Arrivant d'Espagne, ils étaient logés dans les maisons de campagne et jardins construits par les différents ordres religieux installés aux Philippines pour se reposer et se remettre de la fatigue de leur long voyage. Ces couvents se trouvaient dans les alentours de la ville de Mexico et étaient supervisés par des vicaires affectés par les Provinciaux des îles.

Accompagnant un groupe de frères dominicains qui partait en mission aux Philippines, Thomas Gage<sup>256</sup>, religieux anglais appartenant à cet ordre, arriva le 3 octobre 1625 à la maison de repos de San Jacinto que les dominicains de Manille entretenaient.

Il décrit les habitudes suivies pour la récupération de ces frères:

*Durante el tiempo de nuestra permanencia, nos llevaban a cada uno todos los lunes por la mañana, media docena de cajas de codoñate, o carne de membrillo, mermelada, jalea y frutas en almíbar por no hacer mención a los bizcochos, para que fortaleciéramos nuestros estómagos, tomando un tente en pie por la mañana y lo restante del día.*

*...pero en las tierras bajas de México observamos que dos o tres horas de haber hecho una comida, en la cual nos habían servido, tres o cuatro platos de carnero, vaca, ternera, cabrito, pavos y otras aves y animales de casa, no podíamos estar de debilidad de estomago y casi nos caíamos de desmayo, de modo que nos veíamos precisados a confortarnos y reponernos con una jícara de chocolate, un poco de conserva o algunos biscochos, de los cuales nos proveían en abundancia<sup>257</sup>.*

Les missionnaires restaient dans ces couvents deux à trois ans. Les écrits de ce frère controversé permettent de décrypter le double propos de ces maisons: d'un côté, on permettait aux missionnaires de ne pas suivre l'austérité rigoureuse de la règle, et d'un autre, en étant logés en dehors de la ville de Mexico, on les empêchait de vivre avec les religieux locaux et on évitait ainsi que ces derniers les découragent et les persuadent de rester à la Nouvelle Espagne.

En effet, faire partir de Mexico les missionnaires devint un problème si difficile et important que le Pape Pie V autorisa le Provincial des Augustins d'Espagne à récupérer les augustins récollets qui seraient hors de leurs couvents<sup>258</sup>.

---

<sup>255</sup> BERNAL, Rafael, «México en Filipinas», *Historia Mexicana*, Oct.-Dic. 1964, vol. XIV, n°2, p. 190-193.

<sup>256</sup> Sussex 1591-1656.

<sup>257</sup> GAGE, Thomas. *Nuevo reconocimiento de las Indias Occidentales*, México, CONACULTA, 1994, p. 103-104.

<sup>258</sup> Arturo Guevara, *op. cit.*, p.21.

Selon frère Domingo Fernández de Navarrete, deux mois avant le départ des missionnaires vers Acapulco, les divers couvents de la ville de Mexico y envoyaient deux religieux pour préparer leur séjour et la réservation des logements. La durée de leur séjour était variable: ils pouvaient arriver de décembre jusqu'à mars, ceci dépendant de la navigation du galion et du nombre de galions. Parfois, les galions étaient très petits pour la grande quantité de religieux, soldats, fonctionnaires, passagers et marchandises qui devaient être embarqués. Occasionnellement, par manque de place, on devait laisser quelques missionnaires à Acapulco. Dans le cas de frère Domingo et de ses compagnons, ils attendirent un an avant de pouvoir embarquer en raison du manque de galion.

Dans les couvents missionnaires de Mexico, on lançait le processus de départ à la nouvelle de l'arrivée du galion de Manille sur les côtes de la Nouvelle Espagne. L'arrivée des religieux à Acapulco était bien visible: ils se présentaient avec leurs serviteurs et leurs *matalotajes*, bagage consistant d'habits, de livres, de provisions d'eau douce et de bouche, de médicaments et de cadeaux. Ils emportaient même des poules: frère Domingo Fernandez de Navarrete et ses compagnons avaient réussi à accumuler beaucoup de poules pour le voyage, mais le feu de la *quema universal* d'Acapulco arriva jusqu'aux poulaillers, tuant jusqu'à trois cents de ces animaux.

On voit dans leurs comptes que les Officiers Royaux payaient la nourriture et la location des maisons qui les abritaient. Mais la quantité de religieux qui attendaient le galion de Manille était telle que parfois, cela arriva aux franciscains, ils étaient dans l'obligation de louer des maisons pour entreposer leur *matalotaje*<sup>259</sup>, entraînant une forte inflation dans la location de maisons: en 1603, le coût de location d'une maison à Acapulco était de deux cents *reales*<sup>260</sup>. Mais les informations que frère Domingo nous donne en 1647 sur le loyer sont intéressantes: *por la nuestra nos llevaron cuatrocientos reales de a ocho, parece increíble para mí que los di, es más que cierto*<sup>261</sup>.

Les conditions de voyage d'Acapulco à Manille justifiaient le séjour et le repos des religieux dans leurs couvents. Les archives conservent les plaintes déposées dans les cas graves, mais en général, les frères affrontaient les événements avec grande philosophie.

En 1612, le dominicain Diego Duarte se plaignit du manque de confort lors de son passage sur le galion Nuestra Señora de la Antigua: en raison de la taille très réduite du bateau, les

---

<sup>259</sup> AGI. Contaduría, 905B, 1654/ Cuentas de Real Hacienda.

<sup>260</sup> AGI. Contaduría, 901, 1603/ Cuentas de Real Hacienda.

<sup>261</sup> FERNÁNDEZ DE NAVARRETE, Domingo. *The travels and controversies of Friar Domingo Navarrete, 1618-1686 / edited from manuscript and printed sources by J.S.Cummins*. Hakluyt Society, 1962, p. 299.

vingt-huit religieux qui avaient embarqué avec le prier de cette compagnie furent répartis dans le château, dans les coursives, à la poupe et dans la *toldeta*<sup>262</sup>, devant dormir à la belle étoile, sous les averses; la majorité en fut malade et quatre d'entre eux en moururent durant le voyage<sup>263</sup>.

Frère Domingo embarqua en avril 1648 sur un *patache* avec trente autres religieux, passagers, équipages et leurs provisions. Bien qu'il fût l'ami du général et que celui-ci lui ait attribué une petite chambre dans le château du galion, la majorité des passagers durent voyager *al aire, sol, y luna*. Frère Domingo expliqua que sur le pont couvert, on ne pouvait pas rester debout et qu'en dessous, *en cubierta nadie pudo vivir, por ir todo ocupado del sustento, y géneros que se llevaban*<sup>264</sup>.

Les Philippines dépendaient de l'Archidiocèse de Mexico; en 1595, devenue siège de l'Archidiocèse des Philippines, Manille reçut sous sa coupe les diocèses de Cebú, Cagayan et Camarines<sup>265</sup>. En vertu du *Real Patronato Indiano*, le Roi avait reçu de la Papauté une série de délégations de pouvoirs qui le rendait chef de l'Eglise de *Indias* et par conséquent des Philippines; en ce sens, le Gouverneur avait un rôle important puisque les questions ecclésiastiques étaient de son ressort et qu'il devait en assurer la supervision<sup>266</sup>.

A la différence d'Acapulco, *una aldea de pescadores* comme l'appelait Gemelli Careri, Manille, la cité emmurillée, la ville des rues, des places et des quartiers bien tracés, accueillait tant de monastères et d'églises si proches les uns des autres qu'on pouvait *oír los santos oficios*<sup>267</sup>.

A leur arrivée, les missionnaires rejoignaient leurs maisons respectives pour être ensuite répartis dans les différents monastères.

---

<sup>262</sup> *Toldo* : espace entre le grand mât et la poupe.

<sup>263</sup> AGI. Filipinas, 79, N.96/18-08-1612 (SUP).

<sup>264</sup> Domingo Fernández de Navarrete, *op. cit.*, p.302.

<sup>265</sup> *Relaciones geográficas del arzobispado de México, op. cit.*, p. 5.

<sup>266</sup> FORONDA A., Marcelino, y Cornelio R. BASCARA. *Manila*, Madrid, MAPFRE, 1992, p. 309. (Ciudades de Iberoamérica; n°8).

<sup>267</sup> María de Lourdes Díaz Trechuelo, *op. cit.*, p.96.





Fig. 25 : Cité de Manille. 1640-1650. Collection du Musée Naval d'Acapulco.

Les augustins se présentaient à leur monastère principal de Manille qui, selon Antonio de Morga, était *uno de los más suntuosos*. Ensuite, ils pouvaient aller ailleurs sur l'île de Luzon, ou dans la province d'Ilocos, ou à Pangasinan, ou à la Pampanga où tous les monastères leur appartenaient, ou à Cebú, et dépendant de cet évêché au monastère d'Arévalo sur l'île d'Otón.

Certaines missions étaient vraiment très reculées: l'archevêque de Manille, le frère Hernando Guerrero, OSA<sup>268</sup>, disait dans sa lettre au Roi de 1638 à propos des augustins récollets déchaussés: *estos religiosos eran los más pobres y sus misiones se encontraban en las partes más peligrosas de las islas*<sup>269</sup>.

Les franciscains déchaussés fondèrent aux Philippines la Province de San Gregorio Magno. Ils avaient leur maison principale à l'intérieur de la muraille de Manille; juste à côté, ils construisirent l'hôpital de *Los Naturales de Patronazgo Real* qu'ils administraient. Ils pouvaient être envoyés dans d'autres monastères des alentours de Manille, dans la province de Camarines, ou à la léproserie de San Lázaro de Dilao, ou encore au Japon, et à partir de 1630 en Chine<sup>270</sup>.

Les Dominicains avaient élu domicile près du Parían; leur église de Santo Domingo se trouvait près du quartier des Chinois, et c'est pour cela qu'ils en devinrent les conseillers spirituels et les défenseurs. En 1593, ils mirent en service la première imprimerie, facilitant la publication des œuvres écrites tant par les religieux que par les Espagnols résidents de

<sup>268</sup> OSA : Ordre de Saint Augustin

<sup>269</sup> Arturo Guevara Sánchez, *op. cit.*, p. 93.

<sup>270</sup> FERRANDO, Juan. «Historia de los PP. Dominicos en las Islas Filipinas y en sus misiones del Japón, China, Tunk-King y Formosa». Libro II. Cuarto Periodo. Cap. III. p. 189. *Colección Clásicos Tavera* [CD-ROM], vol. 13, serie X, Obras Clásicas para la Historia de Manila, Madrid, MAPFRE, 1998.

Manille. A partir de 1619, ils rallièrent aussi l'Université de Santo Tomas qui était sous leur direction, et à partir de 1630 le collège de San Juan de Letrán. Ils commencèrent à partir pour le Japon en 1602, et plus tard dans les missions de Formose, du Cambodge, ou de Tung-Kin<sup>271</sup>.

En mars 1581, arrivèrent aux Philippines à bord du galion San Martín les quatre premiers jésuites et l'archevêque Frère Domingo de Salazar. Ils se rendaient au collège de la Compagnie, à côté de la forteresse de Nuestra Señora de Guía. Tout près de là, ils tenaient un collège d'étudiants espagnols. Ils pouvaient être envoyés aux îles de Cebú, Pintados, Leyte, Ibabao, Samar et Bohol, ou être dirigés vers Canton ou les Îles Mariannes dont la conquête et l'évangélisation<sup>272</sup> avaient commencé en 1668 avec l'arrivée du jésuite Diego Luis de San Vitores et de cinq autres jésuites accompagnés de quelques soldats.

A Manille, les couvents de *Patronazgo Real de San Andres y Santa Potenciana* accueillaient les femmes démunies et les jeunes filles de la cité. Le couvent de Santa Clara, créé en 1621 par San Jerónima de la Asunción, fut mis sous la protection du Roi par *Cédula* en date du 21 juin 1662, et son protectorat était à la charge de l'auditeur le plus ancien de la *Audiencia*.

Ainsi, grandes furent les conséquences des ordres donnés par la Couronne dans le domaine de l'organisation ecclésiastique, et singulièrement en ce qui concerne les ordres religieux ; l'effort humain espagnol pour réunir et envoyer à la Nouvelle Espagne tous ces missionnaires ne pouvait donner un résultat positif si Acapulco ne s'activait pas fortement pour les recevoir et les envoyer vers l'Extrême-Orient par l'unique moyen de transport. Là-bas, ces mêmes missionnaires constituèrent l'axe principal de l'influence espagnole sur les populations asiatiques, certainement à Manille, mais aussi dans toutes les régions que la Couronne évangélisait au nom de la chrétienté.

Acapulco les reçut, les dirigea vers leurs différentes destinations, permettant à la couronne espagnole de valoriser son action politico-économique, conservant toute sa légitimité, et tirant un grand bénéfice de sa relation avec les autorités apostoliques.

L'incroyable lieu de réunion et de ralliement à la cause religieuse que fut Acapulco fut d'une efficacité fondamentale pour la propagation chrétienne dans le nouveau monde qui s'ouvrait en Extrême-Orient par l'intermédiaire de Manille. Rafael Bernal disait de ces missionnaires

---

<sup>271</sup> Juan Ferrando *op. cit.*, p. 203.

<sup>272</sup> Juan Ferrando *op. cit.*, p. 192.

que: *la existencia ahora mismo de una gran mayoría católica en Filipinas es el mejor monumento a su obra y es huella imborrable*<sup>273</sup>.

A la lecture de ces derniers paragraphes, on pourrait croire que l'on a oublié un ordre religieux important qui participa de manière décisive au développement d'Acapulco et à la réussite de cette mission commune : il s'agit de l'ordre des *Hipólitos* dont l'action principale au XVII<sup>e</sup> siècle fut l'administration de *l'Hospital Real*, chargé de maintenir une fonction utile à l'entreprise espagnole pour accompagner les passagers vers Manille ou pour recevoir ceux qui en revenaient, pour les équipages qui bien souvent arrivaient en très mauvais état, et pour la garnison, les fonctionnaires royaux, jusqu'aux esclaves du *Servicio Real* d'Acapulco. Mais on a cru plus convenable de présenter leur remarquable action non dans une optique religieuse, mais selon une orientation de santé publique, fonction que la couronne espagnole décida de développer au XVII<sup>e</sup> siècle.

Ce sera l'objet du chapitre suivant qui présente les efforts de santé publique dont nous venons de parler dans le panorama plus général des différents services qui furent développés à Acapulco afin d'améliorer le soutien au galion.

Ainsi, l'analyse des domaines connexes au fonctionnement de l'entreprise elle-même, celui de la santé, ceux des voies de communication et des services de l'arsenal vont nous permettre de compléter de façon intéressante la connaissance de l'implantation espagnole à Acapulco et de son fonctionnement au XVII<sup>e</sup> siècle.

\*

\* \*

---

<sup>273</sup> BERNAL, Rafael, «México en Filipinas», *Historia Mexicana*, Oct.-Dic. 1964, vol. XIV, n°2, p. 191.

## CHAPITRE II

# SANTÉ, VOIES DE COMMUNICATION ET ACTIVITÉS PORTUAIRES.

Dans notre précédent chapitre, nous avons présenté les rouages espagnols majeurs que la Couronne mit en place au cours du XVII<sup>ème</sup> siècle afin de remplir les buts qu'elle s'était assignés en s'implantant aux Philippines. Cet ensemble organisationnel ne pouvait fonctionner que par le travail de services qui, sans remplir directement la mission reçue, au moins en facilitait la réalisation, voire en étaient en quelque sorte des catalyseurs sans lesquels rien n'aurait été possible.

Les trois domaines que nous allons traiter concernent la santé, l'acheminement des marchandises et des personnes par voie de terre, et les différents soutiens de l'arsenal, ce que le titre de notre chapitre regroupe sous le terme d'activités portuaires, touchant de près ou de plus loin au galion, comme la construction et l'entretien naval, la fonderie de canons ou les petites activités qui bien que modestes ne devenaient pas moins qu'impératives pour que l'ensemble puisse fonctionner, la tonnellerie par exemple.

Ces domaines, que l'on peut estimer bien distincts de prime abord, sont en fait intimement liés, au galion et entre eux. Ils formaient une espèce de chaîne de maillons interdépendants. La question de l'eau en est un exemple : l'approvisionnement du galion en eau était à la fois un sujet d'architecture navale, par les poids embarqués, mais aussi de tonnellerie, pour la confection des récipients, mais encore de santé publique lorsque les conditions d'hygiène n'étaient pas intégrés, ce qui débouchait sur des maladies et des décès durant le voyage. Le souhait recherché dans une présentation groupée de ces services est de montrer ainsi toute la volonté de mise en cohérence d'une machinerie importante et inévitable pour réussir la mission royale, et l'implication partagée par toute la population d'Acapulco.

## 2.1. La santé.

La vie dans le monde du XVII<sup>ème</sup> siècle était généralement dure, mais entamer un voyage maritime signifiait d'avoir à affronter des circonstances où on ne connaissait pas les forts risques auxquels on s'exposait, en étant loin de toute aide.

Les conditions climatiques dans les régions touchées par le galion de Manille, de type tropical, augmentaient la difficulté pour se protéger, que ce soit à Manille ou à Acapulco. L'importance stratégique de la mission confiée à l'entreprise du galion demandait par ailleurs de résoudre la difficile question de la quantité de main d'œuvre, qualifiée ou non, nécessaire à la Couronne pour réussir, malgré toutes les difficultés rencontrées, à diminuer en particulier le nombre de pertes. C'est pour ces raisons qu'un effort important dans le domaine de la santé publique fut consenti par la Couronne et réalisé principalement par les religieux, bien plus qu'au nom du principe de sauvetage de la vie humaine.

### 2.1.1. L'assistance sanitaire au service d'Acapulco et du galion de Manille.

Bien que la fondation des hôpitaux de la Nouvelle Espagne relevât de la décision royale et que depuis 1541, par les lois du *Real Patronato* il eût été ordonné aux Vice-Rois, à l'*Audiencia* et aux Gouverneurs que *...con especial cuidado provean que en todos los pueblos de Españoles e Indios de sus provincias y jurisdicciones se funden hospitales donde sean curados los pobres enfermos y exercite la caridad christiana*<sup>274</sup>..., Acapulco ne disposait pas d'hôpital lorsqu'elle commençait à se peupler, ni pendant les années qui suivirent sa désignation comme port d'appui au galion de Manille.

On dispose de deux versions du début de l'hôpital d'Acapulco.

Doña Josefina Muriel écrit que:

*No sabemos exactamente el año en que se erigió, pero lo suponemos contemporáneo al de Santa Cruz y seguramente anterior a 1584, que fue el año de la muerte del fundador.*

*Con escasos recursos, pero con gran deseo de ayudar inmediatamente a los necesitados, Bernardino erigió su hospital en la forma más sencilla: un galerón de madera con techo de paja*<sup>275</sup>.

Selon Martin Cheryl English:

*La fecha exacta y las circunstancias en la fundación del Hospital de Nuestra Señora de la Consolación en Acapulco permanecen obscuras. Un escritor moderno ha concluido*

---

<sup>274</sup> SUAREZ, Marcela. *Hospitales y Sociedad en la Ciudad de México, del siglo XVI*. México: UNAM, 1988, p.35. (Serie Humanidades).

<sup>275</sup> MURIEL, Josefina. *Hospitales de la Nueva España Fundaciones del siglo XVI*, Tomo I. México: UNAM, Cruz Roja Mexicana, 1990, p. 217.

que la clínica de Acapulco fue establecida alrededor de 1569. El obispo Díaz presumió que las vivas experiencias de Álvarez durante su estancia en el puerto cuando embarcaba al Perú apuraron su determinación para ahí establecer un hospital. Sin embargo, un documento fechado 1596, que el mismo obispo reconoce, indicaba que Nuestra señora de la Consolación debió su creación a otro que Álvarez y sus seguidores. En una fecha indeterminada, definitivamente antes de 1590, el hospital fue confiado al grupo de San Hipólito porque carecía de recursos financieros adecuados. Desafortunadamente, el cambio en la administración no remedio sus dificultades económicas<sup>276</sup>.

Entre 1569 comme dit Cheryl, et 1584 comme le signale Mme Muriel, on avait donc donné le signal du départ du processus d'établissement de la colonie espagnole aux îles Philippines, et les galions faisaient leurs voyages d'aller et de retour, ayant besoin d'appui pour subvenir à leur soutien. A Acapulco, se rassemblaient de nombreux colons, fonctionnaires, religieux, soldats et équipages, exténués par les dures conditions de leur voyage, pouvant venir d'Espagne, de Manille ou de Nouvelle Espagne ; par ailleurs, les conditions climatologiques et sanitaires du port étaient à l'origine de nombreux décès.

Que Bernardino Alvares ait créé l'hôpital avant 1584 comme le dit Muriel, ou qu'il ait été confié aux *hipólitos* avant 1590 comme le dit Cheryl, traduit un problème grave puisque les *hipólitos* demandèrent l'aide du vice-roi Luis de Velasco II<sup>277</sup> qui donna l'ordre aux Officiers Royaux d'Acapulco de construire un *hospital mayor*. Mais l'ordre ne fut pas suivi, et un incendie en finit avec le vieil appentis de lits qui servait d'hôpital. Les malades étant dans la rue, les religieux essayèrent de construire un nouvel hôpital sur un terrain annexe qu'ils avaient acheté le 21 octobre 1591 et financé par les aumônes<sup>278</sup>. Plusieurs années passèrent, mais l'argent reçu ne suffit pas pour assurer la construction.

L'augmentation du besoin hospitalier au profit d'un grand nombre de serviteurs royaux malades mettait en péril le système du galion de Manille, et par là, l'entreprise espagnole d'Extrême-Orient. Un problème, apparemment bénin, pouvait ainsi entraîner de graves conséquences. Finalement le 18 août 1596, Philippe II décida de construire à ses frais l'immeuble qui par la suite resterait sous la protection du *Patronato Real*.

Le nouvel hôpital de Nuestra Señora de la Consolación fut terminé et consacré le 5 mars 1598 par le nouvel archevêque de Manille, Docteur frère Ignacio de Santibáñez, qui arrivait à Acapulco pour embarquer sur le galion.

---

<sup>276</sup> MARTIN Cheryl English. *The San Hipólito Hospitals of Colonial Mexico, 1566-1702*. p. 305. Thèse: Histoire: Michigan: 1976.

<sup>277</sup> 1590-1595.

<sup>278</sup> Josefina Muriel, *op. cit.*, p. 358. Dans: *Hospitales de la Nueva España*, T. II.

Cet hôpital de *cal y canto*<sup>279</sup> avait une capacité de cinquante lits distribués en cinq salles placées sous la protection de San Roque, San Rafael, Nuestra Señora de la Consolación et Nuestra Señora de la Soledad, une infirmerie de *éticos*, et une chambre annexe d'onctions<sup>280</sup>.

L'hôpital de Nuestra Señora de la Consolación était sous la tutelle du Roi, mais il reconnaissait aussi la juridiction locale de l'évêque ; si du premier il recevait les privilèges et dotations correspondant à celle d'un hôpital royal et était donc sujet aux inspections des autorités royales, la seconde tutelle veillait à la morale et aux bonnes coutumes, infligeant les punitions nécessaires. On y soignait militaires, fonctionnaires et civils, mais, étant l'unique port à de nombreux kilomètres alentour, les habitants de la région y avaient aussi accès.

Au titre du soutien royal à l'Hôpital, la *Caja Real* payait chaque 1er avril quatre cents pesos au Frère Supérieur des *hipólitos*<sup>281</sup>. En 1697, le Frère Supérieur Juan de Castañeda, dans son livre de dépenses et recettes, explique bien la manière utilisée pour soutenir Nuestra Señora de la Consolación:

*Recibo de pagas reales, soldadas y limosnas: Doscientos treinta y cuatro reales que se juntaron del pagamiento de nueve meses que se hizo del pagamiento que se hizo en la Real Fuerza a los soldados. Dos pesos y dos reales que se vendieron de botica. Siete pesos y seis reales de la limosna de los martes. Cinco reales que me dio un pobre por curarse. El pagamiento de la nao a las Islas Filipinas. De ochenta y ocho pesos de soldada que dio el navío San Joseph por su gente que se curó del reino. Cincuenta pesos de la soldada que dio el barco de Guayaquil por la gente de mar*<sup>282</sup>.

Au XVIIème siècle, les hôpitaux militaires n'existaient pas, ces paiements assuraient la surveillance médicale des serviteurs du Roi et ressemblaient ainsi à un centre relevant d'une assurance sociale<sup>283</sup>.

La vie n'était pas facile au XVIIème siècle, ni au port et encore moins à bord du galion de Manille. Le trajet Manille-Acapulco a été décrit comme difficile dans les paragraphes précédents, en utilisant le temps et la distance du trajet comme critères. La traversée pouvait durer de cinq à sept mois, jusqu'à huit comme dans le cas du galion San José en 1662. Mais en quel état arrivaient les bateaux et les personnes à Acapulco, après avoir fait le voyage le plus long de cette époque ? Portons notre attention sur ces voyageurs, et pour un moment, oublions le moyen physique que constitue le bateau lui-même pour examiner la vie à bord.

---

<sup>279</sup> *Cal y canto* : RAE : fort, massif et durable.

<sup>280</sup> GUERRA, Francisco. *El hospital en Hispano-América y Filipinas 1492-1898*, Madrid, Ministerio de Sanidad y Consumo, 1994, p. 262-264.

<sup>281</sup> AGI. Contaduría, 901, 1600-1601/Cuentas de Real Hacienda.

<sup>282</sup> AGN. AHH (008). Volumen 1408. Años 1682-1696. Cuentas del Hospital de la Consolación.

<sup>283</sup> Josefina Muriel, *op. cit.*, p. 254. Dans: Hospitales de la Nueva España, T. II

### 2.1.2. Le voyage risqué du galion de Manille. L'arrivée à Acapulco : voyageurs ou moribonds ?

Les galions de Manille étaient la propriété de la Couronne. Au début, le passage ne coûtait rien, mais par la suite, au XVII<sup>e</sup> siècle, son coût alla de deux à quatre mille pesos<sup>284</sup>. Pour se nourrir, les passagers se voyaient obligés soit de donner un pourboire au commis aux vivres<sup>285</sup>, soit d'embarquer leurs propres provisions comme le faisaient en particulier les religieux. Les voyageurs économiquement faibles, les marins, et les soldats destinés aux Philippines recevaient une ration et souffraient des plus grands maux en particulier si le voyage se prolongeait.

Depuis 1604, par la loi 17. Livre 9. Titre 45. de la *Navegacion y Comercio de las Filipinas*, la Couronne prévoyait que l'on embarque les approvisionnements nécessaires et une réserve pour le cas où le voyage se prolongerait. Elle avait établi une liste de vivres de bas coût et supposés de longue conservation en copiant ce qui se faisait dans le reste de l'Empire, mais n'avait pas tenu compte des conditions climatiques locales.

Ainsi, les aliments mis à disposition à bord étaient des légumes secs comme des fèves, des lentilles, des haricots et pois chiches qui composaient la *menestra*, du fromage sec, du lardon, de la viande salée, du poisson séché, du biscuit, de l'ail, des oignons, du sel, du vinaigre et de l'huile. Ces aliments ne résistaient ni à la chaleur ni à l'humidité des régions tropicales.

Au début du voyage, les jeudis et dimanches, on servait de la viande fraîche. Les autres jours de la semaine, du poisson frais était servi quand on était proche des côtes. On sait grâce à Gemelli Careri que tant qu'ils étaient dans l'Archipel, on mangeait du requin, de l'albacore, un thon blanc, et d'autres poissons, remplacés sur les côtes de la Nouvelle Espagne par les tortues, les requins et les dorades. Mais une fois en haute mer, le menu était composé de viande salée, de lardon, et de poisson salé. Le poisson comme la viande séchée étaient bouillis à l'eau salée. Pour accompagner ces aliments, on donnait du *bizcocho*, du biscuit, un pain sec à base de son de blé cuit deux fois pour qu'il perde son humidité et résiste plus longtemps.

L'eau était puisée dans la rivière Pasig de Manille et était conservée en jarres protégées par des *bejucos* ou des nattes de palme ; Pedro Cubero en dit du bien : c'était *la más linda agua que se bebe en Filipinas*<sup>286</sup>. Gemelli Careri note comment on buvait le vin: *...una vez en la*

---

<sup>284</sup> William L. Schurtz, *op. cit.*, p. 243.

<sup>285</sup> *Ibid.*

<sup>286</sup> Pedro Cubero Sebastián, *op. cit.*, p. 274.



*mar me hizo ayunar a la manera armenia, habiendo desaparecido de su mesa todo el vino.* Mais on donnait aussi du vin de cocos, comme le rapporte le même Gemelli: *El capitán debido a lo penetrante del tiempo, hizo que se distribuyera algo de vino de cocos entre los marineros, para calentarles los estómagos*<sup>287</sup>.

Bien que, au XVII<sup>ème</sup> siècle, le chocolat ait été un motif de discussion morale pour savoir s'il interrompait le jeûne ecclésiastique<sup>288</sup>, c'était à bord du galion de Manille l'aliment le plus convoité par les officiers et les passagers de noble lignée qui, avec le miel, les fruits *en conserva*<sup>289</sup>, les olives, les câpres et les poules, composait une partie de leur menu et de celui des malades.

Les légumes secs, tout comme l'ail et les oignons, et surtout le chocolat, étaient considérés à la fois comme aliments et médicaments. Les soldats du fort de San Diego, et les malades de de Nuestra Señora de la Consolación d'Acapulco suivaient ce régime alimentaire de base.

### 2.1.3. Un voyage en trois phases de différentes difficultés.

Dans le même article de la *Recopilacion de Indias*, la loi 32, publiée en 1622, ratifiée en 1631 et 1660, prévoyait le départ à partir de Manille durant le mois de juin parce que: *hay peligro en arribar o perderse, saliendo mas tarde.*

Connaissant la composition de ce régime alimentaire et prenant en compte le fait que le galion devait quitter Manille en juin, on peut diviser le trajet Manille-Acapulco en trois phases pour expliquer les différents évènements auxquels les voyageurs devaient s'attendre.

Le premier commençait dès la sortie du galion de la baie de Manille, pour ensuite naviguer à travers les îles de l'Archipel et déboucher sur l'océan Pacifique en transitant par le canal de San Bernardino.

Hernández de los Ríos Coronel explique la raison de la période de départ:

*...los monzones comienzan en algún momento del mes de junio, y si sorprenden algún navío en el puerto tienen que esperar de quince días a un mes antes de echarse a la mar, y si los sorprende navegando puede aprovechar sus vientos hasta alcanzar aquellos que los impulsan hacia el este con regularidad hasta el final del viaje, el piloto debe de haber pasado con buen tiempo las aguas del Japón, que son las más peligrosas de toda la travesía*<sup>290</sup>.

---

<sup>287</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p.154. Dans: A voyage to the Philippins.

<sup>288</sup> LEÓN PINELO, Antonio de. *Question Moral. Si el chocolate quebranta el ayuno eclesiástico*, Facsimile de la primera edición, (Madrid, 1636). México, CONDUMEX, 1994. p. 1.

<sup>289</sup> Fruits *en conserva* : sorte de pâte de fruits.

<sup>290</sup> Dans: William Schurtz, *op. cit.*, p.232.

Lors de cette partie du trajet, ces énormes et lourds bateaux naviguaient près de la côte, dans les canaux formés par les îles; ils affrontaient les courants, les hauts fonds de la zone et les *vendavales*, ces forts vents de mousson qui soufflaient avec furie et apportaient la pluie.

Ce fut dans ce tronçon que les galions souffrirent de la majorité de leurs *arribadas*. Ce nom *d'arribada* indiquait aux Philippines l'interruption du voyage d'un galion qui pour diverses raisons avait à revenir à Manille: un tel évènement était perçu aussi grave qu'un naufrage.

En effet, la vie de la colonie se paralysait: non seulement c'était une catastrophe humaine et économique parce qu'elle pouvait causer la perte de vies humaines et de marchandises, mais aussi une tragédie financière; comme le dit William Schurtz, c'était un : ...*desastre, porque el permiso de exportación a Nueva España se perdía y al año siguiente no se podían acumular los cargamentos de dos años*<sup>291</sup>. Plus, la Couronne ne disposait pas du nombre suffisant de bateaux pour en envoyer un en remplacement. Tout s'effondrait, l'unique lien avec la Nouvelle Espagne se rompait, il n'y avait pas de renfort de soldats, de religieux, de fonctionnaires, de médicaments, d'armes, etc... Mais surtout, n'arrivaient pas les pesos d'argent: l'année suivante, les jonques chinoises et leurs marchandises diminueraient. Le cycle avait donc à faire une pause.

Le docteur Antonio de Morga, lors du voyage hasardeux qu'il fit des Philippines à la Nouvelle Espagne, raconte que les bateaux rencontrèrent du mauvais temps et mouillèrent en se mettant à l'abri de la terre à seulement dix lieues de Manille. Après trois jours de vents et de fortes pluies, ils furent poussés à la côte et s'échouèrent. Par voie terrestre, on avertit la ville de Manille. Des renforts arrivèrent, et à la marée montante, les galions furent tirés sur une lieue pour les remettre en mesure de faire route à la voile et de continuer leur voyage<sup>292</sup>.

Dans cette première partie du voyage de don Antonio de Morga, on observe combien le galion était exposé aux conditions climatiques. Outre ces risques naturels, durant tout le XVII<sup>ème</sup> siècle, ils durent parfois fuir les flottes de pirates qui les attendaient dans cette partie du trajet. Ainsi, les dégâts physiques et psychologiques étaient le quotidien des équipages et des passagers, mais affronter le danger depuis le début de cette course diminuait les forces du personnel du galion: affaiblis, ils devaient se mesurer à la seconde étape, celle de l'immensité de l'océan Pacifique.

A la sortie du détroit de San Bernardino, les attendait la plus longue et la plus risquée des navigations; elle se faisait en solitaire, même si plusieurs vaisseaux avaient quitté Manille de

---

<sup>291</sup> William Schurtz, *op. cit.*, p.238.

<sup>292</sup> Antonio de Morga, *op. cit.*, p. 185.

concert. Dans cette partie du voyage, le bateau comme les personnes défiaient et affrontaient la mer et les dures conditions climatologiques d'un océan qui ne se présentait comme pacifique que par son nom.

Une fois passées les mauvaises fortunes des Îles Mariannes, tous les galions du siècle naviguaient entre les trente et quarante degrés de latitude Nord comme lors du voyage de don Antonio de Morga; ils se retrouvaient en mer sans voir la terre pendant approximativement trois mois, devant combattre les *baguios*, ces vents d'ouragan et de pluie générés par les typhons de l'océan Pacifique.

Durant le XVII<sup>ème</sup> siècle, toutes les descriptions de ce voyage parlent de vagues grandes comme des montagnes qui entraînent de part et d'autre du *combés*<sup>293</sup>, cognait sur les couples du navire avec les trépidations et le fracas de pièces d'artillerie<sup>294</sup>, et mentionnent que le galion paraissait s'enfoncer dans les abîmes. Les passagers étaient ballotés d'un côté à l'autre du navire; terrorisés, ils se confessaient en pleurs et en sanglots, demandaient l'absolution. On attachait les reliques à la voile, on implorait Dieu et ses Saints de sortir d'une telle furie, on criait miséricorde, pendant que les marins, extrêmement prudents, protégeaient leur bateau en le mettant à la cape<sup>295</sup>, tentant de maîtriser la barre à huit ou dix pour conserver le cap et pompant l'eau embarquée.

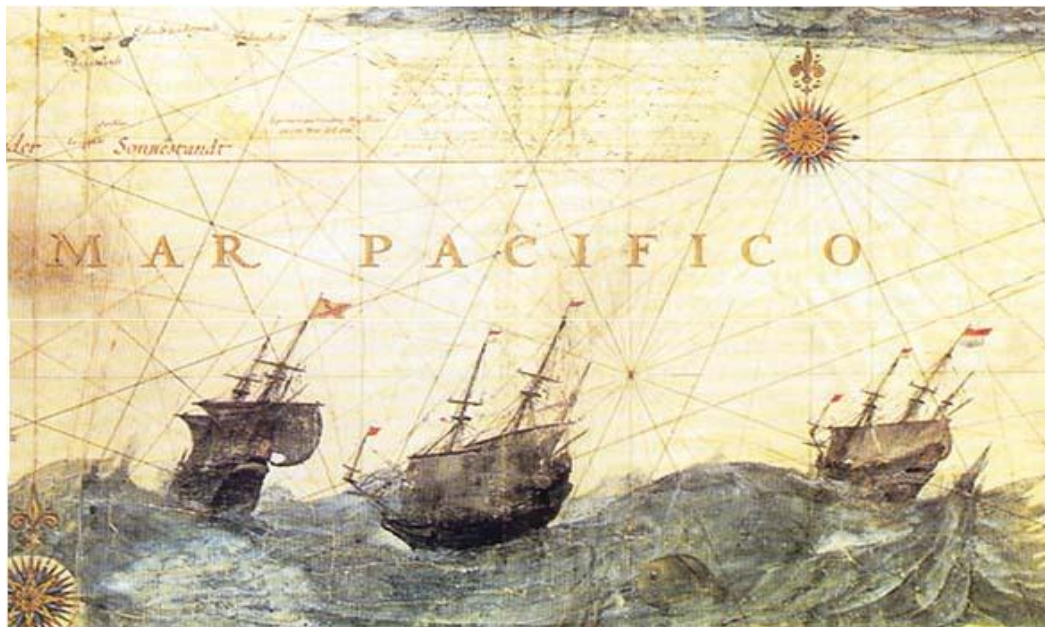


Fig. 26 : Bateaux à la cape dans le mauvais temps.  
Détail d'une carte nautique de Hessel Gerritsz, 1622, Bibliothèque Nationale, Paris.

<sup>293</sup> RAE. *Mar*. Espace du pont supérieur situé entre le mât principal et le château avant.

<sup>294</sup> CUBERO SEBASTIÁN, Pedro. *Peregrinación del Mundo*, Madrid, Miraguano Ediciones/Ediciones Polifemo, 2007, p. 340.

<sup>295</sup> Mettre à la cape : Maritime : disposer les voiles de manière à ce que l'embarcation avance peu. Se maintenir sans reculer plus que l'inévitable quand le vent est fort et contraire.

La pluie, les éclairs, le tonnerre tombaient sur le mât et tuaient ou blessaient; don Antonio de Morga vit comme: *un rayo aporreo a dieciséis personas, et algunos se quedaron sin habla ni sentido por todo aquel día*<sup>296</sup>.

Au fur et à mesure que le galion montait en latitude, les basses températures, la grêle, la brume, le froid acéré causaient des pertes, principalement parmi les mousses philippins. Ceci motiva la Couronne pour imposer en 1620 la Loi 53. Livre 8. Titre 45. de la *Navegacion y Comercio de Filipinas* qui punissait les officiers de vaisseau si l'un des mousses embarqués mourrait de ne pas porter les habits nécessaires pour se protéger de ces conditions climatiques.

Le calme désespérant suivait ces infortunes. María de la Jara, passagère du galion de Manille, ne le supporta pas et se jeta à la mer durant son voyage de Manille à Acapulco, laissant son souvenir à la postérité vers les trente-quatre degrés de latitude: une île reçut son nom.

Les choses ne s'arrêtaient pas là: à toutes les difficultés climatologiques s'ajoutaient la mauvaise conservation des aliments, les mouches abondantes, les punaises, les charançons du biscuit. Gemelli Careri rapporte que: *en un corto tiempo no solo corren por las cabinas, camas, y los platos en los que comen los hombres, pero insensiblemente se fijan al cuerpo*<sup>297</sup>. L'eau était rationnée, les vers nageaient dans les assiettes de bouillon de poisson salé et pestilentiel, ou de viande si dure qu'il n'était pas possible de la mastiquer.

Mais dans aucun des rapports on ne parle de rats, parce que comme le dit Carlos Romero Giordano, on embarquait des chats depuis que:

*...se abrió la ruta de Manila se llevaba en aquellos barcos a varios de estos animales, pues era conseja general que su presencia bastaba para alejar al temido "alichan de los mares", aquel monstruo fantástico que atacaba los bajeles y devoraba su tripulación dejando como prueba de su existencia los esqueletos de la marinería tendidos en las cubiertas de los barcos*<sup>298</sup>.

Il est certain que l'équipage et les passagers affrontaient des périls très dangereux durant ce tronçon, mais ils ne s'arrêtaient pas d'agir, même si leur exposition aux conditions maritimes, la vie journalière sur le bateau, et la situation sanitaire générale diminuaient leurs forces.

Entassés dans leurs chambrées, affamés, morts de froid, dans une totale promiscuité, s'observant, malades, tel était leur cadre de vie quand ils approchaient des côtes de la Nouvelle Espagne.

---

<sup>296</sup> Antonio de Morga, *op. cit.*, p.186.

<sup>297</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p.155. Dans: A Voyage to the Philippines.

<sup>298</sup> ROMERO GIORDANO, Carlos, «Aquellos tiempos de galeones», *México en el tiempo*, 1969, Año 4, n° 25, p. 14.

Lors de cette troisième et dernière étape du voyage, ces gens affrontaient la mort. Ni le chocolat conservé dans les *tibores* chinois, ni les fruits *en conserva*, uniques aliments qui ne se perdaient pas et qui résistaient au long voyage, ne pouvaient sauver la vie des passagers et de l'équipage, même si à ce moment du voyage la consommation de ces aliments s'était démocratisée: les marins et les mousses étaient enfin autorisés à consommer du chocolat en grandes quantités.

Les gens affaiblis par l'effort dans un voyage aussi long, par le manque de vitamines, tombaient malades du *Berben*, ou du scorbut connu sous le nom de mal de *Loanda*. Un des symptômes de cette maladie, l'apparition de taches sur la peau causées par les hémorragies, entraîna au XVII<sup>ème</sup> siècle une croyance: les personnes qui mourraient avec des taches sur le cœur et sur tout le corps ne mourraient pas du mal de *Loanda* mais de *melancolía* y *tristeza*<sup>299</sup>.

Selon Gemelli Careri, on souffrait *de picazones furiosas*, à cause de la nourriture salée. Le père Pedro Cubero Sebastián relate que:

*...de disentería es raro el que se escapa, por allí nos sucedía echar tres o cuatro muertos al agua cada día; de tal manera que en menos de quince días echamos noventa y dos muertos; con que ajustado el viaje, sin los que murieron en Acapulco, que fueron nueve, de cuatrocientas personas que vendríamos entre marineros y grumetes, llegamos ciento noventa y dos, y muchos de ellos tan achacosos que en muchos días no volvieron a restaurar la salud*<sup>300</sup>.

Rappelons le cas du galion Nuestra Señora de la Victoria qui en 1657 passa au large d'Acapulco et qui, poussé par les courants, arriva ensuite au large de Huatulco: à bord, on ne trouva que des squelettes.

Sur ce tronçon, la vie quotidienne passait du Te Deum et de la fête qui suivaient la nouvelle de la présence en mer des algues flottantes appelées *señas*, aux messes de défunts et aux immersions des cadavres par-dessus bord. Mourir en haute mer sans sépulture chrétienne, loin de la protection des autels et des intérieurs d'église, sans aide des saints et sans le soutien de la messe journalière, entraînait la panique des voyageurs: l'âme désemparée ne pouvait profiter du repos éternel.

---

<sup>299</sup> *Mapas de las costas de la Nueva España en el Mar del Sur, desde la última población de españoles en ellas, que es la ciudad de Compostela, en adelante, poniendo en cada uno los frutos, aguada y naturaleza de sus habitantes, demostrando los bajos, arrecifes y fondos de sus puertos, ríos y esteros navegables, para que sirva de Norte a los navegantes que surcaren aquellas costas o que, por algún accidente, fueren arrojados a ellas.* Celsus Kelly, *Some early maps relating to the Queiros-Torres discoveries of 1606*, Lisboa, 1961, p.4. Mapa de Acapulco con los galeones que entran por la boca chica, detrás la Roqueta.

<sup>300</sup> Pedro Cubero Sebastián, *op. cit.*, p. 342.



Fig. 27 : Les *Señas*.

Photographie prise devant la cote de Baja California Norte. Collection personnelle.

Finalement, vêtu de ses plus beaux atours, ce galion de Manille exténué entrait dans la baie d'Acapulco. Mais en quel état !

Les passagers, souvent malades, au moins affaiblis et au pire moribonds, étaient emportés à l'Hôpital Royal de Nuestra Señora de la Consolación. Les rapports des Officiers Royaux rappellent cette réalité: *Por haber venido enferma toda la gente de mar de la nao se llevaron al Hospital Real y se iban muriendo y no podían ir a descargar la carga*<sup>301</sup> ...

Mais, même si le galion de Manille arrivait à la période hivernale lorsque le climat était plus reposant, Acapulco n'offrait pas les conditions idéales pour le prompt rétablissement de ceux qui, partis depuis de longs mois, étaient récupérés par une population certainement intéressée par leur retour, mais beaucoup plus inquiète des bénéfiques que les marchandises d'Orient transportées par le galion signifiaient.

2.1.4. L'insalubrité à Acapulco aggrave les difficultés des passagers du galion de Manille et occasionne les mouvements de flux et de reflux de ses habitants.

En comparant la position d'un lieu avec la ligne de l'équateur, la connaissance de la latitude permettait à l'époque d'avoir une idée générale du climat de la région considérée. Depuis 1600, Pedro Teixeira, un passager du galion de Manille, avait situé Acapulco par 16 degrés de latitude Nord. Antonio de Morga, en 1609, lui donnait un demi-degré de plus. Vers 1611, le Comptable Royal Alonso de Funes lui avait ajouté un autre demi-degré, et durant la deuxième décennie du XVIIème siècle, le carmélite Antonio Vasquez de Espinosa la plaçait aussi vers les dix-sept degrés. Ainsi, avec ses seize ou dix-sept degrés de latitude,

---

<sup>301</sup> AGI. Contaduría, 902, desde 4-XII-1609 hasta fin octubre-1610/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

Acapulco<sup>302</sup> se trouvait près de ce qui s'appelait la *Zona Tórrida*, et ainsi tout voyageur, religieux ou officiel qui passait par le port au XVII<sup>e</sup> siècle, en qualifiait le climat de *malísimo, ingrato, de calor intolerante, sofocante, caliente*.

Frère Domingo Fernández de Navarrete vécut une année dans le port; non seulement il le considéra comme un *temple infernal*, mais aussi, en raison du climat, conjectura sur la signification de son nom: *Acapulco en la lengua de la tierra quiere decir Boca de Infierno*. Même la saison des pluies, de juin à octobre, qui comme dit le père Cubero Sebastián: *traían tantos truenos relámpagos, rayos que daba horror habitar en él*, ne venait rafraîchir les lieux: au contraire, la vie se compliquait car, à cause de l'humidité, le climat devenait *enfermo, nocivo, malsano*.

Un autre inconvénient d'Acapulco était que les vents n'arrivaient pas jusqu'à la ville, même quand le courant d'air entraît par *Boca Grande*. Don Nicolás Cardona, chargé de la protection et de la défense du port en 1614, confirma ce problème en disant que: *...su puerto es seguro y muy bueno abrigado de todos vientos*<sup>303</sup> ...

Par ailleurs, entre les montagnes et le littoral se formait une cuvette qui, à cause d'un sol imperméable, retenait les eaux qui descendaient des montagnes voisines, formant divers marais tout le long de la baie et une petite lagune avec sa mangrove<sup>304</sup>.



Fig. 28 : Détail de la carte du XVIII<sup>e</sup> siècle du port d'Acapulco situé par 16deg45min de latitude Nord et 134deg15min de longitude Ouest prise du méridien de San Bernardino à l'embouchure de l'archipel philippin, dans la *Mar del Sur*. Collection du Museo Histórico Naval d'Acapulco<sup>305</sup>.

<sup>302</sup> La latitude réelle d'Acapulco est de 16deg51N.

<sup>303</sup> CALDERÓN QUIJANO, José Antonio. *Nueva Cartografía de Acapulco, Campeche y Veracruz*. Sevilla, EEHA, 1969, p. 49. (Colección Anuario; n° 171).

<sup>304</sup> José Pasta Tagliabue, *op. cit.*, p. 272.

Ces eaux stagnantes et putrides entretenaient de véritables élevages du moustique anophèle porteur de la malaria: avec le climat chaud et humide d'Acapulco, elles augmentaient sa force et en favorisaient la propagation.

On pense que les moustiques existaient probablement avant l'arrivée des Espagnols, mais ils n'avaient pas entamé le cycle de cette maladie par manque de sang infecté. Cette phase débuta malheureusement à la Nouvelle Espagne avec l'arrivée des esclaves noirs: apparemment sains, ils étaient cependant porteurs de la malaria<sup>306</sup>. Cette maladie diminue l'immunité de l'organisme et facilite la contagion de maladies mortelles, augmentant ainsi les risques encourus par la population.

A part la malaria, on y rencontrait aussi d'autres maladies propres aux zones tropicales, toutes transmises par l'eau, comme la dysenterie amibienne, la typhoïde, le ver intestinal... Pedro Cubero Sebastián, qui vécut quelques mois dans le port, décrivit l'eau des puits comme: *pesada*<sup>307</sup> y *salobre*<sup>308</sup>. Pour compléter le tableau, on ajoutera les animaux nuisibles et venimeux comme les cent pieds, les puces, les petits moustiques, les araignées vénéneuses, les tarentules et les scorpions, très courants à Acapulco. Et pour terminer, arrivait par le galion de Manille *el mal gálico*, la syphilis, qu'Alejandro Malaspina au XVIIIème siècle attribuait aux Philippins<sup>309</sup>.

Le taux d'occupation de la ville changeait drastiquement lors de la présence du galion de Manille: la population permanente d'Acapulco augmentait, elle était probablement triplée, et le besoin en bêtes de somme était très fort. Prenons en exemple le galion San Andrés qui arriva en décembre 1614, suivi quelques semaines plus tard en 1615 de la *Capitana*: pour les deux bateaux, seulement en ce qui concerne les caisses, les ballots, les paquets, les pains de cire et la faïence, la cargaison devait approcher neuf cents tonnes, sans même donc compter les petites caisses, les tabatières, les écritoires, les paniers, les vêtements, le mercure. Si chaque mule portait un poids de deux cents kilos, on devait alors disposer d'au moins quatre mille cinq cents bêtes; elles entrèrent à Acapulco et stationnèrent dans les rues dès leur

---

<sup>305</sup> Grâce à Marcelo Adano, directeur du musée Historique Naval d'Acapulco, dans cette carte du XIXème siècle, nous remarquons que sur la colline de la Mira se trouvait la *vigía de los chinos*, et que la *vigía de los peruleros* se trouvait approximativement à 2.35 km au NNE de la *vigía de los chinos*, et à 2.5 km au NNO du fort de San Diego, à une altitude de 240 à 330 mètres.

<sup>306</sup> NEWSON A., Linda, Explicación de las Variaciones regionales de las tendencias demográficas en la América Española colonial; el caso de México. *Lecturas de Historia Mexicana*, 1994, n°9, COLMEX. p. 521.

<sup>307</sup> *Pesada*: adjectif de l'époque.

<sup>308</sup> *Salobre*: RAE. Dont une forte proportion de sels la rend impropre à la boisson et à d'autres usages.

<sup>309</sup> GONZÁLEZ CLAVERÁN, Virginia. *Malaspina en Acapulco*, México, Espejo de Obsidiana S.A., 1989, p.204.



arrivée avec leurs marchandises pour Manille, jusqu'à leur chargement des biens et produits achetés à la foire et destinés à Mexico et à l'intérieur de la Nouvelle Espagne.

La population d'Acapulco vivait dans cet espace physique insalubre. La mort touchait tout le monde, *Castellanos*, Officiers Royaux, enfants, gardiens d'entrepôts, tonneliers, soldats, *indios chinos* du *Real Servicio*, jusqu'à l'inspecteur don Pedro de Quiroga. Écoutons les plaintes que tous décrivent, et qui furent transcrites dans les dossiers des différentes archives.

Dans sa lettre de 1606, le *factor real* Juan Rodríguez de Salamanca écrivait au Roi:

*Desde que llegue a este puerto de Acapulco de esta Nueva España a servir a Vuestra Majestad de factor y proveedor no he tenido hora de salud y estoy acabando la vida por mil maneras y con grandes desventuras y trabajos que sin duda era mejor estar bogando en una galera que estar como estoy*<sup>310</sup>.

Le secrétaire royal don Alonso de Funes écrivait en 1611 à son beau-père et l'informait de la naissance de sa fille qui mourut juste après son baptême, et du découragement de sa femme qui resta avec des *achaques de preñada*.

Lorsqu'en 1647 le frère Domingo Fernández de Navarrete séjourna à Acapulco, ses deux compagnons tombèrent malades et le *Castellano* don Juan de Bracamontes Santiesteva mourut.

En 1677, surgit un différent entre le *Castellano* de la Force royale d'Acapulco don Diego Antonio Polo y Navarro, le Trésorier don Francisco de Rodezno, et le comptable intérimaire don Martín Calvo. Durant ces chamailleries, le *Castellano* envoya son officier supérieur chez don Francisco de Rodezno qui s'était excusé de ne pas avoir l'argent de la paye des soldats, disant qu'il était malade: *por achaque de unas curas que le dieron*<sup>311</sup>.

Avant que le poste de comptable royal ne soit pris par don Francisco de Meca y Falces, les postes d'Officiers Royaux avaient été remplis pendant de longues années par des intérimaires, car, comme le rapporte don Francisco : *...no ha habido persona que quiera el puesto por el mal temple de la ciudad*<sup>312</sup>.

Quelque temps après, don Francisco de Meca y Falces, qui occupa le poste à partir de 1681, écrivit au vice-roi marquis de la Laguna pour lui demander d'être remplacé parce que: *se*

---

<sup>310</sup> AGN. Mexico, 371/1598-1697/ Cartas y expedientes de los oficiales reales de Acapulco.

<sup>311</sup> AGI. Escribanía, 177B, Pleitos de la Audiencia de México.

<sup>312</sup> AGI. México, 454, Nombramientos Oficiales Reales.

*halla muy falto de salud, agravado de achaques originados de los malos aires de aquel puerto. Y aconsejado de los médicos mude de temperamento para restituirse a ella*<sup>313</sup>.

Ainsi, on ne venait à Acapulco que par obligation, certes havre de paix en comparaison d'une traversée exténuante et mortelle, ou place d'échanges commerciaux à l'arrivée et au départ du galion de Manille, mais ville de forte dangerosité et de grande pénibilité. C'est ainsi que tous ceux qui en étaient financièrement capables fuyaient Acapulco lorsque la présence de galion ne les retenait pas, y compris certains responsables -curé *beneficiado*, *Castellano*, et Officiers Royaux- qui cependant devaient rester sur place.

### 2.1.5. La chance de l'Hôpital Royal de Nuestra Señora de la Consolación et de ses pieux *hipólitos*.

Au début de 1648, Nuestra Señora de la Consolación souffrit de grands dommages à cause de l'incendie qui éclata à l'ermitage de San Nicolás de Tolentino. Frère Domingo Fernández de Navarrete vécut ce sinistre:

*El viento era favorable al fuego, las casas cubiertas de paja, seca como yesca, ya se ve, que bien arderían. Lo singular era que llevaba el viento una chispa doscientos pasos, caía en una casa, y luego al puro levantaba una llama hasta las nubes. Las campanas del convento de San Francisco, cayeron a tierra... La botica real, fue cosa lastimosa, las redomas, y otras vasijas, todas eran de loza fina de China; y aunque la cubierta de la caja era de tejamanil, no estorbo el que todo se arruinase*<sup>314</sup>.

Dans ses notes de février 1648, don Gregorio de Guijo raconte le malheur: *Por este mes de febrero se prendió fuego en la Iglesia de San Nicolás del puerto de Acapulco, y de allí, por hacer viento, paso y prendió en las casas y se quemó la mayor parte*<sup>315</sup> ....

Les dommages causés à l'hôpital par cette *quema universal*, comme l'appelèrent les *vecinos* d'Acapulco<sup>316</sup>, amenèrent la Couronne à mettre en place en 1651 une taxe de deux pour-cent sur les marchandises des Philippines pour payer les réparations nécessaires.

La présentation de cet épisode embrasant de la ville d'Acapulco est placée ici pour rappeler les nombreuses caractéristiques de construction de la ville: la propagation du feu à toute une ville est généralement due à l'étroitesse de ses rues et à l'inflammabilité des matériaux de construction -*palapa*, feuille de cocotier, paille, adobe, bois, etc-.

---

<sup>313</sup> *Ibid.*

<sup>314</sup> Domingo Fernández de Navarrete, *op. cit.*, p.300.

<sup>315</sup> GUIJO, Gregorio M. de. *Diario de Guijo*, Tomo I, México, Editorial Porrúa, 1953, p.150. (Colección de Escritores Mexicanos; n°64).

<sup>316</sup> AGN. Bienes Nacionales (014). Volumen 34. Expediente 2. 1647.

Le vice-roi comte de Alva de Liste ordonna de reconstruire l'hôpital le 23 mars 1652. Ce travail, évalué à onze mille pesos, fut à la charge du maître Bartolomé Gallardo<sup>317</sup>. Durant les travaux de reconstruction, on dut trouver des méthodes de substitution pour que l'hôpital pût continuer à travailler. Deux exemples le confirment dans les paiements: en 1656, les Officiers Royaux payèrent encore l'officier supérieur Juan Ponce de León pour quelques maisons que l'on destina à l'hôpital<sup>318</sup> et en 1659, la *Caja Real* paya à Micaela Vargas, veuve de Juan Fernández Tomé, les maisons qui servirent d'hôpital royal et auxquelles on adjoignit une infirmerie<sup>319</sup>.

Ces maisons qui formaient un rectangle de cinquante-cinq *varas*<sup>320</sup> de long sur quarante *varas* de profondeur se trouvaient sur un terrain où passaient les eaux abondantes de rivières. Disposant d'un total de trente-six lits, cet hôpital rendit service pendant un peu plus de trente ans.

En décembre 1691, un groupe de travail formé des Officiers Royaux d'Acapulco, comme juges receveurs, et de frère Juan de Castañeda, Supérieur de l'Hôpital de Nuestra Señora de la Consolación, inspecta l'hôpital: si la pharmacie qui était contiguë à la cellule était disponible avec tous les équipements et matériels nécessaires à l'élaboration des médicaments, on trouva en revanche que les deux infirmeries et les bureaux étaient effondrés. La cellule du frère et l'église étaient étayés. Dans une galerie, il y avait vingt lits et dix-huit autres lits se trouvaient dans un bout de couloir étayé collé à l'église<sup>321</sup>.

On est surpris du paradoxe qui éclaire quarante années de la deuxième partie du siècle: d'un côté on reconnaît le besoin d'un hôpital et d'un autre on « découvre » à l'occasion d'une inspection que des parties entières de l'édifice sont en ruines. Conséquence de l'existence d'une bureaucratie rampante ou de difficultés financières du Trésor Royal? Il est évident que les actes ne suivaient pas strictement les décisions.

Après la vérification, voyant les conditions dans lesquelles se trouvait l'édifice, on décida de construire un nouvel hôpital, en en changeant le lieu d'implantation pour qu'il soit plus sûr, sans risques ni inconvénients. On calcula que celui-ci devrait être terminé un an et demi plus tard, qu'on le financerait avec l'argent provenant de la remise *-el indulto-* de soixante-

---

<sup>317</sup> Esteban de la Carrera y Prado, *op. cit.*, p. 89.

<sup>318</sup> AGI. Contaduría, 905B, 1656/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>319</sup> AGI. Contaduría, 905B, 1659/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>320</sup> *Vara* : trois pieds quatre mains soit quatre-vingt-trois centimètres et huit millimètres.

<sup>321</sup> AGN. Hospitales (054). Contenedor 06. Volumen 15. Expediente 6. 1691. F. 309-323.

quatorze mille pesos que payait le galion de Manille; et le Roi autorisa que l'on prenne l'argent correspondant aux deux pour-cent des impôts.

Quasiment à la fin de la construction, le frère supérieur revint vers le Provincial des *hipólitos* en annonçant qu'il manquait deux mille cinq cents pesos pour le terminer: le vice-roi comte de Calve<sup>322</sup> ordonna au *Castellano* de donner mille deux cents pesos, d'utiliser le produit de l'aumône, et s'ils n'arrivaient pas à réunir l'argent nécessaire, de le demander à l'*alcalde* de Tixtla pour que celui-ci le prenne sur le tribut. La durée des travaux dura cinquante-deux semaines, ce qui dans ce cas précis paraît assez court. La rapidité dans la construction du nouvel hôpital est une preuve tangible qu'on aurait pu le faire avant si la volonté avait été réelle.

Le nouvel hôpital, construit de pierre et de chaux, de bois, d'adobe, avec des clous et un toit en tuiles, mesurait au total deux cents quatre-vingt-dix-huit *varas*, disposait de deux infirmeries, d'une chambre d'infirmier et d'un vestiaire, d'une cuisine, d'une chambre pour les esclaves. On communiquait par des galeries qui en faisaient le tour, et sur lesquelles donnaient douze portes d'entrée et dix fenêtres. L'édifice, l'église et une partie du couloir étaient clos de murs.

Pour équiper sa nouvelle église, le Frère Supérieur profita de la période de la foire: il acheta des toiles de Damas de Chine pour la table de l'autel, il fit confectionner en soie et en dentelle de Milan les rideaux des autels de San Pedro et de San Nicolás Obispo, les voiles du tabernacle, les tissus pour le calice et les rideaux des reliques de l'autel.

La richesse de ces ornements révèle le niveau d'attente pour les services de l'hôpital et la sincérité du remerciement à Dieu et au Roi qui en avait permis la construction.

Contre vents et marées, les *hipólitos*, fidèles serviteurs de Dieu et du Roi, considérés comme des professionnels compétents, apportèrent leurs services à l'hôpital de Nuestra Señora de la Consolación d'Acapulco durant tout le XVIIème siècle.

Les frères de la Charité de San Hipólito appartenaient au premier ordre mexicain de religieux, créé par le frère Bernardino Álvarez et approuvé par le Pape Sixte V en 1589<sup>323</sup>.

Ils faisaient vœux d'obéissance, chasteté, hospitalité et pauvreté. Ils portaient un habit de drap brun qu'ils serraient avec une ceinture de corde à la manière de Saint Augustin,- à l'intérieur leur robe leur arrivait jusqu'au sol et dans la rue jusqu'aux chevilles-, ils portaient des

---

<sup>322</sup> 1688-1696.

<sup>323</sup> SANTIAGO CRUZ, Francisco. *Los Hospitales de México y la Caridad de Don Benito*, México, Editorial Jus S.A., 1959, p. 118. (Figuras y episodios de la historia de México; n°67).

sandales, des bonnets à l'intérieur et des chapeaux blancs et une cape du même tissu quand ils sortaient.

Cet ordre hospitalier disposait d'une chaîne d'hôpitaux qui offraient leurs services dans les ports d'entrée de la Nouvelle Espagne; du côté Atlantique, ils avaient des établissements à Veracruz, Jalapa, Perote, Puebla et Huastepac, et Acapulco du côté Pacifique, tous dépendant de l'hôpital de San Hipólito de Mexico.

Le fondateur Bernardino Álvarez, parfait personnage de son époque, enrôlé comme soldat, s'était battu lors de la guerre contre les *chichimecas* à Zacatecas et dans d'autres régions du Nord. A son retour à Mexico, chef d'une bande fameuse pour ses tromperies aux jeux de cartes, il fut impliqué dans un crime et condamné à servir comme forçat dans la flotte qui partait pour les nouvelles découvertes dans les mers des Philippines, du Japon et de Chine.

Dans le quartier de Necaltitlán de la ville de Mexico, une femme l'aida en lui donnant de l'argent, des armes et un bon cheval, ce qui lui permit de s'échapper à Acapulco où il embarqua sur un bateau qui partait au Pérou.

Quelques temps après, il revint à la Nouvelle Espagne, riche, et décidé à s'établir comme un notable. Selon Muriel, Bernardino Álvarez écrivit à sa mère pour l'inviter à partager cette nouvelle vie. Mais entrée au couvent, sa mère refusa et l'exhorta à employer sa fortune au service de Dieu et du Roi. Selon Cheryl, cette évolution aurait pu aussi avoir été provoquée par une grave maladie: craignant pour son âme, il aurait changé de vie.

De toute manière, vêtu d'une toile de burre grossière, Bernardino commença à servir les malades de l'hôpital de la Limpia Concepción. Son esprit de charité le mena plus loin, puisque après dix ans d'expérience, il construisit avec sa fortune non seulement l'hôpital de San Hipólito de la ville de Mexico mais aussi les autres hôpitaux cités plus haut.

Par leurs statuts, les *hipólitos* avaient l'interdiction de faire payer leurs services, et les aumônes qu'ils recevaient étaient destinées à l'hôpital et aux pauvres. Ils ne pouvaient pas recevoir les femmes qui voulaient leur rendre service ou qui souffraient de démence; ils pouvaient administrer les sacrements pour que les malades ne meurent pas sans les avoir reçus: ceux qui mourraient pouvaient être enterrés sur les terrains de l'hôpital<sup>324</sup>.

A Acapulco, l'hôpital était géré par le Frère Supérieur, prieur, un prêtre et un infirmier, aidés par des esclaves.

Comme administrateur, le Frère Supérieur devait rendre ses comptes au Roi, tenir des registres d'entrées et de sorties des malades, et devait acheter tout le nécessaire pour ceux-ci.

---

<sup>324</sup> FIERROS MILLAN, José. *El Hospital de San Hipólito en el siglo XVI*. p. 89. Thèse: Histoire: México: 1994.

Chaque premier avril, le Frère Supérieur recevait des Officiers Royaux une subvention pour l'hôpital, et chaque mois, on lui donnait un cruchon d'une *demi-arroba* d'huile de Castille, pour la lampe du Très Saint Sacrement<sup>325</sup>.

A l'hôpital de San Hipólito de Mexico, les religieux étaient formés comme médecins et chirurgiens. La propreté de l'hôpital et des malades était surveillée par l'infirmier, aidé des esclaves qui portaient un pantalon et une chemise de toile bleue.

Ainsi, on peut dire que les *hipólitos* étaient de vrais professionnels de la santé, complètement dédiés à la protection physique de la population qu'ils assistaient.

2.1.6. Les mêmes médicaments, instruments et techniques médicales étaient utilisés à l'hôpital de Nuestra Señora de la Consolación et à bord du galion de Manille.

Le traitement de la maladie au XVIIème siècle à la Nouvelle Espagne était une combinaison de science, de pratique et de religion. A côté de l'application des concepts de Galeno, au titre desquels le traitement de la maladie se faisait à l'aide de médicaments qualifiés de *frios* ou *calientes*, et dérivés du système des quatre humeurs dont la santé dépendait, -la bile, la bile noire, la lymphe et le sang-, et des quatre états de l'âme, -sanguin, flegmatique, mélancolique, colérique-, on y retrouvait des enseignements de la foi catholique et de la médecine indigène<sup>326</sup>.

Ainsi, dans tous les hôpitaux des *hipólitos*, on utilisait les recettes indigènes du *Tesoro de las Medicinas* du bienheureux Gregorio López qui l'avait écrit durant les neuf années qu'il avait passées dans leur hôpital de Santa Cruz à Oaxtepec.

Les comptes de l'hôpital de Nuestra Señora de la Consolación montrent que les religieux *hipólitos* préparaient ce qui était nécessaire à l'infirmerie bien avant l'arrivée du galion de Manille. Ils achetaient du sucre pour les sirops, les pâtes, les sucreries, de l'huile pour fabriquer les onguents, et du sel<sup>327</sup>.

On trouve une grande similitude entre les médicaments que l'on utilisait à l'hôpital de Nuestra Señora de la Consolación<sup>328</sup> et ceux que l'on embarquait à bord du galion de

---

<sup>325</sup> *Relaciones geográficas del arzobispado de México, op. cit.*, p. 22.

<sup>326</sup> AGUIRRE BELTRÁN, Gonzalo. *Obra Antropológica VIII. Medicina y Magia. El Proceso de Aculturación en la estructura Colonial*, México, Fondo Cultura Económica, 1992, p. 31-32.

<sup>327</sup> AGN. AHH (008). Volumen 1408. Cuentas del Hospital de la Consolación. 1682-1696.

<sup>328</sup> Josefina Muriel, *loc. cit.*, p. 369-377. Dans: *Hospitales de la Nueva España*, T. II.

Manille<sup>329</sup>: les mêmes sirops rosé, violet, de bourrache, de coings, de miel ou de sucre rosé, de moût cuit, de myrte, de grenade, de mûres étaient utilisés à bord comme à terre.



Fig. 29 : Flacons de pharmacie du XVIIème siècle. Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.

En accord avec le *Traité de Médicaments* du bienheureux Gregorio Lopez, le sirop rosé combiné avec le bouillon de poule ou l'eau de langue de bœuf calmait l'estomac, rafraichissait le foie et le cœur, clarifiait le sang et diminuait les brûlures d'urine<sup>330</sup>.

Le sirop violet fait à base de violettes soignait les maux de gorge, enlevait les douleurs de côté et de la poitrine<sup>331</sup>. Tant la rose que la violette étaient considérées comme des fleurs de cordial<sup>332</sup>.

Selon les recommandations du bienheureux Gregorio Lopez, administrées en sirop ou en un sirop plus épais appelé *arope*, les substances végétales et médicinales telles que la bourrache étaient utilisées comme sudorifiques. La grenade faisait baisser la température; le coing agissait contre les humeurs de poitrine, de ventre et d'estomac, et en pulpe soignait la dysenterie. Avec la courge, on faisait baisser la fièvre; à jeun, elle servait de purgatif; en emplâtre, elle aidait à soigner les boursouflures et les abcès qui suppuraient. Les mûres étaient utilisées comme calmants. Le myrte arrêtait les hémorragies et adoucissait la toux.

<sup>329</sup> AGN. AHH (008). Filipinas. Volumen 600. Expediente 4. 1650. AHH (008). Filipinas. Volumen 600. Expediente 19. 1664.

<sup>330</sup> Francisco Guerra, *op. cit.*, p. 47.

<sup>331</sup> Josefina Muriel, *op. cit.*, p. 369-377. Dans: *Hospitales de la Nueva España*, T.II.

<sup>332</sup> RAE. Mélange de fleurs, dont l'infusion est donnée aux malades comme sudorifique.

On utilisait les ventouses, de même que quelques instruments de chirurgie: les lancettes de saignée, les sétons pour faire sortir le pus et les lancettes appelées *postemas* pour les abcès<sup>333</sup>. Les malades de l'hôpital étaient nourris de bouillon de poulet ou de bœuf, de légumes frais, de légumes secs comme les pois chiches qui, cuisinés avec du vinaigre, faisaient expulser les vers, et cuits avec du miel et administrés en emplâtre guérissaient de la gale, soignaient les plaies nécrosées et les empeignes. Les fèves cuites à l'eau et au vinaigre arrêtaient la dysenterie; les lentilles servaient contre les maux d'estomac, bien qu'elles fassent faire de mauvais rêves et qu'elles soient considérées comme dommageables pour les nerfs.

De même, servant d'assaisonnement pour les plats, l'ail était aussi utilisé pour adoucir la toux et clarifier la voix; il enlevait le mal de dents et ses feuilles provoquaient la menstruation. Les oignons cuits faisaient uriner; mélangés à du miel, de la rue et du sel, on les utilisait pour les morsures de chien.

On donnait aussi aux malades de *l'atole* de maïs et du chocolat. Cette *preciosa bebida*, comme le Dr Juan Barrios<sup>334</sup> l'appela au XVII<sup>e</sup> siècle, se buvait froide ou chaude à la Nouvelle Espagne, et pour les nombreux avantages et qualités qu'on lui attribuait, le Concile de Trente lui-même déclara que le chocolat ne faisait pas rompre le jeune<sup>335</sup>. Comme médicament, le chocolat servait pour le cœur, le foie, il régulaient le flux menstruel, diminuait la douleur, résolvait les problèmes de flatulences et de mixtion, soignait les maux de gencives; on l'utilisait en onguent sur les lèvres et les mains sèches ou sur la peau pour les maladies comme la variole, la rougeole et l'érysipèle.

L'unique risque de son emploi était que le poison pouvait y être ajouté facilement. On suggérait de le boire sans manger autre chose, que l'on ne fasse pas d'exercice après en avoir pris parce qu'il pouvait se coller aux parois de l'estomac. Conformément aux quatre états d'âme, on recommandait que les colériques le prennent froid, que les sanguins le mélangent avec de *l'atole*, que les flegmatiques le prennent chaud et les mélancoliques tiède.

Pour soigner, on utilisait donc les sirops, les purges, les onguents, l'application de ventouses, les saignées, les changements d'air, les prières, les reliques. Mais à Acapulco on faisait aussi des recommandations pour soigner la piqure de tarentule: le traitement consistait à enterrer les personnes dans un trou, leur protéger la tête avec un *petate*, et pendant quarante-huit heures à les alimenter *d'atole*.

---

<sup>333</sup> AGI. Escribanía. Comisiones de la Audiencia de México, 252A.

<sup>334</sup> Antonio de Leon Pinelo, *op. cit.*, p.9.

<sup>335</sup> Antonio de Leon Pinelo, *op. cit.*, p. 14.



Frère Domingo de Navarrete explique l'utilisation d'autres remèdes pour la population d'Acapulco: la queue de *cacomiztle* était d'un intérêt particulier pour les femmes d'Acapulco parce que : *tostada, y hecha polvos, bebidos unos pocos en vino, era prodigioso remedio para ayudar a parir*. Quant à:

*...la picadura de alacrán se curaba por medio de un remedio eficazísimo y muy experimentado que era refregar la parte donde se había recibido la ponzoña del alacrán con el miembrecillo natural de un niño, instantáneamente se quita el dolor, y se exhala todo el veneno*<sup>336</sup>.

En portant une appréciation selon les critères de notre XXIème siècle sur les remèdes et techniques de traitement de l'hôpital et du galion de Manille, on découvre l'empirisme de la médecine du XVIIème siècle: la vie était alors effectivement dans la main de Dieu. La fragilité de la santé tant des habitants du port que des passagers devait exacerber leur peur et leur besoin de se mettre sous la protection de la religion catholique. Dans les deux communautés d'Acapulco et du galion, la vie quotidienne confrontait presque continûment les individus à la disparition de leurs semblables. On ne peut pas dire qu'ils étaient habitués à la mort, parce que toutes les pratiques religieuses dévoilent uniquement l'instabilité à laquelle ils étaient exposés; c'est pourquoi Acapulco et le galion de Manille, deux endroits aux conditions climatologiques défavorables, fournissaient un terrain fertile pour la religion et ses pratiques.

Durant un siècle, l'hôpital de Nuestra Señora de la Consolación, les *hipólitos* et leurs esclaves rendirent grand service à la population permanente d'Acapulco qui devait supporter pendant une longue partie de l'année un climat fatigant et hostile. Mais la ville, au moment de la présence du galion et de sa foire, voyait arriver une large quantité de gens affaiblis par les conditions de vie qui entraînaient la transmission de maladies et freinaient les forces vitales, locales ou en transit depuis bien loin dans le but de remplir la mission assignée, ce qu'il fallait absolument sauvegarder.

La récupération des équipages était très importante car, à Acapulco, il était difficile de trouver des professionnels efficaces pour le voyage de retour, bien que celui-ci se fasse plus rapidement et avec moins de difficultés que l'aller depuis Manille, alors qu'il était nécessaire de disposer de marins expérimentés pour ouvrir la route vers l'Archipel.

---

<sup>336</sup> Domingo Fernández de Navarrete, *op. cit.*, p. 298.

Les rudes conditions de vie et de travail à bord du galion exigeaient que la santé des équipages soit bonne ; quiconque embarquait devait être sain, la maladie et la contagion entre les passagers non seulement causaient des morts mais influaient sur la navigation. Tous les acteurs impliqués dans l'hôpital de Nuestra Señora de la Consolación arrivèrent à la hauteur des objectifs que demandait la couronne espagnole pour le soutien de la colonie des Philippines.

Nuestra Señora de la Consolacion: un nom qui correspond parfaitement à la peine profonde et au chagrin des passagers du galion à leur arrivée à Acapulco.

## 2.2. Les voies de communication.

La distance du chemin entre Acapulco et Mexico ne soutient aucune comparaison avec celle du trajet maritime que les marchandises orientales dans un sens, ou le *socorro* et le *situado* dans l'autre, devaient parcourir. Malgré un relief accidenté<sup>337</sup> et les conséquences désastreuses des conditions climatologiques très souvent adverses, et même si la maintenance effectuée ne fut pas au niveau de l'importance stratégique de son utilisation, la route entre Acapulco et la capitale du vice-royaume permit grâce à de gros efforts de satisfaire les besoins de transport de marchandises, de personnes et d'argent, occasionnés par les rotations du galion de Manille.

Il est probable qu'un ancien sentier mexicain ait été utilisé par Hernán Cortés pour envoyer de Mexico à Acapulco les matériels, provisions et hommes qui composèrent l'expédition de Diego Hurtado de Mendoza qui partait explorer la *mar del Sur*. Le 20 avril 1532, il écrivit à Charles V et lui expliqua que deux bateaux avaient pu être préparés au port d'Acapulco, bien que :

*...no se podían proveer las cosas necesarias con carretas ni bestias, yo cargue algunos indios de mis vasallos, de que Vuestra Majestad me hizo merced, para llevar algunas cosas que faltaban, que era imposible proveerse de otra manera*<sup>338</sup> ...

Le manque de voies de communication et la difficulté de passage par les chemins de traverse étaient à l'origine de l'utilisation espagnole des indigènes comme *tamemes*<sup>339</sup>. Ajouté à la terrible mortalité des naturels, ce problème poussa la Couronne à ordonner en 1550 au vice-

---

<sup>337</sup> La *Sierra Madre del Sur* couvre la casi totalité de l'État de Guerrero.

<sup>338</sup> Hernán Cortés, *op. cit.*, p. 308.

<sup>339</sup> *Tameme*: RAE. Porteur indien qui accompagnait les voyageurs.

roi Don Luis de Velasco I<sup>340</sup> l'ouverture de chemins et la construction de ponts pour que les *recuas* puissent circuler, interdisant à partir de ce moment-là d'utiliser les indiens comme porteurs. Néanmoins, en ce temps-là et alors qu'Acapulco avait été élevé au rang d'*Alcaldía Mayor*, elle continua d'être reliée par des sentiers, car les ports qui concentraient le commerce de la *mar del Sur* étaient ceux de Navidad et d'Huatulco. Alors que le chemin de Mexico à Zacatecas, beaucoup moins sinueux que celui de Mexico à Acapulco, permettait le transit de charrettes et de voitures, celui qui allait au port restait totalement à l'abandon<sup>341</sup>.

La *tornavuelta* découverte, et alors que différentes options de port base restaient ouvertes, Andrés de Urdaneta signalait la proximité avec la ville de Mexico et avec le port de Veracruz comme une autre caractéristique qui favorisait le port : ... *no hay de sesenta y tantas leguas arriba, y camino que andan por el arrias, y desde la Vera-cruz al dicho Puerto hay hasta ciento é diez leguas poco mas, ó menos,*<sup>342</sup> ... De la même façon, appuyant sur les avantages d'Acapulco, Felipe de Salcedo, petit-fils de Legaspi, écrivit dans sa lettre à la *Real Audiencia* du 28 mai 1566 sur les distances entre la capitale du vice-royaume et le port de Veracruz : ... *el de Acapulco estará setenta leguas de esta ciudad y noventa de Veracruz*<sup>343</sup>.

Finalement, Acapulco fut choisi comme terminal du voyage transpacifique du galion de Manille, mais par manque de moyens, la route qui reliait le port avec la ville de Mexico ne bénéficia que de quelques modifications qui ne furent entamées qu'à partir de 1573<sup>344</sup>. Quelques sections furent aménagées, mais la descente de la *Sierra Madre del Sur* vers la mer continua à causer des problèmes. En 1577, le transit des *recuas* était déjà habituel entre Acapulco et Mexico, acheminant l'approvisionnement et les personnes aux Philippines, ou transportant les marchandises d'un commerce naissant; mais la difficulté d'y transiter n'avait pas été diminuée et son étroitesse était la cause de beaucoup d'accidents<sup>345</sup>.

Pour pouvoir assurer la tâche de soutien du galion de Manille, Acapulco devait être reliée avec les lieux importants de la Nouvelle Espagne afin de faire arriver le matériel et les hommes nécessaires. Mais comme dans le cas du besoin en infrastructures hospitalières et de la lenteur de leur réalisation dont nous avons fait mention plus haut, malgré le besoin prouvé de voies de communication d'Acapulco vers le reste de la Nouvelle Espagne, et contrairement aux décisions cependant prises au niveau correct, les moyens nécessaires ne

---

<sup>340</sup> 1550-1564.

<sup>341</sup> Enrique Cárdenas de la Peña, *op. cit.*, p.20.

<sup>342</sup> Colección de Documentos Inéditos Relativos al Descubrimiento, *op. cit.*, p.121.

<sup>343</sup> Enrique Cárdenas de la Peña, *op. cit.*, p.21.

<sup>344</sup> Antonio Francisco García-Abasolo, *op. cit.*, p. 74.

<sup>345</sup> Enrique Cárdenas de la Peña, *op. cit.*, p.18.

furent attribués qu'avec grande parcimonie. L'importance que prirent les Îles Philippines enjoignit d'apporter des améliorations et en 1592, le vice-roi Luis de Velasco II ordonna de construire un *camino mayor*, royal, ou de *herradura*, qui suivit avec quelques modifications le sentier utilisée par Hernán Cortés<sup>346</sup>.

Ainsi, au début du XVIIème siècle, grâce à son récent chemin de *herradura*, Acapulco était reliée avec la ville de Mexico. Cette route fut vitale pour le galion de Manille, la foire d'Acapulco, pour le lien des Philippines avec l'Empire espagnol, et finalement pour la conservation de ce bastion. En rajeunissant ce parcours important, la ville de Mexico resta reliée avec les deux océans, créant entre Acapulco et Veracruz l'artère du trafic commercial intérieur et international de la Nouvelle Espagne.

Francesco Carletti, Pedro Texeira, Gemelli Careri, quelques-uns des nombreux voyageurs qui l'utilisèrent à la fin du XVIème siècle ou durant tout le siècle suivant, nous décrivent ses vicissitudes ainsi que quelques-uns des villages que cette route touchait. Néanmoins, c'est Gemelli Careri qui nous donne l'itinéraire utilisé alors : venta del Atajo, venta del Ejido, Dos Arroyos, los Pozuelos, el Peregrino, rio Papagayo, Cacahuatal, Dos Caminos, los Cajones, Acahuizotla, Trapiche de Mazatlán, Petaquillas, Chilpancingo, Zumpango, le fleuve de las Balsas, Nopalillo et Cañada del Carrizal, Rancho de Palula, Pueblo Nuevo où il y avait une grande lagune, Amacuzac, Huejotzingo<sup>347</sup>, Alpuyeca, Xuchitepec, Cuernavaca, Tlaltenango, Huichilaque, Agustín de las Cuevas, ville de México<sup>348</sup>.

En raison de l'importance de la foire d'Acapulco, on ouvrit un autre chemin de *herradura* qui reliait le port avec Valladolid<sup>349</sup> en passant par Zihuatanejo, Ixtapa, Hacienda de la Laja, Los Vallecitos, Hacienda de Guadalupe, rancho del Faisán, rancho de las Animas, Hacienda de Potero, rancho de la Parota, Hacienda de Potrero, rancho Jazmín, Hacienda de Cuito, Hacienda de Rosario, Rancho de Ahuijote, Hacienda de Casitas, Hacienda de Oropeo, Cayaco, Huacana, Rancho de la Playa, Hacienda de Tejamanil, Ario, Santa Clara de los Cobres, Pátzcuaro, venta de Correos et Valladolid<sup>350</sup>.

Mais la route la plus importante durant toute la Colonie fut celle qui relia la ville de Mexico avec Veracruz. A ce port arrivait la *Flota*, en faisant l'entrée principale de la Nouvelle

---

<sup>346</sup> *Ibid.*

<sup>347</sup> Antonio de Alcedo explique que: *...bien conocido en todo el reino por ser tránsito preciso de todos los pasajeros y comerciantes para Guatemala y provincias de tierra adentro hasta la Vera Cruz...* Dans: Gemelli Careri, *op. cit.*, p. 16. Viaje a la Nueva España.

<sup>348</sup> Gemelli Careri, *op. cit.*, p. 13-19. Dans: Viaje a la Nueva España.

<sup>349</sup> Aujourd'hui Morelia Michoacán.

<sup>350</sup> GARABANA, Antonio Francisco, «El Comercio del Oriente en la Provincia Mexicana», *Artes de México*, 1971, vol. XVIII, n° 143, p.67.,

Espagne, et par son intermédiaire, le vice-royaume maintenait son lien avec l'Espagne. Pour cela, Andrés de Urdaneta et Felipe de Salcedo faisaient ressortir la proximité d'Acapulco avec le port de Veracruz, puisque les Philippines avaient autant besoin d'Acapulco que de Veracruz pour maintenir le lien avec la Couronne.

### 2.2.1. Acapulco, port de transbordement entre les Philippines et l'Espagne via Veracruz.

Le trajet Acapulco-Veracruz pouvait se faire de deux manières. En 1679, après son séjour de plusieurs mois dans le port, Pedro Cubero Sebastián suivit un itinéraire que l'on peut qualifier de terrestre: il passait par les villes de Tixtla, Chilapa et de *Trisco* -Atlixco-, obliquait pour atteindre Puebla et finalement arriver au port de Veracruz. Parcourir ses cent soixante lieues prenait de quatre à six semaines. L'autre trajet peut être qualifié de nautique, même s'il demandait plusieurs transbordements, parce que la majeure partie se faisait par voie de mer ou en suivant le cours du fleuve Coatzacoalcos.

L'existence de la *mar del Sur* comme celle du fleuve Coatzacoalcos avait été révélée à Cortés par Moctezuma. Ayant terminé la Conquête, et intéressé par la découverte de nouveaux territoires, Cortés envoya ses troupes explorer les nouvelles terres et informa le Roi en 1522 de l'installation d'un arsenal et d'un village d'Espagnols sur la côte de la *mar del Sur*, à seulement quatre-vingt-dix lieues de Mexico. Vers 1524, dans sa quatrième lettre de compte-rendu, Hernán Cortés révélait à Charles Quint l'existence d'un *rio muy grande que por la dicha provincia sale a la mar y había muy buen puerto para navíos, porque el dicho Ordaz y los que con él fueron lo habían rondado*<sup>351</sup>.

Reliant les océans Atlantique et Pacifique, ce passage fut la voie la plus rapide qui fut utilisée dès le début pour approvisionner le galion de Manille de gréements, voiles, clouterie, matériels très coûteux à la Nouvelle Espagne parce qu'ils étaient acheminés depuis Séville<sup>352</sup>. D'autre part, après l'attaque du pirate anglais Thomas Cavendish<sup>353</sup> sur le galion Santa Ana en 1587 que nous avons évoquée précédemment, les galions de Manille commencèrent à s'armer. On achetait l'artillerie embarquée à la flotte qui arrivait d'Espagne, ou on la fondait à Veracruz. Quand il y avait urgence pour fournir des matériels ou des canons aux galions, on les prélevait sur les bateaux inutilisables de la flotte mis en réserve à Veracruz. Envoyés à Acapulco, on les montait sur le galion de Manille ou on en équipait d'autres navires appelés

<sup>351</sup> Lettre de Hernán Cortés. Dans: Hernán Cortés, *op. cit.*, p. 175.

<sup>352</sup> Antonio Francisco García Abasolo, *op. cit.*, p.72.

<sup>353</sup> Tomás Oteiza, *op. cit.*, p.84.

avisos qui protégeaient le galion à son arrivée sur les côtes de Nouvelle Espagne, ou pour emporter le *socorro* et le *situado* aux îles dans le cas où le galion avait un problème.

Le voyage selon le trajet navigable se faisait en vingt jours, à comparer avec les six semaines de l'autre itinéraire. Le premier tronçon de soixante lieues allait de San Juan de Ulua à Veracruz jusqu'à remonter le fleuve Coatzacoalcos, se faisant donc par voie de mer et de rivière. Les vingt lieues jusqu'à Tehuantepec<sup>354</sup> se faisaient en charrettes: on embarquait le matériel sur cette plage ouverte à l'océan et dangereuse pour le chargement et le déchargement, pour le transporter à Acapulco. On note qu'en 1603, le *Factor Real* d'Acapulco informait que le galion San Diego était parti d'Acapulco pour chercher de l'artillerie et des ancres à Tehuantepec. Bien que ce trajet ne soit pas géographiquement le plus court, il était le plus facile, le plus rapide et finalement le moins dangereux. Au XVII<sup>e</sup> siècle, un an avant chaque arrivée de galion, on approvisionnait par cette route les matériels demandés par les Officiers Royaux d'Acapulco, dont le poids interdisait de les transporter à dos de mule, le matériel médical, les arquebuses, les *pipas de agua*, etc. De la même manière, y arrivaient d'Espagne les personnes, les troupes d'infanterie, les recrues, les artilleurs et les *condestables* destinés aux Philippines, comme certains mousses et marins enrôlés à Veracruz: tous convergeaient vers Acapulco par cette route<sup>355</sup>.

### 2.2.2. Le chemin vers Mexico, cordon ombilical d'Acapulco et de Manille.

En matière d'approvisionnement, de transmission des informations et des ordres, d'envoi du soutien aux Îles, du commerce, et en particulier pour permettre le départ à temps du galion de Manille, ce chemin prouva son importance pour répondre à toutes les conséquences des expériences qui furent apprises durant ce siècle.

Le cycle complet arrivée-foire-approvisionnement-départ du bateau ne commençait pas au moment même où le gentilhomme<sup>356</sup> touchait le port de Navidad et remettait au Vice-Roi les plis des demandes de la ville de Manille.

Certes, la courte période entre l'arrivée du galion et son départ était effectivement utilisée par les Officiers Royaux de la ville de Mexico pour trouver et envoyer au port les matériels correspondant aux besoins spécifiques que Manille sollicitait. Les requêtes des Officiers

---

<sup>354</sup> Andrés de Urdaneta, *op. cit.*, p. 122.

<sup>355</sup> AGI. Contaduría, 904, 1622/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>356</sup> Tant don Gregorio Guijo que don Antonio de Robles parlent dans leurs journaux du *gentilhombre* comme de la personne ou des personnes qui débarquaient du galion avec le courrier. Le dictionnaire de la *Real Academia Española* définit *gentilhombre* comme l'homme qui était dépêché vers le Roi avec un pli d'importance, pour lui apporter la nouvelle de quelque événement, comme la prise d'une place forte ou l'arrivée d'une flotte.

Royaux de Manille de 1638 le démontrent: ils demandaient au vice-roi marquis de Cadereyta qu'il envoyât par le galion qui arrivait à peine sur les côtes de Navidad, six cents mille pesos en réales de *situado*, mais ils demandaient aussi du vin et de la farine de Castille, des textiles comme du drap, du *pañó dieciocheno*, de la bure brune pour habiller les forçats, des chapeaux de feutre de couleur, des mousquets, des arquebuses biscayiennes, des épées et leurs dagues et tous leurs équipements, du plomb en lingots et en fil, des feuilles de fer étamé grandes et petites, du suif de bouc, des aiguilles à coudre pour les voiles, des tonneaux avec leurs fonds et leurs cercles, et pour l'hôpital, des couvertures, des aiguilles pour recoudre les plaies, des ventouses, des seringues de laiton<sup>357</sup>. Rien de ce matériel ne pouvait être fabriqué à Acapulco, rien n'existait dans ses entrepôts en quantités suffisantes.

De fait, quand la ville de Mexico faisait sonner les cloches en signal de l'arrivée du galion de Manille sur les côtes du vice-royaume, tous ceux qui devaient embarquer à bord du galion partaient: les religieux, les fonctionnaires, les professionnels et techniciens dont la ville de Manille avait besoin comme les médecins et les chirurgiens, ou les spécialistes pour fabriquer le verre, les recrues faites à Mexico et que l'on envoyait à Manille, les forçats qui y allaient purger leur peine, ainsi que la garde de l'argent qui constituait le *situado* des Philippines.

De façon identique, s'y retrouvaient tous ceux qui étaient intéressés par le commerce des marchandises chinoises, pas seulement de la ville de Mexico mais aussi d'autres villes dont les chemins aboutissaient sur la route Mexico-Acapulco. En raison de la période de la foire d'Acapulco et bien que le chemin soit de *herradura*, il était encombré: à notre époque on dirait que la circulation devenait difficile.

Néanmoins, il était impossible de ne commencer les opérations qu'à l'arrivée du galion; en réalité les Officiers Royaux menaient un travail continu durant la majeure partie de l'année. L'expérience et la pratique, les tragédies, les naufrages avaient amené la Couronne à édicter en 1633 les lois 25 et 31 du Livre 9. Titre 45. de *la Navegación y Comercio de Las Filipinas*. Celles-ci demandaient que les provisions nécessaires au galion de Manille soient mises en place à Acapulco à partir du mois de décembre, pour qu'elles ne se détériorent pas durant leur entrepôt et que le galion n'ait ni à retarder son départ, ni à partir sans elles. Le navire devait appareiller fin mars au plus tard pour éviter les *vendavales* et les risques de naufrage ou *d'arribada*, et comme nous le verrons dans les trois dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle, pour donner le temps d'arriver à Manille, de préparer le galion pour le retour, d'embarquer le chargement et de revenir en décembre ou janvier à Acapulco.

---

<sup>357</sup> AGN. Archivo Histórico de Hacienda. Vol. 6. F.62. 1639.

Les Officiers Royaux du port agissaient conformément aux besoins et ne conservaient dans leurs entrepôts que le minimum de stocks jusqu'à ce qu'il faille s'approvisionner, conscients que la durée du transport était grande. Dans cette machinerie du galion de Manille, une mauvaise décision, prise par exemple en mai après que le galion soit parti, pouvait avoir une conséquence défavorable au mois de mars suivant quand un autre galion était sur le point de partir d'Acapulco, et provoquer la mort de passagers ou la perte du bateau à son arrivée aux Philippines au début de l'été. Sans pouvoir compter sur les moyens de communication actuels, mais avec le désir de soutenir cette entreprise, les décideurs et les acteurs d'Acapulco pensaient et agissaient à l'unisson avec les Officiers Royaux de Manille, dans une communion la plus parfaite possible, et ils actualisaient leurs prévisions en accord avec les informations que le galion envoyait par l'intermédiaire de son gentilhomme.

Pour cela le *factor veedor* Royal, en communication continue avec ses collègues de la *Caja de Mexico*, demandait les vivres -fèves, lentilles, haricots, pois chiches-, que l'on ne trouvait pas dans les parages d'Acapulco et qui étaient nécessaires pour alimenter le *Servicio Real* d'Acapulco, la garnison du fort de San Diego et le personnel *de Mar y Guerra* du galion de Manille, lorsqu'ils étaient au port comme à leur retour. Avec les aliments, la préparation des *pipas de agua* était un autre travail routinier très important pour la vie à bord des galions durant leur traversée.

Ainsi, même si le trafic présentait une période de pointe à l'arrivée du galion, les dispositions prises à l'avance par les Officiers Royaux permettaient à la ville de se préparer. Ces arrangements ont diminué le nombre de morts, de catastrophes dues au mauvais temps, et évitèrent de mettre en difficulté le développement de la vie aux Philippines.

### 2.2.3. Risques et péripéties pour aller de Mexico à Acapulco.

En 1600, pour parler du chemin, Pedro Texeira le décrit comme de *de altísimas sierras, grandes despeñaderos e innumerables riberas de aguas puras y excelentes*, mais il ne cesse de noter *lo terrible y peligroso*<sup>358</sup>, alors que l'ouverture du chemin Mexico Acapulco était récente. Par la suite, le comte de Monterrey et le marquis de Montesclaros, deux vice-rois qui firent ce trajet lorsqu'ils allèrent au Pérou, le décrivent comme *muy malo* et qu'il n'était pas *carretero*.

---

<sup>358</sup> Manuel Romero de Terreros, *op. cit.*, p.41.



Les villes de Tixtla et de Chilapa jouèrent un rôle important dans le développement du port d'Acapulco, parce que grâce à l'envoi des indiens de leurs juridictions ils menèrent à bien les travaux les plus importants de la ville, mais aussi parce que ces villes étaient aussi présentes dans l'organisation, l'assistance et probablement l'entretien de ce chemin. Néanmoins, son abandon est une constante tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle. Il ne fait aucun doute que la topographie, le climat et le manque d'une ingénierie adaptée furent les causes importantes qui influèrent sur sa conservation. Mais nous pensons que l'administration du vice-royaume joua durant le siècle un rôle important : le *Castellano* par sa fonction d'*Alcalde Mayor* était seul responsable de la partie du chemin qui était dans sa Juridiction.

C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que la situation changea. En 1710, le *Castellano* est élevé d'*Alcalde Mayor* au poste de Gouverneur de sa Juridiction, subordonné au vice-roi<sup>359</sup>. Ce poste nous est confirmé par l'explication des Officiers Royaux du XVIII<sup>e</sup> siècle qui mentionnent que le *Castellano* était aussi *Alcalde Mayor* des Juridictions de Tixtla et de Chilapa où il plaçait des subordonnés pour rendre la Justice, par l'investiture de *Castellano* d'Acapulco au début du même siècle au capitaine don Juan Gallo<sup>360</sup>, accompagnée de l'*alcadia* de Chilapa et de Tixtla. Car en 1782, les *legajos* des Archives de l'Etat de Guerrero montrent que le *Castellano* était chargé de surveiller l'exécution des travaux sur ce chemin entre la section du fleuve Mezcala ou de *las Balsas* comme l'appelèrent les voyageurs du XVII<sup>e</sup> siècle et le port, et les villes de Tixtla et de Chilapa, sous la conduite du Gouverneur, étaient en charge de sa maintenance.

Ces villes envoyaient des équipes d'indiens qui, même si elles étaient exemptes de charges et d'attributions, avaient l'obligation d'ouvrir ou d'améliorer le passage et de veiller au bon état des chemins. Mais comme les indiens des juridictions de Chilapa ou de Tixtla laissaient leurs familles abandonnées, comme ils ne recevaient ni salaire ni nourriture suffisants, comme ils n'étaient pas surveillés et ne disposaient pas non plus des outils nécessaires, le travail se faisait sur des périodes de temps courtes et les améliorations apportées n'étaient que temporaires. Avec la période de pluies, le chemin devenait impraticable : à cause des effondrements, des nouveaux ravins, des portions où les pierres détachées et les arbres obstruaient le chemin, on arrangeait seulement les parties qui avaient été détruites<sup>361</sup>. Malgré la surveillance directe du *Castellano* d'Acapulco, le chemin de Mexico à Acapulco continua à présenter des difficultés, et sa situation au XVII<sup>e</sup> siècle fut effectivement catastrophique.

---

<sup>359</sup> Peter Gerhard, *op. cit.*, p.40. Dans: Geografía Histórica de la Nueva España.

<sup>360</sup> AGI México, 453, Nombamientos de gobernadores y corregidores.

<sup>361</sup> AHEG. AHM/RM/POE/V10-E1. F-3.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le chemin qui menait de la sortie de la capitale du vice-royaume jusqu'à Cuernavaca était large et praticable pour les véhicules à roues. La portion suivante jusqu'au fleuve de *las Balsas*<sup>362</sup> était plus ou moins déblayée. C'était à partir de ce large fleuve, à fort débit, qu'en raison du manque de pont, les indiens avaient inventé ces radeaux en forme de croix, faits de laiches et soutenus de soixante à quatre-vingts calebasses pour les maintenir à flot. Les selles des montures enlevées étaient placées avec les ballots de marchandises sur ces embarcations; les passagers et les cavaliers, assis sur les selles et les paquets, étaient passés par un groupe d'indiens qui se mettaient à l'eau: un d'entre eux tirait le radeau d'une main et nageait de l'autre jusqu'à arriver à la berge pendant que d'autres poussaient, et les bêtes traversaient à la nage<sup>363</sup>. Cette méthode risquée était utilisée même par les vice-rois en transit vers Acapulco : on courrait le risque de faire naufrage, les approvisionnements ou les délicates marchandises d'Orient pouvaient se mouiller, et le courant pouvait emporter les animaux. L'affaire faisait invariablement perdre du temps. La traversée en période de pluie était un vrai problème pour les coursiers: à cause des crues, le fleuve charriait beaucoup d'arbres, les indiens ne se risquaient pas à traverser et les messagers s'arrêtaient.

Commençait alors un vrai calvaire, la zone des montagnes. On franchissait trois côtes, celle de Cajones, celle du Peregrino et celle de Cacahuatal. Ces passages étaient très étroits, si mauvais qu'ils entraînaient beaucoup de retard pour les *recuas*. En certains endroits, en raison de l'étroitesse du passage, les *arrieros* ne pouvaient pas rebrousser chemin : ils étaient obligés d'envoyer un aide un jour devant pour éviter que les *recuas* ne se rencontrent, ou de décharger les bêtes pour passer les marchandises à bras d'hommes. Le pire des passages était celui de los Cajones: c'était si dangereux qu'il fallait descendre de cheval et que les bêtes y passaient par miracle. Ils perdaient plus de deux jours dans le seul passage entre la côte du Peregrino et Cacahuatal, pour ensuite franchir une des rivières les plus craintes, le Papagayo: la hauteur d'eau de cette rivière, par ailleurs remplie de grosses pierres, grandissait et diminuait tous les jours et parfois en quelques heures, quelle que soit la saison. Durant la période des pluies, les indiens passaient les personnes, le chargement et les bêtes, avec le même genre de radeaux que pour le fleuve Balsas<sup>364</sup>. La côte escarpée du Peregrino franchie, entre monts et forêts, on arrivait à El Ejido, puis à El Atajo, et de là les muletiers, avec de grandes difficultés dues aux obstacles et au parcours complexe, arrivaient à Acapulco.

---

<sup>362</sup> En raison de ces radeaux, ce fleuve recut son nom et jusqu'à aujourd'hui est connu comme fleuve Balsas ou Mezcala.

<sup>363</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 15. Dans: *Viaje a la Nueva España*.

<sup>364</sup> Cubero Sebastián put le passer à pied et Gemelli Careri dut le faire à la nage.

La partie du trajet entre le fleuve de *las Balsas* et Acapulco était certainement la plus longue et la plus pénible, non seulement à cause des difficultés topographiques, mais aussi parce que le climat y était dur, fatiguait les bêtes qui ne pouvaient pas profiter de bons pâturages. Les muletiers perdaient beaucoup d'animaux : il fallait donc débarrasser les bêtes mortes de leurs charges, les enlever du chemin et surcharger les autres bêtes, ce qui retardait d'autant l'arrivée des *recuas* et élevait le coût d'acheminement des marchandises.



Fig. 30 : Vue des montagnes avant d'arriver sur Acapulco. Collection personnelle.

Le temps nécessaire pour parcourir ce chemin variait selon la charge, le type de transport et les conditions rencontrées en chemin. Les courriers que les Officiers Royaux envoyaient à Mexico chevauchaient durant quatre jours. Quinze jours furent nécessaires à la *recua* constituée de trente mules qui conduisit Gemelli Careri jusqu'à la ville de Mexico.

#### 2.2.4. Le transport et les dispositions sur le chemin de Mexico à Acapulco: aires de repos, surveillance, douane, et péage.

Le moyen de transport employé variait selon la qualité de la personne; dans son *Memorial*, l'archevêque *electo*<sup>365</sup> de Manille, don Diego Camacho y Avila, qui devait embarquer sur le galion de Manille en 1696, présente les moyens utilisés. Il loua pour cinq cents pesos une voiture qui était en si mauvais état qu'il ne put arriver qu'à Cuernavaca, et il ne se présenta pas à temps à Acapulco, parce qu'il ne voulut pas risquer sa vie en descendant à un relai et en ne trouvant pas non plus *mulas de silla ni de carga*<sup>366</sup>.

A propos de la voiture, il devait s'agir d'une calèche, transport utilisé par les vice-rois qui partaient au Pérou via Acapulco. Mais en avril 1689, lorsque le comte de la Monclova partit

<sup>365</sup> *Electo*: se dit d'un évêque qui a été choisi pour un poste mais n'a pas encore été consacré.

<sup>366</sup> AGI. Filipinas, 75, N.37/ Cartas y expedientes del arzobispo de Manila.

comme vice-roi au Pérou, on notifia à tous les alentours et villages par lesquels devait passer la calèche de fournir les indiens nécessaires pour le porter à dos d'hommes jusqu'au port<sup>367</sup>: ceci montre les difficiles conditions du chemin et rappelle que, même à ce moment-là, les indiens étaient utilisés comme *tamemes*.

Un autre moyen de transport fut celui décrit par le mari de doña Catalina de Calderón y Serrano. En 1674, lors de son voyage de Mexico à Acapulco pour embarquer sur le galion de Manille, Calderón y Serrano écrivit avec satisfaction que sa femme avait fait le voyage en *hamaca*, avec *todo descanso y muy a la ligera*<sup>368</sup>. L'*hamaca*, déjà utilisé par les seigneurs de l'Empire aztèque<sup>369</sup>, entra aussi dans les coutumes de la Nouvelle Espagne. Avec les civières, les litières<sup>370</sup> et les chevaux, ce furent les moyens les plus sûrs pour voyager par ce chemin si mal adapté au transport par véhicules à roues.

En groupes à cheval, les commerçants faisaient le trajet protégés par des gens en armes. En 1693, les marchands de la ville de Mexico fondèrent pour leur protection le *Regimiento de Comercio de Mexico* formé de compagnies en uniformes et armées. Cette possibilité était due au fait que la ville de Mexico était la place marchande qui offrait les plus gros bénéfices. Y résidaient la cour de Nouvelle Espagne et la population de plus fort pouvoir économique du vice-royaume dont la centralisation obligeait beaucoup de villes de l'intérieur, de villes minières et d'autres villages, à y passer. Le *lujo indiano* dont on se pavait à la capitale et à la Nouvelle Espagne poussait à ce que l'écoulement des marchandises d'Orient qui arrivaient d'Acapulco soit rapide.

La troupe que l'on envoyait aux Philippines était conduite jusqu'à Acapulco par des commissaires et des gardes. Les soldats recevaient quinze pesos pour régler les dépenses de leur monture, les vivres et le muletier qui transportait leurs affaires<sup>371</sup>; ils étaient généralement accompagnés des forçats qui faisaient le chemin en *cuerdas*, à pied et avec des fers de douze livres<sup>372</sup>.

Charles V depuis 1538 avait prévu pour ses possessions des Indes une série de lois pour régler les chemins. Parmi les facilités offertes aux voyageurs, on ordonnait aux vice-rois, gouverneurs et *Justicias*<sup>373</sup>:

---

<sup>367</sup> AGN. Indios. Contenedor 17. Volumen 30. Expediente 255. 1689.

<sup>368</sup> AGN. Indiferente Virreinal. Filipinas. Caja 3504. Expediente 29.

<sup>369</sup> Bernardino de Sahagún, *op. cit.*, p. 460. Libro VIII. Capítulo XI.

<sup>370</sup> Manuel Carrera Stampa, *op. cit.*, p. 253. Dans: La Feria de Acapulco.

<sup>371</sup> Antonio Francisco García Abasolo, *op. cit.*, p.76.

<sup>372</sup> AGN. Indios. Contenedor 13. Volumen 29. Expediente 149. 1686. Folio 127 v.

<sup>373</sup> Recopilación de Indias. Libro IV. Título 17. Ley 1. De los caminos.

...que den las ordenes convenientes para que en las posadas, mesones, y ventas, se den a los caminantes bastimentos, y recaudo necesario, pagando su justo precio, y que no les hagan extorsiones ni malos tratamientos, y todos tengan arancel de los precios justos y acomodados al trajín, y comercio<sup>374</sup>.

Ainsi, le trajet de Mexico à Acapulco proposait des auberges à el Atajo, Ejido, Dos Arroyos, à la *cuesta del Peregrino* et des maisons communautaires à Dos Caminos, Petaquillas, Zumpango et Alpuyeca.

Ces établissements proposaient des chambres propres et le service était assuré par le *topil*, aussi appelé *aguador* ou *caballerizo*<sup>375</sup> qui, aidé par des adjoints indiens, vérifiait qu'il ne manque ni eau ni bois qui, avec le sel, étaient gratuits pour les voyageurs<sup>376</sup>. A l'entrée de ces maisons, dans une niche, on trouvait l'image de Notre Seigneur ou du saint patron du nom de l'établissement, et dans un lieu visible, le tarif pratiqué. Chilapa et Tixtla étaient tenues de fournir les mules et les approvisionnements nécessaires dans le cas où la ville de Mexico envoie du matériel au Real Servicio d'Acapulco, et on demandait aussi à ces villes d'aider à tout le nécessaire pour les provisions de bouche des soldats et forçats qui se rendaient à Acapulco. Les gardes et commissaires de ces troupes et *cuerdas* devaient payer aux villages l'approvisionnement délivré, bien qu'il apparaisse que les mauvais traitements étaient fréquents, parce que tant les passagers du galion de Manille que les soldats agressaient ou vexaient les indiens, ou que les voyageurs ne payaient pas la nourriture de leurs montures<sup>377</sup>.

Depuis 1553, on avait créé à la Nouvelle Espagne l'institution de la *Acordada* qui se chargeait de la surveillance des chemins grâce à une organisation rassemblant des officiers de justice à cheval qui poursuivaient et châtiaient les brigands. Le trajet de Mexico à Acapulco offrait tous les avantages pour être envahi de bandits, en étant étroit, sinueux, escarpé, et du fait que le transport par bêtes était lent. Une des facilités qu'apportait la Circonscription d'Acapulco était celle des services du Provincial de la Santa Hermandad qui était placé sous l'autorité du *Castellano*<sup>378</sup>. Ce serviteur royal exerçait sa surveillance depuis le district d'Acapulco jusqu'à la province de Zacatula. Nommé par le vice-roi, il avait droit, au contraire de ce qui était d'habitude autorisé, pour son service personnel, à quatre noirs ou mulâtres, armés, ce qui montre le risque auquel il était exposé. Comme obligation principale,

---

<sup>374</sup> MARTÍNEZ del RÍO, Marita. El transporte en la Historia de México. *Artes de México*, 1960, Año XXIII, n° 197, p.33.

<sup>375</sup> Danièle Dehouve, *op.cit.*, p. 190.

<sup>376</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 16. Dans: *Viaje a la Nueva España*.

<sup>377</sup> AGN. Indios. Contenedor 13. Volumen 23. Expediente 14. 1658.

<sup>378</sup> AGI. México, 189, N. 58. 1660/ Confirman oficio a Antonio de la Peña.

il protégeait le passage de l'argent qu'on envoyait aux Philippines, il faisait détenir les marins et artilleurs déserteurs des galions de Manille, veillant à ce qu'ils ne s'échappent pas une fois arrivés à Acapulco. Détenteur de l'ordre, il chassait aussi les voleurs, les brigands, les violeurs, les criminels, les voleurs de bestiaux, tant à Acapulco que dans les villages et les environs et sur le tronçon correspondant au trajet entre Mexico et Acapulco.

Deux exemples nous montrent la richesse qui était présente à Acapulco et l'importance des Iles pour la Couronne : en 1609, une bande de trois cents noirs cimarrons ravageait ce chemin, les *recuas* qui allaient et venaient avec le chargement des bâtiments des Philippines étant les plus affectées<sup>379</sup>. Mais de 1621 à 1624, durant la vice-royauté du comte de Gelves, les chemins du pays furent nettoyés des équipes de voleurs qui l'infestaient, ce qui lui valut d'être appelé *el terrible justiciero* ou *el fuego que consumía a todos los ladrones*<sup>380</sup>. Mais cela justifia aussi les fortes escortes ou *conductas*<sup>381</sup> qui surveillaient l'argent du *situado* qui était transporté à dos des mules de la *recua*.

Il y avait plusieurs postes de douane ; à une demi-lieue de la ville d'Acapulco étaient postés des gardes simples qui surveillaient les entrées et sorties des marchandises avec leurs *guías* respectives. A Acahuizotla ou à Dos Caminos, il y avait un autre poste. Et à la douane de la ville de Mexico, on vérifiait la *guía* en la recoupant avec la marchandise.

Il y avait un péage en passant San Agustín de las Cuevas où on payait aux préposés un real pour chaque mule<sup>382</sup>. Mais entre cet endroit et Acapulco, ni Morga, ni Cubero Sebastián ni Gemelli Careri ne font mention d'un système de péage<sup>383</sup>, bien que les Officiers Royaux du XVIIIème siècle disent qu'il y avait d'habitude un soldat mis en place pour faire payer à l'entrée d'Acapulco un real par mule qui entrait ou sortait, avec ou sans charge<sup>384</sup>.

### 2.2.5. La *arriería*, un travail compliqué mais important pour le galion de Manille.

Malgré tous les risques, ce chemin était si fréquenté au moment de la foire que de longues lignes de bêtes chargées formaient un fil continu, ralentissant la circulation. Depuis la

---

<sup>379</sup> AGI. México, 27, N. 66/ Cartas del virrey Luís de Velasco hijo.

<sup>380</sup> Thomas Gage, *op. cit.*, p. 178.

<sup>381</sup> On donna ce nom à la conduite des fortunes transportées. Dans: Manuel Carrera Stampa, *op. cit.*, p. 249. Dans: La Feria de Acapulco.

<sup>382</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 19. Dans: Viaje a la Nueva España.

<sup>383</sup> En 1782, le *castellano* d'Acapulco don Rafael Vasco proposa que soit payé un peso par mule ou cheval et un demi-real par pièce de bétail *vacuno* et pour les petits envois pour utiliser cet argent à la maintenance du chemin. AHEG. C.1/E.2/ f. 15-22. 1782.

<sup>384</sup> Esteban de la Carrera y Prado, *op. cit.*, p. 138.

deuxième moitié du XVIème siècle, à la création des chemins de la Nouvelle Espagne, on avait créé un système de transport de charges, *l'arriería*.

Une *recua* pouvait être constituée de trente à quatre-vingts bêtes, ce qui rendait difficile le travail d'*arriero*, ou de muletier, et demandait un long apprentissage. Il devait connaître l'âpreté des chemins, les dossiers douaniers, détenir certaines connaissances vétérinaires, savoir placer la charge.

Les porcelaines fines, les *tibors*, les paniers de vaisselle, les paravents, les écritoires, les lits, les chaises, les soies, toutes ces marchandises délicates qui arrivaient par le galion de Manille, ainsi que les grands paquets, les caisses d'argent poinçonné ou en lingots, les provisions, le papier officiel, étaient protégés par des *petates*, ou de filets de *henequén*, ou étaient emballés dans des cuirs et des toiles cirées, des toiles ou des couvertures. Selon la réglementation du vice-royaume de la Nouvelle Espagne, le transport des marchandises devait être accompagné d'un *guía*, sorte de main courante sur laquelle on notait le poids, les mesures, la qualité, la valeur, le consignataire, la destination de la caisse, du paquet ou de la valise transportée, et les droits qui avaient été payés au départ d'Acapulco à la *Caja Real* du port<sup>385</sup>.

Les mules ou les ânes étaient chargés jusqu'à deux cents kilogrammes<sup>386</sup>, et parcouraient jusqu'à vingt kilomètres par jour avec leur chargement<sup>387</sup>.

Pour fixer un prix, on prenait en compte la distance à parcourir, la période de l'année, la diversité des objets à charger, la concurrence et la *temporada*; les *arrieros* avaient l'interdiction de prendre des raccourcis, ce qui augmentait encore plus le temps de conduite des marchandises jusqu'à la ville de Mexico ainsi que le coût de transport.

Manuel Carrera Stampa nous donne le cadre de vie général de ce groupe:

*En poco tiempo la arriería creó una tradición de mesones, tinajas panzudas, cueros labrados, espuelas y frenos, de jáquimas y ronzales, de trajes con botonaduras de plata y anchos sombreros galoneados, de látigos y cuerdas de herradura y fragua, de camastros "a mal pasar", de vajillas de barro, y de comida y bebida criolla y de la "tierra"*<sup>388</sup>.

---

<sup>385</sup> Manuel Carrera Stampa, *op. cit.*, p. 250. Dans: La Feria de Acapulco.

<sup>386</sup> Avant de disposer la charge, on devait faire attention à ce que la mule ou l'âne ne soit pas blessé au dos. Le *sudadero* mis en place, les yeux bandés, pour que, privée de la vue, la bête ne bouge pas, on plaçait un ballot de marchandises de chaque côté du dos. La charge était ajustée avec les sangles, qui ne devaient être ni trop serrées pour que les marchandises ne tombent pas, ni trop lâches pour ne pas faire mal à l'animal.

<sup>387</sup> MIJARES, Ivonne. *El abasto urbano, caminos y bastimentos*. Historia de la vida cotidiana en México. La Ciudad Barroca/ ed. par. Antonio, RUBIAL GARCÍA. México: FCE, 2005, p. 126.

<sup>388</sup> CARRERA STAMPA, Manuel. *Los Gremios Mexicanos La organización gremial en Nueva España 1521-1861*, México, E.D.I.A.P. S.A., 1954, p. 245.

Durant le XVII<sup>ème</sup> siècle, le chemin qui reliait Acapulco et Mexico ne fut pas à la hauteur de l'importance de la circulation et du commerce pratiqué à Acapulco par temps de foire.

Il ne fait aucun doute que la topographie influa sur une maintenance coûteuse qui ne s'adapta pas aux réelles nécessités des mouvements créés par la présence du galion de Manille. Mais cet abandon peut aussi avoir été dû au fait qu'Acapulco n'avait pas d'activité permanente de cabotage comme le port de Veracruz: c'était une ville de saison, où un évènement particulier arrivait une seule fois par an; en dehors de la foire, à cause de son climat, Acapulco fut désertée par l'élite de sa population.

La congestion de la circulation des *recuas*, l'augmentation du prix mais aussi le manque de moyens de transport à ces périodes particulières, montrent qu'il y avait un marché dans lequel les achats et les ventes allaient en augmentation et en importance. Cette nouvelle route commerciale qui fut ouverte avec l'Extrême-Orient par le galion de Manille créa une dynamique qui appela la participation d'Acapulco, mais qui produisit aussi un mouvement impliquant d'autres régions de l'intérieur de la Nouvelle Espagne.

L'échange commercial de la foire d'Acapulco ne correspondait pas à un mécanisme unilatéral d'achat de marchandises chinoises ou d'esclaves; différents commerçants novohispanos arrivaient à Acapulco pour vendre les produits fabriqués en Nouvelle Espagne et qui intéressaient Manille, mais aussi le Pérou, puisqu'on rencontrait fréquemment à ces mêmes dates un vaisseau du Callao. A cause de cette relation avec le galion de Manille, les régions proches d'Acapulco, de Tixtla, de Chilapa et de Tlapa trouvèrent dans *l'arriería* l'un des marchés les plus prospères<sup>389</sup>. Les villes de Guadalajara, Tlaxcala, Puebla, Antequera (Oaxaca), Valladolid (Morelia-Michoacán), Celaya, Veracruz, Mexico, entre autres, envoyèrent leurs marchandises et leurs produits comme leurs hommes qui, recrutés localement, venaient former les troupes que l'on envoyait aux Philippines.

L'ensemble de toutes les prestations disponibles le long de la route Mexico-Acapulco montre une organisation admirable, presque moderne, nécessaire pour remplir la tâche majeure de soutien des Philippines. Il était impossible de faire tout en un laps de temps aussi court, mais la volonté de tous et l'intérêt commun poussèrent Acapulco à réaliser pas à pas son devoir.

---

<sup>389</sup> Danièle Dehouve, *op.cit.*, p. 220.



### 2.3. Le développement technique du port d'Acapulco.

L'activité commerciale et de transit du port d'Acapulco est certainement une conséquence majeure, probablement est-ce la plus importante, de l'utilisation de la route maritime transpacifique vers Manille.

Néanmoins, Acapulco ne fut pas seulement un débarcadère qui aidait au transit de biens et de personnes dans les deux directions. En raison de la rareté des points d'appui sur la côte du Pacifique et des qualités particulières que le site géographique garantissait, Acapulco se transforma peu à peu d'un petit village de pêcheurs en un port d'appui technique orienté vers la question maritime.

Pour décrire Acapulco comme secteur d'activité maritime du XVII<sup>ème</sup> siècle, il convient dans un premier temps de revenir à son développement au XVI<sup>ème</sup> siècle, ce qui permettra d'éclaircir certains éléments importants relatifs à sa localisation et à l'organisation de l'activité humaine qui y fut menée.

#### 2.3.1. Un arsenal débute l'activité coloniale à Acapulco.

Comme on l'a déjà mentionné, le début probable du port d'Acapulco provint de l'arsenal qui pouvait s'y trouver depuis 1528. Quant à sa localisation, Peter Gerhard estime quant à lui qu'à ses débuts cet arsenal se trouvait sans doute à Puerto del Marqués<sup>390</sup>.

En 1530, en revenant à la Nouvelle Espagne, Hernán Cortés, alors *marqués del Valle, Capitán General de la Nueva España*, et ayant reçu de Charles Quint la charge de continuer la découverte de la *Mar del Sur*, trouva dans des conditions déplorable les cinq bateaux qu'il avait laissés derrière lui sur les côtes du Pacifique pour ses expéditions futures, alors qu'il était urgent de lancer les explorations confiées.

Comme il en a lui-même rendu compte à Charles Quint, Cortés fit reconstruire à Acapulco deux bateaux<sup>391</sup>, le San Miguel et le San Marcos qui rejoignirent par la suite l'expédition de Diego Hurtado de Mendoza.

Des années plus tard, Andrés de Urdaneta attribua au port d'Acapulco les mêmes avantages qu'Hernán Cortés, en particulier les facilités dont il disposait avec l'arsenal, prestation indispensable pour le galion de Manille durant tout le XVII<sup>ème</sup> siècle.

---

<sup>390</sup> Peter Gerhard, *op. cit.*, p. 40. Dans: Geografía Histórica de la Nueva España.

<sup>391</sup> Lettre d'Hernán Cortés du 20 avril 1532. Hernan Cortés, *op. cit.*, p. 308.

Par le récit d'Andrés de Urdaneta sur Acapulco et sur sa baie, et en l'accompagnant de la carte de l'ingénieur Adrian Boot et de la gravure du peintre italien Fernando Bambrilla, on peut préciser le lieu où se trouvait l'arsenal.

Rappelons ce que dit Urdaneta sur les facilités d'Acapulco:

*...grande y seguro, y muy sano y de buenas aguas, y mucha pesquería, de mucha madera para la ligazón de los navíos, y tener a cinco o seis leguas, y pocas mas mucha madera para tablazón, y pinos para másteles y entenas; aunque la tablazón se trújese allí de otras partes por mar...*<sup>392</sup>

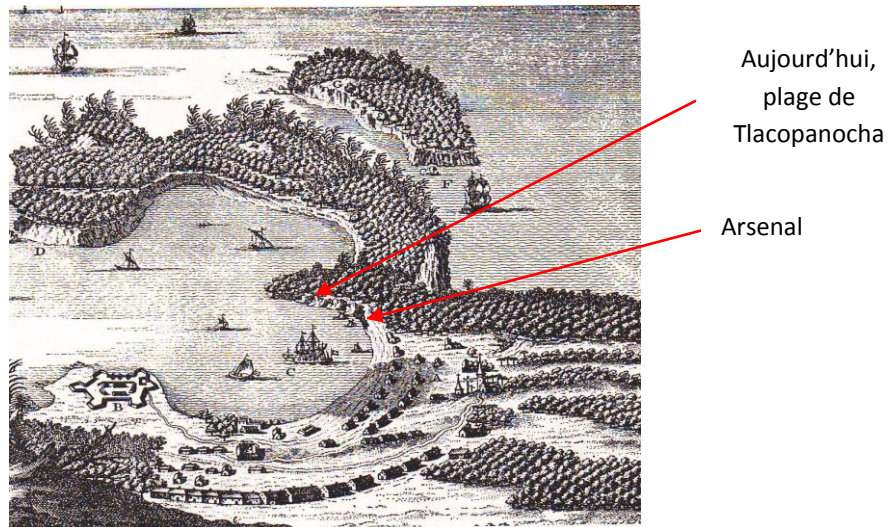


Fig. 31 : Détail. Vue d'Acapulco. Adrian Boot. 1615.

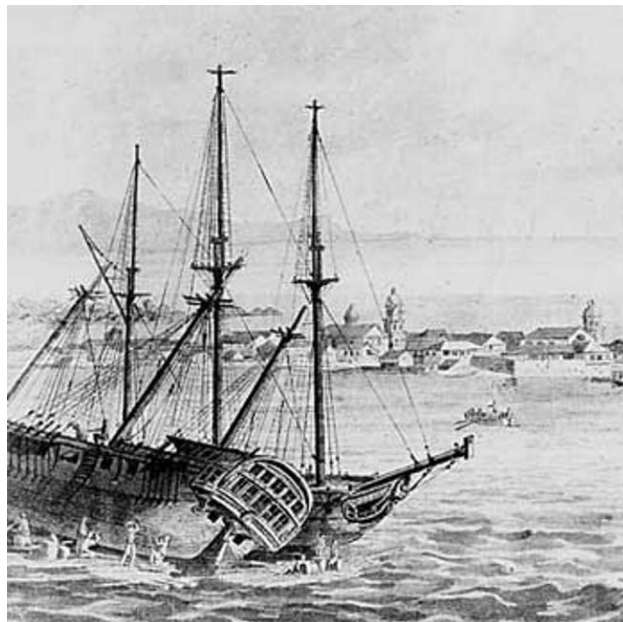


Fig. 32 : Fernando Bambrilla. Carénage des corvettes. Collection du Musée Naval de Madrid.

<sup>392</sup> Colección de Documentos Inéditos Relativos al Descubrimiento, *op. cit.*, p. 120.

Sur la première gravure, Adrian Boot montre la baie d’Acapulco, l’anse naturelle du port, la ville, et place deux petits bateaux au bout de la plage de la baie intérieure. Sur la seconde, bien que la gravure du XVIIIème siècle provienne de l’expédition de Alejandro Malaspina, Fernando Bambrilla montre le carénage de deux corvettes, et au second plan, la ville d’Acapulco. Si aucun ne précise ni le nom ni le positionnement de l’arsenal, nous pourrions cependant penser qu’il se trouvait dans le recoin formé par la plage de l’anse et la péninsule maintenant appelée Tlacopanocha.

Cet endroit devait être un des mieux protégés de la baie, en raison de la configuration générale des lieux qui faisait que la houle était presque imperceptible, et de faible profondeur puisque, la colline naissant au pied de cette plage, l’érosion par les pluies avait entraîné au fil des siècles le remblaiement de la mer.

Ces éléments sont cohérents avec une étude de la répartition des zones dans l’ensemble de la baie d’Acapulco. L’espace maritime du port peut se diviser en trois parties, ce qui se voit sur cet extrait de la carte d’Acapulco de 1712.

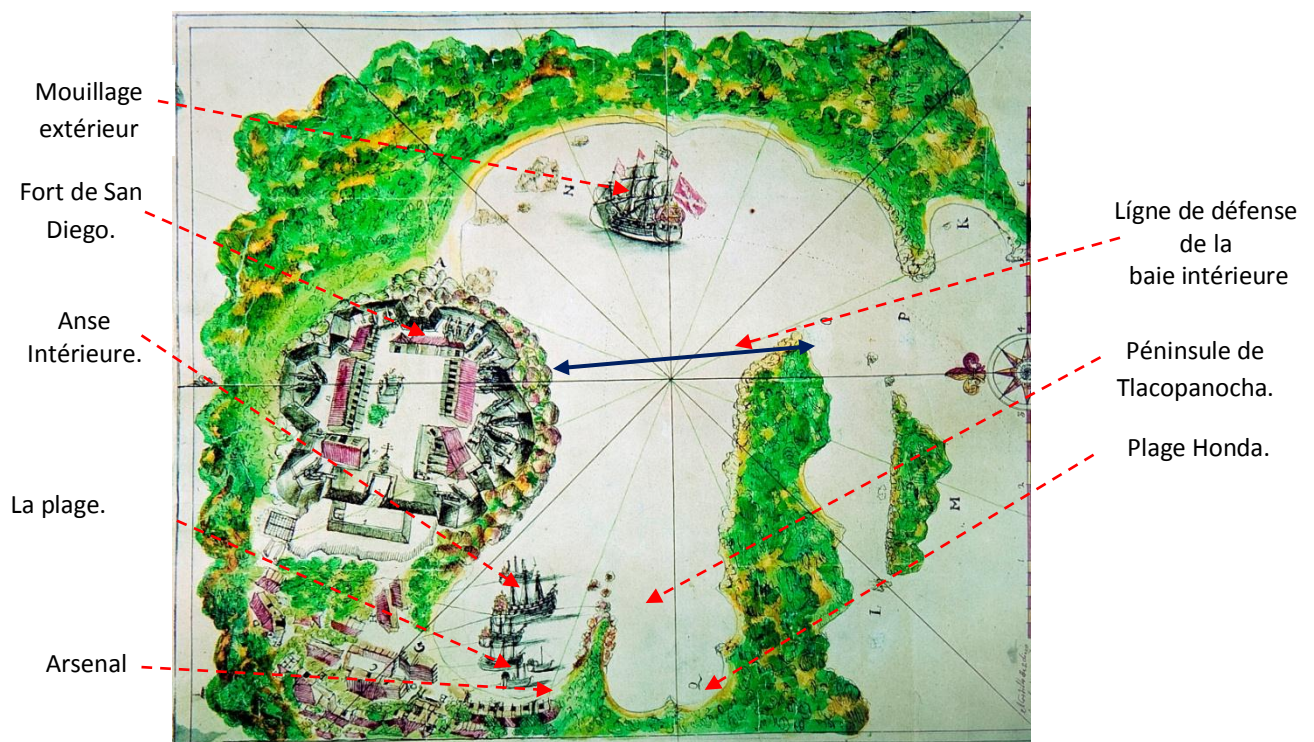


Fig. 33 : Coupe de la carte du port d’Acapulco. AGI. MP- MEXICO, 106. 1712-11-07.

Cette répartition permet de confirmer l’emplacement de l’arsenal: il ne pouvait pas se trouver dans l’espace où naviguaient les bateaux, devant l’entrée de la baie; mais il pouvait être placé au fond de cette même anse intérieure utilisée pour les bateaux en activité. Ceux-ci venaient mouiller près du fort de San Diego pour leur protection, près de la Douane et des entrepôts

royaux pour assurer un meilleur contrôle et ainsi éviter la contrebande. Mais non loin de là, à quelques centaines de mètres, on stationnait les navires en carénage ou ceux du *Servicio Real* en attente, pour qu'ils ne gênent pas les manœuvres d'embarquement ou de débarquement des galions actifs.

Dans l'arsenal, les bateaux s'y trouvaient désarmés, sans voiles, sans équipage et parfois sans mât. Sans protection, ils pouvaient partir à la dérive et souffrir de grands dommages. Cette localisation leur procurait un bon abri vis-à-vis du vent et de la mer. Par ailleurs, sans équipage ni équipement, un navire y était vulnérable et devenait une proie facile pour l'ennemi. Aussi, l'arsenal d'Acapulco était-il au fond de l'anse de façon à le protéger en lui donnant un refuge contre les pirates qui seraient entrés dans la baie: ceux-ci se seraient vus dans l'obligation de passer sous les tirs exécutés entre la Pointe du Grifo et le fort de San Diego, et leurs manœuvres auraient été hasardeuses.

Les fonds devaient présenter une faible pente afin de faciliter la manœuvre de rapprochement du galion quand celui-ci se trouvait près de la plage; ces conditions topographiques étaient très importantes pour le calfatage du navire en eaux peu profondes, ou même sur le sable pour les embarcations du *Servicio Real*. Dans la baie d'Acapulco, le gradient, quand il n'était pas à pic, permettait que les bateaux puissent se rapprocher à une distance de cinq cents mètres de l'endroit où la vague casse sur le rivage<sup>393</sup> et de mouiller un peu partout par fonds de une à quinze brasses<sup>394</sup>.

Fray Domingo Fernández de Navarrete, en racontant que:

*...de noche entraban en la bahía ballenas, batiendo con las alas en el agua tan fuertemente, que parecía ruido de piezas de artillería. Al principio nos persuadíamos entraba algún navío. Desengañaronos los vecinos, con que ya no hacíamos caso alguno de aquel estruendo*<sup>395</sup>.

mentionne en fait que l'écosystème d'Acapulco et de ses alentours était d'une grande richesse. La présence de baleines à l'intérieur de la baie indique l'abondance de plancton dont elles se nourrissent, plancton qui attire une grande quantité de poissons dans des eaux calmes et limpides.

Lors de son expédition au XVIIIème siècle, durant laquelle il fit escale à Acapulco, le capitaine Alejandro Malaspina remarqua cette limpidité qui permettait depuis une barque de voir l'état de la coque du navire, de faciliter la tâche des plongeurs et de prendre les mesures

---

<sup>393</sup> Vito Alessio Robles, *op. cit.*, p.36.

<sup>394</sup> Une brasse: un mètre soixante-huit.

<sup>395</sup> Domingo Fernández de Navarrete, *op. cit.*, p. 297.



nécessaires pour l'entretien du bateau<sup>396</sup>. Cette caractéristique fut une facilité supplémentaire pour l'arsenal d'Acapulco, pour le galion de Manille, surtout lors de son carénage.

Par ailleurs, l'arsenal devait pouvoir profiter d'un espace suffisant entre la grève et la terre pour entreposer sur la plage le bois nécessaire à la carène et, plus en terre, de place pour conserver les équipements débarqués et les outils nécessaires pour y travailler. Ainsi, la faible distance du galion mouillé non loin de la grève facilitait les allers et retours entre le navire, la plage et les entrepôts.

Acapulco, comme le souligne Andrés de Urdaneta, profitait de la présence à ses alentours de beaucoup de bois, matière primordiale pour tout navire du XVIIème siècle qui alimentait l'arsenal.



Fig. 34 : Plan d'Acapulco au XVIIème siècle.  
Port d'Acapulco et de Puerto del Marques. BNE. MSS 2957.

Sur cette carte anonyme, on désigne par *cerro de la Brea* une partie des montagnes qui entourent la baie d'Acapulco. En lui donnant ce nom de *brea*, on signalait que le produit nécessaire pour le calfatage des embarcations se trouvait en cet endroit: cette résine s'obtient à partir du bois de pin, on en déduit donc que les montagnes proches d'Acapulco étaient plantées d'*ocotes*<sup>397</sup> ou *Pinus Montezumae*, entre autres essences.

Quand Francesco Carletti arriva au port en 1595, il décrit des: ... *arboles diferentes en todo de los nuestros, entre los cuales vi aquel del que se extrae la sangre de dragón*<sup>398</sup>. Ces arbres poussaient dans la colline qui séparait la ville de la péninsule actuellement appelée Tlacopanocha. Même si l'arbre de Drago, *Dracaena draco*, originaire des Canaries, n'a

<sup>396</sup> Virginia González Claverán, *op. cit.*, p. 70.

<sup>397</sup> *Ocote* : du nahuatl *Tocōtl*.

<sup>398</sup> CARLETTI, Francesco. Dans: Enrique Cárdenas de la Pena, *op.cit.*, p.25.

aucune ressemblance avec celui d’Acapulco, ce dernier fut appelé également *drago*<sup>399</sup> en raison de la même couleur rouge de leurs sèves. Les deux espèces avaient des capacités médicinales et servaient de teinture.

D’autres types d’arbres poussaient à Acapulco et dans ses environs, comme les chênes rouvres, les cèdres, les *parotas*<sup>400</sup>, les fromagers, les *huamúchiles*<sup>401</sup>, les cirians<sup>402</sup>. La flore du port et de la Nouvelle Espagne s’enrichit avec l’arrivée par le galion de Manille du tamarinier<sup>403</sup>, du manguier<sup>404</sup>, et de cocotiers<sup>405</sup>.

Durant le XVIIème siècle, l’arsenal d’Acapulco caréna, modifia les bateaux qui furent utilisés comme avisos ou envoyés aux Philippines quand les nouvelles n’arrivaient pas; on y fabriqua les barques du *Real Servicio*, mais aucun véritable galion n’y fut construit.

### 2.3.2. Une dynamique partagée entre Manille et Acapulco : la construction des galions.

La plus grande partie des galions qui furent construits au XVIIème siècle le furent aux Philippines. Grâce à l’intéressant récit de 1619 du *capitan de maestranza* don Sebastián de Pineda<sup>406</sup>, directeur du chantier naval des galions de ces îles, on sait que les arsenaux se trouvaient répartis sur l’île de Luzon, en raison de la proximité de Manille, de l’abondance de la main d’œuvre, de la grande quantité et de la qualité des bois des forêts tropicales des Philippines, différents de ceux généralement utilisés en Espagne. L’expérience montra que leur substitution donnait de meilleurs résultats qu’en Europe.

Pour les mêmes raisons de sécurité, la grande majorité des arsenaux se trouvait sur cette île pour se protéger des incursions de pirates malaisiens mahométans, ou *moros*, des îles de Joló et Mindanao. Pendant une grande partie du XVIIème siècle, ce fut une région de conflit quasiment permanent, posant un problème important aux Espagnols: sur une période de trente

---

<sup>399</sup> *Drago. Pterocarpus acapulcensis.*

<sup>400</sup> *Enterolobium cyclocarpum.* Natif du Mexique, arbre de vingt à trente mètres de haut.

<sup>401</sup> *Pithecellobium dulce* : l’arbre de *guamúchil* est natif du Mexique.

<sup>402</sup> *Crescentia alata Kunth.* Cirian ou cuatecomate. D’origine inconnue, arbre mesurant jusqu’à quatorze mètres de hauteur. Les fruits sont quasiment sphériques, ils naissent collés au tronc, mesurent près de quinze centimètres de diamètre, avec une chair noirâtre et douçâtre.

<sup>403</sup> *Tamarindus indica*: d’origine africaine, il fut introduit aux Indes.

<sup>404</sup> *Mangifera indica* : originaire d’Inde Orientale et de Birmanie.

<sup>405</sup> *Cocos nucifera*: on ne connaît pas l’origine du palmier de coco. A partir de l’océan Pacifique ou de l’Extrême Orient, le palmier de coco fut disséminé depuis tout l’océan Indien jusqu’en Afrique.

<sup>406</sup> BLAIR, Emma, James ROBERTSON. *The Philippine Islands 1493-1898*, Vol. XVIII-1617-1620, Cleveland, Arthur H. Clark Co., 1904, p.169-188.

ans, au moins vingt mille personnes furent faits prisonniers<sup>407</sup>. Bien que don Sebastián Hurtado de Corcuera<sup>408</sup> ait décidé le 2 février 1637 la conquête de Mindanao et de Joló, décision qui déboucha sur une campagne glorieuse, les problèmes continuaient encore en 1642 avec ces pirates.

Sur l'île de Luzon, à l'intérieur de la baie de Manille, Cavite abritait l'arsenal principal. Dans ce port protégé par une muraille, on trouvait les ateliers, les ferronneries, une corderie; on y préparait les galions, les galères, les *pataches*, les galiotes, et les bateaux du gouvernement espagnol<sup>409</sup>.

L'île de Luzon comportait de nombreux arsenaux: à cinquante lieues de la capitale, dans la province des Camarines, il y avait l'arsenal de Dalupaes; à quatre-vingts lieues de Manille dans la province d'Albay, les arsenaux de Bagatao et de Sorsogon. Le Gouverneur don Diego de Salcedo<sup>410</sup> ordonna de construire le Nuestra Señora del Buen Socorro à l'arsenal de Bagatao et Gabriel de Curucelaegui y fit construire en 1687 le Santo Christo de Burgos, en faisant remarquer les bois de qualité qu'il utilisa, et en 1696, Fausto Cruzat annonçait qu'il avait fait construire un nouveau galion à Bagatao parce qu'il ne trouvait pas de *maderas en muchas leguas en el contorno de la rivera de Cavite*<sup>411</sup>.

On trouvait d'autres chantiers dans l'île de Marinduque, à seulement quarante lieues de Manille, et dans les îles de Mindoro et de Masbate.

Cherchant à contrôler le coût des galions, Fernando de los Ríos Coronel, Procureur Général des Philippines, proposa en 1620 que l'on construisit des navires au Bengale et à Cochin en Inde<sup>412</sup>. Le Gouverneur Niño de Tabora<sup>413</sup> ordonna quant à lui de faire construire en 1632 un galion au Cambodge<sup>414</sup>. Don Diego Fajardo<sup>415</sup> en fit fabriquer un autre sur la côte de Satsuma, au Japon. Mais ces constructions cessèrent par une Ordonnance Royale de 1679 qui interdit de construire des galions en dehors des Philippines.

---

<sup>407</sup> MONTERO VIDAL, José. «Historia de Filipinas desde el Descubrimiento de dichas Islas hasta nuestros días». Tomo I, *Colección Clásicos Tavera* [CD-ROM], vol. 13, serie X Obras Clásicas para la Historia de Manila, Madrid, MAPFRE, 1998, p.202.

<sup>408</sup> 1635-1644.

<sup>409</sup> QUINTANA, José Miguel, «Un viaje de Filipinas a la Nueva España en el siglo XVII», *Artes de México*, 1971, XVIII, n° 143, p.36.

<sup>410</sup> 1663-1668.

<sup>411</sup> AGI. Filipinas, 122, N.13.

<sup>412</sup> AGI. Filipinas, 340, L, 3 F .41.

<sup>413</sup> 1626-1632.

<sup>414</sup> AGI. Filipinas, 8, R ,1 N. 17.

<sup>415</sup> 1644-1653.

Le choix de construire des galions en un lieu éloigné comme les Philippines généra trois grandes conséquences, en plus de celle de la répartition des tâches entre Manille et Acapulco, relatives aux difficultés de l'emploi de matériaux, à la disponibilité de la main d'œuvre locale et enfin à la répartition des dépenses.

En effet, le travail du bois, composant de base des bateaux, s'accompagnait de problèmes techniques créés par la distance avec le lieu de construction. Le manque de travailleurs qualifiés confirme les difficultés stratégiques qu'éprouvait Manille et que l'Espagne et la Nouvelle Espagne devaient résoudre. Enfin en regardant les dépenses nécessaires, on peut connaître la relation entre Acapulco et Manille, et les aménagements réalisés au fur et à mesure du temps pour rationaliser et optimiser les dépenses de la Couronne.

Pour construire les galions, on utilisa diverses essences d'arbres choisies en fonction de la qualité du bois, de l'emploi prévu, de l'âge de l'arbre, de la partie qui serait utilisée et même encore de l'époque à laquelle il serait coupé.

Grace à don Sebastián de Pineda, on connaît toutes les pratiques et les arbres utilisés comme le Palo María, l'Arguijo, le Laguán, le Dongón, présentés par Emma Blair sous leurs noms scientifiques *Calophyllum inophyllum*, *Dipterocarpus guiso*, *Dipterocarpus thurifera*, *Sterculia cimbriiformis*.

Le Palo María, bois d'une grande dureté d'une couleur rougeâtre, pousse avec un tronc tordu. *Si se le disparaba una bala de ocho libras<sup>416</sup> no perforaba la madera y si la bala era grande, la madera no se astillaba<sup>417</sup>*. Pour ces importantes raisons, on l'utilisait pour fabriquer les membrures des galions, galères et *pataches*. Les pièces de liaison de forme géométrique compliquée étaient obtenues à partir de ces bois tordus.

Afin de montrer où se trouvaient les différentes pièces, on présente une série de planches qui, bien que datant du XVIII<sup>e</sup> siècle, facilitent la compréhension de ce qui se faisait au XVII<sup>e</sup> siècle. L'illustration suivante montre la matière première à l'état brut et la seconde le résultat final une fois le bois travaillé.

---

<sup>416</sup>Libra romana = 0,3275kg. CARRERA STAMPA, Manuel. *Sistema de Pesos y Medias Colonial*. Memorias de la Academia Mexicana de Historia, 1967, Tomo XXVI. p. 16.

<sup>417</sup> Sebastián de Pineda.



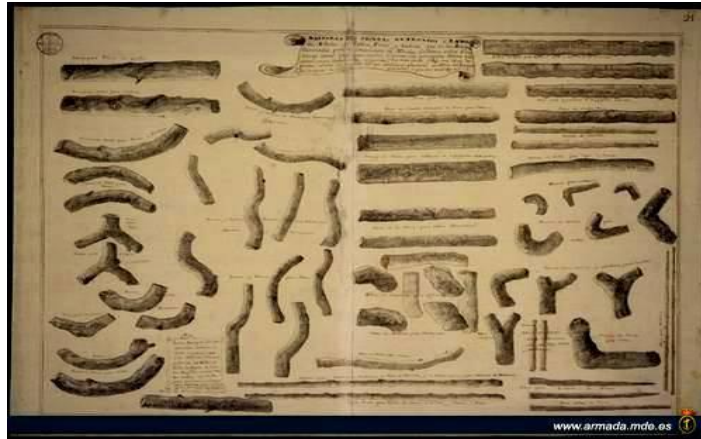


Fig. 35: Différentes sortes de troncs et branches d'arbres à appareiller aux pièces qui entrent dans la construction d'un bateau. Dictionnaire d'Architecture Navale Ancienne et Moderne de Juan José Navarro de Viana y Búfalo. Collection du Musée Naval de Madrid.

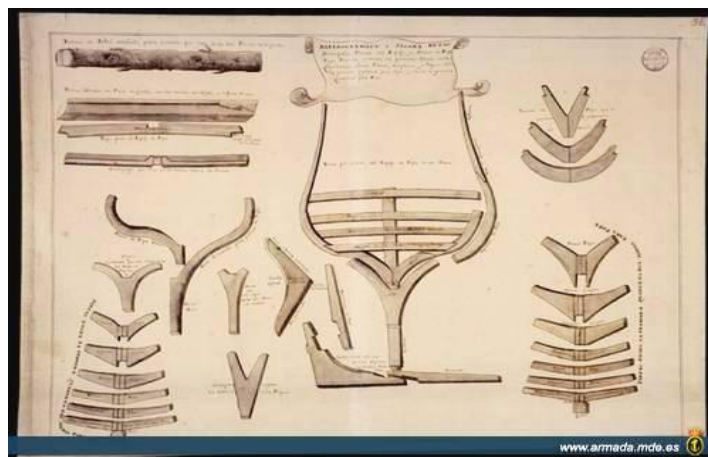


Fig. 36 : Représentation de pièces constitutives d'un navire obtenues à partir des troncs et branches précédemment évoquées. Dictionnaire d'Architecture Navale Ancienne et Moderne de Juan José Navarro de Viana y Búfalo. Collection du Musée Naval de Madrid.

L'armature des galions était composée des varangues, des pièces de liaison et des genoux; ces pièces de bois étaient assemblées pour constituer les couples. Les vraies côtes de la coque étaient fixées sur la quille, formant le squelette du bateau et les planches de bordé qui formaient la coque extérieure du navire venait se river ou se souder sur elles. Une autre pièce utilisait ce bois, le cabestan qui devait être massif pour résister aux gros efforts auxquels il était sollicité.

Commun dans l'île de Mindoro<sup>418</sup>, *l'Arguijo*, un arbre comparable au pin, poussant haut, présente un tronc droit. Dur, élastique et durable, on l'utilisait en particulier pour

<sup>418</sup> Emma Blair, *op. cit.*, p. 170.

confectionner la préceinte, au-dessus de la ligne de flottaison, dans la partie la plus large du bateau qui devait être résistante aux coups.

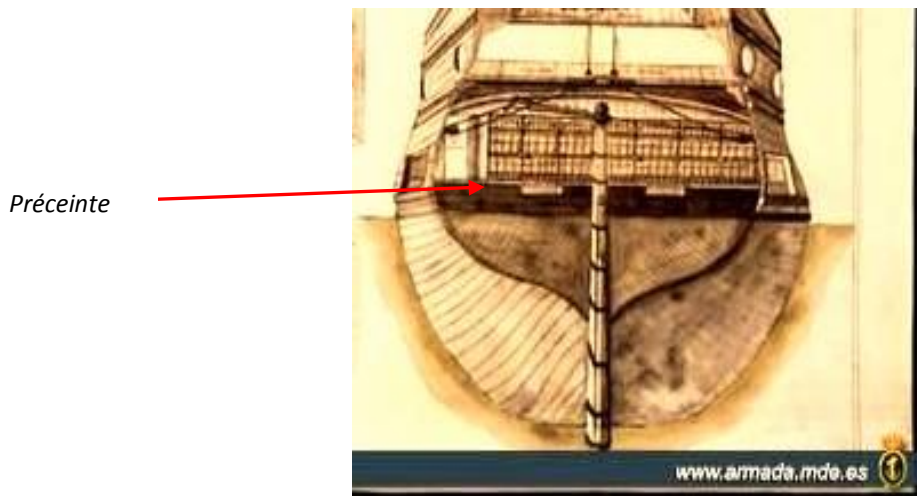


Fig. 37 : Détail de la planche N 48. Préceinte d'un bâtiment. Dictionnaire d'Architecture Navale Ancienne et Moderne de Juan José Navarro de Viana y Búfalo. Collection du Musée Naval de Madrid.

Pour la fabrication du *forro*, l'ensemble des bois de bordé avec lesquels on couvrait le squelette du galion, ainsi que pour les ponts et mâts de toute taille, le bois utilisé était le *Laguan*. Sous l'eau, ce bois n'était pas perforé<sup>419</sup> par la *broma*<sup>420</sup>, mais en dehors de l'eau, et surtout sur les ponts, il ne durait pas plus de deux ans car il y pourrissait.

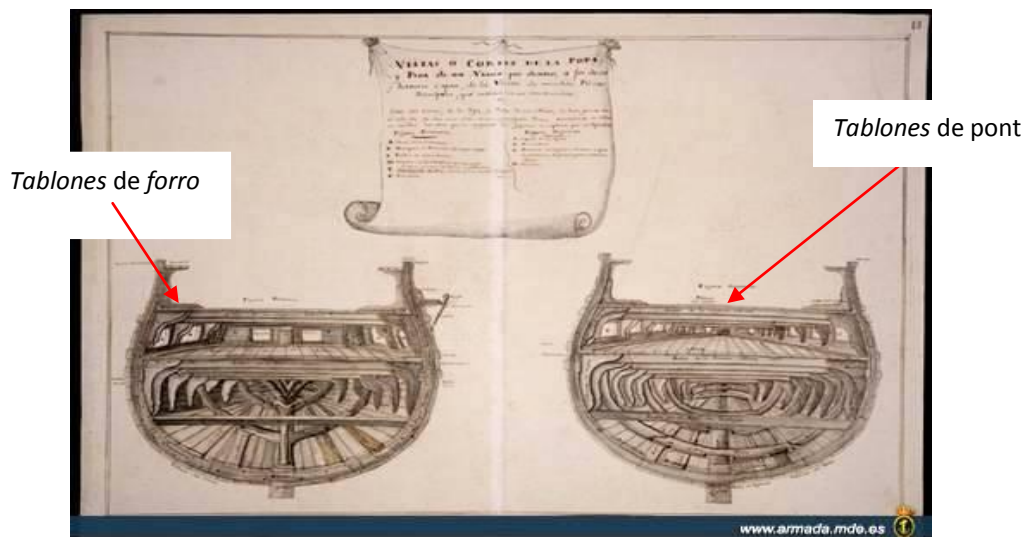


Fig. 38 : Vue de coupe d'une poupe et d'une proue de bateau de l'intérieur, où l'on voit représentée la majeure partie de ses membrures. Dictionnaire d'Architecture Navale Ancienne et Moderne de Juan José Navarro de Viana y Búfalo. Collection du Musée Naval de Madrid.

<sup>419</sup> Sebastián de Pineda.

<sup>420</sup> *Broma*: Mollusque lamelibranche marin d'aspect vermiforme, présentant des siphons démesurément importants et une coquille très petite, qui laisse découverte la plus grande partie de son corps. Les valves de la coquille fonctionnent comme des mandibules, perforent les bois submergés, percent des galeries que l'animal lui même remplit d'un matériau calcaire secrété par le manteau, et causent de graves dommages à la construction navale.

Ces arbres poussaient très droit et étaient très larges si bien que d'un seul on pouvait obtenir un mât<sup>421</sup> de soixante-douze *codos*<sup>422</sup> de haut, quarante-deux mètres approximativement, et de quinze paumes de circonférence, tout d'une seule pièce.

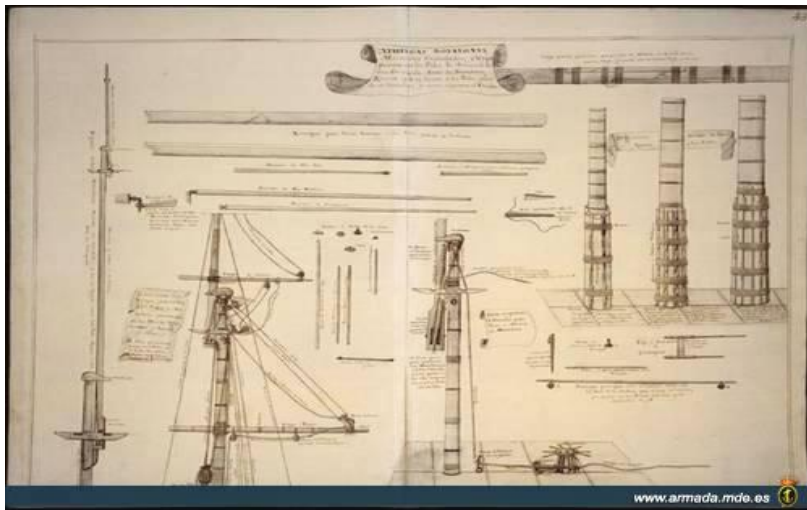


Fig. 39: Représentation des mats et vergues. Dictionnaire d'Architecture Navale Ancienne et Moderne de Juan José Navarro de Viana y Búfalo. Collection du Musée Naval de Madrid.

Le *Dongon*, bois très résistant et de couleur jaunâtre, était utilisé pour le mât de beaupré, mât horizontal de la proue, pour les écoutilles et pour les planches du bordé et des ponts. Sebastián de Pineda recommandait que le bois soit coupé pendant la conjonction lunaire supérieure, la pleine lune, qu'on le laisse sécher pendant un an, sinon il fallait remplacer tous les deux ans les planches qui pourrissaient rapidement, à l'exception du Palo María qui pouvait être utilisé même s'il avait été coupé récemment.

Ces bois étaient les plus employés dans la construction des galions, mais on se servait d'autres essences comme le *Molave* pour la quille, le gouvernail, les *forros* et d'autres parties intérieures.

La main d'œuvre utilisée pour la coupe de bois et la construction de tous les navires et embarcations dans les arsenaux des Philippines était constituée en majorité par des naturels fournis par le système du *Repartimiento*, appelé *bandala*.

A l'arsenal de Cavite pouvaient travailler jusqu'à mille quatre cents charpentiers, appelés dans leur langue *cagayanes* ou *pandais*<sup>423</sup>. La dureté de leur travail et le non-paiement des

<sup>421</sup> Sebastián de Pineda.

<sup>422</sup> Un *codo*: 41,8 cm. Un *codo Real* = 57,4 cm.

<sup>423</sup> Sebastián de Pineda.

salaires causèrent l'abandon de tant de travailleurs que vers 1618 il n'y avait que deux cents indigènes dans cet arsenal.

Ceux qui étaient là pour couper, transporter et préparer les bois, recevaient de sept à huit réales par mois et avaient droit à une demi-ration. Les maîtres qui préparaient, tournaient, arrondissaient les mâts, etc., recevaient de trois à quatre réales par mois et double ration.

Selon Sebastián de Pineda, la ferronnerie était travaillée par les locaux et les Chinois: les premiers gagnaient douze réales par mois, mais les Chinois recevaient vingt-huit réales par mois et une ration.

Les attaques des Mindanaos furent un autre problème grave: en 1617, à l'arsenal de Pantao, à soixante lieues de Manille, alors qu'on y construisait le galion San Marcos et deux *pataches*, ces pirates musulmans firent prisonniers plus de quatre cents travailleurs et en tuèrent plus de deux cents autres<sup>424</sup>.

La construction de tous les galions pendant tout le XVII<sup>e</sup> siècle demanda de nombreux maîtres de fabrication dans les mains desquels résidait la direction de ces arsenaux. Il y eut constamment une grande pénurie de ces techniciens durant tout le siècle. En 1686, le Procureur Général de Manille don Juan Quijano demanda à *la Casa de Contratación* de Séville des constructeurs de galions, selon l'argumentation suivante:

*... y estando esta gente precisamente necesaria en Filipinas para conservación de aquellas Islas pues sin navíos ni naos no hay forma que no se puedan mantener debajo del amparo y dominio de Su Majestad*<sup>425</sup>.

La *bandala* était ainsi une espèce de système de réquisition obligatoire de la population philippine, pénible mais différente de l'esclavage, et nécessaire pour la Couronne, qui lui permettait de poursuivre son souhait de maintenir sa position géographique en Extrême-Orient.

Les agissements des forces qui cherchaient à interrompre les travaux, comme les attaques des Mindanaos, grandirent le caractère urgent d'y dépêcher des moyens militaires de défense destinés à contrer les attaques extérieures, à quelque prix que ce fût.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, tant la Nouvelle Espagne que l'Amérique en général étaient pauvres en gisements exploitables de fer<sup>426</sup>. Veracruz envoyait à Acapulco les ancras et du fer en barres,

---

<sup>424</sup> AGI. Filipinas, 7, R, 5 N. 53/ 1618.

<sup>425</sup> AGI. Filipinas, 44, N. 23.

<sup>426</sup> CADIZ, Juan Carlos DUQUE ESTRADA, Fernando. La construcción naval: las embarcaciones. *Puertos y Fortificaciones en América Latina y Filipinas*/ ed. par Biblioteca CEHOPU: p. 96.

en *hoja de lata*, *hojalata*, ou en feuilles, grandes et petites, qu'elle recevait de la province de Vizcaya en Espagne. Avec ce matériau, qui était plus malléable et de meilleure tenue que celui d'Asie, on fabriquait à la fonderie de Cavite les chaînes, les pièces de fixation pour la mature. Par ailleurs, une grande partie du fer utilisée dans la construction des galions et des galères provenait de Chine et du Japon. Don Antonio de Morga disait que par les jonques chinoises arrivaient: *clavazón de toda suerte, hierro en plancha, estaño y plomo, salitre y pólvora*. Le Gouverneur don Juan de Silva<sup>427</sup> achetait du fer en plaques pour que les ferronniers de Cavite les transforment en toutes sortes de clouterie. Ce même gouverneur, recherchant la qualité et le meilleur prix, avait envoyé en Chine des exemples de clous, de boulons, de vis, de punaises, de goujons' etc...<sup>428</sup>.

Pour la construction de nouveaux galions, on récupérait des vieux vaisseaux les équipements de fer et les appareils. Pour réutiliser des matériels de la Nuestra Señora de Guia qui avait fait naufrage, on la fit brûler et la construction de la Nuestra Señora de la Limpia Concepción<sup>429</sup>, construite en 1658, utilisa ce qu'on avait récupéré. De même, à partir des restes du San Telmo et du San Antonio, on fabriqua en 1688 le Santo Cristo de Burgos.

Le plomb étiré, en lanières, ou feuilles fines, et en pains, était envoyé d'Acapulco, ou était acheté à meilleur prix en Chine ou au Japon. Les Espagnols utilisaient la technique de placage de fines feuilles de plomb pour recouvrir l'extérieur de la coque des bateaux et la protéger ainsi de la *broma* et des algues<sup>430</sup>.

Dans son compte-rendu, don Sebastián de Pineda se plaignait du fait que, ni avant ni pendant le gouvernorat de Juan de Silva, le plomb qui leur était arrivé n'avait été utilisé à la protection des bateaux, expliquant que: *siempre estaba en apuros de resistir y atacar al enemigo*. Le propos pour lequel était envoyé le plomb d'Acapulco était ainsi abandonné pour fabriquer des balles pour les mousquets.

Les câbles, les cordes, et les aussières des galions, préparées à diverses tailles, étaient fabriqués en fibre d'*abaca*, une plante semblable au bananier, originaire des Îles, atteignant six mètres de haut. Des fibres du palmier<sup>431</sup> nommé *gamu*<sup>432</sup>, on fabriquait des cordes très résistantes, même à l'eau de mer. Les voiles, faites de coton ou de tissu d'Ilocos, duraient

---

<sup>427</sup> 1609-1616.

<sup>428</sup> Emma Blair, *op. cit.*, p.175.

<sup>429</sup> AGI. Filipinas, 31, N. 42.

<sup>430</sup> Juan Carlos Cádiz, Fernando Duque de Estrada, *op. cit.*, p. 94.

<sup>431</sup> Sebastián de Pineda.

<sup>432</sup> *Gamu*: *Caryota onusta*.

plus longtemps que celles qui arrivaient d'Espagne via Acapulco. Les cordages, les aussières, les câbles et les voiles étaient fabriqués par les indigènes des Philippines en *Repartimiento*. Depuis 1608, la Loi 18. Titre 45. Livre IX de la *Navegación y Comercio des las Filipinas* stipulait que les cordages et les voiles de rechange devaient être transportés de Manille à Acapulco, en raison de leur moindre coût par rapport à ceux qui arrivaient à Acapulco via San Juan de Ulua. Mais au contraire, les cordages et les voiles continuèrent d'arriver d'Acapulco, malgré Fernando de los Ríos Coronel et Sebastián de Pineda qui avaient fait valoir que le coût à Acapulco était exorbitant, que les cordages arrivaient pourris à Manille, et que pour un dixième du prix ce pouvait être fait par les naturels grâce au système de *Repartimiento*.

Le coût de construction aux Philippines en 1615 d'un galion de mille tonnes était de vingt mille *pesos de a ocho*<sup>433</sup>, alors qu'au début du XVII<sup>ème</sup> siècle, selon Pedro Chirinos S.J., celui d'un navire fabriqué à la Nouvelle Espagne ou au Pérou allait de cinquante à soixante mille pesos, demandant plusieurs années de construction, alors qu'aux Philippines un galion était construit en moins d'un an.

Durant la troisième décennie du XVII<sup>ème</sup> siècle, Grau y Monfalcón estimait que le coût moyen de la construction d'un galion à Cavite était de trente mille pesos. En 1688, la *Audiencia* de Manille rendait compte qu'on avait payé pour la construction du Santo Cristo De Burgos une somme de 65243 pesos un *tomine* et huit grammes d'or<sup>434</sup>. En 1695, le galion San José construit par le Gouverneur Fausto Cruzat eut un coût de 63285 pesos deux *tomines* et deux grains<sup>435</sup>. L'augmentation de ces prix correspondait à l'augmentation de la taille du galion, ce qui se poursuivit au XVIII<sup>ème</sup> siècle.

Les décisions de construire à Manille ou à Acapulco ne furent pas prises au seul regard du coût, mais aussi au nom d'intérêts étrangers à ceux de la Couronne: les particuliers parfois forçaient à les fabriquer à un endroit qui se trouvait être plus cher qu'ailleurs, mais où l'on pouvait utiliser l'argent du Roi à des fins personnelles.

Le développement ci-dessus sur les aspects relatifs à la construction du galion peut paraître embrouiller notre discours: néanmoins, cette impression peut être atténuée par les points suivants.

---

<sup>433</sup> CARRERA STAMPA, Manuel, «La Nao de la China», *Historia Mexicana*, Julio-Sept. 1959, vol. IX, n°33, p. 106.

<sup>434</sup> AGI. Filipinas, 25, R, 1 N.19.

<sup>435</sup> AGI. Filipinas, 15, R, 1 N. 44.

La conception du galion de Manille appliquait la science d'architecture navale d'Espagne, mais dès que l'on construisait le bateau, surgissaient diverses difficultés. Dès son départ vers la Nouvelle Espagne, le galion était soumis à de multiples attaques maritimes, météorologiques, et éventuellement humaines, quand il transitait entre les îles de l'Archipel ou arrivait sur les côtes de Nouvelle Espagne.

A Acapulco, le galion devait être préparé pour effectuer le voyage de retour. Mais même aidé par les connaissances espagnoles, l'arsenal ne disposait pas des mêmes qualifications qu'aux Philippines. Les espèces d'arbres n'étaient pas identiques, et ainsi les bois utilisés ne présentaient ni les qualités ni la résistance qu'on leur demandait. Le personnel disponible n'était pas non plus qualifié, et même si, de nos jours, un arsenal moderne dispose de plans de construction, on souffre des mêmes difficultés qu'alors quand on procède à une réparation: la répartition de connaissances entre le constructeur, le chargé de projet et le réparateur pose toujours problème, comme au XVII<sup>ème</sup> siècle.

En conséquence, à l'arrivée d'un galion, les responsables d'Acapulco découvraient généralement un problème de réparation, mais ils ne dominaient pas l'ensemble de la technique, alors qu'il fallait de façon impérative résoudre le problème correctement, dans les temps prévus, pour ne pas interrompre la chaîne d'exploitation de la ligne maritime.

Dans ce but, un certain nombre de décisions furent prises pour leur faciliter le travail: du personnel disposant de quelques notions d'architecture navale fut embarqué à Manille sur le galion, certes en vue de réparer les problèmes rencontrés durant la navigation, mais aussi pour assurer un certain transfert technique de Manille à Acapulco qui ne pouvait fournir initialement que des gens de la campagne sans connaissances techniques particulières.

### 2.3.3. Le galion de Manille, la nao de China, ou le galion d'Acapulco.

Nous venons de voir que la construction des galions était une préoccupation partagée entre Manille et Acapulco, même si le port qui décidait était Manille, Acapulco l'accompagnant.

Après sa construction, et avant d'arriver à Acapulco, le galion naviguait. En conséquence, il paraît essentiel de rappeler ce qui se passait à la mer, comment les bateaux étaient utilisés dans leur tâche de transport, pour bien comprendre les problèmes qui se présentaient à Acapulco lors de son arrivée.

L'unique moyen d'unir les Philippines avec l'Espagne par la Nouvelle Espagne était le galion. Malgré les restrictions de 1593 que l'on a citées auparavant, durant les quinze premières années du XVII<sup>ème</sup> siècle, le nombre de bateaux qui firent le voyage entre Manille

et Acapulco fut variable, allant de quatre les premières années jusqu'à deux. On retrouve ce même nombre de bateaux jusque vers 1660 ; dans ces cas-là, le bateau qui arborait le pavillon du général était appelé *Capitana* et l'autre *Almiranta*. Pour les quarante autres années, un seul galion de fort tonnage faisait généralement la traversée par an.

Les lois avaient limité le tonnage des bateaux à trois cents tonnes, bien que cette limitation n'ait jamais été jamais effective. Depuis 1589, il y avait des bateaux de sept cents tonnes<sup>436</sup>, avant 1614 les galions étaient de plus de mille tonnes<sup>437</sup>. Dans le Mémoire de la ville de Manille de la fin du siècle, on parle de navires de mille quatre cents ou mille cinq cents tonnes<sup>438</sup>, en justifiant la robustesse de ces galions qui apportait une plus grande sécurité. Et la lettre de 1696 de don Domingo de Zabalburu précise que les derniers bateaux qui avaient été perdus étaient de mille six cents tonnes<sup>439</sup>.

Le poids et le volume disponibles pour la cargaison ne variaient pas dans les mêmes proportions que le poids du bateau: le tonnage augmentait un peu, mais l'espace de chargement et son poids étaient beaucoup plus importants. Ainsi passer d'un nombre de trois ou cinq bateaux de trois cents tonnes avec une petite capacité d'emport à un ou deux de mille cinq cents tonnes démontre parfaitement que les échanges de marchandises de Chine contre l'argent mexicain à la foire d'Acapulco augmentaient sérieusement.

Mais le tonnage des bateaux utilisés variait drastiquement quand le fil de communication avec la Nouvelle Espagne se cassait. La gravité des situations rencontrées aux Philippines se voit clairement en 1638. Cette année-là, l'arrivée d'une embarcation particulière causa un grand effroi à Acapulco: ni les autorités, ni les experts ne surent la cataloguer; aviso, *patache*, frégate, petite galère des Indes du Portugal? Ils se demandèrent si elle était de cent, cent vingt ou cent cinquante tonnes au maximum<sup>440</sup>!

#### 2.3.4. Le Galion de Manille, éléphant de mer.

Le galion de Manille, semblable à une demi-lune, était un bateau de haut bord, avec deux châteaux, un plus haut à la poupe et un de proue plus bas. Ce dessin, créé au début à partir de l'expérience de navigation dans d'autres mers et pour des traversées de durée moindre que le si long voyage du galion de Manille dans l'océan Pacifique, fut la cause de beaucoup de pertes.

---

<sup>436</sup> SIERRA DE LA CALLE, Blas. *Vientos de Acapulco. Relaciones entre América y Oriente*, Valladolid, Museo Oriental de Valladolid, 1991, p.50.

<sup>437</sup> William Schurtz, *op.cit.*, p.188.

<sup>438</sup> AGI. Filipinas, 211, N. 1.

<sup>439</sup> AGI. Filipinas, 203, N. 1.

<sup>440</sup> AGI. Filipinas, 118, N.6.



La hauteur très importante de sa structure, compensée par une grande largeur de sa coque -*la manga*-, lui permettait d'affronter les puissantes et hautes vagues et les vents violents et ouragans rencontrés dans le canal San Bernardino et à son débouché.

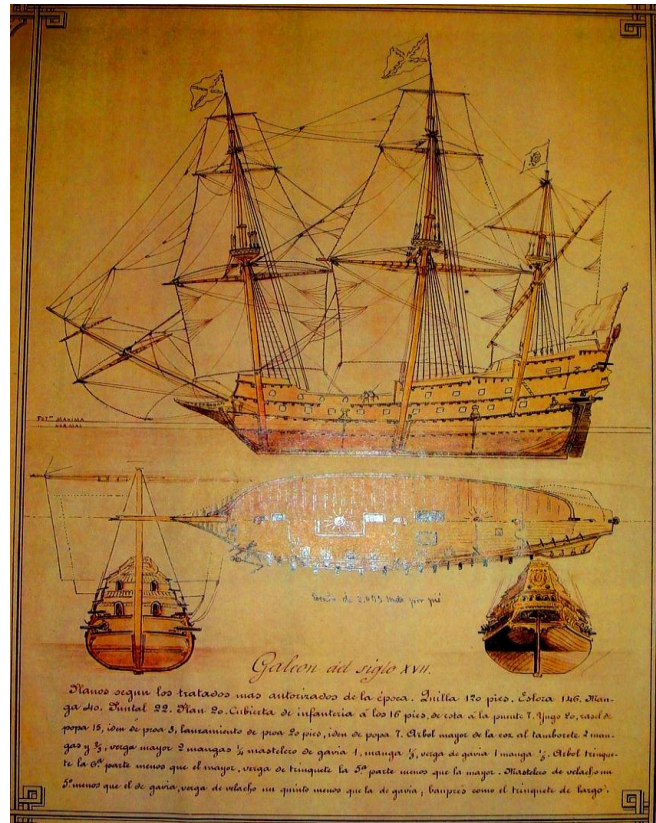


Fig. 40 : Coupe d'un galion du XVIIème siècle. Collection du Musée Historique Naval d'Acapulco.

La structure du bateau était probablement la cause des mouvements pénibles de balancement quand il n'y avait pas de vent, ou quand la furie maritime se déchaînait, ou encore quand le navire était soumis aux énormes vagues, sans l'aide de vents établis, l'obligeant à se mettre à la cape.

Passif devant la mer, en raison de son poids et de sa structure, ce galion obèse avançait lentement, supportait sans grand dommage les coups des vagues mais ne pouvait que difficilement gagner contre la force de la mer.

Par ses voiles carrées, le bâtiment était dessiné pour utiliser les vents portants qui le pousseraient; l'emploi limité de la technique des voiles d'avant qui permettaient d'utiliser les vents debout<sup>441</sup> de manière à naviguer contre eux et à louvoyer, explique les routes choisies pour l'aller comme pour le retour.

<sup>441</sup> Dictionnaire des termes maritimes : *Bolinear - Navegar de bolina* : Naviguer contre la direction du vent en formant le plus petit angle possible avec la route suivie.

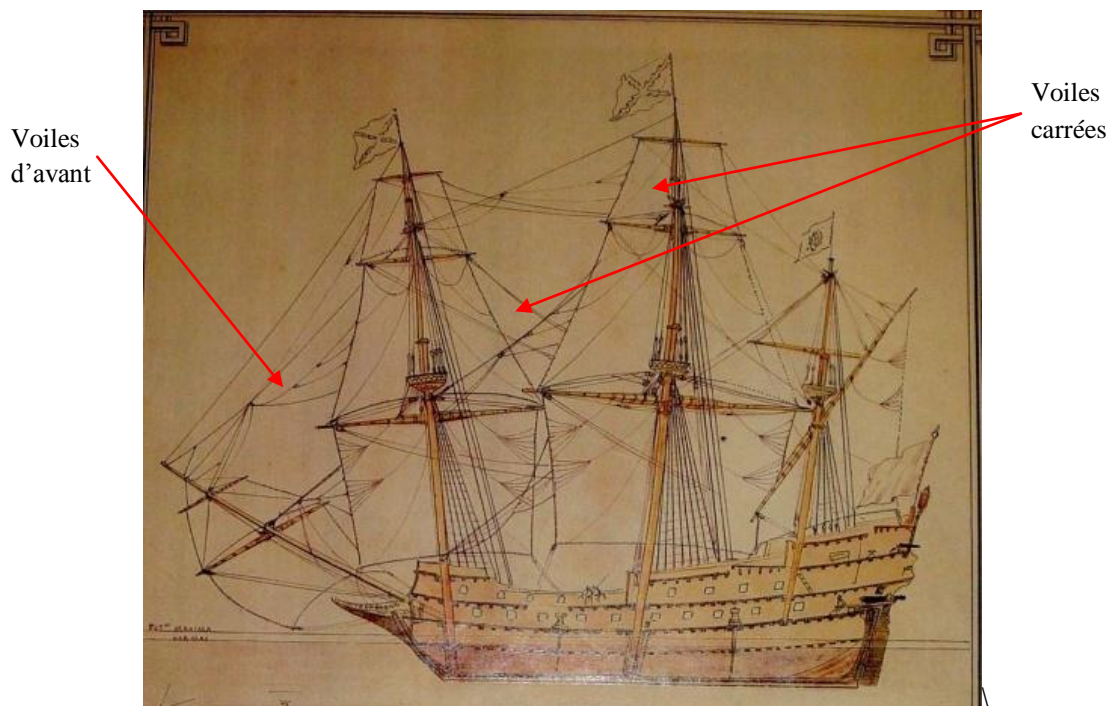


Fig. 41 : Galion du XVIIème siècle. Collection du Musée Historique Naval d'Acapulco.

La faible capacité de manœuvre de ces galions provoquée par leur poids et le type de gréement -l'ensemble des mâts, des vergues, des manœuvres et des voiles d'un bateau-, était une gêne quand le galion naviguait dans des passages resserrés ou dans les canaux formés par les îles de l'Archipel, ce qui explique le grand nombre d'*arribadas*<sup>442</sup> dans cette zone, ou quand il gagnait son mouillage, créant ainsi le besoin de petits bateaux à voile ou à rames pour les accompagner et les aider à mouiller au bon endroit.

### 2.3.5. L'activité de la route maritime au XVIIème siècle<sup>443</sup>.

Au XVIIème siècle, on remarque trois grandes périodes dans l'emploi de la route Manille-Acapulco, entraînant différents rythmes d'activités dans le port et divers niveaux de développement de la ville. La première partie d'une vingtaine d'années de la première phase montre l'emploi de beaucoup de bâtiments avec de nombreuses années blanches(6). Dans une deuxième partie, le nombre de bateaux employés diminue fortement ainsi que celui des accidents de mer (taux de réussite de voyages en forte augmentation), (voir Annexe 1).

<sup>442</sup> *Arribada* : par cette appellation, on indiquait aux Philippines l'interruption du voyage d'un galion qui avait pour diverses raisons l'obligation de revenir à Manille et qui était ressentie comme aussi grave qu'un naufrage.

<sup>443</sup> Voir annexes 1,2,3.

Tableaux des galions qui naviguèrent au XVIIème siècle et eurent des problèmes *d'arribada*.

1600	<i>Santa Margarita</i>	Navigua pendant huit mois dans le Pacifique, jusqu'à arriver à l'une des îles Mariannes avec seulement cinquante des deux cents passagers qui étaient partis de Manille.
1600	<i>San Jerónimo</i>	A l'extérieur de l'embouchure de Espiritu Sancto, fut perdu après avoir sauvé ses passagers en s'échouant sur les îles de Catenduanes.
1601	<i>Santo Tomas</i>	Perdu corps et biens.
1603	<i>Espíritu Santo</i> <i>Jesús María</i>	<i>Arribada.</i> <i>Arribada.</i>
1604	<i>San Antonio de Padua</i>  <i>Nuestra Señora de los Remedios</i>	Perdu à cause de sa coque pourrie. Les notables de Manille revenaient en Nouvelle Espagne avec leurs familles en fuyant la violence de la ville. <i>Arribada.</i>
1608	<i>Santiago el Mayor</i>	Naufrage.
1609	<i>San Francisco</i>	Naufrage durant le voyage vers la Nouvelle Espagne.
1612	<i>Espíritu Santo</i> <i>Jesús María</i>	Revinrent à Manille après cinq mois de voyage. Le Jesús María échappa au saccage par les Japonais.
1620	<i>Nuestra Señora de Guía</i>	A cause du pilote, se mit sur les récifs et ne put être sauvé. Il n'avait parcouru que 90 milles depuis Manille. Les passagers pendirent le pilote sur les lieux.
1621	<i>San Nicolás</i>	Perdu corps et biens avec 330 personnes à bord.

Pour la deuxième période, jusqu'en 1665, la rentabilité unitaire des bâtiments semble diminuer car beaucoup ne font qu'un seul voyage. Il y a beaucoup d'années blanches (12) et beaucoup d'accidents de mer après le milieu du siècle (voir Annexe 2).

1638	<i>El Concepción</i>	Fit naufrage aux Mariannes. Seuls six hommes arrivèrent aux Philippines.
1639	<i>San Ambrosio</i>	Fit naufrage sur la côte orientale de Luzon. 150 personnes périrent.
1646	<i>San Luis Rey de Francia</i>	Arrivait de Nouvelle Espagne avec le <i>socorro</i> et se perdit sur les côtes de la province de Cagayán.
1649	<i>Nuestra Señora de la Encarnación</i>	Se fracassa contre les rochers de la côte de Sosogon au Nord de la côte de San Bernardino.
1657	<i>Nuestra Señora de la Victoria</i>	Retrouvé au large de Huatulco en route avec des squelettes à bord.
1662	<i>San José</i>	Arriva après huit mois de voyage depuis son départ de Cavite.
1663	<i>San Sabiniano</i>	Revint à Manille après cinq mois de souffrances.

La troisième partie qui irait jusqu'à 1699, se différencie des deux autres : un rythme sur trois ans se fait jour. Les accidents ou pertes sont beaucoup moins nombreux. Il n'y a que 3 années blanches. Les bateaux font plusieurs voyages avant d'être remplacés. On se rapproche de l'emploi du même galion qui fait l'aller et le retour dans la même année (voir Annexe 3).

1672	<i>San Telmo</i>	<i>Arribada.</i>
1682	<i>Santa Rosa</i>	<i>Arribada.</i>
1687	<i>Santo Niño / Nuestra Señora de Guía</i>	Perdit plusieurs mois sur la côte de Bagatao. Revint avec sa cargaison endommagée. <i>Arribada.</i>
1692	<i>Santo Cristo de Burgos</i>	<i>Arribada.</i>
1693	<i>Santo Cristo de Burgos</i>	Appareilla de Manille et prit feu. Partit avec les biens les plus importants, mais le galion fut perdu, sans que l'on sache où. Deux passagers survécurent.
1694	<i>San José</i>	Enorme galion. Fit naufrage à l'entrée de la baie de Manille, victime d'une tempête, on ne retrouva aucune trace, six personnes furent sauvées et plus de 400 périrent.

### 2.3.6. La réparation navale à l'arsenal d'Acapulco.

La longue navigation à travers les eaux chaudes de l'Archipel, comme le long du courant de Kuro-Shivo qui remontait vers le Nord pour trouver les vents favorables, ou encore l'attente du vent à l'arrivée sur les côtes de Nouvelle Espagne, favorisaient l'incrustation dans la coque du galion d'une grande quantité de coquillages et principalement de la *broma*, ce petit ver de mer très agressif qui arrivait à perforer la coque et rendait le déplacement du bateau difficile en y adhérant.



Fig. 42 : *Broma. Teredo navalis.*

La route du galion l'obligeait à passer par la zone où la fréquence des typhons est la plus grande au monde: les vents forts, les précipitations, les éclairs, la mer furieuse, l'humidité, et

les températures extrêmes de chaud et de froid fatiguaient le bois, pourrissaient les aussières, les écoutes, et abimaient les voiles.

Pour réparer ses avaries, le mettre de nouveau en condition de naviguer et le ramener de façon sûre à Manille avec le *socorro* et le *situado* si attendus, après avoir suivi le protocole des visites officielles, une fois le débarquement du chargement autorisé par le Vice-Roi, vidé et après avoir vérifié qu'il ne restait plus rien à bord, le galion était tiré par ses embarcations et celles du *Real Servicio* et amené à la rame jusqu'à l'arsenal. On avait peu de temps pour caréner, lui mettre des mâts, des vergues, du gréement et des voiles, l'équiper, l'armer et le rendre apte à la navigation. Comme on l'a déjà dit, les lois pour le retour du galion étaient très précises à propos de la date du départ.

Dans une plainte en relation avec le carénage et le calfatage des galions à Acapulco, le Gouverneur Sebastián Hurtado de Corcuera<sup>444</sup> disait : *juntos los de una nao y otra aderezan la una y luego la otra*<sup>445</sup>.

Ces mots, comme les *veinticuatro lazos* que demandent les Officiers Royaux *para la planchada*<sup>446</sup> *de agua y para dar lado al galeón*<sup>447</sup>, confirment une gravure de Fernando de Bambrilla, le peintre italien de l'expédition de Alejandro Malaspina du XVIIIème siècle, qui montre comment les corvettes étaient carénées à Acapulco: la technique d'accoupler un navire à l'autre pour qu'un des deux côtés soit hors de l'eau et puisse être révisé, ou calfaté, était la même que celle qui était utilisée à Acapulco au XVIIème siècle.

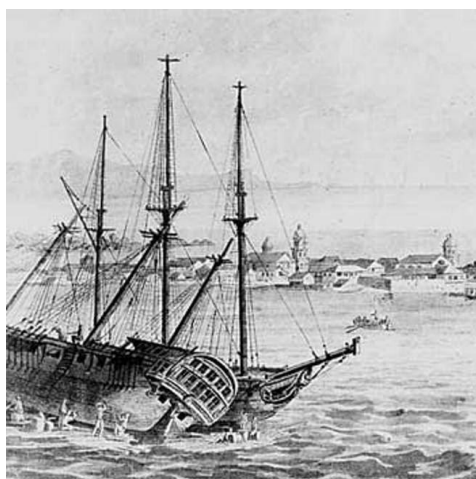


Fig. 43 : Bambrilla. Carénage des corvettes. Collection du Musée Naval de Madrid.

---

<sup>444</sup> 1635-1644.

<sup>445</sup> AGI. Filipinas, 8, R.3, N.37.

<sup>446</sup> RAE. *Planchada*: Ensemble de planches qui le long du rivage de la mer ou d'une rivière, et tenu par des béquilles dans l'eau, sert pour l'embarquement, le débarquement ou tout autre usage.

<sup>447</sup> AGI. Contaduría, 905B, 1659/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.



Le bateau débarrassé de ses voiles, du gréement, des canons et autres équipements, on entreposait tout cela à la Cordonnerie, comme l'appelaient les gens d'Acapulco: les Officiers Royaux, eux, appelaient cet endroit les entrepôts ou la marina. A l'intérieur, outre le matériel venant du désarmement du bateau, on conservait tout ce qui était en relation avec le galion de Manille, tant les approvisionnements que les matériels nécessaires prévus en avance. Ainsi, pour la carène, le calfatage et le remplacement du gréement pourri du galion, on disposait de brai, d'étoupe, de suif blanc de mâle, de plomb étiré, de goujons, de clous de divers types, de fil, de cuir tanné, de divers câbles, d'aussières, du nouveau gréement ainsi que de l'ancien pour l'utiliser durant le calfatage.

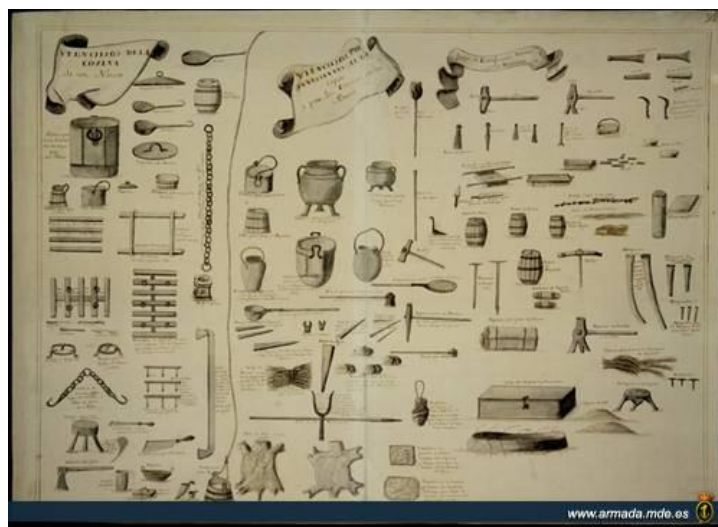


Fig. 44 : Ustensiles de cuisine embarqués, de calfatage. Dictionnaire d'Architecture Navale Ancienne et Moderne de Juan José Navarro de Viana y Búfalo. Collection du Musée Naval de Madrid.

Généralement, on envoyait couper le bois, matériel principal, le bois à chauffer, les branches et fabriquer le charbon de bois dans les montagnes d'Acapulco ou de Puerto Marqués pour les descendre ensuite à dos de mules ou les apporter par des embarcations s'ils venaient de Puerto Marqués. On pouvait laisser le bois sur la plage pour le faire sécher.

A Acapulco, comme à Veracruz et aux Philippines, on recourait au démantèlement des embarcations qui n'étaient plus utilisées et le matériel était réemployé en fonction des besoins.

Le travail demandait des calfateurs, des charpentiers, des ferronniers, des fondeurs, des tonneliers. Pour les travaux plus particuliers, on allait chercher des spécialistes, mais en général on utilisait les *vecinos*, les noirs, les *indios chinos* libres, ou les esclaves *chinos* ou noirs appartenant au *Real Servicio*, et parfois les indigènes du système du *Repartimiento*. A l'occasion, le *Castellano* et les Officiers Royaux utilisaient les charpentiers, les calfateurs, la *gente de Mar y Guerra* des galions, jusqu'aux forçats, pour le carénage du ou des galions de

Manille, comme ceux du Pérou<sup>448</sup>, ou pour les embarcations du *Real Servicio*<sup>449</sup>. Pour éviter les vols et la contrebande lors des travaux, le *Castellano* nommait des gardes supérieurs et subalternes qui montaient la garde nuit et jour.

L'importance des travaux sur le galion dépendait de la gravité de l'état dans lequel il était arrivé. La décision se prenait à Acapulco, mais Manille s'interrogea très souvent durant le XVII<sup>e</sup> siècle sur ce procédé. Le calfatage était-il donc utile ou inutile?

On changeait des parties de mât ou parfois le mât entier. Pour tuer la *broma* et enlever l'humidité du fond du navire, on utilisait un procédé connu sous le nom de *brusca*<sup>450</sup>, en approchant un rameau enflammé à l'extérieur de la coque. Les bois pourris des *ligazones* ou d'autres parties du galion étaient remplacés par des neufs. Ensuite, on le calfatait, ce qui consistait à bourrer d'étope les jointures des bois, des côtes et des ponts, à force de coups de marteau, pour ensuite les recouvrir d'une couche de brai afin de les rendre étanches.

On sortait le lest composé généralement de pierres utilisé pour améliorer la stabilité du bateau. On arrangeait les pompes. En plus des dommages dus au voyage, il fallait réparer les dégâts causés lors du déchargement des marchandises: les mulâtres, ou les esclaves du *Real Servicio*, forçaient le passage avec violence pour faire passer les caisses à travers les portes, ou les laissaient tomber sur les ponts; ils volaient tout ce qui leur passait à portée de main, dépouillant le navire des protections de plomb des canons, allant jusqu'à casser les compartiments et les pans de mur du navire pour en arracher les clous<sup>451</sup>.

Outre ces ennuis, la préparation des galions à Acapulco souleva de fortes plaintes au Roi de la part des gouverneurs et autorités de Manille. En 1633, la ville de Manille se plaignit des graves dérangements que provoquèrent le *Castellano* et les Officiers Royaux. En effet, titulaires du commandement des galions quand ils se trouvaient à Acapulco, ils tiraient grand avantage en achetant beaucoup d'esclaves qu'ils louaient à deux ou trois pesos par jour pour les utiliser au calfatage bien que le *general* et l'Amiral aient dit que ce n'était pas nécessaire. Le pire, selon la ville de Manille, était que:

*...por no ser los dichos esclavos diestros en la calafateria en lugar de aderezar las dichas naos las hechan aperder como se ha experimentado algunas vezes que habiendo*

---

<sup>448</sup> AGI. Filipinas, 27 N.167/1633.

<sup>449</sup> AGI. Contaduría, 905B, 1659/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>450</sup> AGI. Contaduría, 902, desde 4-XII-1609 hasta fin octubre-1610/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>451</sup> Adición a la Ordenanza de Marina, que han de observar los navíos del Rey de las Islas Filipinas, en los Viajes al Reyno de Nueva España, Puerto de Cavite, y Acapulco, en la Carga. Fu Defgarga, y Regreffo. Tomo II. Obra publicada de real orden, siendo Arandia gobernador de Filipinas. 1757. p.16.

*ydo todo el viaje hasta aquel puerto sin hazer agua estando cargadas, y no habiendo la hubo después de descargadas en el a la vuelta se ha hallado que hacen agua por muchas partes después del aderezo hecho por los dichos esclavos<sup>452</sup>.*

La dénonciation de cette corruption administrative fut renforcée par la plainte du Gouverneur don Sebastián Hurtado de Corcuera qui demandait également que:

*...los galeones que de aquí se despacharen no se aderezen para volver porque en lugar de aderezarlos los echan aperder, que de aquí salen muy aderezados reforzados y ajustados hasta que buelvan y en estos aderezos gastan veinte o treinta mil pesos contra conciencia y ese dinero se envía menos o se gasta de más de la caja de Vuestra Majestad de allá y esto lo hacen los Oficiales Reales y el Castellano para dar de comer y acomodar a sus paniguades y criados y desta verdad soy testigo por si alguna cosa se ofrece<sup>453</sup>...*

Le coût de construction, mais aussi les dépenses exorbitantes de maintenance, furent toujours dénoncées par la ville de Manille. Les plaintes, comme le fit bien remarquer le Gouverneur don Sebastián Hurtado de Corcuera, étaient dues à *l'almojarifazgo*<sup>454</sup>. Cet impôt, recouvré à l'entrée du bateau dans le port, était collecté à Acapulco. Il devait revenir à Manille comme une partie du *situado*, mais était diminué par les Officiers Royaux de toutes les dépenses du galion et les frais administratifs, ce qui causait un déficit dans le budget destiné à payer les dépenses de *l'hacienda* de Manille.

La question de l'utilité ou de l'inutilité de la maintenance du galion à Acapulco est révélatrice d'un problème de fond: comment répartir l'argent de la Couronne, comment partager les sommes qui étaient générées par l'emploi du moyen stratégique qu'était le galion, entre deux administrations qui n'étaient pas hiérarchiquement dépendantes, et comment gérer la répartition entre les intérêts de la Couronne et ceux des particuliers?

L'éloignement des trois lieux d'action, Espagne, Manille, Acapulco, le temps nécessaire pour transmettre une information ou une question, pour décider et communiquer l'ordre correspondant, furent les causes communes à la fois au développement d'Acapulco mais aussi à son aspect chaotique.

---

<sup>452</sup> AGI. Filipinas, 27, N, 167/1633.

<sup>453</sup> AGI. Filipinas, 8, R. 3, N. 71.

<sup>454</sup> Le permis portait sur une taxe globale de dix pour-cent de la valeur autorisée pour le *tornaviaje*, sauf en 1684 et 1686, lorsque le vice-roi comte de Paredes concéda *l'indulto* de 74.000 pesos.



### 2.3.7. D'autres soutiens de l'arsenal: embarcations d'urgence, expéditions, moyens du *Real Servicio*.

Outre l'aménagement de diverses embarcations comme les avisos qui protégeaient le galion de Manille et patrouillaient les côtes de la Nouvelle Espagne, l'arsenal du port a aussi adapté d'autres bâtiments qui partaient d'Acapulco ou de Manille quand le rythme des galions était interrompu. Dans ces cas-là, la Nouvelle Espagne comme les Philippines recourraient à l'achat de bâtiments privés. Ce fut le cas en 1615: alors qu'en 1614 les Officiers Royaux reportaient l'absence de bâtiments en provenance de Manille<sup>455</sup>, le vice-roi Marqués de Guadalcazar, averti depuis l'Espagne de la présence de pirates hollandais, envoya en mai 1615 la frégate Santa Margarita, arrivée du Pérou, porter un pli du Roi pour les prévenir. Pour cela, on acheta pour huit mille pesos la frégate San Joseph qui l'accompagna comme deuxième aviso<sup>456</sup>.

Ces frégates<sup>457</sup>, la Santa Margarita et le San Joseph, furent préparées à l'arsenal d'Acapulco pour pouvoir faire le voyage: initialement dotées d'un seul pont, on dut leur en ajouter un, des mâts, un gouvernail, des pompes et des voiles. Profitant de la présence au port d'un bâtiment qui arrivait du Japon, on acheta à son capitaine don Pedro Lopez le fer, les boulons, et les différents clous nécessaires.

Dans l'autre sens, en 1637, la ville de Manille envoya la Nuestra Señora de la Concepción pour informer le marquis de Cadereyta des difficultés dont souffraient les Îles Philippines et revenir avec le *socorro* en argent et en hommes. Aperçue depuis le massif de la Mira, cette embarcation, qui ne dépassait pas les cent tonnes, fut finalement appelée frégate après bien des doutes car elle n'avait qu'un seul pont continu. Pour la mettre en condition de faire le *tornaviaje*, l'arsenal d'Acapulco eut à lui ajouter un pont pour que les personnes aient quelque part pour se protéger de jour et de nuit et pour se défendre de l'inclémence du soleil et de l'eau, à lui donner une carène solide et à lui confectionner ses voiles<sup>458</sup>.

L'arsenal contribua à l'envoi des expéditions qui partirent du port durant les premières décades du XVIIème siècle. La deuxième expédition de Sebastián de Vizcaíno aux Californies et à la recherche du détroit d'Anián, supposé faire communiquer les deux océans, partit d'Acapulco le 5 mai 1602. A l'arsenal, on construisit la frégate Tres Reyes. La *capitana*

---

<sup>455</sup> AGI. Contaduría, 903, 1615/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>456</sup> AGI. Contaduría, 903, 1616/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>457</sup> Selon Veytia dans son Diccionario Marítimo Español, p.283, les frégates pouvaient déplacer jusqu'à deux cents tonnes.

<sup>458</sup> AGI. Filipinas, 21, R, 12, N. 66.

San Diego et l'*almiranta* Santo Tomas, qui avait été amenées depuis *El Realejo* sur ordre du Vice-Roi, y furent seulement carénées et calfatées<sup>459</sup>.

Le 22 mars 1611, Sebastián de Vizcaíno fut nommé par le vice-roi de Velasco marquis de Salinas pour ramener les Japonais arrivés en 1610 avec don Rodrigo de Vivero, et pour chercher les îles mythiques de Rica de Oro et Rica de Plata. Pour ce voyage, on construisit à l'arsenal d'Acapulco un seul navire de fort tonnage, le San Francisco<sup>460</sup>.

De même, les trois frégates de l'expédition de Nicolás de Cardona aux Californies furent fabriquées par l'arsenal du port. Le coût de construction et de leurs équipements fut de plus de quarante-cinq mille pesos; selon les deux témoins Juan de Betancur et Lorenzo de Petrucci, l'importance de ce coût était due aux raisons suivantes: *porque generalmente en Acapulco no se construían barcos, había falta de hombres y escasez de buenas maderas, y por los precios excesivos de Acapulco*<sup>461</sup>.

Les embarcations utilisées par le *Real Servicio*, composées de chaloupes, de barques et de *barcas chatas*, étaient construites et maintenues par l'arsenal d'Acapulco. A rame ou à voile, les chaloupes étaient utilisées pour la visite du *Castellano* et des Officiers Royaux aux bâtiments qui arrivaient au port. Pour transporter les marchandises et remorquer les galions, on utilisait la *barca chata* qui était capable de transporter des poids importants, en particulier les canons.

Le *Castellano* d'Acapulco Juan de Zelaeta, cherchant à éviter de trop dépenser dans la construction des *barcas chatas* qui pourrissaient en deux ans, ordonna de construire une *enramada o casa de buenas maderas*, sur laquelle on pourrait disposer la *barca chata* sans qu'elle touche le sol en l'appuyant sur des poutres; au même endroit, on garda les autres barques et chaloupes du *Servicio Real*.

A côté de l'arsenal et des entrepôts, les besoins créés autour du galion pour son entretien mais aussi pour sa défense et sa protection contre les pirates, firent développer des services de ferronnerie, de fonderie et de tonnellerie, déjà existants depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle, probablement à proximité de l'arsenal. La construction de trois *enramadas* en 1656 destinées à la ferronnerie, à la tonnellerie et à la *marina*<sup>462</sup>, laisse penser que ces services étaient les uns

---

<sup>459</sup> AGI. Contaduría, 901,1602-1603/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>460</sup> Tomas Oteiza Iriarte, *op. cit.*, p.101.

<sup>461</sup> SANFORD A. Mosk. The Cardona Company and the Pearl Fisheries of Lower California. *Pacific Historical Review*, 1934, Mar., Vol. 3, n°. 1, pp. 53.

<sup>462</sup> AGI. Contaduría, 905B, 1656/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

à côté des autres, car si les travaux étaient effectivement distincts, les charpentiers, les ferronniers et les fondeurs avaient besoin de conjuguer leurs activités.

### 2.3.8. Les évolutions de la capacité de fonderie à Acapulco.

Pour un pouvoir politique au XVII<sup>ème</sup> siècle, la capacité de construire des bateaux était stratégique. Mais celle de fondre, et en particulier de fondre des canons, devint de plus en plus importante. Pour cette raison, la création d'une fonderie intéressa Acapulco non seulement pour assurer sa propre défense, mais aussi pour défendre les intérêts de la couronne espagnole tant en mer sur la route vers Manille qu'à terre, aux Philippines.

Au début de l'utilisation de cette route, les galions de Manille naviguaient en confiance et sans protection d'artillerie comme si l'océan Pacifique avait été *un tranquilo lago español*<sup>463</sup>. Les conflits que l'Espagne vivait en Europe se diffusèrent dans tout son Empire, atteignant comme on l'a déjà dit, le galion de Manille quand le Santa Ana fut capturé. A partir de ce moment-là et pour leur défense, la Couronne arma les galions pour diminuer le risque d'interruption de la ligne et de laisser sans communications les Philippines. Celles-ci se trouvaient dans une situation compliquée, empirant avec l'arrivée des Hollandais sous le commandement d'Oliver van Noort: le 14 décembre 1600, dans la baie de Manille, ses navires affrontèrent deux galions qui portaient vers la Nouvelle Espagne, coulant la *Capitana*. Par ailleurs, à Acapulco, les incursions de Francis Drake et Thomas Cavendish ouvrirent le chemin à une succession de pirates qui durant tout le XVII<sup>ème</sup> siècle traquèrent le galion de Manille, et le port subit en 1615 l'entrée de l'escadre hollandaise sous le commandement de Joris van Speilbergen.

Comme premier recours en matière de protection du galion, la Couronne fit amener des canons de Veracruz via Tehuantepec jusqu'à Acapulco. Mais les hostilités aux Philippines firent que les gouverneurs donnèrent leur priorité: si d'un côté la Couronne armait les galions à Acapulco, ceux-ci étaient désarmés à Manille, revenant sans défense au retour.

En conséquence, en 1601, on interdit cette pratique par la Loi 23. Livre 9. Titre 45 de la *Recopilacion de Indias*, et l'urgence du besoin poussa Acapulco à fondre des pièces de canon destinées aux galions.

---

<sup>463</sup> Citation de Oscar Spate. Dans: Salvador Albert Bernabéu, *op. cit.*, p. 1. El Pacífico Ilustrado.

Dans la hâte, Veracruz avait envoyé ce qu'elle pouvait. Mais, au début du siècle, le comte de Monterrey décrivit au roi le panorama de la situation d'Acapulco:

*... ha hallado tan poca y mala artillería que se teme se ha de yr quedando con mucha parte de la que va cada año en las naos no obstante la importancia de su seguridad, y a de ser conveniente prevenirla en tener fundidas algunas cantidades de piezas<sup>464</sup>, ...*

Le résultat en fut qu'une foule de manœuvres travailla à partir de 1600 dans la ferronnerie royale d'Acapulco à côté des ferronniers et du fondeur. Les travaux réalisés donnent une idée du procédé suivi pour fondre des canons de bronze: un maître charpentier et un groupe de cinq Chinois charpentiers firent les moules en bois. Presque cent *indios de la tierra en Repartimiento*, avec quatre contremaîtres espagnols, des muletiers et leurs bêtes, furent affectés à couper le bois des montagnes d'Acapulco, à le descendre et à en faire du bois de chauffage pour le four de la ferronnerie. Ils aidèrent à creuser et à amener la terre pour confectionner les moules des canons et participèrent à leur fonte. Les pièces terminées, un carrier en fit la propreté.

Les canons furent fondus en bronze bien que la technique du fer fondu<sup>465</sup> était employée en Europe<sup>466</sup> depuis le XVIème siècle. Les Flandres produisaient déjà des canons en fer fondu, mais l'Espagne à ce moment-là ne disposait pas de sa propre capacité. Ce ne fut qu'en 1629, quand la fabrique de Liérganes<sup>467</sup> commença à fonctionner, qu'elle entra de plein dans ce type de fabrication. Ce choix avait été dicté par le fait que les gisements de fer étaient rares à la Nouvelle Espagne, et surtout parce que les canons en bronze, plus légers, de meilleure qualité, de plus longue vie, étaient préférés des Espagnols.

Entre 1600 et 1602, on fondit à Acapulco un *medio sacre*, deux *pedreros*, deux *falconetes*, deux pièces de deux livres<sup>468</sup>, deux de sept livres, trois canons moyens de quatre livres, deux *sacres* de boulets de six livres et deux de huit livres, quarante boulets de cuivre, et quatre *medio cañones*<sup>469</sup>. Les modèles décrits en annexe 4 permettent de connaître l'artillerie embarquée sur les galions de Manille à l'époque.

Quand on reçut la nouvelle de l'arrivée imminente de l'ennemi hollandais, Acapulco avait un grave problème: elle ne disposait pas d'artillerie. Le marquis de Guadalcàzar décida

---

<sup>464</sup> AGI. México, 25, N.37. Carta del virrey conde de Monterrey.

<sup>465</sup> MAZA USLÉ, José Manuel. Orígenes y Fundación de las Fábricas de Liérganes y la Cavada. *ASCAGEN*, Primavera 2009, n°1, p. 5.

<sup>466</sup> La fonderie de Sussex en Angleterre avait inventé la technique de la fonte de canons.

<sup>467</sup> *Liérganes*: ville de la province de Santander, Cantabrique.

<sup>468</sup> Une livre = 0,460 kg.

<sup>469</sup> AGI. México, 25, N.37. Carta del virrey conde de Monterrey.

d'acheter et de fondre les pièces nécessaires pour sa défense et d'en fabriquer plus pour armer les galions à l'occasion de leurs voyages de retour<sup>470</sup>. Selon Jorge Denegre Vaught, avant l'apparition de l'escadre de Boris van Speilbergen, Cardona installa des canons et des lombardes pour la protection d'Acapulco<sup>471</sup>.

La situation en matière de défense à Acapulco changea après le départ de Boris van Speilbergen. Son arrivée avait favorisé la construction de la forteresse, et pour prévenir le retour des pirates, le marquis de Guadalcàzar ordonna à la ferronnerie royale de fondre de grandes *culebrinas* pour mettre en sûreté les galions de Manille. De la fonderie sortirent quatre *culebrinas* avec leurs affûts et leurs ferrures de métal, chacune avec trente boulets de bronze, et furent appelées par la suite du nom des Quatre Évangélistes. Du métal qui resta de ces pièces d'artillerie, on fit deux canons *bastardos* qui lançaient des boulets de vingt-cinq livres, et trente boulets pour chacun<sup>472</sup>, huit *sacres* de vingt à vingt-cinq quintaux qui tiraient des boulets de sept et huit livres, deux *medio sacres*, ainsi que onze petites pièces de bronze de taille intermédiaire entre le *sacre* et le *medio sacre*<sup>473</sup>.

Par ailleurs, préoccupée par les attaques de pirates aux Philippines, la Couronne envoya le 25 janvier 1616 via le détroit de Magellan une flotte commandée par don Lorenzo de Zuazola, composée de huit bateaux, avec mille six cents fantassins et cent cinquante pièces d'artillerie de bronze<sup>474</sup>.

Les mouvements cycliques de l'argent vers les Philippines et de métaux précieux vers l'Espagne suivirent leurs cours pendant tout le XVII<sup>e</sup> siècle, mais eurent en plus à supporter la pression extérieure des pirates qui infestaient les côtes. Cette intimidation inquiéta la couronne espagnole qui décida d'augmenter sa capacité défensive. Mais, à la Nouvelle Espagne et par conséquent aux Philippines, le manque d'artillerie, arme principale pour sa défense, était *grandísima*<sup>475</sup>, de même que le besoin en armes légères, et il n'y avait que peu de fondeurs expérimentés. En 1626, le Gouverneur Niño de Tabora écrivit au Roi que: *...por falta de artillería no se atreve a hacer mas galeones mientras no hallare metales en abundancia para artillería se abstiene de lo que había propuesto en construir galeones*<sup>476</sup>.

Que faire?

---

<sup>470</sup> AGI. México, 28 N.20/Cartas del virrey marqués de Guadalcàzar.

<sup>471</sup> Jorge Denegre Vaught, *op. cit.*, p. 189.

<sup>472</sup> AGI. México, 28 N. 33. 1616/ Cartas del Marqués de Guadalcàzar.

<sup>473</sup> AGI. México, 28, N. 46. Cartas del virrey Marqués de Guadalcàzar.

<sup>474</sup> AGI. Filipinas, 20, R, 13 N.84.

<sup>475</sup> AGI. México, 28, N. 20/ Carta del virrey marqués de Guadalcàzar.

<sup>476</sup> AGI. Filipinas, 20 R, 20, N.137.

La réponse vint en 1627: le manque d'artillerie et de fondeurs à la Nouvelle Espagne obligea le marquis de Cerralvo<sup>477</sup> à demander à Manille cinquante-trois pièces d'artillerie de différentes tailles destinées à Veracruz.

Des lettres furent échangées entre la Nouvelle Espagne et l'Espagne. En 1631, le marquis de Cerralvo informait le Roi que la qualité de l'artillerie envoyée des Philippines était *bonissima*<sup>478</sup>.

Le coût des canons fabriqués aux Philippines était moins important, leur transport à la Nouvelle Espagne ne coûtait rien à la Couronne parce qu'ils étaient chargés comme lest sur les galions du Roi. D'Acapulco, ils faisaient le voyage vers Tehuantepec, remontaient le Coatzacoalcos et de là à Veracruz. En 1637, le vice-roi marquis de Cadereyta, à la note par laquelle il demandait que quelques pièces d'artillerie fussent fabriquées aux Philippines, en ajouta d'autres pour les destiner à *l'Armada de Barlovento*<sup>479</sup>.

Pour en terminer avec le siècle, en 1697, le Gouverneur Fausto Cruzat écrivit au Roi pour lui rendre compte de la poursuite d'activités de la fonderie; il expliquait que, malgré certains hauts et bas avec les fondeurs, la fabrique d'arquebuses produisait trois cents soixante arquebuses avec leurs caisses par an, et que les Entrepôts Royaux disposaient de deux mille arquebuses en plus et suffisamment de mousquets<sup>480</sup>.

La quantité de pièces d'artillerie produites à Acapulco peut paraître aujourd'hui insuffisante et l'information manquer d'importance. Cependant, pour bien apprécier la valeur de ces données, il faut se remettre dans le contexte technique et militaire du moment. Les enceintes fortifiées et les navires n'étaient équipés que de quelques pièces d'artillerie, qui n'étaient utilisées que peu souvent, spécialement à la mer: les rencontres en haute mer étaient difficiles à réaliser, à cause de l'étendue des zones maritimes.

Néanmoins, le seul fait d'armer les galions montre que la Couronne et le vice-royaume étaient préoccupés pour le galion, pour la richesse qui s'échangeait durant la foire et pour l'argent du *situado* envoyé aux Philippines.

D'un autre côté, comme ville, Acapulco fut laissée de côté par rapport à Manille. La perception des deux villes était complètement différente. Même si le port était plus proche de la capitale de la Nouvelle Espagne, son *terrible camino*, comme disait le marquis de

---

<sup>477</sup> 1624-1635.

<sup>478</sup> AGI. México, 30 N. 36/ Carta del marqués de Cerralvo.

<sup>479</sup> AGI. Filipinas, 21 R, 12, N. 66.

<sup>480</sup> AGI. Filipinas, 17 R, 1 N. 3.

Cerralvo, et son climat malsain le repoussaient et le transformaient en ville saisonnière, de peu de *gentes de calidad*, et majoritairement de noirs, de mulâtres et d'*indios chinos*. Face à l'énorme force de travail qualifiée existant à Manille, à ses moyens économiques, à sa proximité avec la Chine, le Japon et les autres pays d'Extrême-Orient, elle était dépassée, la contraignant à n'être qu'un simple prestataire de services, ne disposant que d'ateliers de ferronnerie ou de tonnellerie.

### 2.3.9. Les services associés à l'arsenal.

Outre les moyens fondamentaux de maintenance des galions et de fabrication des canons pour leur défense, la qualité de point d'appui d'Acapulco l'obligea à proposer d'autres services aussi nécessaires pour les bateaux, créant un ensemble de capacités techniques cohérent qui à son tour exigeait une main d'œuvre importante.

La préparation du galion à Acapulco en vue de le mettre en condition pour faire le voyage de retour à Manille était très distincte de ce qui se faisait aux Philippines. Pour revenir dans l'Archipel, il suivait une route différente et plus courte en temps, moins hasardeuse pourvu que le bateau parte sans retard et arrive à éviter le début de l'époque des ouragans dans l'Archipel, mais pourtant bien dangereuse parce qu'il emmenait l'argent du *situado* et courrait le risque de rencontrer des pirates à l'entrée dans les îles. Par ailleurs, et à la différence du voyage aller, il embarquait les nouveaux fonctionnaires de gouvernement, les religieux des différents ordres, les soldats, la poudre et les équipements demandés par la ville de Manille, en somme le *socorro*.

En conséquence il fallait préparer la protection de l'argent et de la poudre, puis embarquer les vivres, le biscuit, et l'eau pour tout le monde. Nous avons mentionné qu'au début du voyage on mangeait de la viande fraîche, nous avons parlé des poules si importantes pour la table de Gemelli Careri, de frère Domingo Fernández de Navarrete, du capitaine et des malades, mais au XVIIème siècle, la viande fraîche était embarquée sous forme d'animaux vivants comme des vaches, des moutons et des poules: par exemple, en 1601, les Officiers Royaux achetèrent pour les galions quarante moutons et soixante-quatre bottes de fourrage de pâture<sup>481</sup>. En 1615, ils achetèrent trois cent vingt poules et quatre moutons pour les frégates Santa Margarita et San Joseph qui partirent comme avisos aux Philippines<sup>482</sup>.

---

<sup>481</sup> AGI. Contaduria, 901. 1601. Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>482</sup> AGI. Contaduria, 903. 1615. Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

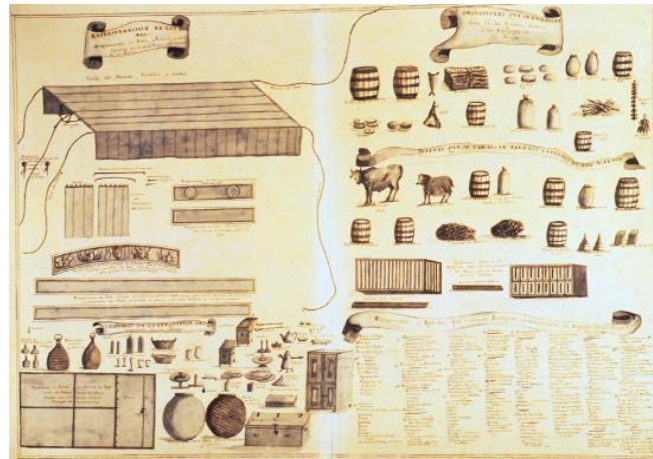


Fig. 45 : Provisions et vivres pour les longues traversées océaniques. Dictionnaire d'Architecture Navale Ancienne et Moderne de Juan José Navarro de Viana y Búfalo. Collection du Musée Naval de Madrid.

Quand le galion se trouvait dans l'arsenal, une fois ses avaries réparées, vide de salpêtre, les charpentiers, ferronniers, tonneliers et adjoints poursuivaient le reconditionnement du galion pour ses besoins. A bord, les poulaillers et les râteliers, construits par les charpentiers pour les bêtes devaient être placés où on pouvait laver et où on ne gênait pas les manœuvres en cas de mauvais temps. Construits par les charpentiers, ils étaient installés à l'air libre et aux intempéries, sur la *toldilla* et aux extrémités du château.

On pourrait croire que ce travail était simple, mais dans les mains de ces humbles ouvriers se jouait le sort des personnes embarquées, du navire, et par une simple erreur ils pouvaient arriver à déséquilibrer les Philippines, ou par une «astuce» détourner beaucoup de la *Real Hacienda*.

Ces travaux, en particulier ceux des charpentiers, décrivent bien le type de tâches exécutées à Acapulco: réparations, remises en état, modifications, très rarement réalisations de quelque chose de nouveau.

Au niveau stratégique, les marchandises qui partaient d'Acapulco, comme l'argent et la poudre, étaient bien plus importantes que les marchandises de luxe qui arrivaient de Manille. Des précautions considérables étaient prises pour envoyer l'argent, la poudre et le biscuit. A l'avant et à l'arrière de la cale du bateau, les charpentiers arrangeaient ou fabriquaient les compartiments appelés *pañoles*, les appelant par leurs noms, *pañol de la plata*, *pañol de la pólvora*, ou *del bizcocho*. Pour conserver et protéger de l'humidité principalement la poudre et le biscuit, les parois des soutes étaient garnies de nattes de palme ou de *petates* pour les



maintenir secs. Les Officiers Royaux d’Acapulco mentionnèrent que l’argent, que ce soit en lingots ou en monnaie, embarquait en caisses laquées<sup>483</sup>.

A bord, la poudre servait en général à la défense du galion de Manille et aux exercices militaires exécutés sur le trajet retour vers Manille. Durant le XVIIème siècle, même si Manille disposait de sa propre *casamata*, on y envoya de la poudre en grandes quantités à partir de la fabrique et du moulin de Chapultepec<sup>484</sup>. Selon Covadonga Villar Ortiz, deux cent cinquante-six quintaux furent transférés en 1609, cent quintaux en 1629, et mille quintaux en 1649<sup>485</sup>.

Ces dates coïncident avec les problèmes dont souffraient les Philippines: en 1609, Manille était assiégée par la flotte hollandaise de François Wittert, un des hommes d’Oliver van Noort. En 1629, les Philippines étaient attaquées en divers endroits par les pirates malais mahométans de l’île de Joló, et par les pirates *camucones* des îles proches de Bornéo<sup>486</sup>. Quand la poudre arriva à Manille en 1649, la ville avait supporté le harcèlement de treize navires hollandais qui avaient bombardé la ville durant deux années.

Le biscuit embarqué en grandes quantités pour les galions était généralement apporté depuis Puebla. A Acapulco, on en faisait pour les avisos et les embarcations qui étaient envoyés en cas d’absence de nouvelles de Manille. L’embarquement de cet aliment était délicat, parce si on entassait d’autres vivres ou armements dans le même *pañol*, la mauvaise odeur contaminait le biscuit. Parfois, on en embarquait une grande quantité en le déposant dans les coursives du pont; s’il n’était pas distribué au début de la traversée, il courrait le risque d’être mouillé par le manque d’étanchéité du bâtiment.

La tonnellerie fut depuis le début du XVIIème siècle un des travaux qui se développèrent autour du galion de Manille. A Acapulco, les Officiers Royaux appelaient *pipas* les récipients dans lesquels le galion transportait son eau. L’utilisation de plusieurs vocables comme *pipas*, *vasija* et *baril* créa un peu de confusion, mais le dictionnaire maritime nous sort de l’ornière. La *piperia* y est définie comme: *el conjunto de pipas, botas y aun cuarterolas y barrîles en que se lleva la aguada y otros géneros. Llamase también vasijera y algunos dicen botamen.*

---

<sup>483</sup> AGI. Contaduría, 902,1607/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>484</sup> dont la fin de construction date de 1600.

<sup>485</sup> VILLAR ORTIZ, Covadonga. *La Renta de la Pólvora en Nueva España (1569-1767)*, Sevilla, EEHA, 1988, p.115-116.

<sup>486</sup> José Montero Vidal, *op. cit.*, p. 185-190.

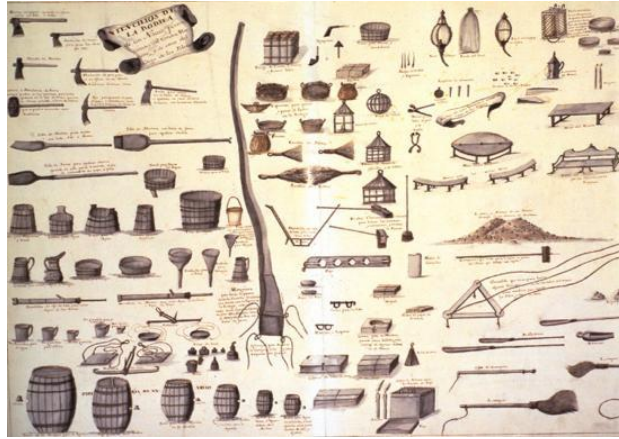


Fig. 46 : Ustensiles de soute d'un navire. Dictionnaire d'Architecture Navale Ancienne et Moderne de Juan José Navarro de Viana y Búfalo. Collection du Musée Naval de Madrid.

La question de l'eau à bord des galions était cruciale, même s'ils étaient entourés d'une quantité formidable d'eau, malheureusement salée et impossible à boire. Pour avoir une idée du besoin, une personne consomme pour survivre environ au moins deux litres par jour, ce qui fait un peu plus de soixante-dix tonnes d'eau pour deux cents personnes en six mois. Ainsi, les deux ports de la route maritime devaient résoudre le réel problème de l'approvisionnement en eau des galions quand ils venaient relâcher.

Durant les premières années du siècle, les *pipas* arrivaient à Veracruz provenant d'Espagne et transportant le vin, le vinaigre, la viande ou d'autres produits; elles étaient vidées puis envoyées à Acapulco via Tehuantepec. On les utilisait à Acapulco pour la *aguada*, c'est à dire l'approvisionnement en eau des galions.

Mais leur nombre n'était pas suffisant: les tonneliers devaient fabriquer de nouvelles *pipas*, pour les remplir d'eau potable puisée au puits du couvent de Nuestra Señora de Guía, ou de vin, de farine<sup>487</sup>, de graisse, de vinaigre de Castille ou de vinaigre local *-de la tierra-*, ou enfin d'huile.

Par manque de temps, ils remplissaient très vite les *pipas* d'eau qui arrivaient de Veracruz, sans les avoir ni lavées à l'eau propre, ni nettoyées pour qu'elles perdent leur mauvaise odeur et ne contaminent pas l'eau. En raison de ce processus insalubre, beaucoup de gens mourraient lors du trajet retour, ce qui entraîna en 1633 la plainte de don Iván Grau y Monfalcón, Procureur Général de la ville de Manille.

<sup>487</sup> On arrêta d'envoyer la farine à partir de 1620 parce qu'elle était plus facile à trouver et meilleur marché au Japon; cherchant à diminuer les dépenses de la *Real Hacienda*, la Couronne interdit cette pratique par la loi 26. Livre 9. Titre 45 de la *Recopilacion de Indias*.

Les anomalies constatées dans le travail de la tonnellerie royale montrent qu'encore à la troisième décennie du XVII<sup>e</sup> siècle le savoir-faire dans la conservation de l'eau de la part de l'ensemble de la chaîne qui préparait le galion pour son voyage de retour, était encore fragile. Néanmoins, les tonneliers étaient experts sur quelques points: les travaux réalisés à la tonnellerie et à l'arsenal d'Acapulco, surtout la nuit, devaient être surveillés par des gardes subalternes, en raison de la fréquente pratique de cacher de l'argent en pièces, en barres ou en *piñas*<sup>488</sup>, dans les creux des jarres ou des *pipas* embarquées, ou dans le lest, ou ailleurs dans les soutes du galion<sup>489</sup>.

A la différence du perfectionnement continu réalisé dans l'organisation et l'appui militaire au profit du galion de Manille durant tout le XVII<sup>e</sup> siècle, le niveau des opérations techniques à Acapulco fut moins achevé que ce qui avait été envisagé. Andrés de Urdaneta s'est-il trompé sur ce point?

Non, car lors du choix d'Acapulco comme port base, les capacités que pourraient atteindre les Philippines n'étaient pas connues. Les connaissances techniques dans le domaine de la construction de navires ou dans la fonte d'armement furent acquises au fur et à mesure de l'implantation espagnole dans l'Archipel.

Les coûts de main d'œuvre et de matériaux à Manille étaient beaucoup plus bas que ceux d'Acapulco. Malgré l'impulsion donnée à Acapulco au début du XVII<sup>e</sup> siècle, la compétitivité de Manille fit se déplacer toute l'industrie navale et d'armement à Manille.

Par ailleurs, le manque de main d'œuvre professionnelle fit que la Couronne préféra affecter ses rares experts à Manille plutôt qu'à Acapulco.

Ainsi, en matière de production navale, Acapulco modifia le futur qu'Urdaneta avait imaginé pour se limiter à fournir une aide, à n'être qu'une composante de l'entité principale. Quant à la fabrication d'armement, Acapulco resta complètement marginale.

Une réalisation totale de la perspective initiale d'Urdaneta aurait sûrement changé complètement le destin d'Acapulco.

\*

\* \*

---

<sup>488</sup> RAE. *Piñas*: Masse spongieuse d'argent, de forme conique, qui reste dans les moules ou se distillent les boules de matériaux argentifères.

<sup>489</sup> LORENZANA, Francisco Antonio de, *Bandos y reglas correspondientes al virreinato de la Nueva España*. Libro 2,... sobre: Aduana, pulques...comercio libre. Filipinas y Acapulco...comercio ilícito.

## CHAPITRE III

# LA TRANSFORMATION SOCIALE AU XVII<sup>ème</sup> SIÈCLE À TRAVERS L'ORGANISATION DES ACTIVITÉS COMMERCIALES.

Jusqu'ici, nous avons présenté comment la décision d'Andrés de Urdaneta influa sur la Couronne pour qu'Acapulco soit désignée comme port terminal du galion de Manille. On a exposé comment cette décision royale changea le destin d'Acapulco, et comment le port vit l'installation d'une forte organisation, grâce aux Institutions gouvernementales et ecclésiastiques représentées par leurs fonctionnaires en provenance de la Péninsule. Cette présentation est allée de pair avec des descriptions qui montrent l'évolution de la ville d'Acapulco avant et après ce mouvement transcendantal, émaillées de quelques éléments sur la vie journalière et les croyances religieuses de sa population constituée, comme on l'a laissé apparaître, d'Espagnols, de noirs, de mulâtres et d'*indios de la tierra y chinos*. La composition de cette population montre bien que se répercutèrent à Acapulco les changements géopolitiques profonds que ressentirent tant la Nouvelle Espagne que les Philippines. Ce choc bilatéral toucha cette petite ville de seulement deux cents habitants, comme nous le fait savoir le Trésorier Royal don Alonso de Funes en 1611, et fut à l'origine de nouvelles activités économiques comme de grandes transformations raciales et multiculturelles.

La configuration particulière de cette région influa probablement sur le tissu finement entrelacé de la population d'Acapulco: ouverte sur la mer, mais à l'écart d'une société distante de milliers de kilomètres, et enfermée par ses montagnes et isolée du monde novohispano si proche, mais en contact avec deux modes de vie distincts, même si les Philippines comme la Nouvelle Espagne suivaient le même modèle colonisateur espagnol.

Parler des habitants de la ville d'Acapulco exige dès le départ de présenter dans son contexte la population indigène et l'espagnole, parce que ce sont les deux premiers groupes qui se rencontrèrent face à face. Notre propos est d'expliquer les conséquences qui découlèrent de cet affrontement, pour ainsi comprendre les actions du groupe le plus fort, l'espagnol ou le créole: celui-ci dut à son tour s'adapter à la dynamique apportée par le galion de Manille et initier de nouvelles relations de pouvoir et de travail avec ces populations multiethniques, récemment importées pour compenser le manque de main d'œuvre, qui eurent aussi à s'adapter à leur nouvel espace de vie à Acapulco.

### 3.1. Le problème de la main d'œuvre: l'évolution de nouvelles populations à Acapulco.

La population indigène de toute la Juridiction d'Acapulco arriva à n'être composée en 1644 que de quatre cent cinquante quatre neufs âmes<sup>490</sup>. A la fin du XVIIème siècle, bien que cette collectivité ait entamé son renouveau dans toute la Nouvelle Espagne, à Acapulco, comme le dit Gemelli Careri durant son séjour:... *muy raramente se ve algún nativo del lugar, de rostro aceitunado*<sup>491</sup>.

Lors de la réalisation d'ouvrages ordonnés par la Couronne, comme les travaux de fonte de l'artillerie, l'édification du couvent de Nuestra Señora de Guía, la construction du fort de San Diego ou les travaux de sa reconstruction, les autorités du port, suivant la coutume de la Nouvelle Espagne, recourraient aux indigènes de la Juridiction d'Acapulco ou de Juridictions les plus proches.

Bien que les fonctionnaires du port comptent sur la main d'œuvre esclave de Sa Majesté ou sur de la main d'œuvre privée, celle-ci était minoritaire par rapport aux indigènes et beaucoup plus coûteuse. A cause de l'urgence dans laquelle se faisaient généralement ces travaux publics, et du grand nombre de travailleurs nécessaires, on utilisait les esclaves jusqu'à ce que cette fragile population indienne de la Juridiction arrive à les remplacer.

Au XVIème siècle, les vice-rois Enríquez et Villamanrique avaient eu l'idée d'un système appelé *Repartimiento* pour résoudre le problème de la rareté de la main d'œuvre, imposant aux populations indigènes de fournir des travailleurs. En organisant une rotation saisonnière de leurs services appelée *rueda* ou *tanda*, on obligeait à travailler les hommes de quinze à soixante ans, en exceptant les nobles et ceux qui occupaient un poste public.

---

<sup>490</sup> MIRANDA, José. «La Población Indígena de México en el siglo XVII», *Lecturas de Historia Mexicana*, 1994, n° 9, p. 187.

<sup>491</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 8. Dans: *Viaje a la Nueva España*.

Les populations de Cacaotepeque, Igualapa, Tixtla, Chilapa envoyaient à Acapulco cette main d'œuvre qui devait travailler trois semaines si les indigènes étaient mariés, et quatre pour les jeunes célibataires<sup>492</sup>. A la fin des travaux à Acapulco, ils retournaient dans leurs villages. La *Caja Real* les payait deux *tomines* par jour, alors que la location d'un esclave était de un peso par jour<sup>493</sup>.

Ce travail saisonnier fourni par les populations indigènes<sup>494</sup> de la Juridiction d'Acapulco ou des Juridictions voisines justifie l'observation de Gemelli Careri sur la particularité que l'on voyait peu d'indigènes dans la ville.

### 3.1.1. L'influence de la Couronne sur le nouveau panorama d'Acapulco.

Avant l'arrivée des Espagnols, *Acapolco*<sup>495</sup> faisait partie des seigneuries indépendantes des *Yopes* ou *Tlapanecos* qui, d'une certaine façon, s'étaient unis au royaume de Mescaltepec. Le territoire occupé par les *Yopes* contenait une population dense répartie dans de nombreuses *rancherías* dispersées<sup>496</sup>.

A la fin de la Conquête du Mexique, Acapulco, partie intégrante de la Nouvelle Espagne, suivit le même processus de *premiación* que la Couronne octroya à ses conquistadors. Les indiens des villages soumis furent répartis à ces fidèles qui reçurent le droit de percevoir un tribut en espèces, mais ne disposèrent pas de la propriété territoriale à moins que la Couronne le concédât par dérogation. Ce système de récompense appelé *encomienda*, en échange, exigeait de l'*encomendero* qu'il soit fidèle au Roi, qu'il réside dans la ville ou le village dans lequel se trouvait son *encomienda*, qu'il s'occupe temporellement et spirituellement de ses indiens, et qu'ils fournissent obligatoirement de ses deniers l'aide militaire en cas de guerre quand les autorités locales le lui ordonnaient<sup>497</sup>.

Le royaume de Mescaltepec, qui incluait Coyuca et d'autres dépendances en plus d'Acapulco, fut donné en *encomienda* au conquistador Juan Rodríguez de Villafuerte, *vecino* de Zacatula<sup>498</sup>. Tant la diminution démographique de la population indigène<sup>499</sup> occasionnée

---

<sup>492</sup> BORAH, Woodrow. *El siglo de la Depresión en la Nueva España*. El pasado de México, Aspectos Socio-demográficos/ ed. par Sherburne, F. COOK. México: FCE, 1989, p. 263.

<sup>493</sup> AGI. Contaduría, 904, 1622/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>494</sup> Après 1650, le travail obligatoire ne fut pas règlementé par le *repartimiento* et s'arrêta d'être utilisé pour la construction du port d'Acapulco. Dans: Danièle Dehouve, *op. cit.*, p. 190.

<sup>495</sup> *Acatl* laiche ou grand roseau, *pol* augmentatif, *co* au lieu dit= Acapolco : au lieu des laiches ou des grands roseaux selon Cecilio A. Robelo. Dans: Vito Alessio, *op. cit.*, p. 29.

<sup>496</sup> Peter Gerhard, *op. cit.*, p. 39. Dans: Geografía Histórica de la Nueva España.

<sup>497</sup> TAKAHASHI, Hitoshi. «De la Huerta a la Hacienda, el Origen de la Producción Agropecuaria en la Mixteca Costera», *Historia Mexicana*. vol. 3, n°1, Jul-Sep., 1981, p. 1.

<sup>498</sup> Peter Gerhard, *op. cit.*, p. 40. Dans: Geografía Histórica de la Nueva España.

par les mauvais traitements et les diverses pestes<sup>500</sup>, que les grandes controverses suscitées par ce régime, entraînent la perte progressive des privilèges initiaux des *encomenderos*. En 1573, à l'apparition des *Ordenanzas de Descubrimiento, Nueva Población y Pacificación*, la durée des avantages obtenus par l'octroi de l'*encomienda* à la Nouvelle Espagne fut limitée à trois vies -trois générations-, bien que parfois cela fût prorogé en échange de contributions pécuniaires.

Alors que les *encomiendas* étaient frappées par ce processus de transformation, se stabilisait la route Manille-Acapulco-Manille. A Acapulco, la foire s'organisait, et y venaient tous ceux qui étaient impliqués dans l'entreprise des Philippines. Ces deux processus modifièrent le modèle socio-économique initial du port, composé des Espagnols ou *gachupines*<sup>501</sup> qui avec les créoles formaient le groupe des gens *de distinción*.

Aux débuts du XVII<sup>e</sup> siècle, la fille de Juan Rodríguez de Villafuerte, doña Aldonza de Villafuerte, avait hérité de l'*encomienda* de Mescaltepec<sup>502</sup> et par conséquent d'Acapulco et de Coyuca. En termes économiques, à partir de 1595, la production des vergers de cacao de la région de Coyuca avait commencé à décliner à cause du vieillissement des plantes dû aux épidémies et à cause de la compétition des régions de la Chontalpa -Tabasco-, de Soconusco -Chiapas y Veracruz-, de Venezuela -Caracas y Maracaibo-, et d'Équateur -Guayaquil-.

En plus de ces vicissitudes, le système de l'*encomienda* subit en 1601 une autre secousse avec la décision de suppression par Philippe III du service personnel des indiens, bien que l'on ait continué à permettre aux *encomenderos* de recevoir les rentes que produisaient leurs villages. Néanmoins, la diminution progressive de la population indigène provoqua une baisse drastique de ces bénéfices. Ainsi, la *encomienda*, privée de toute sa nature initiale, resta comme un: *mero adorno y al título de encomendero siguió unida una marca de distinción social*<sup>503</sup>.

Il faut aussi considérer que l'*encomendero* espagnol à Acapulco vivait un scénario évolutif: la prospérité apportée par l'*encomienda* et par les vergers de cacao s'évanouissait; l'ancienne

---

<sup>499</sup> Elle fut jusqu'en 1570 deux fois plus importante sur les côtes.

<sup>500</sup> peste *cocoliste*, de *matlazáhuatl* ou tifus épidémique, de variole et de rougeole.

<sup>501</sup> *Gachupin* : selon frère Isidro de la Asunción, ce sont les Espagnols nés en Espagne. ZAVALA, Silvio. *El servicio personal de los indios en la Nueva España. 1636-1699*. Tomo VI. México: COLMEX, 1984, p. 40.

<sup>502</sup> L'*encomienda* héritée *en segunda vida* par doña Aldonza de Villafuerte en plus d'Acapulco et de Coyuca comprenait les villages de Oyacapan, Acamalutla, Citlamajal, Tepeque, Atezca, Tepejuchitl, Jastianguéz, Calcenpotla, Tescalan, Mescaltepeque. Dans: PASO y TRONCOSO, Francisco del. *Epistolario de Nueva España. 1505-1818*, Tomo X y XIII, México, Antigua Librería Robledo, 1949, p. 8-9. (Biblioteca Histórica Mexicana de Obras Inéditas Segunda Serie n° 10).

<sup>503</sup> DOUCET, Gastón Gabriel. *América y España. El encuentro de dos mundos. La encomienda Indiana*/ ed. par Heberto Oscar ACEVEDO. Buenos Aires: Editorial Ángel Estrada y Co., 1988, p.51.

main d'œuvre manquait. Si en 1596 toute la Juridiction d'Acapulco disposait de mille cinq cents neuf âmes<sup>504</sup>, aux débuts du XVII<sup>e</sup> siècle, Acapulco et Coyuca étaient devenues des communautés non indigènes. Mais le galion de Manille donna la solution: la forte croissance d'une demande de services. Le problème du manque de main d'œuvre avait été résolu par la Couronne d'une manière pragmatique, en important des esclaves via l'océan Atlantique. A la différence d'autres régions, Acapulco eut accès à cette dotation de bras via l'Atlantique mais également via le Pacifique, par le galion de Manille. Pour la culture du cacao, on innovait en plantant le palmier de coco qui s'était acclimaté et implanté sur la côte.

Les Espagnols, groupe du pouvoir, surent profiter de ce changement économique: que ce soit les *encomenderos* qui se servirent de leur position privilégiée, ou les *vecinos* d'Acapulco, tous se reconvertirent à cette nouvelle vague marchande. C'est ainsi qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, les Officiers Royaux ajoutaient très souvent le titre *d'encomendero* au nom d'un *vecino* d'Acapulco. Nous pensons que ceci était dû à son implication dans le commerce du galion de Manille, qu'il travaille directement pour son compte, ou le fasse par *encomienda* ou requête, c'est-à-dire par commande des marchands de la ville de Mexico, de Puebla ou d'autres villes de la Nouvelle Espagne, en prêtant ses services comme agent commercial et en gérant leurs biens.

### 3.1.2. *L'encomendero* et le commerce du galion de Manille.

Si au XVI<sup>e</sup> siècle, *l'encomendero* s'implique dans l'approvisionnement du galion de Manille, les *encomenderos* du XVII<sup>e</sup> siècle se mêlent moins de ce négoce. Leur image durant les vingt premières années est un peu floue. Ils apparaissent dans les comptes des Officiers Royaux en 1621 avec don Francisco Pacheco qui achète *treinta y ocho botijas de clavo de comer*<sup>505</sup>. Leur modeste participation dans le commerce du galion de Manille est due au fait que, malgré les interdictions de 1593, les *peruleros* continuaient à se déplacer à Acapulco et achetaient une grande partie de la cargaison. En 1640, on interdit définitivement ce commerce aux péruviens, et progressivement les marchands de la Nouvelle Espagne entrèrent dans ces opérations, et parmi eux, les *encomenderos* et les *vecinos* d'Acapulco.

La Loi limitait la participation des Novohispanos, en leur interdisant d'acquérir les marchandises d'Extrême-Orient directement à Manille ou de passer commande aux commerçants philippins lors de leur présence au moment de la foire à Acapulco. Mais il était

---

<sup>504</sup> Peter Gerhard, *op. cit.*, p. 40. Dans: Geografía Histórica de la Nueva España.

<sup>505</sup> AGI. Contaduría, 904,1621/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.



habituel que les Espagnols ou les Novohispanos établis aux Philippines envoient des marchandises et des esclaves directement à des membres de leur famille ou de leurs connaissances à la Nouvelle Espagne<sup>506</sup>.

L'augmentation de la participation des *vecinos* d'Acapulco dans la seconde partie du XVII<sup>e</sup> siècle est claire et franche. Dans les comptes des Officiers Royaux, le capitaine Martín de Eguiluz, Francisco Diaz Hidalgo, Pablo de Carrascosa, Pedro Martínez Castellanos et Francisco Gutierrez achètent des marchandises et des esclaves, sont garants de personnes qui arrivent des Philippines, payent les droits des marchandises chinoises emportées hors registres, ou ceux des personnes qui arrivent par le galion, et envoient des marchandises et des *regalos* aux Philippines. Les mentions de ces travaux nous montrent plus précisément les activités de commerce que les *encomenderos* menaient en lien avec le galion et qu'ils pouvaient être fournisseurs à la fois du bateau et des bureaux du gouvernement.

Dans les comptes de la *Real Hacienda* d'Acapulco de 1640 à 1660, c'est surtout Pablo de Carrascosa qui se présente comme garant à l'arrivée d'esclaves au port<sup>507</sup>.

### 3.2. La dynamique société *porteña* bénéficie du soutien au galion de Manille.

A l'arrivée du galion de Manille à Acapulco, on devait approvisionner les matériels dont le bateau avait besoin pour sa carène et les vivres pour son retour; l'élaboration des documents administratifs demandait du matériel de bureau; la ville devait fournir les provisions et les services pour toute cette population temporaire qui remplissait la ville.

Ce nouveau panorama introduisit de nouveaux systèmes d'exploitation économique. Pour garantir l'exécution des services requis, différentes méthodes de production furent nécessaires. Certains utilisèrent les propriétés qu'ils possédaient, d'autres demandèrent à la Couronne des *mercedes de tierras* pour y installer des *estancias de ganado*, fermes d'élevage de bétail, des *pesquerías* -poissonneries-, ou entreprirent toute sorte de commerce lié avec le galion de Manille.

#### 3.2.1. Les *estancias de ganado* et les *pesquerias*.

Nous le trouvons évident de nos jours, mais le début de la colonie espagnole ne fut pas aussi simple à la Nouvelle Espagne. Manquant totalement dans ce nouveau territoire des produits de base du régime alimentaire espagnol, cette nouvelle culture importa ses modes de vie et ses coutumes européennes. De nouvelles plantes et espèces animales firent leur apparition,

---

<sup>506</sup> AGN, Tierras (110). Contenedor 1417. Volumen 3274. Expediente 15. 1652.

<sup>507</sup> Deborah Oropeza Kersey, *op. cit.*, p. 93.

enrichirent l'écosystème, mais modifièrent les anciennes méthodes de culture et le système de possession de la terre. Il paraît intéressant de connaître l'ordre<sup>508</sup> dans lequel les animaux domestiques<sup>509</sup> arrivèrent à la Nouvelle Espagne, à quel point ils s'acclimatèrent à leur nouvelles conditions de vie, parce que cela orienta la consommation, et comment ils pénétrèrent dans les coutumes de chaque endroit, conduisant aux recettes de la cuisine régionale d'Acapulco et de l'état de Guerrero qui sera traitée dans la troisième partie.

A Acapulco, à cause de la composition des repas à bord du galion de Manille à base de viande et de poisson, on dut fournir ces produits en plus grandes quantités, ce qui amena à développer de nouvelles opérations d'approvisionnement et diverses formes de travail qui impliquèrent toute la population avoisinante.

Dans les parages plus ou moins éloignés d'Acapulco, comme dans toute la Nouvelle Espagne, surgirent les concessions de terre appelées *estancias*, qu'elles soient de *ganado mayor* ou de *ganado minor*. La différence entre les deux provenait de la superficie de leurs terres, des animaux qui y étaient élevés. Les lois indiquaient que pour s'occuper de bétail, chaque propriétaire d'*estancia de ganado mayor* devait disposer, pour deux mille têtes de bétail, de quatre noirs ou indiens dont deux à cheval et deux à pied. A Acapulco, en raison du manque de main d'œuvre locale, on recourut aux noirs. Une des nombreuses règles à suivre était de réunir les propriétaires de bovins et de chevaux deux fois par an, en janvier et en août, pour qu'ils montrent les animaux de leurs troupeaux. Lors de cette réunion, appelée *rodeo*, chaque propriétaire de bétail marquait ses animaux d'un fer distinct pour pouvoir les reconnaître et les séparer s'ils se mélangeaient. A la Nouvelle Espagne, cette pratique fut à l'origine de nouvelles coutumes auxquelles chaque région apporta son style; Acapulco ne fut pas de reste, Gemelli Careri, étonné, rapporta une tradition du port sur laquelle nous reviendrons plus tard.

Pour fournir au galion de Manille et à la population de la ville le poisson séché, la Couronne accorda dans les parages d'Acapulco des concessions de poissonneries, avec les terres et les eaux associées.

---

<sup>508</sup> En raison de la facilité de son transport, le cochon fut un des premiers animaux amenés sur le territoire; cet animal s'adapta et se reproduisit si rapidement que son prix resta à la portée de tous, si bien que les espagnols, les métis, les mulâtres et les noirs en firent grande consommation.

<sup>509</sup> Les viandes de mouton, dont la laine était utilisée pour la confection de drap, et de chèvre, intéressante pour son acclimatation aux terres sèches, étaient très employées dans le régime alimentaire espagnol.

3.2.2. La combinaison du pouvoir royal, de l'administration et de l'argent: l'importance des *obligados de abasto* à Acapulco.

A la différence de l'indigène qui n'était pas habitué à en manger, l'aliment le plus important du repas de l'Espagnol était la viande, et pour des raisons religieuses, on lui substituait du poisson les jours indiqués par l'Eglise. Il est évident que ce ravitaillement était une activité commerciale intéressante.

L'approvisionnement de viande au XVIème siècle pour le galion de Manille et la ville d'Acapulco était entre les mains de *l'encomendero*, même si l'exclusivité des concessions n'était plus autorisée et que les licences pouvaient être disputées par celui qui offrirait un prix plus bas.

García de Albornoz, neveu du Trésorier Royal d'Acapulco Bernardino de Albornoz, marié avec *l'encomendera* doña Aldonza de Villafuerte, était propriétaire d'*estancias de ganado mayor* et de vergers à Acapulco. Depuis 1571, il avait accaparé le contrat de fourniture de viande et de poisson pour le voyage de retour des bateaux aux Philippines. Pour satisfaire les besoins de son monopole, García de Albornoz, *encomendero* par son mariage, utilisait à son profit les cinq *estancias* dont les limites dans la province avaient été fixées par *l'alcalde mayor* don Juan del Hierro<sup>510</sup>.

Cinq ans plus tard, pour des raisons avantageuses pour la *Real Hacienda*, on concéda le marché de la viande, du poisson salé et du biscuit, à l'hidalgo Francisco Pérez Payan. García de Albornoz, pour ne pas perdre ce négoce lucratif et pour épuiser la concurrence, s'appuya sur ses relations, se servit de menaces et d'actions illégales, et finalement réussit à éloigner son adversaire, continuant d'assurer le ravitaillement d'Acapulco.

La situation ne fut pas la même au XVIIème siècle, l'approvisionnement n'était plus dans les mains de *l'encomendero*, mais dans celles des *vecinos* d'Acapulco. Si au début du siècle, Lucas de Rosales fournissait les bateaux, deux ans plus tard, Antonio Gonzalez Prieto était *l'obligado de abasto* de la viande: cette modification fut probablement due au fait qu'en 1602, Lucas de Rosales obtint le poste de *Contador Real*.

Entre 1606 et 1615, le ravitaillement en viande ne fut pas de la responsabilité d'une seule personne. Deux groupes vendaient la viande ou le poisson salé, les fournisseurs étaient des

---

<sup>510</sup> Antonio F. García Abasolo, *op., cit.*, p. 77.

personnes différentes n'ayant pas de relations entre elles. Il est probable que la plus grande affluence de galions en provenance de Manille ait influé en ce sens.

En 1622, deux *obligados de abasto* fournissaient la viande salée, le poisson salé, la viande fraîche, les bougies, le suif utilisé pour éclairer, pour fabriquer le savon et pour calfater les bateaux, et les peaux de mouton qui servaient pour la carène ou dans la construction d'immeubles pour lier les poutres. L'une de ces deux personnes, Sebastián Muñoz, était le majordome des *haciendas* de Fernando de Santa Cruz Velázquez qui était le *corregidor*<sup>511</sup> de Chilapa, ce qui montre bien le bénéfice économique qu'Acapulco irradiait jusque dans les régions de la Montaña. Mais ces éléments traduisent aussi les manœuvres et les luttes intestines qui se tramaient à Acapulco, mêlant pouvoir et argent, intérêt de la Couronne et intérêt individuel: à partir d'une concession, on pouvait acheter un poste Royal. Enfin, il faut se souvenir des difficultés économiques de la couronne espagnole: celles-ci l'amènèrent à vendre les charges de fonctionnaires du vice-royaume<sup>512</sup>.

### 3.2.3. La concurrence entre les *obligados de abasto*.

La multiplication du nombre des *obligados de abasto*, ou de ravitaillement, montre que la fourniture de provisions pour le galion de Manille était un commerce rentable amenant à une concurrence qui paraît évoluer au fil du temps.

En 1640, Bartolomé Gallardo, Joan Ruiz de Corcuera et Francisco Báez, *vecinos* de la Juridiction d'Acapulco, ayant la concession de l'approvisionnement de poisson salé pour les galions des Philippines, demandèrent contre un loyer de cinq cents cinquante pesos l'octroi du bénéfice de poissonneries, des terres et des eaux attenantes, à la lagune de Naguala qui se trouvait à neuf lieues d'Acapulco<sup>513</sup>.

---

<sup>511</sup> *Corregidor*: ancien magistrat nommé par le Roi.

<sup>512</sup> Woodrow Borah, *op. cit.*, p. 252. Dans: El siglo de la Depresión en la Nueva España.

<sup>513</sup> AGN. Vol. 47. F. 37. Año 1640.



Fig. 47 : Plan d'Acapulco au XVIIème siècle. Port d'Acapulco et de Puerto Marques. BNE. MSS 2957.

Treize années plus tard, il y avait deux *obligados de abasto* de poisson salé: Bartolomé Gallardo et le capitaine Francisco Rincón.

A partir de 1653, le ravitaillement en viande fut dans les mains de Juan Fernández Tomé et du capitaine Fernando de Santotis, *vecino* de Mexico, qui par ailleurs, *provee de géneros*, selon les Officiers Royaux.

Bartolomé Gallardo en 1655, fournisseur de poisson salé, était alors aussi charpentier du *Servicio Real*.

En 1656, la libre concurrence commença entre Gallardo, Juan Fernández Tomé et un *vecino* de Coyuca, Antonio de la Peña. Bartolomé Gallardo était le fournisseur de poisson tout comme de viande fraîche, en *tasajo* -la viande séchée-, de bougies, de suif et des cuirs. Juan Fernandez Tomé, en plus de sa concession, vendait du papier à sceau et louait des maisons. Malgré la mort de Juan Fernández Tomé en 1657, la concurrence se poursuivit en fait entre les trois partenaires, car le curé Licenciado Bernardino Ruiz de Valderrama reçut en cession ses commerces.

Ces arrangements nous montrent les stratégies et diversifications économiques des personnages après qu'ils aient acquis les licences nécessaires; mais en même temps, ils révèlent les relations entretenues dans la communauté, et la manière de placer sa fortune. Juan Fernández Tomé créa probablement une *capellanía de misas*, y nomma comme aumônier le curé Bernardino Ruiz de Valderrama; le curé veilla au repos éternel de l'âme de ce paroissien, des biens de sa veuve, Micaela Vargas, et en continuant à s'impliquer dans ces négoes comme cessionnaire, veilla sur son bien-être et sur celui de l'Eglise.

En 1674, devant recouvrer l'impôt d'*alcabala* sur les *estancias*, fermes et boucheries, le *Castellano* Juan de Zelaeta s'aperçut que de toutes les *estancias* et *haciendas* qui avaient existé, une seule, qui se trouvait limitrophe de Coyuca, approvisionnait les galions en viande et en poisson. Mais pour ce qui concernait l'*hacienda* de Pablo de Carrascosa, celles d'Acapulco, celle du capitaine de Santotis à San Marcos, ou bien encore celle tenue par les mulâtres à la Sabana, ou encore celle du Potrero, on ne pouvait recouvrer l'impôt de l'*alcabala* car elles ne faisaient que semer: *unas milpillars para su sustento*<sup>514</sup>.

#### 3.2.4. Les vergers et les palmeraies.

Le type de propriété et la production des *huertas* -les vergers- commencèrent à changer après l'établissement des Espagnols au XVIème siècle. La culture du cacao diminuait alors que la demande du galion augmentait. Ainsi, deux changements de nature distincte eurent lieu au XVIIème siècle: la production des vergers se tourna vers le palmier de cocos et les fruits, et la propriété des espaces fut partagée entre les *encomenderos* et les notables d'Acapulco.

Le cocotier, arbre natif des régions tropicales d'orient et très commun aux Philippines, avait été introduit depuis 1569 par Álvaro de Mendaña qui, après avoir découvert les îles Salomon lors de son retour au Pérou, toucha le port de Salahua et laissa entre autres espèces végétales la noix de coco. Sa culture relativement facile s'étendit depuis Colima jusqu'à Zacatula, Terpan, Coyuca et Acapulco<sup>515</sup>.

Depuis le littoral d'Acapulco jusqu'aux limites de Coyuca, on rencontrait des vergers et *haciendas* semés de cocotiers, ou les mêlant aux arbres fruitiers. Don Juan Sánchez Niño et doña Leonor Sánchez disposaient des vergers de San Isidro, San Ildefonso, San Antonio el Nuevo, San Miguel, San Francisco del Golpe, Santo Domingo, et de celui de Ángel, qui arrivaient aux limites de l'*hacienda* de don Pablo de Carrascosa, Nuestra Señora del Buen Suceso, à Coyuca.

Familiers du cocotier, les Philippins apportèrent leurs connaissances, l'utilisant pour le calfatage des galions et pour cuisiner. Par ailleurs, on obtenait la *tuba* de la fermentation de sa sève; par distillation, on en tirait une eau-de-vie appelée à la Nouvelle Espagne *vino de cocos*. Les *haciendas* d'Acapulco et de Coyuca étaient spécialisées dans la fabrication de vin de cocos, et pour se donner une idée de l'importance de cette production dans la région, il suffit

---

<sup>514</sup> BNM. Archivo Franciscano. 1674. Juan de Zelaeta.

<sup>515</sup> Deborah Oropeza Kersey, *op., cit.*, p. 84.

de dire que l'*hacienda* de l'*encomendero* Pablo de Carrascosa comportait quarante-deux mille cocotiers à Coyuca.



Fig. 48 : Restes de quelques cocotiers de Coyuca. Collection personnelle.

### 3.2.5. Le biscuit et la location de maisons, commerces des femmes.

A bord du galion de Manille, le biscuit était un complément du régime alimentaire des équipages et passagers. Le bénéfice en avait été délégué à la ville de Puebla de los Angeles qui approvisionnait en même temps les bâtiments de la *Flota*.

Néanmoins, on a trouvé que le biscuit fut fabriqué et acheté à Acapulco en deux occasions. Il est surprenant que chaque fois, ce furent des femmes qui le vendirent, ce qui révèle que les femmes n'étaient pas absentes du commerce: Felipa prépara vingt-cinq quintaux en 1609 et Inés de Contreras trente-deux quintaux en 1612.

La même Felipa, selon les Officiers Royaux, loua deux années plus tard une maison comme remise pour que les franciscains déchaussés puissent y conserver leurs bagages.

Le placement de l'argent de Felipa dans des maisons de location montre le besoin de logement qu'il y avait lors des périodes de foire, mais aussi que ce commerce était un investissement stable et une manière pour les hommes d'assurer un patrimoine pour leurs épouses. Les comptes des Officiers Royaux montrent que la majorité des maisons qui se louaient à Acapulco appartenaient aux veuves de cette société d'élite, comme Micaela de Vargas, la veuve de Juan Fernández Tomé, qui finalement vendit ses maisons qui avaient servi d'Hôpital Royal à Acapulco. Mais ce commerce pouvait être partagé avec une autre classe de la société, comme celle de Felipa qui pourrait être une mulâtre libre en raison de la familiarité avec laquelle elle est appelée.

Ainsi, on perçoit que même dans les détours moins avantageux de la vie commerciale, le XVII<sup>ème</sup> siècle vit une importante intégration de tous les niveaux sociaux due à la nécessité de répondre favorablement aux besoins exprimés par le galion de Manille.

### 3.3. L'esclavage.

A Acapulco, personne ne dormait sur ses lauriers pendant la saison du galion de Manille. Les derniers arrivés offraient leurs services comme charpentiers, tonneliers, ou maçons; d'autres étaient fournisseurs de matériels de bureau pour la *Caja Real* et la Douane, vendaient du matériel pour l'arsenal, ou apportaient du métal pour la fonderie. Mais une affaire facile et rentable qui occupa une grande majorité d'hommes et de femmes fut l'achat d'esclaves, hommes ou femmes, qu'ils louaient ensuite durant la présence du galion.

Pour traiter le thème de l'esclavage noir, il faut prendre en compte le contexte du XVII<sup>ème</sup> siècle pendant lequel la servitude du noir, justifiée par les théologiens et juristes du XVI<sup>ème</sup> siècle, était licite et honnête. En Espagne, depuis avant la découverte du Nouveau Monde, les noirs étaient destinés au service personnel et domestique. A la Nouvelle Espagne, cette coutume était bien enracinée et pratiquement tous possédaient des esclaves, depuis le Vice-Roi jusqu'aux Novohispanos d'Acapulco. Un esclave était une nécessité, il était synonyme de statut, de bonne lignée; c'était un symbole de prestige et de richesse, et il était quasiment impossible de ne pas en avoir un.

Au fur et à mesure que nous avançons dans cet exposé, la découverte de l'influence et de l'importance qu'eut le galion de Manille sur Acapulco nous surprend de plus en plus, cet étonnement étant peut être exacerbé par l'appartenance à cette société.

Il est manifeste que tous les éléments sociaux et économiques qui se rapportent à la ville ramènent au galion de Manille; à cause de lui le port se développa, de nouvelles cultures arrivèrent, de nouveaux métiers se développèrent, de nouvelles populations furent introduites et l'ancienne organisation spatiale fut transformée en s'imprégnant grâce aux mélanges de sangs de tous les différents styles de vie, créant une nouvelle société, la société *acapulqueña*.

#### 3.3.1. L'Acapulco du XVII<sup>ème</sup> siècle majoritairement noir.

Durant son séjour de plusieurs mois dans le port, Frère Domingo Fernández de Navarrete observa que durant la période des pluies, - de juin à octobre-, *excepto los negros, algunos pobres, y los soldados, todos se meten la tierra adentro, a mudar aires y sitios*<sup>516</sup>.

---

<sup>516</sup> FERNÁNDEZ DE NAVARRETE, Domingo. *The travels and controversies of Friar Domingo Navarrete, 1618-1686 / edited from manuscript and printed sources by J.S.Cummins*. Hakluyt Society, 1962, p. 299.



En 1688 arriva à bord du galion de Manille Pedro Cubero Sebastián. Il rapporta sur la population d'Acapulco que : *sus habitantes son negros, a manera de Cafres*. Presqu'à la fin de son voyage autour du monde, en 1697, quand Gemelli Careri arriva à Acapulco en provenance de Manille, il écrivit lui aussi que : *no habitan por ello más que negros y mulatos...*

Ces voyageurs attestent que les habitants d'Acapulco au XVIIème siècle étaient généralement noirs. Pedro Cubero Sebastián les appelait *Cafres*, et en 1603, le Factor Real d'Acapulco demandait à ses collègues de la *Caja de Mexico* qu'ils lui achètent *ocho o diez negros bozales que no sean angolas ni mozambiques*<sup>517</sup>. Quelle était leur provenance?

Si *bozales* était le nom que recevaient les esclaves récemment arrivés, que signifie le nom de *cafres*? Augustin Henke dit que: *cafri en malayo significa negro*<sup>518</sup>; par ailleurs, Gonzalo Aguirre Beltrán explique que: *el gentilicio cafres fue dado por los árabes a los negros del tronco Bantú, que llamaban kéfir significando infiel*; et ainsi il explique que *cafres podría indicar que procedían del África, y negros podrían ser aquellos que venían de la costa Indica*<sup>519</sup>.

Alors, par où arrivèrent-ils? Par l'Atlantique ou le Pacifique? Comme nous l'avons signalé auparavant, des esclaves arrivèrent aussi par le galion de Manille à la Nouvelle Espagne. Gonzalo Aguirre Beltrán dit que: *a la Nueva España comenzaron a entrar esclavos de Oriente, recién conquistada Manila. El general López de Legaspi, remitió algunos que todavía poseían sus herederos en las haciendas de Coyuca entrado ya el XVII*<sup>520</sup>.

De toutes façons, ceux qui arrivèrent par le Pacifique venaient de ce qui s'appelait la *India de Portugal* qui comprenait divers territoires depuis Sofala dans le canal du Mozambique jusqu'à Java et les Îles Moluques ou les îles de la Especiería<sup>521</sup>. Provenant de la *India de Portugal*, les navires portugais arrivaient à Manille avec des esclaves, hommes et femmes, qui, selon Pedro Chirinos S.J.: *...eran blancos y negros, niños pequeños y de mayor edad*; don Antonio de Morga les décrit avec sobriété comme: *negros y cafres*. Les esclaves enlevés de ces territoires pouvaient être des noirs, mais ils pouvaient être aussi ceux que les Officiers Royaux d'Acapulco appelaient *indios chinos*, les différenciant des *indios de la tierra*

---

<sup>517</sup> AGN. Indiferente Virreinal. Marina. Caja 4873, Expediente 35. 1603, Foja 2.

<sup>518</sup> ALCALA Y HENKE, Agustín. (1919) «Esclavitud de los negros en la América española». *Colección Clásicos*

<sup>519</sup> AGUIRRE BELTRÁN, Gonzalo. *La Población negra de México. Estudio Etnohistórico*, México, Fondo Cultura Económica, 1989, p. 143.

<sup>520</sup> Gonzalo Aguirre, *op. cit.*, p. 50. Dans: *La Población negra de México*.

<sup>521</sup> La cote Est de l'Afrique abritait les ports de Sofala, Angosha, Mozambique, Quiloa, Zanzibar, Pemba, Mombasa, Melinde, Kismaya et Mogadoxo.

mexicains. Le lieu d'origine des esclaves était rarement spécifié dans les comptes rendus des Officiers Royaux d'Acapulco: habituellement, ils les enregistraient avec des chiffres, et seulement de temps en temps, ils annotaient India, Bengala, Macao, Java, Japon et Cebú<sup>522</sup>.

Les esclaves noirs qui étaient arrivés à la Nouvelle Espagne via l'Atlantique<sup>523</sup> au XVIIème siècle provenaient des dépôts d'esclaves qui rassemblaient des personnes originaires de Mina, Santo Tome, Cabo Verde, Angola et de Guinée. Il est possible que certains soient arrivés à Acapulco, puisque dès cette époque existait un quartier appelé *de Guinea*.

A la différence de ceux qui traversèrent l'Atlantique en bateaux négriers, les esclaves qui arrivèrent à Acapulco via le galion de Manille le firent en compagnie de l'équipage et des passagers. Les modalités de leur transport étaient généralement les suivantes: à Manille, le propriétaire de l'esclave qui voulait le mettre en vente sur le marché d'Acapulco passait un contrat avec un marin du galion qui se chargeait de donner à manger et à boire à l'esclave, de le loger à bord, et de le vendre au meilleur prix à l'arrivée à Acapulco, en prenant le tiers de la vente comme commission<sup>524</sup>.

Ce trafic était réglementé depuis 1597; mais la contrebande entraîna que, en 1600, l'*asentista* Gómez Reynel demanda au Roi que les esclaves qui arrivaient par Acapulco soient considérés comme *descaminos*, ou de contrebande, et qu'ils soient attribués à son monopole. La proposition ne fut pas acceptée, mais il obtint que le nombre d'esclaves introduits soit réduit et que l'on paye le droit *d'almojarifazgo* commun à toutes les classes de marchandises. Néanmoins le trafic illégal continua par le galion de Manille. Philippe III, qui était au courant de la fraude, légalisa ce commerce en 1620 en n'autorisant qu'un seul esclave par passager et marin, à l'exception des notables. En 1626, Philippe IV reprochait que les esclaves viennent sans être enregistrés, et décida que pour chaque esclave qui viendrait des Philippines, on paierait une taxe supplémentaire de quatre cents réales ou quarante ducats, alors que les *asentistas* de l'Atlantique payaient seulement vingt-quatre ducats. Pour faire appliquer cette disposition, le Roi ordonna qu'aucun secrétaire ne procède à une écriture de vente si on ne lui montrait pas par certification des Officiers Royaux d'Acapulco que les droits avaient été payés.

---

<sup>522</sup> Deborah Oropeza, *op. cit.*, p. 70.

<sup>523</sup> Au début du XVIIème siècle, ce furent les Portugais qui s'adonnèrent à cette traite. A partir de 1663, un nouvel *asiento* fut accordé par la Couronne avec les gênois Domingo Grillo et Ambrosio Lomelín. Ces *asentistas* furent autorisés à s'approvisionner en esclaves dans les dépôts qui existaient dans les îles de Curaçao, des Barbades et de Jamaïque, sans avoir le besoin d'aller en Afrique.

<sup>524</sup> AGUIRRE BELTRAN, Gonzalo. Races in 17th Century Mexico. *Phylon*, 1940-1956, Vol. 6, n° 3, 1940-1956, p.421.

Si ces droits si élevés avaient pour but d'arrêter le trafic d'esclaves via le galion de Manille, ils n'y arrivèrent pas: on trouva probablement un arrangement ou une compensation au recouvrement de cet impôt, parce que le trafic d'esclaves par le Pacifique, bien que ne prenant pas les mêmes proportions du commerce d'esclaves qui se fit en Atlantique, continua durant tout le XVIIème siècle. On trouve des preuves de ces irrégularités sur les galions San Raymundo et San Luis qui transportèrent en 1631 quatre-vingt-quatre esclaves. En 1633, arrivèrent trente-neuf esclaves avec les galions San Juan Bautista et Santa María Magdalena. En 1637, année de la visite de Quiroga y Moya, cent quatre-vingt-six arrivèrent par la *Capitana* et *l'Almiranta*. En 1639 le San Ambrosio en transporta quarante-cinq, et en 1640 Nuestra Señora de la Concepción en amena soixante et un. En 1642, onze arrivèrent par la *Capitana*, et *l'Almiranta* en amena quinze en 1644. En 1646, la *Capitana* arriva avec vingt-six esclaves et la *Capitana* de 1650 vingt-deux.

A la fin du XVIIème siècle, en 1696, la Couronne signa de nouveaux contrats avec les compagnies dites Royales, appelées ainsi parce que le capital investi appartenait aux monarques. La première de ces compagnies fut la *Compañía Real de Guinea del Reino de Portugal*; dans les clauses de ce contrat, on parlait de *toneladas de esclavos*, qui comprenaient trois *piezas de Indias* sans défauts, et de l'âge stipulé dans le contrat de Grillo et Lomelín. Alors que cette compagnie Royale ne dura que jusqu'en 1703, on dut régler entre monarques un problème suscité par l'introduction de trente-cinq esclaves noirs par le galion Nuestra Señora del Rosario qui arriva en 1698 à Acapulco: la compagnie demanda que ces esclaves soient déclarés comme *descaminos*, mais les autorités de la Nouvelle Espagne s'y refusèrent.

La vente au marché d'Acapulco était très similaire à celle qui se faisait à Veracruz. Gemelli Careri dépeint la scène quand il vendit à Acapulco l'esclave qui l'avait servi durant le voyage:

*El viernes, día 8, queriendo el contramaestre del almirante comprarme un negro, después que se ajusto el precio, que fue de cuatrocientos pesos, comenzó a oprimirle los labios, los carrillos y las piernas para ver si estaba hinchado, no considerando que los negros tienen por naturaleza gruesos e hinchados los labios*<sup>525</sup>.

---

<sup>525</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 15. Dans: *Viaje a la Nueva España*.

Les *Servicios Reales* et l'élite d'Acapulco participèrent à l'achat des esclaves, mais la foire d'Acapulco attira aussi des acheteurs de divers lieux du vice-royaume. Vers 1637, le marchand Simón López acquit dix esclaves à Acapulco<sup>526</sup>.

Durant le XVII<sup>e</sup> siècle, le prix des esclaves ne fut jamais fixe, il varia en fonction de la demande de main d'œuvre sur le marché de la Nouvelle Espagne. Cependant, les esclaves noirs étaient plus chers que les *chinos*; leur prix à Acapulco, comme le dit Oropeza Keresev, oscillait entre deux cents et quatre cent vingt pesos<sup>527</sup>. Ce qui influa le plus sur la valeur de l'esclave fut son âge; quant au sexe, même si les filles étaient annotées comme *pieza de Indias*, leur prix était légèrement inférieur à celui des hommes. L'état de santé était aussi pris en compte.

Les *Leyes de Indias* protégeaient les esclaves, obligeant les maîtres à respecter leur vie, à les instruire dans la foi catholique, à leur apprendre l'espagnol, à leur donner un toit, des vêtements, à les alimenter et à les protéger. On exigeait des propriétaires d'esclaves, six mois après l'achat, de leur avoir appris l'espagnol et enseigné la religion. Néanmoins, restait l'idée qu'un esclave *ladino*, c'est à dire qui parlait espagnol, avait été baptisé et avait reçu de l'instruction religieuse, était moins précieux qu'un autre sans instruction, car ces enseignements réveillaient le désir de liberté chez les esclaves.

### 3.3.2. Les esclaves noirs et *chinos* du *Real Servicio*.

Lorsque le Factor Real d'Acapulco formula sa demande d'achat d'esclaves à la *Caja Real de México*, il informa que depuis la fondation du port d'Acapulco, *...ya había esclavos de Su Majestad que servían en los almacenes y otros efectos y entre ellos había algunos oficiales de carpintería y herrería*<sup>528</sup>. Etant la propriété du Roi, ces esclaves étaient appelés «de Sa Majesté» ou «Royaux».

Les Officiers Royaux préféraient les esclaves *bozales* qui, arrivés récemment à la Nouvelle Espagne, étaient plus faciles à contrôler et exploiter à cause de leur inexpérience: ils ne connaissaient pas les ruses des autres, si coûteuses pour le galion de Manille. Les Officiers Royaux distinguaient toujours la condition des esclaves noirs en spécifiant leur couleur et leur état: *se hace la carena por los negros esclavos*<sup>529</sup>; néanmoins, pour les *chinos*, on n'utilisait pas le terme *esclavo*, parfois on ajoutait le nom de *serviente* ou de *criado* qui pouvait faire penser à esclave, ou on ajoutait «*del Real Servicio*»: *Francisco Encan indio*

<sup>526</sup> AGN. Jesuitas (064) Expediente Único, IV-50.

<sup>527</sup> Deborah Oropeza Keresev, *op. cit.*, p. 72.

<sup>528</sup> AGN. Indiferente. Virreinal. Marina. Caja 4873. Expediente 35. 1603, Foja 2.

<sup>529</sup> AGI. Contaduría, 902, desde 4-XII-1609 hasta fin octubre-1610/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

*carpintero del Real Servicio - Lucas Cate indio carpintero del Real Servicio*<sup>530</sup> - *Lorenzo Cogan chino sirviente de los Reales Almacenes - Francisco Boatchi chino almacenero - Alonso Bato chino ayudante de la herrería - Alvis pampango chino almacenero*<sup>531</sup>.

Les esclaves travaillaient depuis le lever jusqu'au coucher du soleil aux tâches ordonnées par les Officiers Royaux. Par anticipation avant l'arrivée de la nao, les fonctionnaires d'Acapulco surveillaient que les services et installations nécessaires soient aptes pour recevoir le galion de Manille et la foule qui arriverait à la foire d'Acapulco: cette tâche revenait aux esclaves du *Real Servicio*.

Avant le début du travail, on disait les prières, et à la fin de la journée, en présence de leur propriétaire ou de celui qui était chargé d'eux, on récitait le chapelet. Les dimanches et les jours de fête, on les obligeait à assister au prêche pendant une heure.

L'activité prépondérante des esclaves durant tout le XVIIème siècle fut d'aller dans les montagnes pour couper le bois, si nécessaire pour la construction ou l'aménagement des immeubles et bureaux royaux, et pour la maintenance et la préparation du galion de Manille et des autres embarcations qui arrivaient ou se trouvaient au port.

Certains apportaient le sable, extrayaient les pierres pour les fondations. Pour faire la chaux, ils apportaient les pierres jusqu'aux fours qui se trouvaient sur la plage au Sud-Est de la ville<sup>532</sup>. Ces matériaux de construction étaient particulièrement nécessaires à l'entreprise de la Couronne.

Ils étaient rameurs des barques avec lesquelles se faisait la visite du galion par les autorités portuaires. Comme il n'y avait pas de jetée à Acapulco, ils débarquaient les passagers, les marchandises du galion, surveillés par les gardes nommés par le Vice-Roi. Ils aidaient à la ferronnerie, à la tonnellerie, ils calfataient les galions, sortaient le salpêtre provenant de l'érosion par l'eau de mer des pierres dont on avait lesté le galion. Ils les enlevaient et en mettaient de nouvelles. Ils fabriquaient le charbon de bois et le bois de chauffage destinés aux cuisines des galions, lavaient les *pipas* pour les remplir d'eau, entassaient dans les entrepôts des sacs de fèves, de pois chiches et de lentilles qui arrivaient pour l'approvisionnement du galion et des services royaux du port. Ils embarquaient tout ce qui était envoyé aux Philippines, spécialement l'argent, sous la surveillance des Officiers Royaux et du *Maestre*

---

<sup>530</sup> AGI. Contaduría, 902, 1607/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>531</sup> AGI. Contaduría, 904,1621-1632/Caja de Acapulco-Cuentas de Real Hacienda.

<sup>532</sup> Cette plage jusqu'à aujourd'hui se nomme Playa de Hornos.

du galion, comme la poudre dont on vérifiait le poids de chaque baril avant l'embarquement<sup>533</sup>.

Durant tout le XVII<sup>ème</sup> siècle, les galions de Manille<sup>534</sup> et du Pérou<sup>535</sup> apportèrent l'*azogue* pour la séparation de l'argent des mines de Nouvelle Espagne: les esclaves noirs du *Real Servicio* déchargeaient les sacs de mercure et les empaquetaient en caisses de cuir de vache pour effectuer leur transport à dos de mule jusqu'à la ville de Mexico<sup>536</sup>. Le sort de ces esclaves d'Acapulco n'est pas connu, mais à Veracruz, les esclaves qui étaient chargés d'arrimer et de désarrimer le mercure que les flottes apportaient, étaient connus sous le nom d'*esclavos de avéria*, qui du fait qu'ils tombaient malades par saturation de mercure ou *hidrargiria*, étaient périodiquement remplacés<sup>537</sup>.

Les activités des esclaves *chinos* du *Real Servicio* paraissent plus spécialisées que celles des esclaves noirs: d'habitude, ils avaient des postes de charpentage, ils travaillaient dans les entrepôts, ils étaient scieurs, ferronniers, tourneurs, fondeurs, chargés des pompes à eau, mousses de *chinchorro*<sup>538</sup> du *Real Servicio*. En 1602, pour l'expédition vers le Nord de la côte du Pacifique sous le commandement de Sebastián de Vizcaíno, partirent comme charpentiers et mousses les *indios chinos* Lucas Cate et Agustín Longalo, Cristóbal Catoya *indio chino visaya*, comme plongeur Antón Thomas *indio malabar*, et d'autres mousses comme Antonio Bengala *indio*, et Francisco Miguel dit en provenance du Japon<sup>539</sup>.

Les comptes des Officiers Royaux d'Acapulco montrent que les esclaves royaux étaient à charge et sous la surveillance du Factor Real, qui les parquaient *en las casas de los negros*<sup>540</sup>; il les habillait d'un *calzón*, pantalon jusqu'à la cheville, et d'une chemise, il les nourrissait de biscuit, de viande fraîche et salée, de fèves, de lentilles, de pois chiches<sup>541</sup>, ce qui leur permettait de résister à la fatigue du travail. On les soignait à l'Hôpital Royal d'Acapulco.

---

<sup>533</sup> AGI. Contaduría, 905B, 1653/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>534</sup> AGI. Filipinas, 212, N.1/ Oficio de Juan de Larrea a Luís Cerdeño. 12-03-1693. *L'azogue*, ou mercure, était acheté en Chine, où son abondance le rendait meilleur marché que celui qui arrivait d'Espagne.

<sup>535</sup> AGN. Hospitales (054). Contenedor 06. Volumen 15. Expediente 6. 1691. F.318.

<sup>536</sup> AGI. Contaduría, 902, desde 20-11-1612 hasta 1-03-1614/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>537</sup> AGUIRRE BELTRÁN, Gonzalo. *El negro esclavo en Nueva España .Obra Antropológica XVI*, México, Fondo Cultura Económica, 1994, p. 54.

<sup>538</sup> *Chinchorro*: prame, très petite embarcation à rames, la plus petite embarquée à bord.

<sup>539</sup> Deborah Oropeza Keresev, *op. cit.*, p. 64.

<sup>540</sup> AGI. Contaduría, 901,1602-1603/ Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>541</sup> AGI. Contaduría, 905B, 1656/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.



Fig. 49: Détail de « Juego de gallos en Acapulco ». Tomas Suria.

En raison du grand nombre de personnes qui arrivaient au port et du fort mouvement que générait l'arrivée du galion, les esclaves royaux étaient aidés dans leur travail journalier par les esclaves noirs ou *chinos* domestiques placés en location.

### 3.3.3. La location d'esclaves.

La difficulté relative à l'augmentation brutale et temporaire du besoin en esclaves fut clairement comprise à Acapulco: suivant la pratique habituelle de profiter de l'usufruit du travail de leurs esclaves, comme le faisaient les Novohispanos du XVII<sup>ème</sup> siècle, les *vecinos* n'hésitèrent pas à se lancer dans cette lucrative activité.

Les paiements des Officiers Royaux d'Acapulco montrent que le mode habituel en 1606 était de posséder de un à quatre esclaves journaliers par *vecino* espagnol du port. Pour 1627, le capital de chaque *vecino* était passé à cinq esclaves. Cette augmentation provenait de l'urgence créée par le retour du galion à des dates établies, car cette circonstance poussait le Vice-Roi à accorder l'autorisation aux maîtres de louer leurs esclaves et de bénéficier d'un rapport de location de un peso par jour.

Certains travaux de construction à Acapulco demandaient de la main d'œuvre de façon massive; une de ces entreprises fut la modernisation du fort de San Diego pour laquelle on utilisa cinquante esclaves noirs appartenant aux Espagnols d'Acapulco qui louaient chacun entre cinq et dix esclaves<sup>542</sup>.

---

<sup>542</sup> AGI. Contaduría, 904, 1628/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

Comme les esclaves royaux, ces esclaves journaliers s'occupaient du déchargement ou du chargement du galion, de la coupe et du transport des bois, du charriage de pierres, de la fabrication de la chaux, de travaux de maçonnerie, du transport de l'eau, des travaux de ferronnerie ou de charpentage, de fabrication de la *brea* pour le calfatage des moyens maritimes royaux, mais ils étaient aussi employés comme mousses, gagnant un peso et demi par jour quand ils partaient en haute mer<sup>543</sup>.

La traite d'esclaves par l'Atlantique prévoyait que pour deux tiers d'hommes on transporte un tiers de femmes. Pour ce qui concerne la traite par le Pacifique, il fut interdit depuis 1608 d'amener des femmes seules, libres ou esclaves, par le galion de Manille. Néanmoins durant le XVII<sup>e</sup> siècle, les esclaves femmes continuèrent d'arriver par le galion à Acapulco, que ce soit en contrebande, comme dans le cas du galion San Antonio de Padua qui en 1607 amena hors registre une esclave appelée Gracia, *de casta rara*, qui fut adjugée à l'*encomendero vecino* du port Mateo de Landa<sup>544</sup>, ou légalement par l'intermédiaire des gouverneurs, marchands fortunés et personnes bien placées qui avaient le droit d'amener leurs domestiques et esclaves. Ainsi, en 1632, don Fernando de Silva arriva avec sa femme et un domestique, et paya soixante-quinze pesos pour deux de ses esclaves.

En 1642, le capitaine Ascanio Goazón protestait devant le Roi parce qu'un des bateaux allait *cargada solamente con el hacienda esclavos y esclavas del señor Gobernador y de todos sus criados y los aliados de palacio*<sup>545</sup>. Et en 1659, le capitaine Santibáñez paya soixante-dix pesos comme droits pour chacune de ses deux esclaves.

Le travail des esclaves domestiques peut apparaître moins pénible que celui des esclaves royaux ou des esclaves loués à Acapulco pour le *Real Servicio*.

Comme les esclaves destinés au service personnel, les femmes esclaves habitaient, mangeaient et s'habillaient selon le niveau social de leurs maîtres. Elles étaient occupées à la cuisine, aux travaux de maison, ou, comme les hommes et en tant que symboles de statut, accompagnaient leurs maîtres là où ils pouvaient être vus, à la messe ou durant les fêtes et processions.

---

<sup>543</sup> AGI. Contaduría, 902, 1612-1614/Caja de Acapulco-Cuentas de Real Hacienda.

<sup>544</sup> AGI. Contaduría, 902, 1607/Caja de Acapulco-Cuentas de Real Hacienda.

<sup>545</sup> Thomas Gage, *op. cit.*, p. 141.



A Acapulco, parmi les biens que déclare doña Catalina Gonzáles, il y avait comme esclaves domestiques une *china* et un *chino* appelés Simón et María, une noire appelée Ana de la Cruz, une petite mulâtre de deux ans et un petit noir appelé Nicolás<sup>546</sup>.

Le sort de ces femmes changeait entre treize et quatorze ans, l'âge de procréer, soit parce que, partie du patrimoine du *dueño*, celui-ci s'en servait, soit parce que leurs maîtres s les mariaient, ou encore parce qu'elles se mariaient sans leur consentement. De toute façon, même sans l'approbation des propriétaires, le mariage était valide. Néanmoins, la liberté ne s'obtenait pas au changement d'état civil. Les *Leyes de Indias* prévoyaient que les noirs se marient avec des noires; quant aux enfants, ils suivaient toujours la condition de leur mère. Si des enfants d'Espagnol et de noires étaient mis en vente, le père, en temps qu'Espagnol, avait la préférence pour les acheter. L'enfant de ces unions était appelé mulâtre, qualificatif qui leur fut donné pour les comparer à la nature de la mule.

Une esclave enceinte, outre qu'elle augmentait le patrimoine du propriétaire, pouvait se louer après son accouchement comme esclave *a jornal*, - à la journée- et mère nourricière des enfants d'Espagnols, ou *chichigua* comme Francisco de Ajofrin disait qu'on appelait les nourrices de la Nouvelle Espagne<sup>547</sup>.

De cette manière, l'enracinement de l'esclave dans les habitudes de vie de cette société d'élite est tel que nous le trouvons incrusté dans la vie journalière familiale, participant ainsi à la création d'une société multiethnique.

Une autre occupation à laquelle les propriétaires dédiaient les femmes esclaves était la prostitution. Le frère Thomas Gage mentionne que: *la mayor parte de esas mozas son esclavas, o lo han sido, y el amor les ha dado la libertad para encadenar las almas y sujetarlas al yugo del pecado y del demonio*<sup>548</sup>.

Le port d'Acapulco, centre d'attraction pour le galion de Manille et sa foire, lieu de confluences de voyages de longue durée, d'arrivée d'un grand nombre d'hommes, d'argent facile, poussaient à mettre les femmes esclaves en location. Mais en même temps, l'influence d'autres références et coutumes proposaient des conduites plus franches et ouvertes de la part des femmes. L'arrivée du galion de Manille leur permettait à la fois de faire usage de leur liberté et de gagner leur subsistance pour un an, les transportant de joie comme le montre une mélopée de 1621, que trois femmes chantaient dans le noir à l'occasion d'un bal: ...*mujeres*

---

<sup>546</sup> AGN Tierras (110). Contenedor 0066. Volumen 122. Expediente 3. 1677. F. 1-41.

<sup>547</sup> AJOFRIN, Francisco de. *Diario del viaje que hizo a la América en el siglo XVIII el padre fray Francisco de Ajofrin*, México, Instituto Cultural Hispano Mexicano, 1964, p. 79.

<sup>548</sup> Thomas Gage, *op. cit.*, p. 141.

*holgaos, que vienen dos naos, una grande y otra pequeña*<sup>549</sup>,... D'un autre côté, cette désinvolture gratifie Acapulco de la qualification de lieu des plus vicieux<sup>550</sup>.

Il reste quelque chose de ce passé: de nos jours, chez les vieux *acapulqueños*, le mot *congal* réveille un sourire coquin que Aguirre Beltrán explique :...*los lupanares toman la designación de congales, que aun conservan, sin que entonces como ahora estén servidos por negras congas*<sup>551</sup>.

Les différentes étapes de «l'admission» des esclaves au XVIIème siècle montre le paradoxe que la société novohispana, et en particulier celle d'Acapulco, maintenait vis-à-vis de l'esclavage: il est évident que les esclaves appartenaient au plus bas niveau de la société, mais ils étaient reconnus comme nécessaires pour le développement de toute la machine mise en place par et autour du galion de Manille.

#### 3.3.4. Les *cimarrones*, la liberté.

On pourrait croire qu'un esclave pouvait obtenir sa liberté en s'enfuyant; néanmoins, le risque était grand et les peines très sévères: pour une simple absence de quatre jours du service à son maître, les hommes et les femmes non seulement recevaient cinquante coups de fouet, mais étaient aussi attachés au *rollo* depuis la formulation de la peine jusqu'au coucher du soleil.

Les *cimarrones* qui s'enfuyaient d'Acapulco à la recherche de leur liberté se réfugiaient dans les montagnes avoisinantes; Rolf Widmer mentionne qu'à neuf lieues du port se trouvait un enclos de noirs mulâtres et *chinos*<sup>552</sup>.

Le testament de Catalina González montre que les esclaves s'enfuyaient aussi en s'embarquant: ainsi les esclaves de doña Catalina, tant Ana de la Cruz son esclave noire que le petit noir Nicolás, s'enfuirent au Pérou<sup>553</sup>. Cependant, Ana de la Cruz ne serait pas passée inaperçue à bord du galion de Manille puisqu'il était interdit que les noirs et mulâtres partent de Nouvelle Espagne vers les Philippines.

---

<sup>549</sup> CÁRDENAS, Alejandra. *Hechicería, saber y transgresión. Afromestizas en Acapulco, 1621*, Chilpancingo , Imprenta Andy, 1997, p. 35.

<sup>550</sup> Virginia González Claverán, *op. cit.*, p. 94.

<sup>551</sup> Les femmes noires et mulâtres appelées *congas* étaient des esclaves journalières qui devaient remettre à leur maître l'argent ou les biens qu'elles obtenaient de leur commerce charnel. Dans: AGUIRRE BELTRÁN, Gonzalo. *El negro esclavo en Nueva España .Obra Antropológica XVI*, México, Fondo Cultura Económica, 1994, p. 64.

<sup>552</sup> AGN. Civil, v.365, exp. 7, f.358; Widmer, 1990, p. 138-139. Dans: Deborah Oropeza, *op. cit.*, p. 74.

<sup>553</sup> AGN. Tierras (110). Contenedor 0066. Volumen 122. Expediente 3. 1677. f. 1-41.

Ainsi, esclaves domestiques ou journaliers pouvaient acheter leur liberté, ou l'obtenir autrement quand leur maître la leur octroyait dans son testament. A Acapulco, le capitaine Felipe del Bosque y Aguilar déclarait dans son testament:

*Tengo por mi esclavo un mulato nombrado Pedro hijo de Juana morena mi esclava no tienen escritura ninguna de venta el cual quiero y es mi hijo... Mando se le dé al dicho Pedro arriba referido a quien deajo libre, las tierras del referido Sabanilla de Vega con todo lo que le pertenece<sup>554</sup> ....*

A propos de la liberté des esclaves, à partir de 1629, on note un léger changement dans les comptes des Officiers Royaux d'Acapulco: ceux-ci payent autant d'esclaves que de noirs ou de *chinos* libres. En 1632, travaillent à la confection des roues et des affûts de l'artillerie du fort de San Diego plus de noirs, mulâtres et *chinos* libres que d'esclaves, ces derniers ne constituant que trente pour-cent des travailleurs.

Cette situation pourrait provenir du fait que la prospérité dont on jouissait à Acapulco se répandait à toutes les couches de la société, y compris aux esclaves domestiques et journaliers.

La foire a pu influencer pour que le maître permette à ses esclaves de travailler ou de commercer à leur profit pendant la foire. Si on considère d'une part l'arrivée habituelle d'esclaves via le galion de Manille, d'une valeur inférieure à celle des esclaves qui arrivaient d'Atlantique, et d'autre part le droit pour les esclaves de conserver les bénéfices obtenus par leur travail et ainsi d'acheter leur liberté, on peut en déduire que le remplacement par de la main d'œuvre nouvelle, rendu possible par la richesse obtenue à la foire, était intéressant pour le propriétaire. En acceptant que son esclave achète sa liberté, il récupérait son investissement et il renouvelait son patrimoine par des esclaves plus jeunes.

En recevant leur liberté, les esclaves devenaient sujets de la Couronne, mais ils étaient obligés de payer une contribution et de vivre sous la tutelle d'un patron. Dans le cas où un maître refusait d'accepter la liberté d'un esclave, protégé par la Loi, celui-ci pouvait lutter pour son affranchissement.

Le sort de ces esclaves *chinos* commença à changer quand, en 1659, la Couronne approuva une demande de l'*Audiencia de Nueva Galicia* en vue de leur libération: finalement, entre 1672 et 1673, l'esclavage des *chinos* fut interdit à la Nouvelle Espagne.

De même que les esclaves royaux ou les esclaves journaliers, les noirs, mulâtres ou *indios chinos* libres qui travaillaient pour le *Real Servicio*, remplissaient des tâches similaires à

---

<sup>554</sup> AGN. Bienes Nacionales (014). Volumen 1028. Expediente 26. 1691.

celles des autres esclaves. Le frère Domingo Fernández de Navarrete nous explique le prix des services de cette population libre:

*En el tiempo que allí estuve, enfermaron mis dos compañeros, y yo quede con fuerzas para servirlos y hacer lo demás. Es una tierra aquella, que si quiere uno tener algún criado, fuera de la comida, le costara cada día, por lo menos, uno de a ocho, y si hay navío en el puerto, ni tres bastaran; no he visto tierra más cara en cuanto he andado: era preciso hacerlo yo todo, porque la plata no daba lugar para servidores<sup>555</sup> ...*

Gemelli Careri rapporte à propos du travail à Acapulco au moment de la foire que:

*Como el tráfico en el lugar es de millones de pesos, se sigue que en pocos días gana mucho cada persona en su oficio; un negro apenas se contentara con un peso diario. En fin todos viven del puerto;<sup>556</sup> ...*

Ces groupes ethniques sont la représentation et la configuration de la population d'Acapulco. Dans leur grande majorité pauvres et obligés de supporter l'insalubrité du port, il était courant qu'ils endurent les maladies propres aux tropiques comme les fièvres tierces, ou paludisme, et la dysenterie. La pauvreté les obligeait de vivre entassés dans une complète promiscuité.

A Acapulco, le climat leur imposait de s'habiller de façon différente; en général dans ce groupe défavorisé, les hommes portaient le *calzón* mais pour sentir plus le frais, ils se passaient de chemise, se couvraient la tête contre le soleil de chapeaux de palmier ou de mouchoirs. Les femmes portaient une jupe qui allait jusqu'au sol et une blouse, généralement confectionnées en tissu léger qui arrivait par le galion de Manille, à l'exception des femmes noires qui allaient souvent nues jusqu'à la ceinture. Tous allaient déchaussés.

Socialement, le vêtement a toujours été une manière de communiquer la position dans la société. Durant le XVII<sup>ème</sup> siècle, outre être une preuve d'appartenance à cette classe qui se regardait de haut, cette nudité était très mal vue de la part des Espagnols et était liée à l'immoralité. Cette façon de s'habiller fit penser aux visiteurs d'Acapulco que sa population avait des habitudes licencieuses. De toutes manières, en raison du climat, cette société multiethnique était la seule qui, en accord avec l'idiosyncrasie de l'époque, pouvait vivre dans la *Boca de Infierno*, traduction du mot Acapulco en *lengua de la tierra* selon Fray Domingo Fernández de Navarrete<sup>557</sup>.

---

<sup>555</sup> Domingo Fernández de Navarrete, *op. cit.*, p. 300.

<sup>556</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p.10. Dans: *Viaje a la Nueva España*.

<sup>557</sup> Domingo Fernández de Navarrete, *op. cit.*, p. 298.

### 3.4. Acapulco, vie et paradoxes.



Fig. 50 : Détail de la carte du Château et du Port d'Acapulco. AGI. MP- MEXICO, 106. 1712-11-07.

Nous nous sommes déjà servis de cette carte du XVIIIème siècle plusieurs fois: elle nous montre la ville comme pourrait l'avoir vue Gemelli Careri à la fin de XVIIème siècle. Déçu de ce qu'il avait imaginé sur Acapulco, il définit ainsi l'urbanisme de la ville et l'architecture des résidences des *acapulqueños*:

*...en cuanto a la ciudad de Acapulco, me parece que debería dársele el nombre de humilde aldea de pescadores, mejor que el engañoso de primer mercado del Sur y escala de la China, pues sus casas son bajas y viles y hechas de madera, barro y paja*<sup>558</sup>.

Frère Domingo Fernández de Navarrete, cinquante ans avant la visite de Gemelli à Acapulco, disait des maisons:... *las casas todas son bajas, sin alto alguno, de tapias las mejores, y todas cubiertas e paja*<sup>559</sup>.

Pedro Cubero Sebastián, qui arriva à la fin de 1678 et séjourna plus de quatre mois dans le port, dit d'Acapulco:

*...el lugar es muy pequeño... En medio de la plaza hay una iglesia pequeña, que es la parroquia; hay dos ermitas, una de San Francisco, y otra de San Nicolás: esto es lo que tiene el tan celebrado puerto de Acapulco. ...en el tiempo, que esta la nao en el puerto, hay mucho trabajo*<sup>560</sup> ...

De cette carte dont nous avons coupé le fort de San Diego afin de nous concentrer sur la ville elle-même, on observe que l'agglomération des maisons grandit en étant influencée par le commerce de Manille, en se concentrant autour des édifices royaux et des zones où la foire se

<sup>558</sup> GEMELLI CARRERI, Juan Francisco. *Viaje a la Nueva España*, México, Antigua Imprenta de Murguía, 1927, p. 8.

<sup>559</sup> Domingo Fernández de Navarrete, *op. cit.*, p. 299.

<sup>560</sup> Pedro Cubero Sebastián, *op. cit.*, p. 345.

tenait. Le premier quartier qui fut établi à Acapulco fut celui de Tecomate, dans la partie basse du fort où habitaient les soldats. Vers 1643, on parlait d'un quartier des *Chinos*<sup>561</sup>, et en 1652 d'un quartier de *Guinea*, proche des vieux murs<sup>562</sup>.

On ne remarque pas non plus de demeures seigneuriales: les constructions sont basses, d'un seul étage, la cause en étant qu'Acapulco se trouve dans une zone sismique près de la faille de San Andrés.

Pour la construction de maison en paille, on utilisait des matériaux de bas de gamme comme des blocs de pisé, de la laîche, du bois et de la paille. Il n'y a pas de fenêtres dans sa structure et les toits à deux pans étaient faits de quelques morceaux de bois mince, appelé *tejamanil*, ou des *palapas*<sup>563</sup>, des feuilles de cocotiers, technique apportée par les *indios chinos*<sup>564</sup>.

Les matériaux de construction, ainsi que l'architecture, sont en accord avec le climat tropical d'Acapulco, très chaud, très humide, avec des pluies abondantes. Ils sont hautement inflammables, ce qui explique les incendies dont souffrit la ville durant tout le siècle.

La meilleure maison d'Acapulco était celle du *Castellano*: elle avait un toit à deux pentes, une galerie, quatre piliers de bois tourné, un patio; elle était entourée de murs de clôture et protégée par un poste de corps de garde en bois et en toile.

On a découpé en trois parties le plan qui montre trois types de maison à Acapulco<sup>565</sup>. La première figure pourrait correspondre à la maison où habita frère Domingo Fernández de Navarrete: elle disposait d'un *camarín*, sorte de cabinet, d'une basse-cour avec ses poulaillers.

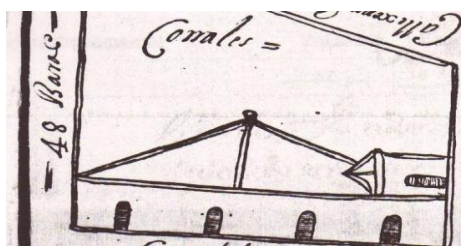


Fig. 51 : Détail d'illustration : type de maison du XVIIème siècle à Acapulco.

Les maisons louées par les Officiers Royaux aux religieux pour attendre le galion de Manille se trouvaient généralement près de la plage et pouvaient disposer d'une salle, d'une ou deux

<sup>561</sup> AGN. Media anata. 23-12-1643.

<sup>562</sup> AGN. Tierras (110). Contenedor 089. Volumen 163. Expediente 1. 1696.

<sup>563</sup> *Palapa*: vocable tagalo qui signifie tige ou feuille.

<sup>564</sup> Adolfo Gómez Amador soutient que les techniques de construction philippines, exposées aux séismes et aux ouragans, étaient parfaitement adaptées à la Nouvelle Espagne qui avait les mêmes conditions naturelles, un climat similaire, et dont les paysages se ressemblaient, permettant d'adopter la technique de la *palapa* dans la construction de maison. Dans: Deborah Oropeza, *op. cit.*, p. 159.

<sup>565</sup> AGN. Tierras (110). Contenedor 0047. Volumen 87. Expediente 18. 1627. Pleito de Sebastián de Acuña.

chambres, d'une cuisine et d'une basse-cour<sup>566</sup>, de la *secreta*, ou latrines, qui était à part de la maison pour éloigner les mauvaises odeurs.

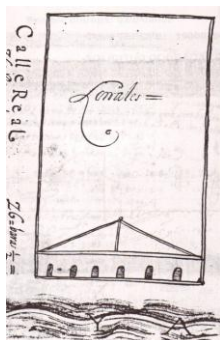


Fig. 52 : Détail d'illustration : type de maison du XVIIème siècle à Acapulco.

D'autres pouvaient avoir un verger, certaines un puits, mais toutes avaient une basse-cour pour les poulaillers et les bêtes de charge.

A cause de l'ordre de couvre-feu donné par le *Castellano* don Martín de Sepúlveda Troche<sup>567</sup>, on sait qu'il y avait des maisons à Acapulco qui disposaient de boutiques, le schéma ci-dessous donnant une idée sur leur organisation.

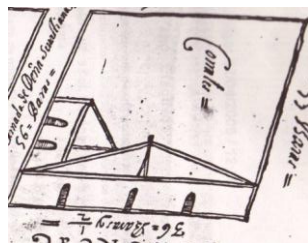


Fig. 53 : Détail d'illustration : type de maison du XVIIème siècle à Acapulco.

Les maisons des plus pauvres, les *jacales*<sup>568</sup>, ne disposaient que d'une seule pièce qui faisait salle de séjour, chambre et cuisine, obligeant différentes personnes de sexe différent à dormir entassées.

Il y a un paradoxe entre l'Acapulco de *jacales* que montre la carte de 1712 et le *tráfico de millones* dont parle Gemelli Careri. Quelles purent avoir été les causes qui affectèrent le développement de la ville et en freinèrent l'expansion?

Une d'entre elles fut le climat, et pas seulement celui d'Acapulco: de fait, vivre dans un port pour les gens du XVIIème siècle était cause de peur vis-à-vis des maladies tropicales qui causaient réellement de gros dégâts. L'élite d'Acapulco désertait la ville lors de la période

<sup>566</sup> AGI. Contaduría, 901,1600-1601/Caja Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>567</sup> AGN. Media anata. Vol. 25. Ex único.

<sup>568</sup> *Jacal*: du náhuatl *xacalli*.

des pluies laissant derrière eux: *los negros, algunos pobres, y los soldados*, comme disait frère Domingo Fernández de Navarrete.

La méfiance vis-à-vis de cette population défavorisée, majorité à Acapulco, a pu en être un autre motif. Mais ce sentiment se reflète dans les actions de tous.

Qu'indique la fuite au Pérou des esclaves noirs de Catalina González, Ana et son enfant Nicolás, laissant derrière eux une petite fille mulâtre de deux ans qui sera léguée dans le testament de Catalina en mettant l'accent sur le fait que ses filles devaient s'occuper de la *mulatilla*, et que l'on ira chercher jusqu'au Pérou? Des mauvais traitements, un viol? Nous découvrons une relation s'appuyant d'un côté sur la force et de l'autre sur la haine.

Felipe del Bosque, appartenant à la classe privilégiée, a un fils avec Juana son esclave. A sa mort, il accorde la liberté à son fils ainsi qu'une de ses propriétés, mais Juana conserve sa condition d'esclave. Ce type de relation entre les deux groupes sociaux, le blanc et le noir, le fort et le faible, va donner naissance à la population locale.

La perception de l'autre est cohérente avec les préjugés de l'époque: la mort égalise la condition du père et du fils mais le métissage continue à faire la différence. L'appartenance au groupe des mulâtres s'accompagne d'un nouveau trait d'identité très caractéristique de l'*acapulqueño*: l'orgueil. Cette mentalité lui permit de supporter et de faire face à cette société d'inégalités considérées comme normales dans laquelle le conflit était toujours latent.

Durant ce siècle, les esclaves avaient l'interdiction de sortir de nuit. Néanmoins, il était coutume à Acapulco que de nuit, les esclaves noirs, mulâtres, ou *chinos*, hommes et femmes, y compris les *cimarrones* qui vivaient dans les montagnes, sortent vers les magasins du port, gagent, vendent, ou troquent argent, vêtements ou autres, pour recevoir en échange des vivres, des marchandises, du vin de Castille et de cocos. Ceci entraînait de grandes beuveries, des larcins pour les maîtres, et des bagarres entre esclaves<sup>569</sup>. Ainsi, on découvre une société brusque et rebelle qui contribua probablement à la débandade d'Acapulco des classes supérieures.

Le désintérêt du commerçant *manileño* vis-à-vis du développement de l'agriculture aux Philippines dont nous parle William Schurtz<sup>570</sup> influa-t-il dans le comportement de cette minorité sélectionnée? Oublièrent-ils le rendement économique dont ils pouvaient bénéficier à partir de leurs terres?

---

<sup>569</sup> AGN. Media Anata. Vol. 25. Ex Único. F. 8v-10v.

<sup>570</sup> William Schurtz, *op. cit.*, p. 81.



En fait, ils s'intéressèrent à leurs terres, mais le commerce avec le galion de Manille fut beaucoup plus attirant parce qu'il alimentait la logique des Novohispanos dans leur recherche de richesse.

Pour mieux expliquer l'attitude de cette population, nous prendrons l'exemple de Pablo de Carrascosa, un Espagnol qui naquit en 1607 à Villa Mayor, du *maestrazgo* de Santiago de Castille<sup>571</sup>.

On le découvre en 1637 à Acapulco travaillant comme maître de charpentage à la construction de la prison<sup>572</sup>. Un an plus tard, il commerçait avec le galion de Manille et on lui donna le titre d'*encomendero*. Mais il est aussi le propriétaire de l'*hacienda* de Nuestra Señora del Buen Suceso à Coyuca.

Pablo de Carrascosa est-il *encomendero* par mariage ou travaille-t-il par *encomienda* pour les marchands novohispanos?

Il pourrait avoir épousé une héritière de l'*encomienda* de doña Aldonza de Villafuerte qui passa à la Couronne avant 1643. Ou avec une descendante de López de Legaspi puisque rapidement après la conquête de Manille, celui-ci remit quelques esclaves à ses héritiers propriétaires d'*haciendas* à Coyuca, terres encore conservées au XVIIème siècle.

D'un autre côté, Pablo de Carrascosa vit depuis 1644 à Mexico et il revient à Acapulco pour recevoir les marchandises qui lui arrivent enregistrées sur le galion de Manille, mais il embarque aussi du cacao et des cadeaux pour les Philippines<sup>573</sup>. En 1647, il est *alguazil mayor* d'Acapulco, mais il fait travailler vingt esclaves dont douze sont des *indios chinos*<sup>574</sup> dans son *hacienda* de Nuestra Señora del Buen Suceso de Coyuca, pour produire du vin de cocos. Jusqu'en 1660, il reste actif dans le commerce du galion de Manille.

Pablo de Carrascosa, comme les *encomenderos* d'Acapulco, découvre que le négoce de *millones* se trouve dans les opérations d'achat de marchandises asiatiques qui lui arrivent consignées par le galion de Manille, et au retour du galion, dans la vente et l'embarquement de marchandises.

De même, il représente ce tissu de relations entre les différents groupes sociaux qui se créent à l'époque coloniale: ses garants sont des *vecinos* de Mexico, la capitale qui concentre le pouvoir et la richesse de la Nouvelle Espagne. Son changement de résidence montre que,

---

<sup>571</sup> AGN. Inquisición (61). Volumen 457. Expediente 18. 1655. F. 338.

<sup>572</sup> AGN. Reales Cédulas D. 11. Ex 427. D11. Ex 434.

<sup>573</sup> AGN. AHH (008). Volumen 1437. Expediente 45. 1643.

<sup>574</sup> Deborah Oropeza Keresev, *op. cit.*, p. 93.

recherchant toujours son ascension sociale<sup>575</sup>, il est arrivé à tisser de nouveaux liens et à construire de nouveaux arrangements avec des personnes influentes, échangeant des aides de protection et d'avantages contre des services qu'il peut rendre, en étant connu et en appartenant au tissu local. La succession des faits le prouve: Pablo de Carrascosa reçoit une charge publique, produit et vend le vin de cocos, mais il se transforme en une sorte d'agent de douane du galion de Manille.

Les plaintes constantes de Manille et la succession des lois durant le XVII<sup>ème</sup> siècle interdisant la participation directe des Novohispanos au commerce du galion de Manille, renforcent la supposition que les *encomenderos* d'Acapulco, profitant de leur titre et de leur enracinement local, surent ouvrir la voie et s'impliquèrent avec les autres commerçants novohispanos dans une pratique qui, comme dit Carmen Yuste: *iba más allá de meros compradores en la feria del galeón en Acapulco*, et qui perdura jusqu'à la fin de l'exploitation de la route commerciale transpacifique.

Les excellentes conditions que la baie d'Acapulco offrait à la navigation du XVII<sup>ème</sup> siècle allèrent en faveur de la proposition d'Andrés de Urdaneta pour utiliser ce port de la Nouvelle Espagne comme base du galion de Manille. Une fois entérinée, cette proposition s'accompagna rapidement de la mise en place par le pouvoir Royal d'une administration dont le but principal était de rapporter à la Couronne les intérêts des activités commerciales déployées. Cette structure opérative suivit le modèle habituel d'installation et de fonctionnement de la métropole ou des grandes villes du vice-royaume, mais les modalités d'application de l'organisation financière ne considérèrent pas que la réalité de Manille, et par conséquent d'Acapulco, fussent complètement différentes de celles de la Péninsule, de celles des autres Colonies, ou d'autres centres de production de richesse de la Nouvelle Espagne.

Les raisons de cette différence se trouvent dans l'éloignement, dans la difficulté à maintenir le fragile fil avec les Philippines par l'intermédiaire d'Acapulco, dans la particularité de son commerce, un commerce qui ne se faisait pas entre deux provinces mais qui était

---

<sup>575</sup> ALBERRO, Solange. «Les Espagnols dans le Mexique colonial. Histoire d'une acculturation», *Armand Colin Editeur*, Paris, 1992, p. 100. (Cahiers des annales, n° 43).

international. Manille, grâce à l'argent mexicain et péruvien, attirait les Chinois et tous les marchands d'Extrême-Orient. Acapulco, à cause des marchandises orientales, rassemblait les Novohispanos, les Péruviens malgré les restrictions, et affrontait les difficultés pour s'y déplacer et celles de son climat.

Ceci eut comme conséquence que les modalités d'application de cette machinerie financière ne furent pas rapidement définies et qu'elles eurent à osciller entre les souhaits royaux, la réalité des difficultés, les intérêts particuliers, selon des échelles de valeurs et de temps différentes. On peut en effet considérer que les décisions royales pouvaient être prises sur des périodes de cinq à dix ans, alors que les applications au niveau du vice-roi portaient sur des périodes de trois à cinq ans, et qu'enfin les réalités du commerce ou des activités associées, comme les risques de navigation ou la contrebande, jouaient sur des périodes de temps beaucoup plus courtes, de l'ordre de l'année.

Le système administratif, et particulièrement le système fiscal, évolua durant le siècle pour permettre au pouvoir Royal d'affermir son entreprise en Extrême-Orient; il fut nécessaire que la Couronne transige sur des demandes d'intérêt secondaire émises par les Philippines, la Nouvelle Espagne, l'Espagne et même le Pérou. Ces points faibles de l'action de la Couronne transparaissent dans l'application des lois de 1593, auxquelles on obéit de façon difficile et irrégulière, entraînant une situation financière déficitaire.

Quand on observe l'ensemble des capacités de type militaire qui furent apportées au XVII<sup>ème</sup> siècle à Acapulco, on s'aperçoit que l'action espagnole au profit du galion fut toujours de nature réactive et défensive vis-à-vis des multiples menaces maritimes qui adoptèrent successivement diverses tactiques. Ce fut en soutien du galion de Manille que la force militaire et maritime se développa et finalement ce ne fut pas à cause de ses actions que le pouvoir espagnol réussit à s'imposer: les capacités militaires difficilement mises en place à Acapulco furent de fait utilisées de manière conjointe avec la dissuasion pilotée à partir de terre et avec les manœuvres terrestres. Acapulco et ses alentours furent plus un lieu de défense et un refuge, qu'une base maritime à partir de laquelle des offensives furent lancées.

Acapulco concentra les deux politiques que le Roi menait en matière d'organisation de l'Eglise, celle de la Nouvelle Espagne et celle qu'il avait envoyée aux Philippines. Le clergé séculier se consolida à la Nouvelle Espagne, et resta sous le patronage du Roi, tandis que le clergé régulier fut maintenu sous la dépendance de Rome. Cette division créa deux types distincts de moralité que l'on observe dans le laboratoire d'Acapulco: celle du curé

*beneficiado* qui, dépourvu de mysticisme et utilisant son *beneficio*, profita du flux économique généré par le galion de Manille pour améliorer sa position - le *beneficiado* est plus un homme pragmatique d'affaires qu'un curé d'abnégation- , et celle du missionnaire qui partait aux Philippines, la plupart du temps un homme qui vivait en accord avec la doctrine chrétienne, qui prêchait, ne doutait pas pour protéger les indigènes des *encomenderos* espagnols, ni pour perdre la vie au nom de sa Foi. La charité et la présence constante de ces religieux durant tout le siècle leur valurent le respect des Philippins.

Le travail des religieux à Acapulco contribua au soutien des Îles Philippines, les uns rétablissant la santé des équipages fatigués du galion ou celle des passagers qui arrivaient pour leur voyage à Manille, et les autres participant à l'organisation et à l'intégration au moins partielle des communautés présentes à Acapulco.

Les moyens techniques nécessaires à la mise en œuvre des opérations commerciales développées grâce au galion de Manille, la capacité de transporter des marchandises et des personnes vers leurs destinations, et celles de maintenance et d'amélioration des moyens maritimes, furent correctement acquis à Acapulco. L'arsenal avec tous ses services annexes d'approvisionnement et de maintenance des bateaux s'agrandit, les services de ravitaillement de la population eurent à soutenir de nombreuses personnes dans leur long voyage, et les voies de communication vers Veracruz et Mexico se développèrent, de même que le soutien nécessaire à leur emploi.

Mais on constate que les efforts concédés ne cherchèrent pas assurer la permanence des moyens; l'arsenal, les entrepôts, les moyens terrestres ne furent améliorés que le strict minimum nécessaire à la satisfaction des grands besoins occasionnés par l'arrivée du galion ou son départ quelques semaines plus tard vers Manille. Acapulco était une ville saisonnière, centrée sur l'unique arrivée annuelle du galion; une fois passée l'excitation créée par la foire, elle retombait dans une certaine léthargie que les plus puissants cherchaient à éviter, fuyant vers des endroits plus agréables et plus propices pour côtoyer le pouvoir ou y participer. Ainsi, Acapulco était un lieu d'intérêt, mais seulement quand le galion de Manille était là, et les connexions avec Veracruz ou Mexico n'étaient pas utilisées en dehors de la présence des bateaux, puisque personne n'y voyait avantage.

Le grand rassemblement provoqué par l'arrivée du galion et la foire, et les besoins de soutien des activités commerciales influèrent grandement dans la définition de la société d'Acapulco. A partir de ce temps-là, la configuration sociale commença à se dessiner: la séparation entre

un petit groupe disposant de beaucoup et un ensemble important n'ayant que peu fut une conséquence de l'entreprise du galion de Manille. L'élite réunissait quelques *vecinos* Espagnols ou créoles qui détenaient le pouvoir et la richesse du port, pendant que le reste de la population, en grande partie défavorisée, regroupait les noirs, les mulâtres, et les *indios chinos*.

Dans cet espace, Acapulco était le premier endroit de la Nouvelle Espagne à recevoir l'impact des échanges sociaux effectués au rythme des aller et retours du galion, appliquant sur cet ensemble de personnes l'influence d'un grand nombre de sociétés aussi diverses que l'euro péenne, l'asiatique, et l'africaine, qui laissèrent leurs traits physiques marqués sur le nouvel individu. Mais, en ce qui concerne les résultats immatériels, le grand échange commercial digne de notre globalisation moderne qui s'effectua durant tout le XVIIème siècle, créa le mélange d'intérêts et la répartition de pouvoirs qui furent l'objet de profonds changements qui s'imposèrent à tous, imprégnés d'une grande dépendance à l'argent. L'élite se dédia au commerce, les esclaves réussirent leur émancipation, le pouvoir temporel put s'associer au pouvoir spirituel et ce dernier profiter de l'ensemble des avantages de ce bas-monde.

\*

\*       \*

## DEUXIÈME PARTIE

### RELATIONS ET INTERDÉPENDANCES

#### ENTRE MANILLE ET ACAPULCO.

# CHAPITRE 1

## L'ORGANISATION DES RESPONSABILITÉS: NÉCESSITÉS ET FAIBLESSES.

Deux questions importantes se posent sur le système de gouvernance développé par l'Espagne à Manille et Acapulco, les deux pôles de la ligne transpacifique: l'un des deux ports jouissait-il d'une sorte de primauté sur l'autre, et comment les actions de l'un se répercutaient elles sur le second?

Pour apporter des éléments de réponse, il est avant tout nécessaire de rappeler les motifs et les priorités de la Couronne, et ensuite examiner comment se passait réellement le transport à bord du galion et quelle était l'organisation du commerce tant à Manille qu'à Acapulco. Ceci nous fournira des éléments pragmatiques sur l'application faite des ordres Royaux originaux qui de fait furent largement modifiés.

Pour essayer d'expliquer ce système de gouvernance qui créa la relation si particulière que la Couronne eut avec sa colonie la plus éloignée de *las Indias* et d'Espagne au XVIIème siècle, nous avons développé ce schéma qui, nous l'espérons, devrait permettre de comprendre les connexions et inter dépendances qui s'installèrent à la fois entre l'Espagne et Manille, entre la Nouvelle Espagne, Manille et Acapulco, et d'une manière indirecte entre Manille, le Pérou et Acapulco, tous réunis par le galion, vecteur unique qui acheminait les nouvelles, les produits du commerce avec la Chine, et l'aide nécessaire au soutien des Philippines.

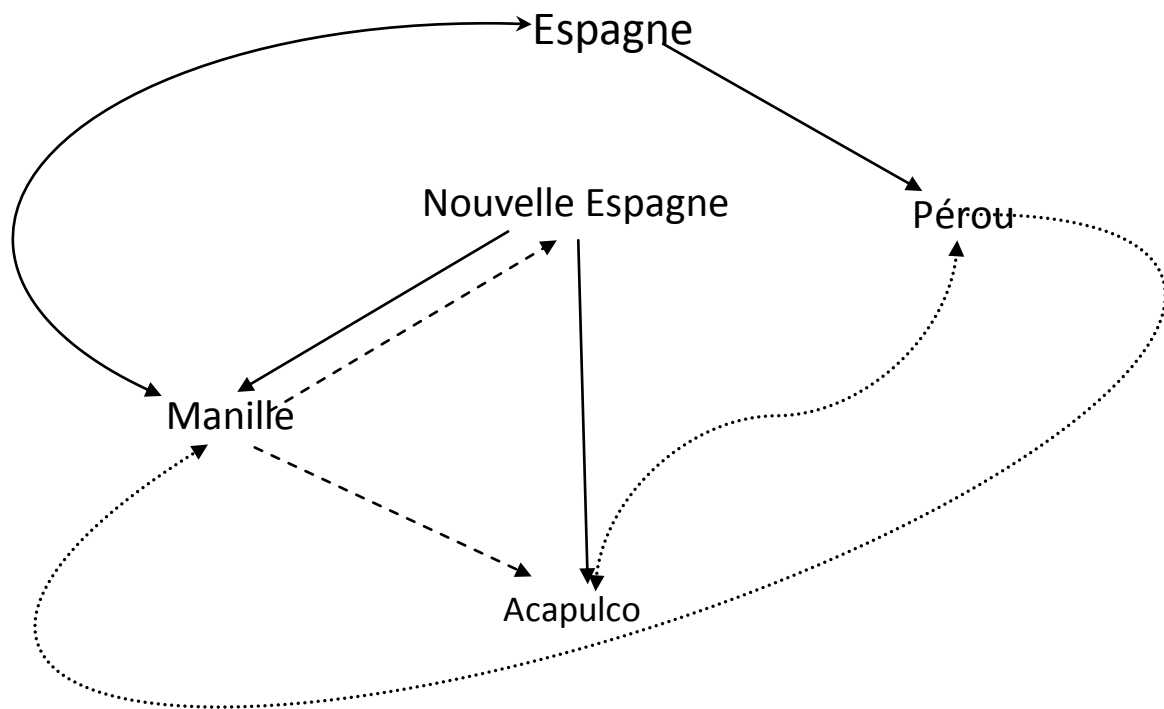


Fig. 54 : Schéma des relations et inter dépendances dans le commerce du galion de Manille.

Il faut prendre en compte les buts principaux que la couronne espagnole se fixa et qui l'ancrèrent contre vents et marées aux Philippines, colonie si lointaine.

Derrière le désir déçu du contrôle des épices et de la conquête de la Chine, l'unique justification de la présence de l'Espagne aux Philippines résida dans l'expansion de la Foi catholique; à ce motif, elle réussit à posséder cette colonie située au cœur de l'Extrême-Orient, et il lui fut possible de maintenir le marché et de profiter du commerce qui durant des siècles avait été piloté par les arabes, les Italiens, et disputé par les Portugais: finalement, l'Espagne l'avait entre ses mains. Les Philippines, en sus des possessions en Amérique, apportèrent à l'Empire espagnol la reconnaissance des pays européens et lui procurèrent les moyens pour obtenir la suprématie en Europe, ce qui la força à entrer dans des conflits importants qui malgré tout ne purent l'empêcher de poursuivre son action dans les Îles; le leadership et le commerce faisaient ainsi partie de ses objectifs.

Trouver une route plus courte vers les Philippines à partir de la Nouvelle Espagne et chercher la *tornavuelta* influèrent considérablement sur le comportement de la Couronne, puisque, une fois la colonie établie, le Roi délégua à la Nouvelle Espagne la responsabilité politique, administrative et économique des Philippines. Ces Îles étant sujettes de la Nouvelle Espagne, il serait normal de penser que la relation demeurerait entre le Vice-Roi et le Gouverneur de cette Capitainerie Générale.



Néanmoins, l'importance, stratégique pour l'Espagne, de cette possession en Extrême-Orient conduisit à ce que le gouverneur s'entende en réalité directement avec le *Supremo Consejo de Indias* et le Roi, qui de son côté était toujours au courant de ce qui se passait aux Îles, et trouvait que de toutes ses possessions, celle-ci était la plus précieuse.

Depuis ses débuts, le commerce du galion de Manille fut un succès. Approvisionner des articles de luxe à prix plus bas que ceux qui étaient distribués à toute l'Amérique espagnole par le monopole des commerçants espagnols, ouvrit une nouvelle voie de commerce, de concurrence, qui arriva au moment du réarrangement interne des colonies américaines.

Dans le cas de la Nouvelle Espagne, les problèmes de main d'œuvre causés par la diminution de population indigène avaient poussé les Novohispanos, Espagnols et créoles, à améliorer leur autosuffisance. En gardant entre leurs mains l'exploitation de leurs ressources, ils diversifièrent leur économie, améliorèrent la productivité, les capitaux furent investis dans la Nouvelle Espagne, et on fit moins de cas aux demandes de la métropole<sup>576</sup>.

Quand la Péninsule vit son commerce diminuer, elle essaya de résoudre les problèmes de concurrence par un recours à la Couronne et en utilisant des arguments comme ceux de la soie et de la fuite de l'argent; pendant ce temps-là, au Nouveau Monde, on initiait de nouvelles façons modernes pour faire du commerce avec le galion de Manille.

Aux Philippines, la Couronne avait apparemment implanté un système de gouvernance identique, s'appuyant sur un schéma similaire d'ordre hiérarchique, qui lui permettait, avec les *Leyes de Indias*, de conserver le monopole et d'être le centre de ses colonies.

Roi, Vice-Roi, gouverneur furent les niveaux de pouvoir et de commandement qui lui permirent de gouverner à distance, de conserver le contrôle politique et de limiter le pouvoir des fonctionnaires. Mais pour les Philippines, l'éloignement, l'urgence des problèmes et l'importance donnée à cette colonie purent être quelques-unes des causes qui menèrent le Roi à déroger à sa propre formulation d'organisation. En passant par-dessus la hiérarchie et en donnant une sorte de préférence à la relation avec le gouverneur, le pouvoir central diminuait celui du Vice-Roi et augmentait la possibilité de ne pas appliquer ses ordres. Le Roi, responsable, ne pouvait certainement pas se faire comprendre ni obéir par un subordonné direct comme le Vice-Roi.

Les motifs et les priorités qui conduisirent la Couronne à développer l'organisation qu'elle implanta entre Manille et Acapulco la menèrent à édicter les *Leyes de la navegación y*

---

<sup>576</sup> FLORESCANO Enrique. Isabel, GIL SANCHEZ. *La época de las reformas borbónicas y el crecimiento económico 1750-1808*. Historia general de México. Tomo I/ed. par Daniel, COSÍO VILLEGAS. México: COLMEX, 1986, p.476-477.

*comercio de las Islas Filipinas, China, Nueva España y Perú*: nées de l'expérience mais conçues d'un point de vue européen, elles essayaient en théorie d'établir un ordre systématique et rationnel, hautement protectionniste. Mais dans l'équilibre proposé, les réalités et les intérêts propres de la Nouvelle Espagne, des Philippines et du Pérou n'étaient pas prises en compte.

Gouverner ainsi eut son prix: en rapprochant les deux niveaux de responsabilités, on donnait au gouverneur une plus grande liberté d'action par rapport au Vice-Roi, lui permettant de concentrer son attention sur les difficultés financières de l'Archipel et sur les problèmes et calamités qui frappèrent les Îles durant tout le siècle. Mais en même temps, il disposait de la possibilité d'interpréter la loi dans son sens, prenant des décisions favorables à Manille quand il s'agissait d'organiser l'embarquement de la cargaison à bord du galion, sans penser aux conséquences: à l'arrivée à Acapulco, ces décisions entraînaient un grand désordre, car elles ne respectaient pas l'application faite à Acapulco de la *permission*.

Le Roi tenait un double discours: apparemment, il comprenait les problèmes de Manille, mais il utilisait le Vice-Roi pour faire appliquer les lois. Pour régler ses conflits européens, il le poussait à augmenter les impôts; ainsi, par l'intermédiaire du *Castellano* et des Officiers Royaux d'Acapulco, des restrictions étaient vigoureusement imposées, ce qui ne se faisait pas sur l'Atlantique. Les irrégularités de ce commerce n'étaient ni extraordinaires ni différentes de ce qui se passait dans la flotte de la *Carrera de Indias*<sup>577</sup>, mais la politique royale de différenciation entre les vassaux de la Péninsule et ceux des Philippines ou des possessions américaines entraîna le mécontentement de ces derniers.

Le galion portait en lui-même la réalité de Manille qui chiffrait ses espérances dans le chargement qui se vendrait à la foire; à l'arrivée à Acapulco, celle-ci s'affrontait aux vérités des Novohispanos et des Péruviens.

On pourrait croire que les intérêts des trois groupes étaient distincts, mais en fait, ils étaient les mêmes: investir son patrimoine, gagner, réinvestir aux mêmes endroits; leurs raisonnements et leurs attitudes étaient homogènes et caractéristiques de ce siècle du *Barrocco*.

La limitation protectionniste de ce commerce ne fut pas comprise, ce qui entraîna l'absence de respect de la loi: les commerçants novohispanos cherchèrent la manière pour participer

---

<sup>577</sup> GRAU Y MONFALCÓN, Juan. Mémoire pour le Commerce des Ifles Pilipines. Par Don Juan Grau y Monfalcón, Procureur des Ifles Philipines. Dedié a Don Juan de Palafox y Mendoza, Evêque de la Puebla de los Angeles. Relation de divers voyages curieux qui n'ont pas été publiées...données au public par les soins de feu Melchisedec Thevernot. Chez Tomas Moette. Paris, 1663, p. 35.

directement à ce commerce, les Péruviens trouvèrent de nouvelles méthodes, dans le cadre de la loi, pour continuer d'aller à la foire du port, les fonctionnaires d'Acapulco, du vice-royaume, les officiers et équipages du galion, persistèrent pour améliorer leurs situations et participèrent au commerce, la communauté de Manille continua à apporter ses marchandises orientales utilisant le capital douteux qui revenait par le galion. Tous donnèrent la primauté à leurs besoins personnels immédiats, et ne contribuèrent qu'ensuite aux intérêts locaux.

La Nouvelle Espagne, les Philippines et le Pérou supplièrent la Couronne d'autoriser à nouveau le Pérou à participer à ce commerce, d'augmenter la quantité autorisée de la *permission*, mais l'Espagne n'accepta pas. Devant les attitudes commerciales modernes et innovatrices, la Couronne continua à agir selon des pratiques médiévales, donnant des consignes imprécises, causant des imbroglios; les actions des uns se répercutèrent sur les autres, mais on ne peut pas dire exactement en faveur de qui la balance penchait en matière de primauté, tout dépendait du fragile équilibre des réalités.

## 1.1. Les marins, navigants et commerçants sur la route transpacifique.

Dans une première partie, on a expliqué l'influence que Manille eut sur le développement du port d'Acapulco, et au fur et à mesure de la présentation de ces différents points, il fut nécessaire de parler du galion de Manille. Nous avons pu ainsi clairement sentir l'étroite relation du port et de la ville d'Acapulco avec le bateau, lien qui unissait aussi fortement Manille et Acapulco.

Ainsi, lorsque nous avons parlé de l'administration et des lois qui réglementaient le trafic, nous avons indiqué comment celles-ci régulaient la taille et le nombre de bâtiments qui devaient faire le voyage; nous avons développé le même sujet quand nous avons expliqué la relation entre les deux ports nécessaire à la construction du bateau dans les arsenaux des Philippines, et avons montré que la ville de Manille avait adapté ces lois selon ses besoins.

Pour exposer les motifs qui amenèrent à la création de l'hôpital d'Acapulco, une fois encore nous rencontrâmes la nécessité d'exposer la question des dates de départ du galion, tant à partir de Manille que d'Acapulco, en raison des difficultés qu'il pouvait rencontrer durant le voyage et qui se répercutaient sur les personnes, sur le navire, et finalement sur l'Archipel: les conditions climatiques, l'expérience et la difficulté pour conserver le rythme obligèrent Manille à imposer les dates du voyage.

La Santa Potenciana, la Nuestra Señora del Rosario, le Espíritu Santo, le San Antonio de Padua, le Santo Niño, le San Joseph, le Santo Cristo de Burgos, le San Francisco Javier<sup>578</sup>, firent ce voyage. Durant tout le XVII<sup>ème</sup> siècle, tous les navires eurent des noms de saints: suivant la coutume espagnole, les galions, comme les villes, se mettaient sous la tutelle et la protection divine<sup>579</sup>, ce qui montre bien la difficulté et les risques de cette dangereuse route de navigation, la plus longue de l'époque.

Dans cette seconde partie, nous verrons le galion de Manille sous un autre angle: nous traiterons des exigences que ce bateau, moyen de survie des Philippines, union avec l'Empire espagnol par l'intermédiaire de la Nouvelle Espagne et d'Acapulco, devait suivre quand il se

---

<sup>578</sup> Nous avons observé qu'à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, un galion portait en même temps deux ou trois noms, comme dans le cas du « Santo Niño y Nuestra Señora de Guia » par lequel arriva à Manille le gouverneur Fausto Cruzat. A partir de ce navire, il en construisit un nouveau qu'il appela « Nuestra Señora del Rosario, San Francisco Javier y Santa Rosa ». Nous constatons ainsi que durant le XVII<sup>ème</sup> siècle, les bâtiments reprenaient les noms des galions qui avaient déjà fait la ligne et n'étaient plus en service, pratique qui est poursuivie dans les marines militaires. Cependant, reste le doute pour déterminer si l'emploi de certaines parties importantes d'anciens galions -ferrures, cabestan,...- influençait aussi le choix du nouveau nom. AGI. Filipinas, 14, R. 3, N.38/1681.

<sup>579</sup> RAGON, Pierre. « Los Santos Patronos de las Ciudades del México Central. (Siglos XVI–XVII) », *Historia Mexicana*, vol. LII, n° 2, Oct.-Dic., 2002, p. 361.

trouvait en mer, durant le trajet aller comme au retour, et des hommes qui menèrent à bien cette navigation transpacifique, apprise et dominée grâce à d'énormes efforts et de nombreuses larmes durant tout le XVIIème siècle, ce qui nous amènera à découvrir les raisons des exigences liées à l'utilisation du galion qui se répercutèrent sur Manille tout comme sur Acapulco.

### 1.1.1. Les préparatifs au départ de Manille.

L'équipage embarqué avec *sus cajas de marinero*, les logements affectés, l'armement terminé, les canons sur leurs affûts, les munitions, les provisions, le bois et l'eau à bord, le galion, mouillé au lieudit *el Pozo* de la pointe de Cavite à l'intérieur de la grande baie de Manille, se préparait à recevoir son chargement.

A l'aube, aux trois sonneries de cloche de la garde, la manœuvre commençait, surveillée par deux officiers désignés par le capitaine du galion et un Officier Royal.

Sur le pont de quelques grandes embarcations appelées *champanes*<sup>580</sup>, comme celles que l'on utilisait en Chine et au Japon, on disposait un filet ou un *palanquín* sur lequel on arrangeait le chargement *del permiso* composé de *cajones*, *fardos*, *medios fardos*, *medios cajones*, *fardillos*, *de tancalillos de loza*, *d'escribanía*, *camas*, *biombos*, *escitorios*, *churlas*<sup>581</sup> *de canela*, *de saquetas de especias*, etc.

Les *champanes* se rapprochaient et s'amarraient le long de la coque. Commençait alors le processus d'embarquement: pour pouvoir hisser la charge sur le bâtiment, on apiquait<sup>582</sup> une vergue de voile principale ou un bourdon<sup>583</sup> particulier, qui, inclinée, était utilisée comme une grue orientable vers l'embarcation accostée, faisait descendre une corde jusqu'au *champan* pour attacher le filet qui contenait les marchandises et le monter à l'aide du cabestan mis en

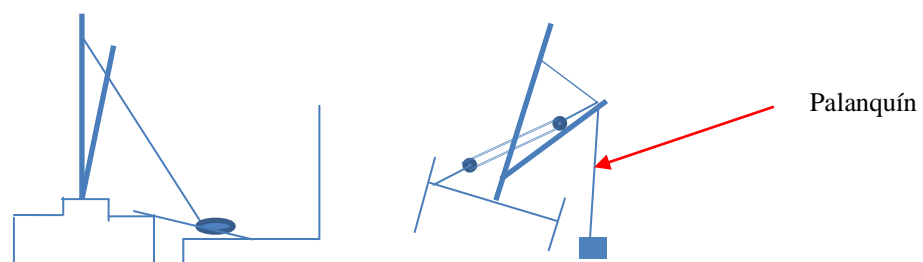


Fig. 55 : Appareillage pour embarquer le chargement.

<sup>580</sup> *Champan*: du chinois sampan qui signifie bateau. Observation Jacques Mazars.

<sup>581</sup> *Churla*: RAE. Sac de toile d'agave recouvert de cuir destiné à transporter la cannelle ou d'autres épices en conservant leurs propriétés.

<sup>582</sup> Apiquer : Terme maritime. Placer une vergue en direction oblique par rapport à l'horizontale.

<sup>583</sup> Bourdon : sorte de mât de charge oblique.

œuvre par l'équipage. Chacun des mouvements et des manœuvres était dirigé par un contremaître qui donnait ses ordres au *chifle*, un sifflet en argent, le même qui était utilisé pour rendre les saluts et les honneurs aux personnalités<sup>584</sup>.

L'espar apiqué était manœuvré par l'équipage au moyen de manoeuvres: en le brassant<sup>585</sup>, on pouvait orienter la vergue pour faire passer directement le chargement des embarcations jusqu'au fond de la première soute, descendre le filet à travers les écoutilles, et ranger les marchandises de telle manière que le bateau garde sa stabilité. Une fois le filet vide et le palanquin libéré, on répétait l'opération en sens inverse pour le renvoyer sur le *champan*.

Les opérations se continuaient jusqu'à la montée de la garde du second quart. Ensuite on sonnait la soupe composée de légumes secs, *la menestra*, et de viande; suivait une période de repos, et on reprenait les opérations jusqu'à la sonnerie de la prière qui marquait l'heure de l'arrêt du travail. Si on travaillait le dimanche, on autorisait la double ration de vin et on célébrait la messe<sup>586</sup>. En général, durant tout le XVIIème siècle, le galion de Manille partait surchargé, malgré la loi qui limitait la valeur autorisée de la charge à 250.000 pesos. Comme on a déjà mentionné, les marchandises étaient rangées dans les coursives sous le pont couvert, avec les caisses des marins, les provisions, les gréements et les voiles de rechange. Ainsi, l'espace qui restait pour les passagers était toujours réduit.

Une fois prêts pour le voyage, devant les murailles de Manille, alors que la *capitana* arborait le pavillon de *l'Amiral y General*, les navires envoyaient le pavillon distinctif de l'Empire espagnol, blanc avec l'écusson du Roi en son milieu. Les équipages mis à la bande saluaient par trois fois en poussant les vivats *Viva el Rey*. La *capitana* tirait onze coups de canon à l'embarquement du *General de Mar y Guerra*. Tous confessés et ayant reçu la communion, sous la protection de la patronne des voyages du galion, la vierge de *la Paz y el Buen Viaje*, avec la bénédiction de l'archevêque et le carillon des cloches de la ville, le galion de Manille devait appareiller comme le demandait la Loi, vers le mois de juin, quand soufflaient les vents favorables au navire jusqu'à l'embouchure; il était certain que ceux qui partaient en juillet ou en août rencontreraient une période de tempêtes durant leur voyage.

Pedro Cubero Sebastián mentionne l'inquiétude intérieure avec laquelle on entamait le voyage :

---

<sup>584</sup> GARCIA PALACIO, Diego, de. *Instrucción Náutica para Navegar. Por el doctor Diego García de Palacio del Colegio de su Majestad y Oidor en la real Audiencia obra impresa en México por Pedro Ocharte en 1587*. Ediciones Cultura Hispánica, Madrid: 1944, p.138. (Colección de incunables americanos siglo XVI volumen VIII).

<sup>585</sup> Brasser : *Mar*. Haler à la main pour faire tourner les vergues.

<sup>586</sup> GARCÍA DEL VALLE GÓMEZ, Jesús. *Retrato de un Navío Nuestra Señora del Pilar de Zaragoza de la carrera Manila- Acapulco (1733-1750)*, Madrid, Editorial Naval, 1993, p. 72.

*Al partir todos los que van en el, dicen en alta voz, como si se echaran casi a morir: en vuestras manos Nuestro Señor, nos encomendamos, cuidado vuestro ha de ser esta mísera barquilla, que se expone a navegar este tan dilatado Archipiélago, y todos a una vos dicen: así lo esperamos, y dando la vela a los vientos comienzan a navegar*<sup>587</sup>.

La réalité des dates montre l'importance d'un départ à temps: Antonio de Morga partit un 20 juin, Pedro Cubero Sebastián un 24 juin et ils arrivèrent à l'heure malgré les problèmes rencontrés. Mais pour Pedro Texeira, qui partit le 18 juillet 1600 sur l'un des quatre navires qui allaient à la Nouvelle Espagne, nous savons que l'unique bateau qui mouilla à l'heure fut le sien, que deux se perdirent près de l'île des *Los Ladrones*, et que le quatrième mit sept mois pour toucher Acapulco<sup>588</sup>. Il importe d'apprécier la difficulté au XVIIème siècle pour connaître la position d'un navire durant cette traversée risquée : pour la navigation, les pilotes ne disposaient que des instruments scientifiques de l'époque peu sophistiqués et devaient bien connaître l'utilisation de la boussole, du quadrant, de l'astrolabe, de la *ballestilla*, de la sphère, des montres sabliers et du loch à nœuds.

### 1.1.2. La navigation entre les îles et les détroits de l'Archipel.

Antonio Herrera y Tordesillas présentait les Philippines comme un archipel de trente à quarante grandes îles, et beaucoup d'autres plus petites, rassemblées sur une surface de deux cents lieues de long - huit cents kilomètres- et cent de large<sup>589</sup>, - quatre cents kilomètres-. Cette approximative description explique déjà la complexité de la navigation du galion depuis sa sortie de la baie de Manille jusqu'à son débouché sur l'océan Pacifique.

Dans ses Instructions, don Gabriel de Curucelaegui recommandait de disposer dès la sortie du port les appareils - mâts, vergues, cordes et voiles- et le chargement, de la manière la plus convenable pour naviguer ou résister aux coups de la mer et au vent, et ainsi pouvoir se déplacer avec précision et rapidité et utiliser sans encombre l'artillerie et les armes dans le cas où il y aurait à se défendre<sup>590</sup>.

De Manille à Acapulco, le cap moyen est Est. Durant le trajet complexe entre les îles de l'Archipel qui pouvait durer jusqu'à deux mois, on profitait du *vendaval*, un vent qui vient généralement du Sud et souffle au mois de juin. La navigation entre les îles, proches les unes

---

<sup>587</sup> Pedro Cubero Sebastián, *op. cit.*, p. 341.

<sup>588</sup> Manuel Romero de Terreros, *op. cit.*, p. 39.

<sup>589</sup> HERRERA y TORDESILLAS, Antonio de. *Historia General de los Hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra Firme del Mar Océano o "Décadas" de Antonio de Herrera y Tordesillas*. Tomo I. Madrid: Universidad Complutense de Madrid, p. 218.

<sup>590</sup> AGI. Filipinas, 68, 1688-1701/Autos sobre la arribada del galeón Santo Niño y Nuestra Señora de Burgos. Instrucciones de Gabriel de Curucelaegui para el almirante y general del galeón Santo Niño y Nuestra Señora de Guía Lucas Mateo de Urquiza.

des autres, présentait diverses difficultés. Le vent changeait de force et de direction au fur et à mesure que l'on avançait dans la journée, pouvant se transformer en de fortes bourrasques ou de brusques tempêtes, ce qui obligeait le navire à faire de nombreuses manœuvres et le maltraitait.

Progressant dans le vent, zigzagant, louvoyant, le galion courrait le risque de toucher les hauts fonds à son passage au large des côtes des îles où le fond était moindre. Fréquemment surchargé, son alourdissement augmentait son tirant d'eau: il s'enfonçait plus, demandant plus de fond pour progresser. Point augmentant la difficulté, les cartes n'étaient pas suffisamment précises pour naviguer en sécurité dans ces étroits canaux.

Les courants posaient un autre problème, rendu plus épineux par le manque de vent ou *la calma chicha*: à la différence de la haute mer où il n'y a pas de graves conséquences au courant puisque le navire entraîné continue à flotter, sans vent près des îles, il pouvait s'exposer à ce que le courant le pousse à la cote et le jette sur les écueils.

Cette partie du voyage n'était pas favorable pour cet éléphant de mer.

### 1.1.3. La progression sur la route.

Sortant de l'embouchure en naviguant à l'Est, il profitait encore du *vendaval* qui venait du Sud avec tendance à l'Ouest, mais à mesure qu'il avançait dans cette direction, les vents tournaient pour devenir les alizés, ces courants d'air qui gardent une direction constante et soufflent de l'Est Nord Est.

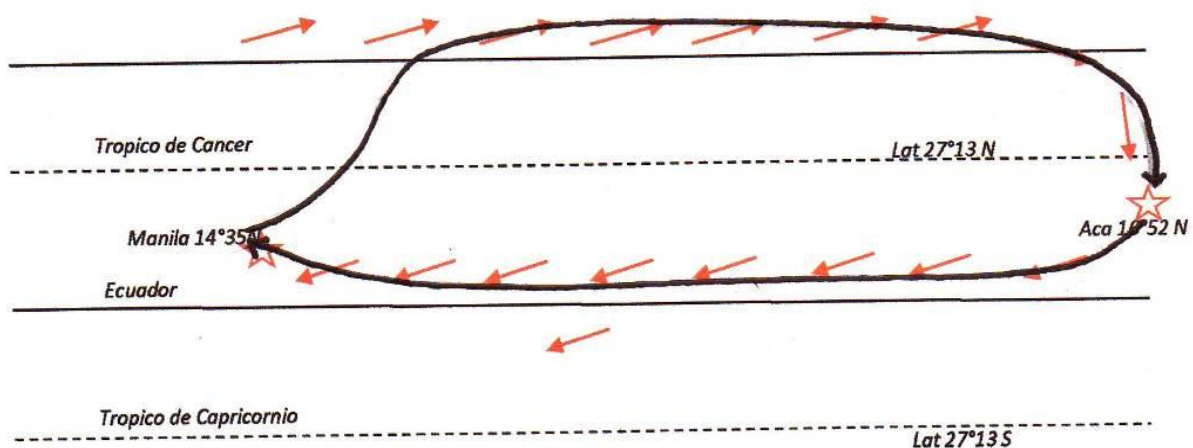


Fig. 56 : Utilisation des vents dominants par le galion de Manille.



Pour cela, afin de maintenir ses voiles carrées<sup>591</sup> pleines, ils étaient obligés de se diriger vers le Nord, ce qui leur permettait de rencontrer le courant de Kuro-Shivo en passant par le Japon, et d'augmenter leur latitude jusqu'à rencontrer de nouveaux vents favorables provenant de l'Ouest qui, en accord avec la théorie de Andrés de Urdaneta, soufflaient vers les quarante degrés de latitude.

Pour savoir qu'ils se rapprochaient des côtes de la Nouvelle Espagne, les pilotes cherchaient les *señas* en mer. Comme Gemelli l'expliquait, ne pas monter à ces latitudes élevées les faisait atterrir sur les côtes de Nouvelle Espagne beaucoup plus au Sud de l'excellente référence qu'étaient les *señas*: en raison des vents contraires, ils ne pouvaient alors pas remonter au Nord pour les trouver, courant le risque de se perdre en descendant vers le Sud. Le problème fut rencontré par le *patache* qui était parti à la même date que le San José et qui alla seulement chercher les trente-cinq degrés de latitude, sans trouver les *señas*: si le *patache* n'avait pas rencontré par dix-huit degrés de latitude une île inconnue où il put s'approvisionner en eau et en oiseaux, l'équipage serait mort de soif et de faim<sup>592</sup>.

Pour se protéger des pirates à la sortie des îles et près du cap de l'*Engaño*, ce qui pouvait durer de quatre à cinq jours, les instructions de Gabriel de Curucelaegui recommandaient de naviguer le jour sous faible voilure en passant par le canal entre la terre et l'île de *Catanduanes*, et de profiter de la nuit pour s'éloigner avec plus de voile le plus rapidement possible de ce danger.

Selon Pedro Texeira, à son passage aux îles des *Los Ladrones* ou des Mariannes, le galion mouillait, s'approvisionnait en eau et les îliens leur vendaient des cochons, des poules et des fruits<sup>593</sup>. Une fois passés les risques d'affrontement avec l'ennemi, le galion se préparait pour sa navigation hauturière, fermant les sabords d'artillerie et les écoutes pour empêcher l'eau de mer de rentrer, et plaçant les canons à fond de cale pour qu'ils servent de lest<sup>594</sup>.

Selon don Antonio de Morga, on supposait pouvoir rencontrer d'autres îles à trente-huit degrés de latitude, Rica de Oro et Rica de Plata, sur lesquelles dit Rizal : *Hernando de los Ríos Coronel daba incluso la medida*.

Gemelli Careri nous révèle la raison de la recherche de ces îles mythiques: un des galions, sur son trajet vers Acapulco par ces latitudes, fut poussé par une tempête jusqu'à la côte. En

---

<sup>591</sup> Juan Carlos Cádiz, Fernando Duque de Estrada, *op. cit.*, p. 93.

<sup>592</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.* p. 152. Dans: A voyage to the Philippines.

<sup>593</sup> ROMERO de TERREROS, Manuel. *Siluetas de Antaño*, México, Ediciones Botas, 1937, p. 39.

<sup>594</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 162. Dans: A voyage to the Philippines.

raison du mauvais temps, la terre des fours fut perdue et remplacée par d'autre en provenance de l'île touchée. A l'arrivée à Acapulco, en retirant la terre des fours, on trouva qu'ils étaient couverts d'or par l'action du feu qui avait séparé le métal de la terre<sup>595</sup>.

#### 1.1.4. Une navigation transpacifique à l'aveuglette : la position vraie et la position estimée.

Pour remonter jusqu'aux quarante degrés de latitude et maintenir le cap à l'Est, il était nécessaire que le galion connaisse sa latitude, position selon l'axe Nord Sud, sa longitude, position selon l'axe Est Ouest, et l'heure.

La latitude se déterminait par l'observation du soleil et des étoiles. Le quadrant et l'astrolabe<sup>596</sup> étaient utilisés pour l'observation du soleil qui se faisait d'habitude à midi: si le soleil n'était pas suffisamment visible, le galion de Manille pouvait passer plusieurs jours à attendre que le temps s'améliore pour voir le soleil réellement à son zénith. Les résultats de ces mesures étaient corrigés à l'aide des tables de déclinaison, permettant de calculer la latitude sur le globe terrestre, et le déplacement sur l'axe Nord Sud. Le connaître permettait de positionner la trajectoire réelle du galion sur les latitudes utiles pour rencontrer les vents favorables.

La connaissance et l'emploi de la sphère était primordiaux pour comprendre les mouvements des astres et les utiliser pour se positionner grâce à l'observation des étoiles visibles sur le trajet. A l'aide du quadrant et de la sphère, on mesurait la hauteur des étoiles quand elles passaient à la culmination de leur trajectoire, surtout celles qui paraissaient fixes, comme l'Etoile Polaire dans l'hémisphère Nord et la Croix du Sud dans l'hémisphère Sud. Néanmoins, la sphère était un instrument encombrant et lourd, ceci étant probablement une des raisons pour lesquelles il semble qu'on ne l'embarqua pas pour la navigation du galion de Manille.

La navigation durant le XVIIème siècle fut grandement affectée par le calcul du temps: l'embarquement de montres de marine ou de chronomètres suffisamment précis pour arriver à connaître à la mer la longitude où se trouvait le navire, ne se faisait pas parce que l'instrument n'avait pas été encore inventé. A la fin du XVIème siècle, les montres terrestres perdaient en général quinze minutes par jour<sup>597</sup>, ce qui aurait occasionné des erreurs de navigation de plus de mille kilomètres par jour. L'heure se mesurait au moyen des

---

<sup>595</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 150. Dans: A voyage to the Philippines.

<sup>596</sup> Il y eut deux types d'astrolabe : l'astrolabe sphérique, très volumineux, laissa la place en particulier sur les bateaux à l'astrolabe plan. L'astrolabe était plus précis que le quadrant.

<sup>597</sup> SOBEL, Dava. *Longitude*, Paris, J.C.Lattès, 1996, p. 45. (Pointes; s°126).

ampoules<sup>598</sup> ou des montres sabliers, très imprécises car elles nécessitaient une action humaine systématique pour être retournées. Sur cette route, le manque de montres et de chronomètres suffisamment précis à bord du navire interdit tout calcul de la longitude qui ne put qu'être estimée jusqu'en 1785<sup>599</sup>.

Mais tout cela permettait seulement de résoudre une partie du problème: la détermination de la latitude.

La position estimée était obtenue à l'aide de la boussole ou *aguja de majear*, du loch à nœuds et du temps.

Sous l'aiguille aimantée de la boussole qui tourne sur son axe et signale le Nord magnétique, étaient dessinés les trente-deux secteurs de la rose des vents, ce qui permettait de connaître la direction du vent, d'un objet quelconque comme une île signalée sur la carte, ou celle d'un astre. Mais, même le simple outil de la boussole pouvait être particulièrement imprécis tant par les variations rencontrées que par les anomalies magnétiques qui la rendaient folle, phénomène observé pour la première fois par Christophe Colomb lors de son premier voyage de découverte le 13 septembre 1492. Gemelli évoque ce même point quand le galion arriva par trente-six degrés et trente-sept minutes de latitude, l'aiguille pointait vers l'Est mais la variation était parfois plus grande et parfois plus petite.

Pour connaître le déplacement estimé par rapport à sa position initiale, on utilisait le loch à nœuds. Cet instrument avait été introduit en 1567 par l'anglais William Bourne; la *corredera de barquilla* consistait en une planche de bois attachée à un bout qui comportait une série de nœuds à intervalles réguliers<sup>600</sup>. Larguée de la poupe du bateau, on pouvait mesurer la vitesse du galion par rapport à l'eau, en utilisant une ampoule de courte durée. Mais rappelons que le résultat final ne pouvait être qu'estimé: la vitesse n'était connue que de manière imprécise, les courants étaient connus mais n'étaient pas mesurés, et la dérive du galion ne pouvait être appréciée en haute mer. L'inexactitude totale augmentait du fait que l'on ne prenait pas en compte le courant.

Le pilote, homme clé pour diriger le voyage, devait posséder de nombreuses connaissances avant de partir en mer: il étudiait les cartes, les tables astronomiques, les traités de navigation.

---

<sup>598</sup> Les différentes ampoules marquaient la demi-heure, ou les minutes, appelées dans ce cas *minuterros*, ou les secondes, appelées alors *segunderos*.

<sup>599</sup> BRAND, Donald. *Geographical Exploration by the Spaniards. European entry into the Pacific Spain and the Acapulco-Manila galleon/* ed. par Ashgate Publishing Limited. Hampshire: p. 111. (The Pacific World Series, n° 4).

<sup>600</sup> GONZÁLEZ, Francisco José. *Astronomía y Navegación en España siglos XVI-XVIII*, Madrid, Editorial MAPFRE, 1992, p. 64. (Colección Mar y América; No. 3).

La bibliographie nautique espagnole, si abondante au XVI<sup>ème</sup> siècle, avait diminué au XVII<sup>ème</sup> siècle malgré les nouvelles actualisations disponibles<sup>601</sup>.

Dans son discours de 1669, Francisco de Ruesta donne son opinion sur les qualités nécessaires d'un pilote: était demandée l'étude de trente et une sciences comme l'astrologie rustique et judiciaire, la géographie, l'hydrographie, la météorologie, *l'anemografia*, ou science des vents, la *mecometria*<sup>602</sup>. Le nombre et la diversité des thèmes à posséder sont significatifs de l'importance accordée au pilote et à la navigation. La possession de toutes ces connaissances devait permettre aux pilotes de réunir la théorie et la pratique et de résoudre les nombreux problèmes durant la traversée. La navigation était un savoir très important en raison de la responsabilité prise par le pilote qui en était chargé, comme le montre le châtiment prononcé à l'encontre du pilote de la Nuestra Señora de Guía qui, par sa faute, échoua en 1620 le galion sur un banc de sable en naviguant dans les canaux de l'Archipel<sup>603</sup>.

La combinaison des incertitudes sur les mesures et des erreurs d'appréciation des pilotes pouvait engendrer de grandes différences entre la position estimée du navire et sa position réelle. Les erreurs de mesure sur la latitude pouvaient empêcher le galion de rencontrer la veine des vents utilisables. S'il rencontrait des vents contraires, le navire se voyait obligé de louvoyer, ce qui entraînait de fortes imprécisions sur la distance parcourue, obtenue en multipliant la vitesse estimée, imprécise, par le temps passé au cap suivi, celui-ci tout autant imprécis, et surtout sur le vrai cap dû à la dérive du bâtiment.

Tous ces éléments expliquent les différents défis que les pilotes devaient résoudre : ils avaient à suivre la route, malgré les vents faibles ou contraires et les courants difficiles à connaître, ils avaient à utiliser le bateau avec parcimonie, à observer le soleil malgré les épaisses couches nuageuses, rattraper la position perdue par la dérive du galion. L'incertitude totale pouvait être grande, comme lors du voyage de Gemelli Careri où les distances entre les positions des différents pilotes embarqués allaient de soixante à quatre-vingt-dix lieues, alors que la position réelle était deux cent lieues plus loin. Ainsi, quand un pilote ancien comme Andrés de Urdaneta dirigeait la manœuvre, il arrivait, peut être avec un peu de chance, à réaliser le voyage Manille – Acapulco en quatre mois malgré les tempêtes normales, alors

---

<sup>601</sup> BERNABÉU, Salvador. «Cualidades de los pilotos de Indias según el piloto mayor Francisco de Ruesta (1669)», *Revista de Indias*, Enero-Junio 1986, n°177, p. 337.

<sup>602</sup> Salvador Albert Bernabéu, *op. cit.*, p. 338. Dans: Cualidades de los pilotos de Indias.

<sup>603</sup> SANTIAGO CRUZ, Francisco. *La Nao de China*, México, Editorial Jus, 1962, p. 133.

que, pendant tout le XVII<sup>ème</sup> siècle les pilotes moins préparés mettaient jusqu'à huit mois, causant maladies et mort chez les personnes embarquées<sup>604</sup>.

### 1.1.5. La côte de Nouvelle Espagne, enfin !

En sus de l'utilisation des instruments scientifiques de l'époque, les pilotes essayaient de déterminer leur position avec des méthodes plus rustiques comme l'observation de la nature: le vol d'oiseaux, les *señas* ou les algues que l'on rencontrait avant la côte de Nouvelle Espagne, la présence d'eaux chaudes ou décolorées, leur permettaient d'apprécier leur position avec toute l'imprécision que ce savoir descriptif présentait.

Certaines manifestations naturelles comme les feux de Saint Telme, la direction des flammes des voiles, les arcs-en-ciel, étaient aussi utilisées afin de déterminer les conditions météorologiques des jours suivants.

Presqu'à la fin de la progression dans le flux des vents au cours de laquelle le courage et la santé étaient difficilement maintenus, après des mois de navigation de jours obscurs, de froid coupant, de vagues gigantesques, de forts vents et de courants contraires qui poussaient le galion à quitter son cap, le fait d'entendre la pluie, encore une fois, mais cette fois-ci accompagnée de tonnerre et d'éclairs, ramenaient à la vie les embarqués, parce qu'ils considéraient cette pluie comme un signal de leur présence près de terre, que ce soit une île ou le continent. L'explication scientifique de ce phénomène, selon Gemelli Careri, était que :

*el rayo el trueno solo podían producirse desde las exhalaciones de la tierra y no de los vapores del agua, ya que el aire sobre el agua no contiene suficiente azufre y nitrato, para ocasionar rayos y truenos*<sup>605</sup>.

Lorsqu'on commençait à descendre en latitude, entre les trente-neuf et trente-huit degrés, les feux de Saint Telme apparaissaient de nuit sur les mâts après une tempête. Ils étaient considérés comme d'autres marques de bon augure qui en plus indiquaient le beau temps.

Gemelli disait que la présence des *toninas*, le thon ou les dauphins, *por no nadar lejos de la costa*, indiquait que la côte était proche. Les canards, les morceaux de bois qui flottaient sur l'eau corroboraient cette appréciation, mais c'était à l'apparition des *señas*, *unas raíces coloradas a manera de beterrabas con unas hojas muy anchas a manera de penca de palmera*, comme les décrivait Pedro Cubero Sebastián, que sonnait la cloche du galion et qu'un Te Deum avec trompettes et tambours était célébré: enfin, on arrivait aux côtes de la Nouvelle Espagne !

---

<sup>604</sup> Gemelli Careri attribue les naufrages des galions Santo Cristo de Burgos et San José, en 1693 et en 1694, à la perte de leur route.

<sup>605</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 154. Dans: A voyage to the Philippines.

Aux trente-sept degrés de latitude, les voiles étaient changées, on sortait la misaine qui avait été rangée au débouché des îles, puis les ancres pour que le galion pût mouiller et ne fût pas emporté par le courant El Niño en cas de *calma chicha* que l'on pouvait rencontrer en descendant le long de la côte. Vers vingt-trois degrés de latitude, les canons revenaient sur leurs affûts et tiraient pour vérification; l'île de *Cedros* passée, près du cap San Lucas, même s'il n'y avait pas eu de signaux indiquant la présence de pirates sur la côte, on armait tout le monde de mousquets<sup>606</sup>.

A vingt degrés de latitude, dans le détroit entre le cap San Lucas et la terre, Gemelli expliquait qu'en raison de la violence du courant on concluait que :

*... el estrecho tenía una comunicación con el mar del Norte y que California es una isla. Pero por otro lado los bajos, la necesidad de agua, y estrechura del canal, parece que no hay paso más lejos y que California es parte del continente. Agregan que el continente forma parte de la Gran Tartaria, y los jesuitas de Pekín, Macao y Cantón me dijeron que mientras Martín Martínez era misionero de Pekín una mujer cristiana de México fue llevada como esclava, dijo que la habían hecho esclava desde niña en México y que la habían llevado por tierra hasta la Gran Tartaria y de ahí a China, es mas en su largo viaje, la llevaron por mar pero solo para cruzar un estrecho que no tomo más de dos días de navegación. Lo que hace suponer que es el estrecho de Anián, algunos dicen que un navío holandés navegó de la mar del Sur a la del Norte...*<sup>607</sup>

Le gentilhomme débarquait dans le port de Navidad avec les lettres pour Mexico et Madrid, et de là, le galion continuait sur Zihuatanejo, Petatlàn, Coyuca, pour ensuite embouquer le canal de la *Boca Chica*, formé entre la côte et l'île qui alors s'appelait des *Chinos*, aujourd'hui la *Roqueta*.



Fig. 57: Canal de la Boca Chica. Collection personnelle.

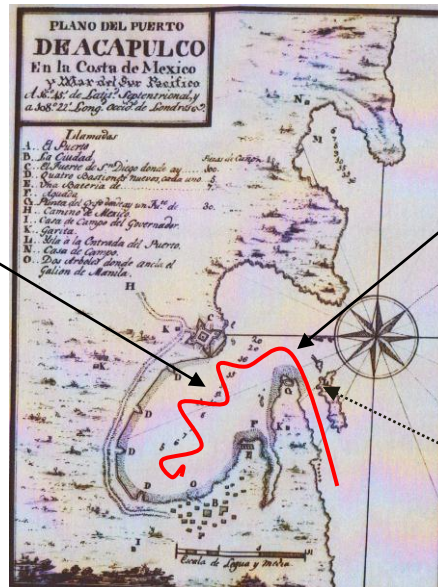
Au sortir du canal, au moment d'abattre sur bâbord, de se diriger à gauche, le galion, épousant la courbe de la côte et faisant attention de ne pas trop coller à la berge en raison des

<sup>606</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 164. Dans: A voyage to the Philippines.

<sup>607</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 166-167. Dans: A voyage to the Philippines.

hauts fonds de la pointe du Grifo, entrant dans la baie pour avancer en zigzags ou louvoyer contre le vent, sans obstacles ni problèmes de fonds. Devant eux, ils avaient le fort de San Diego, l'anse avec la *Playa Grande* et la ville.

Louvoyant, avançant en zigzag contre le vent, ils entraient dans la baie sans obstacles et sans problèmes de fonds.



Abattant à bâbord, se dirigeant vers la gauche, épousant la courbe de la cote, en faisant attention de ne pas coller trop à cause des hauts fonds de la pointe du Grifo.

Pointe du Grifo

Fig. 58 : Plan du port d'Acapulco sur la cote du Mexique et Mar del Sur. Juan de la Cruz Cano y Olmedilla. XVIIème siècle. Real Biblioteca de España. BORDONA Mss.Am. , núm. 426 AYALA, II/1379, f. 5r-v.

Le galion mouillait en face des maisons et *a medio tiro de mosquete* de la forteresse. Il s'amarrait *la popa en tierra*, à un tronc de *ceiba* ou de deux tamariniers, restant au large à *medio cable* parce que tout était *sondable y limpio* disait le frère dominicain Ignacio Muñoz dans son *Derrotero de los mares de Marruecos, Canarias, América y Filipinas*<sup>608</sup>.

En quoi l'emploi du galion influait-il sur Manille et Acapulco?

Les voyages aller et retour n'étaient pas identiques, ce qui les faisait percevoir différemment par l'un et l'autre côté.

Même si le galion appareillait aux dates indiquées, la difficulté lors du trajet de Manille à Acapulco commençait dès la sortie de la baie de Manille parce qu'ils ne rencontraient pas de conditions favorables au passage dans l'Archipel. En débouchant par le canal de San Bernardino, ils rencontraient des vents de face, ce qui les obligeait à monter vers le Nord, à la recherche de vents plus favorables venant de l'Ouest vers les quarante degrés. En raison de la proximité de cette partie du trajet avec le pôle Nord, les vents étaient plus violents, les tempêtes beaucoup plus fortes que dans le Sud, *el mar estaba enfurecido, y había un clima helado*. En descendant le long des côtes de la Nouvelle Espagne, les températures étaient plus

<sup>608</sup> José Antonio Calderón Quijano, *op. cit.*, p. 49. Dans: Nueva Cartografía de Acapulco, Campeche y Veracruz.

chaudes et ils découvraient *la calma chicha*, ce qui aggravait l'état physique des personnes après cette longue navigation.

Le trajet d'Acapulco à Manille, même si les vents prenaient des directions différentes, était assez favorable, y compris à l'embouchure de San Bernardino, du moment que le galion était parti à la bonne époque.

En somme, nous pourrions dire que le trajet de Manille à Acapulco était un calvaire, pendant que celui d'Acapulco à Manille était *la ruta de las Damas*<sup>609</sup>.

En quoi l'appréciation sur ces voyages était différente ?

La vie à Manille durant tout le XVII<sup>ème</sup> siècle fut dure. La Couronne chercha à peupler les îles avec des colons espagnols, mais ceux-ci préféraient les colonies d'Amérique aux Philippines, en raison de l'éloignement de l'Archipel et de la difficulté connue du voyage. Les fonctionnaires la comprenaient comme une terre de punition<sup>610</sup>.

Les quelques Espagnols qui habitaient les Philippines étaient loin de tout. Durant tout le XVII<sup>ème</sup> siècle, l'établissement de cette colonie fut une succession d'essais, de réussites et d'échecs, de poursuites et d'invasions de pirates -qu'ils fussent Chinois, hollandais, japonais, *moros* -malais mahométans de Joló y Mindanao-, de soulèvements des locaux, de tremblements de terre, d'incendies. Le galion était le seul trait d'union avec la Nouvelle Espagne, son absence était une catastrophe, car la vie des îles s'effondrait.

Comment ces colons voyaient ils réellement le galion de Manille ?

Ils le voyaient comme une planche de salut, un jeu de loterie: ils y risquaient tout, même s'ils savaient que le voyage pouvait ne pas avoir de retour. Ils chargeaient le navire au-delà des autorisations, indubitablement pour gagner plus, mais aussi pour être sûrs que quelque chose arrive, malgré la pourriture des soies par l'eau, les bris de porcelaine, ou la perte de paquets en cas d'accidents, parce que ce pouvait être la chance de leur vie. Ainsi, la perception de l'équipage du bateau par la population de Manille était particulière parce qu'elle était accrochée à leur réalité de tous les jours.

Au contraire des Philippines, les Novohispanos et les *acapulqueños* voyaient arriver d'une terre inconnue un appareil formidable de technique et de connaissances plus ou moins scientifiques, dirigé par ce qu'il restait d'un groupe de moribonds qui avaient connu les

---

<sup>609</sup> Rafael Bernal, *op. cit.*, p. 43. Dans: México en Filipinas. Estudio de una transculturación.

<sup>610</sup> SAMANIEGO, Francisco de. *Las Islas Filipinas "Tercer Mundo"*. Estudios de Historia de la Nueva España. De Sevilla a Manila/ ed. par. Jean-Pierre, BERTHE. México: Universidad de Guadalajara, 1994, p.307. (Colección de documentos para la Historia de Jalisco, No. 3).



difficultés d'un voyage si difficile. Pour eux, l'absence de galion n'était pas un motif de vie ou de mort: leurs revenus diminuaient, mais à la différence des Philippines, la Nouvelle Espagne était un vice-royaume avec un gouvernement et une économie bien établis, qui restait en communication constante avec l'Espagne. Acapulco eut peur des pirates, se maintint en alerte durant tout le siècle, mais s'il y avait besoin de défense plus forte, celle-ci pouvait arriver en quelques jours.

Pour les Novohispanos, Acapulco n'était pas la seule foire, il y avait celle de Jalapa. Pour les *acapulqueños*, l'absence du galion était seulement une période d'attente, certes de vaches maigres, de réorganisation de la distribution des provisions qui arrivaient à l'avance au profit de la troupe du Fort au lieu des équipages du galion, mais ils savaient que le cycle reprendrait à partir d'Acapulco, ou qu'il y aurait seulement à attendre l'arrivée du galion suivant. A la différence des soies et de la porcelaine, l'argent ne se perdait pas, et le temps pouvait aider à nouer de nouvelles alliances. Mais en fin de compte, l'intérêt personnel, la tension de l'attente, le mythe de la provenance, les récits des aventures, la technicité démontrée par le bateau, son état et son équipage, renforçaient le paroxysme du sentiment d'espérance de la population à terre quand elle voyait le galion de Manille entrer dans la baie d'Acapulco.

Par ailleurs, comme nous venons de le dire, la navigation d'Acapulco à Manille était beaucoup plus facile, on pourrait dire que les vents favorables étaient proches, ce qui faisait une durée de trajet en général beaucoup plus courte, et peu variable par rapport à celle du trajet de Manille à Acapulco, beaucoup plus aléatoire: la durée du trajet était d'un peu plus de trois mois du moment que l'on partait aux bonnes dates. Mais nous devons revenir sur la fragilité du bateau, car même s'il était d'un tonnage élevé, le galion était très petit et devait affronter des conditions maritimes très difficiles, avec un équipage peu entraîné qui commençait à apprendre son métier à l'embarquement.

Le propos des paragraphes suivants est de présenter le protocole d'embarquement à Acapulco et les gens de mer, leurs postes et responsabilités, ce qui nous mènera bien souvent à découvrir la vie quotidienne du galion d'Acapulco.

## 1.2. L'équipage et ses deux emplois.

Le Vice-Roi ayant donné son accord pour que commencent le mouillage et le chargement du galion, au son du tambour en différents endroits connus de la ville, le crieur rendait public l'avis pour que les personnes intéressées par un envoi de chargement à Manille ou les passagers rassemblent leurs bagages, que tous se présentent avec leurs effets *en la enramada Real del despacho de la nao*, -sous la tonnelle Royale du bureau d'embarquement-, pour

vérifier et payer les droits de sortie. Le crieur rappelait que les *Cédulas Reales, sin importar estado y condición*<sup>611</sup>, interdisaient d'embarquer l'argent, ou les *reales* des Novohispanos.

On constate dans les archives que les relations entre le *Castellano*, les Officiers Royaux d'Acapulco et l'équipage du galion de Manille pouvaient être soit très difficiles soit de pure connivence. Au XVII<sup>e</sup> siècle, deux problèmes furent journaliers: celui de l'équipage et celui de l'argent.

Il y avait un fort besoin de marins et de *gente de mar* pour constituer les équipages du galion de Manille. Le manque de personnel trouvait ses raisons dans la longueur de la traversée, le grand nombre de pertes durant le voyage, mais avait d'autres fondements comme les mauvais traitements des officiers à bord du galion, les extorsions, les injustices et les vexations des gardes à Acapulco, et la mauvaise qualité du paiement des soldes, ce qui poussait les équipages à désertir à leur arrivée à Acapulco.

La pénurie de personnel avait entraîné à Manille que l'on permette aux équipages d'emmener dans leurs caisses leurs *vestidos y algunas menudencias*. En plus de cette autorisation, comme l'expliquait don Hernando de los Ríos Coronel, il leur avait été octroyé à titre d'encouragement la possibilité d'emporter jusqu'à mille pesos. Mais en arrivant à Acapulco, les gardes les leur retiraient<sup>612</sup>. Par ailleurs, les Officiers Royaux d'Acapulco n'autorisaient qu'aux officiers du galion d'emporter du vin, du chocolat, des olives, même l'huile de leurs rations, pour autant qu'ils en aient payé les droits<sup>613</sup>.

La solde de l'équipage couvrait soi-disant la période commençant le jour de départ de Cavite, leur séjour à Acapulco, et un an d'avance. En réalité, les marins pouvaient passer un, trois, jusqu'à quinze ans sans recevoir de traitement, ou étaient payés au moyen de billets qu'ils revendaient, ne recevant que le sixième de leur valeur, même si plus tard ces documents pouvaient être recouvrés à leur prix officiel<sup>614</sup>. On comprend ainsi facilement que pour le retour on ait dû enrôler de force les vagabonds ou les désœuvrés afin de remédier au manque d'équipage.

Et il est clair que tant les officiers que les sous-officiers faisaient comme les passagers, en acceptant de transporter l'argent des Novohispanos. Même si l'amende était de dix mille pesos pour le général et de trois mille pour les officiers, de toute façon l'argent était caché

---

<sup>611</sup> *sin importar estado y condición*: quels que soient leur statut et condition.

<sup>612</sup> AGN. Californias (017). Volumen 26. Expediente 66. Año 1655.

<sup>613</sup> AGI. Escribanía, Pleitos de la Audiencia de México, 186C.

<sup>614</sup> Francisco Santiago Cruz, *op. cit.*, p. 127. Dans: La Nao de China.

dans les lits des missionnaires ou des passagers<sup>615</sup>. Empaqueté en sachets appelés *serpientes*, il était introduit dans les bottes de fourrage embarquées pour les bêtes, ou encore, avec audace, les Novohispanos demandaient aux gens d'Acapulco de l'amener de nuit au galion ou de s'approcher en canoës à son départ pour l'embarquer à bord<sup>616</sup>.

### 1.2.1. La *gente de Mar y Guerra*.

Le galion mouillé dans la baie, le chargement et le *situado* à bord, trois jours avant son départ, sous la tonnelle Royale d'embarquement, devant le *Castellano*, le sergent major, le Trésorier Royal et le *General* du navire, tous placés sur une estrade, le Secrétaire Royal appelait un par un les membres de l'équipage pour leur remettre en mains propres leur solde, et le noter sur une liste<sup>617</sup>. Une des raisons de ce formalisme était que parfois il y avait plus de *gente de Mar y Guerra* sur les documents que ce qui embarquait réellement, soit parce que l'équipage qualifié qui avait fait le voyage de Manille à Acapulco avait déserté, soit parce qu'à Acapulco on gonflait les comptes-rendus pour justifier plus de dépenses<sup>618</sup>.

La constitution de l'équipage, disponible dans les comptes des Officiers Royaux, permet de mieux comprendre comment le bateau était commandé et organisé pour assurer l'ensemble de ses tâches.

Le commandement était assuré par un *General* et un *capitán y maestre*. La navigation demandait la présence d'un chef pilote accompagné d'un ou deux adjoints. Les questions administratives requerraient un contremaître et un secrétaire. Pour le soutien de l'équipage, on embarquait un aumônier et un chirurgien. Pour la distribution de la nourriture, il fallait un *despensero* -commis-, et un *alguacil del agua* -gardien de l'eau-. Un plongeur pouvait être très utile en cas d'accident et un patron aidait à la bonne gouvernance du bateau. La défense était à charge du *condestable* et des artilleurs. Le nombre de marins, moussettes et pages, était variable: les chiffres ne comprenaient pas les esclaves, qui n'étaient pas payés par la *Caja Real* mais faisaient le voyage aller et retour comme domestiques des officiers, même s'ils participaient à la manœuvre du galion.

La liste des salaires qui furent payés en 1655 à bord du galion San Francisco Javier montre la hiérarchisation des fonctions à bord: le *General* était payé quatre mille cent vingt-cinq pesos, le chef pilote six cents pesos. Les postes de maître, contremaître, adjoint de pilote,

---

<sup>615</sup> AGI. Filipinas, 68/1688-1701/Autos sobre la arribada del galeón Santo Niño y Nuestra Señora de Burgos.

<sup>616</sup> Esteban de la Carrera y Prado, *op. cit.*, p. 75.

<sup>617</sup> AGI. Contaduría 905B, 1653/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>618</sup> AGI. Filipinas, 68, 1688-1701/Autos sobre la arribada del galeón Santo Niño y Nuestra Señora de Burgos. Recomendación de Juan Grau Monfalcón.

charpentier, plongeur, tonnelier, calfateur et *condestable* trois cents pesos, avec droit à une ration et une *caja artillera*, une cantine pour artilleur, pour leurs effets<sup>619</sup>.

Les tâches de secrétaire, patron, gardien de l'eau et artilleur touchaient deux cents pesos et avaient les mêmes avantages.

Les marins, de même que le chirurgien, recevaient cent cinquante pesos, plus une ration et *una caja marinera*, une caisse de marin, les mousses espagnols cent pesos, et les simples mousses soixante pesos, les deux ayant droit aux mêmes avantages que les marins. L'aumônier recevait cinquante pesos plus une ration et le droit à une caisse de marin.

Comme à bord de tous les bateaux, tout membre d'équipage, y compris les pages, avait une fonction importante dont il ne pouvait s'échapper, nécessaire pour tous, ce qui évitait l'isolement de la *gente de Mar y Guerra*. Les diverses concessions attractives que tous recevaient adoucissaient la sérieuse difficulté du travail et diminuait le risque de désertion.

### 1.2.2. Le commandement et le contrôle du bateau.

Même si le galion de Manille était la propriété du Roi, de qui il tenait la mission royale d'apporter le *situado* et le *socorro* aux Philippines, et même si les équipages étaient payés par la *Real Hacienda*, tout le personnel de ces navires, du *General*<sup>620</sup> aux mousses, avait la possibilité de participer au commerce avec l'approbation tacite des fonctionnaires de Manille et de la Nouvelle Espagne, et ce bien que les lois l'interdisent. La mission stratégique et politique donnée par le Roi se transformait ainsi en une grande facilité pour l'enrichissement des particuliers.

Le favoritisme et le népotisme dans les nominations de commandement des galions furent une prérogative importante et lucrative du gouverneur et, de façon occasionnelle, du Vice-Roi. Les charges à Manille se vendaient aux parents, aux amis ou aux plus offrants<sup>621</sup>. En 1697, une *Cédula Real* ordonna que les marins soient nommés selon leur compétence technique, mais souvent il n'y avait pas de personnel expérimenté en raison de l'éloignement des Îles, des difficultés de voyage, et surtout de la tentation qu'un seul voyage suffisait pour enrichir tout le monde, depuis le contremaître jusqu'au *General de la Carrera*.

L'*Almirante y General*, comme on appelait à bord du galion de Manille le personnage le plus important du navire, devait faire preuve de nombreuses qualités humaines comme le courage

---

<sup>619</sup> AGI. Contaduría, 905B, 1654/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>620</sup> Depuis le XV<sup>ème</sup> siècle jusqu'à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, le grade de *General* de la Marine espagnole était concédé au commandant en chef de la *Carrera* même s'il naviguait seul.

<sup>621</sup> William Schurtz, *op. cit.*, p. 200.

et la sagacité au combat, la discrétion et l'honnêteté dans l'organisation et la direction du galion; il devait surtout être pieux et affable pour commander aux marins les plus jeunes comme les mousses et les pages, et enfin rigoureux dans les moments difficiles<sup>622</sup>. Le *General* avait la responsabilité principale de la mission de transport, unique à l'année, sans avoir à s'intéresser au nombre de bâtiments qui faisaient le transit, ni à la conduite effective de ces navires, manière assez moderne dans le commandement et l'organisation.

Dans le château du galion, les chambres principales étaient données au *General* et au capitaine. La première chambre logeait le *General*, et la seconde le capitaine, en accord avec la coutume des marins qui mettent les numéros impairs à tribord, à droite, et les numéros pairs à bâbord<sup>623</sup>.

Pour obtenir la fonction, la plus convoitée de celles que le gouverneur attribuait aux Philippines, on payait entre six cents et dix mille pesos<sup>624</sup>. Le poste de *General* met en évidence les raisons qui justifiaient certaines *des Leyes de la Navegación y Comercio de Filipinas de la Recopilación de Indias* en vigueur au XVII<sup>e</sup> siècle: en arrière-plan, il y avait une série d'intérêts réels qui touchaient jusqu'au vice-roi à la Nouvelle Espagne, au gouverneur et à ses subordonnés aux Philippines.

En 1610, le marquis de Montesclaros, alors vice-roi du Pérou, donna son avis au Roi quand le *Consulado* et la *Universidad de Mercaderes* de Séville demandèrent que le commerce avec les Philippines se fasse directement avec l'Espagne. Dans cette lettre de *gobierno*, il mentionnait que, pour la fonction de *General* du galion, les Vice-Rois choisissaient des personnes *muy a propósito, y las elijarán siempre pues le fían su honra, y al General no le está bien traer sus navíos sobrecargados, pues no es interesado en los fletes*.

Effectivement, il y eut des cas litigieux, comme celui du *General* Antonio Nieto que présenta l'évêque de Troya frère Ginés Barrientos en 1683: on interdit au *General* d'être présent au moment du chargement du galion pour pouvoir embarquer les marchandises que le Gouverneur des Philippines envoyait à la Nouvelle Espagne; le plus grave problème fut que la *capitana* tomba en *arribada* pour être partie surchargée<sup>625</sup>.

---

<sup>622</sup> AGI. Filipinas, 68, 1688-1701/Autos sobre la arribada del galeón Santo Niño y Nuestra Señora de Burgos. Instrucciones de Gabriel de Curucelaegui para el almirante y general del galeón Santo Niño y Nuestra Señora de Guía Lucas Mateo de Urquiza.

<sup>623</sup> *Ordenanzas de Marina, para los navíos del Rey, de las islas Pilipinas que en guerra, y con Reales permisos hacen viajes al reino de la Nueva España, u otro destino del real Servicio*. Tomo Primero, Libro cuatro. Artículos Primero y Segundo. 1757.

<sup>624</sup> FERNÁNDEZ, Miguel Ángel. *La Nao de China*, Monterrey, Grupo Vitro, 1998, p. 51.

<sup>625</sup> AGI. Filipinas, 75, N.11. 03-06-1683/Carta de Ginés Barrientos sobre carga de las naos.

Mais habituellement, la règle était autre, car le *General*, en plus de la nomination de ses subordonnés, était chargé de surveiller le chargement complet du navire, et était responsable de ce qui passait en contrebande<sup>626</sup>. Pour ces raisons, ce poste recevait de cent à cent cinquante mille pesos de la part des passagers et des commerçants de Manille, de Nouvelle Espagne et du Pérou, qui embarquaient ou mettaient des marchandises à bord du galion de Manille. Ce poste fut tellement important que le fils même du Gouverneur des Philippines, don Felipe Montemayor y Prado, fut le *General* du galion à bord duquel voyagea Pedro Cubero Sebastián.

Fréquemment, un *General* du XVII<sup>ème</sup> siècle ne faisait qu'un ou deux voyages. Dans son *Diario de Sucesos Notables*, Antonio de Robles mentionnait qu'en 1666, Francisco Esteivar était arrivé comme *General de la nao de China* et qu'il était resté à la Nouvelle Espagne; au retour du galion, don José de Zamora avait pris le poste. En 1667, il expliquait que lors du voyage retour du galion San José, le *General* était le capitaine Pedro Rodriguez, parce que le *General* Antonio Perez, qui l'avait amené et avait fait un autre voyage en 1665, était resté à la Nouvelle Espagne<sup>627</sup>. Ces cas montrent que seul le Vice-Roi avait pu autoriser ces mouvements et nominations, même si la Loi 43. Livre 8. Titre 45 de la *Navegacion y Comercio de Filipinas de la Recopilacion de Indias* de 1635 interdisait au Vice-Roi de modifier les nominations du *General* et d'officiers du galion et les successions prévues depuis Manille, même en cas de mort ou d'absence.

Ainsi, en ce qui concerne la fonction de haute responsabilité de *General*, on observe les mêmes luttes d'influence pour en obtenir la charge; tout se passait comme à terre, pour les postes de *Castellano*, d'Officiers Royaux ou du curé *beneficiado*. En théorie les charges devaient être occupées par des personnes ayant la confiance du Roi ou de son représentant, mais en même temps, on devait satisfaire les intérêts réels, si différents et beaucoup plus personnels. En mer comme à terre, il y avait une superposition de devoirs et d'intérêts, d'un côté le service pour le Roi et de l'autre les profits individuels très lucratifs.

Le deuxième personnage du galion de Manille était le *capitán y maestre*: comme *capitán*, il était chargé de la direction, de la discipline, et de la sauvegarde du galion, et on lui demandait de faire preuve de connaissances maritimes, comme être capable de prendre la hauteur des

---

<sup>626</sup> Manuel Carrera Stampa, *op. cit.*, p. 103. Dans: La Nao de la China.

<sup>627</sup> ROBLES, Antonio de. *Diario de Sucesos Notables*, Tomo I, México, Editorial Porrúa, 1946, p. 15. (Colección de Escritores Mexicanos, n° 30).

astres. Comme *maestre*, il était responsable de l'administration des biens transportés, des échanges commerciaux et du respect de la réglementation Royale. Il agissait comme *maestre* quand il recevait l'argent du *situado*, ainsi que les différentes Bulles envoyées à Manille. Ainsi, la gestion d'autant d'argent et de valeurs faisait peser sur lui une énorme responsabilité: Pedro de Castañeta, le *capitán y maestre* du galion San Andrés, reçut de la part des Officiers Royaux d'Acapulco deux cent quarante-sept barres d'argent estampillées, de différents titres, petites et grandes, en *barretones y lenguados*<sup>628</sup>.



Fig. 59: Lingot d'argent. Collection du Musée de las Américas. Madrid.

En 1615, *capitán y maestre* de la *capitana* Santiago, Juan Ruiz reçut dix paquets de Bulles de la Sainte Croisade de premier prêche, ainsi que cent quatre-vingt-dix-sept mille deux cent quarante-deux pesos et cinq *tomines* d'or courant, tout à emporter aux Philippines. Pour être attentif à la réalisation de ces tâches, il se détourna des problèmes internes du bateau *como la correcta colocación de los víveres, de la munición, de la carga, o la limpieza, y aun la carena del barco*<sup>629</sup>. Entre l'une et l'autre responsabilité, il apparaît évident que le *capitán y maestre* reléguait ses occupations maritimes pour se dédier à la surveillance du *situado* et des Bulles.

Ce poste pouvait être assigné seulement par le Gouverneur des Philippines avec le risque de jugement de *residencia* si la personne choisie n'était pas honnête ou compétente<sup>630</sup>. Néanmoins, les vice-rois de la Nouvelle Espagne continuèrent à les nommer ou se donnèrent la liberté des désignations et des promotions: en 1672, le vice-roi marquis de Mancera, en raison des mérites et services de Juan Fernández de Nebril, le nomma comme *capitan y maestre* de la *capitana*, quand le capitaine précédent don Juan de Ochoa fut promu au poste

<sup>628</sup> AGI. Contaduría, 902, desde 4-XII-1609 hasta fin octubre-1610/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>629</sup> AGI. Contaduría, 903, desde el 7 de enero de 1615 hasta el 31 de diciembre de 1616/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>630</sup> Pour occuper ce poste, on exigeait une caution qui pouvait être payée dans les *Cajas Reales* de la Nouvelle Espagne ou des Philippines.

de *General y Almirante*<sup>631</sup>, bien que l'ordre de 1663 établisse qu'en cas de perte par décès, ou pour toute autre raison, l'attribution des grades des officiers dût être automatique.

### 1.2.3. La conduite du navire.

Le pilote occupait la troisième place de la hiérarchie fonctionnelle d'un galion. Outre les connaissances que nous avons déjà mentionnées, il devait s'entendre avec le capitaine, surtout en cas de difficultés maritimes comme le mauvais temps ou la navigation dans des passages dangereux, où il est impératif de se faire mutuellement confiance. Pour Francisco de Ruesta, chef pilote de la *Carrera de las Indias*, un bon pilote était celui qui savait s'occuper du navire *del puerto de adonde sale al que va*<sup>632</sup>.

Cette charge avait un grand prestige dans la *Carrera*, mais s'il était déjà difficile de trouver des pilotes éprouvés pour la flotte des Indes<sup>633</sup>, le problème était encore plus délicat pour le galion de Manille: peu nombreux, ils n'avaient pas d'expérience ou étaient mal préparés, même si le vice-roi Montesclaros assurait que les pilotes étaient examinés comme il convenait et que *pocas veces he visto alistarse en ninguna parte hombres que no lo sean o deseen*. La situation était autre, à cause du manque d'expérience qui fit perdre les galions en 1620<sup>634</sup> et en 1624<sup>635</sup>, ou parce qu'ils étaient impliqués dans le commerce et qu'ils abandonnaient le bateau une fois fortune faite. Ces raisons poussèrent à employer des étrangers comme le pilote portugais Antúnez qui amena sans encombre le *patache* par lequel voyagea Fernández de Navarrete; et même si l'interdiction d'emploi d'étrangers à bord du galion fut stipulée en 1696, le manque de pilotes obligea à continuer à en employer<sup>636</sup>.

Durant la plus grande partie du XVII<sup>e</sup> siècle, le pilote du galion de Manille voyagea avec ce que les comptes de la *Caja Real* d'Acapulco appelaient son accompagnateur; celui-ci devait le remplacer dans la conduite du navire en cas de décès du pilote. On voit ainsi que la mort fut aussi une autre cause de leur rareté: en 1624, les Officiers Royaux prévenaient la *Real Audiencia* qu'en raison du décès du chef pilote, Francisco Rosales était nommé comme son successeur mais ils ajoutaient aussi: *hacen falta pilotos*<sup>637</sup>. Et presque à la fin du siècle, lors du voyage de Gemelli Careri, le chef pilote Pedro Fernández était portugais et voyageait

---

<sup>631</sup> AGN. Indiferente Virreinal. Media anata. Expediente 16. Año 1672. Caja 6479. Folio 2.

<sup>632</sup> Salvador Albert Bernabéu, *op. cit.*, p.340. Dans: Cualidades de los pilotos de Indias.

<sup>633</sup> Salvador Albert Bernabéu, *op. cit.*, p.339. Dans: Cualidades de los pilotos de Indias.

<sup>634</sup> Nuestra Señora de Guía.

<sup>635</sup> Le San Joseph se perdit en vue de la baie de Manille.

<sup>636</sup> RUEDA SMITHERS, Salvador, «La Nao de China Riqueza a contracorriente», *Arqueología Mexicana*, Sept.-Oct. 1998, vol. VI, n° 33, p. 59.

<sup>637</sup> AGI. Contaduría, 904 desde febrero hasta fin de diciembre de 1624/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.



avec deux pilotes assistants ; bien que l'un d'entre eux soit robuste, il fut difficilement convaincu de se confesser, et mourut en une nuit<sup>638</sup>.

Un problème habituel que les pilotes de ce siècle rencontraient était la perte de la vue d'un œil, en raison de l'utilisation du quadrant qui manquait de filtres de protection contre le soleil: en réalisant leurs mesures pour trouver la latitude, les pilotes exposaient leur yeux de manière directe à la lumière ultraviolette, ce qui leur brûlait la rétine et les laissait borgnes<sup>639</sup>. En 1608, le Procureur Général des Philippines Hernando de los Ríos Coronel avait proposé un instrument qui aiderait à *tomar el altura a medio día*<sup>640</sup>, mais celui-ci n'était malheureusement pas à la hauteur de ceux qui furent utilisés au XVIIIème siècle.

Pour exécuter ses mesures qui demandaient beaucoup de précision, le pilote travaillait sur le château, endroit de plus grande stabilité du navire et où la conduite était effective; on y trouvait la barre<sup>641</sup>, raison pour laquelle on attribuait au chef pilote la cabine de tribord, -à droite-, et à son aide la seconde cabine de bâbord. Régulièrement, les pilotes louaient ou logeaient les voyageurs dans leurs cabines, comme le fit le capitaine et marchand Vasco Fernández qui paya à l'arrivée à Acapulco quatre cents pesos au chef pilote Joan de Morgana pour la location de la moitié de sa cabine<sup>642</sup>.

Le poste de secrétaire de bateau était un emploi temporaire, qui n'était exercé que durant le voyage aller ou retour. Un membre d'équipage honnête, qui sache lire, écrire et compter, pouvait occuper cette charge considérée comme de troisième classe par rapport aux autres secrétaires publics. Durant le trajet, et seulement en cas de décès, on pouvait le remplacer en lui nommant un successeur après l'accord des passagers<sup>643</sup>. Ses fonctions commençaient dès l'embarquement de *la gente de Mar y Guerra*: au moment de la revue, il vérifiait les listes et en cas de modifications, il en rendait compte au Vice-Roi *para evitar el gran daño y perjuicio del Real Haber*<sup>644</sup>. Durant la traversée, il recueillait les testaments des moribonds, enregistrait les pertes, faisait les inventaires et rédigeait les écritures de tous les passagers et de l'équipage. Ce pouvait être un marin très utile: le *patache* à bord duquel voyagea frère

---

<sup>638</sup> Giovanni Francesco Gemelli Careri, *op. cit.*, p.163. Dans: A voyage to the Philippines.

<sup>639</sup> Information de la Dr. Sánchez-Navarro.

<sup>640</sup> AGI. Filipinas. 36, N. 22.

<sup>641</sup> Les chefs pilotes étaient responsables de deux équipements considérés comme principaux, la barre et la trinquette, probablement parce que cet appareil et cette voile particulière d'avant servent à contrôler la route du navire et à le diriger de façon précise. Dans: Diego Garcia de Palacio, *op. cit.*, p. 156.

<sup>642</sup> AGN. Indiferente Virreinal. Filipinas. Caja 5247. Expediente 064. 1601.

<sup>643</sup> HEREDIA HERRERA, Antonia. «Los escribanos de naos», *Separata de, Jornadas de Andalucía y América*, 1991, Actas 9º, p. 299.

<sup>644</sup> AGI. Filipinas, 68, 1688-1701/Autos sobre la arribada del galeón Santo Niño y Nuestra Señora de Burgos. Recomendación de Juan Grau Monfalcón.

Domingo Fernández de Navarrete fut sauvé de l'échouage dans les canaux entre les îles de l'Archipel grâce au secrétaire qui se rendit compte de la présence des hauts fonds.

Le poste de contremaître était de grande utilité pour surveiller que les ordres du capitaine en matière de police et de discipline, de gardes, de propreté, de lumières, de feux du four, et une foultitude d'actions de l'équipage tant à la mer qu'au port, soient respectés et exécutés correctement. Il était aussi chargé des manœuvres de réception, d'enregistrement et d'embarquement à bord du chargement du galion, sans en être le véritable responsable, mais il était un acteur principal pour les décisions de répartition du personnel à leurs différentes tâches. Il devait payer une caution pour l'obtention de ce poste, et savoir lire et écrire.

Comme les officiers du galion, le contremaître était aussi impliqué dans le commerce. Hernando de los Ríos Coronel se plaignait dans sa demande au Roi parce qu'on embarquait plus de marchandises que cela n'était autorisé par la *permission*, les distribuant entre les *pañoles* et les cabines, remplissant les soutes à provisions, et surchargeant les navires<sup>645</sup>. Les officiers, comme l'équipage du galion, étaient autorisés à emmener leurs domestiques, du moment qu'ils aient été enregistrés et que les droits aient été payés, que ce soit pour qu'ils reviennent avec eux à Manille ou qu'ils soient vendus à Acapulco. Mais ils devaient payer les impôts associés: dans le cas du contremaître du galion Santa Ana, son esclave Juanico fut confisqué et liquidé à la vente aux enchères parce qu'il était hors registre<sup>646</sup>.

Nous voyons donc que presque l'ensemble des responsables du galion de Manille du XVII<sup>e</sup> siècle tenait deux occupations simultanément : une directement liée au navire, pour la navigation ou la direction de l'équipage, et l'autre en liaison avec le commerce. Ce double intérêt pouvait avoir des conséquences fatales si, après avoir surchargé le galion, ils avaient la mauvaise chance de rencontrer une tempête dans les canaux étroits des îles: dans le meilleur des cas, les paquets étaient jetés à la mer pour alléger le navire, dans le pire, le galion s'échouait, tombant en *arribada*, ce qui entraînait de graves préjudices pour les Philippines.

Néanmoins, le manque de personnel capable lassait-il de punir les responsables d'infractions?

Les récits montrent que le mélange de tâches officielles pour le service du Roi et d'arrangements, peut-être pas tant contre la loi mais bien près de la limite légale, était autorisé grâce à des sortes de collusions entre les hauts responsables comme le Vice-Roi, le

---

<sup>645</sup> AGI. Filipinas, 27, R, 4, N.108.

<sup>646</sup> AGI. Contaduría, 902, desde 05-08-1607 hasta fin de 09-1607/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

Gouverneur, ou le *Castellano*, et des gens de niveau subalterne qui profitant de ces alternatives, amélioreraient le salaire infime qu'ils recevaient de la Couronne.

L'histoire suivante nous le montre: dans sa *Relación de las Islas Filipinas*, l'amiral don Jerónimo de Bañuelos y Carrillo révélait qu'en 1637 il avait été obligé par don Pedro de Quiroga à appareiller d'Acapulco au plus tard le premier avril, au risque de perdre le navire s'il partait après, malgré le mauvais état dans lequel se trouvait le galion San Juan Bautista qui avait perdu son mât durant le voyage vers Acapulco. Une fois en haute mer, Bañuelos y Carrillo demanda au contremaître de lui présenter l'existant des voiles et des cordages; voyant qu'ils ne disposaient pas de voiles de rechange, et qu'ils avaient seulement un câble neuf et un vieux qui servait à attacher les canons pour que ceux-ci ne bougent pas, le contremaître lui présenta l'inventaire rédigé lors du départ de Manille. Il découvrit que le galion avait été équipé de trois voiles de rechange, de cinq câbles et de nombreux gréements. Mais à cause du mauvais temps, la mer avait emporté les voiles et à la sortie de San Bernardino, ils avaient perdu les câbles. Le contremaître, sans que don Jerónimo le demande, lui confessa qu'il avait employé l'argent destiné à acheter des marchandises pour payer la dette de trois mille écus qu'il avait contractée pour sa charge de contremaître, et que de toutes façons il n'avait pas trouvé son compte dans la marchandise. Bañuelos y Carrillo voulut le punir, mais le contremaître obtint la protection du *General* qui interdit de le sanctionner avant d'arriver à Manille. Finalement et contre la volonté de don Jerónimo Bañuelos y Carrillo, la ville de Manille disculpa le contremaître parce qu'il avait payé sa charge<sup>647</sup>. Il est probable que cette décision a été prise en raison de la rareté de *gente de mar*, même si on interdisait aux *cabos*, amiraux et officiers, qu'ils puissent *tratar, contratar, ocupar, ni cargar*, sous peine d'interdiction à vie de travailler à bord du galion<sup>648</sup>.

#### 1.2.4. L'équipage.

Le second du contremaître était le *guardián*, le patron, chef des mousses et des pages, chargé de l'embarcation par laquelle on exécutait les manœuvres de chargement et de déchargement du galion, comme de la propreté, du maintien des réserves de bois et d'eau du navire, et de la vérification que de nuit le four soit éteint et les lanternes et bougies allumées.

---

<sup>647</sup> BAÑUELOS Y CARRILLO, Hieronimo. *Relation des Isles Philippines. A translation of Estado de las Islas Filipinas y sus conveniencias*. In, THEVERNOT, Melchisedec. *Relation de divers voyages curieux qui n'ont pas esté publiées...données au public par les soins de feu Melchisedec Thevernot*. T I, Chez Tomas Moette, Paris, 1696, p.1-7.

<sup>648</sup> Ley 48. Libro 9. Titulo 45. De la navegación, y comercio de Filipinas de la Recopilación de Indias.

Équipement utile et nécessaire à bord du galion, le four était extrêmement dangereux. Selon la Loi, il devait se trouver en dessous du château avant; par temps de forts vents, on devait tenir des seaux d'eau parés à proximité. Le repas de l'équipage pouvait seulement être cuisiné en chaudrons, et le four devait être éteint avant la tombée de la nuit<sup>649</sup>. Les seules lumières qui pouvaient rester allumées toute la nuit éclairaient le pont, et à l'intérieur celles de *Santa Barbara*<sup>650</sup>. L'énorme consommation de chandelles, leur coût et leur provenance, sont mentionnés dans les comptes des Officiers Royaux: en 1611, pour les galions Santa Ana et San Juan Bautista, on acheta trois cent soixante-sept paquets de bougies à un peso le paquet. Si au début elles provenaient d'Espagne, vers 1627 elles venaient de Chilapa, et on produisait en 1659 ces bougies dans les services annexes de l'arsenal d'Acapulco. La continuité de sa fabrication montre son importance à bord.

Le *despensero* se préoccupait du bien-être des personnes: on lui demandait d'être sage, résistant, et taiseux, mesuré pour la nourriture et la boisson, car il assurait la subsistance du personnel; il devait alimenter tout le monde pendant le voyage, alternant le poisson et la viande selon les jours de jeûne, les légumes, le vin, et le biscuit. Selon William Schurtz, les passagers durant le voyage *se veían obligados a dar una propina al despensero para asegurarse la comida*<sup>651</sup>.

Par ailleurs, le *despensero* était chargé des pages qui dressaient la table, balayaient la *tolda*. Le soir, ils s'assuraient que ceux-ci récitent leur catéchisme à voix haute et audible et qu'après le catéchisme ils sonnent la cloche pour appeler à la prière.

Le charpentier et le calfateur avaient en commun la technicité de leurs fonctions. On leur demandait d'être bons marins et d'embarquer avec leurs propres outils de maintenance et de réparation. Pendant la navigation, le calfateur devait être attentif à réparer les avaries en cas d'apparition d'eau, et à surveiller la pompe.

Le plongeur devait être habile nageur, pour reconnaître sous l'eau les avaries dont avait souffert le galion après un incident. Tous les officiers du galion étaient impliqués dans le commerce et le plongeur ne faisait pas exception: en 1684, le plongeur du galion San Telmo, Esteban de la Cruz, s'entendit avec Bartolomé Ezquiroz, *encomendero* d'Acapulco et représentant d'Andrés Díaz de Orozco, *vecino* de la ville de Mexico, pour emporter à Manille

---

<sup>649</sup> Ley 19. Libro 9. Título 45. De la navegación, y comercio de Filipinas de la Recopilación de Indias.

<sup>650</sup> Ordenanzas de Marina. Libro sexto, Policía y Disciplina, *op. cit.*, p. 34.

<sup>651</sup> William Schurtz, *op. cit.*, p. 240.

mille pesos d'or commun *en moneda doble mexicana* et les remettre à Cavite à don Juan de Neues<sup>652</sup>.

La santé et le soutien de la personne étaient du ressort du chirurgien-barbier. Il rasait les barbes et les cheveux, et par ailleurs il soignait les blessures, faisait les saignées, posait les ventouses, amputait. Au XVII<sup>ème</sup> siècle, le chirurgien ou barbier était considéré comme subalterne au médecin parce qu'il ne détenait pas de grade académique<sup>653</sup>. Son art était plus manuel, ses instruments étaient semblables à ceux qu'utilisaient les barbiers, mais à la Nouvelle Espagne ils furent les premiers à utiliser les traditions indigènes pour soigner, techniques qui furent par la suite mises en pratique sur le galion. Il est intéressant de savoir que les mêmes médicaments et traitements étaient utilisés à l'hôpital des *hipólitos* d'Acapulco comme à bord. Le chirurgien-barbier ou chirurgien était logé dans *Santa Barbara* en *catre firme* à bâbord; il prenait ses repas à la table du capitaine. On observe dans les comptes des Officiers Royaux que de 1623 à 1632 le chirurgien-barbier ou simple chirurgien ne recommença jamais le voyage.

#### 1.2.5. La défense du galion.

La richesse transportée par le galion tant à l'aller qu'au retour d'Acapulco exigeait qu'il soit protégé. Nous pourrions dire que le galion de Manille, propriété du Roi, était à la fois un navire militaire avec tout ce qui était nécessaire à sa défense -canons, arquebuses, mousquets, artillerie de mer, soldats-, et un bateau de charge grâce à l'autorisation octroyée à la ville de Manille pour qu'elle profite de ce voyage et puisse avoir des ressources de l'activité commerciale autorisée.

De Manille, le galion arrivait armé et emportait ses effectifs de guerre, mais au retour d'Acapulco, c'était réellement un bateau de guerre dans lequel embarquaient les troupes d'infanterie qui partaient pour la défense des Philippines, les remplaçants de *la gente de guerra* du galion, les munitions. Durant la traversée, comme pour tout navire militaire, on y exécutait des exercices d'entraînement qui préparaient les nouveaux artilleurs à la lutte en mer. Ce personnel était sous la responsabilité du *condestable*, qui avait aussi sous sa surveillance l'artillerie et les armes, la poudre, les munitions et supervisait les exercices.

---

<sup>652</sup> AGN. Indiferente Virreinal. Filipinas. C. 3350. Ex. 28. 1684

<sup>653</sup> RODRÍGUEZ SALA, María Luisa. *Los cirujanos del mar en la Nueva España, (1572-1820, ¿Miembros de un estamento profesional o una comunidad científica?* México, Instituto de Investigaciones Sociales de la Universidad Nacional Autónoma, 2004, p. 23.

Il devait savoir utiliser tout ce qui était en relation avec les armes de guerre de son temps, les canons, les mousquets, les arquebuses, mais aussi fabriquer des grenades, des bombes de feu, etc. A son embarquement, il devait vérifier la soute à poudres et munitions dont les murs devaient être correctement tapissés pour éviter l'humidité et la propagation d'incendie qui aurait été allumé dans la cale ou à la cambuse. Il devait surveiller que les canons soient bien fixés, que leurs boulets soient correctement placés à leurs côtés, et veiller à ce que tout le matériel nécessaire aux canons soit correctement rangé sous le château et dans Santa Barbara. On lui demandait de rendre compte de l'utilisation des boulets pour les salves, pour les saluts au canon, ou pour le combat, ainsi que de la destruction, perte ou mauvais état de tout ce qui touchait au matériel d'artillerie.

Les artilleurs posèrent problème durant le XVII<sup>ème</sup> siècle. Les *Leyes de la Navegación y Comercio de las Islas Filipinas* demandaient que les navires viennent bien armés et que pour chaque pièce on puisse compter un artilleur. Quand Carrera Stampa indiquait que *cuarenta artilleros de mar* embarquaient à bord du galion, il donnait une indication du XVIII<sup>ème</sup> siècle. En effet, en 1600, Pedro Texeira expliquait que même avant de partir de Manille, il s'était rendu compte du danger d'avoir à rencontrer des pirates à l'arrivée sur les côtes de Nouvelle Espagne, et disait que pour protéger le galion et son chargement qui était évalué à *cerca de cuatrocientos mil ducados, no había más de siete u ocho espadas y un arcabuz mal en orden*<sup>654</sup>. Dans les comptes de paiement des Officiers Royaux d'Acapulco, on compte sur l'*almiranta* San Jacinto six artilleurs et un *condestable*, et sur la *capitana* San Ignacio cinq artilleurs et leur *condestable*<sup>655</sup>. En 1644, Diego Fajardo écrivait au comte de Salvatierra que...*la falta de artilleros y gente de mar que se padece es grande*<sup>656</sup>. En 1699, le Nuestra Señora del Rosario partit avec dix-neuf artilleurs au total<sup>657</sup>.

L'artilleur de mer, ou *lombardero* comme l'appelle Diego Garcia de Palacio, probablement à cause du type de canons que l'on embarquait sur les galions de la flotte, habile, pouvait avoir sous sa responsabilité la conduite de deux canons à bord du galion de Manille.

Les manœuvres de combat répétées par des exercices en haute mer consistaient à utiliser le canon, et à rappeler aux postes de combat. Pour cela, il fallait débarrasser les ponts et les batteries, mettre en place les munitions et se préparer à l'offensive, *empalletar* le bâtiment en fabriquant un bastingage avec les vêtements et la literie de l'équipage, ou des *salchichones*, -des saucissons dans le langage maritime du moment-, faits de vieux bouts de corde, pour se

<sup>654</sup> Manuel Romero de Terreros, *op. cit.*, p. 40.

<sup>655</sup> AGI. Contaduría, 904, 1627/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>656</sup> AGI. Filipinas, 9, R, 1, N.1.

<sup>657</sup> AGI. Escribanía, 186C/1699/Pleitos Audiencia de México.

mettre à couvert des balles de l'ennemi. Dans le cas où il y aurait le feu, on répartissait des seaux d'eau par tronçons. Tous ces entraînements devaient être menés rapidement et en ordre; dans ce but, la discipline faisait partie de la formation des compagnies d'infanterie embarquées pour les Philippines.

Au XVII<sup>ème</sup> siècle, la guerre sur mer se livrait face à face; on enseignait et s'entraînait à plusieurs manœuvres durant les exercices. Les compagnies d'infanterie, ainsi que la *gente de mar*, devaient connaître le maniement des armes. Pour le tir, les deux personnes nécessaires se plaçaient de profil de chaque côté de la pièce, et l'artilleur donnait au sifflet ses ordres qui devaient être exécutés avec rapidité. Le premier temps était la vérification de la présence de tous les matériels nécessaires pour le tir, et la préparation de la bouche du canon en enlevant la tôle qui empêchait que l'eau ne rentre. On grevait le canon de palanquins pour qu'il puisse reculer, on le chargeait et le pointait: pour cela, on recommandait de pointer là où c'était utile sans que *ningún cañonazo se tire en duda si acertara o no*<sup>658</sup>, comme expliquait Diego Garcia de Palacio. On utilisait différents types de boulets en fonction de l'effet recherché: pour abattre les mâts, ou le gréement et les voiles, on utilisait des boulets à chaîne; pour couler le navire ennemi, en tirant à courte distance sous la ligne de flottaison, on utilisait des boulets simples; si on cherchait à blesser des gens sur le pont ou sur la *tolda*, on utilisait des boulets chauffés au four pour mettre le feu, ou des têtes de clous et des goujons, un autre type de clou court. Une fois que les bateaux s'étaient abordés, on sautait avec ses armes sur l'autre navire, pour se battre au corps à corps.

#### 1.2.6. Les marins et l'exécution des ordres.

Les équipages étaient composés de marins, les plus expérimentés, de mousses en période de formation, et de pages qui s'engageaient pour apprendre le métier de la mer.

Ils pouvaient s'engager volontairement, mais très souvent, et en raison de la sempiternelle carence, on enrôlait de force les vagabonds ou les gens désœuvrés. L'équipage était constitué d'Espagnols, de Novohispanos -la *Caja Real* d'Acapulco décrit qu'ils pouvaient être envoyés de Vera Cruz, de la ville de Mexico, d'autres villes de la Nouvelle Espagne, et d'Acapulco même où on pouvait recruter- et d'indiens *chinos* qui formaient principalement le groupe des mousses, en provenance de *Paranaque, Longalo, Tondo, Cagayán y Cavite, de regiones del sur y este de Asia, incluyendo el Japón, China, India, Ceylán, Malaca y las Molucas*<sup>659</sup>. Tant les marins que les mousses *chinos* étaient considérés comme manquant

---

<sup>658</sup> Diego García de Palacio, *op. cit.*, p. 117. Capitulo XXIX, El Condestable y Lombarderos.

<sup>659</sup> Deborah Oropeza, *op. cit.*, p. 61.

d'expérience et indécis. Ils étaient payés moins que les autres marins et mousles. Hernando de los Ríos Coronel rendait compte que *el marino filipino recibía el mismo trato de los perros*<sup>660</sup>; ce commentaire féroce du Procureur des Îles, ajouté aux autres raisons déjà citées, explique bien l'importance des désertions à leur arrivée à Acapulco des indiens *chinos*<sup>661</sup>, mais aussi d'officiers, artilleurs, marins et mousles espagnols ou novohispanos. Ces bouleversements avaient de graves conséquences pour le galion de Manille: ils suscitaient d'un côté des réclamations constantes de la part des fonctionnaires de Manille relatives à leur traitement correct et aux prérogatives qui leur permettaient de faire du commerce avec leurs caisses; et d'un autre côté, à l'arrivée du galion à Acapulco, on leur interdisait de sortir du périmètre du port, et les inspections redoublaient, au débarquement, à l'embarquement et avant d'appareiller.

Le nombre de *gente de Mar y Guerra* à bord des galions n'était pas fixe pour tous les bateaux. Dans les deux galions qui en 1627 firent le voyage de retour à Manille dont nous avons déjà parlé, le San Ignacio emportait cent soixante hommes d'équipage, marins, mousles et pages, et le San Jacinto cent quatorze.

L'équipage embarquait et s'installait avec ses caisses sur le pont, sous le château. Pour dormir, ils cherchaient de la place libre entre les caisses et le gréement, entassés sur les ponts. Cette population rude, marquée par les cicatrices, avait de vingt à trente-trois ans, alors que les pages pouvaient être adolescents.

Le galion de Manille étant un bateau du Roi, on pourrait penser que l'équipage était en uniforme, mais à la différence du XVIII<sup>e</sup> siècle, on sait seulement que les indiens *chinos* devaient être protégés contre le froid.

Les marins expérimentés, ou *de profesión* comme les appellent les Officiers Royaux en 1623<sup>662</sup>, manœuvraient la voilure et les apparaux, tenaient la barre, remontaient l'ancre, pouvaient relever les hauteurs et travaillaient sur le gréement et la voilure. Les mousles aidaient les marins dans leurs manœuvres, montaient dans les mâts pour arranger les voiles, écopiaient l'eau à l'aide de la pompe, et entretenaient l'embarcation. La navigation ne les concernait pas. Étant les plus jeunes, les pages se voyaient gratifiés d'une attention particulière de la part du capitaine. Ils étaient embarqués pour faciliter la vie de tous les autres, en mettant la table, retournant la montre, enfin en exécutant toutes les petites tâches

---

<sup>660</sup> Francisco Santiago Cruz, *op. cit.*, p. 127. Dans: La Nao de China.

<sup>661</sup> *Ibid.* En 1618, s'enfuirent soixante-quatre des soixante-dix-sept mousles *chinos* du Espíritu Santo.

<sup>662</sup> AGI. Contaduría.904. 1623/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.



qui n'étaient pas liées directement à la mission et dont ils déchargeaient les responsables spécialisés.

Pendant que le galion naviguait, la propreté était faite durant les journées tranquilles: on mettait aux postes de combat *-zafarrancho*<sup>663</sup>-, on lavait le pont à l'eau et au vinaigre et on faisait la lessive. Gemelli Careri relate que les marins faisaient fi de toute pudeur en sortant nus quand il pleuvait pour capter l'eau.

### 1.2.7. La religion à bord du galion.

A partir de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, l'aumônier est enregistré dans les comptes des Officiers Royaux, avec un salaire de cinquante pesos<sup>664</sup>. L'envoi de religieux par chaque galion pour les Philippines et le retour à la Nouvelle Espagne pour continuer le voyage vers l'Espagne pourrait avoir été le motif pour que l'on n'enregistre pas de poste officiel d'aumônier: nous en avons les exemples avec Pedro Cubero Sebastián lors de son voyage à Acapulco et frère Domingo Fernández de Navarrete à Manille, les deux personnages prêtant leurs services durant leurs voyages respectifs.

Lors de ces trajets difficiles à la merci des tempêtes, l'aide spirituelle qu'offrait un prêtre devait être un grand soulagement. Même pour les marins les plus expérimentés, on voyageait en pleine incertitude, on taisait sa peur face à la tempête pour ne pas effrayer les autres, mais le prêtre servait à écouter, comme le fit frère Pedro Cubero Sebastián quand, après s'être confessé, le chef pilote, défait, lui dit: *señor padre muchos mares he navegado, pero en mi vida he visto tal temporal*<sup>665</sup>.

Comme à Acapulco, la religion imprégnait la vie quotidienne du galion de Manille. Même si la manière d'officier et de célébrer était différente en raison des conditions particulières, on peut dire que toute la vie religieuse et ses tâches annexe, -comme de se préoccuper des malades, des moribonds et des morts-, était organisée à bord. La messe était célébrée les dimanches et jours festifs.

La date de départ du galion pouvait coïncider avec la Semaine Sainte. Lors de son voyage à Manille, frère Domingo Fernández de Navarrete célébra la messe de la Résurrection, mais comme le *patache* était si petit, il nous explique que *...no hubo comodidad ni capacidad para*

---

<sup>663</sup> *Zafarrancho*: Selon les indications du Vice-Amiral Sáinz-Rozas, de la Marine Espagnole, ce mot vient de l'ordre donné pour *zafar los ranchos*. De *zafar*, débarquer, et *ranchos*, l'espace personnel dans lequel l'équipage accrochait son hamac. Ainsi quand on sonnait le *zafarrancho*, le poste de combat, on signifiait que le bâtiment prenait une posture particulière, que ce soit pour la propreté ou le combat.

<sup>664</sup> AGI. Contaduría 905B, 1655/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>665</sup> Pedro Cubero Sebastián, *op. cit.*, p. 340.

*celebrar aquel altísimo sacramento*<sup>666</sup>; pour dire la messe, on devait équiper une chapelle, avec tous ses ornements. A cette messe si importante, il était obligatoire que tout le monde à bord communie.

Le lever du jour commençait avec des chapelets, des litanies et un Te Deum. Les prières à haute voix se faisaient aux heures habituelles et les dimanches étaient jours de catéchisme. La présence de l'aumônier à bord du navire servait d'exemple, freinait le vice au jeu, limitait les mauvaises paroles; c'est pour cette raison que les marins lancèrent à frère Pedro Cubero Sebastián, le jour de la fête du Tribunal organisée après la découverte de las *señas*, que *sentado en una silla, siempre les andaba reprendiendo y que era el Lazarillo de la muerte, porque al que bajaba a visitar entre puentes, debajo la cubierta, al otro día lo echaban por la banda*<sup>667</sup>. En effet, l'aumônier était chargé de s'assurer que les malades soient soignés; si leur état s'aggravait, il devait aviser le capitaine, leur administrer les derniers sacrements, et veiller à ce que le malade rédige son testament. Auparavant, nous avons expliqué comment la mort harcelait le galion de Manille quand il commençait sa descente le long des côtes de la Nouvelle Espagne; Gemelli Careri mentionne la mort de l'un des accompagnateurs du pilote, puis d'un marin, enfin que l'on célébra cinq messes aux funérailles du *General* avant que son corps ne soit jeté à la mer.

Comme à terre, le coût des enterrements à la mer fut cause de plaintes et de débats: le curé de Cavite, celui d'Acapulco, ou l'aumônier du bateau, se disputaient pour les droits correspondants; les uns alléguaient que le mort appartenait à leur paroisse, et comme dans le cas du curé d'Acapulco don Melchor Añejo, la facture de l'enterrement était exorbitante.

#### 1.2.8. Moments de détente.

Mais tout n'était pas noir à bord du galion de Manille, et quand les circonstances le permettaient, des distractions étaient organisées. Les plus simples étaient de se jeter à la mer par temps calme pour se rafraîchir, et comme le raconte frère Domingo Fernández de Navarrete: *...sucedió a veces volver apresurados al patache, por librarse de los tiburones, que se descubrían*<sup>668</sup>. Une autre distraction, trouvée très agréable par les passagers et par Gemelli Careri, était de pêcher des requins, de les sortir de l'eau et de leur amarrer à la queue une planche qui les empêchait de plonger quand on les remettait à la mer, ou bien d'attacher

---

<sup>666</sup> Domingo Fernández de Navarrete, *op. cit.*, p. 301.

<sup>667</sup> Pedro Cubero Sebastián, *op. cit.*, p.343.

<sup>668</sup> Domingo Fernández de Navarrete, *op. cit.*, p. 302.

deux requins entre eux par leurs queues, rendre aveugle l'un d'entre eux et les rejeter à nouveau à la mer: l'aveugle, se croyant capturé, empêchait l'autre de plonger.

De même, on donnait quelques représentations d'humour grivois appelées *jácaras*<sup>669</sup> qui racontaient les faits de la vie joyeuse, comme celui de *Renegado Cascara*<sup>670</sup>. On jouait de la *vihuela*<sup>671</sup> ou de la guitare, on donnait des bals, on chantait. On pariait sur le jour où on verrait les côtes; pour cela, Gemelli Careri perdit deux boutons en or avec des émeraudes<sup>672</sup>, et Domingo Fernández de Navarrete rapporte qu'en raison de tant de disputes, altercations et paris sur le fait qu'ils avaient passé ou non les Mariannes, le chef pilote, un Portugais, se fâcha et jura que jusqu'à

*...el domingo siguiente por la mañana, no se habían de ver. Todos lo tuvieron por arrogancia portuguesa. Llegóse el domingo, que era el de la Santísima Trinidad, y al salir el sol envió gente al tope y dijo: hoy antes de las 8, hemos de ver las Islas de los Ladrones. Fue cosa rara, a media hora que pasó, comenzó a dar voces el de arriba, diciendo: Tierra, tierra por la popa*<sup>673</sup>.

Durant les moments de détente, on jouait aux cartes ou aux dés. Les jeux de cartes, vraie passion à la Nouvelle Espagne, étaient permis à bord bien que le Roi, par Ordonnance Royale du trente décembre 1679, ait condamné les jeux de cartes et tout autre jeu à cause du *daño que reciben las personas en el navío que vienen embarcadas*<sup>674</sup>.

A l'arrivée du galion sur les côtes de la Nouvelle Espagne, les commerçants philippins, sûrs de terminer le voyage, pariaient le montant de leurs bénéfices potentiels à la foire dans les combats de coqs<sup>675</sup>.

Il était autorisé de fumer la pipe ou le *puro*, mais ce ne l'était pas dans les chambres et les cabines: le fumeur de pipe était puni de quinze jours de prison au pain et à l'eau, et celui qui était pris en train de fumer une cigarette pouvait être sanctionné d'un an de solde, ou, à l'arrivée à Manille, des galères.

Les principes fondamentaux de vie à bord du galion de Manille étaient distincts de ses équivalents à terre, en raison des conditions maritimes propres au bateau et des périls que l'on

<sup>669</sup> Propres au siècle d'or espagnol.

<sup>670</sup> William Schurtz, *op.cit.*, p. 245.

<sup>671</sup> *Vihuela* : Dénomination archaïque d'une sorte de viole jouée avec un archet.

<sup>672</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op.cit.*, p. 159. Dans: A voyage to the Philippines.

<sup>673</sup> Domingo Fernández de Navarrete, *op. cit.*, p. 303.

<sup>674</sup> AGI. Filipinas, 68/1688-1701/Autos sobre la arribada del galeón Santo Niño y Nuestra Señora de Burgos. Instrucciones: dadas por el almirante de galeones don Gabriel de Curucelaegui, caballero de la orden de Santiago, gobernador capitán de las Filipinas para el almirante y general del galeón Santo Niño y Nuestra señora de Guía Lucas Mateo de Urquiza.

<sup>675</sup> Selon José Antonio Calderón Quijano. Dans: María Justina Sarabia, *op. cit.*, p. XX.

devait affronter. Pourtant, l'organisation de cette petite société à bord du galion, véritable ville flottante, ne variait pas beaucoup de celle que l'on trouvait installée à terre. Les jeux de pouvoir et d'intérêt étaient imités du monde terrestre, avec ses pratiques de népotisme, de confusion entre le service pour le Roi et les intérêts individuels, non autorisés mais du moins acceptés parce qu'ils étaient nécessaires à la réalisation de la mission générale.

### 1.2.9. L'équipage et le commerce.

L'autorisation concédée par le Roi en 1620 pour que les marins puissent emporter des marchandises dans leurs caisses fut limitée à mille pesos en 1633<sup>676</sup>. Profitant de cette situation, les commerçants de Cavite achetaient cet espace, ce qui donna comme résultat que le marquis de Villena en 1642 permit de passer sans droits d'entrée les caisses des marins dont la valeur ne dépassait pas quatre cents pesos.

Le galion, espace très limité, exposé aux éléments météorologiques, où travaillaient, riaient, vivaient et mourraient quantité de gens très différents qui n'avaient pas toujours choisi cette vie-là, fut certainement un lieu où les traditions, les coutumes, les manières de vivre, en particulier celles de l'équipage, se mélangèrent et infusèrent des changements de vie quand ces gens rencontraient Acapulco. Nous parlerons de cette transculturation qui marqua Manille et spécialement Acapulco dans la troisième partie.

Le propos de présenter cette brève séquence d'estampes des différentes fonctions de *la gente de Mar y Guerra* du galion de Manille était, comme on l'a dit au début de cette partie, de montrer le travail des officiers et des marins et de parler de leur vie quotidienne durant leur navigation. Mais, en examinant l'ensemble de l'organisation, est apparue l'implication de tous dans le commerce. Au début, on a pensé que ce serait seulement le *General*, mais comme nous l'avons vu, tout l'équipage jusqu'au plongeur y trouvait son comptant.

Deux rapports en montrent la portée; d'un côté l'intéressant récit de l'amiral Jerónimo Bañuelos y Carrillo dont la plainte ne rencontre d'écho ni auprès du *General* ni des fonctionnaires de Manille, ce qui est surprenant, et d'un autre côté, ce que Gemelli Careri affirma:

*...el capitán Manuel Arguelles tan solo de comisiones en ese viaje ganaría de veinticinco a treinta mil pesos de a ocho. El piloto de seguro haría veinte mil pesos de a ocho y sus acompañadores nueve mil cada uno. El General cuarenta mil. El maestro,*

---

<sup>676</sup> AGN. Californias (017). Volumen 26. Expediente 66. 1655. F. 323.

*contra-maestre y guardián, que embarcaban varios fardos de mercancías, se harían ricos en un viaje*<sup>677</sup>.

Ces gains extraordinaires ne pouvaient en fait être obtenus que si on arrivait en vie, parce que dans ce voyage, non seulement le *General* mais aussi un des accompagnateurs du chef pilote moururent. Et dans le cas du contremaître de Jerónimo Bañuelos y Carrillo, même s'il finit le voyage, sa malchance fut qu'il arriva précisément quand Pedro de Quiroga y Mora était présent à Acapulco.

Mais en réalité, que nous indiquent ces éléments?

Ils nous parlent de l'éloignement des îles; si leur point fort est d'être une enclave stratégique par leur proximité avec la Chine, le Japon, les îles Moluques, leur faiblesse est que les Espagnols y sont seuls. Ceci signifie aussi qu'il est difficile de composer des équipages, qu'il n'y a pas de personnel formé pour faire le voyage le plus long et le plus dangereux de son temps. La protection consentie par le *General* et la ville de Manille au profit du *contramaestre* obéit à un calcul, car avec moins de gens de mer, le risque de perte d'un galion est bien plus grand. Le problème se retourne contre Manille: sans équipage, il n'y a pas de galion, et sans galion, Manille se retrouve sans communication.

Par quelque côté qu'on étudie le problème, on tombe sur les mêmes déductions : il semble que la contrebande ou la transgression de la Loi est la particularité de tous, du galion, de Manille, et d'Acapulco.

Pour quoi? En quoi le système ne fonctionnait-t-il pas ?

Nous pensons que ces questions trouvent des réponses plus adéquates dans l'analyse menée au chapitre suivant sur le commerce, les marchands, la foire d'Acapulco et le problème créé par Pedro de Quiroga y Moya. Pour le moment, continuons le voyage de retour à Manille.

### 1.3. D'Acapulco à Manille.

Deux facteurs régulaient le rythme du galion de Manille: le temps et les besoins de la ville. Le Procureur des Philippines Don Juan Grau y Monfalcón justifiait la première raison dans sa lettre au Roi:

*... suplico a Vuestra Majestad mande al dicho virrey de Nueva España despache las naos muy a tiempo y lo mas tarde a 25 de marzo pues la experiencia ha mostrado estos*

---

<sup>677</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 156. Dans: A Voyage to the Philippines.

*años atrás que las naves que han llegado a aquellas Islas han llegado milagrosamente y con evidente peligro por aver salido tan tarde de Acapulco, ...*<sup>678</sup>

Dans sa réponse, le Roi prit en compte les besoins des Îles par la Loi 31. Livre 9. Titre 45. de *la Navegación y Comercio de Filipinas de la Recopilación de Indias*, ordonnant *que las naos de Nueva España a Filipinas salgan a tiempo, que puedan volver por Diciembre, o Enero*. Cette directive considérait les nombreuses et puissantes infortunes que le galion pouvait rencontrer s'il partait en retard, mais prenait aussi en compte le fait qu'il était l'unique vecteur permanent du soutien des Îles Philippines; la perte d'un navire entraînait des conséquences catastrophiques pour l'Archipel, affectant la volonté espagnole de rester en Extrême-Orient, et touchant aussi Acapulco.

Après l'embarquement des religieux, des soldats, des forçats, des fonctionnaires et de la protectrice des galions *Nuestra Señora de la Paz y del Buen Viaje*<sup>679</sup>, le protocole demandait avant d'appareiller la présence du *Castellano* qui, devant le *General de la Armada*, le capitaine, les officiers et sous-officiers, demandait si le galion était :

*...marinero, esta neo de quilla, y costado con los basamentos a aguada, aparejo y los demás géneros y respectos que necesitan para su viaje, si acaso de faltarles alguna cosa, lo pidan, que se les dará y habiéndolo entendido, todos unánimes dijeron que dicho galeón estaba marinero, zafo, y desembarazado, franco de quilla y costado, con todos sus bastimentos, aguada respecto aparejos que necesitan para su viaje, sin que falte cosa alguna, y lo juraron a Dios y a la Cruz con lo cual ordeno se saliera a navegación y salieron en prosecución de su viaje*<sup>680</sup> ...

### 1.3.1. Un voyage tranquille jusqu'aux Mariannes.

Don Antonio de Morga comme Domingo Fernández de Navarrete parlent de la *calma chicha* qui pouvait parfois durer jusqu'à huit jours. Incrédule, Frère Domingo raconte aussi que le *General*, pour expliquer les grandes houles qui frappaient les côtes du *patache*, avait mentionné qu'elles étaient dues... *a unas corrientes que venían de las Californias* ; néanmoins une personne *muy perita en el arte de la náutica* refusa l'explication. Le plus sûr est qu'au sortir du port dans leur recherche de vents, ils traversaient effectivement le courant du Niño qui passe non loin des côtes d'Acapulco.

<sup>678</sup> AGI. Filipinas, 27, N. 179/08-11-1633.

<sup>679</sup> Cette statue de la Vierge Nuestra Señora de Antípola avait été emmenée en 1626 à Manille par le gouverneur Niño de Tabora; elle fut choisie comme patronne des galions allant au port de Cavite; *Nuestra Señora de la Paz y del Buen Viaje* fit neuf voyages aller et retour entre 1641 et 1662. Dans: Blas Sierra de la Calle, *op. cit.*, p. 70.

<sup>680</sup> AGI. Escribanía, 186C/1699/Pleitos Audiencia de México.

Durant mille huit cents lieues, nous dit Morga, on naviguait avec des brises fraîches, sans changer de voiles, toujours vent arrière, presque en ligne droite et sans voir la terre jusqu'à arriver à l'île de Guam, une des *islas de Los Ladrones*, les Mariannes.

Les Mariannes furent toujours un passage obligé pour le galion, à l'aller et au retour. Don Antonio de Morga raconte qu'en 1601, le galion Santo Tomas, à son retour d'Acapulco, s'arrêta aux *Islas de Los Ladrones*. Les natifs qui avaient l'habitude d'échanger des fruits, des poissons et de l'eau contre des cerclages de tonneaux et des morceaux de clous, amenèrent à cette occasion cinq des vingt-six survivants de la Santa Margarita qui avait fait naufrage l'année précédente en 1600. Les religieux et les passagers demandèrent au *General* don Antonio Ribera Maldonado que l'on aille les chercher à terre, mais il refusa, craignant que le retard ne fasse prendre des risques à la navigation. Frère Joan Pobre, un laïque franciscain, resta sans y être autorisé avec les naturels de l'île de Guam<sup>681</sup>.

Les pertes et les *arribadas* des galions amenèrent les naturels à s'habituer à traiter avec les Espagnols et les religieux<sup>682</sup>. Le passage du galion entre Guam et Rota, pour ensuite continuer sur Cavite, donna une importance stratégique aux Mariannes parce que c'était à partir de cette zone que commençait le guet des pirates et des corsaires. En 1648, grâce aux *vendavales*, le *patache* le Buen Jesús sur lequel voyageait frère Domingo, esquiva quatre bateaux hollandais qui les attendaient<sup>683</sup>. Cette situation incertaine changea grâce à la signalisation imaginée pour prévenir le galion à partir de l'île qui servait de point de référence de la position des Mariannes: depuis le point culminant de l'île de Guam, on allumait des feux durant tout le mois de juin; si on en allumait deux, cela signifiait passage libre. Dans le cas où il n'y avait pas eu de bateau et au cas où la Nouvelle Espagne avait envoyé le *socorro* et le *situado* de Manille, on commençait à allumer les feux en mai<sup>684</sup>.

Le jésuite Diego Luis de San Vitores est à l'origine de cet intérêt pour Guam car, à son passage sur l'île, il décida de commencer l'évangélisation des *islas de Los Ladrones*. Avec l'appui de la reine régente doña Mariana de Austria, San Vitores, cinq prêtres et des soldats, débarquèrent à Guam en 1668<sup>685</sup>. Don Diego Luis rebaptisa ces îles Les Mariannes en honneur de la Reine régente. Dans un premier temps, la christianisation et la colonisation

---

<sup>681</sup> Antonio de Morga, *op. cit.*, p.151.

<sup>682</sup> Antonio de Morga, *op. cit.*, p. 301.

<sup>683</sup> Même si l'ennemi découvrit à la fin le *patache* caché derrière une île; les espagnols purent débarquer l'argent et les marchandises envoyées de gouvernement à gouvernement et celles des passagers, et mirent le feu au *patache* pour que les hollandais ne puissent s'en saisir.

<sup>684</sup> Manuel Carrera Stampa, *op. cit.*, p. 99. Dans: La Nao de la China.

<sup>685</sup> RODAO, Florentino. España en el Pacífico. *Islas del Pacífico. El Legado Español/* ed. par Javier GALVÁN GUIJO. Madrid: Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, Secretaria de Edo. De Cultura, 2000, p.29.

furent menées pacifiquement, jusqu'à ce qu'en 1672 surgirent les hostilités et que le père San Vitores soit sacrifié. Cet événement déboucha sur l'installation définitive des Espagnols, et les îles Mariannes passèrent sous la coupe de la Nouvelle Espagne comme les Philippines, recevant par la suite un *situado* et un *socorro* acheminés par le galion d'Acapulco. Une Ordonnance Royale du dix-sept juin 1678 demandait que l'on laisse à Guam le linge et les approvisionnements pour les pères de la Compagnie de Jésus, et que si c'était nécessaire on laisse un peu d'infanterie avec toutes ses provisions, sans dégarnir le galion<sup>686</sup>.

### 1.3.2. La sérénité revient à Manille.

En entrant par le canal de Espíritu Santo et en embouquant le détroit de Capul, le galion courrait le risque, s'il était parti en retard, de rencontrer le début de la mousson, et la navigation près de Manille comportait alors de grands dangers.

Terminons cette partie avec le voyage de frère Domingo Fernández de Navarrete. Le *patache* incendié, frère Domingo et ses compagnons cheminèrent pendant quatre jours vers Apanguiel, parfois à pied, parfois à la nage, sous des pluies torrentielles. Il nous raconte:

*...llovía continuamente, con que a cada paso rodábamos, sin poder hacer otra cosa, y certifico, que vi compañeros, que sentados se dejaban llevar un pequeño trecho de la corriente del agua, y con todo ello tan contentos, y alegres, que no se puede fácilmente ponderar*<sup>687</sup>.

Du couvent des franciscains d'Apanguiel, où ils purent grâce aux religieux devenir *hombres visibles a ojos humanos*, ils partirent par deux embarcations vers Manille pour arriver à l'entrée de la baie où les attendaient dix embarcations remplies de Chinois, métis et Indiens; laissons dire la suite à frère Domingo:

*Dijimos misa, y embarcados, navegamos rio abajo con notable fiesta de cohetes, bacinetas, y arcabucería. Las bacinetas de los chinos, nos embobaron mucho, porque no siendo mayores, que una vacía, tenían la voz como de una campana grande. Es notable instrumento. El rio es de los más hermosos del mundo. El de Goa es más ancho, y profundo, pero esta mas adornado de palacios, huertas, pueblos, y iglesias. Entramos en algunos palacios, que admirarían a cualquier europeo. Llegamos a la puente de Manila, es obra famosa. Vimos llena de gente de diferentísimas naciones. Entramos con repique de campanas en nuestro convento, donde luego visitamos la devotísima, y milagrosísima imagen de nuestra Señora del Rosario, consuelo de aquella república en todos sus aprietos, y necesidades, y de todas*

---

<sup>686</sup> AGI. Filipinas, 68, 1688-1701/Autos sobre la arribada del galeón Santo Niño y Nuestra Señora de Burgos. Recomendaciones del virrey duque de Albuquerque.

<sup>687</sup> Domingo Fernández de Navarrete, *op. cit.*, p. 303.



*aquellas Islas también, sola su vista nos alegro el alma y hizo olvidar todos los trabajos pasados*<sup>688</sup>.

Ainsi se terminait un cycle pour commencer à nouveau le suivant. Jusqu'en 1815, le galion de Manille continua son parcours, grâce aux efforts qui améliorèrent la navigation sur cette route la plus longue, la plus difficile, et une des plus riches de son temps.

Face à la politique économique menée par la Couronne, selon laquelle la balance s'inclinait toujours en faveur de la Péninsule, les Espagnols des Philippines ou les Novohispanos eurent une attitude finalement très logique.

Malgré l'ensemble de toutes les lois qui furent édictées, un sentiment d'injuste inégalité était ressenti, augmenté du fait que les marchandises qui arrivaient à Acapulco en provenance de Manille étaient exactement celles dont l'Europe s'était disputé le contrôle durant des siècles.

Loin des yeux et du contrôle du Roi, établis au centre de la convergence des marchandises d'Extrême-Orient, vivant quotidiennement dans un monde chaotique, les Espagnols des Philippines essayèrent évidemment de résoudre leurs propres problèmes. De la même manière, ayant à leur disposition à Acapulco l'argent et un outil commercial aux énormes capacités, les Novohispanos déduisirent qu'il était impossible d'en rester là et de ne pas profiter de cet important marché international, aboutissant, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, à la contrebande et à tous les conflits que partagèrent Manille, l'Espagne, la Nouvelle Espagne et Acapulco.

\*

\* \*

---

<sup>688</sup> Domingo Fernández de Navarrete, *op. cit.*, p. 304.

## CHAPITRE II

### LES RAISONS DU SUCCÈS DU GALION DE MANILLE.

Un apport extérieur naît bien souvent d'une demande intérieure, ce qui se retrouvait chez les Espagnols et les Novohispanos de la capitale du vice-royaume et des grands centres miniers comme Taxco, Zacatecas et Guanajuato, où se concentrait la richesse de la Nouvelle Espagne. L'opulence et le faste du vice-royaume faisaient aussi partie du mode de vie du Pérou comme des autres Capitaineries Générales de la couronne espagnole.

L'aristocratie du XVII<sup>ème</sup> siècle avait hérité du goût pour le luxe des conquistadors et des premiers colons, fondateurs de la nouvelle société; José Durand explique que son comportement fut :

*...como replica necesaria de las deslumbrantes cortes de incas, mayas y aztecas; por otra, como reflejo fiel del boato renacentista; y también como timbre de honra de las Indias frente a España. El haber enriquecido al mundo y ser sustento de la hacienda real enorgullecía a las Indias<sup>689</sup>.*

Pilar Gonzalbo Aizpuru, se focalisant sur la Nouvelle Espagne, confirme ces raisons:

*Para que los señores se identificasen inequívocamente como tales necesitaban manifestar su posición con su presencia, por lo que el lujo y la ostentación eran una necesidad social y no una vanidad ocasional. En la sociedad barroca, el parecer rico, noble y poderoso era casi tan importante como serlo<sup>690</sup>...*

Les signes distinctifs de la catégorie sociale de chacun étaient communiqués aux autres par le truchement du vêtement, par le luxe des maisons et de la voiture. Il est clair que par comparaison avec l'Espagne, les Espagnols et les Novohispanos se sentaient bridés sur ces points qu'ils considéraient cependant comme primordiaux dans la vie quotidienne.

Qui de mieux pour expliquer ce mode de vie que Tomas Gage! Il disait que *...las mujeres, los vestidos, los caballos y las calles,...* étaient, selon un refrain du XVII<sup>ème</sup> siècle, les

---

<sup>689</sup> DURAND José, «El lujo indiano», *Historia Mexicana*, vol. 6, n°1, Jul. –Sep. , 1956, p. 59-60.

<sup>690</sup> GONZALBO AIZPURU, Pilar. *Vivir en Nueva España, orden y desorden en la vida cotidiana*, México, COLMEX, Centro de Estudios Históricos, 2009, p.250.

quatre splendeurs du Mexique; et il y ajoutait une cinquième, les voitures de la noblesse parce qu'elles étaient:

*...mucho más esplendidos y costosos que los de la corte de Madrid y de todos los reinos de Europa; porque no se perdonan para enriquecerlos ni el oro, ni la plata, ni las piedras preciosas, ni el brocado, ni las exquisitas sedas de la China*<sup>691</sup>.

En même temps, ce frère franciscain sentait que la vanité et la richesse allaient de pair chez l'élite de la capitale de Nouvelle Espagne, qui par ailleurs vivait dans des maisons *espaciosas y cómodas, con jardines y vergeles*<sup>692</sup>.

Ce contexte explique le succès des marchandises d'Orient arrivant à Acapulco: avant le retour du galion vers Manille, la commande du voyage suivant était déjà établie; les raisons qui développaient un commerce aussi sûr étaient enracinées dans les espérances de cette société de Nouvelle Espagne qui réclamait la dignité que l'Espagne lui refusait, qui cherchait à démontrer qu'elle n'était pas un groupe ordinaire et voulait marquer les limites de séparation entre ses castes.

La connaissance de ces éléments importants facilite la compréhension de la lutte suscitée au XVIIème siècle entre l'ensemble constitué par l'Espagne, les Philippines, la Nouvelle Espagne, le Pérou et les autres Capitaineries Générales.

## 2.1. Le galion de la soie.

Durant des siècles, le luxe et le prestige par le vêtement allèrent de pair en Europe avec la soie et les tissus précieux. Les Novohispanos, sans gros effort, avaient le marché à leur portée, et disposaient par le galion de Manille des marchandises orientales si appréciées. La conséquence logique en fut qu'ils s'en servirent largement. Ces raisons, ajoutées à la limitation du volume des soutes du bateau, firent de la soie le chargement le plus précieux et le plus important, et nous expliquent la qualification de galion de la soie quand le bateau arrivait à Acapulco.

La majorité des soies qui parvenaient à Manille provenaient de Chine, -Canton et Lanquín-, bien qu'il y en ait aussi de fabrication japonaise, ou hindoue, cette dernière étant enregistrée sous le nom de soie de Bengala<sup>693</sup>.

Les soies chinoises arrivaient dans tous les états d'élaboration, soit non tissées, en soie écru appelée *en pelo*, soit *en rama* ensuite terminées dans les ateliers de Mexico, de Antequera ou de Puebla.

---

<sup>691</sup> Thomas Gage, *op. cit.*, p. 139.

<sup>692</sup> Thomas Gage, *op. cit.*, p. 138.

<sup>693</sup> Carmen Yuste, *op. cit.*, p. 147. Dans: Un Océano de Intercambios.

La liste de marchandises chinoises que le capitaine don Pedro Zúñiga expédia de Manille en 1602 à Antonio Rodríguez, un *vecino* de Puebla, nous montre la multiplicité des types de soies envoyées mais aussi le goût pour les couleurs de ce luxe exagéré caractérisant le vêtement du XVII<sup>e</sup> siècle: satins de couleur noire, blanche ou *chorreados*<sup>694</sup>, velours *llanos* -sans ornement-, noirs, verts, ou bleu foncé, velours *labrados* -ornés, les broderies chinoises finement œuvrées étaient très appréciées-, noirs, violets, verts, rouges, ou bruns brodés de demi oranges, damas mandarine foncé et de toutes les couleurs, *capicholas*<sup>695</sup>, *gorgoranes*<sup>696</sup> noirs et de couleur<sup>697</sup>. Arrivaient aussi des soies fleuries que les Espagnols appelaient *primaveras*<sup>698</sup>, ou unies, généralement utilisées pour les doublures, des gazes délicates pour les collerettes, ou décorées avec des fleurs d'or et d'argent<sup>699</sup>, des broquarts brodés de fils d'or et d'argent, ou parfois de la soie en mèches utilisée pour broder les ornements religieux, les étendards, les bannières ou dans la décoration des dais, des baldaquins, des tapis de table ou des coussins<sup>700</sup>. Oropeza Keresez rapporte que la chapelle de la *Hacienda* de Nuestra Señora del Buen Suceso à Coyuca, qui appartenait à Pablo de Carrascosa, conservait dans:

...una caja de madera de China, con su cerradura y llave, los frontales del altar, uno hecho de damasco mandarín blanco aforrado en lienzo crudo con fleco de oro y seda blanca, el otro damasco mandarín encarnado bordado de seda encarnada verde y oro, también contaba la capilla con un guion (estandarte) de damasco mandarín encarnado en un lado figurado el Santísimo Sacramento<sup>701</sup>.

De même arrivaient des parties de vêtements brodés ou des pièces confectionnées complètes comme les *basquiñas*<sup>702</sup>, des *polleras*<sup>703</sup>, jupes coupées ou cousues et brodées, des bas de soie de couleur qui remplacèrent ceux en laine<sup>704</sup>, des chemises, des *calezones*<sup>705</sup>, des bustiers, des capes, des robes de chambre, des kimonos, des *corpiños*. Ces derniers étaient particulièrement appréciés à Acapulco: lors de l'implication du Trésorier Royal don Martín Calvo dans la plainte contre le *Castellano*, le secrétaire Joseph de Olivares, pour lui

<sup>694</sup> RAE. *Chorreado*: Sorte de satin ancien.

<sup>695</sup> RAE. *Capichola*: Tissu de soie transparente fini par une cordonnette.

<sup>696</sup> RAE. *Gorgorán*: Tissu de soie avec cordonnette, généralement sans broderie, parfois rayé ou brodé.

<sup>697</sup> AGN. Filipinas. Caja 4976. Expediente 006. Año 1602.

<sup>698</sup> William Schurtz, *op. cit.*, p. 68.

<sup>699</sup> LORENZANA, Francisco Antonio de, *Bandos y reglas correspondientes al virreinato de la Nueva España*. Libro 2,... sobre: Aduana, pulques...comercio libre. Filipinas y Acapulco...comercio ilícito.

<sup>700</sup> ARMELLA de ASPE, Virginia. *Artes Asiáticas y Novohispanas*. El galeón del Pacifico Acapulco-Manila 1565-1815/ ed. par Javier, WIMER. México: Espejo de Obsidiana Ediciones, 1992, p. 226.

<sup>701</sup> Deborah Oropeza, *op. cit.*, p. 173.

<sup>702</sup> *Basquiñas*: dernière jupe que l'on mettait pour sortir dans la rue.

<sup>703</sup> *Polleras*: espèce de fond de jupe de *basquiña*.

<sup>704</sup> José R. Benítez, *op. cit.*, p. 71.

<sup>705</sup> AGI. Contaduría, 902, desde 20-11-1612 hasta 1-03-1614/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

transmettre la requête, le rencontra à onze heures du matin dans le salon de sa maison en *corpiño de seda y fundas de tafetán*<sup>706</sup>, en pyjamas dirait-on aujourd'hui.

Arrivaient aussi des pourpoints de Lanquín, blancs et courts, avec des brides comme ceux que don Pedro de Zúñiga envoya, des mouchoirs, de la passementerie assortie, et les jolies chasubles peintes ou brodées fabriquées à Canton qui furent les habits les plus exportés<sup>707</sup>.

Le coton, et dans une moindre mesure le lin et le chanvre, s'ajoutèrent à la soie pour former la partie la plus importante des chargements, les textiles. Les toiles en coton embarquées à Manille étaient très appréciées par les *indios* et les noirs du vice-royaume en raison de leur prix.

Grau y Monfalcón expliquait que les cotons comme les *lampotes*, *las mantas de Illocos*, *de moro*, *y de bombón* avaient peu de valeur et occupaient le plus gros du chargement du galion. Par ailleurs, les Philippines envoyaient d'autres toiles de coton, blanches ou écruées, appelées *elefantes*; elles envoyaient aussi des hamacs de *Illocos*, des bas de coton, des chemises, des caleçons, de la lingerie féminine, des moustiquaires de coton ou de *medriñaque*<sup>708</sup>.

Du port indien de Cambay, on envoyait une toile légère de coton connue sous le nom de *cambaya*<sup>709</sup>, teinte en bleu, et du port de Palicut des toiles de coton peintes: encore maintenant au Mexique, on continue à appeler *paliacates*<sup>710</sup> les mouchoirs de couleur. Une partie de ces toiles était utilisée à la Nouvelle Espagne pour confectionner des draps, des taies, des tapis de table, des couvre-lits, et des nappes.

Les bijoux donnaient de l'éclat aux vêtements, et le galion de Manille apportait de Chine des perles, des rubis et des saphirs. A Manille, les Portugais amenaient de Malaca et d'Inde *diamantes*, *rubíes*, *zafiros*, *topacios*, *balajes*<sup>711</sup> *y otras piedras finas*, *guarnecidas y sueltas*<sup>712</sup>. A Acapulco, quand l'entrepôt de la Douane reçut l'ordre du vice-roi Guadalcàzar de vendre aux enchères publiques les marchandises qui n'étaient pas mangées par les termites, on

---

<sup>706</sup> AGI. Escribanía, Pleitos de la Audiencia de México, 177B.

<sup>707</sup> Blas Sierra de la Calle, *op. cit.*, p. 104.

<sup>708</sup> RAE. *Medriñaque* : Tissu philippin fait avec les fibres d'*abacá*, de *burri*, et de quelques autres plantes. On l'utilisa en Europe et en Amérique pour doubler et faire bouffer les vêtements de femme.

<sup>709</sup> Selon Marita Martínez del Río, le nom de *cambaya* provient du port de Cambay de la région de Gujerat en Inde. Dans cette partie du monde, on trouvait des industries de tissage de tout type, mais en particulier s'y fabriquait une toile légère de coton qui même à Mexico était connue sous le nom de *cambaya*. Dans: MARTÍNEZ del RÍO de REDO, Marita. *El comercio con Asia*. El galeón de Acapulco/ ed. por Marita Martínez del Río de Redo, México: Museo Nacional de Historia, INAH, 1988, p. 89-90.

<sup>710</sup> Miguel Ángel Fernández, *op. cit.*, p. 149.

<sup>711</sup> RAE. *Balaje*: Rubís de couleur pourpre.

<sup>712</sup> Antonio de Morga, *op. cit.*, p. 355.

vendit douze douzaines de ras-du-cou<sup>713</sup>. En plus de la paire d'esclaves chinois, les ras-du-cou dont héritèrent María et Estefana, les filles de doña Catalina González, ne furent-ils pas par hasard achetés par sa grand-mère à cette occasion<sup>714</sup>? Enfin, il devait exister plusieurs sortes de ras-du-cou, puisque le marchand Pedro de Zúñiga envoyait à Puebla: *cuarenta y ocho gargantillas para indias*<sup>715</sup>.

Le parfum complétait la tenue de cette aristocratie indienne qui recevait par le galion de Manille les produits de base nécessaires à son élaboration: aux Philippines, on embarquait une résine aromatique appelée *estoraque*, et de Chine, mais aussi des Moluques, de Java et de Ceylan, arrivaient la *algalia*<sup>716</sup> et l'*almizcle*<sup>717</sup>.

Les peignes d'écaille furent d'autres effets absolument nécessaires à la vie de tous les jours et arrivèrent par le galion de Manille, tout comme des verres à lunettes de cristal, des bois de canne, des pots de chambre et des crachoirs de cuivre blanc, des nettoyeurs d'oreille en os<sup>718</sup>. Un religieux qui vécut dix-huit ans aux Philippines nous rapporte qu'un Chinois essaya en vain de vendre des nez en bois taillé<sup>719</sup>: cette toute nouvelle marchandise ne monta jamais à bord du galion de Manille.

En parlant de la soie comme matière première ou sous les différentes formes plus élaborées sous lesquelles elle arrivait à Acapulco, nous nous rendons compte que la soie, synonyme d'aristocratie et de raffinement, remplissait bien les souhaits des Novohispanos pour compléter leur tenue qui, avec les bijoux et les parfums, leur permettait de rivaliser à l'intérieur de leur propre cercle social et de se singulariser par rapport aux autres groupes de la société d'alors. Mais nous pourrions aussi suggérer que la soie fut probablement un levier

---

<sup>713</sup>AGI. Contaduría, 903, desde el 7 de enero de 1615 hasta el 31 de diciembre de 1616/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>714</sup>AGN. Tierras (110). Contenedor 0066. Volumen 122. Expediente 3. Año 1677.

<sup>715</sup>AGN. Filipinas. Caja 4976. Expediente 006. Año 1602.

<sup>716</sup>*Algalia*: cette substance est extraite d'une boule se situant près de l'anus du chat d'*algalia*.

<sup>717</sup>RAE. *Almizcle*: Substance grasse, onctueuse, de forte odeur que certains mammifères secrètent par des glandes situées dans le prépuce, le périnée ou près de l'anus; c'est une matière de base de certaines préparations cosmétiques et de parfumerie.

<sup>718</sup>AGI. Contaduría, 903, desde el 7 de enero de 1615 hasta 31 de diciembre de 1616/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>719</sup>Un espagnol qui avait perdu le nez à cause d'une maladie, fit venir un Chinois pour que celui-ci lui en fabrique un en bois et couvre ainsi son infirmité. L'ouvrier lui fit un nez si bien ajusté que, bien content, l'espagnol paya généreusement en lui donnant vingt écus. Le Chinois, attiré par ce gain facile, chargea l'année suivante une embarcation pleine de nez de bois et revint à Manille mais ne rencontra pas ses attentes. Dans: Relation des Isles Philippines, Faite par un Religieux qui y a demeuré 18 ans. Traduit d'un manuscrit espagnol. In: THEVERNOT, Melchisedec. Relation de divers voyages curieux qui n'ont pas été publiées...données au public par les soins de feu Melchisedec Thevernot. Chez Tomas Moette. Paris, 1696, T I.

de protestation et d'affirmation de l'identité des Novohispanos face à l'Espagne qui insistait pour ne les voir que comme des seconds couteaux.

Ainsi, le galion de Manille leur apporta la possibilité de combler le nécessaire désir d'ostentation de leur richesse, au prix de léser les intérêts des commerçants de la Péninsule.

D'un autre côté, le coton, deuxième textile après la soie, habilla la population, importée ou locale, qui commençait à constituer la nouvelle société.

Enfin il est intéressant de signaler les ustensiles incontournables d'une maison et de la vie journalière des Novohispanos pour compléter la description du cadre quotidien que nous cherchons à dépeindre.

## 2.2. La décoration des intérieurs.

Si nous déplaçons notre intérêt du vêtement vers l'intérieur de la maison des familles fortunées ou moins aisées, nous observons que le mobilier et les objets de décoration que rapportait le galion de Manille étaient hautement appréciés: plus on en accumulait et plus on les montrait, plus toute famille d'importance du XVIIème siècle confirmait son prestige.

*L'apoyento*, la chambre, était une pièce qui manquait d'intimité; normalement on y accédait directement depuis le salon. Le lit était le meuble le plus important, et il était choisi plus par le luxe déployé que pour sa commodité: la valeur des tissus ostentatoires qui le décoraient dépassait généralement son coût intrinsèque. Don Pedro de Zúñiga prévenait don Antonio Rodríguez que parmi les marchandises qu'il envoyait, il y avait mis:

*...una cama de terciopelo carmesí con seis piezas que son cuatro cortinas, una cabecera, y unos pies, y otras tres piezas más que son el cielo y unas sobrecamas y unos rodapiés, que son por todos nueve piezas todas cuajadas y bordadas con hilo de oro guarnecidas y acabadas con seis docenas de alamares<sup>720</sup> cortos; mas lleva la cama una almohada y dos acericos<sup>721</sup> bordado todo como la almohada y acericos. A nueve pesos y medio.*

*Mas una sobrecama de terciopelo azul oscuro bordado como lo demás guarnecida y acabada y forrada que costo cuarenta y ocho pesos.*

*Otra sobrecama de terciopelo carmesí bordada con hilo de oro aforrada guarnecida y acabada<sup>722</sup>.*

Les pièces dont parle Pedro de Zúñiga correspondent à des lits à quatre montants où s'attachaient les armatures qui soutenaient les ciels et les rideaux<sup>723</sup>. On préférait les soies et

---

<sup>720</sup> RAE. *Alamar*: garniture de franges.

<sup>721</sup> RAE. *Acerico*: petit oreiller qui se place au-dessus de grands autres pour rendre le lit plus commode.

<sup>722</sup> AGN. Indiferente Virreinal. Filipinas caja 4976 expediente 006 año 1602.

<sup>723</sup> CURIEL, Gustavo. *Ajuares domésticos. Los rituales de lo cotidiano*. Historia de la vida cotidiana en México. La Ciudad Barroca/ ed. par. Antonio, RUBIAL GARCÍA. México: FCE, 2005, p. 98.

les précieux tissus chinois pour leur décoration, et généralement, comme dans cet exemple, les pièces formaient jeu.

Dans ce cas précis, nous ne savons pas comment était le meuble; mais grâce à Gonzalo Curiel, on sait qu'il pouvait être de *madera laqueada*, ou *con fondo negro o rojo, y decoraciones en oro. Tal vez las más suntuosas fueron las de madera de ébano con columnas salomónicas e incrustaciones de marfil*<sup>724</sup>.

A coté du lit, des caisses ou de grands coffres, en général de plus d'une *vara* de long, posés sur des supports de bois, conservaient les habits personnels, la literie, et les autres objets de valeur. Pilar Gonzalbo Aizpuru note que ils étaient parfois décrits *con primorosas labores de talla y marquetería, con incrustaciones de concha, y a veces pintados*<sup>725</sup>.

A la tête du lit, la coutume était de pendre un Christ en ivoire. Au début du XVIIème siècle, commencèrent à arriver les statues en ivoire travaillées habituellement dans les provinces de Canton et Fujian en Chine, ou par la communauté de Chinois aux Philippines<sup>726</sup>. Ces ivoires étaient travaillés par les tailleurs à partir de statues ou de gravures apportées par les missionnaires, et ainsi les premiers avaient des visages avec les yeux bridés.

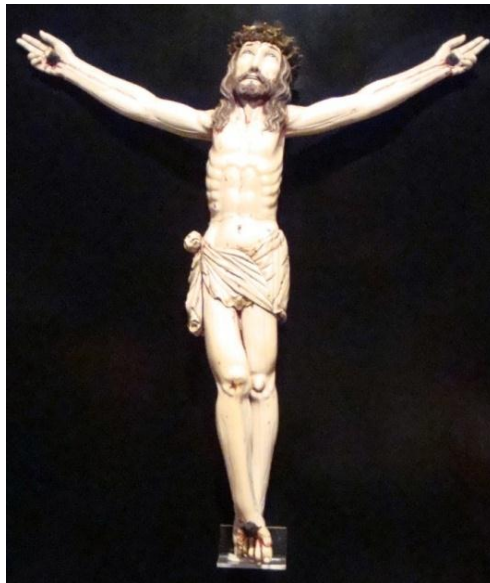


Fig. 60 : Christ en ivoire sino-philippin. XVIIème siècle.  
Collection Museo Franz-Mayer. Ville de Mexico.

Généralement destinés aux églises et aux couvents, on les rencontrait aussi souvent dans les oratoires des maisons des familles importantes. Les christs furent l'image élaborée avec le plus de minutie. Ils étaient taillés dans une seule défense qui, par sa courbure, rendait le corps

<sup>724</sup> *Ibid.*

<sup>725</sup> Pilar Gonzalbo, *op. cit.*, p. 225.

<sup>726</sup> Deborah Oropeza, *op. cit.*, p. 171.



sur la croix plus représentatif. Par ailleurs, on envoyait des têtes de vierges en ivoire, pour leur donner à la Nouvelle Espagne un corps de bois, les habiller de brocards, et les décorer de



Fig. 61 : San José. Ivoire taillé, doré et polychrome. Hispano-philippin. XVIIème siècle. Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.

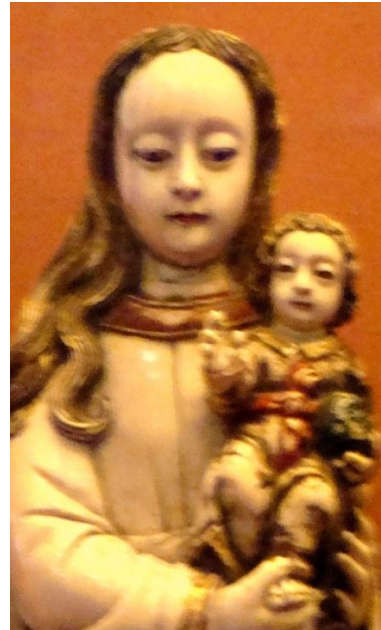


Fig. 62 : Vierge à l'Enfant. Ivoire taillé, doré et polychrome. Hispano-philippin. XVIIème siècle. Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.

perles et d'une couronne d'or et d'argent. On envoyait aussi des figures d'Enfant Jésus, de saints, ou d'archanges comme le *San Miguel* de la Basilique de Guadalupe<sup>727</sup>.

D'autres pièces embellirent aussi les oratoires, par exemple les cadres *enconchados*, utilisant la *concha nácar*, ou huître perlière, appliquée en petits fragments. Sa technique complexe, comme les thèmes traités, proviennent du rapprochement de techniques japonaises et européennes, connu sous le nom de l'art *Namban*<sup>728</sup>. Expulsés du Japon, les religieux européens et les chrétiens japonais se réfugièrent à Manille et au Macao portugais, où ils développèrent cet art dans les peintures, les paravents et les meubles qui traversèrent le Pacifique avec le galion de Manille.

Au milieu du XVIIème siècle, l'ambiance d'intimité dans la chambre ou dans le *salon de estrado* était obtenue avec les paravents: ceux de la chambre étaient plus hauts que ceux que l'on appelait *rodastrados* et qui étaient utilisés pour limiter l'espace dans le salon des visites.

<sup>727</sup> OBREGÓN, Gonzalo, «El Aspecto Artístico del Comercio con Filipinas», *Artes de México*, 1971, XVIII, n°143, p. 95.

<sup>728</sup> A partir du milieu du XVIème siècle, les jésuites du Japon: ...*abrieron escuelas donde se impartían a los recién convertidos, diversos conocimientos y técnicas del mundo occidental, entre ellos, las artes plásticas.* Dans: ALBERRO, Solange. «El arte Namban en el México Virreinal, de Rodrigo Rivero Lake», *Historia Mexicana*, vol. 56, n°3, Ene.-Mar., 2007, p. 1045.

Les plus appréciés étaient laqués, peints des deux côtés de motifs de paysages orientaux, plus chers que les lits ou les autres meubles. Les plus précieux étaient les paravents japonais qui pouvaient aller jusqu'à dix-sept panneaux.

La maîtresse de maison recevait les visiteurs de même rang social dans la luxueuse pièce du *salón del estrado* ainsi nommée en raison de l'espace surélevé créé par une estrade sur laquelle on disposait un tapis. Gustavo Curiel explique que les tapis de soie chinoise ...*fuieron muy estimadas en esta época por su exotismo, colorido y riqueza*.

Le but de ce tapis était double: il décorait l'estrade et il permettait de placer les coussins et tabourets sur lesquels s'asseyaient les dames. Cette façon de s'asseoir provenait des énormes jupes caractéristiques du vêtement féminin d'alors. Plusieurs dizaines de coussins pouvaient se trouver sur l'estrade. Les élites, raconte de nouveau Gustavo Curiel, *hacían de estos asientos un lujo extremo*<sup>729</sup>; et Pilar Gonzalbo ajoute que *los cojines se encontraban en casi todas las casas medianamente confortables*<sup>730</sup>. Tous ces éléments nous expliquent pourquoi parmi les marchandises que don Pedro de Zúñiga envoya, arrivaient vingt coussins de velours façonnés et de toutes les couleurs<sup>731</sup>.

Dans le *salón del estrado*, on rencontrait plusieurs *escritorios, escribanías, mesas con cajones llamadas bufetes, cajas de escribir o bufetillos*. Ces meubles s'entassaient dans les chambres, ou dans d'autres pièces de la maison. L'important était d'en disposer pour le prestige social qu'ils conféraient alors que ce mobilier ne servait pas à l'emploi auquel il était habituellement destiné, les propriétaires écrivant généralement avec difficulté ou même ne sachant pas le faire du tout.

Oropeza Keresey découvrit que dans les inventaires des maisons des régions de Coyuca, on mentionnait des *escribanías japonas, papeles de china, mesas de maque de China, y escritorios de maque de China*<sup>732</sup>.

Don Antonio Rodríguez reçut un grand écritoire dans laquelle *iba alguna seda*, et le capitaine don Pedro Zúñiga indiquait que *mucha más seda llevan los escritorios*. Il était habituel de garder à l'intérieur des écritoires les bijoux, les mouchoirs, les chapelets, les *chaquiras*<sup>733</sup>, les

---

<sup>729</sup> Gustavo Curiel, *op. cit.*, p. 84.

<sup>730</sup> Pilar Gonzalbo, *op. cit.*, p. 229.

<sup>731</sup> AGN. Indiferente Virreinal. Filipinas. Caja 4976. Expediente 006. 1602.

<sup>732</sup> Deborah Oropeza, *op. cit.*, p.166.

<sup>733</sup> Les *chaquiras* ou *cuentas de vidrio*, furent embarquées avec d'autres marchandises pour l'expédition de Legaspi, afin de les échanger avec les caciques locaux des Philippines comme l'avait fait Christophe Colomb. Ils découvrirent à Luzón que cela ne les intéressait pas parce que les commerçants arabes et chinois les avaient introduits auparavant. Au XVII<sup>ème</sup> siècle, l'embarquement de *chaquiras* depuis l'Espagne diminue et elles commencèrent à arriver par le galion de Manille, même si leur origine pouvait être vénitienne, hindoue ou

fils<sup>734</sup>, les *hojuelas de plata, o de calamina, o de metal pavonado*<sup>735</sup>, appelées *lentejuelas* ou paillettes<sup>736</sup>. Les paillettes commencèrent à arriver à partir du début du XVIIème siècle par le galion de Manille, et selon doña Virginia Armella de Aspe, eurent tant de succès que : ...*se utilizaron en el traje novohispano, tanto religioso como civil, masculino y femenino*<sup>737</sup> ...

En général, dans le *salón del estrado*, se réunissaient les femmes pour broder, jouer de la musique, jouer aux cartes et probablement aux échecs. Quelques maisons nobles disposaient de pièces particulières dans lesquelles on disposait les tables et les coûteux accessoires pour jouer au *truco*, l'ancêtre du billard. Le galion de Manille transportait les boules d'ivoire pour le jeu de *truco* et les jeux d'échecs en ébène et ivoire.

Durant ce siècle, à l'occasion des réunions, l'éventail<sup>738</sup> connut un succès très important. Grâce à cet accessoire, on faisait assaut de féminité dans *l'arte de la conversacion*<sup>739</sup>. Aussi, dans les marchandises que transportait le galion San Francisco Javier, il y avait trois modèles d'éventail: les ordinaires, les demis fins et les fins.

L'art de vivre au XVIIème siècle ne se dissimulait pas: ce ne ressemblait en rien au dicton français « pour vivre heureux, vivons cachés ». Comment faire resplendir les objets de valeur de la maison?

Durant ces visites, on buvait souvent le chocolat. On pouvait le servir de deux façons: dans des *mancerinas* de porcelaine qui arrivaient par le galion de Manille, comme celles qui se trouvaient sur la liste de marchandises du galion San Francisco Javier en 1699, où les *mancerinas* et leurs *pozuelos de maque*<sup>740</sup> devaient payer trois *tomines* de droit d'*almojarifazgo*<sup>741</sup>; ou dans de précieux cocos décorés avec des anses et des pieds en argent, ou encore dans des *mancerinas* en argent, avec un coco ou une tasse au centre, qui étaient fabriquées à la Nouvelle Espagne.

---

chinoise, mais le coût en était moins élevé. Dans: CASTELLÓ YTURBIDE, Teresa. «La Chaquira en México», *Artes de México, Museo Franz Mayer*, 72, México, 1998, p 20-26. (Colección Uso y Estilo, n°6).

<sup>734</sup> Gustavo Curiel, *op. cit.*, p. 88.

<sup>735</sup> Deborah Oropeza, *op. cit.*, p. 164.

<sup>736</sup> On les appelle *lentejuelas* pour leur similitude de forme et de taille avec une graine de lentille.

<sup>737</sup> ARMELLA de ASPE, Virginia. *La influencia asiática en la indumentaria novohispana*. La presencia novohispana en el Pacífico Insular. Actas de las Segundas Jornadas Internacionales celebradas en la ciudad de México/ ed. par. María Cristina, BARRÓN. México: INBA, CONACULTA, UIA, 1992, p. 59.

<sup>738</sup> Sierra de la Calle nous renseigne sur les éventails : l'éventail à branches pliable est d'invention japonaise et fut introduit en Chine au XIème siècle, alors que les éventails circulaires furent *muy populares durante la dinastía Tang (618-906)*. Blas Sierra de la Calle, *op. cit.*, p.129.

<sup>739</sup> Gustavo Curiel, *op. cit.*, p. 87.

<sup>740</sup> Le mot *maque*, dans ce cas, signifie laque. La laque orientale est d'origine végétale, faite à partir de la résine du sumac et forme une pellicule épaisse sur les objets. On utilisait aussi la laque d'origine animale, connue sous le nom de « *goma laca* » qui sert seulement à donner du brillant. Dans: Miguel Ángel Fernández, *op. cit.*, p. 136.

<sup>741</sup> AGI. Expediente Filipinas, 211, N.1



Fig. 63: Chocolatier en coco.  
Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.



Fig. 64: *Mancerina*.  
Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.

En Europe, au XVII<sup>ème</sup> siècle, les marchandises provenant de Chine constituaient la huitième merveille du monde, surtout les porcelaines chinoises qui devinrent des objets très précieux de décoration en raison de leur rareté et de leur prix. La porcelaine la plus prisée était de couleur bleue et blanche. Produites dans la ville de Jingdezhen, province de Jiangxi<sup>742</sup>, ces porcelaines arrivaient aussi à Acapulco et présentaient le même attrait à la Nouvelle Espagne qu'en Europe, devenant après les textiles le chargement le plus important du galion de Manille. Sous le nom de *loza de China*, vaisselles, tibors, vases, ou pièces à l'unité comme les assiettes, les tasses, ou les *mancerinas*, arrivaient bien emballées. Jusqu'à la fin de la dynastie Ming en 1643, arriva de la porcelaine bleue et blanche. Durant le reste du siècle, -surtout à l'époque de l'empereur Kang-Shi<sup>743</sup> de la dynastie Ching, arriva la porcelaine la plus fine et la plus exquise, avec des couleurs magnifiques: carmin, rose et verte.

Depuis des temps ancestraux, les Chinois connaissaient l'importance de s'adapter aux goûts de leurs clients: à la Nouvelle Espagne, la demande fut tellement importante qu'ils ne tardèrent pas à ajuster la forme, le dessin et la décoration pour proposer des phénix, des pivoines, et des Chinois avec couette et parasol<sup>744</sup>. La porcelaine venait aussi du Japon; quant aux Philippines, elles envoyaient, en plus faible quantité cependant, quelques pièces comme

<sup>742</sup> BROOK, Timothy. *Vermeer's Hat. The Seventeenth Century and the Dawn of the Global World*, London, Profile Books, 2009, p. 61.

<sup>743</sup> 1662-1722.

<sup>744</sup> Miguel Ángel Fernández, *op. cit.*, p. 144.

des pots de céramique, ou de faïence vernissée<sup>745</sup>. La porcelaine se démocratisa à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et fut produite en différentes qualités, ce qui permit aux maisons plus modestes de disposer de quelques pièces.

La porcelaine décorait les maisons riches, que ce soit dans les *alacenas*, meubles qui pouvaient faire partie du *salón del estrado*, ou dans les garde-manger près de la cuisine. Gonzalo Curiel indique qu'à l'intérieur: *...se guardaban costosos lotes de porcelana de China*<sup>746</sup>.

Les tibors chinois pouvaient mesurer jusqu'à un mètre vingt-cinq de haut<sup>747</sup>; ils décoraient les salons, l'oratoire, les galeries; mais on les utilisait aussi pour conserver le chocolat. A la fin du siècle, les galeries ou les antichambres des maisons seigneuriales ou de catégorie sociale plus basse étaient décorées avec des pots utilisés comme pots de fleurs. Selon Gonzalo Obregon: *...era tan apreciada la porcelana china que las piezas que se rompían eran utilizadas para hacer conjuntos monumentales llamados riscos, tan característicos del Barroco*<sup>748</sup>.

L'illumination des salles, selon Gonzalo Curiel: *... se hacía por medio de candiles de plata que colgaban del techo de las habitaciones*<sup>749</sup>. Tant les classes supérieures que subalternes avaient besoin de bougies de cire, et une grande partie de la cire, blanche ou jaune, en abondance dans les îles Camarines, Panay, Cebú, Calamianes, Mindanao et la Isla de Negros, Oton, arrivait par le galion de Manille. A ce sujet, deux cents pains de cire, appartenant à un *personaje sabido, pero callado*, qui avaient été cachés en dessous du lest du galion, participèrent à l'excès de charge qui eut comme conséquence l'*arribada* en 1682 du galion Santa Rosa.

Pour terminer avec l'équipement de la maison, revenons aux voitures et aux chaises à porteurs.

Les voitures, les coursiers et les chaises faisaient présumer de l'autorité et de la fortune de leurs propriétaires lors de leurs promenades, au cours des messes, ou pendant les événements sociaux importants. Les intérieurs des voitures étaient tapissés de riches tissus brodés de fil d'or ou d'argent, les bêtes de somme étaient décorées de taffetas de Chine, avec des accessoires et des garnitures de luxe, les crinières des chevaux tressées avec des

---

<sup>745</sup> OBREGÓN, Gonzalo, «Influencia y Contra Influencia del Arte Oriental en la Nueva España», *Historia Mexicana*, 1964, Oct.-Dic., vol. 14, n°2, p. 294.

<sup>746</sup> Gonzalo Curiel, *op. cit.*, p. 89.

<sup>747</sup> Gonzalo Obregon, *op. cit.*, p. 194. Dans: *Influencia y Contrainfluencia*.

<sup>748</sup> Gonzalo Obregon, *op. cit.*, p. 90. Dans: *Aspectos Artísticos*.

<sup>749</sup> Gonzalo Curiel, *op. cit.*, p. 89.

harnachements *de aljófar, perlas, oro y pedrería*, nous raconte Bernardo de Balbuena dans sa *Grandeza Mexicana*; et ne parlons pas des sièges à porteurs: don Manuel Romero de Terreros note qu'elles étaient ...*adornadas con carey, nácar y concha, doradas o pintadas con figuras y paisajes, forradas por dentro con damascos y terciopelos*<sup>750</sup>. Thomas Gage nous rapporta que dans les promenades de la Alameda, il pouvait y avoir *hasta dos mil coches*, ce qui montre bien l'importance et l'impact du moyen de transport individuel, un signe extérieur de la richesse des maisons à cette époque.

Les marchandises orientales modifièrent le goût des Novohispanos et lui apportèrent un raffinement que l'on considérait d'autant plus exquis que les meubles et objets étaient accumulés en plus grand nombre.

Ces satisfactions participèrent à la fascination chaque fois plus grande que provoqua le galion de Manille, et à la demande de marchandises chaque fois plus forte, même si les ordres dictés depuis l'Espagne demandaient le contraire. Ce commerce fut plus qu'une coutume à la mode, ce fut l'expression par les Novohispanos de leur époque et de leur volonté d'oublier le passé préhispanique qui avait causé un grand intérêt au XVIème siècle, mais qui avait été délaissé et dédaigné car considéré comme exotique. La nouvelle et récente société novohispana en formation se tournait vers la modernité et cherchait à se distinguer et à s'affirmer comme supérieure aux anciennes populations de la Nouvelle Espagne.

### 2.3. Les épices.

Les épices furent un autre article de grand commerce. Une demande constante concerna le poivre, le clou de girofle et la cannelle. On les utilisait pour la conservation des produits, et comme condiment dans la cuisine créole qui combina les aliments des deux mondes. La cannelle, le clou de girofle et la noix de muscade furent incorporés au pulque et au chocolat, comme à d'autres boissons comme le *charape*, l' *hipocrás*, et le *rosolí*.

La cannelle fut la plus demandée: on la récoltait en abondance dans l'île de Mindanao aux Philippines, et elle arrivait aussi de Ceylan et de Malabar. Les épices des îles Moluques, comme le poivre, le clou et la noix de muscade, arrivaient à Manille par l'intermédiaire des Portugais. Le commerce des épices entraînait une forte spéculation à la Nouvelle Espagne, comme nous le montre Guillermo Tardiff :

*Con el clavo se podía tan brillante especulación, que según el cálculo del procurador de la ciudad de Manila con 100,000 ducados que se empleasen podían comprarse en*

---

<sup>750</sup> Marita Martínez del Rio, p. 37. Dans: El comercio con Asia.

*las islas del archipiélago asiático 1440 bares, que son 2 816 000 libras que, vendidas al precio de plaza producían un poco más de dos millones de ducados*<sup>751</sup>.

Grâce à Thomas Gage et aux travaux de nombreux historiens<sup>752</sup>, aux Archives de Séville et de la ville de Mexico, nous avons essayé de recréer un scénario; nous déplaçant de la scène du vêtement à celui de la décoration des maisons, il fut impossible d'éluder certaines activités de la vie quotidienne qui s'y déroulaient. En regardant un peu dans le détail, nous nous sommes aperçus que les marchandises du galion de Manille remplissaient les besoins de la vie quotidienne, dans toute la maison, et dans le vêtement que les riches comme les pauvres embellissaient pour satisfaire leur désir de montrer qu'ils étaient partie intégrante de cette société privilégiée.

Il faut bien prendre en compte que les marchandises provenant de l'Orient, spécialement les soieries chinoises, étaient plus avantageuses et de meilleures qualités que les soies espagnoles, et que les Chinois, pour gagner le marché, copièrent les dessins des soies andalouses. La Péninsule se retrouva démunie du marché captif qu'elle avait connu, et les soies qui étaient produites à la Mixteca en furent affectées<sup>753</sup>.

Toutes ces raisons entraînèrent un grand commerce de la soie, et il fut évident que la Péninsule avait à se défendre.

\*

\*           \*

---

<sup>751</sup> Guillermo Tardiff, *op. cit.*, p. 90.

<sup>752</sup> Gustavo Curiel, José Durand, Pilar Gonzalbo Aizpuru, José R. Benítez, Virginia Armella de Aspe, Blas Sierra de la Calle, Miguel Ángel Fernández, Oropeza Keresey, Salvador Rueda Smithers, Solange Alberro, Timothy Brook, Gonzalo Obregón, Marita Martínez del Rio.

<sup>753</sup> La soie en écheveaux, *pelo o rama*, était préférée à la Nouvelle Espagne pour être plus régulière et plus propre que celle fabriquée à la Mixteca; cette dernière était amenée aux ateliers de Puebla et d'Antequera (Oaxaca) où travaillaient plus de quatorze mille personnes; on en faisait des tissus, des coiffes, des galons. Dans: Virginia Armella de Aspe, *op. cit.*, p. 61. Dans: La influencia asiática.

## CHAPITRE III

### QUI ORDONNE ? QUI RÉALISE ? MANILLE OU ACAPULCO ?

Quand nous avons présenté le sujet des Officiers Royaux, nous avons dit que la Couronne considérait que le commerce entre les Philippines et la Nouvelle Espagne était intérieur, du fait que les Îles formaient partie de la juridiction provinciale du vice-royaume. Nous avons aussi expliqué que les Péruviens avaient été autorisés initialement à commercer directement avec les Philippines, mais que, lorsque fut affecté le marché de Portobelo où arrivaient les marchandises d'Espagne, la Couronne interdit la ligne Callao-Manille.

L'exorbitante demande de la Nouvelle Espagne, du Pérou et de toute l'Amérique espagnole pour les marchandises du galion de Manille, la fuite des pesos d'argent mexicains et péruviens vers l'Extrême-Orient, surtout vers les côtes chinoises de Fukien d'où il ne revenait pas, l'envahissement de la population chinoise à Manille dû à l'essor économique de la ville, et les conflits créés dans la péninsule par la concurrence sur la soie et ses différents produits dérivés, dépassèrent la couronne espagnole. D'un commerce sans restriction, elle empila lois et impôts afin de protéger le marché espagnol, de poursuivre son action de soutien aux Îles qu'elle ne voulait perdre en aucune façon, d'éviter les excès générés par les achats et les ventes de ces marchandises à Manille et à la foire d'Acapulco, sans interrompre le commerce si utile pour le financement de sa présence aux Philippines.

Ces mesures, efficaces pour la Couronne, mais qui étaient plus que tout palliatives comme nous le présenterons plus loin, eurent un fort impact sur les Novohispanos qui achetaient directement à Manille, sur les Péruviens auxquels on ferma les portes d'accès à ce marché hautement profitable et sûr, et sur les Espagnols des Philippines qui loin de tout, au centre d'un monde hostile, mais au cœur des transactions mondiales de l'époque, voyaient arriver restrictions sur restrictions. Ces dispositions ont été ressenties comme une catastrophe pour



les sujets de la couronne espagnole; leur réponse eut des conséquences sur les intérêts propres de la Couronne.

### 3.1. La boîte de Pandore s'ouvre.

Les lois qui encadrèrent le commerce entre Manille et Acapulco, le limitant à deux cent cinquante mille pesos au départ de Manille et à cinq cents mille pesos au retour à Acapulco, la limitation à seulement deux galions de trois cents tonneaux, l'exclusion des Novohispanos pour passer des marchés et l'exclusivité de ce commerce pour les Philippines, l'interdiction au Pérou et par la suite à Tierra Firme, Guatemala et à toute autre partie de *las Indias* de négocier directement avec les Philippines, la Chine ou Acapulco, interrompirent d'un seul coup le cours des opportunités économiques que la Couronne avait créée, pour n'autoriser qu'un échange au compte-gouttes.

Comme on l'a présenté, le commerce sans restrictions organisé par la Couronne généra un grand intérêt parmi les sujets américains, et si le marché des marchandises orientales fut créé, ce fut parce que les besoins existaient à la Nouvelle Espagne et dans le reste de l'Amérique espagnole; pour autant, qui les aurait mieux satisfaites?

Pour la couronne espagnole, le primordial était de s'assurer la conservation des Îles Philippines, d'éviter la fuite de l'argent, et de régler ses différends avec la Péninsule. L'établissement des lois avait comme objectif de mettre de l'ordre, les problèmes des Novohispanos et des autres vassaux américains n'étaient pas si importants !

La promulgation de ces lois s'en prit au *lujo indiano*, elle blessa les besoins d'honneur que cette opulence assouvissait si intimement, elle affaiblit la condition de maître tant réclamée par les Espagnols et les créoles, et, en essayant d'arranger un prétendu désordre, elle perturba le fragile équilibre de la société du vice-royaume.

En Espagne, non seulement on pensait que *...la honra reside en el poder de nuestras haciendas*<sup>754</sup>, mais on vivait en accord avec ce qui se disait. Qu'est ce qui empêchait que dans les territoires espagnols d'Amérique ou des Philippines on raisonne de la même manière? Pourquoi gêner un commerce qui, comme le stipulait le titre même de ces lois, unissait les Philippines à la Chine, à la Nouvelle Espagne, au Pérou et au reste des Indes?

Plus que cela, pour la Nouvelle Espagne, par comparaison avec la flotte d'Espagne, ce négoce avait des avantages. Les gains étaient obtenus en seulement deux ans, alors qu'il fallait attendre trois à six ans dans le cycle commercial de l'Atlantique; ils pouvaient atteindre

---

<sup>754</sup> DOMINGUEZ ORTIZ Antonio. *Historia de España/ El antiguo régimen: los reyes católicos y los Austrias*, Madrid, Alianza, 1974, p. 63. (Colección Alianza universidad n° 42)

cent ou trois cents pourcents, bien supérieurs à ceux obtenus sur l'autre marché. Par ailleurs, à la différence de la *Flota*, étant la propriété du Roi, les bateaux ne payaient pas les frais de manutention et de maintenance, de soldes, et la Couronne finançait l'investissement pour leur construction: cette mesure très favorable permettait de faire baisser le coût du fret. Dans une période de transition économique à la Nouvelle Espagne, alors que la possession des Philippines était très récente, quand l'orgueil américain latent pensait que son argent enrichissait le monde entier..., comment purent-ils comprendre les restrictions? En éludant la loi?... La Couronne ouvrit le chemin et les problèmes tombèrent sur Acapulco.

### 3.2. Manille. La réalité contre la légalité.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les mouvements du port et de la ville de Manille tournaient autour de l'entreprise du galion. La ligne transpacifique la plus longue et difficile de son temps essayait de conserver une communication régulière avec Acapulco malgré les problèmes internes ou externes de Manille ou les difficultés de navigation.

Au début de la mousson, les grandes jonques chargées de marchandises arrivaient à l'ouvert de Manille. L'île de Mirabeles envoyait un navire léger pour reconnaître le navire, laissant à bord deux ou trois soldats qui surveillaient son entrée jusque dans la baie, de manière à éviter la contrebande et à empêcher toute transaction. On informait ensuite Manille au moyen de signaux de fumée sur la provenance, la catégorie du navire, la quantité d'équipage et le type de marchandises embarquées. Ces embarcations venaient surtout d'Amoy, de Fukien en Chine, mais aussi de Nagasaki au Japon<sup>755</sup>. Les Portugais transportaient leurs marchandises des Moluques, d'Inde, de Siam, de Macao, de Perse ou de Turquie<sup>756</sup>.

La ville et le Gouverneur prévenus, le bateau mouillé en baie de Manille, les Officiers Royaux montaient à bord pour en faire la visite officielle. On enregistrait le chargement, on lui donnait un prix et un taux de taxation pour payer l'impôt<sup>757</sup>. La marchandise était débarquée des jonques par des *champanes* qui les emportaient aux entrepôts ou dans les maisons du Parián pour leur vente.

Le Parián, ou *Alcaecería*<sup>758</sup>, était un quartier parfaitement délimité juste au dehors de la ville, dans l'estuaire autour de l'île de Binondoc, un peu à l'intérieur du rio Pasig. Don Antonio de Morga disait que: *...se encontraba a un tiro de ballesta de la muralla de la ciudad*. Depuis

---

<sup>755</sup> Jusqu'en 1638, quand le Japon se ferma.

<sup>756</sup> Antonio de Morga, *op. cit.*, p. 290-291.

<sup>757</sup> L'impôt était de 3% de la valeur du chargement, plus les droits de port. Dans: William Schurtz, *op. cit.*, p. 99.

<sup>758</sup> OLLÉ, Manel. *La Invención de China: percepciones y estrategias filipinas respecto a China durante el siglo XVI*, Wiesbaden, Harrossowitz Verlag, 2000, p. 50.

1581, le Gouverneur Gonzalo Ronquillo de Peñaloza avait obligé les Chinois à y vivre; ceux qui ne le pouvaient pas habitaient de l'autre côté du fleuve, *a la banda de Tondo en dos poblados llamados Baybay y Minondoc*<sup>759</sup>.

Au début du XVII<sup>ème</sup> siècle, les dominicains qui possédaient deux monastères et un hôpital près de ce quartier pour aider les Chinois, disaient que la population chinoise ne diminuait pas en dessous: *de veinte mil en las inmediaciones de Manila*<sup>760</sup>; en 1636, Grau y Monfalcón écrivait qu'entre les Chinois et les Japonais, il y avait quelque trente mille âmes, alors que la population espagnole ne dépassait pas les trois mille trois cent quarante.

Ce déséquilibre entraîna l'interdiction pour les Chinois de sortir du Parián sans autorisation expresse: se faire prendre à la fermeture des portes de la ville de Manille pouvait leur coûter la vie. En réalité, la relation entre les Chinois et les Espagnols ne fut jamais cordiale ou pacifique; fréquemment, on leur imposait des restrictions et on les expulsait. Les Espagnols d'un côté se méfiaient des Chinois, et d'un autre dépendaient d'eux, parce qu'ils étaient indispensables pour maintenir la vie à Manille. Une fois la peur espagnole passée, les Chinois expulsés revenaient à Manille pour l'intérêt de tous. Perçus comme *diestros, ajiles y baratos*, leur travail était payé à *precios acomodados*<sup>761</sup>. Les Espagnols leur donnèrent le nom de *sangleyes*: en dialecte amoy, *seng-li* veut dire commerce et *xan-lay* signifie en chinois *los venidos a comerciar*.

Gouverné par un Chinois chrétien, le Parián avait des ministres et des officiers qui rendaient justice, même si les appels étaient reçus par *l'alcalde mayor* du Parián et si les problèmes relevaient de l'*Audiencia*. Les Chinois avaient accaparé le commerce des vivres; on trouvait des fruits, des conserves, de l'encre, du papier, des œufs, du pain, du bois, de la viande, du poisson, tout comme les services de médecin, de barbier, de tailleur, de ferronnier, de bijoutier, de sculpteur, de maçon, de peintre, de fabricant de chaussures. Le jésuite Pedro Chirinos notait qu'une *...par de zapatos no vale más que dos reales, haciéndose en tanta abundancia que no ha faltado quien a cargado de ellos para la Nueva España*<sup>762</sup>. Mais au

---

<sup>759</sup> Antonio de Morga, *op. cit.*, p. 297.

<sup>760</sup> FERRANDO, Juan. «Historia de los PP. Dominicos en las Islas Filipinas y en sus misiones del Japón, China, Tunk-King y Formosa». Libro V, Periodo Decimocuarto, Cap. IV, p. 87. *Colección Clásicos Tavera* [CD-ROM], vol. 13, serie X, Obras Clásicas para la Historia de Manila, Madrid, MAPFRE, 1998.

<sup>761</sup> CHIRINO, Pedro. Relación de las Islas Filipinas i de lo que en ellas an trabajado los Padres de la Compañía de Jesús, Manila: 1890, p. 10.

<sup>762</sup> *Ibid.*

Parián, surtout, on trouvait le marché de la soie<sup>763</sup> et des autres marchandises qui se vendaient à la foire d'Acapulco.

### 3.2.1. Les Chinois, maîtres du commerce et de son art.

Au contraire des Espagnols, même avant Jésus Christ, le commerce était pour le Chinois un art pratiqué avec les pays voisins grâce à la mer méridionale. Au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, en Europe, via la route de la soie par l'Asie Centrale ou par la voie maritime traversant l'océan Indien, la Chine vendait des articles de soie à Rome<sup>764</sup>.

Sa porcelaine avait atteint la Perse au VIII<sup>e</sup> siècle, et arriva en Europe au plus tard au XV<sup>e</sup> siècle quand les Portugais, via leur route commerciale maritime autour de l'Afrique, arrivèrent à Goa et y trouvèrent la porcelaine qu'avaient amenée de Chine quelques marchands indiens<sup>765</sup>.

En matière de porcelaine ou de soie, les marchands et les artisans chinois acquirent au fil des siècles une importante expérience commerciale. Surtout dans le négoce de la soie, *no recibían ni oro ni ninguna otra forma de pago*<sup>766</sup>, ils n'acceptaient que l'argent et les *reales*. Ils avaient appris l'importance de s'adapter aux goûts étrangers, mais aussi la pratique de quelques astuces pour faire monter les prix, ou tromper sur la qualité de la marchandise; les Espagnols appelèrent ces abus les *trampas de China*.

Les Espagnols comme Antonio de Morga, stupéfaits, voyaient les Chinois découper les *reales de a ocho*. Cet outrage était dû au fait que l'argent était le moyen d'échange de l'économie chinoise: les paiements importants comme les recouvrements d'impôts<sup>767</sup> se faisaient en argent non poinçonné qui se coupait, se pesait et se fondait en lingots de la qualité nécessaire, ce type de monnaie se mesurant en *taeles*<sup>768</sup> ou en onces. Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'usage de l'argent avait été intégré comme un fait de la vie journalière des Chinois si bien que personne n'y pensait, sauf quand il manquait<sup>769</sup>.

Ils avaient abandonné l'usage du papier monnaie qui avait été employé au niveau national durant la dynastie Yuan<sup>770</sup>, la circulation des métaux précieux étant interdite. Hongwu<sup>771</sup>,

---

<sup>763</sup> Manel Ollé, *op. cit.*, p. 150. Dans: La empresa de China.

<sup>764</sup> HERNANDEZ H. Roberto. El comercio exterior de China hasta 1948. *Estudios de Asia y África*, 1979, Jan-Mar, vol. 14, n° 1 (39), p.2-3.

<sup>765</sup> Timothy Brook, *op. cit.*, p. 62-63. Dans: *Vermeer's Hat...*

<sup>766</sup> Antonio de Morga, *op. cit.*, p. 314.

<sup>767</sup> Timothy Brook, *op. cit.*, p. 172. Dans: *Vermeer's Hat...*

<sup>768</sup> RAE. *Tael*: Monnaie chinoise qui était utilisée aux Philippines.

<sup>769</sup> *Ibid.*

<sup>770</sup> Dynastie d'origine mongole (1279-1368).

<sup>771</sup> 1368-1398.

premier empereur de la dynastie Ming<sup>772</sup>, afin de contrôler l'économie florissante, eut beau essayer, comme les Mongols, d'implanter l'usage du papier monnaie *-baochao-* et de diminuer l'extraction d'argent des mines afin de retirer l'argent métal de la circulation, les Chinois préféraient l'argent métal pour leurs opérations financières.

Quand l'empereur Yongle<sup>773</sup> changea la politique sur l'argent, et que les mines furent rouvertes, la Chine continua d'utiliser ce métal pour les transactions de son commerce qui avait atteint un développement considérable. Dans les premières décades du XVIème siècle, même avant l'arrivée des pesos mexicains et péruviens, l'argent japonais vint aussi renforcer l'économie chinoise.

On sait des recherches de Timothy Brook que, durant la première moitié du XVIIème siècle, la Chine importa cinq mille tonnes d'argent, la moitié du Japon et le reste des mines novohispanas et péruviennes<sup>774</sup>. Entre 1597 et 1602, furent embarqués à Acapulco chaque année entre cent cinquante mille et trois cent quarante mille kilos d'argent<sup>775</sup>, en lingots ou en *reales de a ocho*. Il est probable que la moitié de ces chiffres correspondait à l'argent officiel et l'autre à celui de la contrebande<sup>776</sup>. Cet argent fut converti en quatre à neuf millions de *taeles*, dont la plus grande partie passa à Fukien et disparut en Chine<sup>777</sup>. Vers 1620, selon le même Brook, l'importation depuis Acapulco était de vingt tonnes d'argent, se stabilisant plus tard à neuf ou dix tonnes par an<sup>778</sup>.

Les chiffres fournis par Timothy Brook donnent une idée du chargement et de la valeur des marchandises que le galion de Manille traitait, de l'importance de la foire d'Acapulco, ce qui explique les tentatives des pirates hollandais pour attaquer directement le port. En outre, il montre aussi la signification et l'essor de ce marché à la Nouvelle Espagne et dans l'Amérique espagnole, parce que malgré les interdictions les *Peruleros* continuèrent de venir à Acapulco. Mais on comprend aussi l'expérience et la pratique des Chinois dans le commerce, et on confirme ce que dit Charles Boxer: *China durante mucho tiempo fue la bomba aspirante que absorbió la plata de todo el mundo*. On explique enfin les raisons qui menèrent la Couronne à mettre ces lois en place, comme les tactiques d'achat des marchandises chinoises au Parián de Manille.

---

<sup>772</sup> Dynastie Ming (1368-1644).

<sup>773</sup> 1402-1424.

<sup>774</sup> Timothy Brook, *op. cit.*, p. 172. Dans: *Vermeer's Hat...*

<sup>775</sup> BROOK, Timothy. *The Confusions of Pleasure*, California, University of California Press, 1999, p. 205.

<sup>776</sup> Timothy Brook, *op. cit.*, p. 171. Dans: *Vermeer's Hat...*

<sup>777</sup> Timothy Brook, *op. cit.*, p. 205. Dans: *Confusions of Pleasure*.

<sup>778</sup> Timothy Brook, *op. cit.*, p. 171. Dans: *Veermeer's Hat...*

### 3.2.2. La théorie.

Dans le Parián, se passaient les accords marchands entre Chinois et Espagnols, soi-disant en toute liberté, *sin violencia ni fuerza*<sup>779</sup>. Mais l'usure et la spéculation des vendeurs obligèrent la Couronne à instaurer un mécanisme appelé *pancada*<sup>780</sup> pour lequel le Gouverneur et l'*Ayuntamiento* de Manille nommaient chacun tous les ans deux ou trois personnes d'expérience qui réglaient les prix, le volume des marchandises, et les achats en gros. Par ailleurs cette tactique évitait l'évasion de l'impôt et contrôlait le mouvement des pesos d'argent mexicains<sup>781</sup>.

Pour connaître l'espace disponible pour le chargement du galion, on mesurait la cale du galion qui devait partir, on évaluait le chargement qu'il pouvait emporter, et par déduction on arrivait à connaître la quantité de marchandises que l'on pouvait acheter afin de remplir la soute du bateau au coût le plus bas. La quote-part de la cale dont on pouvait disposer était divisée en parties égales entre les *vecinos*, en y incluant les veuves des Espagnols, les soldats pauvres, les religieux, les bonnes sœurs, et théoriquement les locaux des Îles, de telle façon que tous participent à ce commerce comme l'ordonnait la *permission*<sup>782</sup>. Mais cette autorisation était refusée aux fonctionnaires royaux, aux militaires et aux officiers du galion.

La répartition du volume se faisait en prenant comme unité le *fardo* qui avait une mesure invariante<sup>783</sup>, une valeur estimée invariable: chaque *fardo* payait un impôt fixe selon un pourcentage.

Une *Junta de Repartimiento*<sup>784</sup>, composée du Gouverneur, du *Fiscal* de l'*Audiencia* et de l'archevêque de Manille, distribuait les pièces entre les bénéficiaires, et s'assurait en même temps qu'il n'y ait pas de fraudes ou de tromperies. La *Junta* prenait en compte l'ancienneté, la condition et le niveau de richesse des *vecinos*, bien qu'en général le groupe le plus favorisé ait été la population espagnole de Manille et de Cavite.

Pour chaque pièce, on remettait une *boleta*, qui était une espèce de certificat de propriété, que l'on ne pouvait ni céder ni vendre; ceux qui ne pouvaient pas envoyer de marchandises, à

---

<sup>779</sup> Antonio de Morga, *op. cit.*, p. 288.

<sup>780</sup> Loi 35. Livre IX. Titre 45. de la *Recopilación de Indias*.

<sup>781</sup> Loi 34. Livre IX. Titre 45. de la *Recopilación de Indias*.

<sup>782</sup> *Ibid.*

<sup>783</sup> Mexico avait donné de nouvelles mesures qui depuis 1683 étaient mises en pratique à Manille; ainsi un *fardo* devait mesurer une *vara* et quart de long, deux *terces* de large et une de haut. Dans: AGI. Filipinas, 211, N.1. Repartimiento de Carga de las Naos.

<sup>784</sup> Créée à partir d'un décret de Philippe III en 1604. Dans: Guillermo Tardiff, *op. cit.*, p. 78.

l'exception des veuves et des commerçants, devaient le rendre à la *Junta de Repartimiento*<sup>785</sup> qui les distribuait à qui en avait besoin en en payant le prix au propriétaire initial.

Les *boletas* en main, les *vecinos* recourraient généralement aux Chinois pour qu'ils emballent leurs marchandises. L'expérience, née de la pratique du commerce, leur avait donné une grande adresse, surtout pour emballer les soies. En raison de la longueur du voyage, on devait prendre beaucoup de précautions pour qu'elles n'arrivent pas pourries: l'humidité qui régnait dans les soutes imprégnait l'intérieur des *fardos*, tachant les soies et leur faisant perdre de leur valeur<sup>786</sup>. On mettait dans chaque *fardo* une pièce de coton en dessous, les soies au milieu, puis une autre protection de coton, pour ensuite le protéger avec des *arpilleras dobles*<sup>787</sup>, c'est à dire de toiles de fibres du chanvre d'*abaca*. On les recouvrait à nouveau de doubles toiles cirées, et, les comprimant au maximum, on les attachait avec des lianes. Parfois des peaux leur donnaient une meilleure protection<sup>788</sup>. D'un côté, on profitait du volume autorisé, mais de l'autre le poids du *fardo* était plus élevé que celui autorisé.

Avec leurs *boletas* et leurs marchandises emballées, les commerçants se présentaient à la *Junta de Avalúos*<sup>789</sup> munis d'une ou plusieurs listes détaillées de leur envoi. Ils en déclaraient les caractéristiques, la qualité, la quantité, le poids et la valeur. Sous serment ils assuraient être l'unique consignataire et que leurs manifestes de chargement étaient véridiques. On vérifiait ensuite que les *boletas* correspondaient à la quantité et au coût des marchandises, estimation qui était nécessaire pour le paiement de la Douane et des frais d'affrètement.

Les tarifs officiels des marchandises importées étaient revus tous les cinq ans, et tous les dix ans pour les articles des Philippines. On ne prenait pas en compte la variation annuelle du coût des produits: la diminution annuelle du prix unitaire permettait l'embarquement d'un plus grand chargement pour le même prix officiel évalué à Manille, mais la valeur augmentait à Acapulco et dépassait l'autorisation légale parce qu'à l'arrivée on utilisait le prix théorique<sup>790</sup>.

---

<sup>785</sup> Par décret de 1638, il fut interdit de transférer des *boletas* sans en faire part à la *Junta*. Dans: Guillermo Tardiff, *op. cit.*, p. 80.

<sup>786</sup> AGI. Expediente Filipinas, 211, N.1 Repartimiento de Carga de las Naos.

<sup>787</sup> AGI. Escribanía, Pleitos de la Audiencia de México, 172B.

<sup>788</sup> AGN. Indiferente Virreinal. Filipinas. Caja 6441. Expediente 092. Año 1640. Libro de entradas y manifestaciones de la ropa y demás géneros que trajo la nao de Filipinas este año de 1640.

<sup>789</sup> Créée en 1604 par Philippe III, cette *Junta* était constituée d'un comité présidé par le Trésorier de la *Real Hacienda* qui était le membre le plus influent après le gouverneur, deux députés et les commerçants avec leurs avocats. Dans: AGI. Filipinas, 203, N.1/10-04-1698.Fol. 286r-300v.

<sup>790</sup> Guillermo Tardiff, *op. cit.*, p. 81.

Après la *Junta de Avalúos*, les listes allaient au bureau de *Cuentas*. On les y copiait dans le *libro de jurado*<sup>791</sup> du galion et on établissait les droits à payer. Les formalités faites, on transportait les biens<sup>792</sup> à Cavite où on les plaçait dans des dépôts permanents ou improvisés en attente d'embarquement.

Les résidents espagnols enregistrés dans le livre des *vecinos* de Manille qui embarquaient pour vendre leurs marchandises à la Nouvelle Espagne, pouvaient aussi emporter et vendre les marchandises des *vecinos* de Manille qui ne voyageaient pas eux-mêmes.

### 3.2.3. La pratique.

La répartition des *boletas* débutait lors des préparatifs de départ du galion. Au début ce mécanisme fonctionna, mais bien vite surgirent les antagonismes, la cupidité et les rivalités entre les différents corps. Les plaintes arrivèrent à la Couronne, et en 1619 on ordonna au Trésorier de la *Real Audiencia* de Manille d'être présent et d'intervenir lors de la répartition des *boletas* afin d'éviter toute aggravation de la situation.

Cette autorisation, concédée afin de bénéficier aux *vecinos* de Manille, fut souvent aménagée par les gouverneurs qui l'appliquaient aux fonctionnaires publics, aux œuvres pieuses et aux *Cofradías*.

Le gouvernement favorisait ces corporations ecclésiastiques à buts caritatifs, comme *la Casa de la Misericordia* et *la Venerable Tercera orden de San Francisco*, parce que ces œuvres pieuses prêtaient de l'argent aux commerçants qui manquaient de fonds pour l'achat de marchandises<sup>793</sup>. Même si ces *cofradías* n'étaient pas intéressées par l'envoi de marchandises, elles profitaient de la vente des *boletas* qu'elles recevaient pour réaliser des fonds et investir les bénéfices obtenus dans leurs hôpitaux comme celui du *Real de los Naturales*, du *Real de los Españoles*, et de *la Misericordia*, ainsi que dans leurs œuvres de charité. Le rôle de ces fondations fut très important pour l'aide qu'elles offraient dans les opérations commerciales du galion. Elles agirent pendant plusieurs siècles comme banques, prêtant de l'argent à vingt-cinq ou trente pour-cent d'intérêt annuel, ou comme compagnies d'assurances<sup>794</sup>.

Parmi les œuvres pieuses intéressées par cette répartition du chargement, se trouvaient les Institutions de *Patronazgo Real* comme le *Colegio de Santa Potenciana* qui recueillait les

---

<sup>791</sup> AGN. Indiferente virreinal. Filipinas. Caja 6441. Expediente 092. 1640.

<sup>792</sup> Sur chaque *fardo*, on inscrivait le nom du consignataire, et par précaution des risques et dangers du voyage, celui de trois personnes qui pouvaient disposer du chargement à son point de débarquement.

<sup>793</sup> María de Lourdes Díaz Trechuelo, *op. cit.*, p. 99.

<sup>794</sup> Manuel Carrera, *op. cit.*, p. 109. Dans: *La nao de la China*.



femmes nécessiteuses et les jeunes filles de la ville, ou aidaient les œuvres de la cathédrale ou d'autres églises comme celle de Santiago ou de Nuestra Señora de Guía, ou enfin venaient au secours des lépreux chrétiens japonais ou des enfants orphelins<sup>795</sup>.

D'un autre côté, la fraude, l'abus, le favoritisme et la corruption, comme on l'a déjà indiqué, firent partie de ce commerce. Comme exemple, présentons une session de la *Junta* présidée par le Gouverneur de Manille, don Fausto Cruzat, en 1698<sup>796</sup>. Face à l'auditeur le plus ancien de la *Real Audiencia*, à son Trésorier, à l'*Alcalde ordinario*, au régisseur de Manille, et à l'archevêque qui n'assistait pas à la réunion, on procéda à la répartition des *boletas* pour les *vecinos* des Îles Philippines. Viennent ci-dessous certains chiffres, postes et quantités autorisées:

*Cabildo Secular:*

*Sargento Manuel de Frías; alcalde... 12,000 pesos*

*Capitán Juan Andrés de Iturralde; alcalde de ordinario... 12,000*

*Juan Morales; castellano... 12,000*

*General Tomas Martínez de Antillanos, regidor...12,000*

*Vecinos:*

*Senador Alonso de León...8,000*

*Almirante Antonio de Acevedo...6,000*

*Sargento mayor Agustín Hernández...4,000.*

Rappelons que normalement, selon la Loi, cette autorisation était refusée aux fonctionnaires royaux, aux militaires, et aux officiers du galion!

Les faits montrent que les vice-rois de la Nouvelle Espagne faisaient aussi usage de ces pratiques: l'incrédule Ginés Barrientos, indigné, expliqua au Roi que, dans une des *Juntas* qu'avait présidées don Diego Calderón, celui-ci avait déclaré que : ...*para el virrey se daban dos mil fardillos libres de imposición*, argumentant que le Vice-Roi détenait une *Cédula* du Roi qui lui permettait de charger soixante mille pesos tous les ans à bord du galion<sup>797</sup>. De même, quelques commerçants au détail, pour ne pas risquer leur capital, préféraient vendre leurs *boletas*, ce qui était au préjudice des commerçants de Manille qui se voyaient obligés d'acheter ces *boletas* à prix excessifs, ou d'entrer dans une concurrence déloyale parce que ces *boletas* se vendaient à la meilleure offre quand les représentants des compagnies d'acheteurs de Mexico les achetaient<sup>798</sup>. Pour éviter cette situation, la Couronne décida en 1620 que la partialité du gouverneur pouvait être considérée comme une charge dans son

<sup>795</sup> AGI. Filipinas, 8, R, 3, N. 105.

<sup>796</sup> AGI. Escribanía, Pleitos de la Audiencia de México, 186C, 1699.

<sup>797</sup> AGI. Filipinas, 75, N.11. 03-06-1683/Carta de Ginés Barrientos sobre carga de las naos.

<sup>798</sup> Manuel Carrera, *op. cit.*, p. 109. Dans: *La nao de la China*.

jugement de *residencia*. Néanmoins, la spéculation dans le transfert des *boletas* continua, et en 1638, on interdit qu'elles soient échangées sans que la *Junta de Repartimiento* n'en prenne connaissance.

#### 3.2.4. La vie chaotique de Manille.

Manille, la cité qui au XVII<sup>e</sup> siècle fut le contact commercial entre les économies européenne et chinoise<sup>799</sup>, était soutenue par Acapulco, une *humilde aldea de pescadores*<sup>800</sup>. Ces appréciations portées sur les deux ports sont très différentes; elles peuvent montrer une relation déséquilibrée qui apparemment ferait de Manille l'unique centre économique face à Acapulco l'unique centre d'obéissance au règlement. Il était fréquent que la loi prévue ne s'applique pas en réalité entièrement. La Loi étant établie à Acapulco, il est naturel de penser que la contrebande se faisait seulement à Manille et dans son intérêt. Mais ces deux villes étant vraiment liées l'une à l'autre, on ne peut disposer d'une compréhension complète à partir d'un seul point de vue, celui d'Acapulco ou celui de Manille, celui de la théorie ou celui de la pratique.

Pour prendre en compte les raisons qui poussèrent Manille à agir, nous devons décrire à grands traits la vie quotidienne menée par ses habitants au XVII<sup>e</sup> siècle. Manille, la cité cœur de *la nao de China*, la capitale de la possession espagnole d'Extrême-Orient, cachait un paradoxe: elle était vue comme une terre de punition. Quels problèmes ébranlèrent ses habitants durant le siècle?

Les répercussions des conflits d'Espagne avec les Hollandais furent un des premiers problèmes que Manille ressentit.

En 1600, l'affrontement des deux galions qui partaient à la Nouvelle Espagne avec les bateaux d'Olivier van Noort coûta le naufrage de la *capitana*.

La dispute avec les Hollandais pour le contrôle des Moluques, lors de l'union des couronnes d'Espagne et du Portugal, et alors que les Hollandais avaient établi en 1602 aux îles de la Especiería la *Dutch East India Company*, eut comme conséquence que le *situado* qui était envoyé pour le soutien des Philippines fut réaffecté au combat contre les Hollandais aux Moluques ou à la défense contre les attaques insistantes de leurs flottes: François Wittert en 1609, Joris van Speilbergen en 1616, sept frégates hollandaises qui en 1646 essayèrent de bloquer l'entrée de Manille et attaquèrent le galion San Diego en partance pour Acapulco et qui put cependant se retirer sur Cavite, huit navires de guerre et cinq *pataches* hollandais qui

---

<sup>799</sup> Timothy Brook, *op. cit.*, p. 107. Dans: *Vermeer's Hat*.

<sup>800</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 8. Dans: *Viaje a la Nueva España*.

bombardèrent Manille à l'été 1647, situation qui paralysa le commerce entre Acapulco et Manille jusqu'en mai 1648.

Ces hostilités signifiaient en même temps que chaque fois qu'un galion coulait ou se voyait obligé de revenir, les gens de Manille perdaient le permis de commerce, et que l'aide financière pour les Philippines n'arrivait pas de la Nouvelle Espagne.

Par contre, ce que recevait la *Real Hacienda* de Manille était rapidement dépensé: en 1621, des 255.541 pesos on paya 218.372 pesos seulement en dépenses pour les incursions aux Moluques. En 1628, des cent mille pesos de trésorerie, on en utilisa quatre-vingts mille pour les mêmes questions. En 1640, de 256.000 pesos d'entrée de *situado*, 230.000 furent à nouveau investis dans les Moluques. Tout cela causa un fort déficit qui maintint les Philippines dans une profonde crise<sup>801</sup>.

Outre ces attaques externes, la sécurité intérieure, non seulement à Manille mais aussi dans tout l'archipel, était loin d'être assurée en permanence: la guerre incessante et obstinée qui fut livrée au XVIIème siècle contre les pirates malais mahométans des îles de Joló et de Mindanao fut l'obsession des autorités de Manille. Les conséquences des conflits de 1614, 1616, 1617 touchèrent le personnel local des arsenaux et la construction de galions s'en vit affectée.

Samar et Marinduque furent attaquées en 1629 par les pirates *camucones*<sup>802</sup>, et de nouveau les *joloanos* attaquèrent Capul, Palapag, Samar, Paranas, Leite, Baclayan. En 1634, il y eut de nouvelles incursions des pirates de Joló et de Mindanao.

Sur une période de trente ans, pas moins de vingt mille personnes furent séquestrées. Sebastián Hurtado de Corcuera décida de les attaquer et les vainquit en 1638, mais les problèmes continuaient en 1642.

Ainsi les Espagnols vivaient sous la protection des murailles de Manille, craignant les Chinois, les Japonais ; frère Juan Ferrando disait qu'à Manille :

*... se agitaban en su pequeño recinto además de los españoles y naturales del país muchos chinos y japoneses, negros del Congo y Angola; malabares, coromandeles, bengalas, ternates, borneos, tidores, mindanaos, joloes, malayos, parias, tártaros y macedonios; turcos, armenios y griegos; numerosos europeos de diferentes reinos y naciones; canarienses, en fin, y americanos, y toda raza de gentes y de pueblos, dijerasé que Manila era verdaderamente un mundo abreviado en aquel tiempo*<sup>803</sup>.

---

<sup>801</sup> Leslie Bauzon, *op. cit.*, p. 82-83.

<sup>802</sup> José Montero Vidal, *op. cit.*, p. 185-190.

<sup>803</sup> FERRANDO, Juan. «Historia de los PP. Dominicanos en las Islas Filipinas y en sus misiones del Japón, China, Tunk-King y Formosa». Libro IV. Periodo Undécimo. Cap. VII. p. 416-417. *Colección Clásicos Tavera* [CD-ROM], vol. 13, serie X, Obras Clásicas para la Historia de Manila, Madrid, MAPFRE, 1998.

Mais la peur avait ses raisons: en 1603, vingt mille Chinois environ se soulevèrent. Ce conflit obligea même les dominicains à sortir de leurs couvents pour les combattre. Trois années plus tard, les mille cinq cents Japonais se rebellèrent, même s'il n'y eut pas de graves conséquences puisque les religieux réussirent à les calmer. En 1639, vingt-cinq mille Chinois durant quinze jours, affrontèrent les Espagnols, et brûlèrent le village de Binondo, et les Espagnols, sous le prétexte d'empêcher leur retraite, incendièrent le Parián: les édifices et la majorité des marchandises qui furent brûlés étaient de capital espagnol. Une fois de plus, en 1662, plus de huit mille Chinois prirent les armes.

A la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, dans la lettre de compte-rendu sur le commerce entre les Philippines et la Nouvelle Espagne, la ville de Manille expliquait la fluctuation de la population chinoise du Parián :

*... antes había estado habitado hasta por catorce mil y ahora solo hay ochocientos sangleyes lo que contribuye a que los edificios estén en mal estado y no se puedan recibir los cargos por los solares que antes eran muy cuantiosos*<sup>804</sup>.

En 1639, se soulevèrent les *mandayas* de Cagayán, et en 1660, Luzón, Pangasinan, et Camarines se virent entraînés dans la rébellion des populations locales.

Et sus de tous ces problèmes, les plaques tectoniques apportèrent leur contribution: Manille comme Acapulco sont situées dans la zone sismique où environ quatre-vingt pour-cent des plus importants tremblements de terre se produisent. Les récits du XVII<sup>ème</sup> siècle parlent du tremblement de terre de 1616, qui entraîna les glissements de terrain des collines d'Ilocos et de Cagayán, et du tremblement de 1619 qui rasa la province de Nueva Segovia dans l'île de Luzón. Mais ils nous disent que le pire de tous fut celui de novembre 1645, le jour de la Saint André.

On raconte de ce séisme que le feu jaillissait par de larges fissures, que les vagues grandirent, que les rivières débordèrent et que l'énorme bruit qui se répercutait dans l'espace entraîna les habitants de la capitale dans une frayeur immense. Les toits s'ouvraient, les murs tombaient, les sols s'effondraient et les édifices s'écroulaient. La cathédrale s'effondra; les *Casas de Cabildo*, la *Cárcel Real* et la *Cárcel de Corte*<sup>805</sup>, le couvent de San Francisco, comme ceux de Santo Domingo et de Santa Clara, furent très endommagés. Plus de six cents personnes périrent dans les ruines, et plusieurs villages extra muros furent touchés. En 1648, Manille la perle de l'Orient<sup>806</sup> était encore pleine de décombres.

---

<sup>804</sup> AGI. Filipinas, 203, N.1. Fol.1-46. 30-11-1685.

<sup>805</sup> *Ibid.*

<sup>806</sup> José Montero Vidal, *op. cit.*, p. 269-270.

En 1658, en raison d'un autre tremblement de terre, les édifices qui étaient restés debout après le tremblement de 1645 comme le palais de l'archevêché, plusieurs couvents et églises, s'effondrèrent avec de nombreuses maisons. Les *vecinos* de Manille se virent obligés de vivre dans des maisons de bois et de roseau<sup>807</sup>.

En 1677, un autre tremblement de terre survint et occasionna l'effondrement de plusieurs autres édifices de la ville.

Mais, malgré les attaques extérieures ou internes et les tremblements de terre, dans l'esprit des habitants de Manille, la tragédie la plus grave était celle causée par les *arribadas* ou les naufrages de galions. La difficulté, la détresse, le chagrin se sentent dans la lettre qu'envoya en 1697 la ville de Manille pour demander une réduction de l'*almojarifazgo*, en raison d'une *arribada* et de la perte de deux galions :

*...los caudales de los vecinos han quedado agotados y sus hijas sin dotes, sin su antiguo esplendor sus familias. Las mujeres que perdieron a sus maridos en los naufragios quedaron en "miserable viudez" y sus hijas en desamparada orfandad. Los sacerdotes, soldados, doncellas y viudas pobres que para su sustento se mantenían de la limosna han perecido, porque las obras pías ya no se han podido hacer. Tampoco las comunidades religiosas pueden seguir con sus misiones, porque ya no tienen los socorros necesarios para su sustento y sus misiones. Además cuando se estaba en la opulencia se sufrían invasiones por los vecinos poderosos de esas Islas, ahora sin dinero como se iba a poder hacer la defensa*<sup>808</sup>.

En présentant ces pratiques marchandes, les lois, les impôts, l'énorme quantité d'argent qui partait vers la Chine, nous percevons que Manille, en plus d'être le cœur du commerce international de son temps, fut sans le vouloir la filiale des exportations chinoises.

Les *Manileños*, tant sur le plan de l'organisation théorique du fonctionnement du système du galion de Manille que sur celui plus pratique du commerce avec les *sangleyes*, les Japonais, les Portugais et autres correspondants locaux, constituèrent un groupe dynamique qui essaya de s'adapter aux aspirations de la société de Nouvelle Espagne, et d'approvisionner correctement le marché d'Acapulco, pensant bien sûr à son bénéfice mais cherchant principalement à faire vivre la ligne du galion de Manille, malgré les vicissitudes locales et les attaques extérieures, les révoltes intestines intérieures et les avatars maritimes. Nonobstant, cette tentative ne fut que partiellement atteinte: les voyages transpacifiques au

---

<sup>807</sup> AGI. Filipinas, 28, N.63.

<sup>808</sup> AGI. Filipinas, 203, N.1. Manila 17-05-1697.Fol. 131r-132v.

XVIIème siècle n'eurent pas une *regularidad casi perfecta*<sup>809</sup> et avaient encore moins de *margen de seguridad*<sup>810</sup>. Les nombreux hommes et quelques femmes qui osèrent s'embarquer à bord du galion de Manille savaient qu'ils ne reviendraient peut-être pas. De tous les voyages du XVIIème siècle, on peut estimer qu'une proportion de seize à dix-huit pourcents tomba en *arribada*, ou fit naufrage, ce qui est un taux de risque élevé.

Néanmoins, la période la plus compliquée de Manille fut provoquée par le *visitador* Pedro de Quiroga y Moya, dont nous parlerons par la suite: le frein le plus puissant du siècle provint du pouvoir central et non des difficultés locales qui, à force de ténacité et d'astuce, furent une après l'autre résolues.

Les habitants de Manille durant tout le XVIIème siècle eurent une existence compliquée. Les faits influencèrent sur la façon de faire de ses habitants, mais les caractéristiques de la vie à Manille n'étaient pas prises en compte par ceux qui décidaient: ils étaient trop loin en Espagne, et la Loi n'intégrait pas ces évènements.

La théorie ordonnée par l'Espagne et obligatoirement suivie par Acapulco ne pouvait pas être appliquée au pied de la lettre, non parce qu'on ne le voulait pas, mais parce qu'il fallait trouver un autre système, ou adapter le système légal, que ce soit de la part de Manille ou d'Acapulco. Nous allons voir ce que faisait Acapulco.

### 3.3. Acapulco.

Les travaux de recherche nous ont amenés à la conclusion que tant à Manille qu'à Acapulco, dans la vie officielle ou privée, tout était dirigé, normé, organisé par des décisions provenant du plus haut niveau, comme les *Cédulas Reales*, les Lois ou les règlements approuvés par la Couronne.

Le commerce pour le galion de Manille n'échappa pas à ce strict domaine juridico-administratif d'essence notariale qui s'imposait à tous dans toute sa splendeur.

#### 3.3.1. Les formalités à l'arrivée : la visite et le débarquement du chargement.

On retrouve bien ce point particulier dans le processus officiel suivant l'arrivée d'un galion: un filet bien serré, un piège rigide tombait sur les gens et la cargaison pour que la Loi, défenderesse des intérêts royaux et des privilèges octroyés par le Roi à des particuliers

---

<sup>809</sup> Nous pensons que Carmen Yuste, dans ses considérations, estime le total des voyages qui furent faits pendant les deux cent cinquante ans que dura le galion de Manille.

<sup>810</sup> Carmen Yuste, *op. cit.*, p. 30. Dans: *Emporios Transpacíficos*.

déterminés comme les commerçants de la Péninsule, les plus proches du Roi, s'applique avec toute sa force, et malgré tout, avec toute son injustice.

Ces formalités commençaient à l'apparition du galion de Manille, du moment que ce fût de jour. Autrement, il fallait attendre en dehors de ce qui était considéré comme la baie d'Acapulco, et dans ce cas-là, on envoyait une embarcation officielle pour empêcher que se rapprochent d'autres embarcations qui auraient pu perpétrer un débarquement illégal.

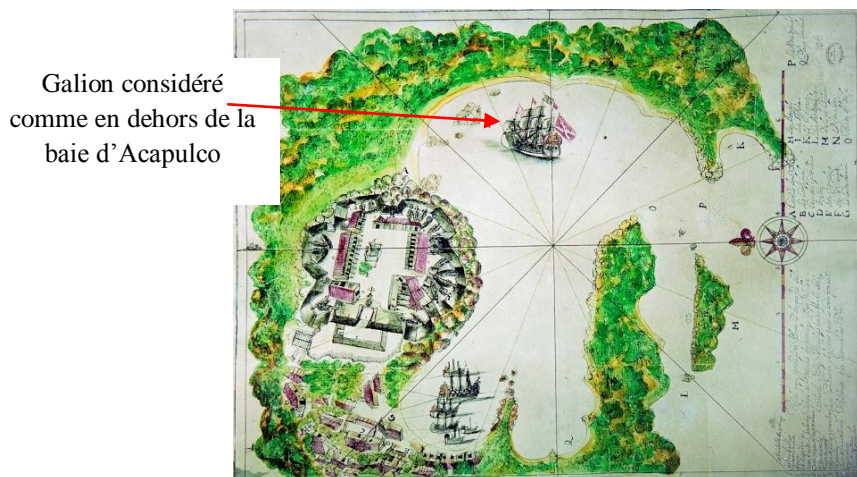


Fig. 65 : Détail de la carte du Château et du Port d'Acapulco. AGI. MP- MEXICO, 106. 1712-11-07.

Avant de faire mouiller le galion, le *Castellano*, le garde principal et les Officiers Royaux se rendaient à bord par l'embarcation royale, pour effectuer la visite officielle. Devant le *General* et le *capitán y maestre* du galion, les autorités recevaient les plis ainsi que les listes de marchandises et de frais de transport payés qu'envoyait la ville de Manille, et le *libro de sobordo* était présenté<sup>811</sup>.

La revue de tous les officiers et équipages inscrits à la liste originale faite, commençait la fouille du galion par l'adjoint du Comptable Royal et le garde principal, inspectant les chambres, les cabines et la soute. L'inspection terminée, on cadenassait les écoutilles de la soute pour éviter un quelconque escamotage de marchandises.

Le *Castellano* et les Officiers Royaux demandaient alors au *General* et au *Maestre*, comme aux représentants du Commerce des Philippines et à l'équipage, de présenter sous quarante-huit heures le chargement non enregistré, avec la sommation que tout ce qu'on trouverait d'autre par la suite serait confisqué.

<sup>811</sup> AGI. Escribanía, Pleitos de la audiencia de México, 186C. Visita a bordo del galeón capitana Nuestra Señora del Rosario, Francisco Javier y Santa Rosa, para efecto de visitarla de entrada en este puerto de Acapulco, martes 13 de Enero de 1699.

On faisait mouiller le galion. Pour éviter les dissimulations ou les introductions, on activait un système de surveillance de vingt-quatre heures sur vingt-quatre: on laissait à bord des gardes simples, et d'autres étaient postés sur la plage pour éviter tout débarquement imprévu. La démarche faite, les autorités du galion et d'Acapulco signaient et autorisaient la *constancia*<sup>812</sup>, l'envoyant au Vice-Roi avec l'avis d'arrivée du navire, le *libro de sobordo*, les listes de Manille, et celles des marchandises non enregistrées. Ces dernières étaient remises en double, et étaient contresignées par le *Maestre*. Ainsi, on informait le Vice-Roi; celui-ci transmettait les listes au *Tribunal de Cuentas* qui à son tour les recopiait et les faisait parvenir à Séville au *Supremo Consejo de Indias*<sup>813</sup>.

La visite terminée, le courrier envoyé, on attendait les ordres du Vice-Roi autorisant le débarquement du chargement. Il pouvait se passer plusieurs jours ou semaines avant l'ouverture de la foire: le formalisme, la bureaucratie, quelques subterfuges, et de toute façon la distance entre la capitale et le port, raccourcissaient le temps précieux du galion qui devait, selon la Loi et surtout selon les conditions climatologiques, repartir dans une période de temps courte et spécifique. Les Novohispanos, conscients de cette contrainte, contribuaient à ce manque de ponctualité pour que la perte de temps joue en leur faveur au moment de la foire en faisant baisser les prix; mais le manque de temps était aussi du côté des *Manileños* comme nous l'expliquerons plus loin.

Le déchargement du galion était réalisé au moyen des *barcas chatas*, des plates du *Real Servicio*. En raison du manque de quai, lorsque l'embarcation était près du bord de l'eau, il fallait que les hommes se mettent à l'eau jusqu'à la poitrine pour l'alléger et transporter sur leurs épaules le chargement et les passagers jusqu'à la plage<sup>814</sup>. Durant toute cette période qui pouvait durer plusieurs jours, il était interdit aux autres embarcations de s'approcher du galion<sup>815</sup>.

Chaque pièce débarquée était inspectée par les Officiers Royaux, qui comparaient la liste de Manille avec le registre et le manifeste et vérifiaient leurs nombres, leurs noms, le type de marchandises contenues, leur évaluation, et les droits payés, pour ensuite établir un nouveau registre<sup>816</sup>. Une *Cédula Real* de 1639 interdisait d'ouvrir ou de peser le chargement. On déposait dans les *Almacenes Reales* jusqu'au moment de la foire tous les *fardos* qui

---

<sup>812</sup> *Constancia*: autorisation de séjour.

<sup>813</sup> Esteban de la Carrera y Prado, *op. cit.*, p. 20.

<sup>814</sup> AHEG/ RM/PCE/V10-E1. 1782-87 F. 18.

<sup>815</sup> Manuel Carrera Stampa, *op. cit.*, p. 203. Dans: Las Ferias Comerciales de Nueva España.

<sup>816</sup> YUSTE LÓPEZ, Carmen. *El Comercio de la Nueva España con Filipinas, 1590-1785*, México, INAH, 1984, p. 24. (Colección Científica, No. 109).



remplissaient les requis légaux ou non: ceux qui n'étaient pas enregistrés mais qui avaient été déclarés et pour lesquels leurs propriétaires avaient promis de payer les droits d'*almojarifazgo*, d'*avería*, de *barlovento* et les droits de mer, et tout ce qui avait été déterminé par le *Tribunal de Cuentas*<sup>817</sup>, et ce qui venait consigné pour les Novohispanos. Les paquets envoyés comme cadeaux qui ne dépassaient pas mille pesos pouvaient être retirés; les autres étaient confisqués<sup>818</sup>.

A la fin du débarquement des marchandises, on procédait à une nouvelle visite du navire durant laquelle on confisquait les paquets cachés que l'on avait tenté de faire passer ou d'introduire, et on vérifiait l'état du galion.

Pendant que ces formalités administratives étaient menées à bien, le Vice-Roi communiquait l'arrivée du galion aux *Corregidores* et aux *Alcaldes* pour que ceux-ci informent de la tenue de la foire d'Acapulco par édit. Néanmoins, depuis que se connaissait l'arrivée du gentilhomme, chacun avaient entamé son voyage vers Acapulco.

Cette routine dénote la volonté de contrôle rigoureux qui existe dans le schéma administratif de toute la colonie espagnole. Le cœur du problème selon Acapulco se trouvait dans les dénominations employées pour le chargement, et les difficultés s'enchaînaient en cascade à la suite de la comparaison faite lors de la lecture des listes.

### 3.3.2. Confusions, extorsions, pots de vin. Le chargement.

La loi 66. Livre 8. Titre 45 de la *Recopilación de Indias* ordonnait que l'on taxe toutes les marchandises qui arrivaient à Acapulco des Philippines de *los pesos que por tonelada de flete estaba en costumbre*, de façon à payer l'impôt de l'*almojarifazgo*.

La *tonelada* est une mesure de poids, mais presque jusqu'à la fin du siècle, Manille envoya le chargement par pièces, prenant comme unité le *fardo*<sup>819</sup>, une unité de poids qui correspondait à 15,2 kilogrammes et qui pouvait se diviser en *medio fardo*. Cette mesure existait dans les *Ordenanzas de Pesos, Marcas, Romanas y Medidas para la Nueva España*<sup>820</sup>, ce qui signifie

---

<sup>817</sup> Les évaluations et prix des marchandises importées étaient taxés à l'*Audiencia* de Manille; quant à l'opération de taxation des exportations de la Nouvelle Espagne, elle était à la charge d'un comptable nommé par le *Tribunal de Cuentas de la Real Hacienda* et un autre nommé par le *Consulado* de Mexico, d'un officier de la *Real Hacienda*, nommé expressément par le vice-roi. Ils étaient désignés chaque année, quinze jours avant l'arrivée du navire aux côtes mexicaines. Dans: Carrera Stampa, *op. cit.*, p. 209. Dans: *La Feria de Acapulco*.

<sup>818</sup> Guillermo Tardiff, *op. cit.*, p. 86.

<sup>819</sup> En plus du *fardo*, on utilisait pour le contenu d'autres unités de poids comme la *marqueta* -207.18 Kg- pour la cire travaillée ou les pains de cire, la *balsa* -368.2 Kg- pour la porcelaine, le *pico* -63.3 Kg- pour le poivre, ou les essences comme l'*estoraque*, le *churlo* pour la cannelle ou le poivre. La *petaca*, la *escribanía* étaient d'autres mesures dont on n'a pas encore pu préciser la valeur. Dans: Manuel Carrera, *op. cit.*, p. 29.

<sup>820</sup> Le 27 juillet 1620, le marquis de Guadalcàzar promulgua ces dispositions afin d'unifier les poids et mesures.

qu'elle était applicable aux Philippines. Mais si la Nouvelle Espagne modifia le système de poids et de mesures utilisé en Espagne, les Philippines ne furent pas de reste, ...*ocasionando una gran incoherencia entre las medidas de volumen, las de peso y las lineales*<sup>821</sup>.

La coutume à Manille était qu'on étiquetait les marchandises de façon différente chaque année: une pièce, qui en réalité avait les dimensions d'un *fardo*, pouvait être présentée comme un *medio fardo*, comme un *fardillo*, ou comme un *medio fardillo*, et les paquets étaient larges, longs ou petits<sup>822</sup>.

Les vrais problèmes débutèrent sous la vice-royauté du comte de Paredes: le chargement ne correspondait ni au manifeste ni à sa valeur. On déclarait de façon identique les soies, les essences, les toiles de coton ou la porcelaine, en *medio fardillo*. Comme on ne pouvait pas ouvrir les paquets qui ne se pesaient pas, le tonnage ne correspondait pas. On déclarait par pièce et taille et on ne payait que si cela excédait l'autorisation : aussi, la fraude vis-à-vis de la *Real Hacienda* était très importante<sup>823</sup>. Ainsi, l'évasion d'impôt était considérable : Pierre Chaunu et Salvador Bernabéu annoncent une diminution de paiement de l'*almojarifazgo* de 1595 jusqu'à 1690<sup>824</sup>.

Durant plusieurs années, les *Manileños* avait tiré profit du laps de temps de présence du galion à Acapulco avant d'appareiller pour que, s'il y avait un doute de la part des Officiers Royaux d'Acapulco, les ballots ne puissent pas être mesurés un par un pour en vérifier la taille, ce qui permettait d'échapper aux restrictions de la Couronne. Cette pratique joua un rôle décisif en 1684: en raison du départ imminent du galion, le comte de Paredes ne put que procéder à un espèce d'ajustement des impôts en octroyant un *indulto* de soixante-quatorze mille pesos dans lequel on intégrait le paiement de tous les droits.

Le dernier galion du temps du comte de Paredes qui reçut cet *indulto* de soixante-quatorze mille pesos fut la Santa Rosa<sup>825</sup>. Le galion suivant qui revint à Acapulco<sup>826</sup> arriva durant la vice-royauté du comte de Galve. Le *General* de la *capitana* Santo Niño et les commissaires du Commerce de Manille proposèrent aux Officiers Royaux d'Acapulco qu'ils les laissent

---

<sup>821</sup> Manuel Carrera, *op. cit.*, p. 31. Dans: Sistema de Pesos y Medidas Colonial.

<sup>822</sup> AGI. Filipinas, 203, N.1/ Expediente sobre el comercio entre Filipinas y Nueva España.

<sup>823</sup> AGI. Filipinas 203. Oficio de Juan de Larrea secretario del Consejo de Indias a Manuel Garica Bustamante consejero de Indias. 1692.

<sup>824</sup> Salvador Bernabéu, *op. cit.*, p. 73-75. Dans: El Pacifico Ilustrado.

<sup>825</sup> La Santa Rosa, durant son voyage à la Nouvelle Espagne, à son arrivée en décembre 1685, réussit à s'échapper des flibustiers, et à son retour à Manille le Santo Niño, qui n'avait pas fait le voyage à Acapulco, la protégea de sept navires pirates à son arrivée dans l'archipel. Dans : AGI. Filipinas, 12, R.1, N.52.

<sup>826</sup> La ville de Manille expliquait dans son mémorial qu'en 1686 il ne fut pas possible d'envoyer de bateau, en 1687 il n'y eut pas de foire, en 1688 il y eut un bateau mais il eut à laisser le chargement des commerçants de Manille, en 1689, le Santo Niño avait été envoyé à moitié chargé. Dans: AGI. Filipinas, 211, N.1.

débarquer librement toutes les marchandises, enregistrées ou pas, mais ces derniers s'y opposèrent. Le facteur temps et les motifs des *Manileños*, alléguant qu'ils ne reconnaissaient pas les clauses de *l'indulto*, qu'ils n'étaient pas au courant du désordre dans lequel arrivaient les marchandises, mais surtout qu'il s'était passé trois ans depuis l'arrivée du dernier bateau, permirent au comte de Galve de concéder à nouveau *l'indulto* de soixante-quatorze mille pesos, mais il fit l'observation que pour les prochains bateaux, on devrait respecter l'autorisation de 250.000 pesos et que tout ce qui viendrait non enregistré serait confisqué<sup>827</sup>. Les années suivantes ne furent pas précisément de prospérité pour Manille: un an sans foire à Acapulco, les naufrages du Santo Cristo de Burgos et du San Joseph, une foire dérisoire, et une autre raisonnable même si le galion était petit. C'est ainsi qu'en 1697 arriva à Acapulco le galion San Francisco Javier avec quatre-vingt-cinq mille pièces, grandes ou petites, de tout type de contenu; les Officiers Royaux d'Acapulco se rendirent compte qu'une fois de plus il ne fallait pas faire confiance au registre, et que la quantité de marchandises dépassait ce qui était déclaré<sup>828</sup>. Le comte de Moctezuma, pour la fraude à la *Real Hacienda*, demanda que l'on fixe le taux de *l'almojarifazgo* à treize pour cents, ce qui était ce que l'on payait avant que *l'indulto* ne soit instauré et que en plus, on recouvre quarante-quatre ducats par tonne comme impôt de *avería*<sup>829</sup>, mais il donnait la consigne de ne pas faire descendre le paiement à moins de 100.000 pesos pour chaque vaisseau<sup>830</sup>, considérant que même avec cette somme, les profits de ce commerce étaient si *exuberantes* que les commerçants philippins resteraient de toute manière très bénéficiaires<sup>831</sup>.

Ce qui vient d'être signalé est une preuve suffisante pour faire ressortir la première conséquence de la dualité de la Couronne. Cette duplicité royale conduisait à favoriser des interprétations distinctes de la même loi: les ordres, donnés par le pouvoir et transmis par la chaîne hiérarchique, débouchaient sur des éléments techniques de décompte et de paiement, étaient appliqués à Acapulco par les Officiers Royaux avec le but de remplir la *Caja Real*; mais la manière de compter en unités, en poids, en volume, ne correspondait pas à ce qui avait servi de guide au moment de charger le galion à Manille. Ce qui était correct à Manille, était incorrect à Acapulco.

---

<sup>827</sup> AGI. Filipinas, 203, N.1 Fol., 47-57, 14-03-1689.

<sup>828</sup> AGI. Escribanía, Pleitos Audiencia de México, 186C, 1699.

<sup>829</sup> AGI. Filipinas, 203, N.1 Fol. 187. 30-03-1698.

<sup>830</sup> AGI. Filipinas, 211, N.1. Memorial de la ciudad de Manila. 28-06-1699.

<sup>831</sup> *Ibid.*

Ainsi, la présentation de la façon dont se faisaient la visite protocolaire et le débarquement de la marchandise à Acapulco fait ressortir les pratiques de Manille, à ses yeux correctes, mais qui devenaient de la contrebande devant les Officiers Royaux d’Acapulco et les autorités novohispanas. Néanmoins, ce commerce présentait deux faces comme une pièce de monnaie, et Manille avait aussi à dire sur les Novohispanos, et tous les deux sur les *Peruleros*.

### 3.3.3. Les Novohispanos, les *Peruleros*, et la contrebande.

Le XVIIème siècle à la Nouvelle Espagne fut une période de transformation, d’intégration et de changements économiques. De 1620 à 1670, alors que certains secteurs du vice-royaume se trouvaient dans des situations compliquées, d’autres comme celui du commerce par le galion de Manille étaient en plein essor, ce qui provoqua comme le dit bien Carmen Yuste *...el reajuste de la estructura económica*<sup>832</sup>. Nous observons bien cette conjoncture avec la réorientation des activités des *encomenderos* d’Acapulco et des commerçants novohispanos, en raison de la volatilité des situations qui poussait les Novohispanos vers des succès incroyables ou des échecs retentissants.

L’ingérence des Novohispanos dans le commerce du galion de Manille se montre au début un tantinet peureuse. Au contraire, les Péruviens entreprirent ce commerce avec audace, que ce soit de façon directe avec Manille, ou, malgré la restriction de 1593, en se déplaçant à la foire d’Acapulco. Les lois qui suivirent en 1604, 1609, 1620, et 1634 ne permirent pas de les chasser. La dernière fois que le Roi suspendit à nouveau ce commerce, par la lettre qu’il envoya au marquis de Cerralvo, on voit mentionnée une autorisation de deux cents ducats pour qu’une fois l’an un navire de deux cents tonnes fasse le voyage à Acapulco: le galion qui arrivait était de six ou huit cents tonnes et revenait chargé de marchandises chinoises jusqu’à trois millions<sup>833</sup>. En 1636, la sévère visite de Pedro Quiroga y Moya fut suivie d’une nouvelle interdiction et finalement, en 1640, l’interdiction définitive fut prise comme le note Carmen Yuste: *...el gran auge de este tráfico se dio entre 1580 y 1639, mientras se toleró el viaje de los comerciantes peruleros a las costas de Acapulco para adquirir las mercancías que introducía el galeón en Nueva España*<sup>834</sup>.

Les Péruviens, bien pourvus d’argent, monopolisèrent probablement durant ces années une grande partie du commerce de la foire d’Acapulco. Les Novohispanos, et parmi eux les *encomenderos* et *vecinos* d’Acapulco, virent la situation, et peu à peu, partant d’une

---

<sup>832</sup> Carmen Yuste, *op. cit.*, p. 32. Dans: El Comercio de la Nueva España con Filipinas, 1590-1785.

<sup>833</sup> British Library. Mandato del Rey al Virrey de la Nueva España, marqués de Cerralvo. Mandato que suspende el tráfico entre Perú y Acapulco. 1634.

<sup>834</sup> Carmen Yuste, *op. cit.*, p. 21. Dans: *Emporios Transpacíficos*.

participation faible, s'impliquèrent de plus en plus. Mais leur intérêt obéissait aussi à ce que durant ce siècle de transformations la mentalité tant des Espagnols que des créoles changeait. Sur le plan strictement économique, non seulement ils cherchèrent à être autosuffisants, mais ceux qui décidèrent aussi d'investir leur capital dans le commerce s'aperçurent qu'à la différence de l'Atlantique, où il fallait partager le contrôle avec des associés espagnols, ils couraient le risque de perdre leurs biens<sup>835</sup>. Pour le Pacifique, les attraits étaient plus forts, leur position était plus indépendante; traiter avec les Philippines était à la fois un commerce entre provinces et un commerce avec la Chine, par lesquels ils pouvaient devenir les uniques fournisseurs de ce marché avide et captif qu'ils avaient à la Nouvelle Espagne, et même s'ils n'avaient que l'autorisation d'être acheteurs, les Novohispanos ...*encontraron la manera de sortear el monopolio de comercio manileño*<sup>836</sup>.

Les comptes des Officiers Royaux montrent effectivement une hausse de la participation des *encomenderos* d'Acapulco à partir de 1640. Carmen Yuste mentionne qu'à partir de cette date, *la atención novohispana se acentúa en este comercio inter-colonial...*, mais il y eut des exceptions à la règle. Nous le voyons depuis le début du siècle: certains Novohispanos comme les capitaines Gaspar Méndez et Vasco Fernández de Elvas, ce dernier administrateur du galion Santo Tomas, formèrent une entreprise avec Diego López de Flandes, un marchand de Mexico. Certaines des méthodes qu'ils utilisèrent pour s'introduire dans ce commerce et échapper aux restrictions devinrent pratiques communes avec le temps.

Officiers et commerçants à la fois, ces *vecinos* de Mexico, en 1601, embarquèrent à Acapulco sur le Santo Tomas. Parmi leurs dépenses avant de partir du port, on trouve: ...*dos botijas de vino del Perú que compré para arrumar los marineros la plata en la nao. Et...dichos pesos que repartí con los negros del puerto de Acapulco para acarrear la plata*<sup>837</sup>.

Ainsi, l'argent a été transporté, embarqué, distribué et placé à bord du galion Santo Tomas. Le capitaine Vasco Fernández connaissait certainement les marins du galion parce qu'ils se contentèrent de deux bouteilles de vin; néanmoins, il fallut payer les noirs.

Cette situation nous renvoie, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, à l'implication dans le commerce d'officiers et de l'équipage des galions, mais il montre en outre que le flot d'argent arrivait à tous les niveaux à Acapulco et que tous y trouvaient leur

---

<sup>835</sup> Carmen Yuste, *op. cit.*, p. 12. Dans: Emporios Transpacíficos.

<sup>836</sup> SCHELL HOBERMAN, Louisa, «Merchants in Seventeenth-Century Mexico City, A Preliminary Portrait», *Hispanic American Historical Review*, 1977, vol. 57, n° 3, p. 491.

<sup>837</sup> AGN. Indiferente Virreinal. Filipinas. Caja 5247. Expediente 064. 1601.

compte. Pour cette raison, la participation créa des interdépendances très fortes qui embrassèrent les deux continents.

Fonder une entreprise n'était pas chose facile: le galion Santo Tomas se perdit à l'embouchure de San Bernardino, pour partie l'argent resta au fond de la mer, mais le capitaine Gaspar Méndez continua avec le négoce de la compagnie. Il chercha et démarcha pour sa *residencia* et celle de son associé. Cette entreprise envoya des marchandises sur le galion Nuestra Señora del Rosario, sur les galions Jesús María et Espíritu Santo qui tombèrent en *arribada*, et sur le San Antonio de Padua qui fit naufrage.

Disposer de la *residencia* leur permettait de participer aux activités de la société, et comme associés commerciaux de recevoir les envois d'argent de la Nouvelle Espagne. Bien pourvus d'argent, ils pouvaient acquérir les *boletas* des commerçants locaux ou des œuvres de charité, acheter directement les marchandises à Manille et les envoyer à la Nouvelle Espagne. Ainsi, ils évitaient les intermédiaires, ils contrôlaient les deux extrémités de la route : avec cette méthode, on bouclait la boucle.

Une autre pratique eut cours. En 1603, Jácome de Pelegrina, *vecino* de Manille, envoya des marchandises par le Espíritu Santo à Galeote de Nobili, un marchand de la ville de Mexico, et celui-ci demanda l'autorisation de lui envoyer mille cinq cents pesos en paiement<sup>838</sup>. Cet usage, apparemment en règle, était interdit parce que donner de l'argent à un commerçant philippin pour qu'il achète des marchandises à Manille et les envoie à la Nouvelle Espagne, était une autre manière de s'impliquer dans le commerce. Dans son article sur les commerçants de la ville de Mexico au XVII<sup>e</sup> siècle, Louisa S. Hoberman cite le nom de Domingo de Baraynca comme un des marchands importants qui se vit impliqué dans le tumulte de 1624 qui opposa l'archevêque Juan Pérez de la Serna contre le vice-roi marquis de Gelves<sup>839</sup>. Domingo de Baraynca était *prior* de l'*Universidad de Mercaderes* avec l'amiral Juan López de Olaíz, qui lui, occupait un poste de comptable royal<sup>840</sup>. Ces deux personnages sont liés à Acapulco.

Le nom de l'*encomendero* d'Acapulco capitaine Domingo de Iraegui arrive dans les comptes royaux en 1629 en même temps que celui de Pablo de Carrascosa. Du fait qu'il n'y avait pas d'argent dans la *Caja Real* de Mexico pour le *socorro* des Philippines, le marquis de Cerralvo demanda qu'Iraegui paye quinze mille sept cent cinquante-cinq pesos, et que Carrascosa paye

---

<sup>838</sup> AGN. Indiferente Virreinal. Filipinas. Caja 4252. Expediente 12. 1603.

<sup>839</sup> Louisa S. Hoberman, *op. cit.*, p. 486.

<sup>840</sup> Louisa S. Hoberman, *op. cit.*, p. 484. Peut-être à Mexico.

une quantité plus forte<sup>841</sup>. En 1640, la relation entre Iraegui, l'*encomendero* d'Acapulco, et Baraynca, le grand commerçant de la ville de Mexico, est établie : non seulement il lui remet les caisses de tissus de Chine qui étaient arrivées non enregistrées, mais il s'oblige à payer les impôts de la marchandise qu'il envoie<sup>842</sup>. Cette même année, l'amiral López de Olaíz fut caution du capitaine Domingo de Iraegui qui reçut à Acapulco le tissu de Chine et paya les droits de *almojarifazgo, fletes de mar y de avería*<sup>843</sup>. En 1644 et 1645, le capitaine Iraegui, alors *vecino* de Mexico, s'offre comme caution à Domingo de Baraynca quand il va au port d'Acapulco pour recevoir les marchandises qui lui arrivaient consignées dans le galion<sup>844</sup>. Louisa S. Hoberman rapporte que l'amiral Juan López de Olaíz voyagea aux Philippines, alors que la Loi interdisait aux Novohispanos de se rendre à Manille pour commercer avec l'Asie. Le Gouverneur envoya à ce même amiral de la part de Sa Majesté cent cinquante-huit *arrobas de clavo de comer*, des clous de girofle, par les galions qui arrivèrent à Acapulco en 1637, avec l'ordre qu'il les *administre y beneficie*<sup>845</sup>. Le Gouverneur envoya le clou de girofle, une épice sujette à forte spéculation, qui arrivait à Manille en provenance des Moluques. En le mettant *registrado por cuenta de Su Majestad*<sup>846</sup>, il ne payait pas l'impôt par lequel on taxait les fruits et les produits des Îles. D'un autre côté, la relation du Gouverneur et de López de Olaíz montre à quel point les affaires étaient liées entre les autorités et les commerçants, même si ceux-ci étaient sur deux continents différents.

Nous avons dépeint un tableau qui montre que Domingo de Baraynca et l'amiral Juan López de Olaíz, deux grands commerçants de la ville de Mexico, étaient intégrés à l'*Universidad de Mercaderes* et au *Consulado de México*, et que l'un d'entre eux, López de Olaíz, était haut fonctionnaire de la *Real Hacienda*. Les bénéfices acquis par le commerce leur permettaient de profiter de privilèges et de pouvoirs que Baraynca utilisa au moment du tumulte pour s'opposer aux politiques économiques que le marquis de Gelves avait essayé d'imposer<sup>847</sup>, ou comme en 1638, quand Baraynca et l'amiral López de Olaíz, membres de la *Junta de Repartimiento del Consulado de México*<sup>848</sup>, combattirent les impositions que Pedro de Quiroga y Moya fit au moment de sa visite.

<sup>841</sup> AGI. Contaduría, 904, 1629/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>842</sup> AGN. Indiferente Virreinal. Filipinas. Caja 6441. Expediente 092. 1640.

<sup>843</sup> AGN. AHH (008). Volumen 1435. Expediente 26. 1640.

<sup>844</sup> AGN. AHH (008). Volumen 1437. Expediente 44. 1643.

<sup>845</sup> AGN. Reales Cédulas. D.11. Ex 449. 26-01-1637.

<sup>846</sup> *Ibid.*

<sup>847</sup> Louisa S. Hoberman, *op. cit.*, p. 486.

<sup>848</sup> AGN. Indiferente Virreinal. Filipinas. Caja 3855. Expediente 3. 1635-1638.

Ces puissants commerçants entrèrent aussi en relation avec les *encomenderos* ou les *vecinos* d'Acapulco qui prêtèrent leurs services comme agents pour gérer toutes les transactions nécessaires pour recevoir les marchandises qui leur arrivaient consignées par le galion de Manille, ou qu'eux-mêmes leur achetaient à la foire d'Acapulco.

Une des caractéristiques des Novohispanos qui participèrent à ce commerce fut leur dynamisme : ce qui ne pouvait pas se faire selon une méthode se cherchait par une autre, mais personne n'était statique. Nous le voyons chez les *encomenderos* d'Acapulco comme Martín de Eguiluz qui fut caution des différentes personnes qui arrivèrent par le galion, paya les impôts et droits sur leurs marchandises et leurs esclaves, arbora une enseigne à Acapulco pour envoyer des soldats aux Philippines, vendit des articles de bureau pour la *Caja Real* de Acapulco<sup>849</sup>.

En s'étendant, cette diversification d'intérêts créa un réseau: le grand commerçant s'appuyait sur son *encomendero* et ceci donnait du travail à l'officier, au garde, aux équipages, à ceux de Manille, à ceux de la *recua*, aux noirs d'Acapulco...

Le commerce du galion de Manille créa cette relation et cette dépendance, bien sûr par des pratiques comme celle de la contrebande et de l'évasion des impôts, usages pratiqués en Amérique du Nord comme du Sud<sup>850</sup>. Mais une conséquence positive de ces méthodes illicites fut qu'elles permirent d'amasser de grandes fortunes; et ainsi, ce fut eux, les grands commerçants aux attitudes ambiguës, et non l'Espagne, qui finalement soutinrent et permirent la croissance du commerce de Manille.

Malgré les faits, l'Espagne ne l'entendit pas et durant le siècle envoya régulièrement ses *visitadores*. Nonobstant les inspections, la surdité s'accrut. Le Procureur Général de Manille don Diego de Villatoro dénonça à la Couronne qu'en 1675 le galion San Telmo emportait trois millions deux cent quatre-vingt-dix mille cent trente-un pesos et cinq *tomines* appartenant aux commerçants de Mexico et de Nouvelle Espagne. Par ailleurs, à bord du Santa Rosa, à son arrivée à Acapulco en 1677, et sur instance de l'ensemble des négociants de Mexico, le Vice-Roi saisit pour la même quantité retenue à Manille les marchandises appartenant à des commerçants *manileños*, sous prétexte de donner une récompense à ceux de Mexico, de Puebla de Los Angeles et à d'autres de la Nouvelle Espagne.

---

<sup>849</sup> AGI. Contaduría, 905B, años: 1652, 1653, 1654, 1657, 1658/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>850</sup> Louisa S. Hoberman, *op. cit.*, p. 489.



Pour en terminer avec le siècle, en 1698, à bord du galion Nuestra Señora del Rosario, les commerçants de Mexico envoyèrent à leurs courtiers de Manille deux millions de pesos pour l'achat de marchandises, comme ils l'avaient fait auparavant par le San Francisco Javier<sup>851</sup>.

Peu respectueux des lois, les Péruviens ne cessèrent pas de venir à Acapulco durant tout le siècle: dans son journal, Antonio de Robles rapporte qu'en février 1689, un mercredi 23 des Cendres, on apprit l'arrivée à Acapulco de deux navires en provenance du Pérou; ils venaient pour le comte de la Monclova qui devenait nouveau Vice-Roi. Quelques jours plus tard, le 14 mars, il parle de l'arrivée de l'*almiranta de China* à Acapulco. Ceci apparaît comme un processus normal, mais Gemelli Careri, lorsqu'il se trouvait à Acapulco en 1697, apprit qu'arrivaient à Puerto Marqués *ordinariamente las naves del Perú, para vender las mercancías prohibidas que les impiden entrar en Acapulco*. Il les vit se loger à Acapulco, et entendit qu'ils apportaient avec eux deux millions de pesos pour acheter des marchandises de Chine. Lorsque les jours suivants les commerçants de Mexico arrivèrent, ils lui dirent *...que ahora habían venido mucho menos que los otros años, por temor de que los comerciantes peruanos hubieran hecho demasiado subir el precio de las mercancías de la China*<sup>852</sup>.

Grau y Monfalcón rapportait au Roi que *...la mayor parte de los problemas que se producían en el comercio, se debía a la interferencia de los mexicanos*<sup>853</sup>. Face à cet arbitraire et ce désordre, que fit la Couronne?

### 3.4. *El visitador*, don Pedro de Quiroga y Moya.

La Couronne, consciente de l'absence d'observation des lois qu'elle avait édictées pour la *permission* des Philippines et de toutes les irrégularités qui se produisaient dans ce commerce, envoya au XVIIème siècle quatre *visitadores* à Acapulco: Martín Carrillo y Alderete, Pedro de Quiroga y Moya, don Juan de Palafox y Mendoza, et Pedro de Gálvez. Au moment de leur visite, ces fonctionnaires avaient des pouvoirs spéciaux et prééminence sur les autorités du port.

En 1628, Martín Carrillo y Alderete procéda personnellement à la visite du galion et découvrit que le marquis de Cerralvo était immiscé dans la contrebande, bien qu'il n'ait pu prouver le fait.

En 1635, avant d'embarquer vers son nouveau poste de Gouverneur des Philippines, Sebastián Hurtado de Corcuera assista à la concertation entre le *General* des galions de

---

<sup>851</sup> AGI. Filipinas, 211, N.1. Carta de Juan del Pozo Bobadilla 12-06-1699.

<sup>852</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 11. Dans: *Viaje a la Nueva España*.

<sup>853</sup> William Schurtz, *op. cit.*, p. 181.

Manille, le *Castellano*, les Officiers Royaux et le Garde Supérieur d'Acapulco. Pour huit mille pesos, on permit de débarquer les marchandises qui n'étaient pas inscrites au manifeste, et au retour, ils firent mine de ne pas voir embarquer l'argent des commerçants mexicains. Il fut annoté sur la lettre qu'il envoya au Roi : *pondera lo mucho que conviene remediarlo*<sup>854</sup>.

Nous avons mentionné plusieurs fois le nom de Pedro de Quiroga y Moya, *visitador* qui fut nommé en 1635 par le Roi pour le jugement de *residencia* du marquis de Cerralvo et pour inspecter les galions qui arrivèrent à Acapulco lors de sa présence.

Selon les *Legajos del Archivo de Indias*, Pedro de Quiroga, pour les fraudes commises auparavant, interdit aux *vecinos* de Manille qu'ils chargent les bateaux de 1636. Malgré tout, le Gouverneur convainquit les commerçants de Manille, qui avaient refusé par peur d'envoyer leurs marchandises, de les charger sur les deux bateaux en partance, assurant au nom du Roi que si tout était enregistré dans la forme habituelle, il n'y aurait pas de problème à Acapulco<sup>855</sup>.

Lorsque les deux galions arrivèrent à Acapulco, Pedro de Quiroga, sans prendre en compte la lettre du Gouverneur, avec un grand zèle, décida d'en finir avec les transgressions qui abondaient dans ce commerce, et mena à bien la visite en toute rigueur et sévérité.

Au contraire de l'habitude dans les ports et de ce qui était prévu par les *Cédulas Reales*, sans dénonciation initiale ni indice de dépassement des registres officiels, sur la plage, il compta, mesura, ouvrit et pesa les *fardos* et *cajones* enregistrés, ce qui entraîna la perte de marchandises, surtout de soies. Il évalua le chargement au prix exorbitant de quatre millions de pesos, alors que les marchandises avaient une valeur déclarée de huit cent mille pesos une fois arrivées à Mexico<sup>856</sup>.

Il vexa les personnels de l'équipage, plusieurs ne voulurent repartir, ce qui causa un grave problème pour les galions: la conséquence en retomba sur Manille à cause de la difficulté qu'il y avait toujours pour trouver des marins<sup>857</sup>, et en leur enlevant les avantages et les prérogatives qui leur étaient octroyés pour les enrôler, Manille se discrédita.

Le plus grave fut qu'il confisqua toute la marchandise sans qu'il y ait de délit. Pour lever l'embargo, il taxa les deux navires de six cents mille pesos, mais un jour avant sa mort il

---

<sup>854</sup> AGI. Filipinas 8, R. 3, N.66.

<sup>855</sup> AGI. Filipinas 8, R. 3, N.76.

<sup>856</sup> Esteban de la Carrera y Prado, *op. cit.*, p.145. Tiempo cuarto.

<sup>857</sup> Juan Grau y Monfalcón, *op. cit.*, p. 35. Mémoire pour le Commerce des Ifles Pilippines.

accorda au vice-roi marquis de Cadereyta de faire payer trois cents mille pesos à la chambre de commerce; le marquis de Cadereyta maintint cette politique fiscale.

L'évènement dépassa les limites du prévisible, et fut durement ressenti par les commerçants de Manille. En 1637, il n'y eut pas de foire, il n'y eut pas d'argent pour payer les *sangleyes* de la marchandise sous caution, et les Chinois s'en retournèrent. En 1638, les *Manileños* décidèrent de paralyser le trafic, refusant d'embarquer les marchandises tant que Philippe IV n'avait pas apporté une solution au dérèglement occasionné par Quiroga. Cette ambiance contraignit le Roi qui, pressé, envoya l'évêque de Tlaxcala don Juan de Palafox y Mendoza pour qu'il l'informe de ce qui était en train de se passer.

D'un autre côté, à Mexico, les commerçants de la Nouvelle Espagne, à travers le *Consulado* de Mexico, convinrent à venir au secours de la situation avec les six cents mille pesos que Quiroga avait imposés, en échange de la promesse solennelle par le Roi qu'il abroge le processus initié par le *visitador*. Cependant, plus tard, le *Consulado* dut envoyer à Madrid une mission spéciale pour rappeler au Roi sa promesse, et demander que sans contrepartie Philippe IV concédât diverses faveurs au *Comercio*, comme l'exemption des nouvelles subventions que Quiroga avait exigées, la diminution des restrictions de commercer avec le Pérou et les Philippines, et la réforme des *alcabalas*<sup>858</sup>.

En 1639, la première décision de la Couronne consista à obliger le commerce des Philippines à lever la suspension du trafic. Suivirent trois *Cédulas de Informe* en 1640, dans lesquelles la Couronne n'était pas d'accord avec la manière de procéder de Pedro de Quiroga à Acapulco, ratifiait l'autorisation de 1593, et permettait que les marchandises venant des Philippines n'entrent pas dans l'autorisation des deux cents cinquante mille pesos<sup>859</sup>.

### 3.5. Les ambiguïtés du pouvoir.

D'un simple problème de contrebande que la Couronne voulut résoudre en envoyant Pedro de Quiroga, à cause des intransigeances du *visitador*, la situation se compliqua en transformant un conflit économique en un conflit politique.

Le cours que prirent les évènements aggrava l'état de l'économie des Philippines déjà déficitaire, mais de la part des *Manileños*, ne pas relancer le cycle du galion jusqu'à disposer d'une solution aux conflits causés par Quiroga fut une attitude de défi qui aurait pu causer la perte des Îles par les propres vassaux du Roi.

---

<sup>858</sup> SMITH, S. Robert, y José, RAMÍREZ FLORES. *Los consulados de comerciantes de Nueva España*, México, IMCE, 1976, p. 24.

<sup>859</sup> Carmen Yuste, *op. cit.*, p. 14. Dans: *El Comercio de la Nueva España con Filipinas*.

D'un autre côté, l'envoi d'une mission à Madrid, pour rappeler au Roi le compromis qu'il avait accordé, met en évidence un désaccord de la part des commerçants novohispanos qui fait entrevoir les tensions et les conflits sociaux qui apparurent durant ce siècle contre l'autorité.

Il faut aussi cependant prendre en compte qu'au XVII<sup>ème</sup> siècle, même si les sujets américains ou philippins jugeaient ces mesures odieuses et les combattaient, ils n'avaient pas le désir de menacer le système; la Couronne le savait et le comprit parfaitement.

Don Juan de Palafox y Mendoza calma les esprits et des tactiques plus compréhensives et tolérantes furent adoptées durant sa vice-royauté. Mais la Couronne n'écoula pas les demandes des commerçants novohispanos, *manileños* et péruviens, et les choses revinrent à la normale: la contrebande, l'évasion, les arrangements continuèrent. Les Novohispanos poursuivirent leurs affaires avec les Philippines, les Péruviens trouvèrent le moyen de faire douze voyages par an de Callao à Acapulco en plus du galion autorisé: tout prélat, ou tout ministre qui passait d'un vice-royaume à l'autre, embarquait à des dates différentes, car, selon Grau y Monfalcón ...*cada quien quería ser el único a bordo*<sup>860</sup>.

La Couronne envoya en 1650 le *visitador* Pedro de Gálvez, mais l'argent mexicain continua d'arriver aux Philippines: selon Louisa S. Hoberman, cela consommait entre vingt-neuf et trente-cinq pourcents de la production annuelle d'argent de la Nouvelle Espagne<sup>861</sup>. En apparence, la Couronne fermait les yeux, jusqu'à l'arrivée du vice-roi comte de Paredes et les changements dans le recouvrement des impôts qui se succédèrent avec les derniers vice-rois.

Le problème de l'inconstance de la Couronne quant aux mesures qu'elle prit durant ce siècle pour contrôler le commerce est complexe. A quoi doit-on cette attitude inconstante ?

Nous pressentons que dans cette pelote, il y a plusieurs fils; ceux que nous avons pu détecter sont ceux que nous avons répétés comme une litanie: la prédication évangélique en Orient et, pendant une époque de conflits, le besoin d'affirmer son autorité, sa grandeur et sa réputation face aux couronnes européennes, et par là la nécessité de trouver des gains par le commerce, étaient particulièrement importantes et nous croyons que ce sont les raisons principales de cette attitude ambivalente.

Grau y Monfalcón énumérait en tout huit raisons, qui évoluèrent au cours du siècle, pour conserver les Philippines ; parmi elles, celle de défendre les Moluques et son commerce

---

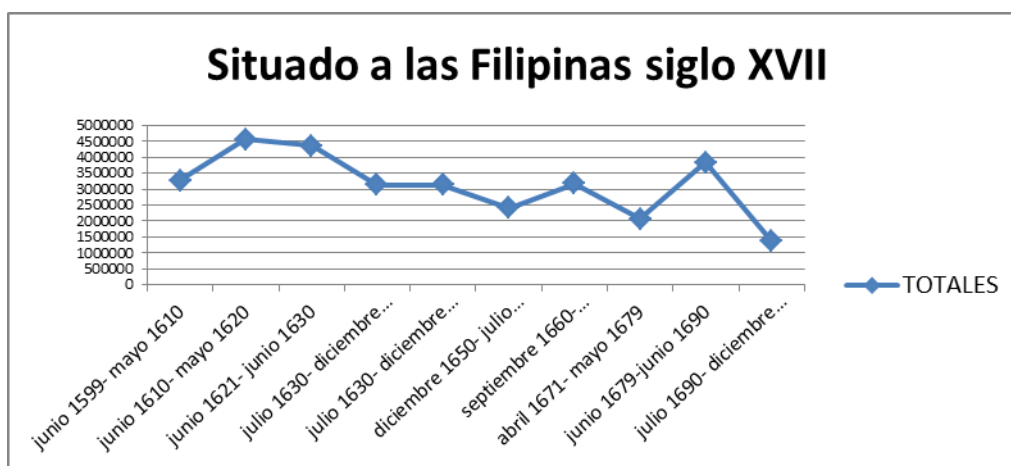
<sup>860</sup> Juan Grau y Monfalcón, *op. cit.*, p. 39. Mémoire pour le Commerce des Ifles Pilippines.

<sup>861</sup> Louisa S. Hoberman, *op. cit.*, p. 493.

pendant que les deux couronnes étaient unies est une raison de poids, et pour le dernier quart de siècle, on évolua de la protection des Moluques à celle des Mariannes.

Comme huitième raison, Grau y Monfalcón citait la conservation du commerce avec la Chine<sup>862</sup>, ce qui n'est pas cohérent avec le désir d'éviter la fuite de l'argent.

Les montants du *situado* envoyé aux Philippines que John Tepaske présente ne paraissent pas suffisantes pour s'acquitter des dépenses de défense, d'administration, de construction de bateaux, d'aide aux missions, de financement des Moluques pendant que les deux couronnes étaient unies, et de celui des Îles Mariannes...



Graphique du montant du situado envoyé aux Philippines au XVIIème siècle à partir des éléments fournis par J Tepaske.

Citons de nouveau Grau y Monfalcón: dans son *Memorial* il disait au Roi qu'il était plus cher de maintenir l'île de San Martín dans les Caraïbes, dont il ne tirait aucun avantage, que ce que réellement lui coûtaient les Philippines.

Nous pourrions dire que la communication entre l'Empire et les Îles fut constante durant ce siècle, et que la Couronne était consciente de leurs difficultés. Mais elle était au courant aussi que dans le commerce entre Manille et Acapulco, de grandes quantités de pesos d'argent mexicain et péruvien partaient, et que seulement une partie de l'argent allait en Chine; mais à travers le commerce, elle obtenait un compromis qui lui permettait de garder cet avant-poste, ce qui donne en fait de la cohérence à l'ensemble des propositions de Grau y Monfalcón.

De la part des commerçants, il est clair qu'à Acapulco, point d'appui majeur de l'application de la Loi, la peur d'être surpris en illégalité était franchement gommée devant l'attrait énorme des bénéfices personnels que l'arrivée du galion de Manille et la tenue de la foire permettaient d'envisager.

<sup>862</sup> Juan Grau y Monfalcón, *op. cit.*, p. 30. Mémoire pour le Commerce des Ifles Pilippines.

Ses habitants désiraient que le commerce perdure mais sans le protectionnisme que la Couronne imposait pour préserver les intérêts de la Péninsule et des Philippines: ils cherchèrent à échapper à la Loi, les uns par des ruses illégales, ce qui signifie la contrebande, les autres par leur laisser aller et leur facilité à fermer les yeux, ce qui s'appelle la corruption. D'un autre côté, la Couronne comprit-elle qu'elle menait le premier commerce mondial du siècle par le galion de Manille ?

La persistance à ratifier et à poursuivre avec les lois de la *permission* pourrait proposer une réponse négative à cette question, et faire dire que ceux qui le comprirent furent les acteurs principaux, les *Manileños*, les Novohispanos et les Péruviens, qui continuèrent dans ce commerce. Mais en permettant la contrebande et l'évasion, on peut estimer que c'était l'unique méthode dont la Couronne disposait pour laisser vivre ces transactions.

En tous les cas, qu'en aurait-il été du Mexique, du Pérou, et de l'Amérique latine, si l'Empire espagnol avait été à la hauteur du dynamisme de ses sujets des deux Indes?

Dans cette seconde partie, nous avons cherché à nous insérer encore plus profondément dans le fonctionnement de l'organisation créée pour et autour du galion. Limiter cette analyse à Acapulco et au galion même n'aurait pas été suffisant pour avoir une idée claire de cet ensemble, c'est pour cela que nous avons eu à faire quelques déplacements à Manille pour comprendre comment les actions, les dispositions, les décisions prises aux Philippines pouvaient influencer sur la marche générale de toute l'entreprise, et surtout sur Acapulco.

Le galion de Manille, manifestation durant le XVIIème siècle de l'ensemble de l'activité espagnole liée à la volonté royale d'expansion politique et religieuse en Extrême-Orient, évolua selon une organisation des travaux nécessaire à une entreprise répartie entre différents points d'application, en Espagne, à la Nouvelle Espagne et singulièrement à Acapulco, et à Manille.

L'utilisation d'une organisation hiérarchique, qui de ce temps-là était l'unique développée, connue et comprise de tous les responsables, fut décidée par le Roi: aidé de son *Consejo de Indias*, il s'appuya officiellement sur le vice-roi de la Nouvelle Espagne concédant aux Philippines la position de *Capitania General* incorporée au vice-royaume. Le système fiscal, en particulier, refléta fidèlement cette organisation : il agit au nom des intérêts de la couronne espagnole, et mit en marche un important et exigeant corpus juridique et réglementaire.

Cette organisation lente et bureaucratique n'était pas suffisante pour que le Roi puisse mener à bien au niveau stratégique son entreprise. En conséquence, la structure en cascade Espagne-Nouvelle Espagne- Philippines fut doublée d'une relation directe entre le Roi et Manille qui permit à la Couronne d'intervenir au niveau local, et au gouverneur de réclamer auprès du plus haut niveau de responsabilité.

Les deux circuits de contrôle furent utilisés de manière compétitive par le gouvernement central au XVIIème siècle. Employés en même temps, ils permettaient de tenir un double langage: l'un, bien opératif, en connexion avec le succès de l'entreprise, directement avec Manille, et l'autre plus organisationnel, centré sur le respect des intérêts financiers de la Couronne, passant par l'intermédiaire du vice-roi de la Nouvelle Espagne et de l'administration Royale installée à Acapulco.

La conjugaison de décisions transmises par l'un et l'autre de ces canaux eut néanmoins comme résultat la création de situations ambiguës dans la société de Nouvelle Espagne et d'Acapulco, comme à bord du galion.

La dualité de l'organisation que nous avons rencontrée au niveau stratégique de contrôle du projet apparaît aussi à bord du galion: elle permit l'instauration au niveau de direction, à bord, d'un double circuit commercial, une partie cachée qui s'appuyait sur une autre officielle, mais cette dernière avait besoin de la première pour que tout soit rentable.

L'examen de la vie de *la gente de Mar y Guerra*, des fonctionnaires, des religieux, des militaires et commerçants dans les deux étapes du voyage apporta d'intéressants éléments de compréhension de ce que représenta à son époque le galion de Manille, tant pour eux tous que pour les différentes populations restées à Manille et à Acapulco. Plus qu'un moyen unique de transport, ce fut un précieux dispositif stratégique d'échanges économiques et multiculturels entre les deux communautés sans lequel rien n'aurait été fait aux Philippines ou à Acapulco. La difficulté du voyage, l'importance des périls, et le poids des risques pris par les individus pour eux-mêmes comme pour leurs intérêts, montrent l'importance des attentes placées en chacun de ces voyages. Mais les bénéfices potentiels extraordinaires incitaient à embarquer, et à dépasser l'autorisation donnée: le galion était surchargé de manière officielle, utilisant une comptabilité et un emballage très inventifs et très rentables, mais aussi embarquant de nombreux biens non enregistrés, accompagnés par les individus, non déclarés à l'arrivée, c'est à dire en contrebande.

Ainsi, nous avons assisté au fonctionnement de deux canaux commerciaux, un officiel, très contrôlé, suivant les lois et les règlements très compliqués formulés par la Couronne, ou les adaptant sans obtenir la cohérence qui aurait été intéressante pour les deux ports, et l'autre bien caché, beaucoup plus lucratif pour chacun en particulier, utilisant le moyen mis à disposition par le Roi. Le circuit commercial officiel était largement déterminé par les relations entre les individus qui profitaient de leurs positions pour installer leurs protégés dans les postes intéressants comme ceux de *General*, de capitaine ou encore de pilote. Ainsi, nous percevons que le système commercial arrivait à fonctionner malgré les difficultés rencontrées durant le voyage et le peu de reconnaissance de la Couronne envers ceux qui risquaient leurs vies en traversant le Pacifique, et que l'entreprise officielle put probablement être menée à bien à cause des relations commerciales parallèles non permises.

La description de la vie à bord du galion durant ses voyages aller et retour est un indicateur important pour apprécier comment les deux pôles de la ligne maritime influaient l'un sur l'autre, lequel avait la suprématie et dans quel domaine cela s'appliquait.

Les sujets expatriés aux Philippines, lieu où la colonie espagnole souffrait de multiples difficultés bien différentes comme les révoltes indigènes, les attaques locales ou les catastrophes naturelles, voyaient le galion comme un moyen certes dangereux, soumis à de grands risques, mais unique pour satisfaire leurs besoins: d'Acapulco, il amenait le *socorro* sous toutes ses formes, et à la sortie de Manille on cherchait à écouler les marchandises achetées et à obtenir des gains importants à la foire d'Acapulco. La plus petite anomalie dans les trajets, que ce soit à l'aller, une perte de marchandises, ou au retour, une perte de moyens, était cruellement ressentie pendant longtemps.

La volonté de se sortir d'une situation difficile malgré les éventualités contraires poussait les voyageurs, marins ou passagers, à profiter de l'opportunité proposée: l'organisation officielle du bateau rendait possibles des arrangements parallèles obscurs, qui en se servant du succès collectif du navire permettaient d'obtenir des bénéfices personnels, en embarquant sans les déclarer les marchandises qu'eux-mêmes pouvaient revendre à Acapulco, ou revenant avec les biens interdits des Novohispanos et destinés à leurs agents à Manille.

Cette façon de concevoir l'emploi du galion allait bien sûr contre les ordres royaux, mais elle était facilitée par la distance des Îles par rapport aux instances centrales, et à moitié autorisée, par complicité, en raison de la proximité du gouverneur avec le Roi due à une relation directe. Elle pêchait évidemment par le manque de directive: les surcharges pouvaient se traduire en



risques et périls pour tous les propriétaires des marchandises, par les pertes totales, les célèbres *arribadas*.

La dualité de langage du Roi qui pouvait traduire la duplicité avec laquelle l'Espagne considérait les Novohispanos et les Péruviens, ourdissait le besoin des deux populations de manifester sa richesse.

La contribution du galion de Manille à la composition du vêtement de tous, hommes et femmes, riches et pauvres, fut très importante en raison de la qualité des soies, de leur coût bien moins élevé, ce qui permit de s'affranchir facilement de la concurrence. Le même moyen permit d'embellir les maisons qui devinrent des indicateurs infaillibles du niveau de vie de leurs occupants et de leurs aspirations de reconnaissance, tant par les meubles orientaux qui les ornaient, les tissus précieux et les broderies qui les décoraient, les magnifiques porcelaines chinoises, ou encore par les objets fins comme les christs taillés en ivoire ou les éventails, pièces indispensables pour accompagner la conversation féminine. Ces ravissantes marchandises orientales remplacèrent les merveilles de l'art préhispanique qui étonnèrent tant les conquistadors et les religieux, comme le monde européen du XVI<sup>ème</sup> siècle, introduisant depuis lors dans la société novohispana une attitude maintenant bien enracinée de manque d'intérêt pour son pays et de grand attachement à ce qui provient de l'étranger.

L'énorme profit que les commerçants réalisaient sur leur vente des marchandises orientales générée par une demande irrésistible de possession permettait de répondre favorablement aux désirs, aux souhaits de luxe et d'ostentation d'une nouvelle société résolue et soucieuse de reconnaissance.

Mais la volonté espagnole chercha à exercer son contrôle sur ce commerce de manière à en tirer le rendement le plus fort possible pour le seul bénéfice des comptes de la Couronne, et ce qui l'intéressa le moins fut les intérêts particuliers. Les nombreuses difficultés ressenties par les Novohispanos ou les *Manileños* les poussèrent à essayer de réaliser des gains, certes parfois illicites, mais souvent importants. Une fois à Acapulco, les marchandises étaient échangées entre trois pôles d'intérêts différents: les transporteurs, qui avaient accepté en particulier la surcharge de marchandises non enregistrées pour leur propre bénéfice, les commerçants, acheteurs ou vendeurs de Nouvelle Espagne, qui cherchaient à en tirer un maximum de plus-value, et les représentants du pouvoir, eux-mêmes tiraillés entre deux buts contradictoires, l'application des lois qui recherchaient une recette maximale pour le Roi et la

suppression de la contrebande des marchandises, et leur intérêt personnel en participant au commerce de la foire d'Acapulco.

Le choix royal se trouva en complète opposition avec la ténacité, le dynamisme et l'espérance des commerçants qui, tant à Manille qu'à Acapulco, comprirent qu'ils avaient devant eux un marché de très grande importance. Devant les nombreuses anomalies et transgressions de la Loi dont quelques vice-rois rendirent compte à la Couronne, l'Espagne envoya ses *visitadores*, inspecteurs royaux omnipotents.

Quatre partirent à Acapulco durant le XVII<sup>ème</sup> siècle, dont Pedro Quiroga y Moya qui après un travail minutieux et exhaustif prit des décisions drastiques qui bloquèrent le système, mettant en cause le bienfondé de la présence espagnole aux Philippines.

Les dispositions exigeantes mises en vigueur durent être modifiées, car elles interdisaient la bonne marche des affaires à Manille: toute l'ambiguïté des décisions du pouvoir royal espagnol se trouvait alors démontrée.

Néanmoins, il est clair que les Novohispanos comprirent mieux les intérêts potentiels de ce commerce: alors que l'Espagne, au XVI<sup>ème</sup> siècle, chercha obstinément et judicieusement, parfois sous la justification de la religion, son expansion vers l'Extrême-Orient à travers l'océan Pacifique, elle n'a pas su aller au-delà du concept de la conquête territoriale. Les Novohispanos, en étant plus près du lieu de l'action, eurent une meilleure approche du concept de conquête de l'immatériel, s'appuyant sur le commerce entre les différents acteurs, tous intéressés, tous clients, tous fournisseurs de biens essentiels, refusant totalement le statut d'intermédiaire que l'Espagne avait souhaité en baptisant cette possession Nouvelle Espagne, et en réclamant une position plus autonome, plus émancipée.

Ainsi, au XVII<sup>ème</sup> siècle, Acapulco eut un rôle en demi-teinte dans la conduite de l'entreprise espagnole en Extrême-Orient. Malgré l'effort de ses habitants, elle fut seulement un point d'appui logistique de la ligne transpacifique, mais en même temps l'avant-poste du pouvoir administratif qui exprimait la volonté royale de profiter seule de cette énorme capacité commerciale que les Novohispanos voulaient partager avec leur monarque, sans être les oubliés du banquet.

\*

\* \*

## TROISIÈME PARTIE

### ACAPULCO PORT COSMOPOLITE DE PASSAGE ET D'ÉCHANGE CULTUREL AU XVIIÈME SIÈCLE.

# CHAPITRE I

## ACAPULCO,

### LIEU DE MÉLANGES INTERCOMMUNAUTAIRES.

La *temporada*, comme on appelait parfois le temps de la foire et de la présence du galion dans quelques *legajos* ou liasses d'archives, commençait son cycle des mois avant que ce grand évènement soit annoncé par la sonnerie des cloches à toute la Nouvelle Espagne lors de la descente à terre dans le port de Navidad<sup>863</sup> du *gentilhombre*<sup>864</sup>.

La *aldea de pescadores* sortait alors peu à peu de sa léthargie au fur et à mesure que son élite et ses hauts fonctionnaires entamaient leur retour, après l'avoir désertée à cause des chaleurs, même si l'aspect du port, parsemé de bicoques aux toits de feuilles de palmes, d'un hôpital aux murs étayés, d'une misérable église, et protégé par une forteresse qui de loin faisait imposante, ne correspondait en rien avec le nom pompeux de *Acapulco ciudad de los Reyes* et avec la renommée mondiale qu'elle avait acquise en sa qualité de pole du *primer emporio del mar del Sur y escala de la China*<sup>865</sup>.

Mais la métamorphose du lieu s'opérait en quelques semaines: par mer, surtout les premières années, les bateaux en provenance du Pérou, du Realejo, de Sonsonate, et de Guayaquil faisaient leur apparition. Par voie de terre, de la ville de Mexico, de Puebla de los Ángeles, de Guadalajara, de Tlaxcala, de Antequera -Oaxaca-, de Valladolid -Morelia-, de Celaya, de Veracruz, arrivaient ceux qui étaient intéressés par les marchandises orientales vendues à la foire, mais aussi ceux qui offraient leurs produits aux *Manileños*, ou aux *Peruleros* qui durant ce siècle se débrouillèrent toujours pour être présents au moment de cet important évènement. Pendant approximativement trois mois, les ruelles, la *calle Real* au bord de la plage, les petites places, les enceintes administratives et le village ô combien occupé par cette affluence

---

<sup>863</sup> Le port de Navidad se trouve maintenant sur la commune de Cihuatlán de l'état de Jalisco.

<sup>864</sup> Rappelons que le *gentilhombre* descendait au port de Navidad et allait porter au vice-roi les plis des demandes de la ville de Manille. Dans leurs *Diarios*, tant Gregorio de Guijo qu'Antonio de Robles donnent ce nom à la personne ou aux personnes qui portaient ce courrier.

<sup>865</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p.7. Dans: *Viaje a la Nueva España*.

de personnes qui augmentait beaucoup la population habituelle, se voyaient entraînés dans un remue-ménage et une agitation constants.

Trois mois qui apportaient la prospérité à Manille, à la Nouvelle Espagne, au Pérou, à toute la population d'Acapulco, riches, pauvres, esclaves, cimarrones, à ses fonctionnaires, aux dévoués frères *hipólitos*, et jusqu'au curé *beneficiado*. Trois mois pendant lesquels les pesos d'argent de *a ocho reales*, les dites *macuquinas*, changeaient de mains comme si on avait été sur une place financière, car les mouvements traitaient effectivement de millions. Et alors, oui, Acapulco était *la ciudad de los Reyes*, était effectivement à la hauteur du *primer emporio del mar del Sur y escala de la China*.

Les amphitryons, fonctionnaires, religieux, notables, le peuple en général, prêtres, attendaient de voir descendre de leurs montagnes les premiers participants à cette foire importante arrivant de l'intérieur du vice-royaume, et poindre à la *bocana*, du côté de Puerto Marqués, les premiers bateaux en provenance du Sud. Ayant franchi le canal de l'île de *Chinos - Roqueta-*, le galion de Manille apparaissait.

Mais qui formait ce torrent humain qui affluait au port? Outre le commerce international, quels évènements importants contribuèrent à mettre en valeur le nom d'Acapulco, porte d'entrée à la fois pour l'Extrême-Orient, Tierra Firme et le vice-royaume du Pérou? Quelle influence eurent sur Acapulco ces échanges, comment marquèrent-ils sa vie quotidienne, ses coutumes, et le milieu ambiant?

### 1.1. La foire d'Acapulco, un temps d'échanges.

Des quatre chemins Royaux de la Nouvelle Espagne<sup>866</sup>, les personnes intéressées par la foire d'Acapulco entamaient leur voyage vers le port, comme ceux qui devaient embarquer pour Manille.

Comme on l'a mentionné, les principaux acheteurs des marchandises du galion étaient les grands commerçants de la ville de Mexico: ils pouvaient se déplacer au port eux-mêmes, ou agir par l'intermédiaire de leurs agents qui travaillaient *por encargo* à Acapulco, leurs «*encomenderos*»<sup>867</sup>.

---

<sup>866</sup> Vers l'est avec Vera Cruz, au Sud avec Acapulco, au Nord avec Zacatecas et la connexion avec les centres miniers et la province de Nuevo Mexico et au Sud avec Antequera continuant sur Chiapas et Guatemala.

<sup>867</sup> Rappelons que pour différentes raisons les *encomenderos* et les *vecinos* d'Acapulco durent modifier leurs activités. La suppression du service personnel des Indiens entraîna pour les *encomenderos* un problème de main d'œuvre, et comme dans le cas de García de Albornoz marié avec l'*encomendera* doña Aldonza de Villafuerte, leurs *estancias de ganado mayor* et leurs vergers à Acapulco leur permirent depuis 1571 d'approvisionner en viande et poisson les bateaux pour leur voyage de retour aux Philippines.

Ainsi se menaient à bien les transactions d'achat, de gestion des marchandises envoyées par leurs courtiers de Manille, les liaisons et les démarches avec les officiers ou l'équipage du galion pour envoyer l'argent de façon licite ou pas. La richesse, l'organisation et le pouvoir dont ils disposaient à la fin du siècle leur permirent d'escorter de leurs propres moyens le cortège qui partait à cheval vers le port.

Acapulco se transformait: la foire rassemblait avec ceux de Mexico les commerçants de Oaxaca, de Puebla et de quelques endroits du Bajío<sup>868</sup>. Gemelli Careri nous décrit le spectacle:

*...el viernes 25, viose Acapulco transformado, de rústica aldea, en una bien poblada ciudad; y las cabañas habitadas antes por mulatos, ocupadas todas por gallardos españoles. A lo que se añadió el sábado 26, un gran afluencia de comerciantes mexicanos, con muchas sumas de pesos de a ocho, de mercancías de Europa y del país*<sup>869</sup>.

En effet, la foire d'Acapulco était non seulement l'occasion de procéder aux transactions de marchandises orientales contre de l'argent, mais avait aussi créé les conditions d'offre et de demande pour différents produits d'autres régions de la Nouvelle Espagne, ou de certaines marchandises qui venaient d'Espagne par la *Flota*, nécessaires aux Philippines et surtout au Pérou. Comme l'explique Carmen Yuste: *...no todos los que iban se dedicaban al comercio de importación, et ...el mayor número concurría a adquirir cortos volúmenes de mercancías necesarias para pequeñas comunidades*<sup>870</sup>.

Outre l'argent, trois articles de production locale de Nouvelle Espagne furent de grand commerce avec les Philippines. Le premier en importance fut la *grana cochinilla*<sup>871</sup> qui arrivait d'Antequera. Cette matière première<sup>872</sup> était essentielle pour les Philippins parce qu'on l'employait pour teindre la soie en pourpre<sup>873</sup>. Puebla faisait le commerce de deux produits élaborés dans sa région, fortement demandés par les commerçants *manileños*: le

---

D'un autre côté, les *vecinos* d'Acapulco qui produisaient le cacao, probablement à cause du vieillissement des plantes, le remplacèrent par la culture du coco; leur participation au commerce du galion de Manille, surtout dans la seconde partie du XVII<sup>e</sup> siècle, est manifeste. Dans leurs comptes, les Officiers Royaux les désignent sous le vocable *d'encomenderos*, ce qui signifie qu'ils pouvaient être les agents commerciaux des marchands de la ville de Mexico ou d'autres villes, ou que eux-mêmes achetaient à la foire, ou qu'ils assuraient la gestion de services au profit de ceux qui arrivaient par le galion.

<sup>868</sup> *Bajío*: composé des états de Guanajuato, Querétaro, Jalisco et Michoacán.

<sup>869</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 9-10. Dans: *Viaje a la Nueva España*.

<sup>870</sup> Carmen Yuste, *op. cit.*, p. 148-149. Dans: *Un océano de intercambios*.

<sup>871</sup> De 1597 à 1614, cette culture avait été stimulée par les vice-rois, réussissant à supplanter la culture du murier blanc et l'élevage des vers à soie. Le travail était aux mains des indigènes, mais les espagnols servaient d'intermédiaires et d'exportateurs. Dans: Andrés Lira, Luis MURO, *op. cit.*, p. 401.

<sup>872</sup> Extrait de l'insecte qui vit sur le *nopal*, figuier de Barbarie, réduit ensuite en poudre.

<sup>873</sup> Servait de colorant pour les toiles, peintures et laques.

savon et les chapeaux de drap, ces derniers étant utilisés tant par les religieux que par le gouvernement des Philippines<sup>874</sup>.

En 1672, le navire San Felipe de Jesús en provenance du Pérou se trouvait à Acapulco en même temps que la *capitana* des Philippines, le San Antonio de Padua, ancré plus loin<sup>875</sup>. La lecture des documents de transport des marchandises qui furent embarquées pour le retour au Pérou est intéressante, car elle permet d'y reconnaître ce qui s'exportait et d'où venaient les marchandises et par conséquent les marchands.

Plus de la moitié des marchandises arrivaient de la ville de Mexico. On observe que parmi elles étaient exportées des tissus de soie<sup>876</sup> comme : *tafetanes de dos cabos, gorgoranes, terciopelos labrados y lisos, damascos negros y de colores, rasos bordados*, ainsi que des textiles en laine, les *bayetas*.

Le tout était accompagné d'articles de mercerie comme des *cuentas doradas, botones falsos de oro y plata, cintas de relumbrones, listonería de diferentes colores*.

On trouvait aussi des objets pour la maison comme la *loza dorada fina, loza de México, colchas y sobre camas de seda, paños de manos de algodón, espejos ordinarios, biombos, pinturas entre finas y medianas*.

Avaient été aussi embarqués des vêtements déjà confectionnés: *vestidos de mujer de raza mexicana guarnecidos, vestidos enteros de mujer de lana, quexquémetl, huipiles, camisas, calzones, velillos, mantos de lustre, y sombreros finos negros y blancos, y entrefinos*.

Divers objets étaient expédiés, comme des ustensiles de travail, *picos, martillos, cuñas para las minas, azadones, hachas carboneras, cerraduras, chapas de fierro para molinos de metal, machetes, coas, e instrumentos como guitarras y sus cuerdas, y juguetes de buhonería*<sup>877</sup>.

De Puebla, on envoyait *jabón, machetes y coas*, de Michoacán *escritorios de tres tamaños, baúles, bandejas, palanganas, tecomates*<sup>878</sup> grandes y medianos, et pour les chevaux *cabezadas*<sup>879</sup>, *gruperas, frenos y espuelas*.

---

<sup>874</sup> En accord avec l'observation de Mr B. Lavallé, le chapeau de drap ou de feutre, partie de l'habit à fort sens symbolique, était pour les espagnols une manière de marquer leur différence avec les gens de la terre.

<sup>875</sup> AGN. Media Anata Vol.25 Ex Único. Folio 50 Acapulco 09-05-1672. Cristóbal Osorio de Quiñones tesorero Real.

<sup>876</sup> Que ce soit de la soie arrivée par le galion de Manille ou de la soie en *rama*, c'est à dire avant d'être terminée, le travail était finalisé dans les ateliers novohispanos, principalement dans plus de cent *obrajes* qui au début du XVII<sup>e</sup> siècle avaient été installés dans la région centrale du vice-royaume. Dans: PASTOR, María Alba. *Crisis y recomposición social. Nueva España en el tránsito del siglo XVI al XVII*, México, FCE, 1999, p. 159.

<sup>877</sup> *Buhonería*: bimbelerie.

<sup>878</sup> *Tecomate*: récipient fabriqué à partir de la Calebasse du cuatecomate ou arbre de Cirian, *Crescentia alata*.

<sup>879</sup> *Cabezada*: Mors.

D'Antequera partirent *petates y paños de lana de la mixteca*, de Toluca *sobrecamas*, depuis le Nuevo México *gamuza, sobrecamas, roda-estrados*.

On envoya *vainilla, anís, chocolate, tabaco* et Acapulco vendit des *árboles de Cirián* à un *peso* chacun; les *rosarios de lináloe*<sup>880</sup> vinrent probablement des environs de la Juridiction, car cet arbre ne poussait qu'à Olíñala.

Cette rapide énumération nous propose quelques conclusions sur différents points. Par le port d'Acapulco, la Nouvelle Espagne importait des matières premières, les transformait, et ensuite les exportait vers les autres ports de la *Mar del Sur*.

Les marchandises proprement mexicaines provenaient principalement de la ville de Mexico qui s'était transformée en siège commercial et financier de toute la Nouvelle Espagne, mais Antequera, Valladolid, Puebla de los Ángeles au centre, et même Nuevo Mexico en plus faibles quantités, exportaient ainsi leurs produits.

L'exemple de Nuevo Mexico est significatif car il montre le circuit commercial que tous les marchands novohispanos utilisaient, très semblable à celui qu'employaient les commerçants de Mexico: la vente de la peau de chamois, matière première achetée bon marché à Nuevo Mexico, monnayée plus cher à Acapulco, permettait d'acquérir des marchandises du galion de Manille et de les vendre à prix élevés bien loin comme dans les *reales mineros* de la région de Parral<sup>881</sup> au Nord de la Nouvelle Espagne, ce qui prouve le dynamisme commercial déclenché dans toute la Nouvelle Espagne avec l'arrivée du galion de Manille.

Grâce au chargement du San Felipe de Jesús, nous réalisons que les outils de travail comme les pics, les marteaux, les poinçons, les houes, les haches de charbonnier, les serrures, les serrures en fer, les machettes étaient fabriqués dans le vice-royaume. La majeure partie du fer utilisé à la Nouvelle Espagne venait d'Espagne, malgré une petite production locale de quelques villages proches de gisements de fer<sup>882</sup>. Cette production satisfaisait les demandes du marché interne, et fournissait un excédent exportable. Posséder la ressource pour alimenter les deux marchés eut comme conséquence de diminuer l'échange commercial correspondant avec l'Espagne.

Peut-être n'est-ce pas le cas du San Felipe de Jesús, car il était spécifié que les marchandises qui y embarquèrent avaient été produites dans diverses régions de la Nouvelle Espagne et qu'apparemment rien ne venait d'Extrême-Orient, ni d'Espagne, même si Gemelli Careri

---

<sup>880</sup> *Bursera aloexylon*.

<sup>881</sup> Enrique Florescano e Isabel Gil, *op. cit.*, p. 478.

<sup>882</sup> BARBOSA RAMÍREZ, A. René. *La Estructura Económica de la Nueva España. 1519-181*, México, Siglo Veintiuno Editores S.A., 1977, p. 156.



note l'entrée à Acapulco de *muchas mercancías de Europa*. Ceci nous rappelle ce que Richard Boyer<sup>883</sup> mentionne que les commerçants novohispanos avaient profité de dévier le système du monopole commercial espagnol vers le Pérou. Les importations européennes apportées par la *Flota* à Veracruz, étaient acheminées à Acapulco pour ensuite être embarquées vers le Callao, ce qui augmenta l'importance d'Acapulco comme plateforme d'exportation à partir du vice-royaume.

Ainsi, Acapulco était un port important d'échange commercial avec les ports de la *Mar del Sur*. Grau y Monfalcón signale la fréquence régulière des voyages de navires péruviens du Callao à Acapulco, permise, comme le dit Richard Boyer, par le nombre de ses bateaux, puisque de: *1590 a 1690 el Perú dobló su flota mercante, en parte para manejar el comercio en expansión con Nueva España*<sup>884</sup>. De fait, le Pérou exportait vers la Nouvelle Espagne du mercure, de l'étain, du cacao, du vin, du vinaigre, de l'huile, des olives, des raisins secs, de la corde travaillée<sup>885</sup> et beaucoup d'argent.

Acapulco commença aussi *l'añil*, ou indigo. Cette matière première arrivait par mer et par voie terrestre pour être envoyée à Manille. Produit très apprécié, nous le trouvons mentionné plusieurs fois dans les comptes des Officiers Royaux d'Acapulco: en 1622, le navire Santiago, en provenance du Realejo -Nicaragua-, emporta un chargement de huit quintaux de *tinta añil*<sup>886</sup>, du brai et du cacao. En 1630, la frégate légère San Pedro en provenance de Guayaquil paya cinq pourcent d'*almojarifazgo* pour ses teintures d'*añil*<sup>887</sup>.

Acapulco était également la porte d'entrée du cacao: la plus grande partie de ce produit quasiment stratégique<sup>888</sup> venait de Guayaquil qui envoyait un cacao plus amer mais meilleur marché, que les pauvres buvaient avec du sucre<sup>889</sup>. Les comptes royaux d'Acapulco indiquent

---

<sup>883</sup> BOYER, Richard. «Mexico in the Seventeenth Century, Transition of a Colonial Society», *Hispanic American Historical Review*, vol. 57, n°3, 1988, p. 473.

<sup>884</sup> *Ibid.*

<sup>885</sup> AGI. Contaduría, 904, años 1622-1627-1628-1629-1631-1632 /Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>886</sup> *Añil* : RAE: Pâte de couleur bleu foncé, avec une apparence cuivrée, extraite des tiges et des feuilles d'un arbuste appelé *jiquilite*. Famille des Papilionacées.

<sup>887</sup> AGI. Contaduría, 904,1622-1630 /Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>888</sup> Riches ou pauvres, ils avaient fait du chocolat un élément important de leurs menus.

<sup>889</sup> Richard Boyer, *op. cit.*, p. 476.

que le cacao pouvait arriver par bateau de Sonsonate<sup>890</sup>, comme du Realejo<sup>891</sup>, bien que cette origine ne soit pas sûre<sup>892</sup>.

Oui, Acapulco s'employait à apporter le soutien principal aux Philippines, mais il faut aussi considérer que ce port était un maillon important dans le circuit commercial mondial dans lequel la Nouvelle Espagne avait le leadership: la route marchande qui reliait l'Europe et l'Asie à travers l'Amérique commençait à Séville, traversait l'Atlantique, la mer Caraïbe, arrivait à Veracruz, transitait par la Nouvelle Espagne via Puebla pour repartir d'Acapulco, naviguer par le Pacifique, et arriver à Manille, et de là aux ports chinois d'Amoy et de la province de Fukien. Acapulco était aussi une gare de triage: la route principale rappelée ci-dessus permettait, par Acapulco, de relier la Chine, le Japon, l'Inde, les Philippines, avec Sonsonate au Guatemala, le Realejo au Nicaragua, Guayaquil en Equateur et surtout avec Callao-Lima au Pérou.

Paraphrasant frère Juan Ferrando, Acapulco était-il aussi un *mundo abreviado*? On peut le dire, semble-t-il, parce qu'en plus des Novohispanos, des locaux, des noirs esclaves ou libres du port qui pouvaient provenir d'Angola ou du Mozambique, des américains de Sonsonate, du Realejo, de Guayaquil, ou des Péruviens, arrivaient avec le galion de Manille les *Manileños*, les mousses appelés *indios chinos* qui pouvaient venir des îles de l'Archipel, du Japon, de Chine, d'Inde, de Ceylan, de Malacca et des Moluques, et si nous ajoutons l'origine des esclaves amenés à la vente, il y avait aussi des gens du Bengale, de Macao, de Java, côtoyant des Italiens comme Gemelli Careri, ou des Espagnols comme les religieux, les fonctionnaires ecclésiastiques et du gouvernement qui arrivaient pour embarquer.....*en fin, toda raza de gentes y de pueblos.*

## 1.2. En attente de l'embarquement vers Manille.

A cette affluence déjà arrivée à Acapulco s'ajoutaient alors les missionnaires, les soldats, et les forçats, un certain nombre de familles, les hauts fonctionnaires ecclésiastiques et gouvernementaux, et de temps en temps un vice-roi qui passait pour aller prendre ses fonctions au Pérou.

---

<sup>890</sup> AGI. Contaduría, 904, 1622/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>891</sup> Tant de Sonsonate que du Realejo, on apportait du brai, du goudron, et du tabac. Dans : Guillermo Tardiff, *op. cit.*, p. 72.

<sup>892</sup> En 1631, le San Agustín qui partait de Guayaquil, fut reporté par los Officiers Royaux comme s'il était arrivé du Realejo. AGI. Contaduría, 904, 1631/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

Nous ne reviendrons pas sur les religieux: dans la première partie, nous avons présenté les différents ordres missionnaires qui s'installèrent aux Philippines et le rôle important qu'ils jouèrent durant tout le siècle, non seulement comme défenseurs des locaux des Philippines mais aussi comme propagateurs et surveillants de ce système espagnol qui se servit de l'évangélisation pour implanter dans ses colonies un archétype reproduit dans les *Indias Occidentales* comme dans les *Indias Orientales*, permettant de reconnaître comme sujet espagnol une personne du continent américain comme du continent asiatique.

Mais nous n'avons pas traité suffisamment le sujet de la population militaire, esquissant seulement quelques traits sur les détachements de soldats qui portaient d'Acapulco et qui faisaient partie, avec les fonctionnaires et les religieux, du *socorro* que l'on envoyait aux Philippines. Mais d'où venaient-ils?

### 1.2.1. La troupe mexicaine en Extrême-Orient.

La conquête des Îles se fit de manière plus diplomatique que belliqueuse, mais maintenir cette possession d'Extrême-Orient demanda durant tout le XVIIème siècle l'envoi régulier de forces militaires pour soutenir l'état de guerre quasi constante qui y était vécue. Si le Roi demanda à Urdaneta de chercher la *tornavuelta*, Legaspi le pressa en échange pour que l'on envoie des soldats en renfort afin de poursuivre l'établissement de la colonie. A partir d'alors, l'envoi de troupes depuis la Nouvelle Espagne pour les *presidios* et forteresses des îles Philippines dura jusqu'à la fin de la colonie espagnole. Ainsi, la force militaire du XVIIème siècle fut employée, plus que dans un but de conquête, comme une aide fondamentale pour le maintien du pouvoir dans une région sollicitée par de nombreuses attaques internes ou externes. Le transfert de soldats permit de satisfaire le double propos de la Couronne : la défense de ses intérêts, et l'appui au peuplement des îles Philippines, alors que la distance avait compliqué la colonisation. Ces réalités distinguèrent l'Archipel des autres possessions espagnoles d'Amérique.

Par rapport à l'Espagne, mêlée aux différents conflits européens, l'avantage était que la Nouvelle Espagne elle-même recrutait: plus près des Philippines, le coût de déplacement était diminué ; on pouvait lever des troupes dans les différentes villes du vice-royaume, et les Novohispanos, au contraire des gens de la Péninsule, s'adaptaient mieux aux conditions climatiques de l'Archipel.

A la différence des troupes recrutées à Acapulco pour le fort de San Diego, on demandait des recrues qu'elles fussent espagnoles: on n'acceptait pas les métis, les mulâtres, les noirs, les

*chinos*, les indigènes, ni les personnes avec le mal de San Antonio -*erisipela maligna*- ou de San Lázaro<sup>893</sup>-*elefantiasis*-.

La qualité requise d'Espagnol correspondait en fait seulement à la population blanche, groupe qui profitait du plus de privilèges. Mais, bien qu'ils fussent métis, on considérait aussi comme espagnols les fils légitimes nés d'Espagnol et d'indienne, ainsi que *los mestizos consiete octavos de español*<sup>894</sup>: cette population revendiquait le statut favorable dont jouissaient les fils d'Espagnols nés à la Nouvelle Espagne, c'est-à-dire les créoles, et arriva à se faire accepter comme leurs égaux. Dans la société novohispana, les métis illégitimes comme les autres castes étaient rejetés.

Choisir seulement les Espagnols obéissait à l'intention de la Couronne de peupler les Philippines en évitant les conflits connus à la Nouvelle Espagne. En effet, depuis 1575, l'ordre reçu par le vice-roi Martín Enríquez de Almansa interdisait le transfert de mulâtres aux Philippines<sup>895</sup>.

La période de service devait être limitée, bien que la présence aux Philippines puisse être définitive, que ce soit pour décès, pour désertion, ce qui empêchait de revenir par le galion de Manille, ou parce qu'ils s'adaptaient à la société philippine. Ces hommes célibataires et blancs préféraient rester et se marier avec les métisses de l'Archipel et ainsi, le problème de rareté de la population blanche s'estompait<sup>896</sup>.

Dans le port d'Acapulco, se rassemblaient les différentes compagnies d'infanterie destinées au théâtre des Philippines, provenant de Vera Cruz, Puebla, Mexico, Valladolid, San Luis Potosí, Celaya, Antequera, Zacatecas. On recrute pour les Philippines plusieurs fois dans le siècle parmi les gens qui arrivaient à Acapulco durant la *temporada* de la foire: les comptes des Officiers Royaux d'Acapulco le mentionnent en 1628 et 1632; le Trésorier Royal don Esteban de la Carrera y Pardo, dans son livre de *Conversaciones*, rapporte qu'en 1648 et 1650 Domingo Duarte avait levé des troupes à Acapulco durant l'arrivée des galions; et en 1653, le capitaine *encomendero* Martín de Eguiluz fit de même.

Qui s'enrôlait?

Le drapeau arboré, au son du tambour et du fifre, le capitaine annonçait en grande pompe son mandat pour enrôler les volontaires comme soldats ou artilleurs.

---

<sup>893</sup> AGN. Reales Cédulas. F.576.

<sup>894</sup> Andrés Lira, Luis Muro, *op. cit.*, p. 390.

<sup>895</sup> Antonio Francisco García- Abasolo, *op. cit.*, p. 59.

<sup>896</sup> GARCÍA ARCOS, María Fernanda de los. *Forzados y Reclutas... Los criollos novohispanos en Asia.1756-1808*, México, Potrerillos Editores, 1996, p. 38.

Les postes de recrutement recevaient généralement les gens du peuple. Les volontaires partaient aux Philippines en qualité de *soldados distinguidos*<sup>897</sup>, novices ou débutants *aunque generalmente ni tenían el valor ni sabían disparar un mosquete*<sup>898</sup>, ou anciens lorsqu'ils s'étaient battus en Flandres. Mais l'expérience acquise par ces derniers dans les guerres européennes n'était pas celle qui était nécessaire aux Philippines; ils n'avaient pas par ailleurs les défenses physiologiques nécessaires et ne supportaient pas le climat.

Le Gouverneur Pedro de Acuña sollicite le comte de Monterrey<sup>899</sup> pour qu'à la place d'envoyer en Espagne les condamnés, on les envoie purger les peines de deux à dix ans aux Philippines, et ainsi constituer les équipages de galères avec les inculpés de l'Inquisition, les esclaves *joloes* et les naturels loués. Mais beaucoup des soldats envoyés furent enrôlés de force, parce qu'il était urgent de remplir les quotas demandés par les Philippines, et intéressant de se faire payer la commission allouée pour chacune des recrues. On les cherchait dans les prisons, faisant attention au type de délit commis, ou ailleurs: partirent les vagabonds, les mauvais vivants, les déserteurs récidivistes, les religieux, les nobles et jusque à ceux qui étaient dénoncés par leurs propres parents pour être envoyés en maison de correction. Carrera Stampa explique qu'on appelait cette habitude *echar a la China*<sup>900</sup>. Nous ne pouvons pas passer sous silence l'exemple de Felipe de las Casas, un créole de Puebla qui, puni par sa famille, fut envoyé aux Philippines où il se racheta et entra comme frère laïque au couvent de San Francisco, prenant le nom de religion de Felipe de Jesús; son histoire est toujours dans les mémoires puisqu'il fut le premier saint mexicain, martyr du Japon<sup>901</sup>.

Pour remplir les listes de soldats demandées depuis Manille, tous les enrôlés de la Nouvelle Espagne<sup>902</sup> se retrouvaient à Mexico. Selon Gregorio de Guijo, en 1658, toutes les *banderas* arrivèrent à la place d'armes de Coyoacán; de là on les paya et ils partirent à pied vers Acapulco.

Le comte de la Monclova en 1688 ordonna que pendant leur présence à la Nouvelle Espagne, on paye les soldats d'un salaire de cent cinquante pesos d'or commun qu'ils devaient recevoir

---

<sup>897</sup> RAE. *Soldado distinguido*: soldat noble et manquant d'assistance pour subsister comme cadet qui profitait de certaines distinctions dans son corps de troupe comme l'utilisation de l'épée.

<sup>898</sup> FERNANDEZ DE VILLALOBOS, Gabriel, Marqués de Varinas. *Estado eclesiástico, político y militar de la América o Grandezas de las Indias*. Fol. 469. Capitulo 30. Sobre lo militar de todas las Indias.

<sup>899</sup> 1595-1603.

<sup>900</sup> Manuel Carrera Stampa, *op. cit.*, p. 105. Dans: La nao de la China.

<sup>901</sup> Rafael Bernal, *op. cit.*, p. 188. Dans: México en Filipinas.

<sup>902</sup> Excepté les *banderas* recrutées à Acapulco, qui embarquaient directement.

*en tabla y mano propia*. Un paiement leur était fait en avance, un autre au début du transfert vers le port, un autre à l'arrivée aux Philippines<sup>903</sup>.

L'armement du soldat, dont il était propriétaire, consistait en une arquebuse, une épée et une dague<sup>904</sup>. Selon J. Hefter, dans toutes les possessions espagnoles, une bande de tissu rouge lui traversant la poitrine et la croix de San Andrés<sup>905</sup> sur les tissus de drap et sur le taffetas des drapeaux étaient les signes distinctifs du soldat. En 1693, son vêtement était:

*...sombbrero blanco, casaca forrada con bayeta de Palancia, calzón de paño de las Navas y chupa de jerguilla de Toledo forrada de lienzo de Pontarrea, camisas de lienzo gallego, corbatas de bocadillo, medias manchegas, bridecú de Valladolid, zapatos de baqueta de Moscovia de tres suelas, un par de alpargatas, y tres varas de Colonia para sombrero y corbata*<sup>906</sup>.

La liste des emplois qui fut établie pour l'infanterie espagnole recrutée en 1684 par le capitaine Joseph Hurtado de Mendoza mentionne les signes particuliers utilisés pour l'identification des soldats: leur teint, leur âge, leur provenance, leur aspect physique, leur stature.

*Abanderado. Joseph de Guzmán, hijo de Juan natural de México, en el callejón de Bilbao de catorce años poco más o menos pequeño de cuerpo, carilargo, nariz y ojos grandes.*

*Pífano. Pedro de la Reguera, hijo de Juan natural de México de dieciséis años, mediano de cuerpo boca chica, hoyoso de viruela y en la mejilla derecha un lunar.*

*Tambor. Bernabé de la Cruz, hijo del mismo nombre, natural de Tlaxcala de veinte años, buen cuerpo cari ancho, boca grande, y ojos chicos*<sup>907</sup>.

Ce rapport permet de confirmer l'âge des soldats d'infanterie; il est cohérent avec une lettre envoyée en 1649 au Roi dans laquelle on se plaignait des pratiques des vice-rois de la Nouvelle Espagne:

*Para que la infantería que se imbian de socorro sea de suerte que se pueda tener algún servicio de siquiera al segundo año de su llegada porque an asentado ya el imbiar muchachos que el mayor no pasa de doce años con que son de solo embarazo y gasto*<sup>908</sup>.

Même s'il s'agissait d'Espagnols, les troupes envoyées aux Philippines étaient l'objet de manœuvres commerciales qui pouvaient se rapprocher d'un espèce de trafic humain: non seulement on envoyait des soldats adolescents, mais les effectifs qui partaient de la ville de

<sup>903</sup> AGN. Reales Cédulas. F.572.

<sup>904</sup> MURO, Luís. *Soldados de Nueva España a Filipinas (1575)*, México, COLMEX, p. 472. (Separata de Historia Mexicana; Vol.XIX, n°4).

<sup>905</sup> Croix de Saint André: Emblème de la Casa de Borgoña.

<sup>906</sup> HEFTER, J., «Crónica del Traje Militar en México del siglo XVI-XX», *Artes de México*, 1968, Año XV, n° 102, p. 28.

<sup>907</sup> AGN. Vol. 6. 1684.

<sup>908</sup> AGI. Filipinas 9. R, 1, N.1.

Mexico n'appareillaient pas nécessairement sur le galion, que ce soit parce qu'ils débarquaient pour maladie, parce qu'ils mourraient ou désertaient sur le trajet vers Acapulco, ou parce que l'on échangeait les plus experts contre des novices. Une correspondance de 1648 du Gouverneur don Diego Fajardo en donne un exemple: les compagnies étant prêtes à partir pour les Philippines, le *Castellano* licencia quasiment quatre-vingts hommes de *la mejor gente*<sup>909</sup>. Francisco de Seijas y Lobera transmit aussi ses accusations contre le gouvernement de la Nouvelle Espagne<sup>910</sup>: il raconta au Roi les pratiques comme celle du *Castellano*, mais aussi d'autres comme celle de faire croire que l'on envoyait de quatre à huit compagnies d'infanterie aux Philippines, alors qu'en réalité on envoyait seulement cent cinquante hommes. Toutes ces astuces permettaient au Vice-Roi et à ses Officiers Royaux de garder la moitié de l'argent qui correspondait aux dépenses des recrues<sup>911</sup>. Mais ceci explique aussi le formalisme suivi à bord après l'embarquement de ces soldats, à la cérémonie officielle où les responsables locaux étaient présents.

Arrivés aux Philippines, le sort des soldats n'était pas plus riant. Gabriel Fernández de Villalobos y de la Plaza, marquis de Varinas, écrivit au Roi une lettre dévastatrice dans laquelle il expliquait que *era mejor la suerte de un esclavo que la de un soldado en las Filipinas*<sup>912</sup>: les gouverneurs ne s'occupaient pas d'eux, ne les rayaient pas des effectifs en cas de décès ou de désertion pour pouvoir conserver leur solde. De la même manière, lors de la perte des galions San Joseph et Santo Cristo de Burgos, et du recouvrement de *l'indulto* de soixante-quatorze mille pesos, la ville de Manille exposait en 1696 le difficile destin des pauvres soldats des Philippines seulement soutenus par les aumônes des œuvres de charité<sup>913</sup>. Pour autant, le futur qui les attendait n'était pas connu des jeunes soldats peu expérimentés ou même des vétérans quand ils arrivaient à Acapulco. Effectivement, la Couronne ne paraît pas avoir fait beaucoup d'effort pour les récompenser avec justice, ce qui explique le grand nombre d'incidents à Acapulco avant d'embarquer sur le galion avec ces hommes qui découvraient, par des rencontres dans la ville avec *la gente de Mar y Guerra* du galion

---

<sup>909</sup> *Ibid.*

<sup>910</sup> Il le fit depuis la cour de Louis XIV pour qu'elles arrivent à Philippe V et que soient suspendus les ordres d'arrestation émis par les autorités du vice-royaume et le *Consejo de Indias*. Dans: SEIJAS y LOBERA, Francisco. Gobierno militar y político del Reino Imperial de la Nueva España. (1702). Dans: SEIJAS y LOBERA, Francisco. *Gobierno militar y político del Reino Imperial de la Nueva España. (1702)*/ ed. par Estudio, transcripción y notas. Pablo Emilio, PEREZ-MALLAÍNA BUENO. México: UNAM, 1986, p. 8. (Instituto Investigaciones Históricas, Serie documental, No. 17).

<sup>911</sup> Francisco Seijas y Lobera, *op. cit.*, p. 456.

<sup>912</sup> Gabriel Fernández de Villalobos, *op. cit.*, p. 549.

<sup>913</sup> AGI. Filipinas, 203, N.1 Fol.129-135 15-06-1696. La ciudad de Manila.

appartenant à un monde différent de l'habituel, ce que serait leur probable sort une fois arrivés à Manille. S'ils arrivaient! C'est un autre élément qui nous permet de qualifier de courte vue l'attitude de la Couronne qui n'était intéressée que par les bénéfices financiers immédiats sans chercher à inscrire son action dans le temps.

### 1.2.2. Les femmes: leur présence dans un monde d'hommes.

La Couronne chercha à limiter la participation directe des Novohispanos dans le commerce de Manille et fixa un temps de présence minimal de huit ans<sup>914</sup> aux Philippines. Elle interdit qu'aucun homme marié ne parte sans sa femme sauf autorisation du Vice-Roi. Devait être établies une caution par laquelle il était spécifié son retour et l'attestation comme quoi il laissait le soutien nécessaire pour sa femme<sup>915</sup>.

Cependant nous notons que les passagers qui embarquaient sur le galion de Manille à son départ d'Acapulco étaient en majorité des hommes. Nous avons rencontré quelques cas comme en 1653, ceux du contrôleur don Juan de Bolívar Cruz et l'auditeur don Salvador Gómez de Espínola, qui selon don Gregorio de Guijo *partieron con todas sus familias*. Outre les couples ordinaires de fonctionnaires, nous avons trouvé que doña Catalina de Calderón y Serrano accompagna son mari aux Philippines en 1674; cependant les médecins, les ouvriers spécialisés qui furent sollicités pour les Philippines, ou certains proches qui accompagnaient leurs maîtres fonctionnaires comme serviteurs, voyagèrent avec leurs familles. Enfin, il y eut des cas particuliers et surprenants: les Officiers Royaux reportent deux cas de forçats qui partirent avec leurs femmes en 1653<sup>916</sup> et un autre en 1658<sup>917</sup>.

En même temps que les religieux ou les remplacements de Novohispanos destinés à remplir les postes dans les troupes de défense, les femmes mariées accompagnèrent leurs maris pour s'occuper de leurs foyers aux Philippines. En général les soldats ne revenaient pas à la Nouvelle Espagne, certains religieux y restaient pour toujours, et il est sûr que certaines familles y aient élu résidence. Ils amenèrent du nouveau aux Philippines, surtout les soldats qui se mêlèrent au peuple philippin, et créèrent une société nouvelle en apportant leurs coutumes, autre facette qui présente Acapulco comme exportatrice de traditions.

De toutes les transformations qui furent amenées, nous pensons que les plus importantes, en raison de leur caractère typique de la Nouvelle Espagne, furent celles de prendre le chocolat

---

<sup>914</sup> Loi 29. Livre 9. Titre 45. *Recopilación de Indias*.

<sup>915</sup> Loi 30. Livre 9. Titre 45. *Recopilación de Indias*.

<sup>916</sup> AGI. Contaduría, 905B, 1653/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>917</sup> AGI. Contaduría, 905B, 1658/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.



et de fumer. Le cacao<sup>918</sup> et le tabac<sup>919</sup> ou *piciete*<sup>920</sup>, deux produits américains consommés depuis l'époque préhispanique, étaient des habitudes bien ancrées à la Nouvelle Espagne, mais n'existaient pas aux Philippines. Ce fut à travers Acapulco et le galion de Manille qu'ils arrivèrent aux Philippines et que de là le tabac passa en Chine.

Deux détails nous montrent l'usage du chocolat à Manille. Sierra de la Calle nous raconte qu'à Manille on trouvait des Chinois qui: *iban de casa en casa, con sus piedras de moler, preparando las diferentes recetas de chocolate, según los gustos*<sup>921</sup>. Par ailleurs, quand le *Castellano* de Acapulco Juan de Zelaeta fut promu *visitador*<sup>922</sup> aux Philippines, selon l'usage du siècle, il voyagea de la Nouvelle Espagne aux Philippines avec son habitude de prendre le chocolat; l'inventaire de ses biens à sa mort montre qu'il emportait: *una chocolatera de cobre, dos molinillos para batir el chocolate, una guarnición de plata para tomar el chocolate y cinco cocos pintados*<sup>923</sup>.

Comme pour le chocolat, le XVII<sup>e</sup> siècle estimait que le tabac était un médicament efficace. Le bienheureux Gregorio López donnait diverses recettes, en infusion, en emplâtre, inhalé, ou en poudre, pour soigner une douleur de tête, provoquer la mixtion, expectorer les lymphes, soigner les indigestions, la toux, l'asthme même, en en faisant une panacée.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Ajofrin disait que *el tabaco de hoja es otro abuso de la América*. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, habitués depuis tout petit par les *chichiguas*<sup>924</sup>, tous, hommes et femmes, religieux et civils, fumaient le tabac qui à Acapulco provenait de sa Juridiction<sup>925</sup>, partout, dans les maisons, les rues, les sacristies, durant les promenades, et à bord du galion.

Il n'y a qu'à l'église que ce fut interdit<sup>926</sup>. Gonzalo Curiel nous explique que l'élite novohispana *fumaba delgados cigarrillos* et aspirait par le nez de la poudre de râpé<sup>927</sup>. De

---

<sup>918</sup> *Theobroma cacao*.

<sup>919</sup> *Nicotiana rustica*, ou *nicotiana mexicana*.

<sup>920</sup> Frère Bernardino de Sahagún comme Gregorio López l'appelle *piciete*, altération du náhuatl *picietl*. Oscar Uribe Villegas explique que *piciete*, mot qui devait s'écrire *pic-yet*, continua et continue à signifier tabac. URIBE VILLEGAS, OSCAR. *Aspectos del Pasado, Presente y Futuro Sociolingüístico de México. Revista Mexicana de Sociología*, vol. 26, n° 2, May - Aug., 1964, p. 502.

<sup>921</sup> Blas Sierra de la Calle, *op. cit.*, p. 67.

<sup>922</sup> Le sort lui fut adverse et il fut emprisonné à la Nouvelle Espagne pour être jugé. Don Juan de Zelaeta ne réussit pas à savoir qu'il sortirait innocent de toutes les charges dont il était accusé.

<sup>923</sup> AGI. Escribanía, Comisiones de la Audiencia de México, 260 A.

<sup>924</sup> *Chichigua*: nourrice mulâtre ou noire.

<sup>925</sup> VILLA –SEÑOR Y SÁNCHEZ, Joseph Antonio. *Theatro Americano. Descripción General de los Reynos y Provincias de la Nueva España y sus Jurisdicciones*. Tomo I. México, Editorial Nacional, 1952, p. 190.

<sup>926</sup> Brève de Urbain VIII à la ville de Séville par laquelle il interdit l'usage du tabac dans toutes les églises de son diocèse (14 juin 1642).

<sup>927</sup> Gustavo Curiel, *op. cit.*, p. 86.

leur côté, les soldats et marins le mâchaient ou le fumaient pour s'enlever la faim, la soif et la sensation du froid<sup>928</sup>.

A la fin du XVIème siècle, la Chine n'avait pas l'habitude de fumer. Vers 1610, quand le tabac et ses graines en provenance de Manille arrivèrent dans les ports de la province de Fujian, la Chine se transforma en quelques décades en la nation la plus grande consommatrice de tabac, les gens du peuple arrivant à croire que le tabac était originaire de Fujian<sup>929</sup>.

D'autres plantes voyagèrent avec les passagers du galion aux Philippines, comme la cacahuète, la tomate, le *chile*, l'avocat, l'*achiote*<sup>930</sup>, la papaye, la *jícama*, l'ananas, le *chico zapote*, la *lantana*, et le *guamuchil*, connu sous le nom de *camachile* fut apporté ensuite en Inde où on l'appela *tamarindo de Manila*<sup>931</sup>. Bien que quelques historiens soient d'avis que la canne à sucre ait été apportée aux Philippines par le galion de Manille, Antonio de Pigafetta rapporte qu'à l'arrivée des Espagnols avec Magellan à Cebú, la canne à sucre existait déjà dans l'île, y ayant été introduite par les arabes<sup>932</sup>. Depuis ces temps-là, on utilise, seulement au Mexique et aux Philippines, le mot *panocha* qui désigne le sucre brun.

En matière de linguistique, plus de cinq mille mots de l'espagnol parlé à la Nouvelle Espagne et certains mots mexicains furent incorporés au *tagalo*, langue nationale des Philippines<sup>933</sup>.

José Villa Panganiban en cite certains: *madrekakaw* ou *mirikakaw* pour cacahuète, *tsiko* pour *chico zapote*, *kapurko* pour Acapulco, *sili* pour *chile*, *tabako* pour *tabaco*, *kamatin* pour tomate, *sincama* pour *jícama*, *pazote* pour *epazote*<sup>934</sup>.

Bien que la tortilla n'eût pas le même enracinement et la même importance qu'à la Nouvelle Espagne, des recettes de cuisine mexicaine préparées à base de pâte de maïs comme

---

<sup>928</sup> Timothy Brook, *op. cit.*, p. 130. Dans: *Vermeer's Hat*.

<sup>929</sup> Timothy Brook, *op. cit.*, p. 135. Dans: *Vermeer's Hat*.

<sup>930</sup> *Achiote*: semence en náhuatl. Plante aux propriétés médicinales, utilisée comme teinture végétale et au Mexique comme dans toute l'Amérique Latine comme condiment.

<sup>931</sup> *Phitecollobium dulce*. MARTÍNEZ, Maximino. *Plantas Útiles de la Flora Mexicana*, México, Ediciones Botas, 1959, p.277.

<sup>932</sup> PIGAFETTA, Antonio. *Primer Viaje Alrededor del Mundo*, Madrid, DASTIN S.L., p. 108. (Crónicas de América n° 27).

<sup>933</sup> CASTILLO Andrés. El galeón de Manila. *El galeón de Manila. Un mar de historias*/ ed. par JHG Editores. México: 1997, p. 18.

<sup>934</sup> VILLA PANGANIBAN José, «Influencia Hispano Mexicana en el Idioma Tagalo» *Historia Mexicana*, Oct.-Dic. 1964, vol. XIV, n°2, p. 263-271.

*l'atole*<sup>935</sup>, les *tamales*<sup>936</sup>, et le *champurrado*<sup>937</sup> traversèrent le Pacifique et s'intégrèrent dans les coutumes philippines.

Le *compadraje*, cette union religieuse utilisée au Mexique et dans toute l'Amérique hispanique plus comme un pacte d'aide mutuelle d'une force énorme entre les individus et les familles que comme un véritable engagement de baptême d'un bébé, se développa aussi fortement aux Philippines.

La rapidité avec laquelle les changements s'établirent et modifièrent les coutumes des Chinois nous rappelle le processus mondial qu'aujourd'hui nous appelons globalisation. La correspondance réciproque entre ces trois sociétés, la novohispana, la philippine et la chinoise, liées par les voyages aller et retour du galion de Manille, créa un fort dynamisme par lequel les échanges commerciaux et culturels asiatiques et américains influèrent dans la vie quotidienne des trois sociétés.

Ainsi, la population ordinaire qui arrivait à Acapulco pour embarquer sur le galion partit avec ses coutumes et habitudes les plus usuelles pendant sa présence temporaire ou définitive aux Philippines. À côté de ces couches basses de la population, la présence durant la foire de quelques personnes distinguées apportait à Acapulco d'autres styles de vie qu'il vaut la peine de développer.

### 1.3. L'élite à Acapulco racontée dans les *Diarios* de Gregorio de Guijo et Antonio de Robles.

Dans la vie quotidienne que Gregorio de Guijo et Antonio de Robles décrivent dans leur journal, Acapulco tient une place importante à cause des événements qui s'y déroulaient. Leurs narrations présentent au fil de leur écriture des éléments significatifs sur la foire, le galion, les personnes, surtout les notables, qui arrivaient à Acapulco. Si on rapproche ces informations des archives, le panorama s'enrichit et apparaissent les retards, les ajournements et le remue-ménage durant la période de la foire d'Acapulco, comme quelques événements de la haute société.

En mars 1652, Guijo écrivait que le vice-roi avait reçu de *l'alcalde mayor* de Colima la nouvelle du débarquement de deux hommes du galion San Francisco Javier apportant les plis

---

<sup>935</sup> RAE. *Atole*: Boisson chaude de farine de maïs dissoute dans de l'eau ou du lait, à laquelle on peut ajouter des saveurs édulcorantes.

<sup>936</sup> Rafael Bernal, *op. cit.*, p. 196. Dans: México en Filipinas.

<sup>937</sup> *Champurrado* : boisson de chocolat et d'*atole* qui se sert chaude.

de la ville de Manille ; mais il ne rapporte pas son départ d'Acapulco. L'année suivante, le 14 février, arriva à Acapulco le San Diego.

Les dates d'arrivée de ces deux bateaux aux mois de mars et février dénotent que tous deux eurent des problèmes de navigation, puisque généralement un navire en provenance sans ennui de Manille se présentait au mois de décembre ou tout début janvier. Obligé d'arrêter le cycle pour éviter de forts risques de naufrage en raison de l'époque des *vendavales* qui commençait en juin, le galion restait en *invernada* pour ne repartir que l'année suivante.

Effectivement, Guijo explique que le San Diego resta à Acapulco pour passer l'hiver, et que le San Francisco Javier, qui était arrivé en premier, partit en mars 1653.

Sur ce galion, embarquèrent deux personnages clés du gouvernement politique et ecclésiastique des Philippines : le nouveau Gouverneur don Sabiniano Manrique de Lara, et l'archevêque de Manille, le Dr. don Miguel de Poblete Casasola. Mais ce retard entraîna un délai dans l'envoi des fonctionnaires. Acapulco reçut aussi cette année-là deux évêques, un contrôleur et un auditeur avec leurs familles, ainsi que cinquante religieux augustins déchaussés, jésuites, franciscains et augustins chaussés qui arrivèrent pour embarquer sur le galion San Francisco Javier, en même temps que les compagnies d'infanterie qui avaient été recrutées à Veracruz, Cuernavaca, Puebla, à la ville de Mexico et à Acapulco, et enfin trente-six forçats.

En cette année 1653, en particulier grâce aux écrits des Officiers Royaux, on observe le tracasserie des allers et venues que ces retards occasionnèrent. On envoya à la ville de Mexico un courrier le 11 janvier, deux le 12 février, le 3, le 5, le 10 et le 29 mars, le 24 avril, et celui du 17 mai informa de la mort du comptable Martínez de Orduña.

Acapulco fut submergée: les *Almacenes Reales* ne réussirent pas à stocker l'excédent de marchandises et on dut louer des maisons à doña Casilda de Zepeda, à Isabel de Pineda, au curé *beneficiado* don Bernardo Ruiz de Valderrama. Pour les affaires des religieux, Pablo de Carrascosa loua une maison, Sebastián Sánchez Niño pour les augustins déchaussés et Ventura Sánchez pour les jésuites.

Ceci nous montre les conséquences de la modification du calendrier du galion : augmentation de travail pour le *Castellano*, les Officiers Royaux et Acapulco en général, mais surtout embouteillage par de hauts fonctionnaires, des responsables religieux, des missionnaires qui arrivaient d'Espagne ou d'autres vice-royaumes des Indes, qui devaient modifier leur séjour et qui, au moment d'arriver pour embarquer, saturaient les capacités de la ville. Cette situation était beaucoup plus compliquée que si deux ou trois galions venant de Manille

arrivaient à Acapulco conformément aux dates annoncées: avec la surprise, tout se terminait dans la désorganisation.

Don Sabiniano Manrique de Lara, *caballero de la orden de Calatrava*, et *Castellano* d'Acapulco, avait reçu du Roi en 1651 sa nomination pour le poste de Gouverneur des Philippines. Cet homme maladif exerça ses fonctions de *Castellano* jusqu'à son départ par le galion San Francisco Javier en 1653: il prépara avec les Officiers Royaux l'hivernage du galion, nomma des gardes pour surveiller le déchargement du galion San Diego, et organisa les foires. En même temps, il dut se déplacer à la ville de Mexico pour solliciter auprès du vice-roi ses lettres de gouverneur. Il fut si faible qu'il dut faire le voyage en chaise à porteurs, mais l'urgence le méritait puisque le San Francisco Javier était prêt à entamer son voyage de retour à Manille.

Don Miguel de Poblete Casasola, un créole né à Mexico, *maestrescuola* à l'église de Tlaxcala et compagnon et ami de l'évêque de Puebla don Juan de Palafox, était revenu à la Nouvelle Espagne par la flotte qui arriva à Veracruz le 13 septembre 1648. A bord des mêmes bateaux, voyageait le *maestre de campo* don Sabiniano Manrique de Lara qui venait remplacer le *Castellano* d'Acapulco décédé.

En septembre 1650, pendant que Sabiniano Manrique de Lara était en fonction à Acapulco, le Dr. Miguel de Poblete était consacré archevêque de Manille par don Manuel de Mañosca, archevêque de México; il se dédia jusqu'en décembre à administrer le sacrement de confirmation depuis Tlalnepantla jusqu'aux montagnes de Queretaro, mais dut revenir à la capitale pour se charger des honneurs funèbres de don Manuel de Mañosca.

En juillet 1651, les vies de Manrique de Lara et de Miguel de Poblete se rencontrèrent à nouveau et ils partirent ensemble à Manille en 1653. Durant le voyage, ils s'engagèrent probablement à nommer la vierge de Antípolo, que le galion San Francisco Javier emmenait, comme *Nuestra Señora de la Paz y del Buen Viaje*<sup>938</sup>, parce qu'en septembre de la même année, la nouvelle appellation de la vierge fut célébrée à Manille à l'occasion d'une messe solennelle.

A leur arrivée à Manille, ces deux hommes s'aperçurent que les Philippines étaient dans un état de pénurie extrême. En plus du tremblement de terre, des attaques et des harcèlements des Hollandais, du naufrage du galion San Luis Rey de Francia avec le *situado* de la Nouvelle Espagne, avec des problèmes d'*arribadas* et d'envoi de navires à la Nouvelle Espagne, les années de 1645 à 1648 avaient été véritablement désastreuses pour les Îles.

---

<sup>938</sup> Blas Sierra de la Calle, *op. cit.*, p. 68.

Depuis l'époque de Sebastián Hurtado de Corcuera, Manille souffrait des censures ecclésiastiques imposées par l'archevêque de Manille qui avait été banni à l'île de Corregidor; depuis lors, les sardines de la baie de Manille avait disparu. Manrique de Lara et Poblete de Casasola se mirent d'accord pour lever les peines qui pesaient sur la ville: pour le célébrer, on organisa une procession, et ce jour-là les sardines réapparurent dans les eaux de la baie<sup>939</sup>.

Les attitudes et mesures prises par Sabiniano Manrique de Lara et Miguel de Poblete Casasola se trouvèrent être correctes devant le désastre qui régnait dans les Îles. Même don Francisco de Samaniego en sortit à son avantage puisque les accusations formulées à son encontre par Hurtado de Corcuera furent suspendues, et s'il ne réussit pas à quitter les Îles comme il le souhaitait, il poursuivit cependant sa carrière de magistrat.

Mais, avec autant de conflits à résoudre, don Sabiniano Manrique de Lara, déjà faible depuis Acapulco, tomba malade de mélancolie et d'hypocondrie et passa seize mois atteint de diarrhées et de gale<sup>940</sup>. Finalement, il finit par présenter sa démission. A la différence de l'archevêque qui mourut dans une pauvreté complète à Manille quelque mois après qu'on lui ait refusé sa retraite, don Antonio de Robles écrivait en 1665 dans son *Diario: viene don Sabiniano Manrique de Lara, gobernador que fue de Manila*<sup>941</sup>.

Généralement, les gouverneurs revenaient à Acapulco et de là continuaient leur chemin, que ce soit vers l'Espagne ou vers d'autres postes dans lesquels ils avaient été affectés, du moment qu'ils supportaient le voyage ou qu'ils ne succombaient pas avec le galion: en 1659, Diego Fajardo Chacón mourut durant la traversée, même si les médecins avaient prévenu que : *luego que entrase en el mar se avía de morir*<sup>942</sup>. En 1670, Diego de Salcedo, déchargé de son poste et prisonnier de l'Inquisition, réussit à peine à rédiger son testament à bord du galion Nuestra Señora del Socorro<sup>943</sup>. En 1690, le galion à bord duquel revenait le Gouverneur don Fausto de Cruzat y Góngora se perdit près des îles Mariannes<sup>944</sup>. Comme nous le voyons, le sort de la mort ne distinguait pas entre la racaille ou la bonne société une fois embarquées.

---

<sup>939</sup> Rafael Bernal, *op. cit.*, p. 189. Dans: México en Filipinas.

<sup>940</sup> AGI. Filipinas, 22, R, 10, N.59. 1656.

<sup>941</sup> Antonio de Robles, *op. cit.*, p. 3.

<sup>942</sup> AGI. Filipinas, 22, R, 8, N.33.

<sup>943</sup> AGN. Inquisición. (61). Volumen 616. Expediente 2. 1671. F.26.

<sup>944</sup> Carmen Yuste, *op. cit.*, p. 31. Dans: Emporios transpacíficos.

Ces évènements nous permettent de connaître une partie de la vie quotidienne des hauts fonctionnaires, que ce soit à Mexico, à Acapulco, ou à Manille; le travail était ardu dans le vice-royaume et exténuant aux Philippines.

Dans le cas du Gouverneur et de l'archevêque, ces deux personnages partagent un voyage depuis l'Espagne, et le galion de Manille leur apporte l'occasion pour que ces deux têtes de l'église et du gouvernement sympathisent durant les mois de navigation, se mettent d'accord sur le chaos qui les attendait à Manille. Il est clair que cela fonctionna; même les sardines revinrent! Mais leurs deux attitudes servirent pour redresser la gouvernance des Îles. A la fin de leur mandat, le gouvernement et l'Eglise chancelèrent à nouveau. Par ailleurs, la question de la difficulté du voyage saute aux yeux: on pourrait croire que faire partie de l'élite et pouvoir profiter des conditions d'espace et d'alimentation qui en découlaient, diminueraient les risques et que, au cours du voyage, les gouverneurs pouvaient récupérer des difficiles jugements de *residencia* par lesquels ils passaient; ce n'était pas ainsi, le galion de Manille leur donnait seulement le coup de grâce.

#### 1.4. L'ambiance de foire à Acapulco.

Les œuvres d'Antonio de Morga, Pedro Cubero Sebastián, Giovanni Francesco Gemelli Careri et de Domingo Fernández de Navarrete nous ont été des sources de grande valeur. Ces passagers du galion de Manille, à l'exception de Morga, laissèrent leurs impressions sur Acapulco, que ce soit parce qu'ils s'embarquaient pour Manille comme Fernández de Navarrete, ou qu'ils en arrivaient comme Cubero et Gemelli. Elles ont plusieurs points en commun: leur déception, car Acapulco ne correspondait pas à la ville qu'ils avaient imaginée, le fort mouvement de personnes, la chaleur suffocante, et la cherté excessive du lieu.

Dans son approche par la religion, le seul point soulevé par Cubero Sebastián sur la foire est que *hay mucho tráfago*<sup>945</sup> et il ne se risque qu'à détailler combien de missions arrivent, à annoter l'arrivée des soldats et des forçats destinés aux Philippines. Fernández de Navarrete nous décrit la ville d'Acapulco en dehors de la saison. Comme nous l'avons mentionné, il arriva à Acapulco avec deux autres religieux pour préparer le départ des missionnaires de leur communauté aux Philippines: en cette année de 1647, il n'y eut pas de galion, il dut attendre avril 1648 pour embarquer à bord du *patache* qui venait du Panama pour prendre le comte de Salvatierra promu vice-roi du Pérou. C'est pour cela qu'il n'y eut pas de foire et qu'il nous dit seulement qu'il embarqua avec trente missionnaires. Au contraire, Gemelli Careri perçoit

---

<sup>945</sup> Pedro Cubero Sebastián, *op. cit.*, p. 345.

tout, s'informe de tout et son récit riche en détails décrit de manière précise la vie quotidienne à Acapulco durant la période de la foire.

Gemelli rapporte que même après le débarquement des passagers du galion et la messe d'actions de grâce, pendant les jours d'attente de l'autorisation du vice-roi pour le déchargement du galion et le paiement des droits royaux, les gens continuaient à arriver à Acapulco, commerçants, *arrieros* avec leurs *recuas* chargées de vivres pour alimenter la foule, religieux de Bethlehem qui allaient au Pérou à bord de deux navires, une *almiranta* et un *patache* qui venaient prendre le comte de la Monclova qui, après avoir terminé son mandat à la Nouvelle Espagne, avait été promu vice-roi du Pérou.

Ces détails nous renseignent sur deux points particuliers sur Acapulco: le premier nous rappelle l'importance du port dans la *Mar del Sur* comme centre de transactions commerciales entre le Pérou et la Nouvelle Espagne, mais aussi comme installation destinée au transit aller et retour de religieux, de haut dignitaires ecclésiastiques ou du gouvernement, et au transit des vice-rois distingués par leur bon travail à la Nouvelle Espagne pour occuper une nouvelle charge au Pérou. Même si on ne peut pas considérer que ces évènements étaient le centre de l'activité du galion de Manille, l'importance des personnages qui y participèrent, le décorum associé à leur voyage, la suite qui les accompagnait sont des éléments importants pour décrire et comprendre la vie d'Acapulco. Ainsi, au cours du siècle, le port et sa population virent arriver de nombreux et importants personnages: en 1603, le comte de Monterrey, en 1607 le marquis de Montesclaros qui fit embarquer mille cinq cents quintaux de mercure qui manquaient au Pérou et étaient en trop à la Nouvelle Espagne<sup>946</sup>. En 1621, le marquis de Guadalcàzar éprouva des difficultés pour obtenir un bateau: il fit préparer à Acapulco une frégate, mais en raison de sa taille réduite il dut attendre qu'arrive un moyen soit du Realejo soit de Guayaquil, deux ports qu'il avait sollicités pour le service. En 1648 arriva de Panama le *patache* Le Buen Jesús à bord duquel le comte de Salvatierra devait embarquer, mais l'absence de nouvelles des Philippines pendant deux ans changèrent l'itinéraire du navire<sup>947</sup>; le comte de Salvatierra partit finalement en juin de cette même année sur une embarcation que le marquis de Mancera, vice-roi sortant, lui envoya du Pérou<sup>948</sup>. En 1649, selon Guijo, don Francisco Murillo, qui avait été secrétaire de l'archevêque Juan de Mañosca, alla en carrosse et litière rencontrer le marquis de Mancera qui arrivait du Pérou à Acapulco pour gouverner à la Nouvelle Espagne, mais un pli du Roi envoyé par

---

<sup>946</sup> AGI. México, 27, N. 22/Cartas del virrey marqués de Montesclaros.

<sup>947</sup> Par lequel voyagea Domingo Fernández de Navarrete.

<sup>948</sup> AGI. México. 36, N.49, 1 r.



l'intermédiaire de la flotte lui ordonnait son retour en Espagne. Don Gregorio de Guijo nous informe de la même manière qu'en 1654 partit le comte de Alba Aliste. En 1689, don Antonio de Robles et Gemelli Careri rendent compte du départ du comte de la Monclova.

Le départ d'un vice-roi au Pérou était un grand évènement: Guijo et Robles dans leur journal, très similaire aux revues qui rendent compte de la vie des personnalités d'aujourd'hui, décrivaient comment le vice-roi nouvellement nommé et son épouse, la noblesse de la ville et les hauts fonctionnaires du vice-royaume, accompagnaient en carrosses, au son des clairons, la suite<sup>949</sup> du vice-roi quittant jusqu'à San Agustín de las Cuevas -Tlalpan-, comment les gardes hallebardiers à l'avant les protégeaient jusqu'à Acapulco, et comment d'habitude les *muchos calores*<sup>950</sup> les faisaient embarquer rapidement sur les bateaux qui les attendaient.

Gemelli quitta Acapulco mi-février et ne fut pas impliqué dans l'arrivée au port du comte de la Monclova. Mais il eut le temps d'observer que le galion qui venait pour le vice-roi avait belle allure, était armé de quarante-deux canons, et s'informa de l'arrivée du Trésorier du comte qui demandait aux commerçants au nom de son maître de lui prêter cent mille pesos pour payer les dettes que, selon Gemelli :...*había contraído en pagar trescientos mil por conseguir aquel gobierno y conducir a su familia a las Indias*<sup>951</sup>.

Qui voyait toute cette ostentation de la cour du vice-royaume, chose jamais vue dans aucune des autres villes de lignage de la Nouvelle Espagne, sans avoir à faire de périple comme ceux d'Homère, d'Eneas, d'Alexandre le Grand<sup>952</sup> ou de Gemelli Careri? C'était les noirs, ceux que Cubero Sebastián distinguait par un *a manera de Cafres*<sup>953</sup>, c'était les mulâtres, ceux que Gemelli considérait comme nés de *negras y blancos*<sup>954</sup>, c'était les *chinos*, les soldats, en fin de compte les habitants permanents d'Acapulco, et bien sûr dans ces temps d'ostentation, les autorités gouvernementales, ecclésiastiques, et la fine fleur de la population du port. Ainsi, la population d'Acapulco se frottait avec les grands, et d'une façon ou d'une autre marquait son caractère.

Le transit par le port de toutes ces personnes affecta l'économie de la ville : les provisions étaient importées des villages voisins<sup>955</sup> de la Juridiction d'Acapulco, ce qui entraînait la

---

<sup>949</sup> Composé de familiers, d'esclaves et de personnes à son service.

<sup>950</sup> AGI. México. 36, N. 49, 1 r.

<sup>951</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 11. Dans: Viaje a la Nueva España.

<sup>952</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 5. Dans: Viaje a la Nueva España.

<sup>953</sup> Pedro Sebastián Cubero, *op. cit.*, p. 345.

<sup>954</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 8. En: Viaje a la Nueva España.

<sup>955</sup> En fait, Joris von Speilbergen remarqua cette situation quand il se présenta à Acapulco parce qu'il eut à attendre que les provisions arrivent.

hausse du coût de la vie dans le port, mais le bénéfice apporté par cette période retombait aussi sur ces populations. Dans les périodes pendant lesquelles la nourriture et l'argent abondaient, tous en profitaient, achetant, empruntant, ou troquant, de façon plus ou moins honnête, pour se fournir en victuailles et en vin de Castille ou de cocos. Ainsi, l'Acapulco de nuit durant la période de la foire vivait jusqu'à ce que la cloche du fort de San Diego sonne les neuf heures<sup>956</sup>.

De jour, l'activité était différente. On pourrait dire que sans compter les préparatifs des Officiers Royaux pour le galion de Manille, il y avait deux temps pour la foire: l'arrivée du galion et des commerçants était la pré-foire, et à partir de l'autorisation du vice-roi pour débarquer le chargement, commençait réellement la période de la foire. Comment était-ce?

Dans nos première et deuxième partie, nous avons analysé et présenté les divers aspects de la foire d'Acapulco, nous avons parlé du débarquement du chargement et de la Douane, des conflits créés, des lois et des impôts qui régissaient le trafic de ce commerce d'Extrême-Orient, des mesures de protection prises pour éviter la contrebande, des chamailleries entre commerçants et Officiers Royaux, des problèmes causés par les impôts, des *indultos*, des transactions, des fraude ; tous ces événements et facteurs particuliers constituent l'ensemble que nous pourrions appeler la foire d'Acapulco.

Mais pour décrire le moment du marché, de l'exposition et de la vente des marchandises dans les endroits assignés, nous ne pouvons compter que sur quelques éléments épars et certaines intuitions.

Bien qu'une partie des marchandises du galion vienne consignée pour certains grands marchands novohispanos, il faut prendre en compte qu'assistaient à cette foire les Péruviens, ainsi que quelques commerçants en gros et de détail d'autres régions de la Nouvelle Espagne. Cette foire était plus un marché en gros, régulé par l'offre et la demande, parce que le marché de détail se trouvait à Mexico<sup>957</sup>.

Pour profiter le plus possible de l'espace attribué et diminuer l'impôt, les déclarations de *fardos* mentionnaient beaucoup moins que ce qu'ils contenaient en réalité. Peut-on croire qu'à la vente les *Manileños* vendaient leur paquet tels quels? Il est probable que non, pour plusieurs raisons: il fallait vérifier la qualité et l'état de la marchandise, la quantité effective à

---

<sup>956</sup> AGN. Media Anata. Ex único, vol.25. 8v hasta 10v.

<sup>957</sup> Le marché de détail se trouvait sur la *Plaza de Armas* à Mexico où jusqu'en 1692 se trouvaient *los puestos o cajones* des Chinois qui étaient employés en cas de cérémonies spéciales. Mais tout brula lors de l'émeute à l'occasion de laquelle le peuple réclamait contre le mauvais approvisionnement de maïs. En 1696, à ce même endroit qui se situait en face du *Portal de Mercaderes* et de *las Casas de Cabildo*, on construisit un des plus grands édifices de la ville qui fut nommé *Parián*, comme le marché de Manille.

la vente et préparer l'emballage pour la faire porter par les mules, comme le mentionnait au Roi Seijas y Lobera :

*... son tan grandes las naos de Filipinas, que cargan algunas solo de ropa de 13,000 a 14,000 fardos grandes, que después de llegar al puerto de Acapulco los reducen los mercaderes a dos fardos cada uno para poderlos cargar para el transporte en las mulas, porque cada fardo grande es muy bastante carga para en dos pequeños cargar una mula fuerte, porque pesan mucho<sup>958</sup>.*

La foire avait lieu dans l'espace à ciel ouvert de la *Plaza Mayor*, gardée par les *Manileños* ou par los *Novohispanos*. Nous pouvons supposer qu'elle était organisée par type de marchandises: il y avait probablement le coin des textiles, soies, pièces confectionnées et cotons des Îles, celui des épices, celui des porcelaines, celui des meubles, et celui des esclaves; et pour se protéger des intempéries, on improvisait des tonnelles, ou, comme dans l'ancien marché d'Acapulco, l'endroit se remplissait à la manière campagnarde de toiles blanches amarrées à des piquets pour donner de l'ombre.

Nous avons cité en dernier lieu les esclaves: très certainement, Acapulco était un marché d'esclaves. On les a déjà signalés pour l'importance qu'ils avaient pour le port; ils arrivaient peut être à la foire comme un troupeau, mais en définitive, ils étaient des humains, qui laissèrent à Acapulco ce qu'ils pouvaient amener avec eux: leur bagage culturel.

A la période de la foire correspondaient aussi les fêtes, les réunions sociales, les promenades, enfin les distractions qui s'organisaient dans ces occasions et révèlent les coutumes de cet Acapulco du XVIIème siècle.

Il faut se souvenir des dates normales d'arrivée et de départ du galion à Acapulco. Si le voyage se faisait sans contretemps, du moment que le bateau était parti de Manille au mois de juin, il arrivait fin décembre ou début janvier, et devait partir avant avril.

Ainsi, ses trois mois de présence à Acapulco recouvraient le Carême, cette période variable qui selon l'année commence depuis les débuts de février jusqu'au début mars. Les gens qui arrivaient à Acapulco durant cette période de foire, par mer ou par voie de terre, pouvaient ainsi être là au moment opportun des festivités du carnaval pour, quelques jours plus tard, avec le Mercredi des Cendres, commencer le temps de retraite et de pénitence de l'Eglise, ou arriver clairement au début de la semaine Sainte.

En observant les dates de présence de nos trois personnages principaux, nous voyons que Domingo Fernández de Navarrete embarque un dimanche des Rameaux, Pedro Cubero

---

<sup>958</sup> Francisco Seijas y Lobera, *op. cit.*, p. 455.

Sebastián arrive pendant le Carême et voit partir le galion un Jeudi Saint, et Gemelli Careri assiste au carnaval d’Acapulco.

Les Officiers Royaux se plaignaient quand la présence du galion tombait durant la semaine Sainte parce que, outre leur occasionner de forts inconvénients, cela les obligeait à embarquer le chargement dans la précipitation.

Selon Fernández de Navarrete, la majeure partie des ordres religieux qui allaient aux Philippines passait de *ocho a diez días* à Acapulco. Ceci explique pourquoi les Officiers Royaux payaient ces grandes quantités de vin de messe au curé *beneficiado*. Cela nous confirme aussi l’ambiance, décrite par Pedro Cubero, de célébrations de messes, de prédications, de rosaires, de confessions, d’administration d’autres sacrements comme l’Extrême Onction, de litanies, de chemins de croix, etc., scénario parallèle à celui des contrariétés entre le *Castellano* et les Officiers Royaux, ou des querelles entre ces derniers et les commerçants de Manille, ou des altercations entre hauts officiers de marine, ou de l’attente anxieuse pour les *Manileños* du début de la foire, un déroulement en somme s’appuyant sur tous les problèmes éloignés du spirituel..., mais touchant de près à la bourse Royale ou à celle de ses vassaux.

Gemelli Careri arriva à Acapulco quelques jours avant le carnaval, c’est-à-dire à une période permissive, de tolérance, avant la période de contrition imposée par le Carême. Aussi, il nous raconte cette ambiance de fête qui ne se retrouve pas dans les autres récits. Tant mieux, parce que la foire se désacralise, enlève l’attitude sévère des lois et de tant de restrictions et d’impôts, on rit. Gemelli s’étonne de quelques coutumes de l’Acapulco du XVII<sup>e</sup> siècle: il nous raconte que l’embarquement des marchandises terminé, les arrimeurs, *los estibadores*<sup>959</sup>, faisaient un:

*remedo de funeral, llevando a uno de ellos sobre un féretro y cantándole como si estuviese muerto, queriendo significar con esto que había terminado su ganancia, la cual en alguno fue de tres pesos diarios, y en el que menos de uno*<sup>960</sup> ...,

célébration qui finit un cycle, comme la fête appelée du Tribunal organisée quand le galion rencontrait les *señas* indiquant la prochaine arrivée aux côtes de Nouvelle Espagne. Le dernier jour du passage de Gemelli à Acapulco coïncida avec le dimanche de carnaval, laissons-lui la parole :

---

<sup>959</sup> En général, les esclaves royaux ou les esclaves journaliers déchargeaient ou chargeaient le galion. Les mousses du galion aidaient à cette manœuvre du moment qu’ils étaient en bonne santé.

<sup>960</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 12. Dans: *Viaje a la Nueva España*.

*Los negros, mulatos y mestizos de Acapulco, después de comer, corrieron Parejas con más de cien caballos y tan bien, que me pareció que superaban en mucho a los grandes que yo había visto correr en Madrid, aunque estos suelen ejercitarse en el juego un mes antes. No es una fabula que aquellos negros corrían una milla italiana, sujetándose algunos por la mano y otros abrazados, sin separarse nunca o descomponerse en todo aquel espacio. Recogían otros al correr el sombrero del suelo*<sup>961</sup>.

Cent cavaliers devaient avoir laissé la ville sous un nuage de poussière et de sable après ces courses sur la plage face à la rue principale et dans les ruelles près du port, c'est à dire l'espace réservé à la foire. Tant la population d'Acapulco que les visiteurs de passage accouraient pour les voir, et parmi eux les Péruviens profitaient de ces courses pour apprécier la qualité des pouliches qu'ils achetaient en vue d'améliorer l'élevage de leurs chevaux.

Il est possible qu'un autre jeu, les coqs, ait été disputé pendant la foire. Au XVIème siècle, pendant la traversée des navires de la *Flota* vers la Nouvelle Espagne, on jouait sur les combats de coqs et Antonio de Pigafetta remarqua que l'on jouait et pariait sur les coqs dans les îles de l'Archipel<sup>962</sup>. Ce fut précisément au XVIIème siècle que les combats de coq se répandirent à la Nouvelle Espagne, mais malheureusement, nous ne disposons pas d'un dossier ou d'un récit exprès mentionnant le jeu de coqs à Acapulco à cette époque. Nous pensons cependant qu'il a dû être important, étant donné qu'au XVIIIème siècle, comme nous l'avons mentionné, les bénéfices à venir de la fête commençaient à se jouer à l'occasion des combats de coqs quand le galion approchait des côtes de la Nouvelle Espagne. Par ailleurs, durant son séjour dans le port, Arcadio Pineda, ce marin de l'expédition de Alejandro Malaspina, expliqua que la principale distraction des hommes à Acapulco était les combats de coq, et que *el gallo es mueble que no falta en casa alguna...se halla atado a una estaca*<sup>963</sup>.

Les paris sur les combats organisés en plein air avivaient les passions et réunissaient y compris les Officiers Royaux que nous voyons à la gauche de la gravure.

---

<sup>961</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 13. Dans: *Viaje a la Nueva España*.

<sup>962</sup> Antonio Pigafetta, *op. cit.*, p. 112.

<sup>963</sup> Virginia González Claverán, *op. cit.*, p. 96.



Fig. 66 : Tomas de Suria<sup>964</sup>. Jeu de coqs à Acapulco, 1791.  
Encre et aquarelle sur papier. Collection du Musée Naval de Madrid.

Gemelli ne parle pas beaucoup de religion, mais il est sûr que les courses étaient précédées d'une messe solennelle, et dans la nuit, des spectacles de fusées, de châteaux de feux d'artifices, du brouhaha de bals en plein air vivifiés par le vin de cocos, tout autant d'ennuis pour les *castellanos* d'Acapulco. Gemelli ne laissa rien d'écrit sur les bals et la musique parce que les gens de qualité se réunissaient plus à leurs domiciles, et le peuple bénéficiait du frais de la nuit et des étoiles: chez le *Castellano*, il assista à quelques tours de mains d'un prestidigitateur génois. Il prenait souvent ses repas avec don Francisco Meca y Falces, chassait dans les montagnes autour du port, allait se promener à l'ancien fort ou à l'unique amusement du lieu, le puits, probablement celui du *Chorillo* qui selon Pedro Sebastián Cubero *se encontraba a poca distancia*, et était *una fuentecilla muy tenue, que apenas echa un hilo de agua*<sup>965</sup>. Il fut invité pour visiter les bâtiments de la flotte du Pérou mais fut déçu qu'on ne lui offre que la *hierba del Paraguay*<sup>966</sup> alors que lui était un amoureux du chocolat.

La saison était l'occasion pour faire des bénéfices, mais était également émaillée de disputes: Cubero calma les esprits entre le *Castellano* et les Officiers Royaux. En réalité, les altercations furent si graves que le vice-roi frère Payo de Ribera lui-même leur précisa par plusieurs courriers et post-scriptum de sa propre main qu'ils devaient se réconcilier. La dispute entre le *General* du galion de Manille et l'amiral de la flotte du Pérou qui était venue chercher le comte de la Monclova a aussi été un grand évènement: alors que le galion de Manille arborait son drapeau au grand mât et que le galion du Pérou l'avait au mât de trinquette, il écrivit au vice-roi pour éclaircir la discorde sur les pavillons, problème que nous explique Gemelli :

<sup>964</sup> Tomas de Suria. Valencia 1761-1844. Peintre de l'expédition d'Alejandro Malaspina.

<sup>965</sup> Pedro Cubero Sebastián, *op. cit.*, p. 345.

<sup>966</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 10. Dans: *Viaje a la Nueva España*.

*...por la precedencia entre el general de China y el almirante del Perú, al pretender este que el otro bajara la bandera, por ser su nave de la armada real, y el bajel de China, mercantil. Por su parte estimaba el general de China que su nave, como capitana, debía proceder a la almirante*<sup>967</sup>.

Cette question de hiérarchie fut longtemps débattue: en 1757, un demi-siècle plus tard, le cas fut traité dans les *Ordenanzas de Marina para los navíos del Rey de las Islas Filipinas*. Effectivement, le *General* avait raison: le galion de Manille n'était pas un bateau marchand, c'était un bateau du Roi, les deux donc étaient des navires militaires, et ainsi le salut ne se faisait pas au pavillon, mais par échange de coups de canons. Par ailleurs, alors que le bateau du Pérou était celui du vice-roi, le galion était au Roi, et le premier à saluer devait donc être le bateau du Pérou<sup>968</sup>.

Il est probable que le jeu des millions de *pesos de a ocho reales*, le retour à un moment précis du galion de Manille, la surréservation comme on le dirait aujourd'hui, étaient toutes les raisons qui échauffaient les esprits de tous, depuis le *Castellano* jusqu'au mousse: pour les uns, c'étaient des paroles tonitruantes, pour les autres, les choses se réglaient au couteau.

Gemelli Careri n'est pas le seul étranger qui foula le sol d'Acapulco: c'est une intention délibérée que d'avoir repoussé à la fin de ce chapitre un point particulier sur les étrangers pour présenter ainsi la première ambassade qui arriva au Mexique.

### 1.5. L'Ambassade du Japon.

Rappelons qu'à l'intérieur du projet de la couronne espagnole d'implanter une possession stratégique au cœur de l'Extrême-Orient, on cherchait le contrôle du marché des épices qui était dans les mains portugaises, et sous l'idée voilée de l'expansion de la Foi catholique, la conquête de la Chine, mais aussi celle du Japon.

A la fin du XVIème siècle, malgré les instigations de ses vassaux américains, la Couronne avait compris l'utopie de l'invasion de la Chine et abandonna toute intention de conquête de cet empire mythique.

Le galion de Manille devait prendre le courant de Kuro-Shivo pour remonter, entraîné par son flux, jusqu'à la latitude de quarante degrés Nord et y trouver les vents qui le poussaient vers les côtes de Nouvelle Espagne, ce qui signifia que plusieurs galions lors de leur voyage à Acapulco arrivèrent sur les côtes du Japon à la recherche d'un refuge, ou y firent naufrage. Ce fut le cas de don Rodrigo de Vivero, Gouverneur intérimaire des Philippines qui, après

---

<sup>967</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 9. Dans: *Viaje a la Nueva España*.

<sup>968</sup> De fait, saluer au pavillon est la méthode de salut d'un navire marchand devant un navire militaire, puisque le premier n'est pas armé et que sa position est subalterne à celle du bateau de guerre.

l'arrivée du nouveau mandataire, don Juan de Silva, le 25 juillet 1609, revenait à Acapulco par le galion San Francisco accompagné de la Santa Ana.

A partir de ce fait divers, les évènements qui s'enchaînèrent au Japon vont impliquer la Nouvelle Espagne, l'Espagne, et dans une moindre mesure, les Philippines.

Dans la prise de décision qui déboucha finalement sur l'envoi de l'ambassade du Japon, se mêlèrent d'autres objectifs considérés comme vitaux pour la navigation du galion de Manille. Cet épisode est important parce que même si les décisions se prenaient en Espagne et à Mexico, une fois de plus, Acapulco dut jouer un rôle important pour aider à mener à bien ce qui avait été décidé aux plus hauts niveaux: ainsi, ce qui était écrit sur un papier trouvait une réalité à Acapulco.

En 1609, au moment du naufrage de Rodrigo de Vivero, le contexte politique et historique au Japon était le suivant: alors que l'empereur était isolé dans son palais, le dirigeant le plus important était le puissant général Tokugawa Ieyasu qui gouvernait assisté de son fils Hidetada, à qui il avait cédé le titre de *shogun* depuis 1604. Sous sa gouvernance, on trouvait les *daymios*, des mandataires pour les autres provinces, dont quelques-uns détenaient une certaine indépendance.

Les jésuites portugais avaient réussi à s'établir au Japon depuis le début des prédications de Francisco Javier en 1550, obtenant la conversion de nombreux membres de la noblesse et ouvrant la voie au commerce. Ainsi, les Portugais qui se trouvaient à Goa et Macao depuis 1571<sup>969</sup>, avaient organisé un comptoir de commerce à Nagasaki: au moyen du galion de Macao, on importait la soie au Japon et au retour, on chargeait l'argent japonais qui entrait en Chine.

D'un autre côté, les ordres religieux espagnols augustins, franciscains et dominicains qui arrivaient à Manille, avaient réussi à établir leurs missions au Japon, principalement sur l'île de Hondo, malgré le décret du *shogun* précédent Jideyoshi qui interdisait l'entrée des religieux<sup>970</sup>. En 1596, le galion San Felipe fit naufrage sur les côtes japonaises, avec à son bord un groupe de religieux franciscains voyageant vers la Nouvelle Espagne. Devant la désobéissance à son ordre et comme leçon, Jideyoshi décida de punir les franciscains<sup>971</sup> et les crucifia le 5 février 1597 à Nagasaki.

---

<sup>969</sup> VIVERO, Rodrigo de. *Du Japon et du bon Gouvernement de l'Espagne et des Indes*, Traduit et présenté par Juliette Monbeig, Paris, S.E.V.P. E.N., 1972, p. 13.

<sup>970</sup> *Ibid.*

<sup>971</sup> Parmi eux, il y avait Felipe de Jesús, le premier saint mexicain. Felipillo avait seulement vingt-six ans et à Mexico, le figuier de sa maison reverdit lors de sa mort.



Tokugawa Ieyasu avait compris que le plus important pour le Japon était son développement économique. Durant ses premières années de mandat, il chercha à renouveler un rapprochement avec le gouvernement espagnol, de manière à établir des relations commerciales avec la Nouvelle Espagne, et il montra une certaine tolérance à l'égard des jésuites portugais et des religieux espagnols. Mais en 1606, l'inquiétant nombre de conversions lui fit interdire aux Japonais de se convertir au christianisme<sup>972</sup>. D'un autre côté, sa nouvelle politique commerciale l'amena à rencontrer d'autres européens qui avaient établi des comptoirs en Asie: les Hollandais, ennemis des Espagnols, s'étaient déjà introduits aux Moluques et entamaient des négociations avec les Japonais.

Lors du naufrage du galion San Francisco<sup>973</sup> sur les côtes de Kuantu, et malgré les circonstances que traversait le Japon, la relation entre Rodrigo de Vivero et Ieyasu, ainsi qu'avec son fils Hidetada, fut très cordiale. Rodrigo de Vivero bénéficiait d'un sentiment particulier: durant son intérim à Manille, il avait laissé en liberté et rapatrié dans leur pays deux cents Japonais que l'*Audiencia* avait condamnés pour leur soulèvement en 1606<sup>974</sup>. Vivero comme Ieyasu et Hidetada signèrent un traité de paix et de commerce<sup>975</sup>, par lequel les Espagnols étaient autorisés à construire un dépôt à Kuantu, à prêcher au profit des Espagnols et de leurs relations au Japon, et prévoyait pour les Japonais l'envoi de cinquante mineurs<sup>976</sup> pour leur montrer les nouvelles techniques d'exploitation, et celui d'ouvriers spécialisés dans la construction des galions<sup>977</sup>, enfin pour tous le libre commerce par bateaux entre la Nouvelle Espagne et le Japon<sup>978</sup>.

Outre ces accords, Ieyasu rendit à don Rodrigo de Vivero ce qui avait été sauvé du naufrage; pour entamer les échanges commerciaux, il lui prêta une forte somme d'argent pour acheter des marchandises japonaises; il envoya des cadeaux au vice-roi et ordonna que sous la supervision de Will Addams<sup>979</sup> on construise un galion pour qu'il puisse revenir à la Nouvelle Espagne.

---

<sup>972</sup> Rodrigo de Vivero, *op. cit.*, p. 15.

<sup>973</sup> 30 septembre 1609.

<sup>974</sup> Rodrigo de Vivero, *op. cit.*, p. 54.

<sup>975</sup> Rodrigo de Vivero, *op. cit.*, p. 225.

<sup>976</sup> Rodrigo de Vivero, *op. cit.*, p. 70.

<sup>977</sup> Rodrigo de Vivero, *op. cit.*, p. 15.

<sup>978</sup> LEÓN-PORTILLA, Miguel. «La Embajada de los Japoneses en México, 1614. El testimonio en náhuatl del Cronista Chimalpahin», *Estudios de Asia y África*, vol. 16, n° 2 (48), Apr. - Jun., 1981, p. 225.

<sup>979</sup> Pilote anglais qui vivait au Japon et jouissait d'une grande influence à la cour de Ieyasu.

Rodrigo de Vivero, en apprenant que le galion Santa Ana s'était réfugié sur la côte près du port de Usuki de la région de Bungo<sup>980</sup> et qu'un galion hollandais était arrivé, décida de rester au Japon et ordonna que la Santa Ana continue son voyage vers Acapulco; la nouvelle du naufrage fut ainsi connue en Nouvelle Espagne.

Enfin le 27 octobre 1610<sup>981</sup>, accompagné de vingt-trois Japonais, don Rodrigo de Vivero arriva au port de Matanchel -Nayarit- à bord du navire San Juan Bautista.

Mais en quoi Acapulco est-elle impliquée dans cette affaire? Rodrigo de Vivero n'est que le sommet de l'iceberg et c'est à partir de ce fait divers que la situation évolua et qu'Acapulco fut présente.

### 1.5.1. Rica de Oro et Rica de Plata, dans l'objectif de l'ambassade du Japon.

Les événements que nous venons de citer se passaient au Japon alors que, depuis plusieurs années, un problème de navigation accablait la Couronne et tous les responsables de l'entreprise du galion de Manille, en raison du besoin d'un port de refuge sur la longue route transpacifique entre Manille et Acapulco. L'artisan de la recherche de ce port fut Sebastián Vizcaíno qui partit à la tête de l'ambassade du Japon.

Sebastián Vizcaíno apparut à Acapulco quand il voyagea en 1586 vers Manille pour y faire fortune. A son retour en 1587, il fut l'un des passagers du galion Santa Ana qui firent débarquer le pirate anglais Thomas Cavendish près du Cap San Lucas. Jusqu'à la fin du siècle, Vizcaíno, *vecino* de Mexico, se dédia au commerce des marchandises orientales.

Il commença ses voyages d'exploration à partir de 1596: titulaire d'une commission Royale, il partit d'Acapulco avec trois navires pour reconnaître et découvrir les terres et les ports de *las Californias*<sup>982</sup>.

En 1602, il repartit d'Acapulco<sup>983</sup>, envoyé par Philippe III pour lever un plan des côtes occidentales de Californie et chercher le détroit d'Anián. Les résultats scientifiques de cette expédition furent inégaux: il arriva à la latitude de quarante degrés Nord, il découvrit et donna son nom au port de Monterrey en l'honneur du vice-roi<sup>984</sup>; le levé de Vizcaíno était exact jusqu'au cap Mendocino, néanmoins les informations de la frégate Tres Reyes qui le suivait, lors de la découverte de l'embouchure de la rivière Santa Inés, laissèrent

---

<sup>980</sup> Rodrigo de Vivero, *op. cit.*, p. 66.

<sup>981</sup> Rodrigo de Vivero, *op. cit.*, p. 72.

<sup>982</sup> Lors de cette expédition, on changea le nom de la baie de Santa Cruz pour celui de La Paz en raison de la rencontre d'indiens qui y firent bon accueil. Dans: Miguel León Portilla, *op. cit.*, p. 79.

<sup>983</sup> Par la *capitana* San Diego accompagnée de l'*almiranta* Santo Tomas et de la frégate Tres Reyes.

<sup>984</sup> Miguel León-Portilla, *op. cit.*, p. 155.

malheureusement penser que ce pouvait être le détroit qui reliait les deux océans. Frère Antonio de la Ascensión, qui l'accompagnait avec deux autres religieux carmélites déchaussés, diffusa la fausse information selon laquelle la Californie était une île<sup>985</sup>. Comme le présenta don Andrés Cavo, Vizcaíno, voyant que la situation de son expédition se dégradait à cause du scorbut qui avait touché la plus grande partie de son équipage, décida de revenir et de débarquer en passant au large des deux îles de Mazatlán les malades qui mangèrent: *cierto frutillo silvestre que se da en racimo, y que los mexicanos llaman xocuiyetzli y en las islas de Barlovento piñuelas, y sanaron del escorbuto*<sup>986</sup>. Le désastre fut que cette grande trouvaille sanitaire ne fut jamais mise en pratique à bord du galion de Manille.

Bien que le comte de Monterrey lui ait promis en 1604 le poste de *General* du galion de Manille, le nouveau vice-roi marquis de Montesclaros le lui refusa et Vizcaíno fut nommé *alcalde mayor* de Tehuantepec. Cet *hombre de buen juicio*<sup>987</sup>, durant la période qu'il passa dans l'isthme, s'attacha à construire la route depuis la rivière Coatzacoalcos jusqu'à Tehuantepec, faisant de ce chemin ouvert par Hernán Cortés un passage de si grande utilité pour Acapulco et le galion de Manille. Le soin et la rapidité que Vizcaíno mit à cet ouvrage lui valurent en 1606 une recommandation de la part de l'*Audiencia de Mexico* pour qu'on lui octroie un poste naval, judiciaire ou au trésor public<sup>988</sup>.

Pendant ce temps-là, la Couronne, pour des raisons techniques maritimes, cherchait un port d'escale pour le galion de Manille et éviter le Japon<sup>989</sup>.

On pourrait dire que Cavite est un port régional d'Extrême-Orient plus qu'un port d'escale ouvert sur le Pacifique vers l'Amérique. La difficile et dangereuse période de navigation à travers les îles ne faisait que retarder le départ pour la vraie traversée, commençant à diminuer les capacités physiques et psychologiques de l'équipage qui en payait les effets à son arrivée sur les côtes américaines. Une période de repos dans un port d'escale ouvert sur l'océan, qui se trouverait au Japon ou dans les îles mythiques supposées proches du Japon, aurait effectivement coupé en deux le périple Manille-Acapulco du galion, lui permettant de récupérer des forces avant de se lancer dans l'aventure véritablement océanique, le faisant

---

<sup>985</sup> Miguel León-Portilla, *op. cit.*, p. 130.

<sup>986</sup> CAVO, Andrés. *Los Tres Siglos de México*, México, 1836, Imprenta de Luis Abadiano y Valdés, Tomo I, Libro sexto, p. 239.

<sup>987</sup> BERISTAIN SOUZA, José Mariano de. *Biblioteca Hispano americana Septentrional*, Tomo III, México, 1821, p. 127.

<sup>988</sup> MATHES W., Michael. *Sebastián Vizcaíno y la Expansión Española en el Océano Pacífico. 1580-1630*, México, UNAM, 1973, p. 75. Serie de Historia Novohispana. Instituto Investigaciones Históricas de México.

<sup>989</sup> *Ibid.*

arriver sur les côtes novohispanas en meilleure condition pour y affronter le climat chaud dépourvu de vent qui les attendait et causait tant de dommages humains.

Plusieurs propositions se présentèrent. La baie de Monterrey découverte par Vizcaíno était adéquate mais le marquis de Montesclaros alléguait qu'en raison de la proximité d'Acapulco les capitaines des galions préféreraient naviguer les vingt-cinq ou trente jours restant ; de plus, on s'aperçut de la vulnérabilité de ce port aux attaques de pirates à cause de la difficulté à le ravitailler. Il proposa de chercher les îles Rica de Oro et Rica de Plata qui se trouvaient à la même hauteur que le port de Monterrey, mais au Nord du Japon, dans la zone où les galions souffraient les pires dommages<sup>990</sup>.

Frère Antonio de la Ascensión présenta au Roi une autre solution dans sa lettre du 18 juin 1608: au lieu de la baie de Monterrey, le port de relâche tant recherché serait établi dans la baie de San Bernabé du cap San Lucas, riche en poissons et en perles, facile à ravitailler en raison de sa proximité avec la province du Nuevo Mexico, et par ailleurs position stratégique, parce que le galion de Manille comme ceux du Pérou pourraient naviguer directement vers l'Atlantique par le détroit d'Anián<sup>991</sup>.

Arriva aussi la proposition de Lorenzo Ferrer de Maldonado qui, sûr de lui pour avoir navigué en 1588 depuis l'Espagne vers le Nord-Est, après avoir passé le Groenland et après six cent quarante lieues par soixante-quinze degrés de latitude Nord, avoir continué vers le Sud-Ouest pendant cinq cents autres lieues par le détroit d'Anián, avait débouché à soixante degrés de latitude Nord dans l'océan Pacifique. Son mémoire détaillé suggérait à la Couronne que les Espagnols conservent l'usufruit de ce passage, avant que les Hollandais l'utilisent pour négocier avec la Chine, avant les Anglais et les Français qui se trouvaient déjà au Canada, et que lui se chargerait de conduire l'expédition qui en assurerait la responsabilité du contrôle<sup>992</sup>.

Finalement, le projet le plus important pour la Couronne fut celui de localiser les îles Rica de Oro et Rica de Plata, et à Acapulco, on prépara l'expédition menée par Vizcaíno. Surgirent alors des différences techniques entre Manille et la Nouvelle Espagne dans lesquelles on se demandait de quel port devait partir l'expédition, puisqu'on supposait que Rica de Oro et Rica de Plata se trouvaient à sept cents lieues du Japon et à deux cents des Philippines<sup>993</sup>. L'opération fut retardée. Le 24 octobre 1610, le vice-roi don Luis de Velasco II écrivit au Roi

---

<sup>990</sup> Michael W. Mathes, *op. cit.*, p. 77.

<sup>991</sup> Michael W. Mathes, *op. cit.*, p. 78.

<sup>992</sup> Michael W. Mathes, *op. cit.*, p. 82.

<sup>993</sup> Michael W. Mathes, *op. cit.*, p. 83.

qu'il avait convoqué une réunion pour analyser les problèmes qui étaient apparus et en même temps, il l'informait *sobre ciertos sucesos que habían ocurrido en el Japón y las Filipinas*<sup>994</sup>. Trois jours après la lettre de don Luis de Velasco II, don Rodrigo de Vivero, accompagné de vingt-deux Japonais<sup>995</sup> arrivaient à Matanchel. Chimalpahin relate l'arrivée de don Rodrigo de Vivero, que l'on donnait pour mort à la Nouvelle Espagne, et des Japonais qui l'accompagnaient. Selon ce récit, Rodrigo de Vivero se rendit à Mexico pendant que les Japonais naviguaient jusqu'à Acapulco, et le 16 décembre 1610, ils arrivèrent à Mexico. Chimalpahin, qui n'avait vu que les *indios chinos* qui arrivaient par le galion de Manille nous raconte : *.....bien pueden ser diecinueve personas del Japón, personas chinas. Un noble señor de ellos los ha traído, embajador en el lugar del señor*<sup>996</sup> ...

Impressionné, il parle de leur manière de s'habiller, de se peigner, de leurs traits physiques:

*... acicalan su cabeza, la rasuran con navaja...la brillantan...se dejan sus cabellos largos, los cortan largos como las de las muchachas...lo atan torciéndolo... no tienen bigote, solo sus rostros como de mujer, blanqueados, así hermoseados... Así es el cuerpo de los hombres del Japón, no muy altos*<sup>997</sup>.

Le vice-roi les reçut en grande pompe et les accueillit au couvent de San Agustín. Durant leur présence, trois d'entre eux furent baptisés; le chef, celui que l'on appela don Alonso, s'arrangeait à l'espagnole à son retour au Japon.

La réalité changea les plans, et à cause des négociations initiées par don Rodrigo de Vivero, le vice-roi don Luis de Velasco II décida, au moment d'envoyer une ambassade au Japon, d'en profiter pour chercher les îles mythiques et de demander à Ieyasu et Hidetada la permission de procéder au levé et au sondage des côtes du Japon. Sebastián Vizcaíno fut nommé chef de l'expédition et ambassadeur<sup>998</sup>.

Le 7 mars 1611, Sebastián Vizcaíno, avec trois religieux franciscains, cinq frères laïcs, un pilote et son assistant, un secrétaire, cinquante et un hommes *de Mar y Guerra*, et les Japonais, partirent de Mexico vers Acapulco.

Le galion San Francisco construit à Acapulco les attendait dans le port. A cette époque, les Officiers Royaux d'Acapulco reportent qu'entre ce qu'embarquait frère Pedro Bautista, un des franciscains du groupe, et les Japonais qui repartaient chez eux, cela faisait un total de cent *cajoncillos* qui pesaient trois cent trente-six *arrobas*, tous déclarés identiques<sup>999</sup>.

---

<sup>994</sup> *Ibid.*

<sup>995</sup> Un d'entre eux mourut pendant le voyage.

<sup>996</sup> Miguel León-Portilla, *op. cit.*, p. 233.

<sup>997</sup> Miguel León-Portilla, *op. cit.*, p. 235.

<sup>998</sup> Michael W. Mathes, *op. cit.*, p. 99.

<sup>999</sup> AGI. Contaduría, 902, desde 06-12-1610 hasta 25-09-1611/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

Le 22 mars, le galion San Francisco entama sa navigation vers le Japon. Dès le début du voyage, la chance ne sourit pas à Sebastián Vizcaíno: de graves bagarres entre membres d'équipage espagnols et Japonais l'obligèrent à instaurer la peine de mort comme châtiment, le mauvais temps retarda l'arrivée, pour finalement le 10 juin entrer au port d'Uraga escortés par diverses jonques et échanger les saluts à coups de salves de canons.

L'ambassadeur Vizcaíno écrivit à Ieyasu pour lui expliquer le propos du voyage, remercier des cadeaux envoyés au vice-roi et payer ce qui avait été prêté à don Rodrigo de Vivero et dépensé pour la construction du San Juan Bautista<sup>1000</sup>; il demandait l'autorisation auprès de Hidetada de pouvoir lui remettre les lettres et les cadeaux qu'il envoyait.

Hidetada accepta l'audience dans son palais de Edo. Sebastián Vizcaíno, premier ambassadeur espagnol, voulut se présenter à la manière espagnole avec sa suite, c'est-à-dire chaussé et en armes, et menaça que si ce protocole n'était pas respecté il repartirait à la Nouvelle Espagne. Michael Mathes explique que Charles R. Boxer qualifie l'attitude de Vizcaíno d'*arrogante y orgullosa y sin más consideraciones la supone causa del fracaso de la misión*<sup>1001</sup>.

Le succès de l'ambassade devint aléatoire à cause de l'attitude des Hollandais, des Anglais et de frère Luis Sotelo qui contribuèrent à entraver la relation avec les Japonais.

Disposer des informations sur les ports et baies des diverses îles du Japon était de grande importance pour la traversée du galion de Manille. Sebastián Vizcaíno demanda l'autorisation d'Ieyasu pour faire le relevé géographique et partir du port d'Uraga pour naviguer sur la côte orientale de Jonshu. Au port de Shiogama, il rendit visite au *Date Masamune* que Vizcaíno avait rencontré lors de son audience avec Hidetada: ce puissant *daymio* du principat de Sendai joua un rôle très important pour l'ambassade. Après sa rencontre, il continua avec l'exploration, mais un tremblement de terre et un tsunami causèrent des avaries au San Francisco, et les températures basses les obligèrent à revenir à Shiogama. Vizcaíno resta au port tandis que le bateau continua vers Edo.

En son absence, les Hollandais et les Anglais en avaient profité pour envenimer l'ambiance, déclarant que la cartographie et la recherche des îles Rica de Oro et Rica de Plata correspondaient à l'objectif espagnol de conquête du Japon<sup>1002</sup>.

---

<sup>1000</sup> Michael W. Mathes, *op. cit.*, p. 100.

<sup>1001</sup> Michael W. Mathes, *op. cit.*, p. 101.

<sup>1002</sup> Michael W. Mathes, *op. cit.*, p. 105.

Par l'envoi de cette ambassade, la Couronne envisageait-elle la possibilité d'une occupation belliqueuse du Japon ?

Le levé du trait de côte, le sondage des approches et la recherche d'un port qui pourrait servir de base pour procéder à des incursions, peuvent être présentés comme des preuves évidentes. La description de l'empire du Japon de Rodrigo de Vivero peut avoir deux lectures, celle de la surprise d'un nouvel endroit, ou celle de l'étonnement pour son organisation de gouvernement et sa capacité militaire. Le doute subsiste, parce qu'il parle des villes principales, de la construction des forteresses, des soldats, et admiratif, il décrit l'armure du prince Hidetada : *...rica de coseletes dorados de los que ellos usan, picas, lanzas, arcabuzes, cathanas y con armas bastantes a armar cien mil hombres*<sup>1003</sup>. Dans la lettre que le marquis de Salinas envoya au Roi pour l'informer sur le Japon, il annexe une lettre de Rodrigo de Vivero écrite à Usuki le 3 mai 1610 dans laquelle celui-ci expose l'impossibilité de prendre le Japon par les armes<sup>1004</sup>. Ainsi, le fondement de l'intrigue des Anglais et des Hollandais aurait pu être réel tant que Vivero était au Japon. Avec Vizcaíno, les temps avaient changé: l'Espagne se voyait harcelée par les conflits européens, la Nouvelle Espagne voyait arriver ces luttes à ses côtes, et les Philippines n'avaient pas le temps de reprendre son souffle entre les attaques des pirates locaux et celles des européens. Ainsi, on observe que derrière la ruse des Hollandais et des Anglais, on cherchait réellement à déstabiliser l'influence des Espagnols au Japon.

La méfiance fut ainsi semée dans le camp japonais, et les premières mesures d'Ieyasu furent de détruire les églises chrétiennes et de faire embarquer les Japonais sur le navire qui partirait en quête des Îles<sup>1005</sup>. Avant d'appareiller, Vizcaíno reçut une carte pour le vice-roi de Velasco dans laquelle Hidetada le remerciait de ses cadeaux, désirait que l'échange commercial soit poursuivi, mais interdisait l'envoi de missionnaires.

---

<sup>1003</sup> Rodrigo de Vivero, *op. cit.*, p. 59.

<sup>1004</sup> AGI. Filipinas, 193, N. 3/Carta del marqués de Salinas informando sobre el Japón.

<sup>1005</sup> Michael W. Mathes, *op. cit.*, p. 105.

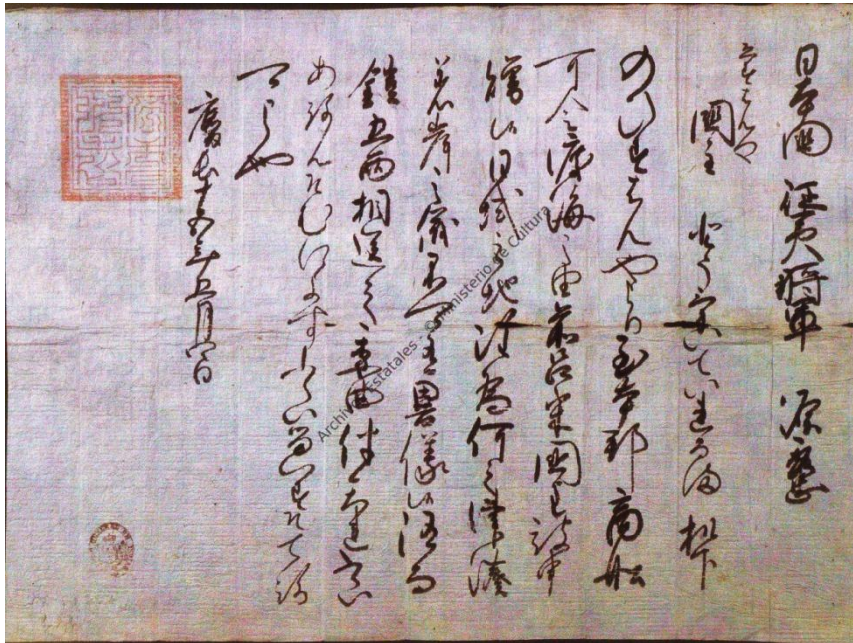


Fig. 67: Carte de Hidetada Tokugawa. 04-05-1610. AGI. Mapas y planos. Escritura-Cifre, 31.

Le San Francisco navigua pendant presque quarante jours entre trente-quatre et trente-huit degrés de latitude Nord, mais ne rencontra ni Rica de Plata, l'île qui était supposée se trouver plus près du Japon, ni Rica de Oro. Dans sa lettre au Roi, Vizcaíno expliqua qu'il avait finalement décidé:

*...seguir mi viaje para Acapulco me dio gran tormenta que me rindió y abrió el navío en que fue necesario cortar los arboles y con unas bandolas, al cabo de seis días torné arribar al dicho reyno de Xapón con las mayores necesidades y trabajos que se pueda decir*<sup>1006</sup>.

Entretemps, frère Luis Sotelo<sup>1007</sup>, suivant son zèle de poursuivre l'évangélisation malgré les persécutions entamées par Ieyasu, s'était attaché l'amitié du *Date Masamune* qui voyait les chrétiens d'un œil favorable, et élaborait avec lui un plan pour envoyer une ambassade du principat de Sendai afin d'avoir une entrevue avec le vice-roi, le Roi et le pape, ayant par ailleurs l'idée d'établir des relations commerciales et d'envoyer des religieux franciscains au Japon.

Le San Francisco détruit, Sebastián Vizcaíno sollicite le crédit des commerçants espagnols de Nagasaki, mais frère Luis Sotelo avait déjà bloqué cette voie pour obliger Vizcaíno à s'unir à l'idée de l'ambassade qu'il préparait avec *Masamune* et à donner un caractère officiel à la

<sup>1006</sup> SANTIAGO CRUZ, Francisco. *Relaciones diplomáticas entre la Nueva España y el Japón*, México, Editorial Jus, 1964, p. 64. (Colección México Heroico; n° 32).

<sup>1007</sup> Ce religieux franciscain de la communauté de *Nuestra Señora de los Ángeles* de la ville de Fugime, influent à la cour de Ieyasu, et de grande aide pour don Rodrigo de Vivero pour l'établissement des décisions du *Tratado de Paz y Comercio*, se joignit à l'ambassade au Japon douze jours après son arrivée et accompagna Vizcaíno durant sa visite auprès de Hidetada.



proposition. Vizcaíno, abattu par des problèmes insolubles, tomba malade et finalement donna son accord à la construction du navire que le *Date Masamune* offrait pour revenir à Acapulco.

Le San Juan Bautista, comme Vizcaíno le nomma, partit du port de Sendai le 27 octobre 1613, avec à bord l'ambassade japonaise composée de Jasekura et cent quatre-vingts Japonais, frère Luis Sotelo<sup>1008</sup>, deux autres frères et Sebastián Vizcaíno.

Le 25 janvier 1614, le commissaire d'Acapulco Pedro Monroy annonçait au marquis de Guadalcàzar l'arrivée *de un navío del Japón*, et laissait supposer que Sebastián Vizcaíno: *viene en esta nao el dicho capitán por pasajero y muy enfermo*<sup>1009</sup>. Frère Luis Sotelo s'était saisi du commandement dès le départ du Japon.

L'entrée dans la baie d'Acapulco du galion San Juan Bautista arborant ses pavillons royaux fit impression non seulement sur la population mais aussi sur le *Castellano* et les Officiers Royaux. Le père Escipión Amato décrit cette entrée:

*...resolvieron honrar a los embajadores con demostraciones y cortesías extraordinarias y como el buque hizo señales de paz y repetidas salvas con sus cañones, también del puerto las hicieron y juntándose una gran cantidad de arcabuceros, fueron con tambores y pífanos, con trompetas y timbales a recibir a los embajadores y a escoltarlos a la Casa Real, en la que fueron recibidos con grandes honores y llevados a un alojamiento que estaba ordenado de la manera más lujosa*<sup>1010</sup>.

### 1.5.2. Les allers et retours des Japonais.

L'ambassade fut escortée avec tous les honneurs et par le *Castellano* lui-même jusqu'à Mexico. Dans toutes les villes, bourgs et villages sur le chemin, elle fut reçue avec *arcos triunfales en las calles y tapetes valiosos regados con pedacitos de oro. A la vanguardia iba la caballería y la gente armada con trompetas, timbales y otros instrumentos de música militar*<sup>1011</sup>...

Quelques Japonais restèrent à Acapulco: selon le chroniqueur Domingo Chimalpahin, ils étaient *afligidos de muerte, estaban aguijoneados*<sup>1012</sup>, mais ils construisirent des maisons pour vivre et un entrepôt pour garder les cadeaux et marchandises qu'ils avaient amenés et laissés sur la plage.

---

<sup>1008</sup> Sotelo n'écoula pas le provincial de San Gregorio de Filipinas qui donna l'ordre que tous les franciscains retournent à Manille en raison des persécutions qu'Ieyasu avait à nouveau déclenchées. Il n'obéit pas à l'ordre de fermer son église et d'abandonner Edo, fut fait prisonnier, puis fut accusé de fournir de l'aide aux chrétiens japonais; il fut autorisé par amitié avec Ieyasu de se rétracter et de sortir de la ville, mais se le vit ensuite refusé et fut condamné à la peine du bûcher. *Date Masamune* le sauva, parce qu'il vit ses plans en péril.

<sup>1009</sup> AGN. Inquisición (61). Volumen 302. Expediente 7. Año 1614. F-88.

<sup>1010</sup> Francisco Santiago Cruz, *op. cit.*, p. 46. Dans: Relaciones diplomáticas.

<sup>1011</sup> *Ibid.* Description d'Escipión Amato.

<sup>1012</sup> Miguel León-Portilla, *op. cit.*, p. 237.

Le marquis de Guadalcazar, début mars, informa le Roi qu'il avait nommé Antonio de Morga, à ce moment *Alcalde de la Corte* et *Auditor General de la Guerra*, comme l'unique autorité qui pouvait punir les Japonais s'il y en avait besoin. Il ordonna qu'ils soient désarmés et qu'à leur retour au Japon leurs armes leur soient rendues. De même il demanda de publier un édit valable à Acapulco et dans toutes les autres villes par lequel étaient interdits toute injure, violence, et tout mauvais traitement vis-à-vis des Japonais de la part des Espagnols, métis, indigènes, mulâtres et noirs. Il est probable que cette ordonnance ait été divulguée après l'évènement que relate Chimalpahin, parce que les premiers paragraphes de la lettre du vice-roi mentionnent *el traslado de las averiguaciones y evitar otras degradaciones*<sup>1013</sup>.

Des cent quatre-vingts Japonais qui arrivèrent, combien restèrent à Acapulco? Chimalpahin rapporte que quarante-quatre Japonais furent baptisés à Mexico en avril, que soixante-trois y furent ensuite confirmés et qu'au mois de mai, Jasekura, avec le frère Luis Sotelo et quelques serviteurs japonais<sup>1014</sup>, partirent par la flotte en Espagne.



Fig. 68: Jasekura. Ambassadeur du Japon. Durant sa mission à Rome en 1615.  
Claude Deruet. Collection Borghese. Rome.

Se méfiant de la situation, le marquis de Guadalcazar informa Philippe III que *l'embajador va en la flota y Fray Luis Sotelo al igual me ha parecido persona de poco asiento*. Mais il lui écrivit aussi *para el despacho de los que aquí quedan y su nao aguardo respuesta*<sup>1015</sup>.

Chimalpahin écrit dans son journal qu'au mois d'octobre de la même année revinrent à Acapulco quelques-uns des Japonais arrivés avec don Rodrigo de Vivero et qui avaient passé quatre ans<sup>1016</sup> à la Nouvelle Espagne.

<sup>1013</sup> AGI. México, 28, N, 17/ Cartas del virrey marqués de Guadalcazar.

<sup>1014</sup> Michael W. Mathes précise que ce furent vingt japonais. Dans : Michael W. Mathes, *op. cit.*, p. 113.

<sup>1015</sup> *Ibid.*

<sup>1016</sup> Miguel León-Portilla, *op. cit.*, p. 240.



Fig. 69: Détail du plan d'Acapulco de Nicolás de Cardona. "Descripciones Geográficas e Hidrográficas" 1623. D: Navire qui venait du Japon. BNE. MSS 2468.

Pendant que Jasekura continuait en Europe, l'exode des Japonais se poursuivit. Le 28 avril 1615, le San Juan Bautista repartit avec les marins japonais et quatre frères franciscains qui apportaient la réponse du Roi pour l'ambassade du Japon, et un cadeau de sa part. Cette mission avait l'ordre du Roi de rendre le bateau aux Japonais, sous peine de mort pour les Espagnols s'ils revenaient à la Nouvelle Espagne sans avoir réussi leur mission.

Lors de ce voyage, frère Diego de Santa Catalina<sup>1017</sup> fut envoyé comme ambassadeur. Il a laissé un récit dans lequel il rendait compte de l'atmosphère particulièrement froide qu'ils rencontrèrent à leur arrivée au port d'Uruga: ils arrivèrent au moment de nouvelles persécutions, Ieyasu refusa de les recevoir. Deux mois après, son fils Hidetada les reçut, mais, distant, il leur fit savoir l'inutilité de l'ambassade parce que le christianisme était considéré hors la loi. Ils notèrent un traitement différent pour les Hollandais et les Anglais qui pouvaient librement entrer et sortir des ports. A ce moment-là, Ieyasu mourut, et loin de s'améliorer, la relation empira: Hidetada ne les reçut pas, ni n'accepta le cadeau du Roi pour raison de deuil.

Voyant l'échec de l'ambassade, les frères essayèrent de partir vers Manille, mais on leur interdit de retourner aux Philippines et ils furent emprisonnés. Envoyés à la prison d'Uruga, ils furent finalement renvoyés à la Nouvelle Espagne par le San Juan Bautista, sous prétexte que le bateau appartenait au *Date Masamune* et non au *Shogun*, avec deux religieux franciscains prisonniers<sup>1018</sup> et avec les Japonais. Les Japonais emportèrent tant de marchandises qu'ils ne pouvaient que rester debout dans l'unique chambrée qu'on leur donna

<sup>1017</sup> Il remplaça frère Alonso Muñoz qui était tombé malade. Dans: Michael W. Mathes, *op. cit.*, p. 114.

<sup>1018</sup> dont un était couvert de poux et de gale.

dans le château. Le voyage fut difficile, le galion arriva sans mât dans la baie de Tintoque<sup>1019</sup>, faisant de l'eau, avec des morts et beaucoup de malades.

Le 1er mars 1617, le marquis de Guadalcàzar apprit l'arrivée du galion par le Gouverneur de Guadalajara. Malgré le mauvais traitement des Japonais vis-à-vis des franciscains, leurs menaces d'incendier le galion s'ils n'arrivaient pas à terre et d'obliger les religieux à signer une lettre dans laquelle on leur garantissait qu'ils ne seraient pas maltraités à la Nouvelle Espagne, enfin leur exigence de disposer à Acapulco de mules sur le compte du Roi pour emporter leurs marchandises, le vice-roi ne permit pas qu'on se venge sur eux, mais qu'on leur rappelle comment ils avaient traité les religieux et les chrétiens au Japon<sup>1020</sup>.

Pendant ce temps-là, Jasekura et ses serviteurs étaient restés deux ans en Europe sans avoir atteint les buts de son ambassade. Le 22 juin 1616, ils revinrent par la flotte à la Nouvelle Espagne.

Jasekura était habillé à l'espagnole, en deuil cérémonieux avec une *blanca gorguera*<sup>1021</sup>. Quand il arriva à Acapulco, selon Santiago Cruz, *tuvo la sorpresa de enterarse de que sus ayudantes, mezclados con la población nativa del puerto, habían procreado niños de facciones francamente orientales*<sup>1022</sup>.

Fin mars 1618, le marquis de Guadalcàzar prévenait le Roi qu'étaient partis à Manille par la *Capitana y Almiranta* quatre compagnies de *gente de Mar y Guerra*, que cela faisait un total de six cent quatre-vingt-trois hommes, deux cents personnes en tant que passagers, ministres ou familles qui allaient peupler les Philippines, cinquante-six religieux et *...los japones que es el mayor despacho que de muchos años a esta parte se ha enviado aquella tierra*<sup>1023</sup>. Parmi eux se trouvait Jasekura.

Si on observe la façon d'agir de Sebastián Vizcaíno, on s'aperçoit que c'était un homme qui cherchait à remplir son devoir malgré les infortunes. Il appliqua au Japon la même attitude méthodique observée à la Nouvelle Espagne: une fois l'ambassade présentée, l'étape suivante de Sebastián Vizcaíno fut de réaliser le levé et le sondage des côtes japonaises pour ensuite commencer sa mission de découverte de Rica de Oro et Rica de Plata.

---

<sup>1019</sup> Maintenant baie de Banderas à Nayarit.

<sup>1020</sup> AGI. México, 28, N. 49, 19 julio de 1616/ Cartas del virrey marqués de Guadalcàzar.

<sup>1021</sup> *Gorguera*: double collerette à plis empesés.

<sup>1022</sup> Francisco Santiago Cruz, *op. cit.*, p. 60. Dans: Relaciones diplomáticas.

<sup>1023</sup> AGI. México, 29, N.5/Cartas del virrey marqués de Guadalcàzar.

Trop d'intérêts étaient en jeu pendant le déroulement de ces deux événements séparés de milliers de lieues, celui de Sebastián Vizcaíno au Japon et celui de Jasekura à la Nouvelle Espagne, à Madrid et à Rome. Car les sujets importants des deux ambassades mis sur la table des négociations de l'un et l'autre pays ne furent pas traités: le Japon ne put pas entamer un commerce direct avec la Nouvelle Espagne, et la christianisation du Japon fut violemment interrompue.

Deux causes apparemment sensées et de bonne volonté, mais qu'avait-on de chaque côté comme intentions occultes ? Une conquête suivant le schéma des Philippines: évangélisation pour exploitation et contrôle ? Une situation bien connue du Japon qui se trouvait trop près de l'Archipel. Un échange de marchandises contre de l'argent américain? Scénario très connu pour la Nouvelle Espagne et la Couronne. Le résultat fut l'engourdissement des relations entre les deux pays. Mais comme toujours, comme dans le jeu du pendule de Newton, Acapulco en reçut l'impact.

L'arrivée à Acapulco des Japonais qui accompagnèrent don Rodrigo de Vivero rapprocha d'un monde si loin et si différent comme le Japon; mais l'ambassade des Japonais, composée de plus de cent personnes de traits, de langue, de vêtements, d'armements différents, toucha le port qui fut le premier à les recevoir officiellement, puis frappa toute la Nouvelle Espagne. C'est un bon exemple de rapprochement accompagné d'affrontement qui déboucha sur la fusion de populations caractérisant l'Acapulco du XVII<sup>ème</sup> siècle; l'ambassade japonaise est le début à Acapulco de tant d'autres processus de transculturation, de ceux que précisément nous essayons de traiter dans cet ultime chapitre, pour montrer qu'Acapulco, depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle, était déjà une ville cosmopolite.

Généralement une fois par an, à l'arrivée du galion de Manille, Acapulco se transformait en un aimant qui attirait la foule des quatre coins de la Nouvelle Espagne, comme des ports de la *Mar del Sur*, tous intéressés par l'évènement de l'année du vice-royaume : la foire d'Acapulco.

Deux propositions vers le Roi changèrent pour toujours le destin d'Acapulco. La première vint d'Andrés de Urdaneta : il conseilla que le port reçoive le galion de Manille et l'Espagne, cherchant à appuyer son entreprise aux Philippines, implanta dans ce terrain vierge les piliers

administratifs, militaires et religieux d'une organisation similaire à celle de la Péninsule. Legaspi fit la seconde: il présenta le commerce comme une solution réelle pour maintenir cette possession espagnole en Extrême-Orient. Par la suite, la relation entre la Nouvelle Espagne et les Philippines s'appuya quasi exclusivement sur le commerce: la ligne transpacifique du galion permit de réaliser par ce petit port de pêcheurs un échange mercantile qui ravitailla la Nouvelle Espagne de produits très recherchés pour leur nouveauté, leur raffinement, et leurs bas prix, et qui en même temps fournit aux Philippines et principalement à la Chine, l'argent mexicain et quelques matières premières. Attirés par ce commerce, les ports du Pacifique de l'Amérique espagnole, de manière légale ou illégale, envoyèrent leurs navires à Acapulco.

Acapulco apparaît ainsi comme une porte de confluences de tout genre. Porte de la Nouvelle Espagne sur l'Océan Pacifique, s'y présente un ensemble extraordinaire de populations provenant de régions éloignées et contrastées comme les Philippines, la Chine, le Japon, ou d'autres parties d'Asie, d'Afrique, d'Europe ou d'Amérique, sans avoir d'égal à l'époque dans les *Indias Occidentales*.

Base de soutien des Philippines, y arrivèrent des groupes humains aux quêtes religieuses, politiques, ou économiques diverses. À l'occasion de leur transit par Acapulco, ces hommes et femmes amenèrent leurs modes de vie et leurs différentes coutumes.

Acapulco unit ces cultures, mais favorisa aussi le rapprochement des classes sociales: elle reçut les personnages importants du moment, venant souvent de loin, que ce soit les vice-rois sortants ou entrants, les gouverneurs, ou les émissaires de pays étrangers comme l'ambassade du Japon.

Acapulco créa ainsi des fraternités entre ceux qui avaient partagé un chemin terrestre ou maritime avec les mêmes difficultés, les mêmes dangers. Ces épreuves collectives créèrent un nouveau sentiment de groupe: leur attente à Acapulco leur permettait de se rapprocher les uns des autres et d'apprendre à se connaître, créant des liens qui seraient utiles pour leurs activités futures.

Années après années, la présence temporaire à Acapulco de ces personnes de régions différentes modifia par petites touches la manière de penser, de s'habiller, de se nourrir des *acapulqueños*. A l'occasion des événements importants et des festivités et démonstrations de grande pompe dans le port, ses habitants eurent la possibilité de toucher la réalité provenant

du mythe. L'osmose qui en résulta explique probablement les nombreuses facettes de sa population.

Grace aux nouvelles idées obtenues lors de la confrontation avec l'extérieur, avec le lointain, et avec le différent, la foire leur permit de mener des transformations économiques et sociales très rapides. Au contraire, et probablement en raison des conditions climatiques, l'aspect extérieur de la ville d'Acapulco, comme le montre la vue suivante de la ville en 1712, ne changea pas, restant un village délaissé de la Nouvelle Espagne.

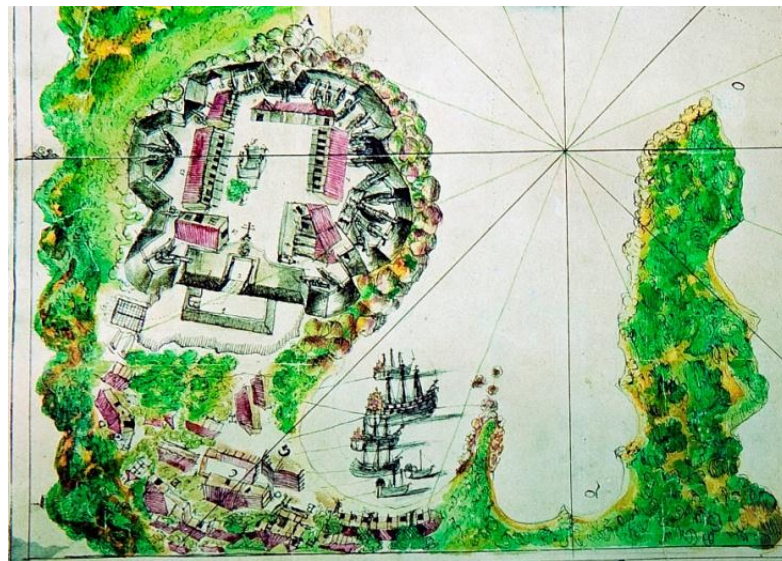


Fig.70: Détail de la carte du Château et du Port d'Acapulco. AGI. MP- MEXICO, 106. 1712-11-07.

Le commerce créé par l'activité du galion de Manille à Acapulco n'influa pas uniquement sur l'Amérique espagnole. Les contacts pris initialement en Extrême-Orient pour des raisons équivalentes à celles de la Couronne entraînent la curiosité et l'interrogation de la part du Japon.

Acapulco joua un rôle de satellite dans les tentatives de rapprochement entre le Japon et l'Espagne, mais à cause de toutes les incohérences qui se firent jour, cela se termina par un échec. Néanmoins, une partie du Japon resta pour toujours à Acapulco.

Durant tout le XVIIème siècle, Acapulco fut un lieu de rencontres, de coïncidences et de divergences, de changements, d'amalgames, entre les nombreuses communautés qui s'y trouvaient ou qui s'en servirent comme d'une antichambre vers l'Asie ou l'Europe.

Il est certain que ces différentes populations, venant de régions de la Nouvelle Espagne, d'Espagne, de l'Amérique Espagnole, d'Afrique, ou d'Extrême-Orient, ne s'intégrèrent en un seul jour: la progression durant le siècle ne fut pas continue, il y eut des conflits, des retours

en arrière, des erreurs. Mais ce siècle permit d'établir les bases de ce qui serait une situation plus organisée, plus stable et permanente au XVIIIème siècle. Par ailleurs, de manière réciproque à ce que fit l'Espagne dans ses colonies, le rassemblement de populations si différentes laissa de nombreuses empreintes dans la population d'Acapulco et marqua la Nouvelle Espagne dans sa culture: on tentera de décrire cette influence dans notre dernier chapitre.

\*

\*       \*



## CHAPITRE II

# L'INFLUENCE ORIENTALE DANS LA VIE JOURNALIÈRE

Nous arrivons à la dernière partie de ce travail et nous avons cru important de montrer l'apport que laissèrent les diverses populations qui séjournèrent à Acapulco pendant le XVII<sup>ème</sup> siècle; il paraît tout aussi indispensable de dire comment les marchandises orientales influèrent sur les techniques, les formes et les coloris existants à la Nouvelle Espagne pour conduire à de nouvelles créations durant l'époque coloniale, développant ainsi un style typiquement mexicain.

Nous nous proposons d'aborder les résultats de cette influence dans les quelques domaines particuliers que sont le vêtement régional, les objets décoratifs qui envahirent les maisons seigneuriales de la Nouvelle Espagne comme les laques, les intéressantes pièces de mobilier que sont les paravents et les porcelaines, l'alimentation avec les épices, les plantes, les arbres et leurs usages, et finalement les chats domestiques, espèce animale qui fut de grande importance à bord du galion comme à Acapulco.

### 2.1. Trois costumes régionaux.

A partir du XVII<sup>ème</sup> siècle, avec les mouvements du galion de Manille à Acapulco, une influence orientale commença à se faire jour dans le vêtement local; et au XVIII<sup>ème</sup> siècle, avec l'arrivée de la mode française à la Nouvelle Espagne, *el color, la fantasía y la imaginación*<sup>1024</sup> firent irruption dans la mode du vice-royaume, donnant naissance aux costumes régionaux.

Le XIX<sup>ème</sup> siècle fixa son regard sur la *china poblana* et la *tehuana*, leurs attitudes désinvoltes, leur beauté et l'originalité de leurs vêtements furent rapidement mises en exergue par les écrivains mexicains et les voyageurs étrangers. Après la Révolution mexicaine, on

---

<sup>1024</sup> VALDIOSERA BERMAN, Ramón. *3000 Años de Moda Mexicana*, México, EDAMEX, 1992, p. 159.

pensa nécessaire de créer une identité, en cherchant de nouveaux symboles nationaux dans la splendeur de Mexico, qui par ailleurs servirent à louer le pays par rapport à l'image méconnue et vilipendée qu'il avait à l'étranger. Le cinéma mexicain à sa grande époque grandit ces deux figures, et alors que la *china poblana*, en représentant les trois branches les plus importantes du métissage et en portant sur son costume les trois couleurs du drapeau mexicain<sup>1025</sup> et l'aigle national brodé en paillettes se transformait pour devenir l'emblème du pays, la *tehuana* fut l'inspiration des peintres comme Diego Rivera, Roberto Montenegro, Angel Zamarripa, Olga Costa etc. Mais il décora aussi les billets de dix pesos. Le costume *d'Acateca* suivit une tendance assez similaire cependant locale.

Notre propos est de montrer comment dans ces trois costumes de différentes régions la même influence d'Extrême-Orient se rencontre en augmentant de l'un à l'autre, nous arrêtant en particulier sur le vêtement *d'acateca* qu'il faut considérer aujourd'hui comme le plus représentatif de l'Etat de Guerrero.

Chaque région et chaque ethnie du Mexique ont leur costume typique qui les représente. En général, ces vêtements suivent un modèle commun ; tous comportent une jupe, une blouse et un rebozo. Il est probable qu'il faille voir à la fois une origine préhispanique, puisque les femmes s'habillaient d'un *huipil*<sup>1026</sup> et d'un *enredo*<sup>1027</sup>, et une influence espagnole, parce qu'en 1537, dans le but de supprimer les antagonismes manifestés par le vêtement, Vasco de Quiroga dicta quelques ordonnances par lesquelles il mettait les indigènes au même niveau, disposant que les femmes utilisent : ... *falda plegada, larga hasta el tobillo, blusa o hiconengo y tocas blancas, llevando la cabeza siempre cubierta las casadas y descubierta, las que no lo eran*<sup>1028</sup>.

### 2.1.1. La *china poblana*.

Nous pourrions croire que le nom du costume de *china poblana* attribue une prédominance majeure à l'influence asiatique. En réalité, il y a peu d'éléments qui le connectent effectivement avec l'Extrême-Orient: les paillettes qui décorent la jupe et qui devinrent à la mode à partir du XVIIIème siècle<sup>1029</sup>, les fils de soie utilisés pour les broderies de la chemise,

---

<sup>1025</sup> Le vert, le blanc et le rouge de la *grana cochinilla*.

<sup>1026</sup> *Huipil*: Blouse-sac.

<sup>1027</sup> *Enredo*: tissu qui se port à la ceinture pour former une jupe.

<sup>1028</sup> ARMELLA DE ASPE, Virginia. *Vestido y evolución de la moda en Michoacán*. Herencia Española en la cultura material de las Regiones de México. XII Coloquio de Antropología e Historia Regionales/ ed. par. Rafael Diego FERNÁNDEZ. Zamora: El Colegio de Michoacán, 1993, p. 295.

<sup>1029</sup> VÁZQUEZ MANTECÓN, María del Carmen, *La china mexicana mejor conocida como china poblana*, México, Instituto de Investigaciones Históricas UNAM, 2000, p. 135.

le *rebozo* de soie et la légende sur laquelle nous nous arrêterons car elle traite du XVII<sup>ème</sup> siècle.

En 1898, dans son *Historia de la ciudad de Puebla*, le colonel Antonio Carreón eut l'idée de lier le costume de la *china poblana* à la région de Puebla de los Ángeles. Utilisant un fait divers réel du XVII<sup>ème</sup> siècle qui s'était déroulé à Puebla de los Ángeles, il créa l'ensemble d'une légende exotique à partir de la vie d'un enfant esclave de douze ans qui arriva par le galion de Manille à Acapulco en 1621.

Mirrah, séquestrée avec son frère par les Portugais, baptisée à Cochin par les jésuites en tant que Catarina de San Juan, voyagea habillée en garçon pour être vendue en *condiciones favorables*<sup>1030</sup> à la foire du port. Elle fut achetée à Acapulco par le très pieux capitaine Miguel de Sosa qui l'emmena à Puebla où il résidait avec son épouse. A sa mort, il octroya la liberté à Catarina de San Juan, pourvu qu'elle s'occupe de sa femme, mais celle-ci entra au couvent et le père Pedro Suarez l'engagea comme servante. A sa mort, Catarina de San Juan fut déclarée vénérable même si l'Eglise ne lui concéda pas le titre, et elle fut reconnue comme sainte à Puebla de los Ángeles au XVII<sup>ème</sup> siècle.

Ainsi, avec cette histoire, le colonel amalgamait le nom de «*china*» à un pays lointain et admirable, et associait «*poblana*» à sa région natale : Puebla de los Ángeles.

Quant à l'autre élément du costume féminin, le *rebozo*, on l'utilisait depuis 1572 à la Nouvelle Espagne selon frère Diego de Durán. L'influence espagnole des voiles et des mantilles<sup>1031</sup> qu'utilisaient les dames de l'élite fit que les femmes, profitant de la largeur de travail du *telar de cintura* préhispanique<sup>1032</sup> et utilisant le coton, la laine et la soie, conçurent le *rebozo*.

---

<sup>1030</sup> RUSTOMJI-KERNS, Roshni, «Las raíces olvidadas de Mirrah-Catarina», *Artes de México*, Jul.-Sept. 2003, n°66, p. 24.

<sup>1031</sup> Depuis le XV<sup>ème</sup> siècle, on commença à porter en Espagne la *mantilla de aletas* composée de trois draps. Aux XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles, la *mantilla* en tant que vêtement et complément du costume, confectionnée en laine, en flanelle ou en drap, se généralisa dans toute l'Espagne. L'usage de la mantille de dentelle commença au XVII<sup>ème</sup> siècle mais ne fit partie que de la garde-robe de quelques élégantes. Son usage se généralisa à la cour à l'entrée du XVIII<sup>ème</sup> siècle, remplaçant complètement la soie et le drap par la dentelle. La reine Isabelle II, au XIX<sup>ème</sup> siècle, encouragea l'usage de la mantille, la transformant en une coiffure distinguée de la femme espagnole. La *peineta*, qui permet de soutenir et de soulever le voile qui tombe sur le visage, était utilisée depuis que les romains s'étaient établis en Espagne. Le grec Artemidoro de Efeso voyagea le long des côtes ibériques cent ans avant Jésus Christ et décrivit la coiffure des femmes comme étant: *grandes armazones en la cabeza, sobre la que se ponían el velo a manera de sombrilla, que les cubría el semblante*. Les *peinetas* de forme ronde, carrée, rectangulaire, nues ou dessinées, étaient auparavant en écaille ou en coquillage de différentes tonalités.

<sup>1032</sup> *Telar de cintura*: métier à tisser préhispanique.

A partir du XVII<sup>ème</sup> siècle, avec l'arrivée du galion de Manille, le *rebozo* subit des transformations inspirées des tissus originaires d'Inde. Puis au XVIII<sup>ème</sup> siècle, les *rebozos*, influencés par les broderies chinoises joliment finies et à grande combinaison de couleurs, furent brodés de dragons, faisans et galions. Aujourd'hui, le *rebozo* connu sous le nom de *de bolita* utilise encore la technique asiatique de l'*ikat*, qui consiste à faire des noués dans la toile avant de la teindre pour laisser les points blancs qui distinguent cette étoffe<sup>1033</sup>.

Une prédominance arabe et espagnole peut se trouver dans la décoration des pointes du *rebozo* qui sont joliment prolongées d'un tissu de fils entrelacés avec des nœuds sur le *rapacejo*<sup>1034</sup> appelé macramé.

Si le *rebozo* était le vêtement des femmes du peuple, le *mantón de Manila*, brodé de papillons, de chrysanthèmes, de paons et d'oiseaux exotiques, était celui des dames de la haute société du XIX<sup>ème</sup> siècle. Malgré son nom, ses broderies venaient de Canton ou de la province de Fu-Kien et non de Manille.



Fig.71: *Mantón de Manila* de plus de cent cinquante ans, rose, brodé à la main de fleurs multicolores.

---

<sup>1033</sup> Marita Martínez del Río, *op. cit.*, p. 90. Dans: El comercio con Asia.

<sup>1034</sup> *Rapacejo*: Ame de fil en chanvre ou en coton sur laquelle sont torsadés des fils de soie ou de métal pour former une cordonnette de frange.

### 2.1.2. La *tehuana* et la *acateca* : deux vêtements à influence orientale.

Sans aucun doute, une des conséquences du transit terrestre des marchandises rapportées par le galion de Manille fut l'enrichissement des coutumes locales. Ainsi, à Tehuantepec, passage obligé du voyage entre Acapulco et Veracruz via le fleuve Coatzacoalcos, naquit le joli costume des *tehuanas* qui, comme s'accordent à le dire Teresa Castelló et Miguel Ángel Fernández, est inspiré dans les broderies de ses fleurs par le style des *mantones de Manila*.

Les délicats motifs floraux similaires à un filigrane peuvent être brodés à la main comme sur les *huipiles* ou les jupons à volants. La coutume veut que le motif de la jupe brodée concorde avec celui du *huipil*. Il est réalisé au point de chaînette, à l'aiguille ou au crochet, mais malheureusement ce dessin se porte peu. Les jours de fête, les *tehuanas* ont l'habitude de se couvrir la tête avec ce qui s'appelle le *huipil grande*, une espèce de blouse de dentelle, avec des fausses manches à deux bordures qui entourent le décolleté et le bord inférieur. Cependant si on regarde cette espèce de coiffure, elle ressemble plus à un vêtement d'enfant ; on raconte que la mode commença avec une femme qui se mit sur la tête la robe de son enfant mort. Ce beau vêtement, le plus attrayant de tout le Mexique, est complété de la *calabaza* ou *xicalpestle* dont nous parlerons un peu plus bas.



Fig. 72: *Huipil de Tehuana*.

De même, nous pouvons supposer que l'influence orientale modifia aussi le costume d'*acateca* qui aujourd'hui, bien qu'il existe d'autres costumes dans le Guerrero, est le plus représentatif de l'Etat, ce qui montre la force de l'impact initial.

Le costume d'*acateca* tire son nom du village d'origine nahuatl d'Acatlán où il est fabriqué. Jusqu'à ce jour, les femmes du village de Zitlala continuent à utiliser ce *traje de flores*<sup>1035</sup>, bien que la coutume de le porter durant les fêtes patriotiques ou en d'autres occasions existe aussi encore à Chilapa et à Zitlala.

Il présente une blouse, ou *huipil*, réalisée auparavant en soie blanche. De forme carrée, large et ouvert sur les côtés, ses manches et son col rond présentent une profusion de broderies au fil de soie de couleur. La jupe ou *enredo*, en coton, teinte en bleu, était faite au *telar de cintura*<sup>1036</sup>. Elle présente un dessin de franges bleu foncé, alternant avec trois bandes horizontales bleu plus clair qui sont aussi brodées en couleurs vives. L'*enredo* est très ample, et à la différence de la jupe de type européen, il ne comporte pas de ceinture. On l'arrange en le pliant autour de la ceinture et en laissant sur l'arrière plus de plis que devant, et il tient à l'aide du *huipil* qui s'attache par-dessus la jupe.

Auparavant, on portait sur la tête une *jícara* laquée de rouge comportant des motifs floraux, qui servait aussi de récipient pour l'eau, l'*atole* ou autre nourriture.

---

<sup>1035</sup> Il y a des variations entre les *trajes de flores* qu'utilisent les acatecas, les zitlaltecas et les chilapeñas. Dans: HÉMOND, Aline, *Bordar entre las mujeres nahuas de Acatlán: arte floral, rituales agrarios identidades textiles*, Simbolismo y ritual en el textil mesoamericano. II Coloquio del Museo Textil de Oaxaca/ ed. par. Ana Paula FUENTES. Oaxaca, 2010, p.1-4.

<sup>1036</sup> Aujourd'hui, la toile se fait aussi à la machine. *Ibid.*



Fig. 73 Dame portant le costume *acateca*. Collection personnelle.

Nous sommes partis du fait que, comme Tehuantepec, Tixtla et Chilapa, enclavées dans la région de la *Montaña* de l'Etat de Guerrero, étaient au XVIIème siècle des lieux de passage des *recuas* vers Puebla de los Ángeles, pour ensuite aller sur Veracruz. Comme on l'a déjà mentionné, c'étaient aussi des villages chargés de maintenir en bonne condition le chemin qui reliait Acapulco avec la ville de Mexico.

Un autre point clé paraît être la présence des augustins qui furent, avec frère Andrés de Urdaneta et les frères qui accompagnèrent Legaspi, le premier ordre religieux à s'établir aux Philippines. Depuis 1534, ils avaient fondé un couvent à Chilapa<sup>1037</sup>, et bien que nous ne disposions pas de date, ils s'étaient aussi installés à Tlapa. Leur action se répercuta à Tixtla, Acatlán, Zitlala, Olinalá et Huamuxtitlán, villages aujourd'hui de la région de la *Montaña* et de la *Sierra*.

On pourrait penser que comme dans les îles, ces religieux s'occupèrent de l'éducation des indigènes à qui, en plus du catéchisme, ils enseignaient à lire, écrire, compter, cultiver les légumes, à employer de nouveaux outils, ou à utiliser de nouveaux matériaux. Cependant, les

---

<sup>1037</sup> En 1531, les premiers frères augustins Agustín de la Coruña y Hyerónimo de San Esteban s'établirent à Chilapa. Dans: DEHOUE, Danièle, *Cuando los banqueros eran santos. Historia económica y social de la provincia de Tlapa, Guerrero, México*, Estampa Artes Graficas, 2002, p. 31.

augustins de la région de la *Montaña*, comme ceux des Philippines, recevaient des villages indigènes un tribut donné partie en *reales* partie en maïs. Pour obtenir l'argent nécessaire, les *indios* étaient dans l'obligation de vendre une partie de leur production marchande et de payer avec leur travail. Jusqu'en 1619, un de leurs travaux qui était d'égrapper, de filer et de tisser le coton<sup>1038</sup>, était attribué aux femmes<sup>1039</sup>. De même, ces religieux augustins achetaient les marchandises chinoises à la foire d'Acapulco pour les revendre aux indiens à des prix peu bon marché, les faisant payer en *grana cochinilla* qu'ils payaient moins que son prix<sup>1040</sup>. Rappelons que l'un des chargements importants que transportait le galion lors de son retour vers Manille était précisément la *grana* qui était utilisée pour la teinture des soies.

Grace à frère Bernardino de Sahagún, nous savons que depuis avant l'arrivée des Espagnols, la *tejedora de labores* savait nuancer les couleurs et ordonner les bandes sur les *mantas*, pouvant les tisser *con hilos gruesos a manera de cotonia de Castilla*<sup>1041</sup>. Nous savons qu'Olinalá et Tlapa envoyaient des habits de guerriers comme un des tributs exigés par Moctezuma<sup>1042</sup>. Il est probable que ces augustins de Chilapa ou de la région enrichirent le travail de broderie des indigènes, ajoutant aux motifs décoratifs déjà utilisés avant l'arrivée des Espagnols d'autres dessins de style oriental, comme les religieux du même ordre l'avaient fait à Bulacán aux Philippines où ils avaient fondé une école pour petites filles brodeuses<sup>1043</sup>. Par ailleurs, les augustins montrèrent aux naturels des Philippines comment fabriquer les textiles qui utilisaient le coton, parfois coloré à l'indigo<sup>1044</sup>, ce bleu foncé connu à la Nouvelle Espagne sous le nom *d'añil*. Ces toiles étaient décorées de broderies en fils de soie de différentes couleurs. Au XVIIème siècle, lors de son voyage de Veracruz à la ville de Mexico, frère Isidro de la Asunción, OCD, remarqua que dans le village de San Lorenzo toute la population était constituée de noirs et de noires, qu'ils allaient sans chemise et se couvraient avec *un lienzo vareado de blanco y azul*, et ajoutait que *este es el común vestir de los indios en todas partes*<sup>1045</sup>.

---

<sup>1038</sup> Olinalá et Huamuxtitlán cultivaient le coton bien avant l'arrivée de Cortés, coton qui servait à l'époque de la Colonie à vêtir les indigènes et les esclaves.

<sup>1039</sup> Danièle Dehouve, *op. cit.*, p. 116-117.

<sup>1040</sup> Danièle Dehouve, *op. cit.*, p.122.

<sup>1041</sup> SAHAGÚN, Bernardino de. *Historia General de las cosas de Nueva España*, México, Editorial Porrúa, 1999, p. 561. (Sepan Cuantos n°300).

<sup>1042</sup> Nous savons que l'un des tributs exigés par Moctezuma étaient les habits de guerriers qu'envoyaient Olinalá y Tlapa. Danièle Dehouve, *op. cit.*, p. 101.

<sup>1043</sup> Arturo Guevara Sánchez, *op. cit.*, p. 89.

<sup>1044</sup> Arturo Guevara Sánchez, *op. cit.*, p. 89.

<sup>1045</sup> Silvio Zavala, *op. cit.*, p. 41. Dans: El servicio personal de los indios.



Au XVIIIème siècle, deux participants de l'expédition d'Alejandro Malaspina mentionnèrent le vêtement des femmes de la région : le colonel Antonio Pineda y Ramirez remarqua à son passage à Iguala qu'elles utilisaient une jupe de *cambaya* ou de *pañito de Yndia*<sup>1046</sup>, et à Acapulco, le marin Arcadio Pineda observa que la majorité des femmes d'Acapulco *usaban faldas que les llegaban a los pies, confeccionadas en cambaya y de otro género ligero de China ,...de rayitas azules sobre fondo blanco*<sup>1047</sup>.

Toutes ces informations appuient notre argumentation, parce que d'une façon ou d'une autre elles présentent une relation avec la jupe d'*acateca*. Nous supposons que la toile de *cambaya*, dessinée à base de franges de différentes couleurs, a pu influencer lors de la création de la toile de la jupe d'*acateca*, qui arrange aussi des bandes de couleur. Sa confection en coton couleur bleu foncé comme *l'añil* nous rappelle que c'est de la même couleur que les augustins enseignaient aux Philippins à teindre les cotons dans les îles; mais elle nous remémore qu'à l'époque préhispanique, le coton<sup>1048</sup> était réservé aux nobles, et la couleur bleue<sup>1049</sup> au *tlatoani*, au Roi, à cause de sa rareté. Les augustins de Chilapa contribuèrent-ils à un processus de démocratisation de ces deux éléments, ou ces mêmes villages choisirent-ils ces deux matériaux, synonymes de la royauté à une autre époque, pour créer le costume d'*acateca* ?

La combinaison de bandes claires et obscures est une manière de marier les couleurs comme le faisait la *tejedora de labores*, mais le choix du motif entrelaçant des raies de fil bleu clair sur les bandes bleu foncé dénote bien l'influence des textiles arrivés par le galion de Manille. Nous croyons que les broderies tant de la blouse que de la jupe sont d'influence orientale: pour cela nous nous appuyons sur l'existence de fleurs, d'oiseaux et de papillons que l'on trouve surtout sur le *huipil* mais qui ornent aussi le *mantón de Manila* et les chasubles. Un autre motif plaidant pour cette hypothèse est que les dessins préhispaniques qui décoraient les habits étaient soit de forme géométrique comme des carrés, des rectangles, des triangles, soit

---

<sup>1046</sup> Virginia González Claverán, *op. cit.*, p. 134.

<sup>1047</sup> Virginia González Claverán, *op. cit.*, p. 95.

<sup>1048</sup> CASTELLÓ YTURBIDE, Teresa. *Indumentaria y Orden Social entre las Castas de mestizaje*. Herencia Española en la cultura material de las Regiones de México. XII Coloquio de Antropología e Historia Regionales. / ed. par. Rafael Diego FERNÁNDEZ. Zamora: El Colegio de Michoacán, 1993, p. 255.

<sup>1049</sup> Avant l'arrivée des Espagnols à Tenochtitlán, le bleu était rare et réservé au monarque; son usage par une autre personne était durement réprimé. Dans: Virginia Armella de Aspe, *op. cit.*, p. 294. Dans: Vestido y evolución de la moda en Michoacán.

des représentations d'animaux venimeux comme des scorpions et des serpents qui servaient parfois à protéger celles qui les portaient de la pique de l'animal<sup>1050</sup>.

Nous supposons que le costume *d'acateca* recèle plus qu'une simple relation entre les cultures indigène et espagnole. Que ce soit à cause des augustins de cet important centre missionnaire en constante liaison avec les Philippines, à cause de la vente forcée des marchandises chinoises qu'ils imposaient aux indigènes, ou que ce soit encore le fruit du passage des marchandises du galion de Manille vers Puebla ou Veracruz ou de l'envoi depuis Acapulco vers Tixtla de textiles orientaux<sup>1051</sup>, il est certain que durant cent ans au moins, ce mouvement exposa doucement les habitants du lieu à cette influence qui modifia leur gout jusqu'à s'infiltrer dans leur imagination, donnant comme résultat un vêtement de confluences au moins indigène, espagnole, chinoise, et hindoue.

## 2.2. Les laques.

Les Etats actuels de Chiapas, Guerrero et de Michoacán n'ont pas perdu le savoir et la tradition de la laque. Les techniques et les dessins qu'ils utilisent dans la décoration de leurs pièces mélangent un savoir multiculturel dans lequel sont présents le galion de Manille et Acapulco comme porte d'entrée de l'art oriental. Notre intérêt est d'essayer de montrer les courants qui s'agrègèrent à ce savoir déjà existant avant l'arrivée des Espagnols.

Les *guajes*<sup>1052</sup> ou calebasses, les *jícaras* ou *tecomates* de l'arbre de Cirián étaient utilisés comme objets nécessaires dans l'usage domestique. Selon leur forme ronde, longue, large ou pointue, on leur adaptait des anses ou des pieds, et Bernardino de Sahagún explique qu'elles étaient *blancas, prietas, pardas, amarillas y algunas pintadas*<sup>1053</sup>. Dans la vie courante, on y buvait l'eau, *l'atole*, on en faisait des *bacines para lavarse las manos, o agujereadas para colar*, des hochets, des bouteilles, ou pour extraire *l'aguamiel*, le suc du maguey<sup>1054</sup>. Ces pièces pouvaient être très fines et luxueuses, par exemple celles qui étaient destinées au

---

<sup>1050</sup> SOTO SORIA, Alfonso, *Vestidos, diseños y ambiente*, El Textil Mexicano Línea y Color, ed. par Museo Rufino Tamayo, México: 1986, Feb.-Abril., p.13.

<sup>1051</sup> Virginia González Claverán, *op. cit.*, p. 128.

<sup>1052</sup> RAE. *Guaje*: Plante de la famille des Cucurbitacées, rampante, présentant des feuilles vertes en forme de coeur en botte, munies en dessous de villosités vertes, donnant de grandes fleurs jaunes en forme de clochettes et de grands fruits qui mûrs sont généralement de couleur jaunâtre mat.

<sup>1053</sup> Bernardino Sahagún, *op. cit.*, p. 570. Libro X. Capitulo XXI.

<sup>1054</sup> *L'acocote, Lagenaria cineraria*, a des fruits allongés jusqu'à un mètre de long, certains étant étroits ou de forme étrange. Dans: Maximino Martínez, *op. cit.*, p. 101.

service de la table de l'empereur. Isabel Medina mentionne qu'elles pouvaient être utilisées dans les actes religieux pour recevoir les cœurs des sacrifices humains<sup>1055</sup>.

Plus de vingt mille *jicaras* et *tecomates*, de tailles diverses, naturelles ou laquées, constituaient le tribut des populations sous le joug de l'Empire aztèque. Trois lieux principaux pratiquaient la technique de la laque ou fournissaient la matière première. Michoacán était un centre spécialiste de la laque de luxe pour les rois *purepechas*. Frère Bernardino de Sahagún mentionne que ces pièces arrivaient du *Guatemala*<sup>1056</sup> à Tenochtitlán. Dans la région de la Montaña de Guerrero, Jicayán et Chilapa payaient une partie du tribut en *jicaras*, Tepecoacuilco en *chía*, une des huiles asséchantes entrant dans la composition de la laque<sup>1057</sup>, Olinalá donnait quarante grandes cruches de *tecozahuatl* ou ocre jaune pour la peinture<sup>1058</sup>.

Frère Bernardino de Sahagún nous révèle les techniques utilisées dans leurs décorations, telles qu'il les vit au marché de Tlatelolco auprès des vendeurs de *jicaras*:

*...primero las unta con cosas que las hacen pulidas; y algunos las bruñen con algún betún, con que las hacen relucientes, y algunos las pintan rayendo, o raspando bien lo que no está llano, ni liso, y para que parezcan galanas úntalas con el axin, o con los huesos de los zapotes amarillos molidos, y endurecelas o cúralas al humo, colgándolas en la chimenea*<sup>1059</sup>.



Fig. 74: *Tecomate* suivant la technique du griffé : les dessins sont portés sur la couche superficielle et au moyen d'un stylet on découvre la couleur de la seconde couche. Collection personnelle.

<sup>1055</sup> MEDINA GONZÁLEZ, Isabel. *¿Maque Prehispánico? Una Antigua Discusión*. En, RIVERO BORRELL, M. Héctor. *Lacas Mexicanas*. México, Museo Franz Mayer, Artes de México, 1997, p. 23. (Colección Uso y Estilo n°5). Isabel Medina González, *op. cit.*, p. 22.

<sup>1056</sup> Bernardino Sahagún, *op. cit.*, p. 569. Libro X. Capítulo XXI.

<sup>1057</sup> Danièle Dehouve, *op. cit.*, p.101, 111-112.

<sup>1058</sup> TIBÓN, Gutierre. *Olinalá*. Artesanos, Artesanías y Arte Popular de México una Historia Ilustrada/ ed. par. Victoria, NOVELO. Madrid: INI, Universidad de Colima, Culturas Populares, 1996, p. 57.

<sup>1059</sup> Bernardino Sahagún, *op. cit.*, p. 569. Libro X. Capítulo XXI.

Avec l'arrivée du galion de Manille, deux tendances artistiques et techniques influencèrent la façon mexicaine de travailler la laque: la technique chinoise, connue depuis plus de trois mille ans<sup>1060</sup> et qui, mille ans avant notre ère, avait été intégrée à la deuxième, japonaise, connue sous le nom de *maki-e*. A la différence de la laque mexicaine qui combine la graisse de l'insecte *coccus-axin* et un mélange d'huiles végétales et de terres naturelles, l'orientale est faite à base de la résine de l'arbre appelé *sumac*<sup>1061</sup>.

De Manille, comme nous l'avons détaillé auparavant, arrivèrent des caisses, des coffres, des malles, des paravents, des têtes de lit, des écri-toires, des buffets décorés avec des dessins de paysages, de fleurs, d'arbres, de personnages, de parasols et même du galion. Les couleurs alors utilisées étaient seulement le rouge, le jaune, et le noir, car l'action de la laque modifiait la couleur des autres pigments<sup>1062</sup>. Ces pièces s'ajoutèrent aux *jícaras* et *tecomates* mexicains et avec les techniques orientales les artisans de la Nouvelle Espagne produisirent de nouvelles créations au XVIIème siècle. Au XVIIIème siècle, avec la mode en Europe des chinoiseries dont Madame de Pompadour fut une grande enthousiaste en France, on modifia et enrichit le style existant à la Nouvelle Espagne par de nouveaux thèmes orientaux, arrivés du Vieux Continent.

Ainsi naquit au Chiapas le *xicalpeste*<sup>1063</sup>, cette *jícara* ornée de bouquets de fleurs sur un fond noir, très recherchée par les villages de l'isthme de Tehuantepec parce que les femmes l'utilisaient lors de la cérémonie de la *tirada de fruta*<sup>1064</sup>.



Fig. 75: *Xicalpeste* de Chiapa de Corzo. Collection personnelle.

<sup>1060</sup> Blas Sierra de la Calle, *op. cit.*, p. 139.

<sup>1061</sup> Miguel Ángel Fernández, *op. cit.*, p. 135.

<sup>1062</sup> Blas Sierra de la Calle, *op. cit.*, p.139.

<sup>1063</sup> Marita Martínez, *op. cit.*, p. 87. Dans: El comercio con Asia.

<sup>1064</sup> Ruth Lechuga, *op. cit.*, p. 17.

Bien que les *jícaras* soient aujourd'hui décorées avec des peintures à l'huile commerciale<sup>1065</sup>, la pratique ancienne de couper les Calebasses à la moitié continue d'être utilisée, et le noir et l'exubérance de fleurs dénotent l'effet oriental<sup>1066</sup>.

Les techniques mexicaines du rayé et les ornements stylisés de fleurs et d'animaux des *lacas de la China* comme on appelait les meubles, les paravents et autres objets laqués qui arrivèrent par le galion de Manille, se combinèrent dans les pièces d'Olinalá<sup>1067</sup>. Nous pressentons que comme pour le vêtement, les missionnaires augustins et le transit des *recuas* durent avoir fortement contribué à la définition du goût et à l'élaboration des pièces.



Fig. 76: Boîtes et Calebasses d'Olinalá. Collection personnelle.

A la différence du Chiapas, les calebasses de diverses formes et tailles sont coupées en laissant la partie supérieure comme couvercle; les plus petites étaient utilisées comme boîtes à bijoux.

Une particularité des boîtes, coffres et plateaux d'Olinalá, était qu'ils étaient faits avec le bois odoriférant de l'arbre de *lináloe* -aloès-; dans les grands coffres, on plaçait les vêtements qui conservaient le parfum du bois. Sur un fond noir ou rouge, on y dessinait faune et flore à traits très délicats et fins.

<sup>1065</sup> *Ibid.*

<sup>1066</sup> PÉREZ CARRILLO, Sonia. RODRIGUEZ TEMBLEQUE, Carmen. *Influencias Orientales y Europeas*. Dans: RIVERO BORRELL, M. Héctor. *Lacas Mexicanas*. México: Museo Franz Mayer, Artes de México, 1997, p. 44. (Colección Uso y Estilo n°5).

<sup>1067</sup> Aujourd'hui, le plus gros centre producteur du pays.



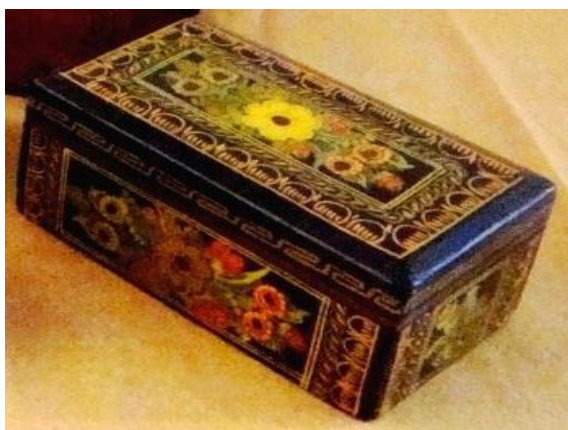


Fig. 77: Petite boîte d'Olinalá, bois d'aloès, avec un motif de fleurs sur fond noir.  
Collection personnelle.



Fig. 78: Petite boîte d'Olinalá, bois d'aloès, faune y flore stylisées sur fond noir.  
Collection personnelle.

Durant la vice-royauté, l'un des centres principaux où on commença à copier les *biombos*, les meubles et les pièces coûteuses qui arrivaient par le galion de Manille, fut Pátzcuaro Michoacán<sup>1068</sup>, siège de la Douane du chemin de *herradura* qui reliait Acapulco, via Zihuatanejo, et Valladolid, aujourd'hui Morelia.

Nous nous concentrerons sur le *biombo*<sup>1069</sup>, probablement le meuble le plus important dans la décoration des maisons de la Nouvelle Espagne, par le symbole de luxe et de pouvoir économique que lui attachait la société novo hispana.

Par ailleurs, le *biombo de rodastrado*, utilisé pour la séparation des espaces et comme pièce de décoration, fut considéré comme le meuble qui donnait la plus grande réputation. La cause peut en incomber aux cinq *biombos* qu'Ieyasu et son fils Hidetada envoyèrent en 1614 comme cadeau au vice-roi lors de l'ambassade japonaise placée sous le commandement de Jasekura.

Peut-être l'élégance du meuble et la solennité de la rencontre contribuèrent-elles à lui donner l'importance qu'il atteignit aux XVIIème et XVIIIème siècles à la Nouvelle Espagne. Symbole du lustre, le paravent, pour la qualité de ses matériaux, son prix et les thèmes choisis pour sa décoration, permettait à son propriétaire de faire montre à la fois de son pouvoir économique et de sa culture.

<sup>1068</sup> On produisait des plateaux qui servaient à donner le bain aux nouveaux-nés, des armoires, des écritoires, des têtes de lits, des pupitres, jusqu'aux prestigieux *biombos*.

<sup>1069</sup> RAE. *Biombo*: du japonais *byóbu*, de *byó*, protection et *bu*, vent.

Le dessin général tant du paravent de *rodastrado* que de chambre ne changea pas avec le temps: le paravent garda ses battants et ses panneaux, il pouvait être peint d'un ou des deux côtés, et il comporta toujours un élément asiatique comme des fleurs, des oiseaux, des ombrelles ou des pagodes. Seuls les motifs de sa décoration changèrent au fil des siècles. Au XVIIème siècle, les thèmes historiques furent les plus communément représentés ; une scène de la Conquête pouvait figurer sur l'endroit et des vues de la ville de Mexico au revers. Mais furent aussi peintes des scènes de la vie courante comme celle du paravent du *Palacio de los virreyes*.



Fig. 79: Paravent avec vue de l'Alameda et du Palais de los virreyes de México. 1676-1700. Auteur anonyme. Collection du Musée des Amériques. Madrid.

En relation avec le travail que nous présentons, ce meuble est magnifique. Y sont représentés les édifices les plus importants du gouvernement de la Nouvelle Espagne, mais les cinq panneaux de droite sont d'un très grand intérêt parce qu'ils montrent la façade de l'édifice situé en face de l'endroit où, avant le tumulte de 1692, il y avait les *cajones de los chinos* où étaient vendues les marchandises orientales arrivées par le galion de Manille. A la disparition des postes de bois dans l'incendie provoqué par cette révolte, on construisit un immeuble appelé le *Parián*, comme le marché de Manille.

Le *biombo de cama* appelé de *Las Artes Liberales* montre bien la transition du goût novohispano pour les thèmes littéraires propres au siècle des Lumières.



Fig. 80: Paravent de Las Artes Liberales. Juan Correa. Allégories de la Terre et du Vent (au revers).  
Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.

Ce paravent est l'unique du XVII<sup>ème</sup> siècle à avoir été peint avec des idées humanistes et l'un des rares à être signés. Au revers de ce meuble, Juan Correa<sup>1070</sup>, un des peintres les plus importants du Baroque mexicain<sup>1071</sup>, peignit, sans doute à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, les Allégories de la Terre et du Vent, car selon Elisa Vargas Lugo, on note qu'après 1680 *...sus composiciones tienden a profundizar en los elementos dinámicos*, ce que l'on voit sur l'image par l'intensité et le mouvement.

Les thèmes historiques furent remplacés au XVIII<sup>ème</sup> siècle pour les mythologiques, les littéraires, les scènes de la vie quotidienne en plein air comme les promenades, les fêtes, les fontaines, les églises, les coutumes, les tenues, les amusements.

### 2.3. De la porcelaine chinoise à la céramique mexicaine.

Au début de la Colonie, arriva pour la première fois à Puebla de los Ángeles le tour de potier: on y créait des pièces qui respectaient complètement la technique espagnole et auxquelles on donna le nom de Talavera<sup>1072</sup>, comme ce que l'on fabriquait dans les ateliers de Talavera de la Reina en Espagne<sup>1073</sup>.

Depuis le début, la porcelaine apportée par le galion de Manille eut un grand succès sur le marché de la Nouvelle Espagne. Gonzalo Obregón décrit l'évolution de cette précieuse marchandise: au XVI<sup>ème</sup> siècle, le coût des pièces était leur poids en argent; à la fin du

<sup>1070</sup> Juan Correa, 1645-1716. Peintre mulâtre.

<sup>1071</sup> Le baroque mexicain commence à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle et se termine avec les premières décennies du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

<sup>1072</sup> La Talavera de Puebla est la plus ancienne des céramiques et la plus continuellement fabriquée : même aujourd'hui, elle est fabriquée comme à l'époque de la Colonie, et on continue à l'appeler Talavera.

<sup>1073</sup> Marita Martínez, *op. cit.*, p. 85. Dans: El comercio con Asia.



XVII<sup>ème</sup> siècle, toute maison mexicaine avait au moins une pièce de porcelaine, et au XVIII<sup>ème</sup> siècle, son influence sur la *loza poblana* se refléta largement. A cette céramique, surtout celle produite à Puebla, de nouvelles pièces furent ajoutées comme des vaisselles, des bols, des flacons de pharmacie, des cuvettes qui étaient utilisées pour la propreté ou le baptême.



Fig. 81: Cuvette du début du XVIII<sup>ème</sup> siècle de Puebla de los Ángeles. Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.

Les pièces les plus copiées furent les jarres ou *tibors* chinois dans lesquels on pouvait conserver les épices, la poudre, les huiles. Cependant, à la Nouvelle Espagne, pour y garder le chocolat, on adaptait aux tibors un couvercle métallique avec une serrure. Miguel Ángel Fernández rappelle que ceci était du *por la herencia prehispánica que marcaba que el cacao era una moneda muy preciada*<sup>1074</sup>.



Fig. 82: Tibor en céramique émaillée. Puebla de los Ángeles ou ville de México. XVII<sup>ème</sup> siècle (?). Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.

<sup>1074</sup> Miguel Ángel Fernández, *op. cit.*, p. 141.

La décoration des pièces utilisa les motifs chinois: les ponts, les pagodes, les oiseaux et animaux exotiques<sup>1075</sup>. Comme le firent les Portugais et les Hollandais lorsqu'ils voulurent imiter la porcelaine chinoise bleue et blanche de la dynastie Ming, les ateliers de Talavera de la Reina en Espagne essayèrent de copier le dessin bleu sur fond blanc<sup>1076</sup>. La Nouvelle Espagne vit arriver directement la porcelaine chinoise et voulut reproduire en particulier son bleu<sup>1077</sup>, mais les ordonnances dictèrent que *en lo refino*<sup>1078</sup> *deben ser sus pinturas contra haciendo a la china de muy subido azul labrado*<sup>1079</sup>, entraînant ce bleu beaucoup plus foncé qui était appliqué de façon si épaisse qu'il ressemblait à un relief<sup>1080</sup>.

Avec la dynastie Ching<sup>1081</sup>, de nouvelles pièces classées en familles selon la couleur dominante commencèrent à arriver à la Nouvelle Espagne. La couleur verte et le rose furent les plus importantes.

Après l'Indépendance, avec la suppression des corporations et des ordonnances, la technique de la *loza poblana* abandonna son uniformité de style, et les couleurs douces alternèrent avec des tons plus soutenus.



Fig. 83: Tibor mexicain. XXème siècle. Collection personnelle.

<sup>1075</sup> Gonzalo Obregón, *op. cit.*, p. 92. Dans: El Aspecto Artístico del Comercio con Filipinas.

<sup>1076</sup> Le bleu de la céramique de *Talavera de la Reina* était plus doux et plus délicat.

<sup>1077</sup> Bien que ce soit les arabes qui aient découvert l'oxyde de cobalt pour peindre la céramique et qui l'apportèrent en Chine vers 1325, ce furent les potiers chinois qui adoptèrent rapidement le nouveau pigment et améliorèrent la technique arabe en créant la porcelaine bleue et blanche.

<sup>1078</sup> Par *refino*, on indiquait que la *loza* qui essayait d'imiter les pièces chinoises qui arrivaient par le galion de Manille était beaucoup plus fine.

<sup>1079</sup> Miguel Ángel Fernández, *op. cit.*, p. 141.

<sup>1080</sup> CORTINA, Leonor. «Polvos azules de Oriente», *Artes de México*, México, 2002, p. 53.

<sup>1081</sup> 1644-1912.

## 2.4. Épices, plantes, et arbres.

Le chargement principal en épices du galion de Manille était composé de poivre, de cannelle et de clou de girofle, condiments qui à l'époque coloniale se transformèrent en éléments essentiels de la cuisine de la Nouvelle Espagne et furent l'objet d'une grande demande.

Frère Bernardino de Sahagún mentionne certaines habitudes préhispaniques: dans *las comidas que usaban los señores*, on mangeait *muchas maneras de cazuelas*. Par *cazuelas*, il faut entendre un ragoût composé de plusieurs légumes et de viande, et en effet Sahagún donne un exemple utilisant *gallina, chile bermejo, tomates y pepitas de calabaza molidas*, plat qui prit le nom de *pipián*. De la même manière, il nous parle des nombreuses façons de cuisiner les *potajes de chiles* et nous rappelle entre autres le *chilmolli*, fait de piment jaune et de tomates<sup>1082</sup>. Comme on le voit bien, les sauces faisaient partie de la cuisine mexicaine qui, en combinant pendant la période du vice-royaume les épices provenant d'Orient et le chocolat, donnèrent comme résultat le *molli* ou *mole*, qui passe pour être le plat le plus représentatif du Mexique.

Sans entrer dans un livre de recettes compliquées, nous voudrions présenter un plat très typique à Acapulco et sur la *Costa Grande* de l'Etat de Guerrero, la *cochinita rellena*, et un autre très simple, le riz<sup>1083</sup>, ou *morisqueta*, et d'en signaler les liens avec les coutumes asiatiques.

Les récits de don Antonio de Pigafetta sur Samal, une des îles Visayas et de l'Archipel des Philippines, montrent que le riz, le porc et le coco, composaient le régime alimentaire de la majorité de ces îles. Selon Leoncio Cabrera Fernández:

*...el cerdo ocupaba un lugar privilegiado en las poblaciones prehispánicas filipinas. Las ceremonias religiosas, los ritos agrícolas y las fiestas del ciclo vital se celebraban ofrendando a los anitos –espíritus de los muertos-carne de cerdo*<sup>1084</sup>.

Quand nous avons évoqué les *estancias de ganado* et les *haciendas* qui fournissaient la viande au galion de Manille et au port d'Acapulco, nous avons expliqué que la viande, base du régime alimentaire espagnol, fut au début transportée sur pieds; un des premiers animaux introduits à la Nouvelle Espagne fut le porc. Son acclimatation facile et sa rapide reproduction diminuèrent le prix de sa viande et en permit la consommation à tous les

---

<sup>1082</sup> Bernardino Sahagún, *op. cit.*, p. 463. Libro VIII. Capítulo XIII.

<sup>1083</sup> La forme la plus généralisée de consommer le riz au Mexique est "*a la Mexicana*", c'est-à-dire un riz frit ensuite cuit dans une sauce tomate.

<sup>1084</sup> Antonio Pigafetta, *op. cit.*, p. 75.

habitants du vice-royaume, ce qui fit écrire à Francisco de Ajofrin que...*matan cochinos todos los días*<sup>1085</sup>.

Ces deux approches se rejoignent à Acapulco et nous permettent d'expliquer pourquoi nous pensons que la *cochinita rellena* a autant d'influence espagnole que philippine. Dans sa recette, se combinent entre autres le poivre et la cannelle, deux épices appréciées, la pomme de terre d'origine péruvienne, et les carottes qu'amenèrent les Espagnols. Et sa cuisson très lente se fait dans un four sous terre, qui peut avoir son origine dans les sociétés tant précolombiennes que philippines.

Pour le riz, malgré son origine asiatique, il n'arriva pas par le galion de Manille mais fut apporté à la Nouvelle Espagne par les Espagnols au XVIème siècle. Les arabes l'introduisirent en Espagne avec la canne à sucre, de la même origine. Hernán Cortés débuta la culture du riz et de la canne à sucre sur l'actuel Etat de Morelos, partie des terres de son marquisat. Pigafetta nous explique la manière de préparer le riz dans l'Archipel: après avoir versé dans la casserole ...*el agua, y el arroz abundantísimo, desproporcionado; dejan que este hierva, hasta que, sin agua, tórnese duro, y extraen esa masa solida a pedazos*<sup>1086</sup>; on retrouve ainsi la *morisqueta*<sup>1087</sup> qui est consommée en Chine, au Japon, aux Philippines, et à Acapulco, comme dans les régions des côtes et de la *Montaña* de Guerrero et d'autres endroits du Mexique comme au Michoacán.

Une autre manière coloniale de préparer le riz était en *atole*, ou en en faisant l'excellente *horchata*: l'une se sert chaude et l'autre froide, mais les deux comportent de la cannelle.

Au XVIIème siècle, les tamariniers<sup>1088</sup> faisaient déjà partie du paysage d'Acapulco, il y en avait dans la cour intérieure du couvent de Nuestra Señora de Guía, le galion qui les avait amenés de Manille s'amarrait aux troncs de deux d'entre eux, et on les connaissait en ville. Car depuis 1584, selon Oropeza Kerese, on les rencontrait dans le port. Domingo Fernández de Navarrete les dénomma les *celebres tamarindos reales*, et comme Francisco de Ajofrin, mentionna leurs qualités thérapeutiques. Durant la Colonie, on avait l'habitude de préparer une eau fraîche avec ce fruit. Jusqu'à ce jour, on fait une pâte à base de tamarin, de sucre ou de sel, appelée pulpe de tamarin, qui est devenu un des bonbons traditionnels du port.

---

<sup>1085</sup> Francisco de Ajofrin, *op. cit.*, p. 89.

<sup>1086</sup> Antonio Pigafetta, *op. cit.*, p. 109.

<sup>1087</sup> RAE. *Morisqueta*: Riz cuit à l'eau sans sel.

<sup>1088</sup> *Tamarindus indica*: par *indica*, on pourrait croire qu'il est originaire d'Inde, mais en réalité, il provient d'Afrique tropicale et pousse de manière sauvage partout au Soudan. Il semble qu'à partir d'Inde, il arriva en Perse et chez les arabes qui lui donnèrent le nom de *tamar hindi*, donnant son nom commun et générique.



Fig. 84: Différentes saveurs de pulpe de tamarin. Marché des bonbons typiques à Acapulco. Collection personnelle.

La cuisine régionale de l'Etat intégra aussi le tamarin dans ses boissons, froides comme on la consommait au XVIIème siècle, ou en *atole*, boisson préhispanique à base de maïs moulu à laquelle on ajoute de l'eau, du sucre roux ou *piloncillo*, et enfin le tamarin pelé et dénoyauté, servie chaude.

Selon Maximino Martinez, la mangue<sup>1089</sup> de Manille, originaire de Ceylan, d'Inde et de Malaisie, fut introduit au XVIIème siècle à la Nouvelle Espagne, et les premières plantations commencèrent à Córdoba Veracruz. José Pasta Tagliabue et Silvio Zavala confirment que ce délicieux fruit arriva par le galion de Manille, et devint en raison de sa facilité d'adaptation l'un des arbres fruitiers les plus répandu dans le pays.

Nous avons évoqué le cocotier pour son importance pour Acapulco et sa relation avec les *indios chinos* quant à sa culture et son usage au XVIIème siècle, mais nous pouvons y revenir pour montrer que les coutumes d'antan, importées par le Galion de Manille, forment une partie de la vie quotidienne d'Acapulco et du pays. De la même façon que le tamarin, le cocotier était apprécié pour ses vertus curatives et était utilisé pour soigner les blessures : l'huile, comme le note Pigafetta aux Philippines, servait aussi autant pour s'arranger et pour la coiffure que pour la cuisine. De la sève du cocotier, la *tuba*, on fabriquait en plus du vin de cocos le *charape*<sup>1090</sup>, et le vinaigre.

La noix de coco était utilisée pour fabriquer les fameux vases *chocolateros*, décorant leurs parois extérieures *con motivos geométricos aves y flores*<sup>1091</sup>. Pour l'*arriería*, son usage fut très important : avec la fibre de l'écorce de coco, on fabriquait le *sudadero* avec lequel on

<sup>1089</sup> RAE. *Mango*: du tamil *mānkāy*. Arbre de la famille des Anacardiacees.

<sup>1090</sup> *Charape* : boisson aigredouce et enivrante, préparée avec de la *tuba* et du *piloncillo*, le sucre brun. Dans Virginia González Claverán, *op. cit.*, p. 96.

<sup>1091</sup> Deborah Oropeza, *op. cit.*, p. 159.

protégeait le dos des bêtes de somme ou du cheval ; et finalement avec les feuilles, on fabriquait les toits de *palapa*, mot d'origine philippine si utilisé en espagnol qu'on en oublie l'origine réelle.

Jusqu'à ce jour à Acapulco, l'eau de coco se boit, et on dit qu'elle est utile pour se déparasiter à jeun. La *tuba* est encore fabriquée, seulement en petites quantités, car sa fabrication tue le palmier. On continue à faire un *atole* de coco qui intègre dans sa recette une autre épice en provenance des Moluques et des Philippines, la cannelle, ainsi qu'un gâteau au lait, au sucre et à la pulpe de cocos, appelé la *cocada*, recette de bonnes sœurs du XVIIème siècle qui par ailleurs confectionnaient de la confiture de cocos qu'elles envoyaient aux communautés de religieux<sup>1092</sup>.



Fig. 85: *Cocada*. Marché des bonbons typiques à Acapulco. Collection personnelle.

Si la culture du cocotier au Mexique<sup>1093</sup> est l'une des plus importantes au monde, ce sont les états mexicains de Guerrero, de Colima et de Tabasco où il y a le plus de palmeraies. Rappelons que ce fut au port de Salahuá à Colima qu'arriva pour la première fois la noix de coco à bord du navire d'Álvaro de Mendaña lors de son retour des îles Salomon vers le Pérou.

## 2.5. Les chats.

Pigafetta raconte que lorsqu'ils naviguèrent durant trois mois à travers le Pacifique, manquant de viande et de biscuit frais, la faim les obligea à manger les rats, dont le prix à l'unité

---

<sup>1092</sup> HERNÁNDEZ SERRANO, Federico, «México, sus dulces confituras y ambrosias», *Artes de México*, 1969, XVI, n°121, p. 14.

<sup>1093</sup> Bien que son origine géographique soit encore objet de débat, puisque en raison de sa dispersion, on ne dispose pas d'origine sûre.

atteignit un demi-ducat. A son passage par les îles de l'archipel de San Lázaro, Pigafetta se rendit compte que les indigènes avaient des chats dans leurs maisons.

Outre le fait qu'ils considéraient les chats comme des animaux de bon présage, les marins japonais pensaient qu'ils étaient capables d'alerter de la tempête par leurs miaulements divers<sup>1094</sup>.

Le manque d'information relative à la perte de soies et de textiles autrement que par l'humidité nous pousse à confirmer que, au contraire du voyage de Magellan, le galion de Manille n'avait réellement pas de rats à bord et il est probable que la présence de chats, inexistant à ce moment-là sur les autres navires de la flotte, empêcha que les rats embarquent clandestinement. Les Officiers Royaux rapportaient au XVII<sup>ème</sup> siècle que les soies, les cotons et les autres textiles qui arrivaient de Manille, les voiles des bateaux, étaient pourris par l'humidité, mais pas rongés par les rats<sup>1095</sup>: il devait y avoir beaucoup de chats dans la ville et dans les *Almacenes Reales* d'Acapulco pour éloigner la menace endémique de tous les ports.

Selon José Manuel López Victoria, avant les travaux de l'actuelle jetée, il y avait à Acapulco une plage nommée *la playa del Gato*, maintenant disparue<sup>1096</sup>.

L'ensemble de ces informations nous confirme l'arrivée des chats, car le mole se trouve où le galion de Manille jetait l'ancre. On pourrait ainsi dire que les ancêtres des chats d'Acapulco furent originaires des Philippines.

Dans ce chapitre final, nous avons cherché quels furent les domaines plus précis et pratiques dans lesquels s'inséra l'influence d'Extrême-Orient, véhiculé par le galion de Manille au XVII<sup>ème</sup> siècle. Cette influence toucha les domaines de la subsistance journalière, les plus communs, qui, grâce à leur simplicité, lui permirent de se projeter ensuite dans toute la Nouvelle Espagne. Les coutumes mexicaines furent modifiées en grande partie avec l'arrivée des Espagnols; l'importation d'esclaves noirs contribua aussi, certes en moindre mesure, à transformer certaines pratiques. Mais les influences philippine, japonaise, ou d'autres pays d'Extrême-Orient, surtout de Chine, allèrent plus loin que modifier le côté pratique des choses: elles apportèrent une touche d'exotisme, de raffinement, sophistiquèrent le goût des

---

<sup>1094</sup> Romero Giordano, *op. cit.*, p. 13.

<sup>1095</sup> AGI. Contaduría, 902, desde 4-XII-1609 hasta fin octubre-1610/Caja de Acapulco. Cuentas de Real Hacienda.

<sup>1096</sup> José Manuel López Victoria, *op. cit.*, p. 82. Dans: Leyendas de Acapulco.



Novohispanos. La Nouvelle Espagne sut bien profiter des apports de l'Orient qui enrichirent et embellirent sa culture.

Ainsi, les soies, le chargement principal du galion, habillèrent les riches Novohispanos et les rapprochèrent de leurs pairs d'Espagne. En simples fils, dans les blouses, ou dans les *rebozos*, elles se combinèrent avec le coton auparavant réservé à la noblesse aztèque, et aux nouveaux textiles introduits par les Espagnols, et même les classes défavorisées de la Nouvelle Espagne purent acquérir cette marchandise synonyme de luxe, en s'en inspirant pour créer ses jolis costumes qui sont aujourd'hui l'orgueil du Mexique.

Pour les laques, les paravents et la céramique, objets de la maison utilisés autant comme ustensiles que comme partie du mobilier, on associa dans leur création les connaissances artistiques locales aux espagnoles, et dans ce cas spécifique aux chinoises et aux japonaises. La recette est identique: entremêlées et unies, elles vont donner un style artistique unique, le Novohispano.

Déjà enrichie par l'apport espagnol, la cuisine préhispanique se transforma en une des meilleures et plus populaires du monde<sup>1097</sup> grâce à la contribution des épices qui arrivèrent par le galion de Manille. Le cocotier, le tamarinier et le manguier de Manille, arbres qui traversèrent aussi le Pacifique, s'enracinèrent tant dans les coutumes mexicaines que s'il n'y avait pas le nom de Manille on oublierait que ces espèces végétales n'appartenaient pas initialement à la flore mexicaine.

Plus de trois sociétés s'unirent à la Nouvelle Espagne, donnant naissance au Novohispano qui hérita de l'esprit d'acceptation, de la flexibilité, et de l'aptitude des indigènes, de l'audace des Espagnols, de la force des noirs, de la subtilité des Chinois, et de la beauté des Malais. Le climat d'ouverture dans lequel se développa cet individu fut alimenté par un formidable échange commercial international, à travers le Pacifique avec le galion de Manille et l'Atlantique avec les galions de la *Flota*. Les nouveaux courants culturels entrèrent comme un torrent dans le vice-royaume et le nouvel homme, à l'esprit ouvert, assimila ces échanges et les réinterpréta de façon admirable.

Ainsi, Acapulco, à travers sa population, fut le creuset d'une lente, profonde, puissante et continue transculturation, donnant naissance à une nouvelle identité, à un nouvel homme,

---

<sup>1097</sup> Récemment convertie en Patrimoine immatériel de l'Humanité par l'UNESCO (2010).



attiré par les nouveautés esthétiques, vestimentaires, culinaires, dont la pérennité durant les siècles suivants nous confirme la force initiale.

\*  
\*      \*

## CONCLUSION

Le souhait de la Couronne de s'implanter en Extrême-Orient signifia d'énormes efforts, demanda volonté et ténacité aux différents niveaux impliqués dans l'ensemble de l'entreprise espagnole des Philippines. Avec la découverte de la *tornavuelta* si désirée depuis Manille et le mouillage du San Pedro dans la baie d'une *alda de pescadores*, d'un port endormi après le relatif intérêt d'Hernán Cortés, le frère augustin Andrés de Urdaneta distingua Acapulco par la valeur intrinsèque de sa localisation et les qualités de sa rade, mais non par les caractéristiques d'une ville de fait encore inexistante.

Que de chemin parcouru en cent ans! Acapulco eut à se transformer non seulement en port base du galion de Manille, ce vecteur d'union, de rapprochement et de soutien à l'Archipel, mais aussi en un lieu où se déroulait la foire la plus importante de son temps. Elle vit ainsi sortir son destin de l'obscurité pour s'élever à la renommée de niveau mondial.

La suprématie d'intérêt que la Couronne donna aux Philippines par rapport à l'ensemble de ses possessions et le besoin de sécuriser ce précieux bastion dépendant de la Nouvelle Espagne depuis 1573 et situé au cœur du commerce d'Orient, entraînèrent la décision du vigoureux gouvernement de l'Empire espagnol de s'installer soudainement dans le hameau d'Acapulco selon les mêmes principes qu'il avait déjà utilisés dans la capitale et les grandes villes de la Nouvelle Espagne.

Ainsi, le pouvoir administratif s'y établit et la *Hacienda Real* fut chargée d'organiser les mouvements de biens et les transactions afin de collecter le maximum possible de richesses au profit de la couronne espagnole en butte à un fort besoin de financement en Europe. Ce mandat confirma Acapulco dans sa qualité de base à partir de laquelle était envoyée la logistique nécessaire pour mener à bien l'entreprise espagnole aux Philippines, connue sous le nom de « *situado* », c'est-à-dire l'aide financière, et de « *socorro* » constitué par les fonctionnaires de gouvernement, d'église, les soldats, ainsi que les moyens demandés d'administration à administration, mais aussi comme plateforme d'échange avec Manille, unique sur la côte américaine du Pacifique, nonobstant le désir et les manœuvres du Pérou, vice-royaume richement doté d'argent et intéressé par le fructueux commerce international de marchandises d'Extrême-Orient.

S'appuyant sur cette structure administrative, la Couronne se servit largement d'Acapulco pour confirmer sa préférence pour les intérêts des commerçants de Séville et de Cadix par rapport à ceux de la Nouvelle Espagne et des Philippines qui profitaient de l'essor croissant du commerce avec Manille. En même temps, elle limitait la fuite d'argent américain, en

particulier vers la Chine, qui vidait les *Cajas Reales* du précieux métal et empêchait de mener à bien les guerres contre ses homologues européens. Néanmoins, selon notre hypothèse et en nous appuyant sur l'irrégularité des voyages du galion durant le siècle que nous étudions et sur les problèmes et catastrophes qui frappèrent les Philippines durant ces cent ans, nous pensons qu'il y eut effectivement une grande évacuation d'argent mais qu'une partie de l'argent de contrebande a dû rester dans les Îles. Pour des raisons pratiques, tant le marchand espagnol que le *sangley* qui vivaient à Manille ont dû être forcés à reconstruire leur maison lorsqu'ils la perdirent dans l'un des nombreux tremblements de terre, et considérant le sentiment religieux de l'époque qui formait aussi partie de l'idiosyncrasie des *Manileños*, il nous paraît presque impossible qu'une partie de cet argent n'ait pas été utilisée comme dons, par exemple pour réparer les églises, les hôpitaux, les couvents, les œuvres pieuses etc.... Nous ne pouvons pas cesser d'entendre les cris de détresse lancés par la ville de Manille durant tout le XVII<sup>ème</sup> siècle.

Cependant, la duplicité de langage tenu par le Roi et les instances de décision de la Couronne rencontra un formidable terrain d'expression et aboutit à l'établissement d'une double hiérarchie qui rendait responsables le vice-roi de la Nouvelle Espagne en ce qui concernait la légalité des opérations commerciales, et le Gouverneur des Philippines pour leur efficacité. En conséquence, Acapulco se transforma en un lieu de conflits résultant des différences entre la réglementation et la pratique du commerce, ce qui créa deux systèmes marchands dépendant l'un de l'autre: le premier, légal, respectait les directives et remplissait la *Caja Real*, le second, la contrebande, permettait l'enrichissement des particuliers. Cette attitude illégale aurait pu être évitée si la Couronne avait accepté officiellement certaines dérogations, proposées par les commerçants des Philippines, de la Nouvelle Espagne et du Pérou. Mais elle ne le comprit pas, et loin de chercher la concertation, elle utilisa Acapulco pour que ses inflexibles *visitadores* éclaircissent la turbidité de cette activité. Malgré les pressions, la contrebande devint une nécessité pour le commerce, obligeant l'Espagne à l'accepter de manière à éviter le risque d'une paralysie complète et la mort de son entreprise en Extrême-Orient.

Le pouvoir militaire fut le second moyen que la Couronne mit en place à Acapulco, utilisant ce port comme le centre d'un dispositif, chaque fois plus complexe et compétent, de dissuasion et de protection contre les nombreux prédateurs qui cherchaient à s'emparer du galion. Après les débuts difficiles à cause du manque de moyens, d'une mauvaise organisation et d'absence de volonté, Acapulco fut finalement dotée d'une capacité de

défense qui lui permit d'établir et de faire respecter le niveau de sécurité adéquat dans les baies et sur les côtes du Pacifique de la Nouvelle Espagne.

Solidaire du rêve messianique de la couronne espagnole, Acapulco se prêta aussi comme point de départ pour l'évangélisation de l'Extrême-Orient et comme sas de filtrage afin d'éviter l'entrée d'idées subversives à la Nouvelle Espagne. Dans le domaine de la religion, se développa dans le port le même phénomène de duplicité caractéristique des pratiques coloniales d'alors. Acapulco devint le terrain d'action du grand négoce de la papauté en partenariat avec la couronne d'Espagne. La mise en place des deux facettes d'une même stratégie par les deux grandes puissances, l'une temporelle et l'autre spirituelle, qu'elle soit ouvertement décidée ou sous-entendue par les deux associées, est manifeste dans le laboratoire appelé Acapulco. Le principe employé était simple: la religion justifiait la domination sur les autres peuples et devenait un moyen de sujétion. Ainsi, s'installa le curé *beneficiado*, à la fois homme d'église et parfait homme d'affaires, faisant en sorte, avec le consentement de Rome, que la religion se conduise en accord avec les intérêts de la Couronne. D'un autre côté, dans le même Acapulco arrivèrent les missionnaires, les soldats de Rome, qui partirent aux Philippines avec la bénédiction du Roi pour enraciner, comme dans l'Amérique espagnole, le modèle défini par l'Espagne dans sa politique mondiale, c'est-à-dire un homme stéréotype dans sa langue et sa religion. Néanmoins, il faut reconnaître qu'aux Philippines ne se répéta pas l'expérience de la cruelle conquête d'Amérique, précisément à cause de la vigilance de ces religieux.

L'établissement de ce pouvoir tripartite nécessaire au XVIIème siècle pour affirmer toute autorité temporelle eut comme conséquence l'importante transformation de la ville. Devant répondre favorablement aux ambitions royales par des réalisations pratiques, Acapulco se vit dans l'obligation de développer les capacités nécessaires pour aider, au moins, à la construction de moyens maritimes et à la réparation des navires, de soutenir l'ensemble des personnes réunies par la présence intermittente du galion de Manille, et finalement de rendre possibles les transactions commerciales qui se dénouaient durant la foire. Ainsi, les voies d'accès à Acapulco furent peu à peu améliorées, l'architecture de la ville suivit le plan générique espagnol, adapté pour diminuer les risques de fraude au fisc, et les capacités hospitalières, développées par les frères *hipólitos*, offrirent leurs services tant aux voyageurs qu'aux *vecinos* de cette ville insalubre.

Ces profondes évolutions eurent un effet très important sur la redistribution de la pyramide sociale, modifiant encore plus le système des *encomiendas* pour le remplacer par une organisation s'appuyant surtout sur le pouvoir commercial et les bénéfices. En raison des avantages exorbitants initialement octroyés par la couronne espagnole, le statut d'*encomendero*, hérité de la Conquête, fut peu à peu supprimé par différentes modifications juridiques. L'abaissement de leur condition sociale poussa les anciens *encomenderos* à s'impliquer dans les affaires du galion de Manille. D'un autre côté, les Espagnols de l'élite d'Acapulco ne laissèrent pas passer la fabuleuse opportunité de ce marché international, et un peu plus tard ils s'y insérèrent, que ce soit comme fournisseurs du galion ou des bureaux gouvernementaux, acheteurs ou agents commerciaux qui prêtaient leurs services aux principaux marchands des villes de la Nouvelle Espagne. Il est probable que ce furent les raisons qui poussèrent les Officiers Royaux à utiliser la même dénomination d'*encomendero* pour désigner ces personnes qui travaillaient par *encomienda*. Le dynamisme créé par l'arrivée du galion de Manille amena tant de prospérité à Acapulco que cela permit à la minorité élue de créer ou de renforcer les liens, que ce soit à l'extérieur du port ou dans la ville même, qui les favorisaient pour recevoir des concessions comme des terres, des fonctions de magistrats ou des postes gouvernementaux.

A cause de sa fonction de terminal par lequel tout devait circuler et du luxe des marchandises orientales vendues à des prix qui défiaient toute concurrence, Acapulco et sa foire devinrent des enceintes où de nombreux intérêts transformèrent la population locale, tout comme celles de la Nouvelle Espagne et de l'Amérique espagnole en leur ensemble. Les commerçants préférèrent investir l'argent mexicain dans le commerce du galion de Manille car sa rentabilité était plus forte que celle obtenue dans l'échange effectué en Atlantique avec la *Flota*. De même, l'argent des mines permit à l'élite du vice-royaume d'acquérir ces fines marchandises par lesquelles elle exprima ses aspirations de reconnaissance et de dignité que l'impavide Espagne lui refusait, et de faire ressortir le besoin de séparation entre les castes de cette société coloniale.

Par ailleurs, la richesse générée à la foire d'Acapulco par le transit des marchandises et des personnes modifia la composition des couches basses de la population. De même que dans les autres ports après la Conquête, la peste avait vidé Acapulco de sa population autochtone, et comme le fit l'ensemble du vice-royaume, l'esclavage y fut pratiqué pour retrouver cette main d'œuvre si utile aux Espagnols. Ainsi dans un premier temps, Acapulco vit s'établir la population noire, pour donner ensuite cours à un virage social par le développement d'une

population mulâtre. Dans le dernier quart du XVIème siècle, l'entreprise des Philippines étant établie, un nouveau changement débuta avec l'importation d'esclaves *chinos* par le galion de Manille, activité qui dura tout le XVIIème siècle. La participation des esclaves à la vie commerciale du port, autorisée ou tolérée, leur permit d'acheter leur liberté par voie légale.

En somme, la foire d'Acapulco paraît avoir été la manifestation d'un grand échange commercial digne de notre globalisation moderne. De cet ensemble mercantile du XVIIème siècle qui réunissait les marchands de Manille, de Nouvelle Espagne ou du Pérou, nous percevons une grande énergie, un effort de communication, une capacité de coopération et un réseau complet d'interdépendances qui embrassaient les deux continents. Malgré l'éloignement, les délais et les difficultés, tous les participants comprenaient que le but était réalisable si on profitait de la demande du marché captif de l'Amérique espagnole en la satisfaisant, et c'est pour cette raison que la portée du marché fut aussi grande. Car face à cette attitude novatrice vis-à-vis du commerce, on rencontrait la volonté de la couronne espagnole qui cherchait avant tout à enrichir la métropole par l'exploitation de ses colonies, imposant des taxes élevées et appliquant une politique économique protectionniste par laquelle elle obligeait à consommer les produits de la Péninsule, beaucoup plus chers et de moins bonne qualité que celle des marchandises d'Orient. Malgré le succès commercial du galion de Manille à Acapulco et en dépit de l'importance de la fréquentation à la foire, cette nouvelle vision du commerce international ne traversa pas l'Atlantique et resta limitée à un ensemble économique jugé de second niveau par la Couronne: la Nouvelle Espagne. Mais une fois l'échange établi, il fut difficile et impossible de l'arrêter. Les modalités du commerce utilisées à la foire d'Acapulco au XVIIème siècle continuèrent jusqu'en 1815.

Acapulco fut ainsi le pôle américain d'un bâtiment transporteur de trésors, à l'aller comme au retour. A partir de Manille, le galion parcourait la ligne transpacifique, la plus longue et la plus difficile de son temps, contre vents et marées, exposé à la maladie, confronté à la mort, et faisait l'impossible pour arriver une fois par an avec ses luxueuses et très fines marchandises et entrer, radieux, dans le port. A son retour, il partait d'Acapulco pour réaliser un voyage moins hasardeux mais attendu avec anxiété par les *Manileños*, comme par les pirates. Dans ses entrailles, il apportait le métal précieux, l'argent extrait des gisements à coups de barres à mine, extirpé et travaillé avec la sueur et le sang des indigènes et des esclaves novohispanos ou péruviens, et, bien riche, faisait l'impossible pour arriver une fois l'an à Manille.

Ce fragile mais très précieux fil, à la fois matériel et immatériel, enlaça deux continents, et Acapulco fut au XVII<sup>ème</sup> siècle un espace de convergence humaine. Plus que dans d'autres cas généralement rencontrés au moment de la colonisation, pendant lesquels seulement deux cultures, deux peuples, deux ensembles se rencontrent et définissent certaines affinités, Acapulco fut le réceptacle de nombreuses populations différentes qui apportèrent chacune leur culture. Malgré la brièveté de la présence du galion et de la foire qui s'en suivait, tous ceux qui se rencontraient, de passage ou un peu plus sédentaires, étaient de fait unis par la difficulté du chemin qu'ils venaient de parcourir, comme de celle du trajet à venir. Rien n'était facile, pas même la vie quotidienne à Acapulco, tout était risqué, et chacun le savait, voyageurs et habitants, riches ou pauvres, libres ou esclaves.

Concentrons-nous sur la condition de la population de l'Acapulco du XVII<sup>ème</sup> siècle, de celle qui ne pouvait fuir ni les chaleurs ni l'insalubrité du port. Ces habitants, résultant du déplacement consenti ou non de leurs pères, créèrent de nouveaux mélanges, donnèrent naissance à un individu dans lequel s'exprimaient plusieurs cultures qui se manifestent dans sa physionomie et sa vie quotidienne: l'*acapulqueño*. Nous pensons qu'il était intéressant d'utiliser ce vocable, même s'il est probable qu'il n'existait pas alors: nous l'avons employé avec la volonté de faire remarquer cet homme nouveau qui naquit précisément au XVII<sup>ème</sup> siècle, produit des convergences multiculturelles venues par l'Atlantique, et, dans le cas d'Acapulco, d'Extrême-Orient par le galion de Manille. Cet homme ne put réclamer à l'Espagne la reconnaissance de sa condition parce qu'il n'existait pas encore comme être humain. Il ne se couvrit pas du luxe pour égaler d'autres. Egaler qui? Les Novohispanos? Parce qu'il manquait de tout, c'est là, dans l'immatériel, que la rencontre des populations, des modes de vie distincts venus des quatre points cardinaux de la planète, joua un rôle essentiel en léguant aux noirs, aux mulâtres, aux *indios chinos*, véritables habitants du port d'Acapulco, les sentiments d'orgueil, d'ambition et de peur qui très probablement constituèrent une sorte de ciment social qui renforça leur communauté et les distingue encore aujourd'hui.

De nombreux traits et caractéristiques extérieures furent assimilés par les populations locales, avec un fort taux de pénétration en raison de l'attraction créée par la nouveauté et la rareté. Au XVII<sup>ème</sup> siècle, le transfert par osmose est franc dans les différents domaines que les générations pouvaient se passer de l'une à l'autre, par exemple dans la façon de s'habiller, dans l'emploi des plantes inconnues et les techniques de leur culture et de leur exploitation, dans la construction de la maison, dans la cuisine. La possibilité de concrétiser ses aspirations



restait ancrée tout au long de l'année dans l'esprit de l'*acapulqueño*, se traduisant par l'appropriation de pratiques et de goûts orientaux, par leur insertion dans les manières de vivre à Acapulco. C'est ainsi que le vêtement, le paysage côtier et la cuisine traditionnelle se modifièrent à travers le temps. L'assimilation intime de ce qui venait de l'extérieur permit de faire naître, par introductions et étapes successives, un nouveau goût, considéré par la suite comme typique de la région, qui continue à exister aujourd'hui.

Effectivement, si parmi ses multiples fonctions nous considérons Acapulco comme le propagateur de la culture espagnole ou novohispana vers les Philippines, la Chine ou d'autres pays d'Extrême-Orient, c'est aussi le récepteur de l'influence orientale, bien que son rôle officiel se limitât au marché des marchandises provenant d'Orient. Pour cette raison, en matière de culture, Acapulco est seulement un étal de foire et non un créateur d'art comme le furent d'autres villes situées à proximité, ou de Nouvelle Espagne. Les raisons de ce désintérêt se trouvent dans le climat, dans son accès difficile par la terre, et dans sa proximité avec la capitale du vice-royaume.

Les soies, les porcelaines, les épices, les esclaves, toutes ces marchandises de luxe qui avaient été à l'origine de disputes, de guerres, de découvertes, et d'une nouvelle ère, s'échangeaient à Acapulco. Des histoires fabuleuses propagèrent le dynamisme de ce port qui, sans Manille au XVII<sup>e</sup> siècle, ne serait jamais entré dans le mythe du *primer emporio del mar del Sur y escala de la China*<sup>1098</sup>.

\*

\*        \*

---

<sup>1098</sup> Giovanni Francesco Gemelli, *op. cit.*, p. 7. Dans: *Viaje a la Nueva España*.

# ANNEXE

## RÉCAPITULATIF DES VOYAGES DU GALION DE MANILLE

ANNEXE 1 : 1600-1635

ANNEXE 2 : 1635-1665

ANNEXE 3 : 1665-1700

*Les données contenues dans les tableaux sont sujettes aux incertitudes des dates réelles de départ : normalement le galion appareillait de Manille fin juin ou début juillet, arrivait à Acapulco à la fin de l'année ou au début de l'année suivante, et le retour était entamé vers Pâques pour arriver début juin à Manille. L'aspect décousu du programme exécuté est révélateur en fait des nombreuses difficultés et tâtonnements de tout le XVIIème siècle qui seront lissés dans un programme montrant beaucoup plus de répétitivité au XVIIIème siècle.*

### Légende

Carré **VERT** : Voyage dans l'année.

Carré **ROUGE** : *Arribada* pendant l'année

Carré **BLEU** : Voyage pendant l'année avec un bâtiment de remplacement à partir d'Acapulco ou de Manille.

Carré **NOIR** : Naufrage

Bloc gris : année sans aucun galion.

RECAPITULATIF DES VOYAGES DU GALION DE MANILLE AU XVIIème siècle. Première période : 1600 - 1635

GALIONS	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35			
Santa Margarita *	█																																						
San Jerónimo *																																							
Galion	█		█		?																																		
Santiago el Mayor	█								█																														
Santo Tomas		█																																					
Nta. Sra. de los Remedios		█		█				█								█																							
San Ildefonso		█																																					
Nta. Sra. de la Antigua		█											█																										
San Francisco *		█					█		█	█																													
Santa Potenciana		█																																					
Nta. Sra. del Rosario *			█													█								█															
San Antonio de Padua *			█		█																																		
Espíritu Santo				█		█		█													█																		
Jesús María				█																																			
Galion				█																																			
San Pedro y San Pablo																																							
Santiago																																							
Santa Ana																																							
San Andrés																																							
San Antonio de Padua *																																							
San Pedro																																							
Nta. Sra. de Guía																																							
Nta. Sra. de Guadalupe																																							
Ángel de la Guarda																																							
Santa Margarita *																																							
San Joseph																																							
San Juan Bautista																																							
San Jacinto																																							
San Nicolás																																							
Nta. Sra. de Atocha																																							
San Jerónimo *																																							
San Luís																																							
San Raymundo																																							
Santísima Trinidad*																																							
San Ignacio																																							
Capitana																																							
Almiranta																																							
Sta. María Magdalena																																							
San Francisco *																																							
San José																																							

Une première partie d'une vingtaine d'années montre l'emploi de beaucoup de bâtiments avec de nombreuses années blanches(6). Dans la deuxième partie, le nombre de bateaux employés diminue fortement ainsi que celui des accidents de mer (taux de réussite de voyages en forte augmentation).

RECAPITULATIF DES VOYAGES DU GALION DE MANILLE AU XVIIème siècle. Deuxième période : 1636-1665

Galions	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	
Almiranta	■																														
Capitana	■																														
San Juan Bautista		■																													
Capitana		■					■																								
Concepción *			■			■																									
Galion			■			■																									
San Ambrosio				■		■																									
Nta Sra de la Limpia Concepción					■	■																			■				■		■
Capitana								■																							
Almiranta						■																									
San Luis Rey de Francia									■				■	■																	
Buen Jesús										■																					
Nta Sra de la Encarnación										■				■	■																
Nta Sra de Guía											■				■																
San Francisco Javier*																															
San Diego																■															
Nta Sra de la Victoria																															
San Joseph																															
Galion																															
Aviso																															
San Sabiniano																															

La rentabilité unitaire des bâtiments semble diminuer car beaucoup ne font qu'un seul voyage  
Il y a beaucoup d'années blanches (12) et beaucoup d'accidents de mer après le milieu du siècle.

RECAPITULATIF DES VOYAGES DU GALION DE MANILLE AU XVIIème siècle. Troisième période : 1665-1699

Galions	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99			
San Joseph	■																																				
Nta Sra del Buen Socorro		■			■																																
San Diego *			■		■																																
Nta Sra de la Limpia Concepción			■																																		
Galion				■					■																												
Capitana						■			■																												
Almiranta						■				■																											
San Telmo							■			■			■		■	■		■	■																		
San Antonio de Padua							■				■			■																							
San Diego *								■																													
Santa Rosa												■			■		■																				
Galion																																					
Santo Niño y Nta Sra de Guia																																					
Santo Tomas																																					
Santo Christo de Burgos																																					
Patache																																					
Santa Rosa																																					
Capitana																																					
Almiranta																																					
San Jose																																					
Aviso																																					
El Nombre de Jesús																																					
Nta Sra de la Limpia Concepción																																					
Nta Sra del Rosario/ San Francisco Javier/ Santa Rosa																																					

Un rythme sur trois ans se fait jour. Les accidents ou pertes sont beaucoup moins nombreux. Il n'y a que 3 années blanches. Les bateaux font plusieurs voyages avant d'être remplacés. On se rapproche de l'emploi du même galion qui fait l'aller et le retour dans la même année.

Annexe 4 : Tableau comparatif de pièces d'artillerie du XVIIème siècle, représentant l'armement du galion de Manille.

Type	Taille	Projectile associé	Lieu d'implantation	Divers
<i>Falconete</i> <sup>1099</sup> .	Pièce de petite artillerie; avait un canon de deux mètres de long.	Tirait des boulets de deux à cinq livres. On utilisait le même poids de poudre que celui du boulet.	En pontée, montés sur une fourche.	Lors du tir, la fumée gênait la visibilité.
<i>Pedrerros</i> .	De faible poids, comme les projectiles qu'il pouvait lancer.	Tiraient des boulets de pierre qui se fragmentaient au choc.	Canons giratoires de bordé.	
<i>Culebrinas</i> .	Canons de plus grande longueur. Ses projectiles avaient plus de vitesse et de portée mais ils étaient lourds et consommaient plus de poudre.	La portée maximale était de 4500 mètres, mais efficace à 400 et 300 pour la <i>media culebrina</i> ; à partir de ces distances, le boulet n'avait pas suffisamment de vitesse ni de précision.	Utilisé à bord.	
<i>Sacres</i> ou <i>cuartos de culebrina</i> .	Plus courts que les <i>falconetes</i> .	Artillerie qui tirait des boulets de 5 à 8 livres. Adrian Boot mentionne qu'un boulet de 5 livres utilisait 5 livres de poudre fine.	Plus légers, ils étaient préférés en mer.	Le boulet était efficace à 250 mètres.
<i>Medios sacres</i> .		Tiraient des boulets jusqu'à quatre livres.		De technologie plus récente, bien que rien ne le distinguât ni du <i>falconete</i> ni du <i>sacre</i> .
<i>Medios cañones</i> .		Boulets de 16 ou 20 livres.		

<sup>1099</sup> Armamento Naval. La artillería en los siglos XV- XVI – XVII.

# BIBLIOGRAPHIE.

## SOURCES.

### **AGI-Archivo General de Indias.**

Signatura: Contaduría.

Cuentas de Real Hacienda. Caja Real de Acapulco. Legajos: 901- 902- 903-904-905B.

Signatura: Audiencia de México.

Cartas de Virreyes. Legajos: 25-27-28-29-30-36.

Oficios. Legajos: 189

Nombramientos Oficiales Reales. Legajos: 453-454.

Empleos subalternos. Legajos: 455.

Signatura: Audiencia de Filipinas.

Gobierno:

Cartas y expedientes de gobernadores. Legajos: 7-8-9-12-17.

Cartas y expedientes de autoridades delegadas (civiles) filipinas “vistos” o resueltos en el consejo de presidentes, oidores y otros ministros de la Audiencia. Legajos: 12-15-20- 21-22 25-118-211.

Cartas y expedientes de cabildos seculares. Legajos: 27-28-44.

Cartas peticiones y expedientes de “personas seculares” vistos o resueltos en el Consejo. Legajos: 36-44-193.

Cartas y expedientes del arzobispo de Manila. Legajo: 75.

Cartas y expedientes de órdenes religiosas. Legajo: 79.

Hacienda.

Cartas y expedientes de oficiales reales y de otros ministros de Real Hacienda. Legajo: 31

Registros de oficio y partes. Legajo: 340.

Comercio y Navegación.

Arribadas. Legajo: 68.

Comercio entre Filipinas y Nueva España. Legajo: 203.

Sobre remisión de azogues a la Nueva España. Legajo: 212.

Signatura: Escribanía de Cámara de Justicia.

Pleitos de la Audiencia de México. Legajos: 172B-177B-186C.

Comisiones de la Audiencia de México. Legajos: 252A-260A.

Signatura: Mapas y Planos.

Mapas y Planos, Escritura Cifra, 31. "Carta original del Universal Señor del Japón, Hidetada Tokugawa (Minamoto Hidetada), al duque de Lerma, en la que autoriza a los navíos españoles procedentes de Nueva España a tocar puertos japoneses, dejando los detalles del asunto a los padres franciscanos Fray Alonso Muñoz y Fray Luis Sotelo, que llevan cinco armaduras japonesas de regalo".04-05-1610.

Mapas y Planos, Impresos, 34. "Puerto de Acapulco en el Reino de la Nueva España en el Mar del Sur"

Mapas y Planos, México, 106. 1712-11-07. "Mapa del Castillo y Puerto de Acapulco".

## **AGN-Archivo General de la Nación. México.**

Instituciones Coloniales:

Fondo: Indiferente Virreinal.

Filipinas. Cajas: 2660 Ex 16- 3350 Ex 28- 3504 Ex 29- 3855 Ex 3- 4252 Ex 12- 4976 Ex 006- 5247 Ex 064- 6441 Ex 092.

Marina. Cajas: 2260 Ex 16- 4873 Ex 35.

Cofradías y Archicofradías. Caja: 5383 Ex 76.

Real Caja. Caja 6530. Ex 101.

Fondo: Compañía de Jesús.

Jesuitas (064) Expediente Único, IV-50.

Fondo: Inquisición.

Inquisición (61). Volumen: 293 Ex 14 año 1613 - 368 Ex 116 año 1604 - 447 Ex 5 año 1662- 457 Ex 18 año 1655 - 616 Ex2 año 1671.

Fondo: Real Audiencia.

Indios. Contenedor: 13 vol. 23 Ex 14 año 1658 - 17 vol. 30 Ex 255 año 1689 - 18 vol. 13 y 18 año 1691. 17 vol. - 29 Ex 149 año 1686.

Fondo: Real Hacienda.



Archivo Histórico Hacienda (008).

Filipinas: vol. 600 Ex 4 año 1651 - Filipinas: vol. 600 Ex 19 año 1664.

Lista Infantería. Artillería y Gentes de Mar...: vol. 6 Ex.62 año 1641.

Hospitales: vol. 1408 años 1682-1696.

Tributos. Fianzas. Almonedas: vol. 1435 Ex 26 año 1640 - vol. 1437 Ex 44 y 45 año 1643.

Tierras (110). Contenedor: 089 vol. 163 Ex 1 año 1696 - 0066 vol. 122 Ex 3 año 1677-

1154 vol. 2774 Ex 8 año 1636 - 1417 vol. 3274 Ex 2 año 1652.

Fondo: Regio Patronato Indiano.

Bienes Nacionales (014). Volumen: 1028 Ex 26 año 1691- 34 Ex 2 año 1647.

Hospitales (054). Contenedor: 06 vol. 15 Ex 6 año 1691.

Fondo: Gobierno Virreinal.

Californias (017). Volumen: 26 Ex 66 año 1655.

Fondo: Colecciones.

Mapas, Planos e Instituciones (280). Aduana de Acapulco, 1627.

## **AEG- Archivo General del Estado de Guerrero.**

Archivo Histórico del Estado de Guerrero-AHEG.

Camino. AHEG. C.1/E.2/ f. 15-22. 1782. RM/PCE/V10-E1. 1782-87

AHEM/RM/POE/V10-E1. 1782-87

## **BN México- Fondo Franciscano.**

Ex n°1465 Año 1669-1675. Despacho del virrey Arzobispo fray Payo de Rivera 12-11-1674.

Expediente No. 1441.1 Registro de Papeles varios.

133/1678.7 Real Provisión.

1794. La reina Gobernadora.

Expediente No. 1465 Año 1669-1675. Carta de Juan de Zelaeta de 09601-1674.

## DOCUMENTS D'ÉPOQUE PUBLIÉS.

*Adición a la Ordenanza de Marina, que han de observar los navíos del Rey de las Islas Filipinas, en los Viajes al Reyno de Nueva España, Puerto de Cavite, y Acapulco, en la Carga. Fu Defgarga, y Regreffo.* Tomo II. Obra publicada de real orden, siendo Arandia gobernador de Filipinas. 1757.

AJOFRIN, Francisco de. *Diario del viaje que hizo a la América en el siglo XVIII el padre fray Francisco de Ajofrin*, México, Instituto Cultural Hispano Mexicano, 1964, p. 12-161.

ALCALA Y HENKE, Agustín. (1919) «Esclavitud de los negros en la América española». *Colección Clásicos Tavera [CD-ROM]*, vol. 7, serie II, Textos Históricos Afro-América, Madrid, MAPFRE, 1998.

ALCEDO, Antonio. *Diccionario geográfico-histórico de las Indias Occidentales o América es a saber, De los Reynos del Perú, Nueva España, Tierra Firme, Chile y Nuevo Reyno de Guatemala*, Madrid, Imprenta de Benito Cano, 1786, vol. I.

BAÑUELOS Y CARRILLO, Hieronimo. *Relation des Isles Philippines. A translation of Estado de las Islas Filipinas y sus conveniencias.* In, THEVERNOT, Melchisedec. *Relation de divers voyages curieux qui n'ont pas esté publiées...données au public par les soins de feu Melchisedec Thevernot.* Chez Tomas Moette. Paris, 1696, T I.

BLANCO WHITE, José. (1814) «Bosquejo del comercio en esclavos, y reflexiones». *Colección Clásicos Tavera [CD-ROM]*, vol. 7, serie II, Textos Históricos Afro-América, Madrid, MAPFRE, 1998.

CARDONA, Nicolás. *Descripciones Geographicas e Hydrographicas de muchas tierras y mares del Norte y Sur, en las Indias, en especial del descubrimiento del Reyno de la California echo contrabajo e industria por el capitán y cabo Nicolás de Cardona con orden del rey y Nuestro Señor don Felipe III, de las Españas.* Dirigidas: Al excelentísimo Señor don Gaspar de Guzmán, conde de Olivares, duque de San Lucar la Mayor, y sumiller de Corps de su Majestad Gran Canciller de las Indias.

CARRERA Y PRADO, Esteban de la. *Conversación familiar e interesante, dividida en quatro tiempos sobre el nuevo plan y método que se manda observar en el arrivo y despacho de los navíos de Filipinas conforme a las leyes de Indias, reglamentos y últimas disposiciones del superior gobierno de México / tomadas con acuerdo del Tribunal de la Visita General de Nueva España entre Dn. Estevan de la Carrera y Prado, del Orden de Calatrava, tesorero propietario y Dn. Manuel Alonso Portugués, contador interino, ambos oficiales reales de la ciudad y puerto de los reyes de Acapulco.* Ex libris real de la época de Carlos IV-Fernando VII. Ex libris ms. de Manuel José de Ayala. Siglo XVIII.

CASAS, Bartolomé, de las. *Los indios de México y Nueva España. Antología*, México, Editorial Porrúa S.A., 2004, p. 269. (Sepan Cuantos n°57).

*Colección de Documentos Inéditos Relativos Descubrimiento, conquista y organización de las antiguas posesiones de Ultramar: de las Islas Filipinas*, Tomo II. Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1886, p. 119-139.

CORTÉS, Hernán, *Cartas de Relación*, México, Porrúa, 1993, p. 330. (Sepan Cuantos; n° 7).

CUBERO SEBASTIÁN, Pedro. *Peregrinación del Mundo*, Madrid, Miraguano Ediciones/Ediciones Polifemo, 2007, p.435.

CHIRINO, Pedro. *Relación de las Islas Filipinas i de lo que en ellas an trabaiado los Padres de la Compañía de Jesús*. Manila, 1890, p.275.

FERNÁNDEZ DE NAVARRETE, Domingo. *The travels and controversies of Friar Domingo Navarrete, 1618-1686 / edited from manuscript and printed sources by J.S.Cummins*. Hakluyt Society, 1962,

FERNÁNDEZ DE NAVARRETE, Martín . *Diccionario Marítimo Español*, Madrid, Imprenta Real, 1831.

FERNÁNDEZ DE NAVARRETE, Martín . *Viajes de Colón*, México, Editorial Porrúa S.A., 1987, p. 351. (Sepan Cuantos; n° 521).

FERNANDEZ DE VILLALOBOS, Gabriel, Marqués de Varinas. *Estado eclesiástico, político y militar de la América o Grandezas de las Indias*. Fol. 243. Capitulo 30. El puerto de Acapulco.

FERRANDO, Juan. «Historia de los PP. Dominicos en las Islas Filipinas y en sus misiones del Japón, China, Tunk-King y Formosa». Libro II. Cuarto Periodo. Cap. III. p. 495. *Colección Clásicos Tavera* [CD-ROM], vol. 13, serie X, Obras Clásicas para la Historia de Manila, Madrid, MAPFRE, 1998.

FERRANDO, Juan. «Historia de los PP. Dominicos en las Islas Filipinas y en sus misiones del Japón, China, Tunk-King y Formosa». Libro IV. Periodo Undécimo. Cap. VII. p. 416-417. *Colección Clásicos Tavera* [CD-ROM], vol. 13, serie X, Obras Clásicas para la Historia de Manila, Madrid, MAPFRE, 1998.

FERRANDO, Juan. «Historia de los PP. Dominicos en las Islas Filipinas y en sus misiones del Japón, China, Tunk-King y Formosa». Libro V, Periodo Decimocuarto, Cap. IV, p. 87. *Colección Clásicos Tavera* [CD-ROM], vol. 13, serie X, Obras Clásicas para la Historia de Manila, Madrid, MAPFRE, 1998.

GAGE, Thomas. *Nuevo reconocimiento de las Indias Occidentales*, México, CONACULTA, 1994, p. 273.

GARCIA PALACIO, Diego, de. *Instrucción Náutica para Navegar. Por el doctor Diego García de Palacio del Colegio de su Majestad y Oidor en la real Audiencia obra impresa en México por Pedro Ocharte en 1587*. Ediciones Cultura Hispánica, Madrid, 1944, p.156. (Colección de incunables americanos siglo XVI volumen VIII).

GEMELLI CARERI, Giovanni Francesco. *A voyage to the Philippines*. Manila: Filipiniana Book Guild II, 1963, p. 172.

GEMELLI CARRERI, Juan Francisco. *Viaje a la Nueva España*, México, Antigua Imprenta de Murguía, 1927, p.326.

GEMELLI CARERI, Giovanni Francesco. *Viaje a la Nueva España*, México, UNAM, 2002, p. 216. (Nueva Biblioteca Mexicana, n° 29).

GRAU Y MONFALCÓN, Juan. *Mémoire pour le Commerce des Ifles Pilipines. Par Don Juan Grau y Monfalcón, Procureur des Ifles Philipines. Dedié a Don Juan de Palafox y Mendoza, Evêque de la Puebla de los Angeles. Relation de divers voyages curieux qui n'ont pas esté publiées...données au public par les soins de feu Melchisedec Thevernot*. Chez Tomas Moette. Paris, 1663.

GUIJO, Gregorio M. de. *Diario de Guijo*, Tomo I, México, Editorial Porrúa, 1953, p.286. (Colección de Escritores Mexicanos; n°64).

GUIJO, Gregorio M. de. *Diario de Guijo*, Tomo II, México, Editorial Porrúa, 1953, p.293. (Colección de Escritores Mexicanos; n°64).

HERRERA, Antonio de. *Historia General de los Castellanos, en las Indias y Tierra-Firme del Mar Océano*, Tomo I. Asunción del Paraguay, Editorial Guaraní, 1944, p. 82-85.

HERRERA y TORDESILLAS, Antonio de. *Historia General de los Hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra Firme del Mar Océano o "Décadas" de Antonio de Herrera y Tordesillas*. Tomo I. Madrid, Universidad Complutense de Madrid, p.625-639.

*INSTRUCCIÓN para la visita de los navíos en los puertos de la Nueva España, y distrito de la Inquisición de México*. México, 16.., 272.72 INQ, p.3-6.

KERR, Robert, F.R.S. & F.A.S. EDIN. *A General History and Collection of Voyages and Travels, arranged in systematic order, forming a complete history of the origin and progress of navigation, discovery, and commerce, by sea and land, from the earliest ages to the present time*. Edinburgh. William Blackwood, 1824 Chapter IV. Voyage of Oliver van Noort round the World in 1598-1601.

KERR, Robert, F.R.S. & F.A.S. EDIN. *A General History and Collection of Voyages and Travels, arranged in systematic order, forming a complete history of the origin and progress of navigation, discovery, and commerce, by sea and land, from the earliest ages to the present time*. Edinburgh. William Blackwood, 1824. Vol. X. Voyage round the World, in 1615-1617, by William Cornelison Schouten and Jacques Le Maire, going round Cape Horn. Chapter VI.

KERR, Robert, F.R.S. & F.A.S. EDIN. *A General History and Collection of Voyages and Travels, arranged in systematic order, forming a complete history of the origin and progress of navigation, discovery, and commerce, by sea and land, from the earliest ages to the present time*. Edinburgh. William Blackwood, 1824. Vol. X. Voyage of George Spilbergen round the world, in 1614-1617. Chapter V.

KERR, Robert, F.R.S. & F.A.S. EDIN. *A General History and Collection of Voyages and Travels, arranged in systematic order, forming a complete history of the origin and progress of navigation, discovery, and commerce, by sea and land, from the earliest ages to the present time*. Edinburgh. William Blackwood, 1824. Vol. X. Voyage round the World, in

1683-1691, by Captain John Cooke, accompanied by Captain Cowley, and Captain William Dampier. Chapter VIII.

LEÓN PINELO, Antonio de. *Question Moral. Si el chocolate quebranta el ayuno eclesiástico*, Facsímile de la primera edición, (Madrid, 1636). México, CONDUMEX, 1994. p.122.

LORENZANA, Francisco Antonio de. *Bandos y reglas correspondientes al virreinato de la Nueva España. ... Sobre, Aduana, pulques...comercio libre. Filipinas y Acapulco...comercio ilícito*. Libro 2,

*Manual según la reforma de nuestros Santísimos padres Paulo V. y Urbano VIII. Para el uso y régimen de la Sagrada religión de la Charidad de S. Hipólito Mártir. Provincia en esta Nueva España, y para todos sus conventos, y hospitales, dispuesto por el P. Fr. Antonio Miguel de Galicia, religioso sacerdote de dicha sagrada religión; y en esta segunda impresión lo dedica el R.P. fray Juan de Loreto y Medina, religioso asimismo presbítero del referido orden, al SSmo. Patriarca señor Joseph.*

*Mapas de las costas de la Nueva España en el Mar del Sur, desde la última población de españoles en ellas, que es la ciudad de Compostela, en adelante, poniendo en cada uno los frutos, aguada y naturaleza de sus habitantes, demostrando los bajos, arrecifes y fondos de sus puertos, ríos y esteros navegables, para que sirva de Norte a los navegantes que surcaren aquellas costas o que, por algún accidente, fueren arrojados a ellas.* Celsus Kelly, Some early maps relating to the Queiros-Torres discoveries of 1606, Lisboa, 1961, P.28 y 45. Mapa de Acapulco con los galeones que entran por la boca chica, detrás la Roqueta.

MEDINA, Balthasar de. *Chronica de la Santa Provincia de San Diego*, México, Editorial Academia Literaria, 1977, p. 8-151. (Colección de Grandes Crónicas Mexicanas; 4).

MONTERO VIDAL, José. «Historia de Filipinas desde el Descubrimiento de dichas Islas hasta nuestros días». Tomo I, *Colección Clásicos Tavera* [CD-ROM], vol. 13, serie X Obras Clásicas para la Historia de Manila, Madrid, MAPFRE, 1998.

MORGA, Antonio de. *Sucesos de las Islas Filipinas. Obra publicada en Méjico el año de 1609 nuevamente sacada á luz y anotada por J. Rizal, y precedida de un prólogo del prof. F. Blumentritt*. Paris , 1890, p. 374.

MORGA, Antonio de. *Sucesos de las Islas Filipinas*, México, FCE, 2007, p.390.

MOTOLINIA, Toribio. *Historia de los Indios de la Nueva España*, México, Editorial Porrúa S.A., 1995, p. 250. (Sepan Cuantos n°129).

*Ordenanzas de Marina, para los navíos del Rey, de las islas Pilipinas que en guerra, y con Reales permisos hacen viajes al reino de la Nueva España, u otro destino del real Servicio*. Tomo Primero, 1757.

PIGAFETTA, Antonio. *Primer Viaje Alrededor del Mundo*, Madrid, DASTIN S.L., p.220. (Crónicas de América n° 27).

«Recopilación de Leyes de los Reynos de las Indias». T.II. Título V. *Colección Clásicos Tavera* [CD-ROM], vol. 7, serie II, Textos Históricos Afro-América, Madrid, MAPFRE, 1998.

*Relation des Isles Philippines, Faite par un Religieux qui y a demeuré 18 ans.* Traduit d'un manuscrit espagnol. In, THEVERNOT, Melchisedec. *Relation de divers voyages curieux qui n'ont pas esté publiées...données au public par les soins de feu Melchisedec Thevernot.* Chez Tomas Moette. Paris, 1696, T I.

*Relaciones geográficas del arzobispado de México.* 1743, tomo I- II. Madrid, Artes Graficas Claviño S.A., 1988, p. 21-30. (Colección Tierra Nueva e Cielo Nuevo; n° 28).

ROBLES, Antonio de. *Diario de Sucesos Notables*, Tomo I, México, Editorial Porrúa, 1946, p. 317. (Colección de Escritores Mexicanos, n° 30).

ROBLES, Antonio de. *Diario de Sucesos Notables*, Tomo II, México, Editorial Porrúa, 1946, p. 31. (Colección de Escritores Mexicanos, n° 30).

ROBLES, Antonio de. *Diario de Sucesos Notables*, Tomo III, México, Editorial Porrúa, 1946, p. 315. (Colección de Escritores Mexicanos, n° 30).

SAHAGÚN, Bernardino de. *Historia General de las cosas de Nueva España*, México, Editorial Porrúa, 1999, p. 1093. (Sepan Cuantos n°300).

SAMANIEGO, Francisco de. *Las Islas Filipinas "Tercer Mundo"*. Estudios de Historia de la Nueva España. De Sevilla a Manila/ ed. par. Jean-Pierre, BERTHE. México: Universidad de Guadalajara, 1994, p. 297-309. (Colección de documentos para la Historia de Jalisco, No. 3).

SAN AGUSTIN, Gaspar de, fray. *Conquistas de las Islas Filipinas.* Madrid, C.S.I.C., 1975, p. 789.

SEIJAS y LOBERA, Francisco. *Gobierno militar y político del Reino Imperial de la Nueva España. (1702)*/ ed. par Estudio, transcripción y notas. Pablo Emilio, PEREZ-MALLAÍNA BUENO. México: UNAM, 1986, p. 8- 547. (Instituto Investigaciones Históricas, Serie documental, No. 17).

SOLORZANO PEREIRA, Juan de. (1647) «Política Indiana». *Colección Clásicos Tavera* [CD-ROM], vol. 1, serie II, Textos Históricos de la Monarquía Hispánica, Madrid, MAPFRE, 2001.

SPEILBERGEN, Boris van. *The East and West Indian Mirror, being an account of Joris van Speilbergen's voyage round the world, 1614-1617, and the Australian navigations of Jacob Le Maire. Translated, with notes and an introduction, by J. A. J. de Villiers.* London , 1906, p.272.

TORRES de MENDOZA, Luis. *Colección de Documentos Inéditos de América y Oceanía.* Tomo VI. Madrid, Kraus Reprint LTD., 1964, p.298-313.

VÁZQUEZ DE ESPINOSA, Antonio. *Relación de las Indias.* *Revista de Indias*, 1948, vol. 8, n° 33-34, p. 837-889.

VETANCURT, Agustín de, fray, *Teatro mexicano. Descripción breve de los sucesos ejemplares de la Nueva España en el Nuevo Mundo Occidental de las Indias. Chronicas de la Provincia del Santo Evangelio* Tomo III. Madrid, José Porrúa Turanzas, 1960, p. 66-69. (Colección Chimalistac n°9).

VETANCURT, Agustín de, fray, *Teatro mexicano. Descripción breve de los sucesos ejemplares de la Nueva España en el Nuevo Mundo Occidental de las Indias. Menologio Franciscano de los varones más señalados que con sus vidas ejemplares ilustraron la Provincia de el Santo Evangelio de Mexico.* Tomo IV. Madrid, José Porrúa Turanzas, 1960, p. 228-231. (Colección Chimalistac n°9).

VILLALOBOS, Juan de. (1682) «Manifiesto que a Su Majestad (Que Dios Guarde) y Señores de su Real y Supremo Consejo de Indias, Haze el capitán Don Juan de Villalobos, Vezino de la Nueva Ciudad de la Veracruz en el Reyno de la Nueva España, sobre la Introducción de esclavos negros en las Indias Occidentales». *Colección Clásicos Tavera* [CD-ROM], vol. 7, serie II, Textos Históricos Afro-América, Madrid, MAPFRE, 1998.

VILLA –SEÑOR Y SÁNCHEZ, Joseph Antonio. *Theatro Americano. Descripción General de los Reynos y Provincias de la Nueva España y sus Jurisdicciones.* Tomo I y II. México, Editorial Nacional, 1952.

VITORIA BARAONA, Francisco. *Proposición tocante a las dos naos que van todos los años del Puerto de Acapulco en la mar del Sur, con el socorro a las Islas Filipinas.* Madrid , 1634.

VIVERO, Rodrigo de. *Du Japon et du bon Gouvernement de l’Espagne et des Indes*, Traduit et présenté par Juliette Monbeig. Paris, S.E.V.P.E.N., 1972, p. 227.

## **ÉTUDES SUR ACAPULCO ET LE GALION DE MANILLE.**

### LIVRES ET OEUVRES COLLECTIVES.

ALESSIO ROBLES, Vito. *Acapulco en la historia y en la leyenda*, México, Ediciones Botas, 1948, p. 215.

BORAH, Woodrow. *An Instruction of the Inquisition to its Commissioner in Acapulco, 1582*, Cordoba, Universidad Nacional de Cordoba, 1973, p. 27-34.

CASTILLO Andrés. El galeón de Manila. *El galeón de Manila. Un mar de historias/* ed. par JHG Editores. México: 1997, p. 18.

FERNÁNDEZ, Justino. *Aportación a la monografía de Acapulco*, México, CONACULTA INBA, 2004, p. 23.

GERHARD, Peter, *Geografía Histórica de la Nueva España 1519-1821*, México, UNAM, 1986, p. 493.

GONZÁLEZ CLAVERÁN, Virginia. *Malaspina en Acapulco*, México, Espejo de Obsidiana S.A., 1989, p. 217.

LÓPEZ VICTORIA, José Manuel. *Leyendas de Acapulco*, México, Ediciones Botas, 1944, p. 214.

LÓPEZ VICTORIA, José Manuel. *Historia de Acapulco*, Libro I, Acapulco, Comisión Editorial Municipal, 1984, p. 34-96.

LUZ CASTILLO, Rubén H. *Recuerdos de Acapulco*. Acapulco, Monroy Padilla, México, 1973, p. 245.

MARTÍNEZ CARBAJAL, Alejandro. *Historia de Acapulco*, Acapulco, DPA Impresores, 2005, p. 877.

MARTÍNEZ CARBAJAL, Alejandro. *Marco Geográfico de Acapulco*, Acapulco, 1991, p. 2-75.

O'GORMAN, Edmundo. *Historia de las Divisiones territoriales de México*, México, Porrúa, 1966, p. 326. (Sepan cuantos; 45).

OTEIZA IRIARTE, Tomás. La ciudad de las naos de Oriente y de las sirenas modernas. [s.l. : s.n.], 1965, p.400.

PASO y TRONCOSO, Francisco del. *Papeles de la Nueva España, Relaciones geográficas de la Diócesis de Tlaxcala (1580-1582)*, tomo V, Madrid, Rivadeneyra, 1905, p. 174-182.

PASO y TRONCOSO, Francisco del. *Papeles de la Nueva España, Relaciones geográficas de la Diócesis de México (1579-1582)*, tomo VI, Madrid, Rivadeneyra, 1905, p. 263-282.

PASTA TAGLIABUE, José. 77 Historiadores y un puerto... *Acapulco*, Acapulco, Ayuntamiento Constitucional de Acapulco, 1984, p. 4-275.

SANTIAGO CRUZ, Francisco. *La Nao de China*, México, Editorial Jus, 1962, p 192.

#### ARTICLES

BERNAL, Rafael, «México en Filipinas», *Historia Mexicana*, Oct.-Dic. 1964, vol. XIV, nº2, p. 187-205.

GONZÁLEZ, Luís, « Expansión de Nueva España en el Lejano Oriente», *Historia Mexicana*, Oct.- Dic. 1964, vol. XIV, nº 54, p. 206-226.

ROMERO SOLANO, Luis, «La Nueva España y Las Filipinas», *Historia Mexicana*, Ene-Mar.1954, vol. III, nº3, p. 420-431.



# ÉTUDES SUR LES PHILIPPINES ET LE GALION DE MANILLE.

## LIVRES ET ŒUVRES COLLECTIVES.

ALONSO ALVAREZ, Luis. *Repartimientos y economía en las islas Filipinas bajo dominio español, 1565-1815*. El repartimiento forzoso de mercancías en México, Perú y Filipinas/ ed. par Margarita, MENEGUS. México: Instituto de Investigaciones Dr. José María Luis Mora, UNAM, 2000, p. 170-207.

BARRÓN, María Cristina. Rafael, RODRÍGUEZ-PONGA. *La presencia novohispana en el Pacífico insular*. México, Universidad Iberoamericana, 1990, p. 94-97.

BAUZON, Leslie. *Deficit Government. Mexico and the Philippines Situado. 1606-1804*, Tokyo, East Asian Cultural Studies, 1981, p. (East Asian Cultural Studies, serie n°21).

BERNABÉU ALBERT, Salvador. *El Pacífico Ilustrado, del lago español a las grandes expediciones*, Madrid, MAPFRE, 1992, p. 312. (Colección Mar y América; n° 4).

BERNAL, Rafael. *México en Filipinas. Estudio de una transculturización*, México, UNAM, Instituto de Investigaciones Históricas, 1965, p. 142. (Serie histórica; n° 11).

BLAIR, Emma, James ROBERTSON. *The Philippine Islands 1493-1898*, Vol. XVIII-1617-1620, Cleveland, Arthur H. Clark Co., 1904, p. 169-188.

CUEVAS, Mariano, S.J. *Historia de la Iglesia en México 1600-1699*, México, Editorial Patria S.A., 1946, p. 118-119 y 450-451.

CHAUNU, Pierre. *Conquête et Exploitation des Nouveaux Mondes, XVI Siècle*. Paris, Presses Universitaires de France, 1969, p. 445.

CHAUNU, Pierre. *Les Philippines et le Pacifique des Ibériques (XVI, XVII, XVIII siècles)*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1960, p. 155. (Ports, route, trafics ; n° 11).

CHAUNU, Pierre. *Le Galion de Manille. Grandeur et décadence d'une route de la soie*, Paris, Librairie Armand Colin, 1951, p.453-462. (Annales).

DÍAZ-TRECHUELO, María de Lourdes. *Filipinas, la gran desconocida*, España, EUNSA, 2001, p. 341. (Astrolabio; n° 295).

FORONDA A., Marcelino, y Cornelio R. BASCARA. *Manila*, Madrid, MAPFRE, 1992, p. 309. (Ciudades de Iberoamérica; n°8).

PÉREZ HERRERO, Pedro. *Nueva España, Filipinas y el galeón de Manila, siglos XVI-XVIII*. Las relaciones entre España y Filipinas. Siglos XVI-XX/ ed. par María Dolores, ELIZALDE PÉREZ-GRUESO. Madrid-Barcelona: Casa Asia, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2002, p. 49-73. (Biblioteca de Historia, n° 52).

ORTÍZ ARMENGOL, Pedro. *Intramuros de Manila, de 1571 hasta su destrucción en 1945*, Madrid, Cultura Hispánica, 1958, p. 242.

SCHURTZ LYTLE, William. *El galeón de Manila*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1992, p. 357.

#### ARTICLES.

ARTEAGA, Beatriz. María del Carmen, VELAZQUEZ, «Historia de América y Filipinas» *Historia Mexicana*, Abr.-Jun. 1966, vol. XV, n°24, p. 638-660.

CONCAS PALAU, Víctor María, «La sultanía de Joló», *Boletín de la Sociedad Gráfica*, Tomo XVI, Madrid 1864. p.153.

GARCÍA-ABASÓLO, Antonio Francisco, «La expansión Mexicana hacia el Pacífico, La primera Colonización de Filipinas (1570-1580)», *Historia Mexicana*, Julio-Sept. 1982, vol. XXXII, n° 125, p. 55-85.

GARCIA GARCIA, Bernardo. *La Pax Hispanica: Política exterior del Duque de Lerma*. Leuven. Leuven University Press, 1996. p. XIII, 432.BF 1,150.

KELSEY, Harry. «Finding the way Home/ Spanish Exploration of the Round-Trip Route across the Pacific Ocean», *The Western Historical Quarterly*, Apr. 1986, vol. 17, n° 2, p.149.

QUINTANA, José Miguel, «Un viaje de Filipinas a la Nueva España en el siglo XVII», *Artes de México*, 1971, XVIII, n° 143, p. 35-44.

VILLA PANGANIBAN José, «Influencia Hispano Mexicana en el Idioma Tagalo» *Historia Mexicana*, Oct.-Dic. 1964, vol. XIV, n°2, p. 261-271.

## ÉTUDES SUR LA SOCIÉTÉ DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

#### LIVRES ET OEUVRES COLLECTIVES.

AGUIRRE BELTRÁN, Gonzalo. *El negro esclavo en Nueva España .Obra Antropológica XVI*, México, Fondo Cultura Económica, 1994, p. 211.

AGUIRRE BELTRÁN, Gonzalo. *La Población negra de México. Estudio Etnohistórico*, México, Fondo Cultura Económica, 1989, p. 374.

AGUIRRE BELTRÁN, Gonzalo. *Obra Antropológica VIII. Medicina y Magia. El Proceso de Aculturación en la estructura Colonial*, México, Fondo Cultura Económica, 1992, p.389.

AGUIRRE MEDRANO, Fidel. *Historia de los Hospitales Coloniales de Hispanoamérica*. Caracas, Editorial Arenas, 1992, Vol. III, p. 299.

ARECES, R. Nidia, LÓPEZ, Silvana. REGIS, Élida. TARRAGO, Griselda. *La ciudad y los indios. Poder y Sociedad en Santa Fe La Vieja 1573-1660/* ed. par Nidia R. ARECES. Rosario Argentina: Manuel Suárez Editor, Protohistoria, 1999, p. 40-60. (Colección Universos Históricos, n° 1).

ARECES, R. Nidia. Griselda, TARRAGO. *Encomiendas y vecinos, estrategias y transgresiones.* Poder y Sociedad en Santa Fe La Vieja 1573-1660/ ed. par Nidia R. ARECES. Rosario Argentina: Manuel Suárez Editor, Protohistoria, 1999, p. 61-88. (Colección Universos Históricos, n° 1).

DOUCET, Gastón Gabriel. América y España. El encuentro de dos mundos. *La encomienda Indiana/* ed. par Heberto Oscar ACEVEDO. Buenos Aires: Editorial Ángel Estrada y Co., 1988, p. 42-55.

ISRAEL, I. Jonathan. *Razas, clases sociales y vida política en el México colonial 1610-1670,* México, Fondo de Cultura Económica, 1980, p.308.

OROPEZA KERESSEY, Deborah. *Los "indios chinos" en la Nueva España, la inmigración de la nao de China, 1565-1700.* p. 311 Thèse: Histoire: México: 2007.

PÉREZ HERRERO, Pedro. *La América Colonial (1492-1763),* Madrid, Editorial Síntesis, 2002, p.413.

VILA VILAR, Enriqueta. *Aspectos Sociales en América Colonial, de extranjeros, contrabando y esclavos,* Bogotá, Instituto Caro y Cuerva, Universidad de Bogotá Jorge Tadeo Lozano, 2001, p. 194. (Colección Fabio Lozano y Lozano; n° 2).

VILA VILAR, Enriqueta. María Justina, SARABIA VIEJO. *Cartas de Cabildos hispanoamericanos. Audiencia de México (siglos XVI y XVII).* Vol. 1. Sevilla, EEHA, 1985, p. XIV-XXIII.

ZAVALA, Silvio. *La Colonización española en América,* México, Impresora Azteca, 1972, p. 165, (Sep. /Setentas; n° 12).

ZAVALA, Silvio. *El servicio personal de los indios en la Nueva España. 1636-1699,* Tomo VI, México, COLMEX, 1984.

#### ARTICLES.

AGUIRRE BELTRAN, Gonzalo. Races in 17th Century Mexico. *Clark Atlanta University,* vol. 6, n° 3, 1940-1956, p. 212-201. <http://www.jstor.org/stable/272486>.

AGUIRRE BELTRAN, Gonzalo. The Rivers of Guinea. *The Journal of Negro History,* Jul., 1946, Vol. 31, no° 3 p. 290-316. <http://www.jstor.org/stable/2714895>.

ALBERRO, Solange. «Les Espagnols dans le Mexique colonial. Histoire d'une acculturation», *Armand Colin Editeur,* Paris , 1992, p. 131. (Cahiers des annales, n° 43).

CORTÉS ALONSO, Vicenta. «Los esclavos domésticos en América», *Escuela de Estudios Hispanoamericanos*, 1966, Separata del Tomo XXIII del Anuario de Estudios Americanos, p.29.

CHEVALIER, François. «La Gran Propiedad en México desde el Siglo XVI hasta Comienzos del Siglo XIX», *Desarrollo Económico*, vol. 3, Apr. - Sep. 1963, n°. 1/2, pp. 45-55 <http://www.jstor.org/stable/3465950>.

CHEVALIER, François. «Los Grupos de Fieles, Familiares y Parientes en los Albores del México Colonial», *Revista Mexicana de Sociología*, vol. 13, n°. 1 (Jan. - Apr., 1951), p. 55-61. <http://www.jstor.org/stable/3537946>.

DURAND José, «El lujo indiano», *Historia Mexicana*, vol. 6, n°1, Jul. -Sep., 1956, p. 57-75.  
FLORES GARCIA, Georgina, «De África a América, el proceso de la esclavitud negra en el Valle de Toluca Novohispana», *Revista Brasileira do Caribe*, 2006, vol. VII, n° 13, p. 102-103.

MIRANDA, José. «La Población Indígena de México en el siglo XVII», *Lecturas de Historia Mexicana*, 1994, n° 9, p. <http://www.jstor.org/stable/25135162>.

NEWSON A., Linda. Explicación de las Variaciones regionales de las tendencias demográficas en la América Española colonial; el caso de México. *Lecturas de Historia Mexicana*, 1994, vol. 41, n°9, p. 517-549.

## ÉTUDES SUR LE COMMERCE.

### LIVRES ET OEUVRES COLLECTIVES.

BAKEWELL J., Peter. *Los determinantes de la Producción minera en Charcas y en Nueva España durante el siglo XVII*, Barcelona, Editorial Critica, 1991, p. 322.

BARBOSA RAMÍREZ, A. René. *La Estructura Económica de la Nueva España. 1519-181*, México, Siglo Veintiuno Editores S.A., 1977, p. 225.

BATIZ, José Antonio. *El Real de a ocho primera moneda universal*. México: Fomento Cultural Banamex A.C. Editorial Jus S.A. 1976. p. 14.

BORAH, Woodrow. *El siglo de la Depresión en la Nueva España*. El pasado de México, Aspectos Socio-demográficos/ ed. par Sherburne, F. COOK. México: FCE, 1989, p. 213-279.

BOXER, Charles R. Plata es sangre, Sidelights on the Drain of Spanish-American Silver in the Far East, 1550-1700. *European entry into the Pacific Spain and the Acapulco-Manila galleon*/ ed. par Ashgate Publishing Limited. Hampshire: p. 165-186. (The Pacific World Series, n° 4).

CARRERA STAMPA, Manuel. «La Feria de Acapulco», en *Las Ferias Comerciales de Nueva España*/ sous la dir. de José Joaquín Real Díaz, Sevilla: Instituto Mexicano de Comercio Exterior, 1959, p.201-292.

CARRERA STAMPA, Manuel. *Los Gremios Mexicanos La organización gremial en Nueva España 1521-1861*, México, E.D.I.A.P.S.A., 1954, p. 399.

FLORESCANO Enrique. Isabel, GIL SANCHEZ. *La época de las reformas borbónicas y el crecimiento económico 1750-1808*. Historia general de México. Tomo I/ed. par Daniel, COSÍO VILLEGAS. México: COLMEX, 1986, p.476-477.

GARCIA BERNAL, Manuela Cristina. *Encomienda y sociedad, auge y declive de una institución colonial*. Sevilla, EEHA, 1997, p.14

HAUSBERGER, Bernd, Antonio, IBARRA. *Los consulados hispanoamericanos como tema. Comercio y Poder en América Colonial. Los consulados de comerciantes siglos XVII-XIX/ ed. par. Bernd, HAUSBERGER. Madrid: Ibero-Americana, 2003, p. 7-14. (Biblioteca Ibero-Americana, vol. 93).*

HUBBARD, Clyde. *Monedas de Plata en los Galeones del Pacifico*. El galeón del Pacifico Acapulco-Manila 1565-1815/ ed. par. Javier, WIMER. México: Espejo de Obsidiana Ediciones, 1992, p.153-175.

KNAUTH, Lothar. A propósito de naves plata y aromas. *Los galeones de la plata. México, corazón del comercio interoceánico 1565-1815/ ed. par Museo Franz Mayer, Museo Amparo. México: 1998, p. 25-66. KNAUTH, Lothar. La cuenca del Pacifico, ¿...Una historia recuperada? El galeón de Manila. Un mar de historias/ ed. par JHG Editores. México: 1997, p. 19-40.*

KLEIN, Herbert S. *Las Finanzas Americanas del Imperio Español 1680-1809*, México, Instituto de Investigaciones Dr. José María Luis Mora, 1994, p. 178.

LIRA, Andrés. Luis, MURO. *El siglo de la Integración*. Historia general de México. Tomo I/ ed. par Daniel, COSÍO VILLEGAS. México: COLMEX, 1986, p.371-465.

MUÑOZ, Miguel L. *El peso mexicano de plata en Asia*. El galeón de Acapulco/ ed. por Marita Martínez del Río de Redo, México: Museo Nacional de Historia, INAH, 1988, p. 98-124.

NOEJOVICH, Héctor. *La Institución consular y el derecho comercial, conceptos, evolución y pervivencias*. Comercio y Poder en América Colonial. Los consulados de comerciantes siglos XVII-XIX/ ed. par. Bernd, HAUSBERGER. Madrid: Ibero-Americana, 2003, p. 15-40. (Biblioteca Ibero-Americana, vol. 93).

OROZCO Y BERRA, Manuel. *Moneda en México*. México: Tipografía de Rafael/Librería de Andrade, 1854. p.19.

PASTOR, María Alba. *Crisis y recomposición social. Nueva España en el tránsito del siglo XVI al XVII*, México, FCE, 1999, p. 270.

SALINAS ARANEDA, Carlos. *Los oficiales reales de Indias en el siglo XVI. Apuntes para su estudio*. Poder y Presión Fiscal en la América Española (siglos XVI, XVII y XVIII)/ ed. par Casa-Museo de Colón, Seminario Americanista de la Universidad de Valladolid. Valladolid: 1986, p. 363-390.

SEMPAT ASSADOURIAN, Carlos. *El sistema de la economía colonial. Mercado Interno. Regiones y espacio Económico*, Lima, IEP ediciones, 1982, p. 337. (Estudios Históricos, n° 10).

SMITH, S. Robert, y José, RAMÍREZ FLORES. *Los consulados de comerciantes de Nueva España*, México, IMCE, 1976, p. 15-51.

TARDIFF, Guillermo. *Historia General del Comercio Exterior Mexicano. (Antecedentes, Documentos, Glosas y Comentarios) 1503-1847*, Tomo I. México, 1968, p. 35-91.

TE PASKE, John J. *La Real Hacienda de Nueva España, la Real Caja de México (1576-1816)*, México, INAH, 1976, p. 340. (Colección Científica Fuentes, Historia de México, No. 41).

VALDÉS LAKOWSKY, Vera. México, corazón del comercio interoceánico. *Los galeones de la plata. México, corazón del comercio interoceánico 1565-1815/* ed. par Museo Franz Mayer, Museo Amparo. México: 1998, p. 67-81.

VALDÉS LAKOWSKY, Vera. La plata, eslabón en las Relaciones Mexicano-Filipinas. *El galeón de Manila. Un mar de historias/* ed. par JHG Editores. México: 1997, p. 41-54.

VALLE PAVÓN, Guillermina del. *Gestión del derecho de alcabalas y conflictos por la representación corporativa, la transformación de la normatividad electoral del Consulado de México en el siglo XVII. Comercio y Poder en América Colonial. Los consulados de comerciantes siglos XVII-XIX/* ed. par. Bernd, HAUSBERGER. Madrid: Ibero-Americana, 2003, p. 41-72. (Biblioteca Ibero-Americana, vol. 93).

YUSTE LÓPEZ, Carmen. *Emporios Transpacíficos. Comerciantes Mexicanos en Manila. 1710-1815*, México, Instituto de Investigaciones Históricas, UNAM, 2007, p. 512. (Serie Historia Novohispana, n° 78).

YUSTE LÓPEZ, Carmen. *El Comercio de la Nueva España con Filipinas, 1590-1785*, México, INAH, 1984, p. 98. (Colección Científica, No. 109).

YUSTE, Carmen. Los tratos mercantiles transpacíficos de los comerciantes de la ciudad de México, en el siglo XVIII. *El galeón de Manila. Un mar de historias/* ed. par JHG Editores. México: 1997, p.55-69.

YUSTE, Carmen. *Un océano de intercambios. El galeón de Manila/* ed. par Hospital de los Venerables, Museo Franz Mayer, Museo Histórico de Acapulco Fuerte de San Diego. Sevilla: Aldeasa, 2000, p. 139-150.

#### ARTICLES.

BOYER, Richard. «Mexico in the Seventeenth Century, Transition of a Colonial Society», *Hispanic American Historical Review*, vol. 57, n°3, 1988, p.455-478. <http://www.jstor.org/stable/2514025>.

CARRERA STAMPA, Manuel, «La Nao de la China», *Historia Mexicana*, Julio-Sept. 1959, vol. IX, n°33, p. 97-118.

CARRERA STAMPA, Manuel, «Las Ferias Novohispanas», *Historia Mexicana*, Enero-Marzo 1953, vol. II, n°3, p. 319-342.

CARRERA STAMPA, Manuel, «El Sistema de Pesos y Medidas Colonial», *Memoria de la Academia Mexicana de la Historia*, 1967, Año XXVI, sobretiro del n°1, p. 4-31.

HUBBARD, Clyde, «Monedas Coloniales de 1536-1732», *Artes de México*, 1968, Año XV, n° 103, p. 13-16.

MATESANZ José, La ganadería en Nueva España. *Historia Mexicana*, 1965, Abr. – Jun., vol. 14, n° 4, p. 533-566. <http://www.jstor.org/stable/25134551>.

PLEHN C. Carl. Taxation in the Philippines. *Political Science Quarterly*, 1901, Dec., vol. 16, n°4, p. 680-711. <http://www.jstor.org/stable/2140422>.

SCHELL HOBERMAN, Louisa, «Merchants in Seventeenth-Century Mexico City, A Preliminary Portrait», *Hispanic American Historical Review*, 1977, vol. 57, n° 3, p. 479-503.

TAKAHASHI, Hitoshi. «De la Huerta a la Hacienda, el Origen de la Producción Agropecuaria en la Mixteca Costera», *Historia Mexicana*. vol. 3, n°1, Jul-Sep., 1981, p. 1-78. <http://www.jstor.org/stable/25135764>.

## ÉTUDES SUR LA CHINE.

### LIVRES.

BROOK, Timothy. *The Confusions of Pleasure*, California, University of California Press, 1999, p. 320.

BROOK, Timothy. *Vermeer's Hat. The Seventeenth Century and the Dawn of the Global World*, London, Profile Books, 2009, p. 272.

OLLÉ, Manel. *La empresa de China. De la Armada Invencible al Galeón de Manila*, Barcelona, Acantilado, 2002, p. 302.

OLLÉ, Manel. *La Invención de China: percepciones y estrategias filipinas respecto a China durante el siglo XVI*, Wiesbaden, Harrossowitz Verlag, 2000, p. 190.

### ARTICLES.

HERNANDEZ H. Roberto. El comercio exterior de China hasta 1948. *Estudios de Asia y África*, 1979, Jan-Mar, vol. 14, n° 1 (39), p. 1-44. <http://www.jstor.org/stable/40311877>.

## ÉTUDES SUR LES FORTIFICATIONS ET LES PIRATES.

### LIVRES ET ŒUVRES COLLECTIVES.

CALDERÓN QUIJANO, José Antonio. *Ciudades Costeras españolas e Hispanoamericana*, Sevilla, 1990, p. 11-21.

CALDERÓN QUIJANO, José Antonio. *Fortificaciones en Nueva España*, Madrid, Gobierno del estado de Veracruz, EEHA, 1984, p. 508.

CALDERÓN QUIJANO, José Antonio. *Las Defensas Indianas en la Recopilación de 1680*, Sevilla, EEHA, 1984, p. 220.

CALDERÓN QUIJANO, José Antonio. *Nueva Cartografía de Acapulco, Campeche y Veracruz*. Sevilla, EEHA, 1969, p. 49. (Colección Anuario; n° 171).

DENEGRE VAUGHT, Jorge. *Piratas del Pacífico*. El galeón del Pacífico Acapulco-Manila 1565-1815/ ed. par. Javier, WIMER. México: Espejo de Obsidiana Ediciones, 1992, p. 177-201.

GARCÍA ICAZBALCETA, Joaquín. *Relaciones de varios ingleses en la ciudad de México y otros lugares de la Nueva España siglo XVI*, Madrid, Ediciones José Porrúa Turanzas, 1963, p. 184.

GORBEA TRUEBA, José. *Fuerte de San Diego en Acapulco Guerrero*, México, INAH, 1981, p. 39.

SANCHEZ LAMEGO, Miguel, *El castillo de San Diego Acapulco*, México, D.A.P.P., 1937, p. 4-5.

VILLAR ORTIZ, Covadonga. *La Renta de la Pólvora en Nueva España (1569-1767)*, Sevilla, EEHA, 1988, p.181.

### ARTICLES.

BRADLEY, Benedict. «El Estado en la Época de los Habsburgo», *Historia Mexicana*, Abr-Jun. 1974, vol. 23, n°4, p. 551-610.

GERHARD, Peter. The Tres Marias Pirates. *Pacific Historical Review*, Aug. 1958, vol. 27, n°3, p.239-244 <http://www.jstor.org/stable/3636442>.

MAZA USLÉ, José Manuel. Orígenes y Fundación de las Fábricas de Liérganes y la Cavada. *ASCAGEN*, Primavera 2009, n°1, p.5-26.  
[http://ascagen.es/revista/Revista\\_ASCAGEN\\_N\\_1.pdf](http://ascagen.es/revista/Revista_ASCAGEN_N_1.pdf)

MARTÍNEZ del RÍO de REDO, Marita, «La Piratería en el Pacífico», *Artes de México*, 1971, XVIII, n°143, p. 55-61.



SANDMAN Alison. ASH H. Eric. Trading Expertise, Sebastian Cabot between Spain and England. *Renaissance Quarterly*, 2004, Autumn, vol. 57, n° 3, p.813-846. <http://www.jstor.org/stable/4143567>.

SANFORD A. Mosk. The Cardona Company and the Pearl Fisheries of Lower California. *Pacific Historical Review*, Vol. 3, n°. 1, Mar., 1934, p. 50-61. <http://www.jstor.org/stable/3633457>.

SLUITER, Engel. «Dutch Maritime power and the colonial status quo 1585-1641», *Hispanic American Historical Review*, May, 2002, p. 329-332. <http://www.jstor.org/stable/3632996>.

## ÉTUDES SUR LES SOLDATS, SUR LES FORÇATS.

### LIVRES ET ŒUVRES COLLECTIVES.

ARMELLA de ASPE, Virginia. *EL traje Militar en el siglo XVII*. La Historia de México a través de la Indumentaria/ ed. par Virginia ARMELLA de ASPE. México: INBURSA, 1988, p. 65.

FUENTE SALIDO, María Guadalupe de Lourdes. *La educación militar auspiciada por la corona española*. La evolución de la educación militar en México/ ed. par. Secretaria de la Defensa Nacional México: 1997, p. 23-37.

GARCÍA ARCOS, María Fernanda de los. *Forzados y Reclutas... Los criollos novohispanos en Asia. 1756-1808*, México, Potrerillos Editores, 1996, p. 338.

GARCÍA-MOLINA RIQUELME, Antonio. *El Régimen de Penas y Penitencias en el Tribunal de la Inquisición de México*, México, UNAM, 1999, p. 679. (Doctrina Jurídica, No. 17).

GUTIERREZ SANTOS, Daniel. *Historia Militar de México 1325-1810*. México , Ediciones Ateneo S.A., 1961, p. 378- 383.

MURO, Luís. *Soldados de Nueva España a Filipinas (1575)*, México, COLMEX, p.466-491. (Separata de Historia Mexicana; Vol.XIX, n°4).

### ARTICLES.

HEFTER, J., «Crónica del Traje Militar en México del siglo XVI-XX», *Artes de México*, 1968, Año XV, n° 102, p. 28-32.

## ÉTUDES SUR LES HOPITAUX ET LES MÉDICAMENTS.

### LIVRES ET ŒUVRES COLLECTIVES.

FERNÁNDEZ del CASTILLO, Francisco. *El Tribunal del Protomedicato en la Nueva España según el Archivo Histórico de la Facultad de Medicina*, México, UNAM, 1965, p. 63.

FIERROS MILLAN, José. *El Hospital de San Hipólito en el siglo XVI*. 153 p. Thèse: Histoire: México: 1994.

GUERRA, Francisco. *El hospital en Hispano-América y Filipinas 1492-1898*, Madrid, Ministerio de Sanidad y Consumo, 1994, p. 262-264.

GUERRA, Francisco. *El Tesoro de las Medicinas de Gregorio López 1542-1596*, Madrid, Ediciones Cultura Hispánica, 1986, p. 428.

JIMENEZ OLIVARES, Ernestina. *El enfermo mental en el México Virreinal*. Temas Médicos de la Nueva España/ ed. par. Enrique, CARDENAS PEÑA de la. México: IMSS, 1992, p. 19-43.

MARTIN Cheryl English. *The San Hipólito Hospitals of Colonial Mexico, 1566-1702*. 305 p. Thèse: Histoire: Michigan: 1976.

MURIEL, Josefina. *Hospitales de la Nueva España Fundaciones del siglo XVI*, Tomo I y II, México, UNAM, Cruz Roja Mexicana, 1990, p. 358.

OROZCO ACUAVIVA, Antonio. Medicina amerindia y medicina europea, un encuentro enriquecedor. *Enfermedad y muerte en América y Andalucía (siglos XVI-XX)*/ ed. par José de Jesús HERNÁNDEZ PALOMO. Sevilla: Consejo Superior de Investigaciones Científicas EEHA, 2004, p. 17-34.

PÉREZ LOREDO DÍAZ, Luz. *Apuntes sobre las parteras y el arte de los partos durante el virreinato*. Temas Médicos de la Nueva España/ ed. par. Enrique, CARDENAS PEÑA de la. México: IMSS, 1992, p.163-180.

RODRÍGUEZ SALA, María Luisa. *Los cirujanos del mar en la Nueva España, (1572-1820, ¿Miembros de un estamento profesional o una comunidad científica?* México, Instituto de Investigaciones Sociales de la Universidad Nacional Autónoma, 2004, p. 200.

SANTIAGO CRUZ, Francisco. *Los Hospitales de México y la Caridad de Don Benito*, México, Editorial Jus S.A., 1959, p. 118. (Figuras y episodios de la historia de México; n°67).

SUAREZ, Marcela. *Hospitales y Sociedad en la Ciudad de México, del siglo XVI*, México, UAM, 1988, p. 125. (Serie Humanidades).

## ÉTUDES SUR LES VOIES DE COMMUNICATION.

### LIVRES ET OEUVRES COLLECTIVES.

BENÍTEZ, José. *Guía histórica y descriptiva de la Carretera México Acapulco*, México, Editorial "Cultura", 1928, p.182.

CARDENAS PEÑA, Enrique de la. *El camino del Asia*, México, Edición a cargo del autor, 2006, p. 16-35.

SERRERA, Ramón María. El camino de México a Acapulco. *El galeón de Manila/* ed. par Hospital de los Venerables, Museo Franz Mayer, Museo Histórico de Acapulco Fuerte de San Diego. Sevilla: Aldeasa, 2000, p. 9-49.

### ARTICLES.

MARTÍNEZ del RÍO, Marita, «El transporte en la Historia de México», *Artes de México*, 1960, Año XXIII, n° 197, p. 29-37.

## ÉTUDES SUR L'ÉGLISE ET LES PRATIQUES RELIGIEUSES.

### LIVRES ET ŒUVRES COLLECTIVES.

ALBERRO, Solange. *Inquisición y Sociedad en México 1571-1700*, México, FCE, 1993, p.622.

CÁRDENAS, Alejandra. *Hechicería, saber y transgresión. Afromestizas en Acapulco, 1621*, Chilpancingo, Imprenta Andy, 1997, p. 134.

BAZARTE MARTINEZ, Alicia. *Las Limosnas de las Cofradías, su Administración y Destino. Cofradías, Capellanías y Obras Pías en la América Colonial/* ed. par María del Pilar, MARTÍNEZ LÓPEZ-CANO. México: UNAM, 1998, p. 65-74. (Instituto de Investigaciones Históricas. Serie Historia Novohispana, No. 61).

BELIGAND, Nadine. *La mortalidad en una parroquia novohispana del Valle de Toluca, Calimaya en los siglos XVII y XVIII. Enfermedad y muerte en América y Andalucía (siglos XVI-XX)/* ed. par José de Jesús, HERNÁNDEZ PALOMO. Sevilla: Consejo Superior de Investigaciones Científicas, EEHA, 2004, p.145-200.

CERVANTES BELLO, Francisco Javier. *Las Capellanías en la Puebla de los Ángeles, una Apreciación a través de los Censos, 1531-1620. Cofradías, Capellanías y Obras Pías en la América Colonial/* ed. par María del Pilar, MARTÍNEZ LÓPEZ-CANO. México: UNAM, 1998, p. 173-190. (Instituto de Investigaciones Históricas. Serie Historia Novohispana, No. 61).

ESCALANTE GONZALBO, Pablo. Antonio, RUBIAL GARCÍA. *Los Pueblos, los Conventos y la Liturgia*. Historia de la vida cotidiana en México. Meso-América y los Ámbitos indígenas de la Nueva España/ Tomo I. México: FCE, p. 367-390.

GARCÍA ABASOLO, Antonio. *La vida y la muerte en Indias. Cordobeses en América (siglos XVI-XVIII)*, Córdoba, Publicaciones del monte de Piedad y Caja de Ahorros de Córdoba, p. 418.

GUEVARA SÁNCHEZ, Arturo. *Los agustinos descalzos. Breves noticias de su vida y logros en México y Filipinas*, México, INAH, 2006, p. 156.

HIPÓLITO VERA, Fortino. *Itinerario Parroquial del Arzobispado de México*, Cuernavaca, 2000, p.36.

LAVRIN, Asunción. *Cofradías novohispanas, Economías Material y Espiritual. Cofradías, Capellanías y Obras Pías en la América Colonial/ ed. par María del Pilar, MARTÍNEZ LÓPEZ-CANO*. México: UNAM, 1998, p. 49-64. (Instituto de Investigaciones Históricas. Serie Historia Novohispana, No. 61).

LUGO OLÍN, María Concepción. *Del arte del buen morir*. Las caras de la muerte en el mundo/ ed. par. Sonia, BUTZE. Querétaro: INAH, 1996, p. 65-84.

LUGO OLÍN, María Concepción. *Enfermedad y muerte en la Nueva España*. Historia de la vida cotidiana en México. La Ciudad Barroca/ ed. par. Antonio, RUBIAL GARCÍA. México: FCE, 2005, p. 555-588.

MALVIDO, Elsa. *El mexicano y el concepto de la muerte*. Las caras de la muerte en el mundo/ ed. par. Sonia, BUTZE. Querétaro: INAH, 1996, p. 85-102.

MARTÍNEZ LÓPEZ-CANO, María del Pilar. *Las Capellanías en la Ciudad de México en el Siglo XVI y la Inversión de sus Bienes Dotales*. Cofradías, Capellanías y Obras Pías en la América Colonial/ ed. par María del Pilar, MARTÍNEZ LÓPEZ-CANO. México: UNAM, 1998, p. 191-210. (Instituto de Investigaciones Históricas. Serie Historia Novohispana, No. 61).

MONTERO RECORDER, Cyntia. *La Capellanía, una de las Prácticas Religiosas para el Mas Allá*. Cofradías, Capellanías y Obras Pías en la América Colonial/ ed. par María del Pilar, MARTÍNEZ LÓPEZ-CANO. México: UNAM, 1998, p.131-142. (Instituto de Investigaciones Históricas. Serie Historia Novohispana, No. 61).

NIETO-CARDOSO, Ezequiel. *El arte de morir, el arte de vivir*. Las caras de la muerte en el mundo/ ed. par. Sonia, BUTZE. Querétaro: INAH, 1996, p.103-112.

RODRÍGUEZ MATEOS, Joaquín, Bien a los muertos y utilidad para los vivos. El auxilio funerario en las cofradías de la modernidad. *Enfermedad y muerte en América y Andalucía (siglos XVI-XX)/ ed. par José de Jesús HERNÁNDEZ PALOMO*. Sevilla: Consejo Superior de Investigaciones Científicas EEHA, 2004, p. 445-470.

RODRÍGUEZ, Vicente. *Cosas de Fraïles*, Celaya, Imprenta Franciscana, 1992, p. 62-85.

RUBIAL GARCÍA, Antonio. *Los conventos mendicantes*. Historia de la vida cotidiana en México. La Ciudad Barroca/ ed. par. Antonio, RUBIAL GARCÍA. México: FCE, 2005, p.169-192.

TRABULSE, Elías. *La ciencia en el convento. La vida cotidiana de un científico novohispano del siglo XVII*. Historia de la vida cotidiana en México. La Ciudad Barroca/ ed. par. Antonio, RUBIAL GARCÍA. México: FCE, 2005, p.193-220.

WOBESER, Gisela von. *Las Capellanías de Misas, su Función Religiosa, Social y Económica en la Nueva España*. Cofradías, Capellanías y Obras Pías en la América Colonial/ ed. par. María del Pilar, MARTÍNEZ LÓPEZ-CANO. México: UNAM, 1998, p.119-130. (Instituto de Investigaciones Históricas. Serie Historia Novohispana, No. 61).

#### ARTICLES.

CUMMINGS H., Victoria. «The Church and Business Practices in Late Sixteenth Century Mexico», *The Americas*, vol. 44, Apr.1988, p. 421-440. <http://www.jstor.org/stable/1006968>  
GREER JOHNSON Julie. Sor Juana's Castaño, From "Gracioso" to Comic Hero. *South Atlantic Review*, 2001, Autumn, vol. 66, n°. 4, p. 94-108. <http://www.jstor.org/stable/3202062>.

LAVRIN Asunción. Estructuras, personalidades y mentalidades populares, la nueva historiografía de la iglesia en México. *Review Essays*. Howard University. Vol. 4, No. 2 (Summer, 1988), p. 319-325. <http://www.jstor.org/stable/1051826>.

LAVRIN Asunción. «La Cofradía de San Pedro, una cofradía urbana del México colonial - 1604-1730», *Historia Mexicana*, vol. 29, n° 4, Apr-Jun., 1980, p. 562-601. <http://www.jstor.org/stable/25135710>.

RAGON, Pierre. «Los Santos Patronos de las Ciudades del México Central. (Siglos XVI–XVII)», *Historia Mexicana*, vol. LII, n° 2, Oct.-Dic., 2002, p. 361-368. <http://www.jstor.org/stable/25139439>.

RICARD, Robert. «Comparison of Evangelization in Portuguese and Spanish America», *The Americas*, vol. 14, n° 4, Apr., 1958, p. 444-453. <http://www.jstor.org/stable/978914>.

RODRIGUEZ ÁLVAREZ María de los Ángeles. *Usos y costumbres funerarias en la Nueva España*. México, 2001. El Colegio de Michoacán. Colección Tradiciones. p.317.

SCHWALLER, John Frederick. «The Ordenanza del Patronazgo in New Spain 1574-1600», *The Americas*, vol. 42, n° 3, 1986, p. 254. <http://www.jstor.org/stable/1006927>.

## ÉTUDES SUR LA NAVIGATION.

### LIVRES ET OEUVRES COLLECTIVES.

BRAND, Donald. Geographical Exploration by the Spaniards. *European entry into the Pacific Spain and the Acapulco-Manila galleon/* ed. par Ashgate Publishing Limited. Hampshire: p. 1-54. (The Pacific World Series, n° 4).

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo. *Disquisiciones Náuticas. Navegaciones de los muertos y vanidades de los vivos*, Tomo III, Madrid, Aribau y Compañía, 1878, p.452.

FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo. *Disquisiciones Náuticas. Los Ojos en el Cielo*, Tomo IV, Madrid, Aribau y Compañía, 1879, p. 445.

GARCÍA DEL VALLE GÓMEZ, Jesús. *Retrato de un Navío Nuestra Señora del Pilar de Zaragoza de la carrera Manila- Acapulco (1733-1750)*, Madrid, Editorial Naval, 1993, p. 359.

GONZÁLEZ, Francisco José. *Astronomía y Navegación en España siglos XVI-XVIII*, Madrid, Editorial MAPFRE, 1992, p. 283. (Colección Mar y América; No. 3).

PEREZ HERRERO Pedro, VIVEZ AZANCOT A. Pedro. Puertos, Fortificaciones y Defensa de las Indias a través del Virreinato Novohispano. *Puertos y Fortificaciones en América Latina y Filipinas/* ed. par Biblioteca CEHOPU.

PEREZ-MALLAINA BUENO, Pablo Emilio. *El Hombre Frente al Mar, Naufragios en la Carrera de Indias durante los siglos XVI y XVII*, Sevilla, Universidad de Sevilla, 1996, p.197.

SALES COLIN, Ostwald. Un descalabro en las comunicaciones náuticas. Mexicano-Filipinas 1646-1648. *El galeón de Manila. Un mar de historias/* ed. par JHG Editores. México: 1997, p.91-119.

SERRANO MANGAS, Fernando. *Los galeones de la Carrera de Indias 1650-1700*, Sevilla, EEHA, 1985, p. 224.

SOBEL, Dava. *Longitude*, Paris, J.C.Lattès, 1996, p. 192. (Pointes; s°126).

TREJO RIVERA, Flor. *El barco como una ciudad flotante. Historia de la vida cotidiana en México. La Ciudad Barroca/* ed. par. Antonio, RUBIAL GARCÍA. México: FCE, 2005, p.141-168.

### ARTICLES.

BERNABÉU, Salvador. «Cualidades de los pilotos de Indias según el piloto mayor Francisco de Ruesta (1669)», *Revista de Indias*, Enero-Junio 1986, n°177, p. 331-344.

HEREDIA HERRERA, Antonia. «Los escribanos de naos», *Separata de, Jornadas de Andalucía y América*, 1991, Actas 9º, p. 299.

ROMERO GIORDANO, Carlos, «Aquellos tiempos de galeones», *México en el tiempo*, 1969, Año 4, n° 25, p. 10-15.

TEMPÈRE, Delphine, «Vida y Muerte en alta mar. Pajes, grumetes y marineros en la navegación española del siglo XVI», *Iberoamericana*, 2002, vol.11, n°5, p.103-120.

## ÉTUDES SUR LES VÊTEMENTS ET LES TEXTILES.

### LIVRES ET OEUVRES COLLECTIVES.

ARMELLA de ASPE, Virginia. *La influencia asiática en la indumentaria novohispana*. La presencia novohispana en el Pacífico Insular. Actas de las Segundas Jornadas Internacionales celebradas en la ciudad de México/ ed. par. María Cristina, BARRÓN. México: INBA, CONACULTA, UIA, 1992, p. 51-64.

ARMELLA DE ASPE, Virginia. *Vestido y evolución de la moda en Michoacán*. Herencia Española en la cultura material de las Regiones de México. XII Coloquio de Antropología e Historia Regionales/ ed. par. Rafael Diego FERNÁNDEZ. Zamora: El Colegio de Michoacán, 1993, p. 291-324.

BENÍTEZ, R. José. *El traje y el adorno en México 1500-1900*. Enfermedad y muerte en América y Andalucía (siglos XVI-XX)/ ed. par. José de Jesús, HERNÁNDEZ PALOMO. Sevilla: Consejo Superior de Investigaciones Científicas, EEHA, 2004, p.17-34.

CASTELLÓ YTURBIDE, Teresa. *Indumentaria y Orden Social entre las Castas de mestizaje*. Herencia Española en la cultura material de las Regiones de México. XII Coloquio de Antropología e Historia Regionales. / ed. par. Rafael Diego FERNÁNDEZ. Zamora: El Colegio de Michoacán, 1993, p. 249-264.

CARRASCO PUENTE, Rafael. *Antología Bibliográfica del Rebozo Mexicano*, México, Centro de Estudios Históricos de Puebla A.C., 1968, p. 243.

CARRILLO Y GARIEL, Abelardo, *El traje en la Nueva España*, México, INAH, 1959, p. 207.

COVARRUBIAS, Miguel, *Mirando hacia el Sur*, Artes de México, México, 2000, n° 49, p.26-37.

HÉMOND, Aline, *Bordar entre las mujeres nahuas de Acatlan: arte floral, rituales agrarios identidades textiles*, Simbolismo y ritual en el textil mesoamericano. II Coloquio del Museo Textil de Oaxaca/ ed. par. Ana Paula FUENTES. Oaxaca, 2010, p. 1-16.

HESTERBERG, Annegret, *Una Segunda Piel*, Artes de México, México, 2000, n° 49, p. 38-43.

LAUNEJIAS, José. *Ser y vestir. Tangibilidades y Representaciones de la Indumentaria en el Pasado Colonial*. Herencia Española en la cultura material de las Regiones de México. XII Coloquio de Antropología e Historia Regionales. / ed. par. Rafael Diego, FERNÁNDEZ. Zamora: El Colegio de Michoacán, 1993, p.207-234.

SIERRA, Aida, *La Creación de un símbolo*, Artes de México, México, 2000, n° 49, p. 16-25.

SOTO SORIA, Alfonso, *Vestidos, diseños y ambiente*, El Textil Mexicano Línea y Color, ed. par Museo Rufino Tamayo, México: 1986, Feb.-Abril., p.12-15.

TEJEDA FERNANDEZ, Margarita, *Glosario de Términos de la Indumentaria Regia y Cortesana en España siglos XVII y XVIII*, Málaga, UMA, 2006, p. 533.

VALDIOSERA BERMAN, Ramón. *3000 Años de Moda Mexicana*, México, EDAMEX, 1992, p.320.

VÁZQUEZ MANTECÓN, María del Carmen, *La china mexicana mejor conocida como china poblana*, México, Instituto de Investigaciones Históricas UNAM, 2000, p. 123-150.

## ÉTUDES SUR LES MARCHANDISES ORIENTALES.

### LIVRES ET ŒUVRES COLLECTIVES.

ARMELLA de ASPE, Virginia. *Artes Asiáticas y Novohispanas*. El galeón del Pacífico Acapulco-Manila 1565-1815/ ed. par Javier, WIMER. México: Espejo de Obsidiana Ediciones, 1992, p. 203-239.

FERNÁNDEZ, Miguel Ángel. *La Nao de China*, Monterrey, Grupo Vitro, 1998, p. 180.

LEÓN CAZARES, María del Carmen. *A cielo abierto. La convivencia en plazas y calles*. Historia de la vida cotidiana en México. La Ciudad Barroca/ ed. par. Antonio, RUBIAL GARCÍA. México: FCE, 2005, p.19-46.

LECHUGA, Ruth. Lugares y Formas de la Laca. *Lacas Mexicanas*/ ed. par Héctor M. RIVERO BORRELL. México: Museo Franz Mayer, Artes de México, 1997, p. 9-20. (Colección Uso y Estilo n°5).

MARTÍNEZ del RÍO de REDO, Marita. *El comercio con Asia*. El galeón de Acapulco/ ed. por Marita Martínez del Río de Redo, México: Museo Nacional de Historia, INAH, 1988, p. 77-92.

MEDINA GONZÁLEZ, Isabel. *¿Maque Prehispánico? Una Antigua Discusión*. En, RIVERO BORRELL, M. Héctor. *Lacas Mexicanas*. México, Museo Franz Mayer, Artes de México, 1997, p. 21-30. (Colección Uso y Estilo n°5).



PÉREZ CARRILLO, Sonia. Carmen, RODRIGUEZ TEMBLEQUE. *Influencias Orientales y Europeas*. En, RIVERO BORRELL, M. Héctor. *Lacas Mexicanas*. México, Museo Franz Mayer, Artes de México, 1997, p. 31-52. (Colección Uso y Estilo n°5).

RIVERO LAKE, Rodrigo. Un asunto de influencias mutuas. *Los galeones de la plata. México, corazón del comercio interoceánico 1565-1815/* ed. par Museo Franz Mayer, Museo Amparo. México: 1998, p. 21-140.

SIERRA DE LA CALLE, Blas. *Vientos de Acapulco. Relaciones entre América y Oriente*, Valladolid, Museo Oriental de Valladolid, 1991, p. 144.

TIBÓN, Gutierre. *Olinalá. Artesanos, Artesanías y Arte Popular de México una Historia Ilustrada/* ed. par. Victoria, NOVELO. Madrid: INI, Universidad de Colima, Culturas Populares, 1996, p. 15-63.

#### ARTICLES.

ALBERRO, Solange. «El arte Namban en el México Virreinal, de Rodrigo Rivero Lake», *Historia Mexicana*, vol. 56, n°3, Ene.-Mar., 2007, p. 1043-1067. <http://www.jstor.org/stable/25139740>.

ALMAZÁN A, Marco, «El Galeón de Manila», *Artes de México*, 1971, vol. XVIII, n°143, p. 4-19.

CASTELLÓ YTURBIDE, Teresa. «La Chaquira en México», *Artes de México, Museo Franz Mayer*, 72, México, 1998, p. 20-26. (Colección Uso y Estilo, n°6).

CORTINA, Leonor. «Polvos azules de Oriente», *Artes de México*, México, 2002, p.47-55.

GARABANA, Antonio Francisco, «El Comercio del Oriente en la Provincia Mexicana», *Artes de México*, 1971, vol. XVIII, n° 143, p. 65-68.

OBREGÓN, Gonzalo, «El Aspecto Artístico del Comercio con Filipinas», *Artes de México*, 1971, XVIII, n°143, p. 74-97.

OBREGÓN, Gonzalo, «Influencia y Contra Influencia del Arte Oriental en la Nueva España», *Historia Mexicana*, 1964, Oct.-Dic., vol. 14, n°2, p. 292-302.

RUEDA SMITHERS, Salvador, «La Nao de China Riqueza a contracorriente», *Arqueología Mexicana*, Sept.- Oct. 1998, vol. VI, n° 33, p. 56-63.

RUSTOMJI-KERNS, Roshni, «Las raíces olvidadas de Mirrah-Catarina», *Artes de México*, Jul.-Sept. 2003, n°66, p. 20-33.

TIBÓN, Gutierre, «Las dos chinas, Catarina de San Juan y la atractiva mestiza», *Artes de México*, Jul.-Sept. 2003, n°66, p.8-17.

## ÉTUDES SUR LA VIE QUOTIDIENNE.

### LIVRES ET OEUVRES COLLECTIVES.

CALDERÓN DE LA BARCA, Madame. *La vida en México. Durante una residencia de dos años*, México, Editorial Porrúa S.A., 2000, p. 498. (Sepan Cuantos; n° 74).

CURIEL, Gustavo. *Ajuares domésticos. Los rituales de lo cotidiano*. Historia de la vida cotidiana en México. La Ciudad Barroca/ ed. par. Antonio, RUBIAL GARCÍA. México: FCE, 2005, p. 81-108.

FERNÁNDEZ, Martha. *De puertas adentro, la casa habitación*. Historia de la vida cotidiana en México. La Ciudad Barroca/ ed. par. Antonio, RUBIAL GARCÍA. México: FCE, 2005, p.47-80.

GONZALBO AIZPURU, Pilar. *Vivir en Nueva España, orden y desorden en la vida cotidiana*, México, COLMEX, Centro de Estudios Históricos, 2009, p. 373.

LÓPEZ CANTOS, Ángel. *Juegos Fiestas y Diversiones en la América Española*, Madrid, Editorial MAPFRE, 1992, p. 332.

MIJARES, Ivonne. *El abasto urbano, caminos y bastimentos*. Historia de la vida cotidiana en México. La Ciudad Barroca/ ed. par. Antonio, RUBIAL GARCÍA. México: FCE, 2005, p.109-140.

PASO y TRONCOSO, Francisco del. *Epistolario de Nueva España. 1505-1818*, Tomo X y XIII, México, Antigua Librería Robledo, 1949. (Biblioteca Histórica Mexicana de Obras Inéditas Segunda Serie n° 10).

ROMERO de TERREROS, Manuel. *Siluetas de Antaño*, México, Ediciones Botas, 1937, p. 206.

SARABIA VIEJO, María Justina. *El juego de gallos en Nueva España*, Sevilla, Escuela de Estudios Hispano-Americanos, 1972, p.149.

### ARTICLES.

HERNÁNDEZ SERRANO, Federico, «México, sus dulces confituras y ambrosias», *Artes de México*, 1969, XVI, n°121, p. 7-24.

VALLE-ARIZPE, Artemio. *Notas de Platería*, México, Corporación Industrial San Luis, 1988, p.243.

## ÉTUDES SUR LA CALIFORNIE ET L'AMBASSADE DU JAPON.

### LIVRES ET OEUVRES COLLECTIVES.

CLAVIJERO Francisco Xavier. *Historia de la Antigua o Baja California*, México, Editorial Porrúa, S.A., 1990, p.262. (Colección Sepan Cuantos; n°143).

LEÓN-PORTILLA, Miguel. *La California Mexicana. Ensayos acerca de su Historia*, México, UNAM, 2000, p. 303.

MATHES W., Michael. *Sebastián Vizcaíno y la Expansión Española en el Océano Pacífico. 1580-1630*, México, UNAM, 1973, p. 143.

SANTIAGO CRUZ, Francisco. *Relaciones diplomáticas entre la Nueva España y el Japón*, México, Editorial Jus, 1964, p. 73. (Colección México Heroico; n° 32).

### ARTICLES.

BORAH, Woodrow. «Hernán Cortés y sus intereses marítimos en el Pacífico. En el Perú y la Baja California», *Estudios de Historia novohispana*, n°4, México, 1971, p. 7-25.

## ÉTUDES SUR LES MARIANNES.

### LIVRES ET OEUVRES COLLECTIVES.

BRUNAL PERRY, Omaira. Los misioneros españoles en las Marianas. *Islas del Pacífico. El Legado Español/* ed. par Javier GALVÁN GUIJO. Madrid: Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, Secretaria de Edo. De Cultura, 2000, p. 45-49.

POZUELO MASCARAQUE, Belén. El desmantelamiento colonial de las islas Marianas, (1898-1899). *Islas del Pacífico. El Legado Español/* ed. par Javier GALVÁN GUIJO. Madrid: Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, Secretaria de Edo. De Cultura, 2000, p. 37-44.

RODAO, Florentino. España en el Pacífico. *Islas del Pacífico. El Legado Español/* ed. par Javier GALVÁN GUIJO. Madrid: Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, Secretaria de Edo. De Cultura, 2000, p. 27-35.

RODRÍGUEZ-PONGA SALAMANCA, Rafael. *De la Nueva España a las Islas Marianas, los cerdos y el vocabulario porcino*. La presencia novohispana en el Pacífico Insular. Actas de las Segundas Jornadas Internacionales celebradas en la ciudad de México/ ed. par. María Cristina, BARRÓN. México: INBA, CONACULTA, UIA, 1992, p. 145-163.

## ÉTUDES VARIÉES.

### LIVRES ET OEUVRES COLLECTIVES.

BECCO, Jorge Horacio. *Historia Real y Fantástica del Nuevo Mundo*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1992, p. 417.

BRAUDEL, Fernand. *Autour de la Méditerranée*, Paris, Librairie générale française, 1998, p. 698.

CASTELLÓ ITURBIDE, Teresa. «Maque o Laca», *Artes de México*, Museo Franz Mayer, 153, México, 1972, p. 33-44.

HUNTINGTON P., Samuel. *Le Choc des Civilisations*, Paris, Editions Odile Jacob, 1997, p.400.

SALLMANN, Jean-Michel. *Le Grand Désenclavement du Monde 1200-1600*, Paris, Payot, 2011, p.690.

## DICTIONNAIRES.

Diccionario de Arquitectura Naval Antigua y Moderna de Juan José Navarro de Viana y Búfalo (1687-1772), primer Marqués de la Victoria, capitán general de la Real Armada. Museo Naval Madrid España, hoja no°13, p. 2.

<http://www.armada.mde.es/museonaval/aplicaciones/coleccion-marques-victoria>

Diccionario Marítimo Español, que además de las definiciones de las voces con sus equivalentes en francés, inglés e italiano, contiene tres vocabularios de estos idiomas con las correspondencias castellanas, Redactado por orden del Rey Nuestro Señor, Madrid, Imprenta Real, 1831, p. 584. <http://books.google.com>

## INDEX DES ILLUSTRATIONS

Page	Figure	Objet
Garde	0	Détail de la carte géographique de Las Provincias de San Diego de Mexico en la Nueva España. Auteur: Antonio Ysartii. 1682.  Source: Escuela de Estudios Hispano-Americanos. Sevilla.
21	1	Circulation générale des alizés.  Source : <a href="http://nauticaonline.blogspot.com/2009/07/la-circulacion-general-de-la-atmosfera.html">http://nauticaonline.blogspot.com/2009/07/la-circulacion-general-de-la-atmosfera.html</a>
22	2	Le détroit de San Bernardino.  Source : <a href="http://es.wikipedia.org/wiki/Estrecho_de_San_Bernardino">http://es.wikipedia.org/wiki/Estrecho_de_San_Bernardino</a>
24	3	Partie d'une gravure d'Acapulco au XVIIème siècle.  Source: Biblioteca Nacional de España. Acapulco (México) (Puerto) Mapas generales 16-- Puerto de Acapulco y Puerto del Marqués, p. 8. MSS 2957.
25	4	Baie d'Acapulco, partie d'une gravure de l'ingénieur Adrian Boot.  Source: AGI .MP-IMPRESOS, 34. "Puerto de Acapulco en el Reino de la Nueva España en el Mar del Sur"
26	5	Port d'Acapulco du royaume de Nouvelle Espagne dans les mers du Sud. Adrian Boot.  Source : Bibliothèque nationale de France, P183569 [Vd-29 (5)-Ft 6] gallica.bnf.fr
33	6	Détail de la carte du Château et du port d'Acapulco.  Source: AGI. MP- MEXICO, 106. 1712-11-07. Mapa del Castillo y Puerto de Acapulco. Remise par don Miguel Gallo avec la lettre du 07 novembre 1712.
33	7	Entrepôts Royaux et Douane d'Acapulco.  Source: AGN/ Colecciones /Mapas, Planos e Ilustraciones (280)/ Aduana de Acapulco, 1627.
34	8	Détail de la carte du château et du port d'Acapulco.  Source: AGI. MP- MEXICO, 106. 1712-11-07. Mapa del Castillo y Puerto de Acapulco. Remise par don Miguel Gallo avec la lettre du 07 novembre 1712.
35	9	Caisse à trois serrures.  Source : Musée Historique Militaire. Séville.
37	10	Huit Reales. Argent. Type <i>Macuquina</i> . México, 1652.  Source : <a href="http://www.numismaticageneral.com/t1057-8-reales-macuquina-1652-mexico">http://www.numismaticageneral.com/t1057-8-reales-macuquina-1652-mexico</a>
50	11	Visite d'Acapulco de Joris van Speilbergen, le 12 octobre 1615.  Source: Prise de l'article de José Antonio Calderón Quijano, <i>Fortificaciones en Nueva España</i> , Madrid, Gobierno del estado de Veracruz, EEHA, 1984, fig. 206.
53	12	Port d'Acapulco dans le vice royaume de Nouvelle Espagne, dans les mers du Sud. Gravure d'Adrian Boot. Litog. Ruffoni, 1628.  Source: Boot, A. Puerto de Acapulco en el Reino de la Nueva España en el Mar del Sur. Litog. Ruffoni, 1628. M 972.71. Courtoisie de la Bibliothèque de l'Université du Texas, Université d'Austin Texas.

57	13	Plan de la Force Royale d'Acapulco, conformément à ses anciennes dispositions, par Juan de la Torre.  Source: Pris dans l'article publié dans la « Revista de Revistas » de por Manuel Romero de Terreros. Dans: Miguel Sánchez Lamego, <i>El castillo de San Diego Acapulco</i> , México, D.A.P.P., 1937, fig. 1. p. 9.
58	14	Plan de la Force Royale d'Acapulco, avec les aménagements proposés pour sa défense par Juan de la Torre.  Source: Pris dans l'article publié dans la « Revista de Revistas » de por Manuel Romero de Terreros. Dans: Miguel Sánchez Lamego, <i>El castillo de San Diego Acapulco</i> , México, D.A.P.P., 1937, fig. 2. p. 13.
62	15	Emblème de l'ordre de Calatrava.  Source : <a href="http://historiadoreshistoricos.wordpress.com">http://historiadoreshistoricos.wordpress.com</a>
62	16	Emblème de l'Ordre de Santiago.  Source : <a href="http://www.ordenesmilitares.es">http://www.ordenesmilitares.es</a>
65	17	La réserve d'eau du fort de San Diego.  Source : Collection personnelle. Autorisation de l'INAH.
67	18	Soldat espagnol du XVIIème siècle, avec mousquet, épée, petites poires à poudre et munition.  Source: Museo Histórico Militar de Sevilla.
74	19	Coupe de la carte de Nicolás de Cardona. "Descripciones Geográficas e Hidrográficas" 1623. C: Le village.  Source: BNE. Cardona Nicolás de. Acapulco (México). Costas 1632. MSS 2468, 117 r.
85	20	Castillo.  Source : Collection personnelle.
89	21	Ecu de la Sainte Inquisition du VIIème siècle, brodé sur soies de fils de métal. Musée Franz Mayer.  Source : Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.
95	22	Nuestra Señora de Guía dans la cathédrale des Philippines.  Source : <a href="http://withonespast.wordpress.com/2009/11/22/ermita-nuestra-sra-de-guia/">http://withonespast.wordpress.com/2009/11/22/ermita-nuestra-sra-de-guia/</a>
96	23	<i>Le Palacio Municipal</i> en 1910, à l'emplacement de l'ancien couvent de San Francisco.  Source: Pris du livre de Rubén H Luz Castillo. <i>Recuerdos de Acapulco</i> . Acapulco, Monroy Padilla, México, 1973, p. 176.
97	24	La vénérable Mère Jerónima de la Fuente.  Source : Collection du Musée du Prado. Madrid.
101	25	Cité de Manille. 1640-1650.  Source : Collection du Musée Naval d'Acapulco.
111	26	Bateaux à la cape dans le mauvais temps.  Source : Détail d'une carte nautique de Hessel Gerritsz, 1622, Bibliothèque Nationale, Paris
114	27	Les <i>Señas</i>  Source : Photographie prise devant la cote de Baja California Norte. Collection personnelle.

115	28	Détail de la carte du XVIIIème siècle du port d'Acapulco situé par 16deg45min de latitude Nord et 134deg15min de longitude Ouest prise du méridien de San Bernardino à l'embouchure de l'archipel philippin, dans la <i>mar del Sur</i> . Collection du Museo Histórico Naval de Acapulco.  Source: Collection du Museo Histórico Naval de Acapulco.
123	29	Flacons de pharmacie du XVIIème siècle. Musée Franz Mayer. 2009.  Source : Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.
137	30	Vue des montagnes avant d'arriver sur Acapulco.  Source : Collection personnelle.
142	31	Détail. Vue d'Acapulco. Adrian Boot. 1615.  Source: Pris de l'article de Marita Martínez del Rio, «El transporte en la Historia de México», <i>Artes de México</i> , 1960, Año XXIII, n° 197, p. 32.
143	32	Fernando Bambrilla. Carénage des corvettes.  Source : Musée Naval de Madrid. <a href="http://www.armada.mde.es">www.armada.mde.es</a>
142	33	Coupe de la carte du port d'Acapulco.  Source: AGI. MP- MEXICO, 106. 1712-11-07. Mapa del Castillo y Puerto de Acapulco. Remise par don Miguel Gallo avec la lettre du 07 novembre 1712.
146	34	Plan d'Acapulco au XVIIème siècle.  Source: Biblioteca Nacional de España. Acapulco (México) (Puerto) Mapas generales 16-- Puerto de Acapulco y Puerto del Marqués, p. 8. MSS 2957.
149	35	Différentes sortes de troncs et branches d'arbres à appareiller aux pièces qui entrent dans la construction d'un bateau.  Source: Diccionario de Arquitectura Naval Antigua y Moderna de Juan José Navarro de Viana y Búfalo (1687-1772), primer Marqués de la Victoria, capitán general de la Real Armada. Museo Naval Madrid España, hoja n° 21, p. 2. <a href="http://www.armada.mde.es/museonaval/aplicaciones/coleccion-marques-victoria/">http://www.armada.mde.es/museonaval/aplicaciones/coleccion-marques-victoria/</a>
150	36	Représentation de pièces constitutives d'un navire obtenues à partir des troncs et branches précédemment évoquées. Representación y figura de las principales piezas del espejo de popa, aletas y planes, piques, orcazes curvas, dormidos y puercas, orcón y curva coral de un navío.  Source: Diccionario de Arquitectura Naval Antigua y Moderna de Juan José Navarro de Viana y Búfalo (1687-1772), primer Marqués de la Victoria, capitán general de la Real Armada. Museo Naval Madrid España, hoja n° 36, p. 4. <a href="http://www.armada.mde.es/museonaval/aplicaciones/coleccion-marques-victoria/">http://www.armada.mde.es/museonaval/aplicaciones/coleccion-marques-victoria/</a>
150	37	Détail de la planche N 48. Préceinte d'un bâtiment.  Source: Diccionario de Arquitectura Naval Antigua y Moderna de Juan José Navarro de Viana y Búfalo (1687-1772), primer Marqués de la Victoria, capitán general de la Real Armada, n° 48, p. 4. Museo Naval Madrid España. <a href="http://www.armada.mde.es/museonaval/aplicaciones/coleccion-marques-victoria/">http://www.armada.mde.es/museonaval/aplicaciones/coleccion-marques-victoria/</a>

151	38	<p>Vue de coupe d'une poupe et d'une proue de bateau de l'intérieur, où l'on voit représentée la majeure partie de ses membrures.</p> <p>Source: Diccionario de Arquitectura Naval Antigua y Moderna de Juan José Navarro de Viana y Búfalo (1687-1772), primer Marqués de la Victoria, capitán general de la Real Armada, hoja nº13, p. 2. <a href="http://www.armada.mde.es/museonaval/aplicaciones/coleccion-marques-victoria/">http://www.armada.mde.es/museonaval/aplicaciones/coleccion-marques-victoria/</a></p>
152	39	<p>Représentation des mats et vergues.</p> <p>Source: Diccionario de Arquitectura Naval Antigua y Moderna de Juan José Navarro de Viana y Búfalo (1687-1772), primer Marqués de la Victoria, capitán general de la Real Armada. Museo Naval Madrid España, hoja nº 43, p.4. <a href="http://www.armada.mde.es/museonaval/aplicaciones/coleccion-marques-victoria/">http://www.armada.mde.es/museonaval/aplicaciones/coleccion-marques-victoria/</a></p>
158	40	<p>Coupe d'un galion du XVIIème siècle.</p> <p>Source: Collection du Musée Historique Naval de Acapulco.</p>
159	41	<p>Galion du XVII siècle. Musée du Galion de Manille. Acapulco.</p> <p>Source: Collection du Musée Historique Naval de Acapulco.</p>
161	42	<p>Broma. <i>Teredo navalis</i>.</p> <p>Source : <a href="http://tenoch.scimexico.com">http://tenoch.scimexico.com</a></p>
162	43	<p>Bambrilla. Carénage des corvettes.</p> <p>Source: Collection du Musée Naval de Madrid. <a href="http://www.armada.mde.es">www.armada.mde.es</a></p>
163	44	<p>Ustensiles des cuisines embarqués, du calfatage.</p> <p>Source: Diccionario de Arquitectura Naval Antigua y Moderna de Juan José Navarro de Viana y Búfalo (1687-1772), primer Marqués de la Victoria, capitán general de la Real Armada. Museo Naval Madrid España, hoja nº 98, p. 9. <a href="http://www.armada.mde.es/museonaval/aplicaciones/coleccion-marques-victoria/">http://www.armada.mde.es/museonaval/aplicaciones/coleccion-marques-victoria/</a></p>
173	45	<p>Provisions et vivres pour les longues traversées océaniques.</p> <p>Source: Diccionario de Arquitectura Naval Antigua y Moderna de Juan José Navarro de Viana y Búfalo (1687-1772), primer Marqués de la Victoria, capitán general de la Real Armada. Museo Naval Madrid España, hoja nº104, p. 9. <a href="http://www.armada.mde.es/museonaval/aplicaciones/coleccion-marques-victoria/">http://www.armada.mde.es/museonaval/aplicaciones/coleccion-marques-victoria/</a></p>
175	46	<p>Ustensiles de la soute d'un navire.</p> <p>Source: Biblioteca Nacional de España. Acapulco (México) (Puerto) Mapas generales 16-- Puerto de Acapulco y Puerto del Marqués, p. 8. MSS 2957.</p>
186	47	<p>Carte anonyme. XVIIème siècle.</p>
188	48	<p>Restes de quelques palmiers de coco de Coyuca.</p> <p>Source : Collection personnelle.</p>
196	49	<p>Détail de « Juego de gallos en Acapulco ». Tomas Suria.</p> <p>Source: Virginia González Claverán, <i>Malaspina en Acapulco</i>, México, Espejo de Obsidiana S.A., 1989, p. 96.</p>
202	50	<p>Détail de la carte du Château et du Port d'Acapulco.</p> <p>Source: AGI. MP- MEXICO, 106. 1712-11-07. Mapa del Castillo y Puerto de Acapulco. Remise par don Miguel Gallo avec la lettre du 07 novembre 1712.</p>



203	51	Détail d'illustration : type de maison du XVIIème siècle à Acapulco.  Source: AGN/ Instituciones Coloniales/mapas, Planos e Ilustraciones (280)/ Aduana de Acapulco, 1627.
204	52	Détail d'illustration : type de maison du XVIIème siècle à Acapulco.  Source: AGN/ Instituciones Coloniales/mapas, Planos e Ilustraciones (280)/ Aduana de Acapulco, 1627.
204	53	Détail d'illustration : type de maison du XVIIème siècle à Acapulco.  Source: AGN/ Instituciones Coloniales/mapas, Planos e Ilustraciones (280)/ Aduana de Acapulco, 1627.
213	54	Schéma des relations et inter dépendances dans le commerce du galion de Manille.
218	55	Appareillage pour embarquer le chargement.  Source : Dessin personnel.
221	56	Utilisation des vents dominants par le galion de Manille.
227	57	Canal de la Boca Chica.  Source: Collection personnelle.
228	58	Plan du port d'Acapulco sur la côte du Mexique et Mar del Sur. Juan de la Cruz Cano y Olmedilla. XVIIIème siècle.  Source: Plano del puerto de Acapulco en la costa de México y Mar del Sur Pacífico. Dans: Esteban Carrera y Pardo, Conversacion familiar e interesante. Real Biblioteca de España. BORDONA Mss.Am. , núm. 426 AYALA , II/1379, f. 5r-v.
236	59	Lingot d'argent.  Source: Collection du Musée de las Américas. Madrid.
261	60	Christ en ivoire sino-philippin. XVIIème siècle.  Source : Collection Musée Franz-Mayer. Ville de Mexico
262	61	San José. Ivoire taillé, doré et polychrome. Hispano-philippin. XVIIème siècle.  Source : Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.
262	62	Vierge à l'Enfant. Ivoire taillé, doré et polychrome. Hispano-philippin. XVIIème siècle.  Source : Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.
265	63	Coco chocolatier.  Source : Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.
265	64	<i>Mancerina</i> .  Source : Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.
284	65	Détail de la carte du Château et du Port d'Acapulco.  Source: AGI. MP- MEXICO, 106. 1712-11-07. Mapa del Castillo y Puerto de Acapulco. Remise par don Miguel Gallo avec la lettre du 07 novembre 1712.
331	66	Tomas de Suria. Jeu de coqs à Acapulco, 1791.  Source : Encre et aquarelle sur papier. Collection du Musée Naval de Madrid.

341	67	Carte de Hidetada. 04-05-1610. AGI. Cartes et plans. Escritura-Cifre, 31.  Source: AGI. MP-ESCRITURA_CIFRA, 31. "Carta original del Universal Señor del Japón, Hidetada Tokugawa (Minamoto Hidetada), al duque de Lerma, en la que autoriza a los navíos españoles procedentes de Nueva España a tocar puertos japoneses, dejando los detalles del asunto a los padres franciscanos Fray Alonso Muñoz y Fray Luis Sotelo, que llevan cinco armaduras japonesas de regalo".04-05-1610.
343	68	Jasekura. Ambassadeur du Japon. Durant sa mission à Rome en 1615. Claude Deruet. Collection Borghèse. Rome.  Source : <a href="http://www.newworldencyclopedia.org">http://www.newworldencyclopedia.org</a>
344	69	Détail du plan d'Acapulco de Nicolás de Cardona. "Descripciones Geográficas e Hidrográficas" 1623. D: Navire qui venait du Japon.  Source: BNE. Cardona Nicolás de. Acapulco (México). Costas 1632. MSS 2468, 117 r.
348	70	Détail de la carte du Château et du Port d'Acapulco.  Source: AGI. MP- MEXICO, 106. 1712-11-07. Mapa del Castillo y Puerto de Acapulco. Remise par don Miguel Gallo avec la lettre du 07 novembre 1712.
353	71	<i>Mantón de Manila</i> de plus de cent cinquante ans, rose, brodé à la main de fleurs multicolores.  Source : <a href="http://www.todocoleccion.net">http://www.todocoleccion.net</a>
354	72	<i>Huipil</i> de Tehuana.  Source : <a href="http://handeyemagazine.com">http://handeyemagazine.com</a>
355	73	Dame portant le costume <i>acateca</i> .  Source : collection personnelle.
360	74	Tecomate suivant la technique du griffé : les dessins sont portés sur la couche superficielle et au moyen d'un stylet on découvre la couleur de la seconde couche.  Source : collection personnelle.
361	75	<i>Xicalpestle</i> de Chiapa de Corzo.  Source: Collection personnelle.
362	76	Boîtes et calebasses d'Olinalá.  Source : Collection personnelle
363	77	Petite boîte d'Olinalá, en bois d'aloès, avec un motif de fleurs sur un fond noir.  Source : Collection personnelle.
363	78	Petite boîte d'Olinalá, bois d'aloès, faune y flore stylisées sur fond noir.  Source : Collection personnelle.
364	79	Paravent avec vue de l'Alameda et du Palais de los virreyes de México. 1676-1700. Auteur anonyme. Musée des Amériques. Madrid.  Source: Palacio de los virreyes de México. 1676-1700. Autor Anónimo. Oleo sobre tela, soporte de madera, ocho hojas. Museo de las Américas. Madrid España. <a href="http://mx200palacionacional.gob.mx">mx200palacionacional.gob.mx</a>
365	80	Paravent de Las Artes Liberales. Juan Correa. Allégories de la Terre et du Vent (au revers).  Source : Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.

366	81	Cuvette du début du XVIIIème siècle de Puebla de los Ángeles. Source : Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.
367	82	Tibor en céramique émaillée. Puebla de los Ángeles ou ville de México. XVIIème siècle (?). Source : Collection Musée Franz Mayer. Ville de Mexico.
368	83	Tibor mexicain. XXème siècle. Source : Collection personnelle.
370	84	Différentes saveurs de pulpe de tamarin. Source : Marché des bonbons typiques. Acapulco. Collection personnelle.
372	88	<i>Cocada</i> . Source : Marché des bonbons typiques. Acapulco. Collection personnelle.

# INDEX DES NOMS PROPRES.

## A

Acuña, Pedro de: 313.  
Ajofrin, Francisco de: 197, 368, 384.  
Alba Aliste, comte de: 325.  
Alexandre VI, Pape: 21, 68, 325.  
Albornoz, Bernardino de: 183.  
Alvarado, Pedro de: 13  
Alvárez, Bernardino de: 394.  
Amato, Escipión: 341.  
Antúnez: 236.  
Añejo, Melchor de: 76, 77, 78, 79, 81, 85, 93, 246.  
Armella de Aspe, Virginia: 256, 263, 267, 350, 357.  
Arroyo, Juan de: 80, 81, 82.  
Asunción, Jerónima de: 96, 101.  
Atondo y Antillón, Isidro: 58.

## B

Báez, Francisco: 184.  
Bambrilla, Fernando: 141, 161, 142, 160.  
Bañuelos y Carrillo, Jerónimo de: 239, 248, 249.  
Baraynca, Domingo de: 290, 291.  
Barrientos, Ginés: 233, 277.  
Bautista, Pedro: 337.  
Bolívar Cruz, Juan de: 316.  
Boot, Adrián: 25, 51, 53, 141, 142.  
Bosque y Aguilar, Felipe del: 199.  
Bracamontes Santiesteva, Juan de: 116.

## C

Caboto, Sebastián: 11.  
Cadereyta, marquis de: 130, 164, 169, 295.  
Calderón, Diego: 277.  
Calderón y Serrano, Catalina: 135, 316.  
Calderón de la Barca, Frances: 349.  
Calvo, Martín: 116, 256.  
Cárdenas de la Peña, Enrique: 125, 126.  
Cardona, Nicolás de: 48, 49, 50, 73, 114, 165, 168, 341, 387.  
Careri, Gemelli, Giovanni, Francesco : 76, 77, 83, 99, 107, 111, 112, 127, 134, 137, 170, 177, 178, 182, 189, 191, 200, 201, 221, 224, 225, 236, 245, 246, 247, 248, 293, 306, 308, 310, 322, 325, 328, 331.  
Carletti, Francesco: 127, 144.  
Carrascosa, Pablo de: 181, 186, 205, 256.  
Carreón, Antonio: 349.  
Carrera Stampa, Manuel: 138, 242, 313.  
Carrera y Pardo, Esteban de la: 312.  
Carrillo y Alderete, Martín: 293.  
Casas, Felipe de las: 312.  
Castañeda, Juan de: 106, 118.  
Castañeta, Pedro de: 233.  
Cavendish, Thomas: 47, 128, 166, 334.  
Cerna, Marta de la: 85.

Cerralvo, marquis de: 54, 61, 169, 170, 287, 299, 292, 293.  
Chimalpahin, Domingo: 335, 337, 341, 342.  
Ching, dynastie: 264, 366.  
Chirinos, Pedro: 153, 199, 271.  
Colomb, Christophe: 223, 369.  
Corcuera, Joan Ruiz de: 183.  
Córdoba, Melchor Fernández de: 49.  
Correa, Juan: 359.  
Cortés, Hernán: 11, 12, 13, 15, 72, 73, 125, 126, 127, 140, 334, 336, 364, 371.  
Coruña, comte de la: 47.  
Cruz, Ana de la: 195, 197.  
Cruzat y Gongora, Fausto de: 146, 153, 169, 276, 321.  
Cubero Sebastián, Pedro: 112, 114, 115, 128, 137, 189, 201, 218, 219, 225, 234, 245, 246, 323, 325, 327.  
Curucelaegui, Gabriel de: 146, 219, 221.

## D

Delsar, Mateo: 22  
Díaz Hidalgo, Francisco: 177.  
Díaz de Orozco, Andrés: 238.  
Drake, Francis: 47, 166.  
Duarte, Diego: 98  
Duarte, Domingo: 311.  
Durán, Diego de: 349.

## E

Eguiluz, Martín de: 180, 291, 311.  
Enríquez y Villamanrique: 176.  
Enríquez de Almansa, Martín: 311.  
Ezquiroz, Bartolomé: 238.  
Esteban, Juan: 81.  
Esteivar, Francisco: 232.

## F

Fajardo Chacón, Diego: 322.  
Fernández de Elvas, Vasco: 289.  
Fernández de Navarrete, Domingo: 76, 79, 98, 114, 116, 117, 143, 170, 188, 202, 204, 236, 238, 245, 246, 247, 250, 252, 323, 327, 328, 369.  
Fernández de Nebril, Juan: 235.  
Fernández, Pedro: 234.  
Fernández Tomé, Juan: 82, 118, 185, 187.  
Fernández de Villalobos y de la Plaza, Gabriel: 315.  
Ferrando, Juan, fray: 391.  
Francisco Javier, SJ: 14, 15, 331.  
Funes, Alonso de: 54, 113, 116, 175.

## G

Gage, Thomas: 97, 133, 196, 264, 266.  
 Galvão, Antonio: 13.  
 Gálvez, Pedro de: 292, 295.  
 Gallardo, Bartolomé: 117, 183, 184.  
 García de Alborno: 183.  
 García de Palacio, Diego: 240, 241.  
 Gelves, marquis del: 133, 289, 290.  
 Goazón, Ascanio: 194.  
 Gómez de Espínola, Salvador: 316.  
 González, Catalina: 197, 202, 256.  
 González Prieto, Antonio: 182.  
 Goiti, Martín de: 22, 27.  
 Grau y Monfalcón, Ivan: 77, 153, 173, 249, 257, 271, 293, 295, 297, 309.  
 Grijalva, Hernando de: 12, 13.  
 Grognet: 59.  
 Guadalcázar, marquis de: 48, 50, 51, 52.  
 Guijo, Gregorio de: 92, 117, 147, 148, 312, 315, 318, 319, 323, 324.  
 Gutierrez, Francisco: 180.

## H

Herrera y Tordesillas, Antonio: 219.  
 Hidetada: 332, 333, 337, 338, 339, 340, 343, 362.  
 Hurtado de Corcuera, Sebastián: 146, 160, 165, 181, 278, 292, 320, 321.

## I

Ieyasu: 332, 333, 337, 338, 339, 340, 343, 352.  
 Iraequi, Domingo de: 289, 290.

## J

Jara, Maria de la: 111.  
 Jasekura: 341, 342, 343, 344, 345, 358, 362.

## L

Landa, Mateo de: 194.  
 Lavezares, Guido de: 22  
 Legorreta, Pedro de: 54.  
 Le Picard: 59.  
 Loaysa Jofre, García de fray: 11, 12, 14, 21  
 López, Gregorio: 121, 16.  
 López de Flandes, Diego: 288.  
 López de Legaspi, Miguel: 22, 27, 28, 69, 73, 189, 205.  
 López de Olaíz, Juan: 289, 290.

## M

Magallanes, Fernando de: 11, 15, 317, 367.  
 Malaspina, Alejandro: 115, 142, 143, 160, 328, 353.  
 Mancera, marquis de: 64, 233, 323.  
 Manrique de Lara, Sabiniano: 320, 321, 322.

Mañosca, Manuel de: 208, 325.  
 Marín, Diego: 90.  
 Mariana de Austria: 79, 251.  
 Martínez de Orduña: 319.  
 Martínez Castellanos, Pedro: 181.  
 Meca y Falces, Francisco de: 38, 116, 330.  
 Mendaña, Álvaro de: 185, 366.  
 Méndez, Gaspar: 288, 289.  
 Mendoza, Antonio de: 12, 13, 14, 59.  
 Mendoza, Hurtado de, Diego: 73, 125, 140, 161, 292, 294, 295.  
 Mendoza, Hurtado de, Joseph: 313.  
 Ming, dynasty: 263, 272, 361.  
 Moctezuma, comte de: 45, 75, 127, 286.  
 Monclova, comte de la: 59, 135, 292, 312, 323, 324, 329.  
 Monroy, Pedro: 89, 339.  
 Montemayor y Prado, Felipe: 234.  
 Monterrey, comte de: 32, 47, 138, 166, 312, 323, 333, 334.  
 Montesclaros, comte de: 44, 94, 138, 229, 234, 323, 334.  
 Morga, Antonio de: 100, 109, 110, 111, 113, 132, 152, 188, 217, 219, 235, 248, 249, 269, 271, 322, 340.  
 Muñoz, Ignacio: 225.  
 Muñoz, Sebastián: 182.  
 Murillo, Francisco: 323.

## N

Neues, Juan de: 239.  
 Niño de Tabora: 146, 168.  
 Nobili, Galeote de: 289.  
 Noort, Olivier van: 166, 172, 277.

## O

Ochoa, Juan de: 233.  
 Olivares, Joseph de: 255.

## P

Pacheco, Francisco: 179.  
 Palafox y Mendoza, Juan de: 293, 295, 296.  
 Paredes, comte de: 38, 45, 285, 295.  
 Payo de Rivera, fray: 329.  
 Pelegrina, Jácome de: 289.  
 Pérez, Antonio: 230.  
 Pérez de la Serna, Juan: 52, 53, 290.  
 Pérez Payan, Francisco: 182.  
 Philippe II: 4, 14, 20, 22, 23, 27, 28, 69, 71, 72.  
 Philippe III : 31, 38, 47, 48, 51, 94, 169, 190, 334, 312.  
 Philippe IV: 190, 295.  
 Pigafetta, Antonio de: 317, 328, 363, 364, 367.  
 Pineda, Arcadio: 328, 353.  
 Pineda, Isabel: 32, 319.  
 Pineda, Sebastián de: 145, 147, 150, 151, 152.  
 Pineda y Ramírez, Antonio: 349.

Pizarro, Francisco de: 12, 13, 73.  
Poblete Casasola, Miguel de: 320, 321, 322.  
Pobre, Joan: 249.  
Polo, Marco: 11.  
Pompadour, Madame de: 356.  
Porras, Gregorio de: 48, 51.

## Q

Quijano, Juan: 151.  
Quiroga y Moya, Pedro de: 8, 191, 249, 282, 288,  
291, 293, 294, 302.

## R

Ribera Maldonado, Antonio: 251.  
Rincón, Francisco: 183.  
Ríos Coronel, Hernando de los: 43, 108, 146, 153,  
217, 228, 235, 236, 242.  
Roa, Pedro de: 78.  
Robles, Antonio de: 58, 232, 292, 318, 321, 323.  
Rodríguez, Antonio: 254, 257, 261.  
Rodríguez, Juan: 116, 177, 178.  
Romero de Terreros, Manuel: 266.  
Ronquillo de Peñaloza, Gonzalo: 270.  
Rosales, Francisco: 234.  
Rosales, Lucas de: 182.  
Ruesta, Francisco de: 222, 234.  
Ruiz, Juan: 233.  
Ruiz de Valderamma, Bernardo: 32, 81, 82, 183,  
184, 319.

## S

Saavedra Cerón, Álvaro de: 11, 12, 14, 21, 73.  
Sahagún, Bernardino de: 353, 355, 363.  
Salazar, Domingo de: 101.  
Salcedo, Diego de: 146, 321.  
Salcedo, Felipe de: 22, 23, 126, 127.  
Salvatierra, comte de: 240, 322, 323.  
San Vitores, Diego Luis de: 101, 249, 250.  
Sánchez, Gregorio: 81.  
Sánchez Niño: 185, 320.  
Sánchez, Ventura: 319.  
Samaniego, Francisco de: 321.  
Santa Catalina, Diego de: 342.  
San Juan, Catarina de: 349.  
Santotis, Fernando de: 184.  
Seijas y Lobera, Francisco de: 315, 327.  
Sepúlveda Troche, Martín de: 203.  
Shapenham, Hugo: 54, 55, 57.  
Sierra de la Calle, Blas: 317.  
Silva, Fernando de: 61, 194.  
Silva, Juan de: 152, 330.  
Sosa, Miguel de: 349.  
Sotelo, Luis: 337, 339, 340, 341.

Speilbergen, Boris van: 50, 51.  
Suarez, Pedro: 349.  
Swan: 58, 59.

## T

Talany, Juan: 78.  
Texeira, Pedro: 217, 219, 240.  
Torre, Juan de la: 12, 55, 56, 57.  
Townley: 58.

## U

Ulloa, Francisco de: 73.  
Urdaneta, Andrés de: 12, 20, 21, 22, 23, 24, 26, 73,  
94, 126, 127, 140, 141, 144, 174, 175, 204, 219,  
222, 310, 344, 352, 371.

## V

Valderrama, Alfonso de: 81.  
Valdez, Inés: 80, 81, 82  
Vargas, Micaela de: 118, 184.  
Vasco de Quiroga, fray: 348, 350, 355.  
Vásquez de Espinosa, Antonio: 113, 391.  
Velasco, Luis de: 20, 47, 105, 125, 126, 164, 335,  
336, 338.  
Vello de Acuña, Gaspar: 52, 312.  
Vizcaíno, Sebastián: 50, 164, 192, 333, 334, 335,  
336, 337, 338, 339, 343.  
Villafuerte, Juan Rodríguez de: 177, 178.  
Villafuerte, Aldonza de: 182, 203.  
Villafuerte y Zapata, José de: 75.  
Villalobos, Ruy López de: 13, 14, 73.  
Villalobos y de la Plaza, Gabriel Fernández de:  
315.  
Villatoro, Diego de: 291.  
Villavicencio, Martín de: 92.  
Villena, marquis de: 246.  
Vivero, Rodrigo de: 164, 330, 329, 331, 332, 333,  
335, 336, 337, 338, 341, 344.

## X

Xuárez, Benito: 90.

## Y

Yuan, dynasty: 271.

## Z

Zabalburu, Domingo de: 155.  
Zelaeta, Juan de: 33, 62, 63, 82, 165, 184, 316.  
Zamora, José de: 232.  
Zepeda, Casilda de: 319.  
Zúñiga, Pedro de: 254, 255, 256, 257, 261.

**RÉSUMÉ** : Marginalisée après l'intérêt montré par Hernán Cortés, Acapulco fut relancée par Andrés de Urdaneta lors de sa proposition d'en faire le port américain de la ligne transpacifique qui unissait l'Asie et l'Amérique. Avec la *tornavuelta*, l'Espagne s'implantait au cœur de l'Extrême-Orient, soutenait les Philippines par l'intermédiaire de la Nouvelle Espagne et autorisait que le galion dirige vers Acapulco le commerce que Manille pratiquait déjà avec les Chinois, entraînant l'établissement dans le port du pouvoir Royal et la création de sa foire.

Une fois par an, un galion chargé de luxueuses marchandises orientales devait sortir de Manille et chercher à Acapulco le *situado* et le *socorro*. Ce minuscule village se transformait en centre d'attraction pour toute l'Amérique espagnole par la richesse de ces nouveautés qui satisfaisaient ses aspirations de reconnaissance que l'Espagne lui refusait.

Dans le théâtre d'Acapulco s'affrontèrent deux mentalités : celle de la Couronne, archaïque, basée sur une politique mercantile, et la novohispana dynamique et moderne, conséquence de la restructuration économique due à la diminution de la population indigène. Des fortes divergences, amplifiées par la dualité du langage royal, menèrent à la contrebande, à la corruption, à la collusion entre fonctionnaires et commerçants, situations qui devinrent nécessaires pour la rentabilité du commerce légal.

Au XVIIème siècle, Acapulco fut un lieu d'affrontements, de synthèse, d'influence de plusieurs mondes et de leurs cultures. Sa progression ne fut ni continue ni linéaire, mais permanente et profonde. Malgré les difficultés, elle avança vers un ordre nouveau peu éloigné de la mondialisation actuelle.

**TITRE EN ANGLAIS**: Acapulco and the Galion of Manila. The daily reality during the XVIIth century.

**ABSTRACT**: Repelled after Hernán Cortés's interest, Acapulco was boosted again when Andrés de Urdaneta proposed it as the American port of the transpacific line tying up Asia and America. With the *tornavuelta*, Spain established itself in the heart of Far East, supported Philippines Islands from New Spain, and allowed the galleon to carry out the commercial exchanges Manila had with the Chinese, leading to the settling in Acapulco of the crown's power and to the creation of a trade fair.

Once a year, a Galion loaded with luxury oriental goods was to leave Manila and pick up the *situado* and the *socorro* in Acapulco. This so small village was transformed in an attractive source of prestige for all Hispanic America by the richness of the novelties which fulfilled their aspirations for recognition that Spain denied them.

In the theatre of Acapulco, two mentalities were in conflict: Spain's archaic mercantile policy, and the dynamic and modern Novohispanos behavior, issued from the economical restructuration coming from the decreasing of the native population. Strong gaps, amplified by a double Royal language led to smuggling, corruption and collusion of merchantmen with officials, ways that became necessary for the profitability of the lawful trade.

During the XVII century, Acapulco was a spot of clashes, of synthesis, of influence from various worlds and their respective cultures. Its path was neither continuous nor straight, but permanently and profoundly engraved. Despite difficulties, Acapulco led towards a new order not very far from our today globalization.

**MOTS-CLÉS**: Europe, Amérique, Asie, Commerce, Contrebande, transculturation.

**KEYWORDS** : Europe, America, Asia, Trade, Smuggling, Transculturation.

**LABORATOIRE** : Centre de Recherches sur l'Amérique espagnole coloniale (CRAEC), Université Paris III-Sorbonne Nouvelle, Centre Censier, 13 Rue de Santeuil, 75005 Paris.